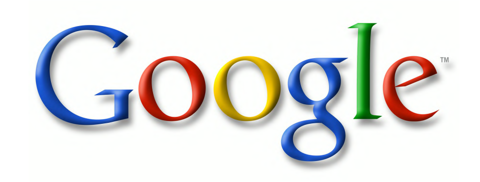


OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

François Marie Arouet de

VOLTAIRE.

TOME VINGT-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

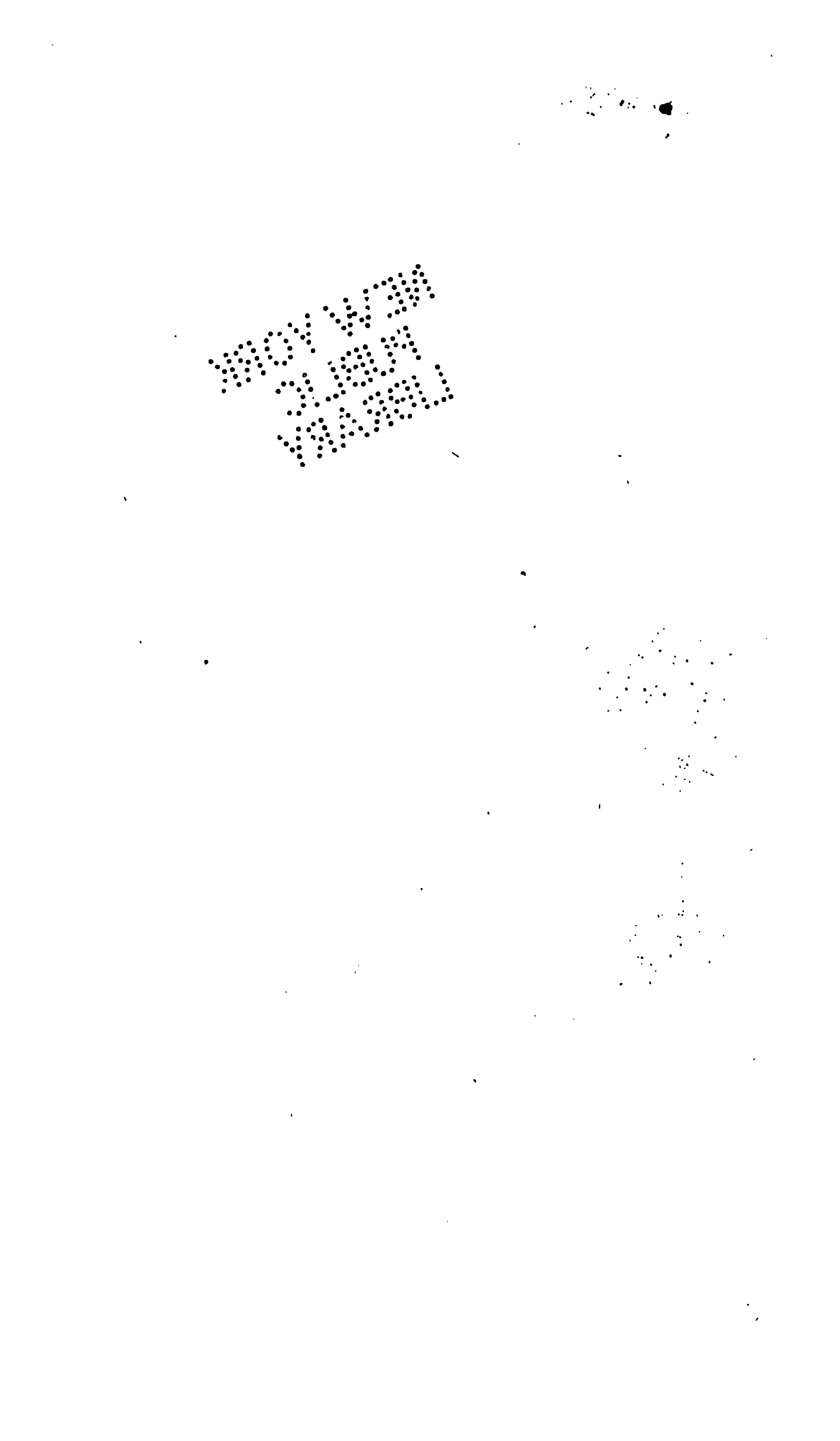
1784.

ANNALES

DE L'EMPIRE

DEPUIS

CHARLEMAGNE.



AVERTISSEMENT.

Ces courtes annales renferment tous les événemens principaux, depuis le renouvellement de l'empire d'Occident. On y voit cinq ou fix royaumes vassaux de cet empire, cette longue querelle des papes avec ses empereurs, celle de Rome avec les uns & les autres, & cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir suprême; on y voit comment Rome, si souvent prête d'être subjuguée, a échappé à un joug étranger, & comment le gouvernement qui subsiste en Allemagne s'est établi. C'est à la fois l'histoire de l'empire & du sacerdoce, de l'Allemagne & de l'Italie. C'est en Allemagne que s'est formée cette religion qui a ôté tant d'Etats à l'Eglise romaine. Ce même pays est devenu le rempart de la chrétienté contre les Ottomans. Ainsi ce qu'on appelle l'Empire est depuis *Charlemagne* le plus grand théâtre de l'Europe. On a mis au commencement du volume le catalogue des empereurs avec l'année de leur naissance, de leur avènement & de leur mort, les noms de leurs femmes & de leurs enfans. Vis-à-vis est la liste des papes presque tous caractérisés par leurs actions principales; on y trouve l'année de leur exaltation: de sorte que le lecteur peut consulter d'un coup-d'œil ce tableau, sans aller chercher des fragmens de cette liste à la tête du règne de chaque empereur.

On a placé à la fin du volume une autre liste à colonnes contenant tous les électeurs. Le catalogue des rois de l'Europe & des empereurs ottomans, qu'on trouve si facilement par-tout ailleurs, eût trop grossi cet ouvrage qu'on a voulu rendre court autant que plein.

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, & pour les aider à retenir tant de noms & de dates qui échappent presque toujours à la mémoire, on a resserré dans une centaine de vers techniques l'ordre de succession de tous les empereurs depuis *Charlemagne*, les dates de leur couronnement & de leur mort, & leurs principales actions, autant que la briéveté & le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers aura toujours dans l'esprit sans hésiter tout le fond de l'histoire de l'Empire. Les dates & les noms rappellent aisément dans la mémoire les événemens qu'on a lus ; c'est la méthode la plus sûre & la plus facile.

EMPEREURS.

I.

CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 avril 742, empereur en 800, mort en 814. SES FEMMES: *Hildegarde*, fille de *Childebrand* comte de Suabe; *Irmengarde*, qu'on croît la même que *Désiderate*, fille de *Didier* roi des Lombards; *Fastrade* de Franconie; *Luitgarde* de Suabe. CONCUBINES OU FEMMES DU SECOND RANG: *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gersinde*, *Regina*, *Adélaïde* & plusieurs autres. SES ENFANS: *Charles*, roi d'Allemagne, mort en 771; *Pepin*, roi d'Italie, mort en 810, père de *Bernard* roi d'Italie, tige de la maison de Vermandois, dépossédé, aveuglé & mort en 818; *Louis le pieux*, *le débonnaire ou le faible*, empereur; *Rotrude*, fiancée à *Constantin V* empereur d'Orient; *Berthe*, mariée à un chancelier de *Charlemagne*; *Giselde*, *Tetrarde*, *Hiltrude*, encloîtrées par *Louis le débonnaire*. Il eut des femmes du second rang: *Drogon*, évêque de Metz; *Hugo* ou *Hugues* l'abbé, *Thierri* l'abbé, *Pepin le bossu*, *Rothilde*, *Gertrude*. Les romanciers ajoutent la belle *Emma*, dont ils disent que le secrétaire *Eginhard*, & même *Charlemagne* furent amoureux.

PAPES.

ZACHARIE, exalté en 741; c'est lui qu'on prétend avoir décidé *que celui-là seul était roi qui en avait le pouvoir*. Il anathématisa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes; l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que pour qu'il y eût des antipodes, il fallait nécessairement deux soleils & deux lunes.

ETIENNE II ou III, 752; le premier qui se fit porter sur les épaules des hommes.

PAUL I, 757; de son temps la grande querelle des images divisait l'Eglise.

ETIENNE III ou IV, 768; il disputa le siége à *Constantin*, qui était séculier, & à *Philippe*. Il y eut beaucoup de sang répandu. Ce n'était pas le premier schisme; on en a vu plus de quarante: il faut remarquer ici que cet *Etienne IV* déposa, dégrada *Constantin* son prédécesseur, & lui fit crever les yeux.

ADRIEN I, 772; ses légats eurent la première place au second concile de Nicée.

LEON III, 795; il nomma *Charlemagne* empereur le jour de Noël en 800; il ne voulut point ajouter *filioque* au symbole. On prétend que ce fut lui qui introduisit l'usage de baiser les pieds des papes. La cour romaine dit qu'il donna l'empire à *Charlemagne*; la vérité dit qu'il fut l'organe du peuple, gagné par l'or & intimidé par le fer.

2.

LOUIS LE FAIBLE, né en 778, empereur en 814, mort en 840, le 20 juin. SES FEMMES: *Irmengarde*, fille d'un comte de Habsbanie; *Judith*, fille d'un comte de Suabe. SES ENFANS: *Lothaire*, empereur; *Pepin*, roi d'Aquitaine, mort en 838; *Giselle*, femme d'un comte de Bourgogne; *Louis*, roi de Germanie, mort en 876; *Adélaïde*, femme d'un comte de Bourgogne; *Alpaïde*, femme d'un comte de Paris; *Charles le chauve*, roi de France & empereur.

ETIENNE IV ou V, 816.

PASCAL I, 817, accusé d'avoir fait assassiner le primicier *Théodore*, & obligé de se purger par serment devant les commissaires de l'empereur *Louis*. Il forgea ou laissa forger le faux acte par lequel l'empereur *Louis le débonnaire* lui donnait la Sicile & à tous ses successeurs.

EUGENE II, 824, surnommé le père des pauvres.

VALENTIN, 827.

GREGOIRE IV, 828, qui trompa *Louis le faible*, dans un champ entre Basle & Colmar, qu'on appela depuis le champ du mensonge, & qu'on va voir par curiosité.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, empereur en 840, mort en 855. SA FEMME: *Hermengarde*, fille d'un comte de Thionville. SES ENFANS: *Louis second*, empereur; *Lothaire*, roi de Lorraine, mort en 868; *Charles*, roi de Bourgogne; *Hermengarde*, femme d'un duc sur la Moselle.

SERGIUS II, 844, qui se fit sacrer sans attendre la permission de l'empereur, pour établir la grandeur de l'Eglise romaine.

LEON IV, 847; il sauva Rome des Mahométans par son courage & sa vigilance.

4.

LOUIS II, né en 825, empereur en 855, mort en 875, le 13 août. SA FEMME: *Ingelberthe*, fille de *Louis* roi de Germanie. SA FILLE: *Hermengarde*, mariée à *Bozon* roi de Bourgogne.

BENOIT III, 855, à l'aide des Francs malgré le peuple romain. Sous lui le *Denier de St Pierre* s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858; de son temps commence le grand schisme entre Constantinople & Rome.

EMPEREURS.

5.

CHARLES LE CHAUVE, né en 823, empereur en 875, mort en 877, le 6 octobre. SES FEMMES : *Hirmentrude*, fille d'*Odon* duc d'Orléans ; *Richilde*, fille d'un comte de Bovines. SES ENFANS : *Louis le bègue* ; *Charles*, tué en 866 ; *Carloman*, aveuglé en 873 ; *Judith*, femme en premières noces d'*Ethelred* roi d'Angleterre, & en secondes noces de *Baudouin I* comte de Flandre.

6.

LOUIS LE BEGUE, né en 843, le premier novembre, empereur en 878, mort en 879, le 10 avril. SES FEMMES : *Ansgarde*, *Adélaïde*. SES ENFANS : *Louis*, *Carloman* & *Charles le simple*, rois de France ; *Egiselle*, mariée à *Rolon* ou *Raoul* premier duc de Normandie.

7.

CHARLES LE GROS, empereur en 880, dépossédé en 887, mort en 888, le 13 janvier, SANS ENFANS.

PAPES.

ADRIEN II, 867 ; il fit le premier porter la croix devant lui. Le patriarche *Photius* l'excommunia par représailles.

JEAN VIII, 872 ; il reconnut le patriarche *Photius*. On dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est pas plus vrai que l'histoire de la papesse *Jeanne*. On lui attribua le rôle de cette papesse, parce que les Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre *Photius*.

MARIN I ou MARTIN II, suivant un usage qui a prévalu, 882.

ADRIEN III, 884.

ETIENNE VI, 884 ; il défendit les épreuves par le feu & par l'eau.

8.

ARNOLPHE ou ARNOULD, né en 863, empereur en 887, mort en 899. Il eut de SA MAITRESSE *Elengarde*, *Louis l'enfant* ou *Louis VI*, empereur; *Zuentilbolde*, roi de Lorraine; *Rapolde*, tige des comtes d'*Andeck* & de *Tirol*.

FORMOSE, 891.

ETIENNE VII, 896, fils d'un prêtre; il fit déterrer le corps de son prédécesseur *Formose*, lui trancha la tête & le jeta dans le Tibre. Il fut ensuite mis en prison & étranglé.

JEAN IX, 897; de son temps les Mahométans vinrent dans la Calabre.

9.

LOUIS IV ou LOUIS L'ENFANT, né en 893, empereur vers 900, mort en 912 sans postérité.

BENOIT IV, 900.

LEON V, 904.

SERGIUS III, 905; homme cruel, amant de *Marosie*, fille de la première *Théodora*, dont il eut le pape *Jean XI*.

10.

CONRAD I, empereur en 911 ou 912, mort en 918, le 23 décembre. SA FEMME: *Cunégonde* de Bavière, dont il eut *Arnolphe le mauvais* tige de la maison de *Bavière*.

ANASTASE III, 913.

LANDON, 914.

JEAN X, 915, amant de la jeune *Théodora* qui lui procura le St Siége, & dont il eut *Crescence* premier consul de ce nom. Il mourut étranglé dans son lit.

11.

HENRI L'OISELEUR, duc de Saxe, né en 876, empereur en 919, mort en 936. SES FEMMES: *Hatbourge*, fille d'un comte de Mersbourg; *Melchtide*, fille d'un comte de Ringelheim. SES ENFANS: *Tancard*, tué à Mersbourg en 939; l'empereur *Othon le grand*; *Gerberge*, mariée à *Giselberg* duc de Lorraine; *Aduide*, mariée à *Hugues* comte de Paris; *Henri*, duc de Bavière; *Brunon*, évêque de Cologne.

LEON VI, 928.

ETIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de *Marosie*, enfermé au château qu'on nomme aujourd'hui St Ange.

JEAN XI, 931, fils du pape *Sergius* & de *Marosie*, sous qui sa mère gouverna despotiquement.

12.

OTHON I, ou LE GRAND, né le 22 novembre 916, empereur en 936, mort en 973, le 7 mai. SES FEMMES : *Edithe*, fille d'*Edouard* roi d'Angleterre; *Adélaïde*, fille de *Rodolphe second* roi de Bourgogne. SES ENFANS : *Lutholf*, duc de Suabe; *Luitgarde*, femme d'un duc de Lorraine & de Franconie; *Othon second*, dit *le roux*, empereur; *Mathilde*, abbesse de Quedlimbourg; *Adélaïde*, mariée à un marquis de Montferrat; *Richilde*, à un comte d'Eninguen; *Guillaume*, archevêque de Mayence.

13.

OTHON II, ou LE ROUX, né en 955, empereur en 973, mort en 983. SA FEMME : *Théophanie*, belle-fille de l'empereur *Nicéphore*. SES ENFANS : *Othon*, depuis empereur; *Sophie*, abbesse de Gannecheim; *Mathilde*, femme d'un comte Palatin; *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un comte de Hollande.

14.

OTHON III, né en 973, empereur en 983, mort en 1002 : on prétend qu'il épousa *Marie* d'Arragon. Mort sans postérité.

LEON VII, 936.

ETIENNE IX, 939, allemand de naissance, sabré au visage par les Romains.

MARIN II ou MARTIN III, 943.

AGAPET II, 946.

JEAN XII, 956, fils de *Marosie*, & du patrice *Alberic*; patrice lui-même. Fait pape à l'âge de dix-huit ans. Il s'opposa à l'empereur *Othon I*. Il fut assassiné en allant chez sa maîtresse.

LEON VIII, 963, nommé par un petit concile à Rome par les ordres d'*Othon*.

BENOIT V, 964, chassé immédiatement après par l'empereur *Othon I*, & mort en exil à Hambourg.

JEAN XIII, 965, chassé de Rome & puis rétabli.

BENOIT VI, 972, étranglé par le consul *Crescence* fils du pape *Jean* X.

BONIFACE VII, 974; il voulut rendre Rome aux empereurs d'Orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

JEAN XIV, 984; du temps de *Boniface VII*, mort en prison au château St Ange.

BONIFACE VII rétabli; assassiné à coups de poignard.

JEAN XV ou XVI, 986, chassé de Rome par le consul *Crescence*, & rétabli.

GREGOIRE V, 996, à la nomination de l'empereur *Othon III*.

SILVESTRE II, 999; c'est le fameux *Gerbert Auvergnac*, archevêque de Rheims, prodige d'érudition pour son temps.

15.

HENRI II, surnommé *le saint*, *le chaste & le boiteux*, duc de Bavière, petit-fils d'*Othon le grand*, empereur en 1002, mort en 1024. SA FEMME : *Cunégonde*, fille de *Sigefroi* comte de Luxembourg. Sans postérité.

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

SERGIUS IV, 1009, regardé comme un ornement de l'Eglise.

BENOIT VIII, 1012; il repoussa les Sarrasins.

16.

CONRAD II, *le salique*, de la maison de Franconie, empereur en 1024, mort en 1039, le 4 juin. SA FEMME : *Giselle* de Suabe. SES ENFANS : *Henri*, depuis empereur; *Béatrix*, abbesse de Gandersheim; *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à *Azon d'Est* en Italie.

JEAN XIX ou XX, 1024; chassé & rétabli.

BENOIT IX, 1033, qui acheta le pontificat, lui troisième, & qui revendit sa part.

17.

HENRI III, dit *le noir*, né le 28 octobre 1017, empereur en 1039, mort en 1056. SES FEMMES : *Cunégonde*, fille de *Canut* roi d'Angleterre; *Agnès*, fille de *Guillaume* duc d'Aquitaine. SES ENFANS DE LA SECONDE FEMME : *Mathilde*, mariée à *Rodolphe* duc de Suabe; l'empereur *Henri IV*; *Conrad*, duc de Bavière; *Sophie*, mariée à *Salomon* roi de Hongrie, & depuis à *Uladislas* roi

GREGOIRE VI, 1045, déposé.

CLEMENT II, évêque de Bamberg, en 1046; nommé par l'empereur *Henri III*.

DAMASE II, 1048, nommé encore par l'empereur.

LEON IX, 1048, pape vertueux.

VICTOR II, 1055, grand réformateur; inspiré & gouverné par *Hildebrand*, depuis *Grégoire VII*.

de Pologne; *Itha*, femme de *Léopold* marquis d'Autriche. *Adelaïde*, abbesse de Gandersheim.

18.

HENRI IV, né le 11 novembre en 1050, empereur en 1056, mort en 1106. SES FEMMES : *Berthe*, fille d'*Othon* de Savoie, qu'on appelait marquis d'Italie; *Adélaïde* de Russie, veuve d'un margrave de Brandebourg. SES ENFANS DE BERTHE : *Conrad*, duc de Lorraine; l'empereur *Henri V*; *Agnès*, femme de *Fréderic* de Suabe; *Berthe*, mariée à un duc de Carinthie; *Adélaïde*, à *Boleslas III* roi de Pologne; *Sophie*, à *Godefroi* duc de Brabant.

ETIENNE X, 1057, frère de *Godefroi* duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée en 1058, chassa son compétiteur *Benoît*. Il soumit le premier la Pouille & la Calabre au St. Siége.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'*Hildebrand*, sans consentement de la cour impériale en 1061; de son temps est l'étonnante aventure de l'épreuve de *Pierre Igneus*, vraie, ou fausse, ou exagérée.

GREGOIRE VII, 1073; c'est le fameux *Hildebrand*, qui le premier rendit l'Eglise romaine redoutable; il fut la victime de son zèle.

VICTOR III, 1086; *Grégoire VII* l'avait recommandé à sa mort.

URBAIN II, de Châtillon sur Marne; 1087; il publia les croisades imaginées par *Grégoire VII*.

PASCAL II, 1099; il marcha sur les traces de *Grégoire VII*.

19.

HENRI V, né en 1081, empereur en 1106, mort en 1125, le 23 mai. SA FEMME: *Mathilde*, fille de *Henri I* roi d'Angleterre. SA FILLE : *Christine*, femme de *Ladislas* duc de Silésie.

GELASE II, 1118, traîné immédiatement après en prison par la faction opposée.

CALIXTE II, 1119, finit le grand procès des investitures.

HONORIUS II, 1124.

20.

LOTHAIRE II, duc de Saxe, empereur en 1125, mort en 1137. SA FEMME: *Richeze*, fille de *Henri le gros* duc de Saxe.

INNOCENT II, 1130; presque toutes les élections étaient doubles dans ce siècle; tout était schisme dans l'Eglise; tout s'obtenait par brigue, par simonie ou par violence; & les papes n'étaient point maîtres dans Rome.

21.

CONRAD III, né en 1092, empereur en 1138, mort en 1152, le 15 février. SA FEMME: *Gertrude*, fille d'un comte de Sultzbach. SES ENFANS: *Henri*, mort en bas âge; *Frédéric*, comte de Rothembourg.

CELESTIN II, 1143.

LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre en combattant contre les Romains.

EUGENE III, 1145, maltraité par les Romains, & réfugié en France.

22.

FREDERIC I, surnommé *Barberousse*, duc de Suabe, né en 1121, empereur en 1152, mort en 1190. SES FEMMES: *Adélaïde*, fille du marquis de Vohenbourg, répudiée; *Béatrix*, fille de *Renaud* comte de Bourgogne. SES ENFANS: *Henri*, depuis empereur; *Fréderic*, duc de Suabe; *Conrad*, duc de Spolette; *Philippe*, depuis empereur; *Othon*, comte de Bourgogne; *Sophie*, mariée au marquis de Montferrat; *Béatrix*, abbesse de Quedlimbourg.

ANASTASE IV, 1153.

ADRIEN IV, 1154, anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui-même, & devenu un grand homme.

ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'empereur *Fréderic Barberousse*, & le roi d'Angleterre *Henri II*.

LUCIUS III, 1181, chassé encore & poursuivi par les Romains qui, en reconnaissant l'évêque, ne voulaient pas reconnaître le prince.

URBAIN III, 1185.

GREGOIRE VIII, 1187, passe pour savant, éloquent & honnête homme.

CLEMENT III, 1188, voulut réformer le clergé.

23.

HENRI VI, né en 1165, empereur en 1190, mort en 1197. SA FEMME: *Constance*,

CELESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'empereur *Henri VI*.

fille de *Roger* roi de Sicile. SES ENFANS : *Fréderic*, depuis empereur ; *Marie*, femme de *Conrad* marquis de Mâhren.

24.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils puîné de *Fréderic Barberousse*, tuteur de *Fréderic II*, né en 1181, empereur en 1198, mort en 1208, le 21 juin. SA FEMME : *Irène*, fille d'*Isaac* empereur de Constantinople. SES ENFANS : *Béatrix*, épouse de *Ferdinand III* roi de Castille ; *Cunégonde*, épouse de *Venceslas III* roi de Bohème ; *Marie*, épouse de *Henri* duc de Brabant ; *Béatrix*, morte immédiatement après son mariage avec *Othon IV* duc de Brunsvick, depuis empereur.

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit sur la France ; sous lui la croisade contre les Albigeois.

25.

OTHON IV, duc de Brunsvick, empereur en 1198, mort en 1218. SA SECONDE FEMME : *Marie*, fille de *Henri le vertueux* duc de Brabant. Mort sans postérité.

26.

FREDERIC II, duc de Suabe, roi des deux Siciles, né le 26 décembre 1139, empereur en 1212, mort en 1250, le 13 décembre. SES FEMMES : *Constance*, fille d'*Alphonse II* roi d'Arragon ; *Violente*, fille de *Jean de Brienne* roi de Jérusalem ; *Isabelle*, fille de *Jean* roi d'Angleterre. SES ENFANS : *Henri*, roi des Romains, mort en prison en 1236 ; *Conrad*, depuis empereur, père de *Conradin*, en qui finit la maison de Suabe ; *Henri*, gouverneur de

HONORIUS III, 1126, commença à s'élever contre *Fréderic II*.

GREGOIRE IX, 1227, chassé encore par les Romains, excommunia & crut déposer *Fréderic II*.

CELESTIN IV, 1241,

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore *Fréderic II*, & crut le déposer au concile de Lyon.

Sicile; *Marguerite*, épouse d'*Albert le dépravé* landgrave de Thuringe & marquis de Misnie. DE SES MAITRESSES, il eut *Enzio*, roi de Sardaigne; *Manfredo*, roi de Sicile; *Frédéric*, prince d'Antioche.

27.

CONRAD IV, empereur en 1250, mort en 1254. SA FEMME: *Elisabeth*, fille d'*Othon* comte Palatin. SON FILS: *Conradin*, duc de Suabe, héritier du royaume de Sicile, à qui *Charles d'Anjou* fit couper la tête à l'âge de dix-sept ans, le 29 octobre 1268.

(ALPHONSE X, roi d'Espagne, & RICHARD, duc de Cornouaille, fils de *Jean sans terre*, tous deux élus en 1257; mais ils ne sont pas comptés parmi les empereurs.)

28.

RODOLPHE, comte de Habsbourg en Suisse, tige de la maison d'Autriche, né en 1218, empereur en 1273, mort en 1291. SES FEMMES: *Anne Gertrude* de Bohenberg; *Agnès*, fille d'*Othon* comte de Bourgogne. SES ENFANS: *Albert*, duc d'Autriche, depuis empereur; *Rodolphe*, qu'on a cru duc de Suabe; *Hermann*, qui se noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans; *Fréderic*, mort sans lignée; *Charles*, mort en bas-âge; *Rodolphe*, mort aussi dans l'enfance; *Mechtilde*, mariée à *Louis le sévère* duc de Bavière; *Agnès*, qui épousa

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les moines mendians contre l'université de Paris.

URBAIN IV, 1261; il fut d'abord savetier à Troies en Champagne. Il appela le premier *Charles d'Anjou* à Naples.

CLEMENT IV, 1264; on prétend qu'il conseilla l'assassinat de *Conradin* & du duc *d'Autriche* par la main d'un bourreau.

GREGOIRE X, 1271; il donna des règles sévères pour la tenue des conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276: on dit qu'il était assez bon médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maison des Ursins: on dit qu'avant de mourir il conseilla les vêpres siciliennes.

MARIN III ou MARTIN IV, 1281; dès qu'il fut pape, il se fit élire sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maison de Savelli, prit le parti des Français en Sicile.

Albert II duc de Saxe; *Hedvige*, femme d'*Othon* marquis de Brandebourg; *Gutha*, mariée à *Venceslas* roi de Bohème, fils d'*Ottocare*; *Clémence*, épouse de *Charles-Martel* roi de Hongrie, petit-fils de *Charles I* roi de Naples & de Sicile; *Marguerite*, femme de *Théodoric* comte de Clèves; *Catherine*, mariée à *Othon* duc de la Bavière inférieure, fils de *Henri* frère de *Louis le sévère*; *Euphémia*, religieuse.

NICOLAS IV, 1288; sous lui les chrétiens entièrement chassés de la Syrie.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, empereur en 1292, mort en 1298, le 2 juillet. SA FEMME: *Imagine*, fille de *Jerlach* comte de Limbourg. SES ENFANS: *Henri*, mort jeune; *Robert* de Nassau; *Jerlach* de Nassau; *Valdrame*; *Adolphe*; *Adélaïde*; *Imagine*; *Mathilde*; *Philippe*.

CELESTIN V, 1292; *Bénoît Caïetan* lui persuada d'abdiquer.

BONIFACE VIII, (*Bénoît Caïetan*) 1294; il enferma son prédécesseur, excommunia *Philippe le bel*, s'intitula maître de tous les rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes sur sa tête, & institua le jubilé.

30.

ALBERT I d'Autriche, empereur en 1298, mort en 1308. SA FEMME; *Elisabeth*, fille de *Menard* duc de Carinthie & comte de Tirol. SES ENFANS; *Fréderic* le beau, depuis empereur; *Albert* le sage, duc d'Autriche.

CLEMENT V, (*Bertrand de Gott.*) *Bordelois*, 1308, poursuivit les templiers. Il est dit qu'on vendait à sa cour tous les bénéfices.

31.

HENRI VII de la maison de Luxembourg, empereur en 1308, mort en 1313. SES FEMMES; *Marguerite*, fille d'un duc de Brabant; *Catherine*, fille d'*Albert* d'Autriche, fiancée seulement avant sa mort. SON FILS: *Jean*, roi de Bohème.

LOUIS V de Bavière, empereur en 1314, mort en 1347. SES FEMMES : *Béatrix* de Glaugau; *Marguerite*, comtesse de Hollande. SES ENFANS : *Louis* l'ancien, margrave de Brandebourg; *Etienne* le bouclé, duc de Bavière; *Mechtilde*, femme de *Fréderic* le févère, marquis de Misnie; *Elisabeth*, mariée à *Jean* duc de la Basse-Bavière; *Guillaume*, comte de Hollande par sa mère, devenu furieux; *Albert*, comte de Hollande; *Louis* le Romain, marquis de Brandebourg; *Othon*, marquis de Brandebourg.

JEAN XXII, 1316, fils d'un savetier de Cahors, nommé d'*Euse*, qui passa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que son prédécesseur, & qui eut un grand crédit dans l'Europe, sans pouvoir en avoir dans Rome. Il résida toujours vers le Rhône. Il écrivit sur la pierre philosophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troisième couronne à la tiare. On l'accusa d'hérésie; ce fut lui qui taxa la rémission des péchés : cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII, (*Jacques Fournier*) 1334, réside à Avignon.

CLEMENT VI, (*Pierre Roger*) 1342, réside à Avignon, qu'il acheta de la reine *Jeanne*.

33.

CHARLES IV, de la maison de Luxembourg, né en 1316, empereur en 1347, mort en 1378. SES FEMMES : *Blanche* de Valois; *Anne* Palatine; *Anne* de Silésie; *Elisabeth* de Poméranie. SES ENFANS : *Venceslas*, depuis empereur; *Sigismond*, depuis empereur; *Jean*, marquis de Brandebourg.

34.

VENCESLAS, né en 1361, empereur en 1368, déposé en 1400, mort en 1419. SES FEMMES : *Jeanne* & *Sophie* de la maison de Bavière. Sans postérité.

INNOCENT VI, (*Etienne Aubert*) 1352, réside à Avignon.

URBAIN V, (*Guillaume Grimaud*) 1362, réside à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'osa s'y établir.

GREGOIRE XI, (*Roger de Momon*) 1370; remit le St Siége à Rome, où il fut reçu comme seigneur de la ville.

Grand schisme qui commence en 1378, entre *Prignano*, URBAIN VI, & *Robert* de Genève CLEMENT VII. Ce schisme continue de compétiteur en compétiteur jusqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles & plus de crimes dans l'Eglise chrétienne.

35.

35.

ROBERT, comte Palatin du Rhin, empereur en 1400, mort en 1410. SA FEMME: *Elisabeth*, fille d'un burgrave de Nuremberg. SES ENFANS: *Robert*, mort avant lui; *Louis* le barbu & l'aveugle, électeur; *Fréderic*, comte de Hamberg; *Elisabeth*, mariée à un duc d'Autriche; *Agnès* à un comte de Clèves; *Marguerite* à un duc de Lorraine; *Jean*, comte Palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, marquis de Brandebourg & de Moravie, empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frère de *Venceslas*, né en 1368, empereur en 1411, mort en 1437. SES FEMMES: *Marie*, héritière de Hongrie & de Bohème; *Barba*, comtesse de Sillé. SA FILLE: *Elisabeth*, fille de *Marie* héritière de Hongrie & de Bohème, mariée à l'empereur *Albert second* d'Autriche.

38.

ALBERT II, d'Autriche, né en 1399, empereur en 1438, mort en 1439. SA FEMME: *Elisabeth*, fille de *Sigismond*, héritière de Bohème & de Hongrie. SES ENFANS: *George*, mort jeune; *Anne*, mariée à un duc de *Saxe*; *Elisabeth* à un prince de Pologne; *Ladislas Posthume*, roi de Bohème & de Hongrie.

MARTIN V, (*Colonna*) 1417, élu par le concile de *Constance*. Il pacifia Rome & recouvra beaucoup de domaines du St Siége.

EUGÈNE IV, (*Gondelmere*) 1431. On l'a cru fils de *Grégoire XII*, l'un des papes du grand schisme. Il triompha du concile de Basle, qui le déposa vainement.

39.

FREDERIC D'AUTRICHE, né en 1415, empereur en 1440, mort en 1493. SA FEMME: *Eléonore*, fille du roi de Portugal. SES ENFANS: *Maximilien*, depuis empereur; *Cunégonde*, mariée à un duc de Bavière.

NICOLAS V, (*Sarzane*) 1447; c'est lui qui fit le concordat avec l'Empire.

CALIXTE III, (*Borgia*) 1455; il envoya le premier des galères contre les Ottomans.

PIE II, (*Enéas Silvius Picolomini*) 1458; il écrivit dans le temps du concile de Basle contre le pouvoir du St Siége, & se rétracta étant pape.

PAUL II, (*Barbo Vénitien*) 1464; il augmenta le nombre & les honneurs des cardinaux, institua des jeux publics & des frères minimes.

SIXTE IV, (*de la Rovère*) 1471; il encouragea la conjuration des *Pazzi* contre les *Médicis*; il fit réparer le pont antonin, & mit un impôt sur les courtisannes.

INNOCENT VIII, (*Cibo*) 1484, marié avant d'être prêtre, & ayant beaucoup d'enfans.

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, roi des Romains en 1486, empereur en 1493, mort en 1519, le 12 janvier. SES FEMMES: *Marie*, héritière de Bourgogne & des Pays-bas; *Blanche-Marie Sforze*. SES ENFANS: *Philippe le beau* d'Autriche, roi d'Espagne par sa femme; *François*, mort au berceau; *Marguerite*, promise à *Charles VIII* roi de France, gouvernante des Pays-bas, mariée à *Jean* fils de *Ferdinand* roi d'Espagne, & depuis à *Philibert* duc de Savoie: il n'eut

ALEXANDRE VI, (*Borgia*) 1492; on connaît assez sa maîtresse *Vanosia*, sa fille *Lucrèce*, son fils le duc de *Valentinois*, & les voies dont il se servit pour l'agrandissement de ce fils, dont le St Siége profita. On l'a mal à propos comparé à *Néron*; il est vrai qu'il en eut la cruauté; mais il ne fut point parricide, & il eut une politique aussi adroite que la conduite de *Néron* fut insensée.

PIE III, (*Picolomini*) 1503; on trompa pour l'élire le cardinal d'*Amboise*, premier

point d'enfans de *Blanche Sforze*, mais il eut six bâtards de ses maîtresses.

minifstre de France, qui se croyait assuré de la tiare.

JULES II, (*de la Rovère*) 1503 ; il augmenta l'état ecclésiastique ; guerrier auquel il ne manqua qu'une grande armée.

LEON X, (*Médicis*) 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la religion chrétienne est partagée en plusieurs sectes.

41.

CHARLES-QUINT, né le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, empereur en 1519 ; abdique le 2 juin 1556, mort le 21 septembre 1558. SA FEMME : *Isabelle*, fille d'*Emmanuel* roi de Portugal. SES ENFANS : *Philippe II*, roi d'Espagne, Naples & Sicile, duc de Milan, souverain des Pays-bas ; *Jeanne*, mariée à *Jean* infant de Portugal ; *Marie*, épouse de l'empereur *Maximilien II* son cousin germain. SES BATARDS RECONNUS SONT : *dom Juan* d'Autriche, célèbre dans la guerre, & *Marguerite* d'Autriche, mariée à *Alexandre* duc de Florence, & ensuite à *Octave* duc de Parme. On a soupçonné ces deux enfans d'être nés d'une princesse qui tenait de près à *Charles-Quint*.

ADRIEN VI, (*Florent Boyens d'Utrecht*) 1521, précepteur de *Charles-Quint* ; haï des Romains comme étranger. A sa mort on écrivit sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.*

CLEMENT VII, (*Médicis*) 1523 ; de son temps Rome est saccagée, & l'Angleterre se détache de l'Eglise romaine. On lui reprocha d'être bâtard, & d'avoir acheté le pontificat ; ces deux reproches étaient très-fondés.

PAUL III, (*Farnèse*) 1534 ; il donna Parme & Plaisance, & ce fut un sujet de troubles ; il croyait à l'astrologie judiciaire plus que tous les princes de son temps.

JULES III, (*Ghiocchi*) 1550 ; c'est lui qui fit cardinal son porte-singe qu'on appela le cardinal *Simia* : il passait pour fort voluptueux.

MARCEL II, (*Cervin*) 1555, ne siége que douze jours.

PAUL IV, (*Caraffa*) 1555, élu à près de quatre-vingts ans ;

42.

FERDINAND I, frère de *Charles-Quint*, né le 10 mars 1503, roi des Romains en 1531, empereur en 1556, mort le 25 juillet 1564. SA FEMME : *Anne*, sœur de *Louis* roi de Hongrie & de Bohème ; IL EN EUT QUINZE ENFANS : *Maximilien*, depuis empereur ; *Elisabeth*, mariée à *Sigismond-Auguste* roi de Pologne ; *Anne* au duc de Bavière, *Albert V* ; *Marie* à *Guillaume* duc de Juliers ; *Magdelaine*, religieuse ; *Catherine*, qui épousa en premières noces *François* duc de Mantoue, & en secondes *Sigismond-Auguste* roi de Pologne, après la mort de sa sœur ; *Eléonore*, mariée à *Guillaume* duc de Mantoue ; *Marguerite*, religieuse ; *Barbe*, épouse d'*Alphonse II* duc de Ferrare ; *Helene*, religieuse ; *Jeanne*, épouse de *François* duc de Florence ; *Ferdinand*, duc de Tirol ; *Charles*, duc de Stirie ; *Jeanne* & *Ursule*, mortes dans l'enfance.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le premier août 1527, empereur en 1564, mort le 12 octobre 1576. SA FEMME : *Marie*, fille de *Charles-Quint* ; IL EN EUT QUINZE ENFANS : *Rodolphe*, depuis empereur ; l'archiduc *Ernest* ; *Mathias*, depuis empereur ; l'archiduc *Maximilien* ; *Albert*, mari

ses neveux gouvernèrent. L'inquisition fut violente à Rome, & le peuple après sa mort brûla les prisons de ce tribunal.

PIE IV, (*Medequino*) 1559 ; il fit étrangler le cardinal *Caraffa* neveu de *Paul IV*, & le népotisme sous lui domina comme sous son prédécesseur.

PIE V, (*Ghisleri dominicain*) 1566 ; il fit brûler *Zoannetti Carnesecchi*, & *Paléarius* ; il eut de grands démêlés avec la reine *Elisabeth*.

GREGOIRE XIII, (*Buoncompagno*) 1572 ; la première année de son pontificat est fameuse par le massacre de la

de l'infante *Claire - Eugénie*; *Vencestas*, mort à dix-sept ans; *Anne*, épouse de *Philippe II* roi d'Espagne; *Elisabeth*, épouse de *Charles IX* roi de France; *Marguerite*, religieuse, & six enfans morts au berceau.

44.

RODOLPHE II, né le 18 juillet 1552, empereur en 1576, mort en 1612, le 10 janvier SANS FEMMES; mais il eut cinq enfans naturels.

45.

MATHIAS, frère de *Rodolphe*, né en 1557, le 24 février, empereur en 1612, mort en 1619, le 20 mars. SA FEMME: *Anne*, fille de *Ferdinand* du Tirol; sans postérité.

St Barthelemi; on en fit à Rome des feux de joie. Il donna à *Jacques Buoncompagno*, son bâtard, beaucoup de biens & de dignités, mais il ne démembra pas l'état ecclésiastique en sa faveur.

SIXTE V, fils d'un pauvre vigneron nommé *Peretti*, 1585, acheva l'église de St Pierre, embellit Rome, laissa cinq millions d'écus dans le château St Ange en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII, (*Castagna*) 1590.

GREGOIRE XIV, (*Sfondrate*) 1590, envoya du secours à la ligue en France.

INNOCENT IX, (*Santiquatro*) 1591.

CLEMENT VIII, (*Aldobrandin*) 1592; il donna l'absolution & la discipline au roi de France *Henri IV*, sur le dos des cardinaux *du Perron* & *d'Offat*; il s'empara du duché de Ferrare.

PAUL V, (*Borghese*) 1605; il excommunia Venise, & s'en repentit. Il éleva le palais Borghese, & embellit Rome.

46.

FERDINAND II, fils de *Charles* archiduc de Stirie & de Carinthie, & petit-fils de l'empereur *Ferdinand I*, né en 1578, le 9 juillet, empereur en 1619, mort en 1637, le 15 février. SES FEMMES : *Marie-Anne*, fille de *Guillaume* duc de Bavière ; *Eléonore*, fille de *Vincent* duc de Mantoue. SES ENFANS D'ANNE : *Jean-Charles*, mort à quatorze ans ; *Ferdinand*, depuis empereur ; *Marie-Anne*, épouse de *Maximilien* duc de Bavière ; *Cecile-Renée*, mariée à *Uladislas* roi de Pologne ; *Léopold-Guillaume*, qui eut plusieurs évêchés ; *Christine*, morte jeune.

GREGOIRE XV, (*Ludovisio*) 1621 ; il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII, (*Barberino Florentin*), 1623 ; il passa pour un bon poëte latin tant qu'il régna ; ses neveux gouvernèrent, & firent la guerre au duc de Parme.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 juillet, empereur en 1637, mort en 1657. SES FEMMES : *Marie-Anne*, fille de *Philippe III* roi d'Espagne, *Marie-Léopoldine*, fille de *Léopold* archiduc du Tirol ; *Eléonore*, fille de *Charles II* duc de Mantoue. SES ENFANS : *Ferdinand*, roi des Romains, mort à vingt & un ans ; *Marie-Anne*, épouse de *Philippe IV* roi d'Espagne ; *Philippe-Augustin* & *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance ; *Léopold*, depuis empereur ; *Marie*, morte au berceau ; *Charles-Joseph*, évêque de Passau ; *Thérèse-Marie*, morte jeune ; *Eléonore-Marie*, qui étant veuve de *Michel* roi de Pologne, épousa *Charles* duc de Lorraine ; *Marie-Anne*, femme de l'électeur Palatin ; *Ferdinand-Joseph*, mort dans l'enfance.

INNOCENT X, (*Pamphili*) 1644 ; son pontificat fut longtemps gouverné par *Dona Olimpia* sa belle-sœur.

ALEXANDRE VII, (*Chigi*) 1655 ; il fit de nouveaux embellissemens à Rome.

48.

LEOPOLD, né en 1640, le 9 juin, empereur en 1658, mort en 1705, le 5 mai. SES FEMMES : *Marguerite-Thérèse*, fille de *Philippe IV* roi d'Espagne; *Claude-Félicité*, fille de *Ferdinand-Charles* duc de Tirol; *Eléonore-Magdelaine*, fille de *Philippe-Guillaume* comte Palatin, duc de Neubourg. SES ENFANS DE MARGUERITE-THERESE : *Ferdinand-Venceslas*, mort au berceau; *Marie-Antoinette*, épouse de *Maximilien-Marie* électeur de Bavière; trois autres filles mortes dans l'enfance. ENFANS D'ELEONORE-MAGDELAINE DE NEUBOURG; *Joseph*, depuis empereur; *Marie-Elisabeth*, gouvernante des Pays-bas; *Léopold-Joseph*, mort dans l'enfance; *Marie-Anne*, épouse de *Jean V* roi de Portugal; *Marie-Thérèse*, morte à douze ans; *Charles*, depuis empereur; & trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH I, né en 1678, le 26 juillet, roi des Romains en 1690, à l'âge de douze ans, empereur en 1705, mort en 1711, le 17 avril. SA FEMME : *Amélie*, fille du duc *Jean-Fréderic* de Hanovre. SES ENFANS : *Marie-Josephine*, mariée à *Fréderic-Auguste* roi de Pologne, électeur de Saxe; *Léopold-Joseph*, mort au berceau; *Marie-Amélie*, mariée au prince électoral de Bavière.

CLEMENT IX, (*Rospigliosi*) 1667; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLEMENT X, (*Altieri*) 1670; de son temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI, (*Odescalchi*) 1676; il fut toujours l'ennemi de *Louis XIV*, & prit le parti de l'empereur *Léopold*.

ALEXANDRE VIII, (*Ottoboni*) 1689.

INNOCENT XII, (*Pignatelli*) 1691; il conseilla au roi d'Espagne, *Charles II*, son testament en faveur de la maison de France.

CLEMENT XI, (*Albano*) 1700; il reconnut malgré lui *Charles VI* roi d'Espagne; c'est lui qui fulmina, selon l'expression italienne, cette fameuse bulle *Unigenitus*, qui a couvert le St Siége d'opprobre & de ridicule, selon l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le premier octobre, empereur en 1711, mort en 1740. SA FEMME : *Elisabeth-Christine*, fille de *Louis-Rodolphe* duc de Brunsvick. SES ENFANS : *Léopold*, mort dans l'enfance ; *Marie-Thérèse*, qui épousa *François* de Lorraine le 12 février 1736 ; *Marie-Anne*, mariée à *Charles* de Lorraine ; *Marie-Amélie*, morte dans l'enfance. CHARLES VI fut le dernier prince de la maison d'Autriche.

VERS TECHNIQUES,

QUI CONTIENNENT LA SUITE CHRONOLOGIQUE DES EMPEREURS, ET LES PRINCIPAUX EVENEMENS DEPUIS CHARLEMAGNE.

Neuvième siècle.

CHARLEMAGNE en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner son fils; en quatorze il expire.
Louis en trente-trois par des prêtres jugé,
D'un sac de pénitent dans Soissons est chargé:
Rétabli, toujours faible, il expire en quarante.
Lothaire est moine à Prum cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le second des Louis:
Le Chauve lui succède, & meurt au mont Cénis.
Le Bègue, fils du Chauve, a l'Empire une année.
Le Gros soumis au pape; ô dure destinée!
En l'an quatre-vingt-sept dans Tibur déposé,
Cède au bâtard Arnoud son trône méprisé.
Arnoud sacré dans Rome, ainsi qu'en Lombardie,
Finit avec le siècle en quittant l'Italie.

Dixième siècle.

LOUIS, le fils d'Arnoud, quatrième du nom,
Du sang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.
On voit en neuf cent vingt le Saxon l'oiseleur,
Henri, roi des Germains bien plutôt qu'empereur.
Othon, que ses succès font grand prince & grand homme,
En l'an soixante-deux se rend maître de Rome.
Rome, au dixième siècle en proie à trois Othons,
Gémit dans le scandale & dans les factions.

Onzième siècle.

SAINT Henri de Bavière, en l'an trois après mille,
Puis Conrad le Salique, Henri trois dit le noir.
Henri quatre, pieds nuds, sans sceptre, sans pouvoir,
Demande au fier Grégoire un pardon inutile:
Meurt en mille cent six à Liége son asile,
Détrôné par son fils & par lui déterré.

Douzième siècle.

LE cinquième Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trône soutient la cause de son père.
Le pape en vingt & deux soumet cet adversaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné,
Baise les pieds du pape, à genoux prosterné,
Tient l'étrier sacré, conduit la sainte mule.
L'empereur Conrad trois, par un autre scrupule,
Va combattre en Syrie & s'en revient battu;
Et l'empire romain pour son fils est perdu.
C'est en cinquante-deux que Barberousse règne;
Il veut que l'Italie, & le serve, & le craigne,
Détruit Milan, prend Rome, & cède au pape enfin.
Il court dans les saints lieux combattre Saladin:
Meurt en quatre-vingt-dix: sa tombe est ignorée.
Par Henri six son fils Naple au meurtre est livrée:
Il fait périr le sang de ses illustres rois,
Et huit ans à l'Empire il impose des lois.

Treizième siècle.

PHILIPPE le régent se fait bientôt élire;
Mais en douze cent huit il meurt assassiné.
Othon quatre à Bovine est vaincu, détrôné:
C'est en douze cent quinze. Il fuit & perd l'Empire.
De Fréderic second les jours trop agités,
Par deux papes hardis long-temps persécutés,
Finissent au milieu de ce siècle treizième.
Après lui Conrad quatre a la grandeur suprême.
C'est en soixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin son fils éteint un sang si beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,
Dans l'an soixante & treize Habsbourg plein de vertu,
Du bandeau des césars a le front revêtu.
Il défait Ottocare, il venge la patrie,
Et de sa race auguste il fonde la grandeur.
Adolphe de Nassau devient son successeur:
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie
Finit dans un combat son empire & sa vie.

Quatorzième siècle.

ALBERT, fils de Habsbourg, est cet heureux vainqueur.
Il meurt en trois cent huit & par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jesus-Christ mêlant des sucs mortels,
Fit périr Henri sept aux pieds des saints autels.
Déposant, déposé, Louis cinq de Bavière,
Fait contre Jean vingt-deux l'anti-pape Corbière;
Meurt en quarante-sept. Charles quatre après lui
Fait cette bulle d'or qu'on observe aujourd'hui.
De l'an cinquante-six elle est l'époque heureuse:
De ce père si sage héritier insensé,
Venceslas est connu par une vie affreuse;
Mais en quatorze cent il se voit déposé.

Quinzième siècle.

ROBERT règne dix ans, Josse moins d'une année.
Venceslas traîne encore sa vie infortunée.
Son frère Sigismond moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le schisme d'Occident.
Son gendre Albert second, sage, puissant & riche,
Fixe le trône enfin dans la maison d'Autriche.
Fréderic son parent en quarante est élu:
Mort en quatre-vingt-treize, & jamais absolu.

Seizième siècle.

DE Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Espagne en héritage,
Font du grand Charles-Quint un empereur puissant;
Vainqueur heureux des Lys, de Rome & du Croissant.
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs suprêmes.
Son frère Ferdinand porte trois diadêmes.
Et l'an soixante-quatre il les laisse à son fils:
Rodolphe en quitta deux.

Dix-septième siècle.

MATHIAS fut assis
En douze après six cent au trône de l'Empire.
Gustave, Richelieu, la fortune conspire
Contre le puissant roi second des Ferdinands,
Qui laisse en trente-sept ses Etats chancelans.
Munster donne la paix à Ferdinand troisième.
Léopold délivré du fer des Ottomans
Expire en sept cent cinq & Joseph l'an onzième.
Charles six en quarante ; & le sang des Lorrains
S'unit au sang d'Autriche, au trône des Germains.

A MADAME

LA DUCHESSE

DE SAXE-GOTHA.

MADAME,

JE n'ai fait qu'obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime, en écrivant cet abrégé de l'hiſtoire de l'Empire. Il aurait un grand avantage ſi j'étais reſté plus long-temps dans votre cour. J'aurais mieux peint la vertu, ſur tout cette vertu humaine & ſociable, à qui l'eſprit & les grâces donnent un nouveau prix ; mais elle eſt peu du reſſort de l'hiſtoire. L'ambition qu'on maſque du grand nom de l'intérêt des Etats, & qui ne fait que le malheur des Etats ; les paſſions féroces, qui ont conduit preſque toujours la politique, laiſſent peu de place à ces vertus douces qu'on ne cultive guère que dans la tranquillité. Par-tout où il y a des troubles il y a des crimes ; & l'hiſtoire n'eſt que le tableau des troubles du monde.

Il eſt important pour toutes les nations de l'Europe de s'inſtruire des révolutions de l'Empire. Les hiſtoires de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Pologne ſe renferment dans leurs bornes. L'Empire eſt un théâtre plus vaſte ; ſes prééminences, ſes droits ſur Rome & ſur l'Italie, tant de rois, tant de ſouverains qu'il a créés, tant de dignités

qu'il a conférées dans d'autres Etats, ces assemblées presque continuelles de tant de princes, tout cela forme une scène auguste, même dans les siècles les moins policés. Mais le détail en est immense; & il reste aux hommes occupés trop peu de temps pour lire ce prodigieux amas de faits qui se précipitent les uns sur les autres, & ces recueils de lois presque toujours contredites à force d'être expliquées. La justesse de votre esprit vous a fait désirer des annales qui ne fussent ni sèches ni prolixes, & qui donnassent une idée générale de l'Empire dans une langue que parlent toutes les nations, & qui est embellie dans votre bouche. On aurait pu sans doute obéir aux ordres de votre Altesse Sérénissime avec plus de succès, mais non avec plus de zèle & plus de respect.

ANNALES DE L'EMPIRE DEPUIS CHARLEMAGNE.

INTRODUCTION.

DE toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à *Charlemagne* pourrait paraître la ſeule juſte, ſi le mot de *juſte* peut être prononcé dans les choſes où la force a tant de part; & ſi les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne poſſédaient pas.

Charlemagne fut en effet appelé à l'Empire par la voix du peuple romain même, qu'il avait ſauvé à la fois de la tyrannie des Lombards & de la négligence des empereurs d'Orient.

C'eſt la grande époque des nations occidentales. C'eſt à ces temps que commence un nouvel ordre de gouvernement. C'eſt le fondement de la puiſſance temporelle eccléſiaſtique; car aucun évêque dans l'Orient n'avait jamais été prince, & n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire romain ne reſſemble en rien à celui des premiers céſars.

On verra dans ces annales ce que fut en effet cet empire, comment les pontifes romains acquirent leur puiſſance temporelle qu'on leur a tant reprochée,

pendant que tant d'évêques occidentaux & furtout ceux d'Allemagne fe fefaient fouverains; & comment le peuple romain voulut long-temps conferver fa liberté entre les empereurs & les papes qui fe font difputés la domination de Rome.

Tout l'Occident depuis le cinquième fiècle était ou défolé ou barbare. Tant de nations fubjuguées autrefois par les anciens Romains avaient du moins vécu jufqu'à ce cinquième fiècle dans une fujétion heureufe. C'eft un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vaftes thermes, ces amphithéâtres, aient conftruit ces grands chemins qu'aucune nation n'a ofé depuis tenter, même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine du temps de *Théodofe* fe parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trèves & à Alexandrie avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voifins. Les tributs même, quoiqu'onéreux, l'étaient bien moins que quand il fallut payer depuis le luxe & la violence de tant de feigneurs particuliers. Que l'on compare feulement l'état de Paris, quand *Julien le philofophe* la gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trèves la plus grande ville des Gaules, appelée du temps de *Théodofe* une feconde Rome, & ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun fous *Conftantin* avait dans fa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Arles était encore plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévaftation, la pauvreté & l'ignorance. Les Francs étaient au nombre de ces peuples affamés & féroces qui couraient au pillage de l'Empire. Ils fubfiftaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis fût très-belle & très-fertile. Ils ne

favaient

ſavaient pas la cultiver. Ce pays eſt marqué dans l'ancienne carte conſervée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein juſqu'à la Friſe, & dans une partie de la Weſtphalie, *franci* ceu *chamavi*. Ce n'eſt que par les anciens Romains mêmes que les Français, quand ils ſurent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Weſtphalie ; & quand *Charlemagne* leur fit la guerre trois cents ans après, il extermina les deſcendans de ſes pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illuſtres, s'étaient peu à peu établis dans les Gaules, non pas en alliés du peuple romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir pillé les colonies romaines, Trèves, Cologne, Mayence, Tongres, Tournai, Cambrai : battus à la vérité par le célèbre *Aëtius* un des derniers ſoutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par néceſſité contre *Attila* ; profitant enſuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths & des Vandales, des Lombards & des Bourguignons réduiſaient l'Empire, & ſe ſervant contre les empereurs mêmes des droits & des titres de maîtres de la milice & de patrice, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux ; chaque horde de ces fiers ſauvages ſaiſit ſa proie. Une preuve inconteſtable que ces peuples furent long-temps barbares, c'eſt qu'ils détruiſirent beaucoup de villes, & qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de choſe juſqu'à la fin du huitième ſiècle devant la puiſſance des califes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de *Mahomet* floriſſait, plus Conſtantinople & Rome étaient avilies. Rome ne s'était jamais

relevée du coup fatal que lui porta *Constantin*, en transférant le siége de l'Empire. La gloire, l'amour de la patrie n'animèrent plus les Romains : il n'y eut plus de fortune à espérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva ; les arts tombèrent ; on ne vit plus dans le séjour des *Scipions* & des *Césars* que des contestations entre les juges séculiers & l'évêque. Prise, reprise, saccagée tant de fois par les barbares, elle obéissait encore aux empereurs ; depuis *Justinien*, un vice-roi sous le nom d'exarque la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, & de là il envoyait ses ordres au préfet de Rome. Il ne restait aux empereurs en Italie que le pays qui s'étend des bornes de la Toscane jusqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards possédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gènes, Parme, Modène, la Toscane, Bologne. Ces Etats composaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, & ils y avaient embrassé l'espèce de christianisme qui avait prévalu avant *Constantin*, & qui fut la religion dominante sous la plupart de ses successeurs ; c'est ce qu'on nomme l'arianisme : les barbares lombards avaient pénétré en Italie par le Tirol. Leurs chefs se firent alors catholiques romains pour affermir leur domination à l'aide du clergé ; ainsi que *Clovis* en usa dans la Gaule celtique. Rome dont les murailles étaient abattues, & qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, était souvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors si pauvre que l'exarque n'en retirait pour toute imposition annuelle qu'un sou d'or par chaque homme domicilié ; & ce tribut paraissait un fardeau pesant. Elle était au rang

de ces terres ftériles & éloignées qui font à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain des feptième & huitième fiècles, monument précieux dont une partie eft imprimée, fait voir d'une manière authentique ce que le fouverain pontife était alors. On l'appelait *le vicaire de Pierre, évêque de la ville de Rome*, quoiqu'il foit démontré que *Simon Barjone* (*Pierre*) ne vint jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque ; & la formule était : *Nous vous fupplions, vous chargé du miniftère impérial, d'ordonner la confécration de notre père & pafteur.* Ils donnaient part auffi de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, & ils lui écrivaient : *St Père, nous fupplions votre béatitude d'obtenir du feigneur exarque l'ordination dont il s'agit.* Ils devaient auffi en écrire aux juges de Ravenne, qu'ils appelaient *Vos Eminences.*

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux profeffions de foi, & dans la feconde il condamnait parmi les hérétiques le pape *Honorius I*, parce qu'à Conftantinople cet évêque de Rome paffait pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans JESUS-CHRIST.

Il y a loin de là à la tiare; mais il y a loin auffi du premier moine qui prêcha fur les bords du Rhin au bonnet électoral, & du premier chef des Saliens errans à un empereur romain : toute grandeur s'eft formée peu à peu, & toute origine eft petite.

Le pontife de Rome dans l'aviliffement de la ville établiffait infenfiblement fa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'Eglife ne l'était pas. *Conftantin* avait donné à la feule bafilique de Latran plus de mille marcs d'or, &

environ trente mille d'argent, & lui avait affigné quatorze mille fous de rente. Les papes qui nourriffaient les pauvres, & qui envoyaient des miffions dans tout l'Occident, ayant eu befoin de fecours plus confidérables, les avaient obtenus fans peine. Les empereurs & les rois lombards mêmes leur avaient accordé des terres. Ils poffédaient auprès de Rome des revenus & des châteaux qu'on appelait *les juftices de St Pierre.* Plufieurs citoyens s'étaient empreffés à enrichir par donation ou par teftament une églife dont l'évêque était regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très-fupérieur à leurs richeffes : il était impoffible de ne pas révérer une fuite prefque non interrompue de pontifes, qui avaient confolé l'Eglife, étendu la religion, adouci les mœurs des Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards & des Francs.

Quoique les pontifes romains n'étendiffent du temps des exarques leur droit de métropolitain que fur les villes fuburbicaires, c'eft-à-dire fur les villes foumifes au gouvernement du préfet de Rome, cependant on leur donnait fouvent le nom de *pape univerfel*, à caufe de la primauté & de la dignité de leur fiége. *Grégoire*, furnommé *le grand*, refufa ce titre, mais le mérita par fes vertus ; & fes fucceffeurs étendirent leur crédit dans l'Occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitième fiecle *Boniface* archevêque de Mayence, le même qui facra *Pepin*, s'exprimer ainfi dans la formule de fon ferment : *Je promets à St Pierre & à fon vicaire le bienheureux Grégoire*, &c.

Enfin le temps vint où les papes conçurent le deffein de délivrer à la fois Rome, & des Lombards qui la menaçaient fans ceffe, & des empereurs grecs qui la défendaient mal. Les papes virent donc alors que ce qui dans d'autres

temps n'eût été qu'une révolte, & une sédition impuissante & punissable, pouvait devenir une révolution excusable par la nécessité, & respectable par le succès. C'est cette révolution qui fut commencée sous le second *Pepin* usurpateur du royaume de France, & consommée par *Charlemagne* son fils, dans un temps où tout était en confusion & où il fallait nécessairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrenées & des Alpes au Rhin, au Mein & à la Sâle. La Bavière dépendait de ce vaste royaume: c'était le roi des Francs qui donnait ce duché quand il était assez fort pour le donner. Ce royaume des Francs, presque toujours partagé depuis *Clovis*, déchiré par des guerres intestines, n'était qu'une vaste province barbare de l'ancien empire romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Constantinople que comme une province rebelle; mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puissant.

Naissance de *Charlemagne* près d'Aix-la-Chapelle, 742.
le 10 avril. Il était fils de *Pepin*, maire du palais, duc des Francs & petit-fils de *Charles-Martel*. Tout ce qu'on connaît de sa mère, c'est qu'elle s'appelait *Berthe*. On ne sait pas même précisément le lieu de sa naissance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie; & grâce à l'ignorance de ces siècles on ne sait pas où ce fameux concile s'est tenu.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne était idolâtre, des bords du Weser, & même du Mein & du Rhin jusqu'à la mer baltique, l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déjà des évêques à Trèves, à Cologne, à

Mayence, villes frontières fondées par les Romains & instruites par les papes. Mais ce pays s'appelait alors l'Austrasie & était du royaume des Francs.

Un anglais nommé *Villebrod*, du temps du père de *Charles-Martel*, était allé prêcher aux idolâtres de la Frise le peu de christianisme qu'il savait. Il y eut vers la fin du septième siècle un évêque titulaire de Westphalie qui ressuscitait les petits enfans morts. *Villebrod* prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite église que les Frisons païens détruisirent. Enfin, au commencement du huitième siècle un autre anglais, qu'on appela depuis *Boniface*, alla prêcher en Allemagne : on l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient alors les précepteurs des Allemands ; & c'était aux papes que tous ces peuples, ainsi que les Gaulois, devaient le peu de lettres & de christianisme qu'ils connaissaient.

743. Un synode à Lestine en Hainaut sert à faire connaître les moeurs du temps. On y règle que ceux qui ont pris les biens de l'Église pour soutenir la guerre donneront un écu à l'Eglise par métairie: ce réglement regardait les officiers de *Charles-Martel* & de *Pepin* son fils, qui jouirent jusqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines & de leur ôter.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Hesse. Ce ne fut d'abord qu'une église couverte de chaume, environnée de cabanes habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate. C'est aujourd'hui une principauté ; il faut être gentilhomme pour être moine; l'abbé est souverain depuis long-temps, & évêque depuis 1733.

Carloman oncle de *Charlemagne*, duc d'Austrasie, réduit les Bavarois vassaux rebelles du roi de France, & bat les Saxons dont il veut faire aussi des vassaux. On voit par là évidemment qu'il y avait déjà de grands vassaux; & il est constant que le royaume des Lombards en Italie était composé de fiefs, & même de fiefs héréditaires. 744.

En ce temps *Boniface* était évêque de Mayence. La dignité de métropole, attachée jusque-là au siége de Worms, passe à Mayence. 745.

Carloman, frère de *Pepin*, abdique le duché de l'Austrasie; c'était un puissant royaume qu'il gouvernait sous le nom de maire du palais, tandis que son frère *Pepin* dominait dans la France occidentale, & que *Childéric* roi de toute la France pouvait à peine commander aux domestiques de sa maison. *Carloman* renonce à sa souveraineté pour aller se faire moine au Mont-Cassin. Les historiens disent encore que *Pepin* l'aimait tendrement, mais il est vraisemblable que *Pepin* aimait encore davantage à dominer seul. Le cloître était alors l'asile de ceux qui avaient des concurrens trop puissans dans le monde.

On renouvelle dans la plupart des villes de France 747.
l'usage des anciens Romains, connu sous le nom de 748.
patronage ou de *clientelle*. Les bourgeois se choisissaient des patrons parmi les seigneurs; & cela seul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres & en esclaves.

Pepin entreprend enfin ce que *Charles-Martel* son père n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la 749.

race de *Mérovée.* Il mit d'abord l'apôtre *Boniface* dans ſon parti, avec pluſieurs évêques, & enfin le pape *Zacharie.*

750. *Pepin* fait dépoſer ſon roi *Hilderic* ou *Childeric III*; il le fait moine à St Bertin, & ſe met ſur le trône des Francs.

Comme cette uſurpation atroce irritait pluſieurs ſeigneurs, il attire le clergé dans ſon parti, il fonde le riche évêché de Wurtsbourg dont le prélat ſe prétend duc de Franconie: il appelle aux états-généraux, nommés *parliamens*, les évêques & les abbés qui auparavant n'y venaient que très-rarement, & quand on les conſultait.

751. *Pepin* veut ſubjuguer les peuples nommés alors *Saxons*, qui s'étendaient depuis les environs du Mein juſqu'à la Cherſonèſe cimbrique, & qui avaient conquis l'Angleterre. Le pape *Etienne III* demande la protection de *Pepin* contre *Luitprand* roi de Lombardie, qui voulait ſe rendre maître de Rome. L'empereur de Conſtantinople était trop éloigné & trop faible pour le ſecourir; & le premier domeſtique du roi de France, devenu uſurpateur, pouvait ſeul le protéger.

754. La première action connue de *Charlemagne* eſt d'aller de la part de *Pepin* ſon père au-devant du pape *Etienne* à *St Maurice* en Valais, & de ſe proſterner devant lui. C'était un uſage d'Orient: on s'y mettait ſouvent à genoux devant les évêques, & ces évêques fléchiſſaient les genoux non-ſeulement devant les empereurs, mais devant les gouverneurs des provinces quand ceux-ci venaient prendre poſſeſſion.

Pour la coutume de baiſer les pieds, elle n'était point encore introduite dans l'Occident. *Dioclétien* avait

le premier exigé, dit-on, cette marque de respect; en quoi il ne fut que trop imité par *Constantin*. Les papes *Adrien I* & *Léon III* furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que *Dioclétien* avait arrogé à l'Empire; après quoi les rois & les empereurs se soumirent comme les autres à cette cérémonie qu'ils ne regardèrent que comme un acte de piété indifférent, quoique ridicule, & que les papes voulurent faire passer comme un acte de sujétion.

Pepin se fait sacrer roi de France par le pape au mois d'août dans l'abbaye de S[t] Denis; il l'avait été déjà par *Boniface*; mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples son usurpation plus respectable. *Eginhard*, secrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès qu'*Hilderic fut déposé par ordre du pape Etienne*. *Pepin* n'est pas le premier roi de l'Europe qui se soit fait sacrer avec de l'huile à la manière juive: les rois lombards avaient pris cette coutume des empereurs grecs; les ducs de Bénévent même se fesaient sacrer: ces cérémonies imposaient à la populace: *Pepin* eut soin de faire sacrer en même temps ses deux fils, *Charles* & *Carloman*. Le pape, avant de le sacrer roi, l'absout de son parjure envers *Hilderic* son souverain; & après le sacre il fulmina une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de *Pepin*. C'est ainsi que les princes & les prêtres se sont souvent joués de Dieu & des hommes. Ni cet *Hugues Capet*, ni *Conrad* n'ont pas eu un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi, pour prix de la complaisance du pape, passe les Alpes avec *Tassillon* duc de Bavière son vassal. Il assiége *Astolphe* dans Pavie, & s'en retourne la même année sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

755. A peine *Pepin* a-t-il repassé les Alpes qu'*Astolphe* assiége Rome. Le pape *Etienne* conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces temps grossiers qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par *St Pierre*, comme si elle était descendue du ciel : simplicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique ni les attentats de l'ambition.

Pepin délivre Rome, assiége encore Pavie, se rend maître de l'exarchat, & le donne, dit-on, au pape. C'est le premier titre de la puissance temporelle du St Siége. Par-là *Pepin* affaiblissait également les rois lombards & les empereurs d'Orient. Cette donation est bien douteuse, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarques. Il résulte que les évêques de Rome & de Ravenne voulaient s'agrandir. Il est très-probable que *Pepin* donna quelques terres aux papes, & qu'il favorisait en Italie ceux qui affermissaient en France sa domination. S'il est vrai qu'il ait fait ce présent aux papes, il est clair qu'il donna ce qui ne lui appartenait pas ; mais aussi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guère d'autre source des premiers droits : le temps les rend légitimes. Il faut avouer qu'en fait de donations comme de décrétales la cour de Rome est un peu décriée ; témoin la fameuse donation de *Constantin*, rapportée dans *l'Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

756. *Boniface* archevêque de Mayence fait une mission chez les Frisons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais comme les historiens disent qu'il fut martyrisé dans son camp, & qu'il y eut beaucoup de Frisons tués, il est à croire que les missionnaires étaient des soldats. *Tassillon*

duc de Bavière fait un hommage de son duché au roi de France dans la forme des hommages qu'on a depuis appelés *Liges*. Il y avait déjà de grands fiefs héréditaires, & la Bavière en était un.

Pepin défait encore les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs n'étaient guère que des incursions de barbares, qui venaient tour à tour enlever des troupeaux & ravager des moissons. Point de place forte, point de politique, point de dessein formé; cette partie du monde était encore sauvage.

Pepin après ses victoires ne gagna que le payement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches: ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes.

Didier, successeur du roi *Astolphe*, reprend les villes 758.
données par *Pepin* à St Pierre; mais *Pepin* était si 759.
redoutable que *Didier* les rendit, à ce qu'on prétend, sur 760.
ses seules menaces. Le vasselage héréditaire commençait si bien à s'introduire que les rois de France prétendaient être seigneurs suzerains du duché d'Aquitaine. *Pepin* force les armes à la main *Gaïfre* duc d'Aquitaine à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière; de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On [illegible]t bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faiblesse à la force.

Le duc de Bavière, qui se croit assez puissant & qui 762.
voit *Pepin* loin de lui, révoque son hommage. On est 763.
prêt de lui faire la guerre, & il renouvelle son serment de fidélité.

766. Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape *Paul I*
767. envoie au roi des livres, des chantres & une horloge à roues. *Conſtantin Copronyme* lui envoie auſſi un orgue & quelques muſiciens. Ce ne ſerait pas un fait digne de l'hiſtoire, s'il ne feſait voir combien les arts étaient étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaiſſaient alors que la guerre, la chaſſe & la table.

768. Les années précédentes ſont ſtériles en événemens, & par conſéquent heureuſes pour les peuples; car preſque tous les grands traits de l'hiſtoire ſont des malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque ſon hommage à l'exemple du duc de Bavière. *Pepin* vole à lui, & réunit l'Aquitaine à la couronne.

Pepin ſurnommé *le bref* meurt à Xaintes le 24 ſeptembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant ſa mort il fait ſon teſtament de bouche, & non par écrit, en préſence des grands officiers de ſa maiſon, de ſes généraux & des poſſeſſeurs à vie des grandes terres. Il partage tous ſes Etats entre ſes deux enfans, *Charles* & *Carloman*. Après la mort de *Pepin*, les ſeigneurs modifient ſes volontés. On donne à *Carl*, que nous avons depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neuſtrie, qui s'étendait alors depuis la Meuſe juſqu'à la Loire & à l'Océan. *Carloman* eut l'Auſtraſie depuis Rheims juſqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il eſt évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

770. *Didier* roi des Lombards offre en mariage ſa fille *Déſiderate* à *Charles;* il était déjà marié. Il épouſe *Déſiderate;* ainſi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois.

La chofe n'était pas rare : *Grégoire* de Tours dit que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avaient plufieurs femmes.

Son frère *Carloman* meurt foudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes fes enfans. Cette mort & cette fuite ne prouvent pas abfolument que *Charlemagne* ait voulu régner feul, & ait eu de mauvais deffeins contre fes neveux ; mais elles ne prouvent pas auffi qu'il méritât qu'on célébrât fa fête, comme on a fait en Allemagne. 771.

Charles fe fait couronner roi d'Auftrafie, & réunit tout le vafte royaume des Francs fans rien laiffer à fes neveux. La poftérité, éblouie par l'éclat de fa gloire, femble avoir oublié cette injuftice. Il répudie fa femme fille de *Didier* pour fe venger de l'afile que le roi lombard donnait à la veuve de *Carloman* fon frère. 772.

Il va attaquer les Saxons, & trouve à leur tête un homme digne de le combattre ; c'était *Witikind*, le plus grand défenfeur de la liberté germanique après *Hermann* que nous nommons *Arminius*.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la *Lippe*. Ces peuples étaient très-mal armés ; car dans les capitulaires de *Charlemagne* on voit une défenfe rigoureufe de vendre des cuiraffes & des cafques aux Saxons. Les armes & la difcipline des Francs devaient donc être victorieufes d'un courage féroce. *Charles* taille l'armée de *Witikind* en piéces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un affemblage de cabanes entourées d'un foffé. On égorgea les habitans ; mais comme on força le peu qui reftait à recevoir le baptême, ce fut un grand gain pour ce

malheureux pays de ſauvages, à ce que les prêtres de ce temps ont aſſuré.

773. Tandis que le roi des Francs contient les Saxons ſur le bord du Weſer, l'Italie le rappelle. Les querelles des Lombards & du pape ſubſiſtaient toujours; & le roi en ſecourant l'Egliſe pouvait envahir l'Italie qui valait mieux que les pays de Brême, d'Hanover & de Brunſwick. Il marche donc contre ſon beau-père *Didier*, qui était devant Rome. Il ne s'agiſſait pas de venger Rome, mais il s'agiſſait d'empêcher *Didier* de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de *Carloman* le royaume qui leur appartenait. Il court attaquer ſon beau-père, & ſe ſert de la piété pour ſon uſurpation. Il eſt ſuivi de ſoixante & dix mille hommes de troupes réglées; choſe inouïe dans ces temps-là. On aſſemblait auparavant des armées de cent & de deux cents mille hommes; mais c'étaient des payſans, qui allaient faire leurs moiſſons après une bataille perdue ou gagnée. *Charlemagne* les retenait plus long-temps ſous le drapeau, & c'eſt ce qui contribua à ſes victoires.

774. L'armée françaiſe aſſiége Pavie. Le roi va à Rome, renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de *Pepin*, & l'augmente; il en met lui-même une copie ſur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de *St Pierre*. Le pape *Adrien* le remercie par des vers qu'il fait pour lui.

La tradition de Rome eſt que *Charles* donna la Corſe, la Sardaigne & la Sicile. Il ne donna ſans doute aucun de ces pays qu'il ne poſſédait pas; mais il exiſte une lettre d'*Adrien* à l'impératrice *Irène*, qui prouve que *Charles* donna des terres que cette lettre ne ſpécifie pas. *Charles duc des Francs & patrice nous a*, dit-il, *donné des*

provinces & restitué les villes que les perfides Lombards retenaient à l'Eglise, &c.

On sent qu'*Adrien* ménage encore l'Empire en ne donnant que le titre de duc & de patrice à *Charles*, & qu'il veut fortifier sa possession du nom de restitution.

Le roi retourne devant Pavie. *Didier* se rend à lui. Le roi le fait moine, & l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainsi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puissance romaine, & substitué leurs lois à celles des empereurs. Tout roi détrôné devient moine dans ces temps-là, ou est assassiné.

Charlemagne se fait couronner roi d'Italie à Pavie d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza.

La justice était administrée toujours dans Rome au nom de l'empereur grec. Les papes mêmes recevaient de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir ; on lui laissait quelques apparences. *Charlemagne* prenait seulement, ainsi que *Pepin*, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnaie à Rome au nom d'*Adrien*. Que peut-on en conclure sinon que le pape, délivré des Lombards & n'obéissant plus aux empereurs, était le maître dans Rome ? Il est indubitable que les pontifes romains se saisirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques francs & germains ; toute autorité veut toujours croître : & par cette raison-là même on ne mit plus que le nom de *Charlemagne* sur les nouvelles monnaies de Rome, lorsqu'en 800 le pape & le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnaies frappées au nom d'*Adrien I* n'étaient que des médailles en l'honneur

de cet évêque: cette remarque eſt d'une très-grande vraiſemblance, puiſqu'*Adrien* n'était pas certainement ſouverain de Rome.

775. Second effort des Saxons contre *Charlemagne*, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils ſont encore vaincus dans la Weſtphalie; & après beaucoup de ſang répandu, ils donnent des bœufs & des otages, n'ayant autre choſe à donner.

776. Tentative du fils de *Didier*, nommé *Adalgiſe*, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape *Adrien* la qualifie horrible conſpiration. *Charles* court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul aſſez courageux pour s'oppoſer aux invaſions du conquérant, & trop faible pour ne pas ſuccomber.

Pendant ce temps-là même les Saxons reviennent encore en Weſtphalie; il revient les battre. Ils ſe ſoumettent, & promettent encore de ſe faire chrétiens. *Charles* bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des égliſes.

777. Il donne des lois aux Saxons, & leur fait jurer qu'ils ſeront eſclaves, s'ils ceſſent d'être chrétiens & ſoumis. Dans une grande diète, tenue à Paderborn ſous des tentes, un émir muſulman qui commandait à Sarragoſſe vint conjurer *Charles* d'appuyer ſa rébellion contre *Abdérame* roi d'Eſpagne.

778. *Charles* marche de Paderborn en Eſpagne, prend le parti de cet émir, aſſiége Pampelune & s'en rend maître. Il eſt à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers & les ſoldats, ſelon

l'ancienne

l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, & de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin est perdu en repassant les Pyrenées. L'arrière-garde de *Charlemagne* est taillée en piéces à Roncevaux par les Arabes & par les Gascons. C'est là que périt, dit-on, *Roland* son neveu, si célébre par son courage & par sa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que *Charles* était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il est en Espagne. *Vitikind*, retiré chez le duc de Danemarck son beau-père, revient ranimer ses compatriotes. Il les rassemble, il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église & ses Saxons désespérés qu'on traine à des autels nouveaux; il chasse l'évêque qui a le temps de fuir & de s'embarquer. *Charlemagne* accourt, & bat encore *Vitikind*.

Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome avec une de ses femmes nommée *Hildegarde* & deux enfans puînés, *Pepin* & *Louis*. Le pape *Adrien* baptise ces deux enfans, sacre *Pepin* roi de Lombardie, & *Louis* roi d'Aquitaine; ainsi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps. 780.

Le roi de France tient sa cour à Vorms, à Ratisbonne, 781.
à Cuïerci. *Alcuin* archevêque d'Yorck vient l'y trouver. 782.
Le roi, qui à peine savait signer son nom, voulait faire fleurir les sciences, parce qu'il voulait être grand en tout. *Pierre de Pise* lui enseignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens instruisissent des Gaulois & des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours

besoin des Anglais pour apprendre ce qui n'est pas même honoré aujourd'hui du nom de science.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, & surtout de celles d'Italie, dans lesquelles chaque académicien prend un nouveau nom. *Charlemagne* se nommait *David*, *Alcuin*, *Albinus*, & un jeune homme nommé *Ilgebert*, qui fesait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homère*.

783. Cependant *Vitikind*, qui n'apprenait point la grammaire, soulève encore les Saxons. Il bat les généraux de *Charles* sur le bord du Véser. *Charles* vient réparer cette défaite. Il est encore vainqueur des Saxons; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer *Vitikind*. Les Saxons lui répondent qu'il s'est sauvé en Danemarck. *Ses complices sont encore ici*, répondit *Charlemagne*: & il en fit massacrer quatre mille cinq cents à ses yeux. C'est ainsi qu'il disposait la Saxe au christianisme. Cette action ressemble à celle de *Sylla*; les Romains n'ont pas du moins été assez lâches pour louer *Sylla*. Les barbares qui ont écrit les faits & gestes de *Charlemagne* ont eu la bassesse de le louer & même d'en faire un homme juste: ils ont servi de modèles à presque tous les compilateurs de l'*histoire de France*.

784. Ce massacre fit le même effet, que fit long-temps après la St Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur désespérée. Les Danois & les peuples voisins se joignent à eux.

785. *Charles* marche avec son fils, du même nom que lui, contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle & donne encore des lois inutiles. Il établit des marquis,

c'eſt-à-dire des commandans des milices ſur les frontières de ſes royaumes.

Vitikind cède enfin. Il vient avec un duc de Friſe ſe ſoumettre à *Charlemagne* dans Attigni ſur l'Aine. Alors le royaume de France s'étend juſqu'au Holſtein. Le roi de France repaſſe en Italie & rebâtit Florence ; c'eſt une choſe ſingulière que dès qu'il eſt à un bout de ſes royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout ; c'eſt une preuve que le roi n'avait pas ſur toutes les frontières de puiſſans corps d'armée. Les anciens Saxons ſe joignent aux Bavarois : le roi repaſſe les Alpes. 786.

L'impératrice *Irène* qui gouvernait encore l'empire grec, alors le ſeul empire, avait formé une puiſſante ligue contre le roi des Francs. Elle était compoſée de ces mêmes Saxons, & de ces Bavarois, des Huns, ſi fameux autrefois ſous *Attilla*, & qui occupaient comme aujourd'hui les bords du Danube & de la Drave ; une partie même de l'Italie y était entrée. *Charles* vainquit les Huns vers le Danube, & tout fut diſſipé. 787.

Pendant ces quatre années paiſibles, il inſtitue des écoles chez les évêques & dans les monaſtères. Le chant romain s'établit dans les égliſes de France. Il fait dans la diète d'Aix-la-Chapelle des lois qu'on nomme *capitulaires*. Ces lois tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait ſortir, & dans laquelle on fut long-temps plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Veſtphalie, cet établiſſement de la cour vémique, dont il eſt bien étrange qu'il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans l'*eſprit des lois* ni dans la *Chronologie raiſonnée* du préſident *Hénaut*. L'inquiſition, le conſeil des dix n'égalèrent pas la cruauté Depuis 788 juſqu'à 792.

de ce tribunal ſecret établi par *Charlemagne* en 803 : il fut d'abord inſtitué principalement pour retenir les Saxons dans le chriſtianiſme & dans l'obéiſſance ; bientôt après, cette inquiſition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés ſecrètement par l'empereur, enſuite ils choiſirent eux-mêmes leurs aſſociés ſous le ſerment d'un ſecret inviolable : on ne les connaiſſait point : des eſpions liés auſſi par le ſerment feſaient les informations. Les juges prononçaient ſans jamais confronter l'accuſé & les témoins, ſouvent ſans les interroger ; le plus jeune des juges feſait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'aſſaſſins ait duré juſqu'à la fin du règne de *Fréderic III !* cependant rien n'eſt plus vrai ; & nous regardons *Tibère* comme un méchant homme, & nous prodiguons des éloges à *Charlemagne !*

Si l'on veut ſavoir les coutumes du temps de *Charlemagne* dans le civil, le militaire & l'eccléſiaſtique, on les trouve dans *l'hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations.*

793. *Charles* devenu voiſin des Huns devient par conſéquent leur ennemi naturel. Il lève des troupes contr'eux, & ceint l'épée à ſon fils *Louis* qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appelait alors *miles*, c'eſt-à-dire, il lui fait apprendre la guerre ; mais ce n'eſt pas le créer chevalier, comme quelques auteurs l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que long-temps après. Il défait encore les Huns ſur le Danube & ſur le Raab.

Charles aſſemble des évêques pour juger la doctrine d'*Elipand*, que les hiſtoriens diſent archevêque de Tolède : il n'y avait point d'archevêque encore : ce titre n'eſt que du dixième ſiècle. Mais il faut ſavoir que les muſulmans

vainqueurs laissèrent leur religion aux vaincus ; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être musulmans, & qu'ils se contentaient de leur imposer un léger tribut.

Cet évêque *Elipand* imaginait, avec un *Felix d'Urgel*, que JESUS-CHRIST, entant qu'homme, était fils adoptif de DIEU, & entant que DIEU, fils naturel : il est difficile de savoir par soi-même ce qui en est. Il faut s'en rapporter aux juges, & les juges le condamnèrent.

Pendant que *Charles* remporte des victoires, fait des lois, assemble des évêques, on conspire contre lui. Il avait un fils d'une de ses femmes ou concubines, qu'on nommait *Pepin le bossu*, pour le distinguer de son autre fils *Pepin* roi d'Italie. Les enfans qu'on nomme aujourd'hui bâtards, & qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, & n'étaient point réputés bâtards. Le *bossu*, qui était l'aîné de tous, n'avait point d'apanage ; & voilà l'origine de la conspiration. Il est arrêté à Ratisbonne avec ses complices, jugé par un parlement, tondu & mis dans le monastère de Prum dans les Ardennes. On crève les yeux à quelques-uns de ses adhérens, & on coupe la tête à d'autres.

Les Saxons se révoltent encore, & sont encore facilement battus. *Vitikind* n'était plus à leur tête. 794.

Célébre concile de Francfort. On y condamne le second concile de Nicée, dans lequel l'impératrice *Irène* venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne pensait pas comme le royaume des Francs ; & cette différence d'opinion ne brouilla point *Charlemagne* avec le pape, qui avait besoin de lui. Observez que les livres carolins & le concile de Francfort traitent

les pères du concile de Nicée d'*impies*, d'*insolens & d'impertinens :* les Gaulois, les Francs, les Germains encore barbares, n'ayant ni peintres ni sculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Observez encore que la religion de presque tous les chrétiens occidentaux différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conserva surtout dans les montagnes & dans les vallées de son diocèse la croyance & les rites de son église : c'est l'origine des réformes prêchées & soutenues presque de siécle en siécle par ceux qu'on appela vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calvinistes dans la suite des temps.

795. Le duc de *Frioul*, vassal de *Charles*, est envoyé contre les Huns, & s'empare de leurs trésors, supposé qu'ils en eussent. Mort du pape *Adrien* le 25 décembre. On prétend que *Charlemagne* lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'est guère croyable que ce roi franc, qui ne savait pas écrire couramment, sût faire des vers latins.

796. *Léon III* succède à *Adrien*. *Charles* lui écrit : » Nous » nous réjouissons de votre élection, & de ce qu'on nous » rend l'obéissance & la fidélité qui nous est due. » Il parlait ainsi en patrice de Rome, comme son père avait parlé aux Francs en maire du palais.

797. *Pepin* roi d'Italie est envoyé par son père contre les
798. Huns ; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célèbre impératrice *Irène* est mise dans un cloître par son fils *Constantin V*. Elle remonte sur le trône, fait crever les yeux à son fils ; il en meurt ; elle pleure sa mort. C'est cette *Irène*

l'ennemie naturelle de *Charlemagne*, & qui avait voulu s'allier avec lui.

Dans ce temps-là les Normands, c'eſt-à-dire les *hommes du nord*, les habitans des côtes de la mer baltique, étaient des pirates. *Charles* équipe une flotte contr'eux, & en purge les mers. 799.

Le nouveau pape *Léon III* irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux & lui couper la langue. On le met en ſang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander juſtice à *Charles*, qui le renvoie à Rome avec une eſcorte. *Charles* le ſuit bientôt. Il envoie ſon fils *Pepin* ſe ſaiſir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Conſtantinople.

Il arrive à Rome. Il déclare le pape innocent des crimes qu'on lui imputait; & le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. *Charlemagne* affecta de cacher la joie ſous la modeſtie, & de paraître étonné de ſa gloire. Il agit en ſouverain de Rome, & renouvelle l'empire des *Céſars*. Mais pour rendre cet empire durable, il fallait reſter à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en ſon nom: celle d'un juge ſuprême qui laiſſait à l'Egliſe tous ſes privilèges, & au peuple tous ſes droits: les hiſtoriens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois: ce ſilence pourrait preſque faire ſoupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le ſouverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais. 800.

Les hiſtoriens diſent que dès qu'il fut empereur, *Irène* voulut l'épouſer. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre *Charlemagne* & la vieille *Irène*. 801.

802. *Charlemagne* exerce toute l'autorité des anciens empereurs par-tout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, & de Bayonne jusqu'en Bavière, exempt de sa puissance législative. Le duc de Venise *Jean*, ayant assassiné un évêque, est accusé devant *Charles*, & ne le recuse pas pour juge.

Nicéphore successeur d'*Irène* reconnaît *Charles* pour empereur, sans convenir expressément des limites des deux empires.

803.
804. L'empereur s'applique à policer ses Etats, autant qu'on le pouvait alors. Il dissipe encore des factions de Saxons, & transporte enfin une partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même.

805. Il dicte son testament qui commence ainsi : *Charles empereur César, roi très-invincible des Francs* &c. Il donne à *Louis* tout le pays depuis l'Espagne jusqu'au Rhin. Il laisse à *Pepin* l'Italie & la Bavière, à *Charles* la France depuis la Loire jusqu'à Ingolstadt, & toute l'Austrasie depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des divisions éternelles. *Charlemagne* crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différend sur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement *de la croix* en déciderait. Ce jugement *de la croix* consistait à faire tenir aux avocats les bras étendus, & le plutôt las perdait sa cause. Le bon sens naturel d'un si grand conquérant ne pouvait prévaloir sur les coutumes de son siècle.

Charlemagne retint toujours l'empire & la souveraineté; & il était le roi des rois ses enfans. C'est à Thionville que se fit ce fameux testament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était composé d'évêques, d'abbés,

d'officiers du palais & de l'armée, qui n'étaient là que pour attester ce que voulait un maître absolu. Les diètes n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui; & cette vaste république de princes, de seigneurs, & de villes libres sous un chef n'était pas établie.

Le fameux *Aaron*, calife de Bagdat nouvelle Babylone, 806.
envoie des ambassadeurs & des présens à *Charlemagne*. Les nations donnèrent à cet *Aaron* un titre supérieur à celui de *Charlemagne*. L'empereur d'Occident était surnommé le *grand*, mais le calife était surnommé *le juste*.

Il n'est pas étonnant qu'*Aaron-al-Raschild* envoyât des ambassadeurs à l'empereur français. Ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient: mais ce qui serait étonnant, c'est qu'un calife eut, comme disent nos historiens, proposé de céder Jérusalem à *Charlemagne*. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de mosquées, & cette profanation lui aurait coûté le trône & la vie. De plus, l'enthousiasme n'appelait point alors les chrétiens d'Occident à Jérusalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-Chapelle. Ce concile ajoute au symbole que le *Saint-Esprit procède du père & du fils*. Cette addition n'était point encore reçue à Rome: elle le fut bientôt après; ainsi plusieurs dogmes se sont établis peu à peu. C'est ainsi qu'on avait donné deux natures & une personne à JESUS; ainsi on avait donné à Marie le titre de *theotocos;* ainsi le terme de transsubstantiation ne s'établit que vers le douzième siècle.

Dans ce temps les peuples appelés Normands, Danois & Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, osaient menacer les côtes du nouvel empire. *Charles* traverse l'Elbe; & *Godefroi* le chef de tous ces barbares,

pour se mettre à couvert, tire un large fossé entre l'Océan & la mer baltique, aux confins du Holstein, l'ancienne Chersonèse cimbrique. Il revêtit ce fossé d'une forte palissade. C'est ainsi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre & l'Ecosse; faibles imitations de la fameuse muraille de la Chine.

807. Traités avec les Danois. Lois pour les Saxons. Police
808. dans l'empire. Petites flottes établies à l'embouchure des
809. fleuves.

810. *Pepin* ce fils de *Charlemagne*, à qui son père avait donné le royaume d'Italie, meurt de maladie au mois de juillet: il laisse un bâtard, nommé *Bernard*. L'empereur donne sans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, selon l'usage de ce temps-là.

811. Flotte établie à Boulogne sur la Manche. Fare de Boulogne relevé. Vurtzbourg bâti. Mort du prince *Charles* destiné à l'empire.

813. L'empereur associe à l'empire son fils *Louis* au mois de mars à Aix-la-Chapelle. Il fait donner à tous les assistans leurs voix pour cette association. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitans en esclaves. Il donne des terres à *Eginhard* qu'on a dit l'amant de sa fille *Emma*. Les légendes sont pleines de fables dignes de l'archevêque *Turpin* sur cet *Eginhard* & cette prétendue fille de l'empereur; mais par malheur jamais *Charlemagne* n'eut de fille qui s'appelât *Emma*.

814. Il meurt d'une pleurésie après sept jours de fiévre, le 28 janvier à trois heures du matin. Il n'avait point de médecin auprès de lui qui sût ce que c'était qu'une pleurésie. La médecine ainsi que la plupart des arts n'était

connue alors que des Arabes & des Grecs de Conftantinople. Cette année 814 eft en effet l'année 813 ; car alors elle commençait à Pâques.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, eft revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-Chapelle. *Golftad* cite une conftitution de *Fréderic Barberouffe*, dans laquelle eft rapporté un édit de *Charlemagne* en faveur de cette ville: voici un paffage de cet édit. *Vous faurez que paffant un jour auprès de cette cité, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frère de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Il faut croire que fi *Charlemagne* ne favait pas bien figner fon nom, fon chancelier était bien favant.

Ce monarque, au fond, était, comme tous les autres conquérans, un ufurpateur: fon père n'avait été qu'un rebelle, & tous les hiftoriens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier fous le nouveau joug : il ufurpa la moitié de la France fur fon frère *Carloman*, qui mourut trop fubitement pour ne pas laiffer des foupçons d'une mort violente : il ufurpa l'héritage de fes neveux & la fubfiftance de leur mère ; il ufurpa le royaume de Lombardie fur fon beau-père. On connaît fes bâtards, fa bigamie, fes divorces, fes concubines ; on fait qu'il fit affaffiner des milliers de Saxons ; & on en a fait un faint.

LOUIS LE DEBONNAIRE OU LE FAIBLE,

SECOND EMPEREUR.

LOUIS accourt de l'Aquitaine à Aix-la-Chapelle, & fe met de plein droit en poffeffion de l'empire. Il était né en 778 de *Charlemagne*, & d'une de fes femmes nommée *Hildegarde*, fille d'un duc allemand. On dit qu'il avait 814.

de la beauté, de la force, de la ſanté, de l'adreſſe à tous les exercices, qu'il ſavait le latin & le grec; mais il était faible, & il fut malheureux. Son empire avait pour bornes au Septentrion la mer baltique & le Danemarck, l'Océan au Couchant, la Méditerranée & la mer Adriatique & les Pyrenées au Midi; à l'Orient la Viſtule & la Taiſſe. Le duc de Bénévent était ſon feudataire, & lui payait ſept mille écus d'or tous les ans pour ſon duché: c'était une ſomme très-conſidérable alors. Le territoire de Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, & il feſait les bornes des deux empires.

815. La première choſe que fit *Louis* fut de mettre en couvent toutes ſes ſœurs, & en priſon tous leurs amans: ce qui ne le fit aimer ni dans ſa famille ni dans l'Etat. La ſeconde, d'augmenter les priviléges de toutes les égliſes; & la troiſième, d'irriter *Bernard* roi d'Italie ſon neveu, qui vint lui prêter ſerment de fidélité, & dont il exila les amis.

816. *Etienne IV* eſt élu évêque de Rome, & pape par le peuple romain, ſans conſulter l'empereur: mais il fait jurer obéiſſance & fidélité par le peuple à *Louis*, & apporte lui-même ce ſerment à Reims. Il y couronne l'empereur & ſa femme *Irmengarde*. Il retourne à Rome au mois d'octobre, avec un décret que dorénavant les élections des papes ſe feraient en préſence des ambaſſadeurs de l'empereur.

817. *Louis* aſſocie à l'Empire ſon fils aîné *Lothaire*. C'était bien ſe preſſer. Il fait ſon ſecond fils *Pepin* roi d'Aquitaine, & érige la Bavière avec quelques pays voiſins en royaume, pour ſon dernier fils *Louis*. Tous trois ſont mécontens; *Lothaire* d'être empereur ſans pouvoir, les deux autres

d'avoir de si petits Etats ; & *Bernard* roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

L'empereur *Louis* se croyait empereur de Rome, & *Bernard* petit-fils de *Charlemagne* ne voulait point de maître en Italie. Il est évident que *Charlemagne* dans tant de partages avait agi en père plus qu'en homme d'Etat, & qu'il avait préparé des guerres civiles à sa famille. L'empereur & *Bernard* lèvent des armées l'un contre l'autre. Ils se rencontrent à Châlons-sur-Saone. *Bernard*, plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de son armée sans combattre. Il se remet à la clémence de *Louis* son oncle. Ce prince fait crever les yeux à *Bernard* son neveu, & à ses partisans. L'opération fut mal faite sur *Bernard*; il en mourut au bout de trois jours. Cet usage de crever les yeux aux princes était fort pratiqué par les empereurs grecs, ignoré chez les califes, & défendu par *Charlemagne*. *Louis* était faible & dur ; & on l'a nommé débonnaire. 818.

L'empereur perd sa femme *Irmengarde*. Il ne sait s'il se sera moine ou s'il se remariera. Il épouse la fille d'un comte bavarois, nommée *Judith* ; il appaise quelques troubles en Pannonie, & tient des diètes à Aix-la-Chapelle. 819.

Ses généraux reprennent la Carniole & la Carinthie sur des barbares qui s'en étaient emparés. 820.

Plusieurs ecclésiastiques donnent des remords à l'empereur *Louis* sur le supplice du roi *Bernard* son neveu, & sur la captivité monacale où il avait réduit trois de ses propres frères nommés *Drogon*, *Thierri* & *Hugues*, malgré la parole donnée à *Charlemagne* d'avoir soin d'eux. Ces ecclésiastiques avaient raison. C'est une consolation pour le genre humain 821.

qu'il y ait par-tout des hommes qui puissent au nom de la Divinité inspirer des remords aux princes: mais il faudrait s'en tenir là, & ne les poursuivre ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

822. Les évêques & les abbés imposent une pénitence publique à l'empereur. Il paraît dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés & des abbayes à ses frères, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à DIEU de la mort de *Bernard* : cela pouvait se faire sans le cilice, & sans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule.

823. Ce qui était plus dangereux, c'est que *Lothaire* était associé à l'empire, qu'il se fesait couronner à Rome par le pape *Pascal*, que l'impératrice *Judith* sa belle-mère lui donnait un frère, & que les Romains n'aimaient ni n'estimaient l'empereur. Une des grandes fautes de *Louis* était de ne point établir le siége de son empire à Rome. Le pape *Pascal* fesait crever les yeux sans rémission à ceux qui prêchaient l'obéissance aux empereurs, ensuite il jurait devant DIEU qu'il n'avait point de part à ces exécutions, & l'empereur ne disait mot.

L'impératrice *Judith* accouche à Compiègne d'un fils qu'on nomme *Charles*. *Lothaire* était revenu alors de Rome: l'empereur *Louis* son père exige de lui un serment qu'il consentira à laisser donner quelque royaume à cet enfant: espèce de serment dont on devait prévoir la violation.

824. Le pape *Pascal* meurt; les Romains ne veulent pas l'enterrer. *Lothaire* de retour à Rome fait informer contre sa mémoire. Le procès n'est pas poursuivi. *Lothaire* comme

empereur fouverain de Rome fait des ordonnances pour protéger les papes ; mais dans ces ordonnances mêmes il nomme le pape avant lui, inattention bien dangereufe.

Le pape *Etienne II* fait ferment de fidélité aux deux empereurs, mais il y eft dit que c'eft de fon plein gré. Le clergé & le peuple romain jurent de ne jamais fouffrir qu'un pape foit élu fans le confentement de l'empereur. Ils jurent fidélité aux feigneurs *Louis* & *Lothaire* : mais ils y ajoutent, *fauf la foi promife au feigneur pape.*

Il femble que dans tous les fermens de ce temps-là il y ait toujours des claufes qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'empire & du facerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'empire. Ce peuple n'avait d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre ; mais en moins de quarante jours il fallut céder au plus fort.

Un *Heriolt* duc des Danois vient à la cour de *Louis* 825.
embraffer la religion chrétienne ; mais c'eft qu'il était chaffé de fes Etats. L'empereur envoie *Anfchaire* moine de Corbie, prêcher le chriftianifme dans les déferts où Stockholm eft actuellement bâti. Il fonde l'évêché de Hambourg pour cet *Anfchaire* ; & c'eft de Hambourg que doivent partir des miffionnaires pour aller convertir le Nord.

La nouvelle Corbie fondée en Weftphalie pour le même ufage. Son abbé au lieu d'être miffionnaire eft aujourd'hui prince de l'empire.

Pendant que *Louis* s'occupait à Aix-la-Chapelle des 826.
miffions du Nord, les rois maures d'Efpagne envoient des troupes en Aquitaine, & la guerre fe fait vers les Pyrenées

entre les musulmans & les chrétiens : mais elle est bientôt terminée par un accord.

827. L'empereur *Louis* fait tenir des conciles à Mayence, à Paris & à Toulouse. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui & à son fils *Lothaire* : „ Nous prions vos „ excellences de vous souvenir, à l'exemple de *Constantin*, „ que les évêques ont droit de vous juger, & que les „ évêques ne peuvent être jugés par les hommes.. „ Ils avaient tort de citer l'exemple de *Constantin* qui fut toujours le maître absolu des évêques, & qui en châtia un grand nombre.

Louis donne à son jeune fils *Charles* au berceau ce qu'on appelait alors l'Allemagne ; c'est-à-dire ce qui est situé entre le Mein, le Rhin, le Necker & le Danube. Il y ajoute la Bourgogne transjurane ; c'est le pays de Genève, de Suisse & de Savoie.

Les trois autres enfans de *Louis* sont indignés de ce partage, & excitent d'abord les cris de tout l'empire.

828. *Judith* mère de *Charles*, cet enfant nouveau roi d'Allemagne, gouvernait l'empereur son mari, & était gouvernée par un comte de Barcelone son amant, nommé *Bernard*, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

829. Tant de faiblesses forment des factions. Un abbé nommé *Vala*, parent de *Louis*, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfans de *Louis*, *Lothaire* associé par lui à l'empire, *Pepin* à qui il a donné l'Aquitaine, *Louis* qui lui doit la Bavière, se déclarent tous contre leur père.

Un abbé de Saint-Denis, qui avait à la fois Saint-Médard de Soissons, & Saint-Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens

&

& de Lyon déclarent *rebelles à Dieu & à l'Église ceux qui ne se joindront pas à eux.* Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de DIEU; mais c'était la première fois qu'un père avait vu trois enfans soulevés à la fois, & dénaturés au nom de DIEU..

Chacun des enfans rebelles a une armée; & le père n'a que peu de troupes, avec lesquelles il fuit d'Aix-la-Chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres; circonstance inutile par elle-même, devenue éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme si c'eût été un sacrilége. 830.

D'abord un reste de respect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute *Louis le faible* dans une assemblée à Compiègne. Il y promet au roi *Pepin* son fils de se conduire par son conseil & par celui des prêtres, & de faire sa femme religieuse. En attendant qu'on prenne une résolution décisive, *Pepin* fait crever les yeux, selon la méthode ordinaire, à *Bernard* cet amant de *Judith*, laquelle se croyait en sureté, & au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que *Bernard* conserva ses yeux, que son frère paya pour lui, & qu'il fut condamné à mort sous *Charles le chauve*. La vraie science ne consiste pas à savoir ces choses, mais à savoir quels usages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuses, le clergé puissant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur son père en prison entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé *Gombaud*, sert adroitement l'empereur : il le fait délivrer. *Lothaire* demande enfin pardon à son père à Nimègue. Les trois frères sont divisés; &

l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laisse tout l'Empire dans la confusion.

831. On assemble des diètes, & on lève de toutes parts des armées. L'Empire devient une anarchie. *Louis de Bavière* entre dans le pays nommé Allemagne, & fait sa paix à main armée.

Pepin est fait prisonnier. *Lothaire* rentre en grâce, & dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

832. L'impératrice *Judith* profite d'un moment de bonheur pour faire dépouiller *Pepin* du royaume d'Aquitaine, & le donner à son fils *Charles*, c'est-à-dire à elle-même sous le nom de son fils. Si l'empereur *Louis le faible* n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le sien.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de *Pepin* son frère pour arriver d'Italie avec une armée; & avec cette armée il amène le pape *Grégoire IV* pour inspirer plus de respect & plus de trouble.

833. Quelques évêques attachés à l'empereur *Louis*, & surtout les évêques de Germanie, écrivent au pape : *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retourneras excommunié.* Mais le parti de *Lothaire*, des autres enfans rebelles & du pape prévaut. L'armée rebelle & papale s'avance auprès de Basle contre l'armée impériale. Le pape écrit aux évêques ; *Sachez que l'autorité de ma chaire est au-dessus de celle du trône de Louis.* Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, & le trompe. Le champ où il négocia s'appela le *champ du mensonge.* Il séduit les officiers & les soldats de l'empereur. Ce malheureux père se rend à *Lothaire* & à *Louis de Bavière*, ses enfans rebelles, à cette seule condition qu'on ne crèvera

pas les yeux à sa femme, & à son fils *Charles*, qui était avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du mensonge où le pape usa de tant de perfidie envers l'empereur est auprès de Rouffac dans la haute Alsace, à quelques lieues de Basle: il a conservé le nom de *champ du mensonge*. Si nos campagnes avaient été désignées par les crimes qui s'y sont commis, la terre entière serait un monument de scélératesse.

Le rebelle *Lothaire* envoie sa belle-mère *Judith* prisonnière à Tortonne ; son père dans l'abbaye de Saint-Médard, & son frère *Charles* dans le monastère de Prum. Il assemble une diète à Compiègne, & de là à Soissons.

Un archevêque de Reims nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. *Lothaire* son fils est présent à l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes le mercredi des cendres & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action, monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur.

Louis le faible reste enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soissons, vêtu d'un sac de

E 2

pénitent, sans domestiques. Si des prêtres appelés *évêques* (se disant successeurs de JESUS qui n'institua jamais d'évêques) traitaient ainsi leur empereur, leur maître, le fils de *Charlemagne*, dans quel horrible esclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais, & empereurs & peuples méritaient des fers si honteux, puisqu'ils s'y soumettaient.

Dans ce temps d'anarchie, les Normands, c'est-à-dire ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infestaient les côtes de l'Empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg; ils saccageaient la Frise; ils fesaient prévoir les malheurs qu'ils devaient causer un jour: & on ne put les chasser qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

834. *Louis* roi de Bavière, *Pepin* roi d'Aquitaine veulent délivrer leur père parce qu'ils sont mécontens de *Lothaire* leur frère. *Lothaire* est forcé d'y consentir. On réhabilite l'empereur dans Saint-Denis auprès de Paris; mais il n'ose reprendre la couronne qu'après avoir été absous par les évêques.

835. Dès qu'il est absous, il peut lever des armées. *Lothaire* lui rend sa femme *Judith*, & son fils *Charles*. Une assemblée à Thionville anathématise celle de Soissons. Il n'en coûte à l'archevêque *Ebbon* que la perte de son siége; encore ne fut-il déposé que dans la sacristie. L'empereur l'avait été aux pieds de l'autel.

836. Toute cette année se passe en vaines négociations, & est marquée par des calamités publiques.

Louis le faible eſt malade. Une comète paraît : *Ne manquez pas*, dit l'empereur à ſon aſtrologue, *de me dire ce que cette comète ſignifie*. L'aſtrologue répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la ſienne. Il ſe prépara à la mort, & guérit. Dans la même année la comète eut ſon effet ſur le roi *Pepin* ſon fils : ce fut un nouveau ſujet de trouble. 837.

L'empereur *Louis* n'a plus que deux enfans à craindre au lieu de trois. *Louis de Bavière* ſe révolte encore, & lui demande encore pardon. 838.

Lothaire demande auſſi pardon afin d'avoir l'Aquitaine. L'empereur fait un nouveau partage de ſes Etats. Il ôte tout aux enfans de *Pepin* dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que poſſédait le rebelle *Lothaire*, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, Trèves, Cologne, l'Alſace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe & la Friſe. Il donne à ſon bien-aimé *Charles*, le fils de *Judith*, tout ce qui eſt entre la Loire, le Rhône, la Meuſe & l'Océan. Il trouve encore par ce partage le ſecret de mécontenter ſes enfans & ſes petits-enfans. *Louis de Bavière* arme contre lui. 839.

L'empereur *Louis* meurt enfin de chagrin. Il fait avant ſa mort des préſens à ſes enfans. Quelques partiſans de *Louis de Bavière* lui feſant un ſcrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé : *Je lui pardonne*, dit-il ; *mais qu'il ſache qu'il me fait mourir*. 840.

Son teſtament vrai ou faux confirme la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'Egliſe de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On eſt étonné en liſant la charte

appelée *Carta divisionis*, qu'il ajoute à ces présens, la Corse, la Sardaigne & la Sicile. La Sardaigne & la Corse étaient disputées entre les musulmans & quelques aventuriers chrétiens. Ces aventuriers avaient recours aux papes qui leur donnaient des bulles & des aumônes. Ils consentaient à relever des papes; mais alors, pour acquérir ce droit de mouvance, il fallait que les papes le demandassent aux empereurs. Reste à savoir si *Louis le faible* leur céda en effet le domaine suprême de la Sardaigne & de la Corse. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'Orient.

Louis expire le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIÈME EMPEREUR.

841. BIENTOT après la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva la destinée de celui d'*Alexandre*, & de la grandeur des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même; & les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père se voulussent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. L'empereur *Lothaire* voulait tout. *Louis de Bavière*, & *Charles* fils de *Judith* s'unissent contre lui. Ils désolent l'Empire, ils l'épuisent de soldats. Les deux rois livrent à Fontenay dans l'Auxerrois une bataille sanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. *Lothaire* fut vaincu. Il donne alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*. Le vainqueur des Saxons & des Frisons les avait assujettis au christianisme, comme à un frein nécessaire. *Lothaire*, pour les attacher à son parti, leur

donne une liberté entière de conſcience ; & la moitié du pays redevient idolâtre.

Les deux frères, *Louis de Bavière* & *Charles d'Aquitaine*, s'uniſſent par ce fameux ferment, qui eſt preſque le ſeul monument que nous ayons de la langue romance. 842.

Pro Deo amur & pro chriſtian poblo, & noſtro commun ſalvament dinſt di in avant, in quant Deos ſavir & podir me dunat &c.... On parle encore cette langue chez les Griſons dans la vallée d'Engadina.

On s'aſſemble à Verdun pour un traité de partage entre 843.
les trois frères. On ſe bat & on négocie depuis le Rhin 844.
juſqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le ſort des armes lui donne un maître.

Pendant que les trois frères déchirent le ſein de l'Empire, les Normands continuent à déſoler ſes frontières impunément. Les trois frères ſignent enfin le fameux traité de partage, terminé à Coblentz par cent vingt députés. Lothaire reſte empereur : il poſſède l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Eſcaut & de la Meuſe. *Louis de Bavière* a tout le reſte de la Germanie. *Charles*, ſurnommé depuis *le chauve*, eſt roi de France. L'empereur renonce à toute autorité ſur ſes deux frères. Ainſi il n'eſt plus qu'empereur d'Italie, ſans être le maître de Rome. Tous les grands officiers & ſeigneurs des trois royaumes reconnaiſſent par un acte authentique le partage des trois frères, & l'hérédité aſſurée à leurs enfans. 845.

Le pape *Sergius II* eſt élu par le peuple romain, & prend poſſeſſion ſans attendre la confirmation de l'empereur *Lothaire*. Ce prince n'eſt pas aſſez puiſſant pour ſe

venger, mais il l'eſt aſſez pour envoyer ſon fils *Louis* confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conſerver ſon droit, & pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une aſſemblée d'évêques que jamais les papes ne pourront être conſacrés ſans la confirmation des empereurs.

Cependant *Louis* en Germanie eſt obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohèmes. Ces Bohèmes avec les Siléſiens & les Moraves étaient des idolâtres barbares qui couraient ſur des chrétiens barbares avec des ſuccès divers.

L'empereur *Lothaire* & *Charles le chauve* ont encore plus à ſouffrir dans leurs Etats. Les provinces depuis les Alpes juſqu'au Rhin ne ſavent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux *Pepin*, roi d'Aquitaine, que *Louis le faible* ſon père avait dépouillé. Pluſieurs tyrans s'emparent de pluſieurs villes. On donne par-tout des petits combats, dans leſquels il y a toujours des moines, des abbés, des évêques, tués les armes à la main. *Hugues* l'un des bâtards de *Charlemagne*, forcé à être moine, & depuis abbé de St Quentin, eſt tué devant Toulouſe avec l'abbé de *Ferriere*. Deux évêques y ſont priſonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. *Charles le chauve* ne s'oppoſe à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

847. L'empereur *Lothaire*, non moins malheureux, cède la Friſe aux Normands à condition d'hommage. Cette funeſte coutume d'avoir ſes ennemis pour vaſſaux prépare l'établiſſement de ces pirates dans la Normandie.

Pendant que les Normands ravagent les côtes de la France, les Sarrasins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche église de Saint Pierre hors des murs. 848.

Le pape *Léon IV*, prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* paraissaient abandonner, se montra digne en défendant Rome d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples & de Gaiette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux les otages; sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en usa *Goslin*, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sureté de ses sujets. Il était né romain: on doit répéter ici les paroles qui se trouvent dans l'Histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations: *Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption; tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Les Arabes sont défaits, & les prisonniers employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de St Pierre, & à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait associer son fils *Louis* à son faible empire.

Les musulmans sont chassés de Bénévent ; mais ils restent dans le Garillan & dans la Calabre.

849. Nouvelles discordes entre les trois frères, entre les évêques & les seigneurs. Les peuples n'en sont que plus malheureux. Quelques évêques francs & germains déclarent l'empereur *Lothaire* déchu de l'Empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme germains & francs, puisque l'empereur n'était qu'empereur d'Italie. Ce ne fut qu'un attentat inutile : *Lothaire* fut plus heureux que son père.

850. Raccommodement des trois frères. Nouvelles incursions
851. de tous les barbares voisins de la Germanie.
852. Au milieu de ces horreurs, le missionnaire *Anschaire*, évêque de Hambourg, persuade un *Eric* chef ou duc ou roi du Danemarck de souffrir la religion chrétienne dans ses Etats. Il obtient la même permission en Suède. Les Suédois & les Danois n'en vont pas moins en course contre les chrétiens.

853. Dans ces désolations de la France & de la Germanie,
854. dans la faiblesse de l'Italie menacée par les musulmans, dans le mauvais gouvernement de *Louis d'Italie*, fils de *Lothaire*, livré aux débauches à Pavie, & méprisé dans Rome, l'empereur de Constantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome : mais cet empereur était *Michel*, plus débauché encore, & plus méprisé que *Louis d'Italie*, & tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puissant.

855. L'empereur *Lothaire*, qui avait fait moine l'empereur *Louis le faible* son père, se fait moine à son tour, par lassitude des troubles de son empire, par crainte de la

mort & par superstition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum, & meurt imbécille le 28 septembre, après avoir vécu en tyran, comme le dit l'*Histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations.*

LOUIS II,

QUATRIEME EMPEREUR.

APRÈS la mort de ce troisième empereur d'Occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. *Louis l'italique*, son fils aîné, reste à Pavie avec le vain titre d'empereur d'Occident. Le second fils, nommé *Lothaire*, comme son père, a le royaume de Lotharinge appelé ensuite Lorraine : ce royaume s'étendait depuis Genève jusqu'à Strasbourg & jusqu'à Utrecht. Le troisième, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet Etat composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite & pauvre, ainsi que toutes les villes en deçà des Alpes. Dans les temps florissans de la république & des Césars, les Romains avaient agrandi & décoré les villes qu'ils avaient soumises; mais rendues à elles-mêmes, ou aux barbares, elles dépérirent toutes, attestant par leurs ruines la supériorité du génie des Romains. 856.

Un barbare, nommé *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Louis le germanique commence par enlever l'Alsace au nouveau roi de Lorraine. Il donne des priviléges à 857.

Strasbourg, ville déjà puiſſante, lorſqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-delà du Rhin. Les Normands déſolent la France. *Louis le germanique* prend ce temps pour venir accabler ſon frère au lieu de le ſecourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier, il veut s'emparer de la France. Des reſtes des Saxons & d'autres barbares qui ſe jettent ſur la Germanie le contraignent de venir défendre ſes propres Etats.

Depuis 858 juſqu'à 865. *Louis II*, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laiſſe les papes s'affermir, & n'oſe réſider à Rome.

Charles le chauve de France & *Louis le germanique* font la paix, parce qu'ils ne peuvent ſe faire la guerre. L'événement de ces temps-là, qui eſt le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine, *Lothaire:* ce prince voulut imiter *Charlemagne*, qui répudiait ſes femmes & épouſait ſes maîtreſſes. Il fait divorce avec ſa femme nommée *Teutberge*, fille d'un ſeigneur de Bourgogne. Il l'accuſe d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouſe ſa maîtreſſe nommée *Valrade*, qui lui avait été auparavant promiſe pour femme. Il obtient qu'on aſſemble un concile à Aix-la-Chapelle, dans lequel on approuve ſon divorce avec *Teutberge*. Le décret de ce concile eſt confirmé dans un autre à Metz, en préſence des légats du pape. Le pape *Nicolas I* caſſe les conciles de Metz & d'Aix-la-Chapelle, & exerce une autorité juſqu'alors inouïe. Il excommunie & dépoſe quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait, & de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il eſt à ſouhaiter ſans doute qu'il y ait un tribunal ſacré, qui avertiſſe les ſouverains de leurs devoirs, & les faſſe rougir de leurs violences : mais il paraît que le ſecret du lit d'un monarque pouvait n'être pas ſoumis à un évêque étranger ; & que les orientaux ont toujours eu des uſages plus conformes à la nature & plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant tous les fruits de l'amour comme légitimes, & en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce temps les deſcendans de *Charlemagne* ſont toujours aux priſes les uns contre les autres. Leurs royaumes toujours attaqués par les barbares.

Le jeune *Pepin* arrière-petit-fils de *Charlemagne*, fils de ce *Pepin* roi d'Aquitaine dépoſé, & mort ſans Etats, ayant quelque temps traîné une vie errante & malheureuſe, ſe joignit aux Normands, & renonça à la religion chrétienne ; il finit par être pris & enfermé dans un couvent où il mourut.

C'eſt principalement à cette année qu'on peut fixer le ſchiſme qui dure encore entre les Egliſes grecque & romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces diſputes, qui ſont ſi intéreſſantes dans le loiſir de la paix. 866.

Charles roi d'Arles meurt ſans enfans. L'empereur *Louis*, & *Lothaire* partagent ſes Etats.

C'eſt la deſtinée de la maiſon de *Charlemagne*, que les enfans s'arment contre leurs pères. *Louis le germanique* avait deux enfans : *Louis* le plus jeune, mécontent de ſon apanage, veut le détrôner ; ſa révolte n'aboutit qu'à demander grâce.

867. *Louis* roi de Germanie bat les Moraves & les Bohêmes
868. par les mains de ses enfans. Ce ne sont pas là des victoires qui augmentent un Etat, & qui le fassent fleurir. Ce n'était que repousser des sauvages dans leurs montagnes & dans leurs forêts.

869. L'excommunié roi de Lorraine va voir le nouveau pape *Adrien* à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec sa maîtresse ; il meurt à Plaisance à son retour.

Charles le chauve s'empare de la Lorraine & même de l'Alsace, au mépris des droits d'un bâtard de *Lothaire*, à qui son père l'avait donnée. *Louis le germanique* avait pris l'Alsace à *Lothaire*, mais il la rendit; *Charles le chauve* la prit, & ne la rendit point.

870. *Louis de Germanie* veut avoir la Lorraine. *Louis d'Italie* empereur veut l'avoir aussi, & met le pape *Adrien* dans ses intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. *Louis de Germanie*, & *Charles le chauve* partagent tous les Etats compris sous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'Occident est pour le roi de France, l'Orient pour le roi de Germanie. Le pape *Adrien* menace d'excommunication. On commençait déjà à se servir de ces armes; mais elles furent méprisées. L'empereur d'Italie n'était pas assez puissant pour les rendre terribles.

871. Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir contre un duc de Bénévent, qui, étant à la fois vassal des empires d'Orient & d'Occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, & tenait entr'eux la balance égale.

L'empereur *Louis* se hasarde d'aller à Bénévent, & le duc le fait mettre en prison. C'est précisément l'aventure de *Louis XI* avec le duc de Bourgogne.

Le pape *Jean VIII*, fucceffeur d'*Adrien II*, voyant la fanté de l'empereur *Louis II* chancelante, promet en fecret la couronne impériale à *Charles le chauve* roi de France, & lui vend cette promeffe. C'eft ce même *Jean VIII* qui ménagea tant le patriarche *Photius*, & qui fouffrit qu'on nommât *Photius* avant lui, dans un concile à Conftantinople. 872. 873.

Les Moraves, les Huns, les Danois continuent d'inquiéter la Germanie; & ce vafte Etat ne peut encore avoir de bonnes lois.

La France n'était pas plus heureufe. *Charles le chauve* avait un fils nommé *Carloman*, qu'il avait fait tonfurer dans fon enfance, & qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il fe réfugia enfin à Metz dans les Etats de *Louis de Germanie* fon oncle. Il lève des troupes; mais ayant été pris, fon père lui fit crever les yeux, fuivant la nouvelle coutume. 874.

L'empereur *Louis II* meurt à Milan. Le roi de France *Charles le chauve* fon frère paffe les Alpes, ferme les paffages à fon frère *Louis de Germanie*, court à Rome, répand de l'argent, fe fait proclamer par le peuple roi des Romains, & couronner par le pape. 875.

Si la loi falique avait été en vigueur dans la maifon de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maifon, à *Louis le germanique* qu'appartenait l'Empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condefcendance & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il avilit fa dignité pour en jouir. Le pape *Jean VIII* donna la couronne en fouverain, le *chauve* la reçut en vaffal, confeffant qu'il tenait tout du pape, laiffant aux fucceffeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'Empire, &

promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du ſaint Siége pour juger toutes les grandes affaires eccléſiaſtiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule & de Germanie : titre devenu inutile.

Certe les papes eurent raiſon de ſe croire en droit de donner l'Empire & même de le vendre, puiſqu'on le leur demandait & qu'on l'achetait, & puiſque *Charlemagne* lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape *Léon III*. Mais auſſi on avait raiſon de dire que *Léon III*, en déclarant *Charlemagne* empereur, l'avait déclaré ſon maître ; que ce prince avait pris les droits attachés à ſa dignité ; que c'était à ſes ſucceſſeurs à confirmer les papes, & non à être choiſis par eux. Le temps, l'occaſion, l'uſage, la preſcription, la force, font tous les droits.

On a conſervé, & on garde peut-être encore à Rome un diplome de *Charles le chauve*, dans lequel il confirme les donations de *Pepin* : mais *Othon III* déclara que toutes ces donations étaient auſſi fauſſes que celle de *Conſtantin*.

CHARLES LE CHAUVE,

CINQUIÈME EMPEREUR.

CHARLES ſe fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes & les abbés de ce pays. *Nous vous éliſons*, eſt-il dit dans cet acte, *d'un commun conſentement, puiſque vous avez été élevé au trône impérial par l'interceſſion des apôtres St Pierre & St Paul, & par leur vicaire Jean ſouverain pontiſe* &c.

876. *Louis de Germanie* ſe jette ſur la France, pour ſe venger d'avoir été prévenu par ſon frère dans l'achat de l'Empire. La mort le ſurprend dans ſa vengeance.

La

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ses Etats en les partageant entre ses enfans. Trois fils de *Louis le germanique* partagent ses Etats. *Carloman* a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie; *Louis* la Frise, la Saxe, la Thuringe, la Franconie; *Charles le gros* depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe & les pays circonvoisins, qu'on appelait alors l'Allemagne.

Ce partage rend l'empereur *Charles le chauve* plus 877.
puissant. Il veut saisir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême superstition qu'on joignait alors à la rapacité & à la fourberie. *Louis de Germanie & de Lorraine* envoie trente hommes au camp de *Charles le chauve*, pour lui prouver au nom de DIEU que sa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confesseurs ramassent dix bagues & dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante sans s'échauder; dix autres portent chacun un fer rouge l'espace de neuf pieds sans se brûler; dix autres, liés avec des cordes, sont jetés dans de l'eau froide & tombent au fond, ce qui marquait la bonne cause, car l'eau repoussait en-haut les parjures.

L'histoire est si pleine de ces épreuves qu'on ne peut guère les nier toutes. L'usage qui les rendait communes rendait aussi communs les secrets qui font la peau insensible pour quelque temps à l'action du feu, comme l'huile de vitriol & d'autres corrosifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau, quand on y est jeté, ce serait un plus grand miracle de surnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur son oncle. L'empereur battu repasse en Italie, poursuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les musulmans toujours cantonnés dans la Calabre. *Carloman*, ce roi de Bavière, ligué avec son frère *le Lorrain*, poursuit en Italie son oncle *le chauve*, qui se trouve pressé à la fois par son neveu, par les mahométans, par les intrigues du pape, & qui meurt au mois d'octobre dans un village près du mont Cénis.

Les historiens disent qu'il fut empoisonné par son médecin, un juif nommé *Sédécias*. Il est seulement constant que l'Europe chrétienne était alors si ignorante que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des juifs ou des arabes.

C'est à l'empire de *Charles le chauve* que commence le grand gouvernement féodal, & la décadence de toutes choses. C'est sous lui que plusieurs possesseurs des grands offices militaires, des duchés, des marquisats, des comtés veulent les rendre héréditaires : ils fesaient très-bien. L'empire romain avait été fondé par d'illustres brigands d'Italie ; des brigands du Nord en avaient élevé un autre sur ses débris. Pourquoi les sous-brigands ne se feraient-ils pas procurés des domaines ? le genre-humain en souffrait, mais il a toujours été traité ainsi.

LOUIS III OU LE BEGUE,

SIXIEME EMPEREUR.

878. LE pape *Jean VIII*, qui se croit en droit de nommer un empereur, se soutient à peine dans Rome. Il promet l'Empire à *Louis le bégue* roi de France, fils du *chauve*. Il le promet à *Carloman* de Bavière. Il s'engage avec un *Lambert* duc de Spolète, vassal de l'Empire.

Ce *Lambert* de Spolète, joué par le pape, ſe joint à un marquis de Toſcane; entre dans Rome, & ſe ſaiſit du pape; mais il eſt enſuite obligé de le relâcher. Un *Bozon* duc d'Arles prétend auſſi à l'Empire.

Les mahométans étaient plus près de ſubjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape ſe ſoumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie eſt extrême dans la Germanie, dans la France & dans l'Italie.

Louis le bégue meurt à Compiègne le 10 avril. On ne l'a mis au rang des empereurs que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III OU LE GROS,

SEPTIEME EMPEREUR.

IL s'agit alors de faire un empereur & un roi de France. *Louis le bégue* laiſſait deux enfans de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé ſi un enfant pouvait être roi. Pluſieurs nouveaux ſeigneurs de France offrent la couronne à *Louis de Germanie*. Il ne prit que la partie occidentale de la Lorraine qu'avait eue *Charles le chauve* en partage. Les deux enfans du *bégue*, *Louis* & *Carloman*, ſont reconnus rois de France quoiqu'ils ne ſoient pas reconnus unanimement pour enfans légitimes; mais *Bozon* ſe fait ſacrer roi d'Arles, augmente ſon territoire, & demande l'Empire. *Charles le gros*, roi du pays qu'on nommait encore Allemagne, preſſe le pape de le couronner empereur. Le pape répond qu'il donnera la couronne impériale à celui qui viendra le ſecourir le premier contre les chrétiens & contre les mahométans. 879.

880. *Charles le gros* roi d'Allemagne, *Louis* roi de Bavière & de Lorraine s'unissent avec le roi de France contre ce *Bozon* nouveau roi d'Arles, & lui font la guerre. Ils assiègent Vienne en Dauphiné; mais *Charles le gros* va de Vienne à Rome.

881. *Charles* est couronné & sacré empereur par le pape *Jean VIII*, dans l'église de St Pierre, le jour de Noël.

Le pape lui envoie une palme selon l'usage; mais ce fut la seule que *Charles* remporta.

882. Son frère *Louis* roi de Bavière, de la Pannonie, de ce qu'on nommait la France orientale & de deux Lorraines, meurt le 20 janvier de la même année. Il ne laissait point d'enfans. L'empereur *Charles le gros* était l'héritier naturel de ses Etats; mais les Normands se présentaient pour les partager. Ces fréquens troubles du Nord achevaient de rendre la puissance impériale très-problématique dans Rome, où l'ancienne liberté repoussait toujours des racines. On ne savait qui dominerait dans cette ancienne capitale de l'Europe, si ce serait ou un évêque, ou le peuple, ou un empereur étranger.

Les Normands pénètrent jusqu'à Metz; ils vont brûler Aix-la-Chapelle & détruire tous les ouvrages de *Charlemagne*. *Charles le gros* ne se délivre d'eux qu'en prenant toute l'argenterie des églises, & en leur donnant quatre mille cent soixante marcs d'argent, avec lesquels ils allèrent préparer des armemens nouveaux.

883. L'Empire était devenu si faible que le pape *Martin II*, successeur de *Jean VIII*, commence par faire un décret solemnel, par lequel on n'attendra plus les ordres de l'empereur pour l'élection des papes. L'empereur se plaint en vain de ce décret. Il avait ailleurs assez d'affaires.

Un duc *Zventilbold*, à la tête des païens moraves, dévaftait la Germanie. L'empereur s'accommoda avec lui comme avec les Normands. On ne fait pas s'il avait de l'argent à lui donner, mais il le reconnut prince & vaffal de l'Empire.

Une grande partie de l'Italie eft toujours dévaftée par le duc de Spolète & par les Sarrafins. Ceux-ci pillent la riche abbaye de Mont-Caffin & enlèvent tous fes tréfors; mais un duc de Bénévent les avait déjà prévenus. 884.

Charles le gros marche en Italie pour arrêter tous ces défordres. A peine était-il arrivé que les deux rois de France fes neveux étant morts, il repaffe les Alpes pour leur fuccéder.

Voilà donc *Charles le gros* qui réunit fur fa tête toutes les couronnes de *Charlemagne*; mais elle ne fut pas affez forte pour les porter. 885.

Un bâtard de *Lothaire*, nommé *Hugues*, abbé de St Denis, s'était depuis long-temps mis en tête d'avoir la Lorraine pour fon partage. Il fe ligue avec un normand auquel on avait cédé la Frife, & qui époufa fa fœur. Il appelle d'autres normands.

L'empereur étouffa cette confpiration. Un comte de Saxe nommé *Henri*, & un archevêque de Cologne fe chargèrent d'affaffiner ce normand duc de Frife dans une conférence. On fe faifit de l'abbé *Hugues*, fous le même prétexte, en Lorraine; & l'ufage de crever les yeux fe renouvela pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci, voyant qu'on ne les attaquait que par des trahifons, pénètrent de la Hollande en

Flandre; ils paſſent la Somme & l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre à Paris. Cette ville, aujourd'hui immenſe, n'était ni forte ni grande ni peuplée. La tour du grand châtelet n'était pas encore entiérement élevée quand les Normands parurent. Il fallut ſe hâter de l'achever avec du bois; de ſorte que le bas de la tour était de pierre & le haut de charpente.

Les Pariſiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris *Odon*, ou *Eudes*, que ſa valeur éleva depuis ſur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. *Sigefroi* chef des Normands preſſa le ſiége avec une fureur opiniâtre, mais non deſtituée d'art. Les Normands ſe ſervirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brèche & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte *Eudes*, & leur évêque *Goſlin*, qui fit à la fois les fonctions de prêtre & de guerrier dans cette petite ville: il béniſſait le peuple & combattait avec lui; il mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége: le véritable martyr eſt celui qui meurt pour ſa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an & demi, après quoi ils allèrent piller la Bourgogne & les frontières de l'Allemagne, tandis que *Charles le gros* aſſemblait des diètes.

887. Il ne manquait à *Charles le gros* que d'être malheureux dans ſa maiſon: mépriſé dans l'Empire, il paſſa pour l'être de ſa femme l'impératrice *Richarde*. Elle fut accuſée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrît de ſe juſtifier

par le jugement de DIEU. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andelau qu'elle avait fondée en Alſace.

On fit enſuite adopter à *Charles* pour ſon fils (ce qui était alors abſolument hors d'uſage) le fils de *Bozon*, ce roi d'Arles ſon ennemi. On dit qu'alors ſon cerveau était affaibli. Il l'était ſans doute, puiſque poſſédant autant d'Etats que *Charlemagne* il ſe mit au point de tout perdre ſans réſiſtance. Il eſt détrôné dans une diète auprès de Mayence.

La dépoſition de *Charles le gros* eſt un ſpectacle qui mérite une grande attention. Fut-il dépoſé par ceux qui l'avaient élu? quelques ſeigneurs thuringiens, ſaxons, bavarois, pouvaient-ils dans un village appelé Tribur, diſpoſer de l'empire romain & du royaume de France? non; mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de *Charlemagne* pour un bâtard de *Carloman* fils de *Louis le germanique*: ils déclarent ce bâtard nommé *Arnould*, roi de Germanie. *Charles le gros* meurt ſans ſecours, auprès de Conſtance, le 8 janvier 888. 888.

Le ſort de l'Italie, de la France & de tant d'Etats était alors incertain.

Le droit de la ſucceſſion était par-tout très-peu reconnu. *Charles le gros* lui-même avait été couronné roi de France au préjudice d'un fils poſthume de *Louis le bègue*: & au mépris des droits de ce même enfant, les ſeigneurs Français éliſent pour roi *Eudes* comte de Paris.

Un *Rodolphe*, fils d'un autre comte de Paris, ſe fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de *Bozon* roi d'Arles, adopté par *Charles le gros*, devient roi d'Arles par les intrigues de ſa mère.

L'Empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins saisir ce fantôme, que le nom de *Charlemagne* rendait encore vénérable. Ce prétendu empire qui s'appelait romain devait être donné à Rome. Un *Gui* duc de Spolète, un *Bérenger* duc de Frioul se disputaient le nom & le rang des Césars. *Gui* de Spolète se fait couronner à Rome. *Bérenger* prend le vain titre de roi d'Italie; & par une singularité digne de la confusion de ces temps-là, il vient à Langres se faire couronner roi d'Italie en Champagne.

C'est dans ces troubles que tous les seigneurs se cantonnent, que chacun se fortifie dans son château, que la plupart des villes sont sans police, que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre, & que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands & pour défendre les dames, ou pour les enlever.

889. Plusieurs évêques de France, & surtout l'archevêque de Reims, offrent le royaume de France au bâtard *Arnould*, parce qu'il descendait de *Charlemagne*, & qu'ils haïssaient *Eudes*, qui n'était du sang de *Charlemagne* que par les femmes.

Le roi de France *Eudes* va trouver *Arnould* à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine dont *Arnould* était déjà en possession, lui promet de le reconnaître empereur, & lui remet dans les mains le sceptre & la couronne de France, qu'il avait apportés avec lui. *Arnould* les lui rend & le reconnaît roi de France. Cette soumission prouve que les rois se regardaient encore comme vassaux de l'empire romain. Elle prouve encore plus combien *Eudes* craignait le parti qu'*Arnould* avait en France.

Le règne d'*Arnould* en Germanie est marqué par des 890.
événemens sinistres. Des restes de Saxons mêlés aux 891.
Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer baltique, entre l'Elbe & l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohèmes, les Moraves, d'autres Slaves désolent le midi & battent les troupes d'*Arnould* : les Huns font des incursions, les Normands recommencent leurs ravages : tant d'invasions n'établissent pourtant aucune conquête. Ce sont des dévastations passagères, mais qui laissent la Germanie dans un état très-pauvre & très-malheureux.

A la fin il défait en personne les Normands auprès de Louvain ; & l'Allemagne respire.

La décadence de l'empire de *Charlemagne* enhardit 892.
le faible empire d'Orient. Un patrice de Constantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, & menace Rome : mais comme les Grecs ont à se défendre des Sarrasins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller jusqu'à l'ancienne capitale de l'Empire.

On voit combien *Eudes* roi de France avait eu raison de mettre sa couronne aux pieds d'*Arnould*. Il avait besoin de ménager tout le monde. Les seigneurs & les évêques de France rendent la couronne à *Charles le simple*, ce fils posthume de *Louis le bègue*, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

Comme dans ces divisions le roi *Eudes* avait imploré 893.
la protection d'*Arnould*, *Charles le simple* vient l'implorer à son tour à la diète de Vorms. *Arnould* ne fait rien pour lui ; il le laisse disputer le royaume de France, & marche en Italie, pour y disputer le nom d'empereur

à *Gui* de Spolète, la Lombardie à *Bérenger*, & Rome au pape.

894. Il assiége Pavie où était cet empereur de Spolète, qui fuit. Il s'assure de la Lombardie. *Bérenger* se cache; mais on voit dès-lors combien il est difficile aux empereurs de se rendre maîtres de Rome. *Arnould*, au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile auprès de Mayence.

895. *Arnould*, après son concile tenu pour s'attacher les évêques, tient une diète à Vorms pour avoir de nouvelles troupes & de l'argent, & pour faire couronner son fils *Zventilbold* roi de Lorraine.

896. Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur: mais ils ne savaient pas se défendre. *Arnould* attaque la partie de la ville appelée Léonine, du nom du célèbre pontife *Léon IV* qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rend; & le pape *Formose* sacre *Arnould* empereur dans l'église de St Pierre. Les sénateurs (car il y avait encore un sénat) lui font le lendemain serment de fidélité dans l'église de St Paul. C'est l'ancien serment équivoque, *Je jure que je serai fidelle à l'empereur, sauf ma fidélité pour le pape.*

ARNOULD,

HUITIEME EMPEREUR.

896. UNE femme d'un grand courage, nommée *Agiltrude*, mère de ce prétendu empereur *Gui* de Spolète, laquelle avait en vain armé Rome contre *Arnould*, se défend encore contre lui. *Arnould* l'assiége dans la ville de Fermo.

Les auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoisonné, pour adoucir son esprit, & disent que l'empereur fut assez imbécille pour le prendre. Ce qui est incontestable, c'est qu'il leva le siége, qu'il était malade, qu'il repassa les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laissa l'Italie dans une plus grande confusion que jamais, & qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute son autorité pendant son absence.

La Germanie est alors dans la même anarchie que la 897.
France. Les seigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, 898.
dans l'Alsace, dans le pays appelé aujourd'hui la Saxe, 899.
dans la Bavière, dans la Franconie. Les évêques & les abbés s'emparent des droits régaliens : ils ont des avoués, c'est-à-dire des capitaines, qui leur prêtent serment, auxquels ils donnent des terres, & qui tantôt combattent pour eux, & tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monastères ; & les couvens étant devenus des principautés, les avoués devinrent des seigneurs.

Les évêques & les abbés d'Italie ne furent jamais sur le même pied : premièrement, parce que les seigneurs italiens étaient plus habiles, les villes plus puissantes & plus riches que les bourgades de Germanie & de France ; & enfin parce que l'Eglise de Rome, quoique très-mal conduite, ne souffrait pas que les autres Eglises d'Italie fussent puissantes.

La chevalerie & l'esprit de chevalerie s'étendent dans tout l'Occident. On ne décide presque plus de procès que par des champions. Les prêtres bénissent leurs armes, & on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne sont point enchantées, & qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur ſans pouvoir, meurt en Bavière en 899. Des auteurs le font mourir de poiſon, d'autres d'une maladie pédiculaire; mais la maladie pédiculaire eſt une chimère: & le poiſon en eſt ſouvent une autre.

900. La confuſion augmente. *Bérenger* règne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de *Bozon*, roi d'Arles par les intrigues de ſa mère, eſt par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors diſpoſaient de tout; elles feſaient des empereurs & des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV eſt reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de *Zventilbold* ſon frère, & n'en eſt guère plus puiſſant.

Depuis 901 juſqu'à 907. Les Huns & les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe & la Franconie, où il ſemblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un *Moimir*, qui s'était fait duc de Moravie & chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toſcane, *Adelbert*, célèbre par ſa femme *Théodora*, eſt deſpotique dans Rome. *Bérenger* s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns afin d'empêcher le nouveau roi germain de venir en Italie; fait la guerre au prétendu empereur d'Arles; le prend priſonnier & lui fait crever les yeux; entre dans Rome & force le pape *Jean IX* à le couronner empereur. Le pape après l'avoir ſacré s'enfuit à Ravenne, & ſacre un autre empereur nommé *Lambert*, fils du duc de Spolète errant & pauvre, qui prend le titre d'*invincible & toujours auguſte*.

908. 909. 910. 911. Cependant *Louis IV*, roi de Germanie, s'intitule auſſi empereur; pluſieurs auteurs lui donnent ce titre; mais *Sigebert* dit qu'à cauſe des maux qui de ſon temps déſolèrent

l'Italie il ne mérita pas la bénédiction impériale : la véritable raison est qu'il ne fut pas assez puissant pour se faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de son temps.

LOUIS IV,

NEUVIEME EMPEREUR.

SOUS cet étrange empereur, l'Allemagne est dans la dernière désolation. Les Huns, payés par *Bérenger* pour venir ravager la Germanie, sont ensuite payés par *Louis IV* pour s'en retourner. Deux factions, celle d'un duc de Saxe & d'un duc de Franconie, s'élèvent, & font plus de mal que les Huns. On pille toutes les églises ; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur *Louis IV* s'enfuit à Ratisbonne où il meurt à l'âge de vingt ans. C'est ainsi que finit la race de *Charlemagne* en Germanie. 912.

CONRAD PREMIER,

DIXIEME EMPEREUR.

LES seigneurs germains s'assemblent à Vorms pour élire un roi. Ces seigneurs étaient tous ceux qui, ayant le plus d'intérêt à choisir un prince selon leur goût, avaient assez de pouvoir & assez de crédit pour se mettre au rang des électeurs. On ne reconnaissait guère dans ce siècle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient presque par-tout ; témoins celles d'*Arnould* en Germanie, de *Gui* de Spolète & de *Bérenger* en Italie, de dom *Sanche* en Arragon, d'*Eudes*, de *Robert*, de *Raoul*, de *Hugues Capet* en France, & des empereurs de Constantinople ; car tant de vassaux, tant

de princes voulaient avoir le droit de choisir un chef, & l'espérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'*Othon*, duc de la nouvelle Saxe, fut choisi par la diète, mais que se voyant trop vieux, il proposa lui-même *Conrad* duc de Franconie son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'est guère dans l'esprit de ces temps presque sauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage comme dans tous les autres siècles : mais, à commencer par *Clovis*, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur ni en Italie ni en France. Les Germains seuls, accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis *Charlemagne*, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Depuis 913 jusqu'à 919. Le règne de *Conrad* ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ses vassaux, & particulièrement contre le fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois font toujours la guerre à l'Allemagne, & on n'est occupé qu'à les repousser. Les Français pendant ce temps s'emparent de la Lorraine. Si *Charles le simple* avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom de *simple;* mais il avait des ministres & des généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermissent dans la possession de leurs fiefs. *Conrad* meurt en 919 dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant sa mort il désigna *Henri* duc de Saxe pour son successeur, au préjudice de son propre frère. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût cru être en droit de se choisir un successeur, ni qu'il eût choisi son ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant son règne. La Lombardie était en proie aux divisions, Rome aux plus horribles scandales, & Naples & Sicile aux dévastations des Sarrasins.

C'est dans ce temps que la prostituée *Théodora* plaçait à Rome sur le trône de l'Eglise *Jean X*, non moins prostitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIEME EMPEREUR.

IL est important d'observer que dans ces temps d'anarchie plusieurs bourgades d'Allemagne commencèrent à jouir des droits de la liberté naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetèrent ces droits de leurs seigneurs; les autres les avaient soutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concoururent, dit-on, avec les évêques & les seigneurs, pour choisir un empereur, & sont, cette fois, au rang des électeurs. Ainsi *Henri I* dit *l'oiseleur*, duc de Saxe, est élu par une assemblée qui ressemble aux trois états établis long-temps après en France. Rien n'est plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés concourent à établir le gouvernement. 920.

Ce n'est pas qu'il y eût alors en Allemagne trois États distincts, trois ordres distinctement reconnus. Ces trois ordres, noblesse, clergé, communes, n'existent qu'en France: jamais dans aucun autre pays le clergé n'a fait une nation à part. Les évêques & les abbés comme grands terriens, comme barons, comtes, princes, eurent de la puissance & prévalurent souvent dans les élections des empereurs, jusqu'à ce qu'enfin les sept principaux officiers

& chapelains de l'Empire s'emparèrent du droit exclusif d'élire l'empereur. Il ne faut pas croire qu'il y ait aucune vérité fondamentale dans la science de l'histoire comme il en est dans les mathématiques.

Depuis 921 jusqu'à 930. Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacans.

L'empereur *Henri* a une courte guerre avec le duc de Bavière, & la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces années peu d'événemens qui intéressent le sort de la Germanie. Le plus important est l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis si elle resterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri l'oiseleur soumet toute la haute & basse Lorraine en 925, & l'enlève au duc *Giselbert*, à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend ensuite à ce duc, pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liége, disputée ensuite par l'évêque de Liége; c'était les terres entre Metz & la Franche-Comté, disputées aussi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France; il en fut ensuite séparé.

Henri fait des lois plus intéressantes que les événemens & les révolutions dont se surcharge l'histoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vassaux, les arrière-vassaux se soumettent à fournir des milices & des grains pour les faire subsister. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohèmes, les Moraves, les Normands avaient dévastés. Il bâtit Brandebourg, Misnie, Slesvick. Il y établit

des

des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort & de Corbie ruinées. Il conſtruit quelques villes, comme Gotha, Herfort, Goſlar.

Les anciens Saxons, les Slaves-Abodrites, les Vandales leurs voiſins ſont repouſſés. Son prédéceſſeur *Conràd* s'était ſoumis à payer un tribut aux Hongrois, & *Henri l'oiſeleur* le payait encore. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

On dit que des députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, *Henri* leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers allemands, quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'eſpace d'une lieue. Cette groſſièreté, digne de ces temps-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il eſt vrai que les Hongrois viennent faire plus de dégât que le tribut n'eût coûté; mais enfin ils ſont repouſſés & vaincus. Depuis 930 juſqu'à 936.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, & les met en garniſon dans ces villes. Il exerce la nobleſſe par des joûtes & des eſpèces de tournois: il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois lombards, & s'appelaient *bataglióle*.

Ayant pourvu à la défenſe de l'Allemagne, il veut enfin paſſer en Italie à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour avoir la couronne impériale.

Les troubles & les ſcandales de Rome étaient augmentés. *Marozie*, fille de *Théodora*, avait placé ſur la chaire de St Pierre le jeune *Jean XI* né de ſon adultère avec

Sergius III, & gouvernait l'Eglise sous le nom de son fils. Les vicaires de JESUS étaient alors les plus scandaleux & les plus impies de tous les hommes : mais l'ignorance des peuples était si profonde, leur imbécillité si grande, leur superstition si enracinée, qu'on respectait toujours la place quand la personne était en horreur. Quelques tyrans qui accablassent l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïssait le plus.

Henri l'oiseleur, comptant sur ses forces, crut profiter de ces troubles ; mais il mourut en chemin dans la Thuringe en 936. On ne l'a appelé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, & l'usage de le nommer ainsi a prévalu.

OTHON PREMIER, surnommé LE GRAND,

DOUZIEME EMPEREUR.

936. VOICI enfin un empereur véritable. Les ducs & les comtes, les évêques, les abbés & tous les seigneurs puissans qui se trouvent à Aix-la-Chapelle, élisent *Othon*, fils de *Henri l'oiseleur*. Il n'est pas dit que les députés des bourgs aient donné leurs voix. Il se peut faire que les grands seigneurs, devenus plus puissans sous *Henri l'oiseleur*, leur eussent ravi ce droit naturel : il se peut encore que les communes, à l'élection de *Henri l'oiseleur*, eussent donné leurs acclamations & non pas leurs suffrages ; & c'est ce qui est plus vraisemblable.

L'archevêque de Mayence annonce au peuple cette élection, le sacre & lui met la couronne sur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'est que les prélats dînent à la table de l'empereur, & que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière, & de Lorraine servirent à table :

le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître d'hôtel, & le duc de Suabe en qualité d'échanſon. Cette cérémonie ſe fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-Chapelle, brûlée par les Huns, & non encore rebâtie.

Les Huns & les Hongrois viennent encore troubler la fête. Ils s'avancent juſqu'en Veſtphalie, mais on les repouſſe.

La Bohème était alors entièrement barbare, & à moitié chrétienne. Heureuſement pour *Othon*, elle eſt troublée par des guerres civiles. Il en profite auſſitôt. Il rend la Bohème tributaire de la Germanie, & y rétablit le chriſtianiſme. 937.

Othon tâche de ſe rendre deſpotique, & les ſeigneurs des grands fiefs, de ſe rendre indépendans. Cette grande querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, ſubſiſte dans les eſprits depuis plus de huit cents années, ainſi que la querelle de Rome & de l'Empire. 938. 939. 940.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, & de la liberté qui ne veut point céder a long-temps agité toute l'Europe chrétienne. Elle ſubſiſta en Eſpagne tant que les chrétiens y eurent les maures à combattre; après quoi l'autorité ſouveraine prit le deſſus. C'eſt ce qui troubla la France juſqu'au milieu du règne de *Louis XI*; ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit ſa grandeur; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble & l'eſclavage du peuple. Ce même eſprit a troublé la Suède & le Danemarck, a fondé les républiques de Suiſſe & de Hollande. La même cauſe a produit par-tout différens effets. Mais dans les plus grands Etats la nation a preſque toujours été

facrifiée aux intérêts d'un feul homme, ou de quelques hommes; la raifon en eft que la multitude, obligée de travailler pour gagner fa vie, n'a ni le temps ni le pouvoir d'être ambitieufe.

Le duc de Bavière refufe de faire hommage. *Othon* entre en Bavière avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc, comte palatin en Bavière, & un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de *comte palatin* eft renouvelée des comtes du palais des empereurs romains, & des comtes du palais des rois francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins font d'abord des juges fuprêmes. Ils jugent en dernier reffort au nom de l'empereur. Ce reffort fuprême de juftice eft, après une armée, le plus grand appui de la fouveraineté.

Othon difpofe à fon gré des dignités & des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort fans enfans, il donne le marquifat à un comte *Gérard*, qui n'était point parent du mort.

Plus *Othon* affecte le pouvoir abfolu, plus les feigneurs des grands fiefs s'y oppofent: & dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour foutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunfvick s'adreffent à *Louis d'outremer*, roi de France. *Louis d'outremer* entre dans la Lorraine & dans l'Alface, & fe joint aux alliés. *Othon* prévient le roi de France: il défait vers le Rhin, auprès de Brifach, les ducs de Franconie & de Lorraîne qui font tués.

Il ôte le titre de *palatin* à la maifon de Franconie.

Il en pourvoit la maison de Bavière : il attache à ce titre des terres & des châteaux. C'eſt de là que ſe forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à préſent c'eſt un prince électeur, un ſouverain. Le contraire eſt arrivé en France.

Comme les ſeigneurs des grands fiefs germains avaient 941.
appelé le roi de France à leur ſecours, les ſeigneurs de France appellent pareillement *Othon*. Il pourſuit *Louis d'outremer* dans toute la Champagne : mais des conſpirations le rappellent en Allemagne.

Le deſpotiſme d'*Othon* aliénait tellement les eſprits 942.
que ſon propre frère *Henri*, duc dans une partie de la 943.
Lorraine, s'était uni avec pluſieurs ſeigneurs pour lui 944.
ôter le trône & la vie. Il repaſſe donc en Allemagne, étouffe la conſpiration, & pardonne à ſon frère, qui apparemment était aſſez puiſſant pour ſe faire pardonner.

Il augmente les privilèges des évêques & des abbés, pour les oppoſer aux ſeigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince, & tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à ſon frère *Henri* qui avait conſpiré contre lui, & l'ôte aux héritiers naturels. C'eſt la plus grande preuve de ſon autorité abſolue.

En ce temps la race de *Charlemagne*, qui régnait encore 945.
en France, était dans le dernier aviliſſement. On avait 946.
cédé en 912 la Neuſtrie proprement dite aux Normands, & même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France.

Hugues duc de l'île de France, du ſang de *Charlemagne* par les femmes, père de *Hugues Capet*, gendre en

premières noces d'*Edouard I* roi d'Angleterre, beau-frère d'*Othon* par un fecond mariage, était un des plus puiffans feigneurs de l'Europe, & le roi de France alors un des plus petits. Ce *Hugues* avait rappelé *Louis d'outremer* pour le couronner & pour l'affervir ; & on l'appelait *Hugues le grand*, parce qu'il s'était rendu puiffant aux dépens de fon maître.

Il s'était lié avec les Normands, qui avaient fait le malheureux *Louis d'outremer* prifonnier. Ce roi, délivré de prifon, reftait prefque fans villes & fans domaine. Il était auffi beau-frère d'*Othon*, dont il avait époufé la fœur. Il lui demande fa protection, en cédant tous fes droits fur la Lorraine.

Othon marche jufqu'auprès de Paris. Il affiége Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans fes Etats, après une expédition inutile.

947. *Othon* n'ayant pu battre *Hugues le grand* le fait
948. excommunier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du pape prononce la fentence, à la réquifition de l'aumônier d'*Othon*. *Hugues* n'en eft pas moins le maître en France.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Slefvick dans la Cherfonèfe cimbrique, pour arrêter les courfes des Danois. Ils tuent le margrave. *Othon* y court en perfonne, reprend la ville, affure les frontières. Il fait la paix avec le Danemarck, à condition qu'on y prêchera le chriftianifme.

949. De là *Othon* va tenir un concile auprès de Mayence à Ingelheim. *Louis d'outremer*, qui n'avait point d'armée, avait demandé au pape *Agapet* ce concile; faible reffource contre *Hugues le grand*.

Des évêques germains, & *Marin* le légat du pape y parurent comme juges, *Othon* comme protecteur, & *Louis* roi de France en suppliant. Le roi *Louis* y demanda justice, & dit : » J'ai été reconnu roi par les suffrages » de tous les seigneurs. Si on prétend que j'aie commis » quelque crime qui mérite les traitemens que je » souffre, je suis prêt de m'en purger au jugement du » concile, suivant l'ordre d'*Othon*, ou par un combat » singulier. »

Ce triste discours prouve l'usage des duels, l'état déplorable du roi de France, la puissance d'*Othon* & les élections des rois. Le droit du sang semblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des suffrages. *Hugues le grand* est cité à ce vain concile : on se doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'est pas moins prouvé, c'est que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendans de sa couronne impériale ; c'est l'ancienne prétention de sa chancellerie ; & on fesait valoir cette chimère, quand il se trouvait quelque malheureux roi assez faible pour s'y soumettre.

Othon donne l'investiture de la Suabe, d'Augsbourg, de Constance, du Virtemberg à son fils *Ludolphe*, *sauf les droits des évêques*. 950.

Othon retourne en Bohème ; bat le duc *Bol* qu'on appelle *Boleslas*. Le mot de *slas* chez ces peuples désignait un chef. C'est de là qu'on leur donna d'abord le nom de *slaves*, & qu'ensuite on appela esclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vasselage de la Bohème, & y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà était encore païen, excepté 951.

quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne, exterminée en Syrie où elle était née, & en Afrique où elle s'était transplantée, s'établit encore dans le nord de l'Europe. *Othon* pensait dès-lors à renouveler l'empire de *Charlemagne* : une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde sœur d'un petit roi de la Bourgogne transjurane, veuve d'un roi ou d'un usurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre usurpateur, *Bérenger second*, assiégée dans Canosse, appelle *Othon* à son secours. Il y marche, la délivre ; & étant veuf alors, il l'épouse. Il entre dans Pavie en triomphe avec *Adélaïde*. Mais il fallait du temps & des soins pour assujettir le reste du royaume, & surtout Rome qui ne voulait point de lui.

952. Il laisse son armée à un prince nommé *Conrad*, qu'il a fait duc de Lorraine, & son gendre : & ce qui est assez commun dans ces temps-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de poursuivre ses conquêtes. Il y avait des évêques italiens à ce concile : il est vraisemblable qu'il ne le tint que pour disposer les esprits à le recevoir en Italie.

953. Son mariage avec *Adélaïde*, qui semblait devoir lui assurer l'Italie, semble bientôt la lui faire perdre.

Son fils *Ludolphe* auquel il avait donné tant d'Etats, mais qui craignait qu'*Adélaïde* sa belle-mère ne lui donnât un maître ; son gendre *Conrad* à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conspirent contre lui ; un archevêque de Mayence, un évêque d'Augsbourg se joignent à son fils & à son gendre ; il marche contre son fils ; & au lieu de se faire empereur à Rome, il soutient une guerre civile en Allemagne.

Son fils dénaturé appelle les Hongrois à ſon ſecours, & on a bien de la peine à les repouſſer des bords du Rhin & des environs de Cologne, où ils s'avancent. 954.

Othon avait un frère eccléſiaſtique nommé *Brunon*; il le fait élire archevêque de Cologne, & lui donne la Lorraine.

Les armes d'*Othon* prévalent. Ses enfans & les conjurés viennent demander pardon; l'archevêque de Mayence rentre dans le devoir. Le fils du roi en ſort encore. Il vient enfin pieds nus ſe jeter aux genoux de ſon père. Les Hongrois appelés par lui ne demandent point grâce comme lui; ils déſolent l'Allemagne. *Othon* leur livre bataille dans Augsbourg, & les défait. Il paraît qu'il était aſſez fort pour les battre, non pas aſſez pour les pourſuivre & les détruire; quoique ſon armée fût compoſée de légions à peu près ſelon le modèle des anciennes légions romaines. 955.

Ce que craignait le fils d'*Othon* arrive. *Adélaïde* accouche d'un prince, c'eſt *Othon II*.

Les deſſeins ſur Rome ſe mûriſſent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encore d'éclore. Les Slaves & d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne, encore très-mal aſſurée, malgré tous les ſoins d'*Othon*. Des petites guerres vers le *Luxembourg* & le *Hainaut*, qui étaient de la baſſe Lorraine, ne laiſſent pas de l'occuper encore. Depuis 956 juſqu'à 960.

Ludolphe, ce fils d'*Othon* envoyé en Italie contre *Bérenger*, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poiſon.

Bérenger alors eſt maître abſolu de l'ancien royaume

de Lombardie, & non de Rome; mais il avait néceſſairement mille différends avec elle comme les anciens rois lombards.

Un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de ſa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* ſon oncle. C'eſt le premier pape qui ait changé ſon nom à ſon avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand ſa famille le fit pontife. C'était un jeune homme, qui vivait en prince, aimant les armes & les plaiſirs.

On s'étonne que ſous tant de papes ſcandaleux, l'Egliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives ni ſes prétentions; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées; les évêques, ayant toujours à demander à Rome ou des ordres ou des grâces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques ſcandales de plus; & leur intérêt était d'être toujours unis à l'Egliſe romaine, parce que cette union les rendait plus reſpectables aux peuples, & plus conſidérables aux yeux des ſouverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriſer les papes; mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait; enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujours ſacrée quoique ſouillée.

Les Italiens appellent enfin *Othon* à leur ſecours. Ils voulaient, comme dit *Luitprand* contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'eſt-là une des principales cauſes des longs malheurs de l'Italie.

960. *Othon*, avant de partir pour l'Italie, a ſoin de faire élire ſon fils *Othon*, né d'*Adélaïde*, roi de Germanie à l'âge de ſept ans: nouvelle preuve que le droit de ſucceſſion

n'exiſtait pas. Il prend la précaution de le faire courônner à Aix-la-Chapelle par les archevêques de Cologne, de Mayence & de Trèves à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction : c'était *Brunon* frère d'*Othon*.

Il paſſe lès Alpes du Tirol ; entre encore dans Pavie, qui eſt toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie. 961.

Pendant que *Bérenger* fuit avec ſa famille, *Othon* marche à Rome ; on lui ouvre les portes. Il ſe fait couronner empereur par le jeune *Jean XII*, auquel il confirme quelques prétendues donations qu'on diſait faites au pontificat par *Pepin le bref*, par *Charlemagne* & par *Louis le faible*. Mais il ſe fait prêter ſerment de fidélité par le pape ſur le corps de St Pierre, qui n'a pas été plus enterré à Rome que *Pepin*, *Charles* & *Louis* n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commiſſaires impériaux à Rome. 962.

Cet inſtrument écrit en lettres d'or, ſouſcrit par ſept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés, & pluſieurs prélats italiens, eſt gardé encore au château St Ange. La date eſt du 13 février 962. On dit que *Lothaire*, roi de France, & *Hugues Capet*, depuis roi, aſſiſtèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet ſi faibles qu'ils pouvaient ſervir d'ornement au ſacre d'un empereur : mais les noms de *Lothaire* & de *Hugues Capet* ne ſe trouvent pas dans les ſignatures de cet acte, ſi on en croit ceux qui en ont tant parlé ſans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les égliſes d'Allemagne, c'eſt d'ériger Magdebourg en archevêché, Merſebourg en évêché, pour convertir, dit-on,

les Slaves, c'eſt-à-dire ces peuples Scythes & Sarmates qui habitaient la Moravie, une partie du Brandebourg, de la Siléſie &c.

A peine le pape s'était donné un maître qu'il s'en repentit. Il ſe ligue avec ce même *Berenger*, réfugié chez des mahométans cantonnés ſur les côtes de Provence. Il ſollicite les Hongrois d'entrer en Allemagne; c'eſt ce qu'il fallait faire auparavant.

963. L'empereur *Othon*, qui a achevé de ſoumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il aſſemble un concile. Le pape *Jean XII* ſe cache. On l'accuſe en plein concile dans l'égliſe de St Pierre d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſurtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de ſon père; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir crevé les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enſuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable: deux choſes qui ſemblent ſe contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut être dépoſé pour ſes inceſtes & pour ſes ſcandales, & le fut en effet pour avoir voulu, ainſi que tous les romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

On élit à ſa place un nouveau pape nommé *Léon VIII*. *Othon* ne peut ſe rendre maître de la perſonne de *Jean XII*, ou s'il le put, il fit une grande faute.

964. Le nouveau pape *Léon VIII*, ſi l'on en croit le diſcours d'*Arnoud*, évêque d'Orléans, n'était ni eccléſiaſtique, ni même chrétien.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, ſoulève les Romains du fond de ſa retraite; & tandis qu'*Othon* va faire le ſiége de Camerino, le pontiſe, aidé de ſa maîtreſſe, rentre dans Rome. Il dépoſe ſon compétiteur, fait couper la main droite au cardinal *Jean* qui avait écrit la dépoſition contre lui, oppoſe concile à concile, & fait ſtatuer *que jamais l'inférieur ne pourra ôter le rang au ſupérieur;* cela veut dire que jamais empereur ne pourra dépoſer un pape. Il ſe promet de chaſſer les Allemands d'Italie; mais au milieu de ce grand deſſein, il eſt aſſaſſiné dans les bras d'une de ſes maîtreſſes.

Il avait tellement animé les Romains & relevé leur courage qu'ils oſèrent, même après ſa mort, ſoutenir un ſiége, & ne ſe rendirent à *Othon* qu'à l'extrémité.

Othon deux fois vainqueur de Rome fait déclarer dans un concile *qu'à l'exemple du bienheureux Adrien, qui donna à Charlemagne le droit d'élire les papes & d'inveſtir tous les évêques, on donne les mêmes droits à l'empereur Othon.* Ce titre, qui exiſte dans le recueil de *Gratien*, eſt ſuſpect; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt le ſoin qu'eut l'empereur victorieux de ſe faire aſſurer tous ſes droits.

Après tant de ſermens, il fallait que les empereurs réſidaſſent à Rome pour les faire garder.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute la Lorraine ſoulevée contre ſon frère *Brunon*, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il eſt obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun à leurs évêques. La haute Lorraine paſſe dans la main d'un comte de Bar, & c'eſt ce ſeul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours *Lorraine*. *Brunon* ne ſe réſerve que les provinces du Rhin, de la Meuſe & de l'Eſcaut. Ce *Brunon* était, 965.

dit-on, un ſavant auſſi détaché de la grandeur que l'empereur *Othon* ſon frère était ambitieux.

La maiſon de *Luxembourg* prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de St Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

966. A peine l'empereur *Othon* était-il en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils chaſſent le pape *Jean XIII* attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le ſénat, penſent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un temps eſt une entrepriſe de héros devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du ſénat. Le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu ſur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de miſère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967. L'empereur fait venir ſon jeune fils *Othon* à Rome, & l'aſſocie à l'Empire.

968. Il négocie avec *Nicéphore Phocas*, empereur des Grecs, le mariage de ſon fils avec la fille de cet empereur. Le grec le trompe. *Othon* lui prend la Pouille & la Calabre pour dot de la jeune princeſſe *Théophanie* qu'il n'a point.

969. C'eſt à cette année que preſque tous les chronologiſtes placent l'aventure d'*Othon*, archevêque de Mayence, aſſiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de ſouris qui paſſent le Rhin à la nage, & viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encore

l'hiſtoire de ces inepties veulent ſeulement laiſſer ſubſiſter ces anciens monumens d'une ſuperſtition imbécille, pour montrer de quelles ténèbres l'Europe eſt à peine ſortie.

Jean Zimiſcès qui détrône l'empereur *Nicéphore*, envoie enfin la princeſſe *Théophanie* à *Othon* pour ſon fils; tous les auteurs ont écrit qu'*Othon*, avec cette princeſſe, eut la Pouille & la Calabre. Le ſavant & exact *Giannone* a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée. 970.

Othon retourne victorieux dans la Saxe ſa patrie. 971.

Le duc de Bohème, vaſſal de l'Empire, envahit la Moravie, qui devient une annexe de la Bohème. 972. 973.

On établit un évêque de Prague. C'eſt le duc de Bohème qui le nomme, & l'archevêque de Mayence qui le ſacre.

Othon déclare l'archevêque de Mayence archi-chancelier de l'Empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de pluſieurs évêques d'Allemagne, & même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Ce n'eſt que ſous *Henri IV* que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'eſt après la mort de *Fréderic II* que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces ſuffiſantes pour exercer cette charge.

Du temps d'*Othon I*, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puiſſance. Le titre de métropolitains du nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie. Mais *Charles* fut le vengeur de Rome; *Othon* en fut le vainqueur & l'oppresseur; & son empire n'eut pas des fondemens aussi vastes & aussi fermes que celui de *Charlemagne.*

OTHON II,

TREIZIEME EMPEREUR.

974. IL est clair que les empereurs & les rois l'étaient alors par élection. *Othon II* ayant été déjà élu empereur & roi de Germanie se contente de se faire proclamer à Magdebourg par le clergé & la noblesse du pays; ce qui composait une médiocre assemblée.

Le despotisme du père, la crainte du pouvoir absolu perpétué dans une famille, mais surtout l'ambition du duc de Bavière *Henri*, cousin d'*Othon*, soulèvent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière se fait couronner empereur par l'évêque de Freisingen. La Pologne, le Danemarck entrent dans son parti, non comme membres de l'Allemagne & de l'Empire, mais comme voisins qui ont intérêt à le troubler.

975. Le parti d'*Othon II* arme le premier, & c'est ce qui lui conserve l'Empire. Ses troupes franchissent ces retranchemens qui séparaient le Danemarck de l'Allemagne, & qui ne servaient qu'à montrer que le Danemarck était devenu faible.

On entre dans la Bohème, qui s'était déclarée pour *Henri de Bavière.* On marche au duc de Pologne. On prétend

prétend qu'il fit ferment de fidélité à *Othon* comme vaſſal.

Il eſt à remarquer qe tous ces fermens ſe feſaient à genoux, les mains jointes, & que c'eſt ainſi que les évêques prêtaient ferment aux rois.

Henri de Bavière, abandonné, eſt mis en priſon à Quedlimbourg : de là envoyé en exil à Elrick avec un évêque d'Augsbourg ſon partiſan. 976.

Les limites de l'Allemagne & de la France étaient alors fort incertaines. Il n'était plus queſtion de France orientale & occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur ſupériorité territoriale juſqu'aux confins de la Champagne & de la Picardie. On doit entendre par ſupériorité territoriale, non le domaine direct, non la poſſeſſion des terres, mais la ſupériorité des terres, droit de paramont, droit de ſuzeraineté, droit de relief. On a enſuite, uniquement par ignorance des termes, appliqué cette expreſſion de ſupériorité territoriale à la poſſeſſion des domaines mêmes qui relèvent de l'Empire, ce qui eſt au contraire une infériorité territoriale. 977.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. *Lothaire*, roi de France, fait revivre ſes prétentions ſur ces pays. L'autorité royale prenait alors un peu de vigueur en France ; & *Lothaire* profitait de ces momens pour attaquer à la fois la haute & la baſſe Lorraine.

Othon aſſemble près de ſoixante mille hommes, déſole toute la Champagne, & va juſqu'à Paris. On ne ſavait 978.

alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages.

Othon est battu à son retour au passage de la rivière d'Aine. *Géoffroi* comte d'Anjou, surnommé *Grisegonnelle*, le poursuit sans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui propose, selon les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. L'empereur refusa le défi, soit qu'il crût sa dignité au-dessus d'un combat avec *Grisegonnelle*, soit qu'étant cruel il ne fût point courageux.

979. L'empereur & le roi de France font la paix, & par cette paix *Charles*, frère de *Lothaire*, reçoit la basse Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux, & c'est, dit-on, ce qui a coûté le royaume de France à sa race; du moins *Hugues-Capet* se servit de ce prétexte pour le rendre odieux.

980. Pendant qu'*Othon II* s'affermissait en Allemagne, les Romains avaient voulu soustraire l'Italie au joug allemand. Un nommé *Cencius* s'était fait déclarer consul. Lui & son parti avaient fait un pape qui s'appelait *Boniface VII*. Un comte de *Toscanelle*, ennemi de sa faction, avait fait un autre pape; & *Boniface VII* était allé à Constantinople inviter les empereurs grecs, *Basile* & *Constantin*, à venir reprendre Rome. Les empereurs grecs n'étaient pas assez puissans. Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique, aimant mieux rendre Rome mahométane qu'allemande. Les chrétiens grecs & les musulmans africains unissent leurs flottes, & s'emparent ensemble du pays de Naples.

Othon II passe en Italie & marche à Rome.

Comme Rome était divisée, il y fut reçu. Il se loge dans le palais du pape; il invite à dîner plusieurs sénateurs & des partisans de *Cencius*. Des soldats entrent pendant le repas, & massacrent les convives. C'était renouveler les temps de *Marius*, & c'était tout ce qui restait de l'ancienne Rome. Mais le fait est-il bien vrai? *Géoffroi de Viterbe* le rapporte deux cents ans après. 981.

Au sortir de ce repas sanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs & les Sarrasins, qui venaient venger Rome & l'asservir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans son armée; elles ne savaient alors que trahir. 982.

Les Allemands sont entièrement défaits. L'évêque d'Augsbourg & l'abbé de Fulde sont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguisé; il se fait recevoir comme un passager dans un vaisseau grec. Ce vaisseau passe près de Capoue. L'empereur se jette à la nage, gagne le bord & se réfugie dans Capoue.

On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient prêts de perdre l'Italie. Les Grecs & les musulmans allaient se disputer Rome: mais Capoue est toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs & les Arabes ne pouvaient être unis; leur armée était peu nombreuse; ils donnent le temps à *Othon* de rassembler les débris de la sienne, de faire déclarer empereur à Vérone son fils *Othon* qui n'avait pas dix ans. 983.

Un *Othon*, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à son fils. L'empereur repasse par Rome avec sa nouvelle armée.

Après avoir saccagé Bénévent infidelle, il fait élire pape son chancelier d'Italie. On croirait qu'il va marcher contre les Arabes & contre les Grecs; mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que son armée était faible, que les vainqueurs l'étaient aussi, & les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg & de Brème en archevêché. Il fait des réglemens pour la Saxe, & il meurt dans Rome, le 7 décembre, sans gloire; mais il laisse son fils empereur. Les Grecs & les Sarrasins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille & la Calabre, ayant aussi mal fait la guerre qu'*Othon*, & ayant soulevé contr'eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIEME EMPEREUR.

983. COMMENT reconnaître en Allemagne un empereur & un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Vérone, & dont le père venait d'être vaincu par les Sarrasins? Ce même *Henri de Bavière* qui avait disputé la couronne au père sort de la prison de Mastricht où il était renfermé; & sous prétexte de servir de tuteur au jeune empereur *Othon III* son petit neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il se saisit de sa personne, & il le conduit à Magdebourg.

984. L'Allemagne se divise en deux factions. *Henri de Bavière* a dans son parti la Bohème & la Pologne; mais la plupart des seigneurs de grands fiefs & des évêques, espérant être plus maîtres sous un prince de

dix ans, obligent *Henri* à mettre le jeune *Othon* en liberté & à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière.

Othon III est donc solemnellement proclamé à Veissemstadt.

Il est servi à dîner par les grands officiers de l'Empire. *Henri de Bavière* fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte palatin de grand échanson, le duc de Saxe de grand écuyer, le duc de Franconie de grand chambellan. Les ducs de Bohème & de Pologne y assistent comme grands vassaux.

L'éducation de l'empereur est confiée à l'archevêque de Mayence & à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France *Lothaire* essaie de reprendre la haute Lorraine. Il se rend maître de Verdun.

Après la mort de *Lothaire*, Verdun est rendu à 986.
l'Allemagne.

Louis V, dernier roi en France de la race de *Charlemagne*, 987.
étant mort après un an de règne, *Charles*, duc de Lorraine, son oncle & son héritier naturel, prétend en vain à la couronne de France. *Hugues-Capet* prouve par l'adresse & par la force que le droit d'élire était alors en vigueur.

L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permission 988.
de ne point porter l'épée, & de ne point commander en personne les soldats qu'il doit, quand l'empereur lève des troupes.

Othon III confirme tous les priviléges des évêques & des abbés. Leur privilége & leur devoir étaient donc

de porter l'épée, puisqu'il fallut une dispense particulière à cet abbé de Verdun.

989. Les Danois prennent ce temps pour entrer par l'Elbe & par le Vefer. On commence alors à sentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Danemarck ; & l'évêque de Slefvick est chargé de cette négociation.

Les Suédois battent les Danois sur mer. Le nord de l'Allemagne respire.

990. Le reste de l'Allemagne, ainsi que la France, est en proie aux guerres particulières des seigneurs ; & ces guerres que les souverains ne peuvent appaiser montrent qu'ils avaient plus de droits que de puissance. C'était bien pis en Italie.

Le pape *Jean XV*, fils d'un prêtre, tenait alors le Saint Siége, & était favorable à l'empereur. *Crescence* nouveau consul, fils du consul *Crescence* dont *Jean X* fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république ; il avait chassé le pape de Rome. L'impératrice *Théophanie*, mère d'*Othon III*, était venue avec des troupes commandées par le marquis de Brandebourg soutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de Brandebourg est à Rome, les Slaves s'emparent de son marquisat.

Depuis 991 jusqu'à 996. Les Slaves avec un ramas d'autres barbares assiégent Magdebourg. On les repousse avec peine. Ils se retirent dans la Poméranie, & cèdent quelques villages du Brandebourg qui arrondissent le marquisat.

L'Autriche était alors un marquisat aussi, & non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie ſans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, & était morte à Nimègue. Les villes de Lombardie ne reconnaiſſaient point l'empereur.

Othon III lève des troupes, fait le ſiége de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape *Grégoire V* ſon parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, & eſt ſacré dans Rome par ſon parent avec ſa femme l'impératrice *Marie*, fille de dom *Garcie*, roi d'Arragon & de Navarre.

Il eſt étrange que des auteurs de nos jours, & *Maimbourg* & tant d'autres rapportent encore la fable des amours de cette impératrice avec un comte de Modène, & du ſupplice de l'amant & de la maîtreſſe. On prétend que l'empereur, plus irrité contre la maîtreſſe que contre l'amant, fit brûler ſa femme toute vive, & condamna ſeulement ſon rival à perdre la tête; que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de ſon mari eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déjà été imaginée ſur une *Andaberte*, femme de l'empereur *Louis II*. Ce ſont des romans dont le ſage & ſavant *Muratori* prouve la fauſſeté. 997.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne; il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; & on ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays pour s'être laiſſé battre par les Slaves.

Tandis qu'*Othon III* eſt occupé contre les barbares du Nord, le conſul *Creſcence* chaſſe de Rome *Grégoire V*, qui va l'excommunier à Pavie; & *Othon* repaſſe en Italie pour le punir. 998.

Crefcence foutient un fiége dans Rome ; il rend la ville au bout de quelques jours, & fe retire dans le mole d'*Adrien*, appelé alors le mole de *Crefcence*, & depuis le château St Ange. Il y meurt en combattant, fans qu'on fache le genre de fa mort ; mais il femblait mériter le nom de conful qu'il portait. L'empereur prend fa veuve pour maîtreffe, & fait couper la langue & arracher les yeux au pape de la nomination de *Crefcence*. Mais auffi on dit qu'*Othon* & fa maîtreffe firent pénitence, qu'ils allèrent en pélerinage à un monaftère, qu'ils coucherent même fur une natte de jonc.

999. Il fait un décret par lequel les Allemands feuls auront le droit d'élire l'empereur romain, & les papes feront obligés de le couronner. *Grégoire V*, fon parent, ne manqua pas de figner le décret ; & les papes fuivans de le réprouver.

1000. *Othon* retourne en Saxe, & paffe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à fes defcendans. On verra dans la fuite que les empereurs créaient des ducs & des rois à brevet. *Boleflas* reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'Empire, & s'oblige à une légère redevance annuelle.

Le pape *Silveftre II*, quelques années après, lui conféra auffi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Il eft étrange que des fouverains demandent des titres à d'autres fouverains ; mais l'ufage eft le maître de tout. Les hiftoriens difent qu'*Othon*, allant enfuite à Aix-la-Chapelle, fit ouvrir le tombeau de *Charlemagne*, & qu'on trouva cet empereur encore tout frais, affis fur un trône d'or, une couronne de pierreries fur la tête, & un grand fceptre d'or à la

main. Si l'on avait enterré ainsi *Charlemagne*, les Normands qui détruisirent Aix-la-Chapelle ne l'auraient pas laissé sur son trône d'or.

Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarrasins y revenaient souvent. L'empereur repasse les Alpes pour arrêter leurs progrès, & ceux des défenseurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarrasins. 1001.

Les Romains assiégent son palais dans Rome, & tout ce qu'il peut faire, c'est de s'enfuir avec le pape & avec sa maîtresse la veuve de *Crescence*. Il meurt à Paterno, petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Plusieurs auteurs disent que sa maîtresse l'empoisonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice; d'autres qu'il fut empoisonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait est peut-être vraisemblable, mais il n'est nullement prouvé. Sa mort laissa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire de l'Allemagne. 1002.

Ces trois *Othons*, qui ont rétabli l'Empire, ont tous trois assiégé Rome & y ont fait couler le sang, & *Arnould* avant eux l'avait saccagée.

Othon III ne laissait point d'enfans. Vingt seigneurs prétendirent à l'Empire; un des plus puissans était *Henri*, duc de Bavière : le plus opiniâtre de ses rivaux était *Ekard*, marquis de Thuringe. On assassine le marquis pour faciliter l'élection du bavarois, qui, à la tête d'une armée, se fait sacrer à Mayence le 19 juillet. 1003.

HENRI II,

QUINZIEME EMPEREUR.

1003. A peine *Henri de Bavière* est-il couronné qu'il fait déclarer *Hermann*, duc de Suabe & d'Alsace, son compétiteur, ennemi de l'Empire. Il met Strasbourg dans ses intérêts : c'était déjà une ville puissante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe ; il se fait prêter serment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg & de Brème, par les comtes palatins, & même par *Boleslas*, roi de Pologne. Les Slaves, habitans de la Poméranie, le reconnurent.

Il épouse *Cunégonde*, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces ; il reçoit les hommages des évêques de Liége & de Cambrai, qui lui font serment à genoux. Enfin le duc de Saxe le reconnaît, & lui prête serment comme les autres.

Les efforts de la faiblesse italienne contre la domination allemande se renouvellent sans cesse. Un marquis d'Ivrée, nommé *Ardouin*, entreprend de se faire roi d'Italie. Il se fait élire par les seigneurs, & prend le titre de *César*. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie sans leur consentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur sans eux. *Arnolphe*, archevêque de Milan, s'adresse au roi *Henri ;* car ce sont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent se passer, & qu'ils ne peuvent souffrir.

Henri envoie des troupes en Italie sous un *Othon*, duc

de Carinthie. Le roi *Ardoun* bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur *Henri* ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

Le nouveau roi de Pologne chrétien profite de la faiblesse d'un *Boleslas*, duc de Bohème ; se rend maître de ses Etats, & lui fait crever les yeux, en se conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'Orient & d'Occident. Il prend toute la Bohème, la Misnie & la Lusace. *Henri II* se contente de le prier de lui faire hommage des Etats qu'il a envahis. Le roi de Pologne rit de la demande, & se ligue contre *Henri* avec plusieurs princes de l'Allemagne. *Henri II* songe donc à conserver l'Allemagne, avant d'aller s'opposer au nouveau césar d'Italie. 1004.

Il regagne des évêques ; il négocie avec des seigneurs ; il lève des milices ; il déconcerte la ligue. 1005.

Les Hongrois commencent à embrasser le christianisme par les soins des missionnaires, qui ne cherchent qu'à étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs Etats.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épousé la sœur de l'empereur *Henri*, se fait chrétien en ce temps-là ; & heureusement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ses Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'Eglise de Rome, qui s'était laissé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devans pour la Hongrie. Le pape *Jean XVIII* donne à *Etienne de Hongrie* le titre de roi & d'apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui, comme les archevêques. D'autres historiens placent ce fait quelques années plutôt, sous le pontificat de *Silvestre II*. La Hongrie

eſt diviſée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan preſſe *Henri II* de venir en Italie contre ſon roi *Ardouin*. *Henri* part pour l'Italie, il paſſe par la Bavière. Les Etats ou le parlement de Bavière y éliſent un duc : *Henri* de Luxembourg, beau-frère de l'empereur, a tous les ſuffrages. Fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque choſe.

Henri, avant de paſſer les Alpes, laiſſe *Cunégonde* ſon épouſe entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chaſteté avec elle : vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine eſt-il vers Vérone que le céſar *Ardouin* s'enfuit. On voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y ſont pas ; & dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri eſt couronné à Pavie. On y conſpire contre ſa vie. Il étouffe la conſpiration ; & après beaucoup de ſang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome, & ſelon l'uſage de ſes prédéceſſeurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

1006. C'eſt toujours le ſort des princes allemands, que des troubles les rappellent chez eux, quand ils pourraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohémiens contre les Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'inveſtiture du duché de Bohème à *Jaromire*. Il paſſe l'Oder, pourſuit les Polonais juſque dans leur pays, & fait la paix avec eux.

Il bâtit Bamberg, & y fonde un évêché ; mais il donne au pape la ſeigneurie féodale : on dit qu'il ſe réſerva ſeulement le droit d'habiter dans le château.

Il affemble un concile à Françfort fur le Mein, uniquement à l'occafion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'oppofait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de fon évêché. L'empereur fe profterne devant les évêques. On difcute les droits de Bamberg & de Vurtzbourg fans s'accorder.

On commence à entendre parler des Pruffiens, ou des Boruffiens. C'étaient des barbares qui fe nourriffaient de fang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déferts entre la Pologne & la mer baltique. On dit qu'ils adoraient des ferpens. Ils pillaient fouvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque chofe à gagner chez eux, puifque les Polonais y allaient auffi faire des incurfions. Mais dans ces pays fauvages, on envahiffait des terres ftériles avec la même fureur qu'on ufurpait alors des terres fécondes. 1007.

Othon, duc de la baffe Lorraine, le dernier qu'on connaiffe de la race de *Charlemagne*, étant mort, *Henri II* donne ce duché à *Godefroi*, comte des Ardennes. Cette donation caufe des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquiéter *Henri*, mais il eft chaffé de la Bavière. 1008. 1009.

Hermann, fils d'*Ekard de Thuringe*, reçoit de *Henri II* le marquifat de Mifnie. 1010.

Encore des guerres contre la Pologne. Ce n'eft que depuis qu'elle eft feudataire de l'Allemagne que l'Allemagne a des guerres avec elle. 1011.

Glogau exiftait déjà en Siléfie. On l'affiége. Les Siléfiens étaient joints aux Polonais.

1012. *Henri*, fatigué de tous ces troubles, veut se faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu; & pour accomplir ce vœu il fonde un canonicat, dont le possesseur est appelé *le roi du chœur*. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, & calmer des troubles en Bohème.

On place dans ce temps-là l'aventure de *Cunégonde*, qui, accusée d'adultère après avoir fait vœu de chasteté, montre son innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice *Marie d'Arragon*.

1013. Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, *Ardouin* s'en était resaisi, & l'archevêque de Milan ne cessait de prier *Henri II* de venir régner.

Henri repasse les Alpes du Tirol une seconde fois; & les Slaves prennent justement ce temps-là pour renoncer au peu de christianisme qu'ils connaissaient, & pour ravager tout le territoire de Hambourg.

1014. Dès que l'empereur est dans le Véronais, *Ardouin* prend la fuite. Les Romains sont prêts à recevoir *Henri*. Il vient à Rome se faire couronner avec *Cunégonde*. Le pape *Benoît VIII* change la formule. Il lui demande d'abord sur les degrés de St Pierre: *Voulez-vous garder à moi & à mes successeurs la fidélité en toute chose?* C'était une espèce d'hommage que l'adresse du pape extorquait de la simplicité de l'empereur.

L'empereur va soumettre la Lombardie. Il passe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni & se fait associer à la communauté. Il passe ensuite à Verdun, & veut se faire moine dans l'abbaye de Saint-Vall. On prétend que

l'abbé, plus fage que *Henri*, lui dit : *Les moines doivent obéiſſance à leur abbé : je vous ordonne de reſter empereur.*

Ces années ne font remplies que de petites guerres en Bohème &. fur les frontières de la Pologne. Toute cette partie de l'Allemagne depuis l'Elbe eſt plus barbare & plus malheureufe que jamais. Tout feigneur qui pouvait armer quelques payſans *ſerfs* fefait la guerre à fon voifin ; & quand les poſſeſſeurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à foutenir, ils obligeaient leurs vaſſaux de laiſſer là leur querelle, pour revenir les fervir ; cela s'appelait le *droit de trève.* 1015. 1016. 1017. 1018.

Comment les empereurs reſtaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller réſider à Rome ? c'eſt qu'ils avaient beſoin d'être puiſſans chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

L'autorité de l'empereur était affermie dans la Lombardie par fes lieutenans : mais les Sarraſins venaient toujours dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, & fe jettèrent cette année fur la Toſcane ; mais leurs incurſions en Italie étaient femblables à celles des Slaves & des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en Eſpagne ils étaient diviſés & affaiblis. Les Grecs poſſédaient toujours une grande partie de la Pouille & de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un *Mello* prince de Bari, & un prince de Salerne s'élevèrent contre ce catapan. 1019. 1020. 1021.

C'eſt alors que parurent, pour la première fois, ces aventuriers de Normandie, qui fondèrent depuis le royaume de Naples. Ils fervirent *Mello* contre les Grecs. Le pape *Benoit VIII* & *Mello*, craignant également les

Grecs & les Sarrasins, vont à Bamberg demander du secours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ses prédécesseurs au siége de Rome, se réservant le pouvoir souverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes ni concubines.

1022. Il fallait en Italie s'opposer aux Grecs & aux mahométans : il y va au printemps. Son armée est principalement composée d'évêques, qui sont à la tête de leurs troupes. Ce saint empereur qui ne permettait pas qu'un sous-diacre eût une femme permettait que les évêques versassent le sang humain : contradictions trop ordinaires chez les hommes.

Il envoie des troupes vers Capoue & vers la Pouille, mais il ne se rend point maître du pays; & c'est une médiocre conquête que de se saisir d'un abbé du Mont-Cassin déclaré contre lui, & d'en faire élire un autre.

1023. Il repasse bien vîte les Alpes, selon la maxime de ses prédécesseurs, de ne se pas éloigner long-temps de l'Allemagne. Il convient avec *Robert*, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau sur la Meuse, entre Sédan & Mouson. L'empereur prévient le roi de France, & va le trouver dans son camp avec franchise. C'était plutôt une visite d'amis qu'une conférence de rois; exemple peu imité.

1024. L'empereur fait ensuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laissant par-tout des marques de générosité & de justice.

Il sentait que sa fin approchait, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans. On a écrit qu'avant sa mort il dit

aux

aux parens de sa femme : *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge;* discours étrange dans un mari, encore plus dans un mari couronné. C'était se déclarer impuissant ou fanatique. Il meurt le 14 juillet; son corps est porté à Bamberg, sa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniser cent ans après. On ne sait s'il a mieux figuré sur un autel que sur le trône.

CONRAD II, DIT LE SALIQUE,

SEIZIEME EMPEREUR.

ON ne peut assez s'étonner du nombre prodigieux de dissertations sur les prétendus sept électeurs qu'on a cru institués dans ce temps-là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande assemblée que celle où *Conrad II* fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ entre Vorms & Mayence. Les ducs de Saxe, de Bohème, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la basse Lorraine; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés; tous donnèrent leurs voix. Il faut remarquer que les magistrats des villes y assistèrent, mais qu'ils ne donnèrent point leurs suffrages. On fut campé six semaines dans le champ d'élection avant de se déterminer. 1024.

Enfin le choix tomba sur *Conrad*, surnommé *le salique*, parce qu'il était né sur la rivière de la Sâle. C'était un seigneur de Franconie, qu'on fait descendre d'*Othon le grand* par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choisi comme le moins dangereux de tous les prétendans: en effet, on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent; & il n'est que le chef de puissans vassaux, dont chacun est aussi fort que lui.

1025. L'Allemagne se regardait toujours comme le centre de
1026. l'Empire ; & le nom d'empereur paraissait confondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens saisissaient toutes les occasions de séparer ces deux titres.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'Empire à *Robert*, roi de France ; c'était offrir alors un titre fort vain, & des guerres réelles. *Robert* le refuse sagement. On s'adresse à un duc de Guienne, pair de France : il l'accepte ayant moins à risquer. Mais le pape *Jean XX* & l'archevêque de Milan font venir *Conrad le salique* en Italie. Il fait auparavant élire & couronner son fils *Henri* roi de Germanie ; c'était la coutume alors en France, & par-tout ailleurs.

Il est obligé d'assiéger Pavie. Il essuie des séditions à Ravenne. Tout empereur allemand appelé en Italie y est toujours mal reçu.

1027. A peine *Conrad* est couronné à Rome qu'il n'y est plus en fureté. Il repasse en Allemagne, & il y trouve un parti contre lui. Ce sont-là les causes de ces fréquens voyages des empereurs.

1028. *Henri* duc de Bavière étant mort, le roi de Hongrie
1029. *Etienne*, parent par sa mère, demande la Bavière, au
1030. préjudice du fils du dernier duc ; preuve que les droits du sang n'étaient pas encore bien établis : & en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le hongrois veut l'avoir les armes à la main. On se bat, & on l'appaise. Et après la mort de cet *Etienne*, l'empereur a le crédit de faire placer sur le trône de Hongrie un parent d'*Etienne*, nommé *Pierre* : il a de plus le pouvoir de se faire rendre hommage & de se faire payer un tribut par ce roi *Pierre*, que les Hongrois irrités appelèrent

Pierre l'allemand. Les papes, qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on ne l'appelât pas *Pierre le romain.*

Ernest, duc de Suabe, qui avait armé contre l'empereur, est mis au ban de l'Empire. *Ban* signifiait d'abord bannière; ensuite édit, publication; il signifia aussi depuis *bannissement.* C'est un des premiers exemples de cette proscription. La formule était : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

On commence alors à connaître des souverains de Silésie, 1031.
qui ne sont sous le joug ni de la Bohème, ni de la Pologne; 1032.
la Pologne se détache insensiblement de l'Empire, & ne veut plus le reconnaître.

Si l'Empire perd un vassal dans la Pologne, il en 1032.
acquiert cent dans le royaume de Bourgogne. 1033.

Le dernier roi *Rodolphe*, qui n'avait point d'enfans, laisse 1034.
en mourant ses Etats à *Conrad le salique.* C'était très-peu de domaine avec la supériorité territoriale, ou du moins des prétentions de supériorité, c'est-à-dire de suzeraineté, de domaine suprême sur les Suisses, les Grisons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'est de-là que les terres au-delà du Rhône sont encore appelées terres d'Empire. Tous les seigneurs de ces cantons, qui relevaient auparavant de *Rodolphe*, relèvent de l'empereur.

Quelques évêques s'étaient érigés aussi en princes feudataires. *Conrad* leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs élevèrent toujours les évêques pour les opposer aux seigneurs; ils s'en trouvèrent bien quand ces deux corps étaient divisés, & mal quand ils s'unissaient.

Les siéges de Lyon, de Besançon, d'Embrun, de Vienne, de Lausanne, de Genève, de Basle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un seul jette les fondemens d'une puissance durable. C'est *Humbert aux blanches mains*, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais & St Maurice; ainsi de la Pologne jusqu'à l'Escaut, & de la Saône au Garillan les empereurs fesaient par-tout des princes, & se regardaient comme les seigneurs suzerains de presque toute l'Europe.

Depuis 1035 jusqu'à 1039.

L'Italie encore troublée rappelle encore *Conrad*. Ce même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur était par cette raison-là même contre lui. Ses droits & ses prétentions en avaient augmenté. *Conrad* le fait arrêter avec trois autres évêques. Il est ensuite obligé d'assiéger Milan, & il ne peut le prendre. Il y perd une partie de son armée, & il perd par conséquent tout son crédit dans Rome.

Il va faire des lois à Bénévent & à Capoue; mais pendant ce temps les aventuriers normands y font des conquêtes.

Enfin il rentre dans Milan par des négociations, & il s'en retourne selon l'usage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht le 4 juin 1039.

HENRI III,

DIX-SEPTIEME EMPEREUR.

HENRI III, surnommé *le noir*, fils de *Conrad*, déjà couronné du vivant de son père, est reconnu sans difficulté. Il est couronné & sacré une seconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de son règne sont signalées par des guerres contre la Bohème, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'opèrent aucun grand événement. Depuis 1039 jusqu'à 1042.

Il donne l'archevêché de Lyon, & investit l'archevêque par la crosse & par l'anneau sans aucune contradiction ; deux choses très-remarquables. Elles prouvent que Lyon était ville impériale, & que les rois étaient en possession d'investir les évêques.

La confusion ordinaire bouleversait Rome & l'Italie. Depuis 1042 jusqu'à 1046.

La maison de *Toscanelle* avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maison. Deux autres l'ayant acheté aussi, ces trois pontifes partagèrent en trois les revenus, & s'accordèrent à vivre paisiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maison de *Toscanelle*.

Ce triumvirat singulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaisirs ; & quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, que le père *Maimbourg* appelle *un saint prêtre*, homme de qualité, fort riche : mais comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouissance du tribut

que l'Angleterre payait alors à Rome, & qu'on appelait le *denier de St Pierre;* à quoi les rois d'Angleterre s'étaient soumis depuis long-temps.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, & qui passe pour s'être conduit sagement, jouissait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur *Henri III* vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il déposa *Grégoire VI* comme simoniaque, & nomma pape *Suidger* son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Le chancelier devenu pape sacre l'empereur & sa femme, & promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

1047. *Henri III* donne l'investiture de la Pouille, de la Calabre & de presque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent & son territoire, aux princes normands qui avaient conquis ces pays sur les Grecs & sur les Sarrasins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces Etats. La ville de Bénévent appartenait encore aux *Pandolfes* de Toscanelle.

L'empereur repasse en Allemagne, & confère tous les évêchés vacans.

1048. Le duché de la Lorraine mosellanique est donné à *Gérard d'Alsace*, & la basse Lorraine à la maison de *Luxembourg*. La maison d'*Alsace* depuis ce temps n'est connue que sous le titre de marquis & ducs de *Lorraine*.

Le pape étant mort, on voit encore l'empereur donner un pape à Rome comme on donnait un autre bénéfice. *Henri III* envoie un bavarois nommé *Popon*, qui sur le champ est reconnu pape sous le nom de *Damase II.*

Damase mort, l'empereur dans l'assemblée de Vorms nomme l'évêque de Toul, *Brunon*, pape; & l'envoie prendre possession: c'est le pape *Léon IX*. Il est le premier pape qui ait gardé son évêché avec celui de Rome. Il n'est pas surprenant que les empereurs disposent ainsi du St Siége. *Théodora* & *Marozie* y avaient accoutumé les Romains; & sans *Nicolas II* & *Grégoire VII*, le pontificat eût toujours été dépendant. On leur eût baisé les pieds, & ils eussent été esclaves. 1049.

Les Hongrois tuent leur roi *Pierre*, renoncent à la religion chrétienne & à l'hommage qu'ils avaient fait à l'Empire. *Henri III* leur fait une guerre malheureuse: il ne peut la finir qu'en donnant sa fille au nouveau roi de Hongrie *André*, qui était chrétien, quoique ses peuples ne le fussent pas. 1050. 1051. 1052.

Le pape *Léon IX* vient dans Vorms se plaindre à l'empereur que les princes normands deviennent trop puissans. 1053.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, & donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes normands ayant fait hommage à l'Empire pour le reste du duché: mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourrait chasser ces nouveaux conquérans, devenus trop voisins de Rome.

Léon IX mène contr'eux cette armée, dont la moitié est commandée par des ecclésiastiques.

Humfroi, *Richard*, & *Robert Guiscard* ou *Guichard*, ces normands si fameux dans l'histoire, taillent en pièces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent

le pape prisonnier, se jettent à ses pieds, lui demandent sa bénédiction, & le mènent prisonnier dans la ville de Bénévent.

1054. L'empereur affecte la puissance absolue. Le duc de Bavière ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, *Henri III* prend le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant son conseil privé, dépouille le duc, & donne la Bavière à son propre fils *Henri*, âgé de trois ans : c'est le célèbre empereur *Henri IV*.

Le duc de Bavière se réfugie chez les Hongrois, & veut en vain les intéresser à sa vengeance.

L'empereur propose aux seigneurs qui lui sont attachés d'assurer l'Empire à son fils presque au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Mayence. Ce titre n'était pas nouveau ; il avait été pris par *Ludolphe*, fils d'*Othon I*.

1055. Il fait un traité d'alliance avec *Contarini*, duc de Venise. Cette république était déjà puissante & riche, quoiqu'elle ne battît monnaie que depuis l'an 950, & qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, seul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'Occident.

Gènes était la rivale de sa puissance & de son commerce. Elle avait déjà la Corse, qu'elle avait prise sur les Arabes ; mais son négoce valait plus que la Corse, que les Pisans lui disputèrent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne ; & tout ce qui était au-delà du Rhin était pauvre & grossier. Les peuples du Nord & de l'Est, plus pauvres encore, ravageaient toujours ces pays.

Les Slaves font encore une irruption & défolent le duché de Saxe. 1056.

Henri III meurt auprès de Paderborn entre les bras du pape *Victor II*, qui avant fa mort facre l'empereur fon fils *Henri IV*, âgé de près de fix ans.

HENRI IV,

DIX-HUITIEME EMPEREUR.

UNE femme gouverne l'Empire : c'était une françaife, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée *Agnès*, mère du jeune *Henri IV*; & *Agnès*, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de fon fils, n'eut celle de l'Empire que parce qu'elle fut habile & courageufe. 1056.

Les premières années du règne de *Henri IV* font des temps de trouble obfcurs. Depuis 1057 jufqu'à 1069.

Des feigneurs particuliers fe font la guerre en Allemagne. Le duc de Bohème, toujours vaffal de l'Empire, eft attaqué par la Pologne, qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois, fi long-temps redoutables à l'Allemagne, font obligés de demander enfin du fecours aux Allemands contre les Polonais, devenus dangereux; & malgré ce fecours, ils font battus. Le roi *André* & fa femme fe réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand deffein n'entrent dans ces guerres. Les fujets les plus légers les produifent : quelquefois elles ont leur fource dans l'efprit de chevalerie, introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques

de Cologne & de Liége pour une querelle dans un tournois.

Le reste de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le Nord, & alors même très-peu en Italie, quoique *Henri IV* en fût roi & empereur.

L'impératrice *Agnès* maintient sa régence avec beaucoup de peine.

Enfin en 1061, les ducs de Saxe & de Bavière, oncles de *Henri IV*, un archevêque de Cologne & d'autres princes enlèvent l'empereur à sa mère, qu'on accusait de tout sacrifier à l'évêque d'Augsbourg son ministre & son amant. Elle fuit à Rome, & y prend le voile. Les seigneurs restent maîtres de l'empereur & de l'Allemagne jusqu'à sa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au sujet du pontificat, le pape *Nicolas II* en 1059 avait statué dans un concile de cent treize évêques que désormais les cardinaux seuls éliraient le pape, qu'il serait ensuite présenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *sauf*, ajoute-t-il, *l'honneur & le respect dus à notre cher fils Henri, maintenant roi; qui, s'il plaît à* DIEU, *sera empereur, selon le droit que nous lui en avons déjà donné.*

On se prévalait ainsi de la minorité de *Henri IV* pour accréditer des droits & des prétentions que les pontifes de Rome soutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établissait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ses biens à l'Eglise sous le titre d'*oblata*; & on en restait possesseur feudataire avec une légère

redevance. Voilà l'origine de la suzeraineté de Rome sur le royaume de Naples.

Ce même pape *Nicolas II*, après avoir inutilement excommunié les conquérans normands, s'en fait des protecteurs & des vassaux; & ceux-ci qui étaient feudataires de l'Empire, & qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape *Nicolas* dans le concile de Melphi en 1059. Les papes dans ces commencemens de leur puissance étaient comme les califes dans la décadence de la leur; ils donnaient l'investiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille & de la Calabre, & est investi par l'étendard. *Richard* est confirmé prince de Capoue, & le pape leur donne encore la Sicile, *en cas qu'ils en chassent les Sarrasins.*

En effet, *Robert* & ses frères s'emparèrent de la Sicile en 1061, & par-là rendirent le plus grand service à l'Italie.

Les papes n'eurent que long-temps après Bénévent, laissé par les princes Normands aux *Pandolfes* de la maison de *Toscanelle.*

Henri IV, devenu majeur, sort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe & de Bavière. 1069.

Tout était alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs; droit que tous les seigneurs depuis le Mein & le Veser jusqu'au pays des Slaves comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur paraissait aussi fort naturel aux ducs de Bavière, de Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

1070. *Henri IV*, aidé du reste de l'Empire, dissipe la ligue.

Othon de Bavière est mis au ban de l'Empire. C'est le second souverain de ce duché, qui essuie cette disgrace. L'empereur donne la Bavière à *Guelphe*, fils d'*Azon* marquis d'Italie.

1071. L'empereur, quoique jeune & livré aux plaisirs, par-
1072. court l'Allemagne pour y mettre quelque ordre.

L'année 1072 est la première époque des fameuses querelles pour les investitures.

Alexandre II avait été élu pape sans consulter la cour impériale, & était resté pape malgré elle. *Hildebrand*, né à Soane en Toscane de parens inconnus, moine de Cluni sous l'abbé *Odilon*, & depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il est assez connu sous le nom de *Grégoire VII*; esprit vaste, inquiet, ardent, mais artificieux jusque dans l'impétuosité : le plus fier des hommes, le plus zélé des prêtres. *Alexandre* avait déjà, par ses conseils, raffermi l'autorité du sacerdoce.

Il engage le pape *Alexandre* à citer l'empereur à son tribunal. Cette témérité paraît ridicule ; mais si l'on songe à l'état où se trouvait alors l'empereur, elle ne l'est point. La Saxe, la Thuringe, une partie de l'Allemagne étaient alors déclarées contre *Henri IV*.

1073. *Alexandre II* étant mort, *Hildebrand* a le crédit de se faire élire par le peuple sans demander les voix des cardinaux, & sans attendre le consentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, & qu'il est prêt à se démettre. *Henri IV* envoie son chancelier confirmer l'élection du pape qui alors, n'ayant plus rien à craindre, lève le masque.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, & à la ligue établie contre lui. *Henri IV* est vainqueur.

Les Russes commençaient alors à être chrétiens, & connus dans l'Occident. 1075.

Un *Démétrius*, (car les noms grecs étaient parvenus jusque dans cette partie du monde) chassé de ses Etats par son frère, vient à Mayence implorer l'assistance de l'empereur; & ce qui est plus remarquable, il envoie son fils à Rome aux pieds de *Grégoire VII* comme au juge des chrétiens. L'empereur passait pour le chef temporel, & le pape pour le chef spirituel de l'Europe.

Henri achève de dissiper la ligue, & rend la paix à l'Empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très-soumise au pape, dans laquelle il s'accuse de débauche & de simonie; il faut l'en croire sur sa parole. Son aveu donnait à *Grégoire VII* le droit de le reprendre. C'est le plus beau des droits; mais il ne donne pas celui de disposer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brème, de Constance, à l'archevêque de Mayence & à d'autres, & leur ordonne de venir à Rome. *Vous avez permis aux clercs*, dit-il, *de garder leurs concubines, même d'en prendre de nouvelles; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile.*

Il s'agissait aussi des dixmes ecclésiastiques, que les évêques & les abbés d'Allemagne se disputaient.

Grégoire VII propose le premier une croisade; il en écrit à *Henri IV*. Il prétend qu'il ira délivrer le saint sépulcre à la tête de cinquante mille hommes, & veut que l'empereur vienne servir sous lui. L'esprit qui régnait alors ôte à cette idée du pape l'air de la démence, & n'y laisse que celui de la grandeur.

Le deſſein de commander à l'empereur & à tous les rois ne paraiſſait pas moins chimérique; c'eſt cependant ce qu'il entreprit, & non ſans quelques ſuccès.

Salomon roi de Hongrie, chaſſé d'une partie de ſes Etats, & n'étant plus maître que de Presbourg juſqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveler l'hommage de la Hongrie à l'Empire.

Grégoire VII lui écrit : *Vous devez ſavoir que le royaume de Hongrie appartient à l'Egliſe romaine. Apprenez que vous éprouverez l'indignation du St Siége, ſi vous ne reconnaiſſez que vous tenez vos Etats de lui & non du roi de Germanie.*

Le pape exige du duc de Bohème cent marcs d'argent en tribut annuel, & lui donne en récompenſe le droit de porter la mitre.

1076. *Henri IV* jouiſſait toujours du droit de nommer les évêques & les abbés, & de donner l'inveſtiture par la croſſe & par l'anneau ; ce droit lui était commun avec preſque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choiſir ſes pontifes & ſes magiſtrats. Il eſt juſte que l'autorité royale y concoure : mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, & *Henri IV* les vendait. *Grégoire*, en s'oppoſant à l'abus, ſoutenait la liberté naturelle des hommes; mais en s'oppoſant au concours de l'autorité impériale, il introduiſait un abus plus grand encore. C'eſt alors qu'éclatèrent les diviſions entre l'Empire & le ſacerdoce.

Les prédéceſſeurs de *Grégoire VII* n'avaient envoyé des légats aux empereurs que pour les prier de venir les ſecourir & de ſe faire couronner dans Rome. *Grégoire*

envoie deux légats à *Henri* pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accusé.

Les légats arrivés à Goslar sont abandonnés aux insultes des valets. On assemble pour réponse une diète dans Vorms, où se trouvent presque tous les seigneurs, les évêques & les abbés d'Allemagne.

Un cardinal, nommé *Hugues*, y demande justice de tous les crimes qu'il impute au pape. *Grégoire* y est déposé à la pluralité des voix, mais il fallait avoir une armée pour aller à Rome soutenir ce jugement.

Le pape, de son côté, dépose l'empereur par une bulle : *Je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume teutonique & l'Italie, & je délivre ses sujets du serment de fidélité.*

Grégoire, plus habile que l'empereur, savait bien que ces excommunications seraient secondées par des guerres civiles. Il met les évêques allemands dans son parti. Ces évêques gagnent des seigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de *Henri*, se joignent à eux. L'excommunication de *Henri IV* leur sert de prétexte.

Ce même *Guelphe* à qui l'empereur avait donné la Bavière s'arme contre lui de ses bienfaits, & soutient les mécontens.

Enfin la plupart des mêmes évêques & des mêmes princes qui avaient déposé *Grégoire VII* soumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décrètent que le pape viendra juger définitivement l'empereur dans Augsbourg.

L'empereur veut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg; 1077.
& par une résolution inouïe, il va, suivi de peu de domestiques, demander au pape l'absolution.

Le pape était alors dans la forteresse de Canosse sur

l'Apennin avec la comtesse *Mathilde*, propre cousine de l'empereur.

Cette comtesse *Mathilde* est la véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs & les papes, qui ont si long-temps désolé l'Italie. Elle possédait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Vérone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de St Pierre de Viterbe jusqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la marche d'Ancone. On l'appelait la grande comtesse, quelquefois duchesse; il n'y avait alors aucune formule de titres usitée en Europe; on disait aux rois votre excellence, votre sérénité, votre grandeur, votre grâce, indifféremment. Le titre de majesté était rarement donné aux empereurs, & c'était plutôt une épithète qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encore un diplome d'une donation de *Mathilde* à l'évêque de Modène, qui commence ainsi: *En présence de Mathilde, par la grâce de* DIEU, *duchesse & comtesse.* Sa mère, sœur de *Henri III*, & très-maltraitée par son frère, avait nourri cette puissante princesse dans une haine implacable contre la maison de *Henri*. Elle était soumise au pape, qui était son directeur, & que ses ennemis accusaient d'être son amant. Son attachement à *Grégoire* & sa haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de toutes ses terres au pape; du moins à ce qu'on prétend.

C'est en présence de cette comtesse *Mathilde* qu'au mois de janvier 1077 l'empereur, pieds nus & couvert d'un cilice, se prosterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui sera en tout parfaitement soumis, & qu'il ira attendre son arrêt à Augsbourg.

Tous

Tous les feigneurs lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontens du pape que de l'empereur. La donation de *Mathilde* leur donnait des alarmes. Ils promettent à *Henri IV* de le fecourir, s'il caffe le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encore; un empereur allemand fecouru par l'Italie, & abandonné par l'Allemagne.

Les feigneurs & les évêques affemblés à Forcheim en Franconie, animés par les légats du pape, dépofent l'empereur, & réuniffent leurs fuffrages en faveur de *Rodolphe* de Reinfeld, duc de Suabe.

Grégoire fe conduit alors en juge fuprême des rois. Il a dépofé *Henri IV*, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu fon ordre précis pour facrer le nouvel élu à Mayence. Il déclare de la forteresse de Canoffe, où les feigneurs lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur & pour roi d'Allemagne celui des concurrens qui lui obéira le mieux. 1078.

Henri IV repaffe en Allemagne, ranime fon parti, lève une armée. Prefque toute l'Allemagne eft mife par les deux partis à feu & à fang.

On voit tous les évêques en armes dans cette guerre. Un évêque de Strasbourg, partifan de *Henri*, va piller tous les couvens déclarés pour le pape. 1079.

Pendant qu'on fe bat en Allemagne, *Grégoire VII* échappé aux Lombards excommunie de nouveau *Henri;* & par fa bulle du 7 mars, *Nous donnons*, dit-il, *le royaume teutonique à Rodolphe*, *&* *nous condamnons Henri à être vaincu*. 1080.

Il envoie à *Rodolphe* une couronne d'or avec ce mauvais vers si connu :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV, de son côté, assemble trente évêques & quelques seigneurs allemands & lombards à Brixen, & dépose le pape pour la seconde fois aussi inutilement que la première.

Bertrand comte de Provence, se soustrait à l'obéissance des deux empereurs, & fait hommage au pape. La ville d'Arles reste fidelle à *Henri*.

Grégoire VII se fortifie de la protection des princes normands, & leur donne une nouvelle investiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage *Rodolphe* & son parti, & leur promet que *Henri* mourra cette année. Mais dans la fameuse bataille de Mersebourg, *Henri IV*, assisté de *Godefroi de Bouillon*, fait retomber la prédiction du pape sur *Rodolphe* son compétiteur, blessé à mort par *Godefroi* même.

1081. *Henri* se venge sur la Saxe qui devient alors le pays le plus malheureux.

Avant de partir pour l'Italie, il donne sa fille *Agnès* au baron *Fréderic* de *Stauffen*, qui l'avait aidé, ainsi que *Godefroi de Bouillon*, à gagner la bataille décisive de Mersebourg. Le duché de Suabe est sa dot. C'est l'origine de l'illustre & malheureuse maison de Suabe.

Henri vainqueur passe en Italie. Les places de la comtesse *Mathilde* lui résistent. Il amenait avec lui un pape de sa façon, nommé *Guibert* : mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

Les Saxons se font un fantôme d'empereur : c'est un comte *Hermann* à peine connu. 1082.

Henri assiège Rome. *Grégoire* lui propose de venir encore lui demander l'absolution, & lui promet de le couronner à ce prix. *Henri* pour réponse prend la ville; le pape s'enferme dans le château St Ange. 1083.

Robert Guiscard vient à son secours, quoiqu'il eût eu aussi quelques années auparavant sa part des excommunications que *Grégoire* avait prodiguées. On négocie : on fait promettre au pape de couronner *Henri.*

Grégoire, pour tenir sa promesse, propose de descendre la couronne du haut du château St Ange avec une corde, & de couronner ainsi l'empereur.

Henri ne s'accommode point de cette plaisante cérémonie; il fait introniser son anti-pape *Guibert*, & est couronné solemnellement par lui. 1084.

Cependant *Robert Guiscard* ayant reçu de nouvelles troupes, cet aventurier normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château St Ange, devient à la fois son protecteur & son maître, & l'emmène à Salerne, où *Grégoire* demeura jusqu'à sa mort prisonnier de ses libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois & en martyr de l'Eglise.

L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui & son pape, & se hâte de retourner en Allemagne, comme tous ses prédécesseurs, qui paraissaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les divisions de l'Allemagne le rappelaient : il fallait écraser l'anti-empereur, & dompter les Saxons; mais il ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conséquent de succès entiers. 1085.

1086. Il soumet la Thuringe ; mais la Bavière soulevée par l'ingratitude de *Guelfe*, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître son gendre, se déclarent contre lui ; & la guerre civile est dans toute l'Allemagne.

1087. *Grégoire VII* étant mort, *Didier*, abbé du Mont-Cassin, est pape sous le nom de *Victor III*. La comtesse *Mathilde*, fidelle à sa haine contre *Henri IV*, fournit des troupes à ce *Victor*, pour chasser de Rome la garnison de l'empereur, & son pape *Guibert*. *Victor* meurt, & Rome n'est pas moins soustraite à l'autorité impériale.

1088. L'anti-empereur *Hermann* n'ayant plus ni argent ni troupes vient se jeter aux genoux de *Henri IV*, & meurt ensuite ignoré.

1089. *Henri IV* épouse une princesse russe, veuve d'un marquis de Brandebourg de la maison de *Stade ;* ce n'était pas un mariage de politique.

Il donne le marquisat de Misnie au comte de *Lanzberg*, l'un des plus anciens seigneurs saxons. C'est de ce marquis de *Misnie* que descend toute la maison de *Saxe*.

Ayant pacifié l'Allemagne, il repasse en Italie ; le plus grand obstacle qu'il y trouve est toujours cette comtesse *Mathilde*, remariée depuis peu avec le jeune *Guelfe*, fils de cet ingrat *Guelfe* à qui *Henri IV* avait donné la Bavière.

La comtesse soutient la guerre dans ses Etats contre l'empereur, qui retourne en Allemagne sans avoir presque rien fait.

Ce *Guelfe*, mari de la comtesse *Mathilde*, est, dit-on, la première origine de la faction des *Guelfes*, par laquelle on désigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de

Gibelin fut long-temps depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que *Henri*, fils de *Conrad III*, naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre est aussi probable & aussi incertaine que les autres.

Le nouveau pape *Urbain II*, auteur des croisades, poursuit 1090.
Henri IV avec non moins de vivacité que *Grégoire VII*.

Les évêques de Constance & de Passau soulèvent le peuple. Sa nouvelle femme *Adélaïde* de Russie, & son fils *Conrad*, né de *Berthe*, se révoltent contre lui; jamais empereur, ni mari, ni père ne fut plus malheureux que *Henri IV*.

L'impératrice *Adélaïde* & *Conrad* son beau-fils passent 1091.
en Italie. La comtesse *Mathilde* leur donne des troupes & de l'argent. *Roger*, duc de Calabre, marie sa fille à *Conrad*.

Le pape *Urbain*, ayant fait cette puissante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

L'empereur en partant d'Italie avait laissé une gar- 1092.
nison dans Rome; il était encore maître du palais de Latran, qui était assez fort, & où son pape *Guibert* était revenu.

Le commandant de la garnison vend au pape la garnison & le palais. *Géofroi*, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à *Urbain II* l'argent qu'il faut pour ce marché; & *Urbain II* le rembourse par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui & à ses successeurs. Ainsi dans tous les gouvernemens monarchiques, la vanité a toujours fait ses marchés avec l'avarice. Le pape *Guibert* s'enfuit.

1093.
Les esprits s'occupent pendant ces années en Europe 1094.
de l'idée des croisades, que le fameux ermite *Pierre* 1095.

prêchait par-tout avec un enthousiasme qu'il communiquait de ville en ville.

Grand concile, ou plutôt assemblée prodigieuse à Plaisance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes; & le concile se tenait en plein champ. Le pape y propose la croisade.

L'impératrice *Adélaïde* & la comtesse *Mathilde* y demandent solemnellement justice de l'empereur *Henri IV.*

Conrad vient baiser les pieds d'*Urbain II*, lui prête serment de fidélité, & conduit son cheval par la bride. *Urbain* lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux investitures. Ensuite il le baise à la bouche, & mange avec lui dans Crémone.

1096. La croisade ayant été prêchée en France avec plus de succès qu'à Plaisance, *Gautier sans avoir*, l'ermite *Pierre* & un moine allemand nommé *Godescald* prennent leur chemin par l'Allemagne, suivis d'une armée de vagabonds.

1097. Comme ces vagabonds portaient la croix & n'avaient point d'argent, & que les Juifs qui fesaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, les croisés commencèrent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Mayence, à Trèves & dans plusieurs autres villes; on les égorge, on les brûle: presque toute la ville de Mayence est réduite en cendres par ces désordres.

L'empereur *Henri* réprime ces excès autant qu'il le peut, & laisse les croisés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils sont presque tous massacrés.

Le jeune *Guelfe* se brouille avec sa femme *Mathilde*; il se sépare d'elle, & cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

Henri tient une diète à Aix-la-Chapelle, où il fait déclarer son fils *Conrad* indigne de jamais régner. 1098.

Il fait élire & couronner son second fils *Henri*, ne se doutant pas qu'il aurait plus à se plaindre du cadet que de l'aîné. 1099.

L'autorité de l'empereur est absolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne. 1100.

Conrad le rebelle meurt subitement à Florence. Le pape *Pascal II*, auquel les faibles lieutenans de l'empereur en Italie opposaient en vain des anti-papes, excommunie *Henri IV*, à l'exemple de ses prédécesseurs. 1101.

La comtesse *Mathilde*, brouillée avec son mari, renouvelle sa donation à l'Eglise romaine. 1102.

Brunon, archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, investi par l'empereur, va à Rome, où il est obligé de demander pardon d'avoir reçu l'investiture.

Henri IV promet d'aller à la Terre-sainte; c'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits. 1104.

Mais dans ce même temps, l'archevêque de Mayence & l'évêque de Constance, légats du pape, voyant que la croisade de l'empereur n'est qu'une feinte, excitent son fils *Henri* contre lui; ils le relèvent de l'excommunication qu'il a, disent-ils, encourue *pour avoir été fidelle à son père.* Le pape l'encourage; on gagne plusieurs seigneurs saxons & bavarois. 1105.

Les partisans du jeune *Henri* assemblent un concile & une armée. On ne laisse pas de faire dans ce concile des lois sages; on y confirme ce qu'on appelle la *trève de* DIEU; monument de l'horrible barbarie de ces temps-là. Cette trève était une défense aux seigneurs & aux barons, tous

en guerre les uns contre les autres, de se tuer les dimanches & les fêtes.

Le jeune *Henri* proteste dans le concile qu'il est prêt de se soumettre à son père, si son père se soumet au pape. Tout le concile cria *Kyrie-eleyson*; c'était la prière des armées & des conciles.

Cependant ce fils révolté met dans son parti le marquis d'Autriche & le duc de Bohème. Les ducs de Bohème prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti se fortifie; l'empereur écrit en vain au pape *Pascal*, qui ne l'écoute pas. On indique une diète à Mayence pour appaiser tant de troubles.

Le jeune *Henri* feint de se réconcilier avec son père; il lui demande pardon les larmes aux yeux; & l'ayant attiré près de Mayence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter & le retient en prison.

1106. La diète de Mayence se déclare pour le fils perfide contre le père malheureux. On signifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune *Henri*; on les lui prend de force, on les porte à Mayence. L'usurpateur dénaturé y est couronné; mais il assure en soupirant que c'est malgré lui, & qu'il rendra la couronne à son père, dès que *Henri IV* sera obéissant au pape.

On trouve dans les constitutions de Goldast une lettre de l'empereur à son fils, par laquelle il le conjure de souffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un asile. *Laissez-moi*, dit-il, *rester à Liége, si non en empereur, du moins en réfugié; qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je sois forcé de mendier de nouveaux asiles dans le temps de pâques. Si vous m'accordez ce que je vous demande,*

je vous en aurai une grande obligation : si vous me refusez, j'irai plutôt vivre en villageois dans les pays étrangers que de marcher ainsi d'opprobre en opprobre dans un empire qui autrefois fut le mien.

Quelle lettre d'un empereur à son fils! L'hypocrite & l'inflexible dureté de ce jeune prince rendit quelques partisans à *Henri IV*. Le nouvel élu voulant violer à Liége l'asile de son père fut repoussé. Il alla demander en Alsace le serment de fidélité, & les Alsaciens pour tout hommage battirent les troupes qui l'accompagnaient, & le contraignirent de prendre la fuite; mais ce léger échec ne fit que l'irriter & qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la basse Lorraine protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape *Pascal* écrit au comte de Hainaut : *Poursuivez par-tout Henri, chef des hérétiques, & ses fauteurs; vous ne pouvez offrir à* DIEU *de sacrifices plus agréables.*

Henri IV enfin, presque sans secours, prêt d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni; il semble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 août, accablé de douleur, & en s'écriant : DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide;* c'était une opinion aussi ancienne que vaine, que DIEU exauçait les malédictions des mourans, & surtout des pères ; erreur utile si elle eût pu effrayer ceux qui méritaient ces malédictions.

Le fils dénaturé de *Henri IV* vient à Liége, fait déterrer de l'église le corps de son père, comme celui d'un excommunié, & le fait porter à Spire dans une cave.

HENRI V,

DIX-NEUVIEME EMPEREUR.

LES feigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de fouveraineté. Ils s'appelaient *coimperantes*, fe regardant comme des fouverains dans leurs fiefs, & vaffaux de l'Empire, non de l'empereur. Ils recevaient à la vérité de lui les fiefs vacans; mais la même autorité qui les leur donnait ne pouvait les leur ôter. C'eft ainfi qu'en Pologne le roi confère les palatinats, & la république feule a le droit de deftitution. En effet, on peut recevoir par grâce, mais on ne doit être dépoffédé que par juftice. Plufieurs vaffaux de l'Empire s'intitulaient déjà ducs & comtes *par la grâce de* DIEU.

Cette indépendance que les feigneurs s'affuraient, & que les empereurs voulaient réduire, contribua pour le moins autant que les papes aux troubles de l'Empire & à la révolte des enfans contre leurs pères.

La force des grands s'accroiffait de la faibleffe du trône. Ce gouvernement féodal était à peu près le même en France & en Arragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie; tous les feigneurs s'y cantonnaient; l'Europe était toute hériffée de châteaux, & couverte de brigands; la barbarie & l'ignorance régnaient. Les habitans des campagnes étaient dans la fervitude, les bourgeois des villes méprifés & rançonnés; & à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de mifères.

La première chofe que fait *Henri V*, dès qu'il s'eft fait couronner, eft de maintenir ce même droit des inveftitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner fon père.

Le pape *Pascal* étant venu en France va jusqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes & les évêques allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuse ambassade refuse d'abord de faire la première visite au pape. Ils se rendent pourtant chez lui à la fin. *Brunon*, archevêque de Trèves, soutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque réclamât contre ces investitures & ces hommages, dont les évêques se plaignaient tant; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occasions l'intérêt général.

Ces quatre années ne sont guère employées qu'à des 1107.
guerres contre la Hongrie & contre une partie de la 1108.
Pologne; guerres sans sujet, sans grand succès de part 1109.
ni d'autre, qui finissent par la lassitude de tous les partis, 1110.
& qui laissent les choses comme elles étaient.

L'empereur, à la fin de cette guerre, épouse la fille de 1111.
Henri I roi d'Angleterre, fils & second successeur de
Guillaume le conquérant. On prétend que sa femme eut pour 1112.
dot une somme qui revient à environ neuf cents mille livres sterling. Cela composerait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, & de vingt millions de France. Les historiens manquent tous d'exactitude sur ces faits; & l'histoire de ces temps-là n'est que trop souvent un ramas d'exagérations.

Enfin l'empereur pense à l'Italie & à la couronne impériale; & le pape *Pascal II*, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des investitures.

Henri V envoie à Rome des ambassadeurs, suivis d'une armée. Cependant il promet, par un écrit conservé encore

au vatican, de renoncer aux investitures, de laisser aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné ; & ce qui est assez étrange, après de telles soumissions, il promet de ne tuer ni de mutiler le souverain pontife.

Pascal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevans de l'Empire : par cet accord, les évêques perdaient beaucoup, le pape & l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie & d'Allemagne qui étaient à Rome protestent contre cet accord ; *Henri V*, pour les appaiser, leur propose d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en possession. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, lassé de toutes ces contestations, dit qu'il veut être couronné & sacré sans aucune condition. Tout cela se passait dans l'église de S[t] Pierre pendant la messe ; & à la fin de la messe l'empereur fait arrêter le pape par ses gardes.

Il se fait un soulèvement dans Rome en faveur du pape. L'empereur est obligé de se sauver ; il revient sur le champ avec des troupes ; donne dans Rome un sanglant combat ; tue beaucoup de romains, & surtout de prêtres, & emmène le pape prisonnier avec quelques cardinaux.

Pascal fut plus doux en prison qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. *Henri V*, au bout de deux mois, reconduit à Rome le saint père à la tête de ses troupes. Le pape le couronne empereur le 13 avril, & lui donne en même temps la bulle par laquelle il lui confirme le droit des investitures. Il est remarquable qu'il ne lui donne dans cette bulle que le titre de *dilection*.

Il l'eſt encore plus que l'empereur & le pape communièrent de la même hoſtie, & que le pape dit en donnant la moitié de l'hoſtie à l'empereur : *Comme cette partie du ſacrement eſt diviſée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix ſoit ſéparé du royaume de* JESUS-CHRIST.

Henri V achève cette comédie, en demandant au pape la permiſſion de faire enterrer ſon père en terre ſainte, lui aſſurant qu'il eſt mort pénitent : & il retourne en Allemagne faire les obſèques de *Henri IV* ſans avoir affermi ſon pouvoir en Italie.

Paſcal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux & ſes légats, dans tous les royaumes, déſavouaſſent ſa condeſcendance pour *Henri V.*

Il aſſemble un concile dans la baſilique de S[t] Jean de Latran. Là, en préſence de trois cents prélats, il demande pardon de ſa faibleſſe, offre de ſe démettre du pontificat, caſſe, annulle tout ce qu'il a fait, & s'avilit lui-même pour relever l'Egliſe.

Il ſe peut que *Paſcal II* & ſon concile n'euſſent pas 1113.
fait cette démarche, s'ils n'euſſent compté ſur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours ſuivi le ſacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au ſujet du fiſc impérial ; autre ſource de guerres civiles.

Lothaire, duc de Saxe, depuis empereur, eſt à la tête 1114.
de la faction contre *Henri V.* Cet empereur ayant à combattre les Saxons, comme ſon père, eſt défendu comme lui par la maiſon de Suabe. *Fréderic de Stauffen*, duc du Suabe, père de l'empereur *Barberouſſe*, empêche *Henri V* de ſuccomber.

1115. Les ennemis les plus dangereux de *Henri V* sont trois prêtres ; le pape en Italie ,l'archevêque de Mayence, qui bat quelquefois ses troupes, & l'évêque de Vurtzbourg *Erlang*, qui, envoyé par lui aux ligueurs, le trahit & se range de leur côté.

1116. *Henri V* vainqueur met l'évêque de Vurtzbourg *Erlang* au ban de l'empire. Les évêques de Vurtzbourg se prétendaient seigneurs directs de toute la Franconie ; quoiqu'il y eût des ducs, & que ce duché même appartînt à la maison impériale.

Le duché de Franconie est donné à *Conrad*, neveu de *Henri V*. Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque *Erlang* se défend long-temps dans Vurtzbourg, dispute les remparts l'épée à la main, & s'échappe quand la ville est prise.

La fameuse comtesse *Mathilde* meurt, après avoir renouvelé la donation de tous ses biens à l'Eglise romaine.

1117. L'empereur *Henri V*, déshérité par sa cousine & excommunié par le pape, va en Italie se mettre en possession des terres de *Mathilde*, & se venger du pape. Il entre dans Rome, & le pape s'enfuit chez les nouveaux vassaux & les nouveaux protecteurs de l'Eglise, les princes normands.

Le premier couronnement de l'empereur paraissant équivoque, on en fait un second qui l'est bien davantage. Un archevêque de Brague en Portugal, limousin de naissance, nommé *Bourdin*, s'avise de sacrer l'empereur.

1118. *Henri*, après cette cérémonie, va s'assurer de la Toscane. *Pascal II* revient à Rome avec une petite armée

des princes normands. Il meurt, & l'armée s'en retourne après s'être fait payer.

Les cardinaux feuls élifent *Gaietan*, *Gelafe II. Cincio*, conful de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, faifit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait prifonnier. Cette férocité brutale met Rome en combuftion. *Henri V* va à Rome; *Gelafe* fe retire en France; l'empereur donne le pontificat à fon limoufin *Bourdin*.

Gelafe étant mort au concile de Vienne en Dauphiné, 1119.
les cardinaux qui étaient à ce concile élifent conjointement avec les évêques, & même avec des laïques romains qui s'y trouvaient, *Gui de Bourgogne*, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, & du fang royal de France. Ce n'eft pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de *Calixte II*.

Louis le gros, roi de France, fe rend médiateur dans cette grande affaire des inveftitures entre l'Empire & l'Eglife. On affemble un concile à Reims. L'archevêque de Mayence y arrive avec cinq cents gens d'armes à cheval, & le comte de Troyes va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur & le pape fe rendent à Mouzon. On eft prêt de s'accommoder; & fur une difpute de mots, tout eft plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, & le concile l'excommunie.

Comme il y avait dans ce concile plufieurs évêques 1120.
allemands qui avaient excommunié l'empereur, les autres 1121.
évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les inveftitures.

1122. Enfin, dans une diète de Vorms, la paix de l'Empire & de l'Egliſe eſt faite. Il ſe trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agiſſait pas de ſavoir ſi les empereurs conféraient l'épiſcopat, mais s'ils pouvaient inveſtir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les inveſtitures ſeraient dorénavant données par le ſceptre, & non par un bâton recourbé & par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait inveſtir. *Ego Henricus* DEI *gratiâ Romanorum imperator concedo in omnibus eccleſiis fieri electionem & liberam conſecrationem.* Ce fut une brèche irréparable à l'autorité impériale.

1123. Troubles civils en Bohème, en Hongrie, en Alſace, en Hollande. Il n'y a dans ce temps malheureux que de la diſcorde dans l'Egliſe, des guerres particulières entre tous les grands & de la ſervitude dans les peuples.

1124. Voici la première fois que les affaires d'Angleterre ſe trouvent mêlées avec celles de l'Empire. Le roi d'Angleterre *Henri I*, frère du duc de Normandie, a déjà des guerres avec la France au ſujet de ce duché.

L'empereur lève des troupes, & s'avance vers le Rhin. On voit auſſi que dès ces temps-là même tous les ſeigneurs allemands ne ſecondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Pluſieurs refuſent de l'aſſiſter contre une puiſſance qui, par ſa poſition, devait être naturellement la protectrice des ſeigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur ſuzerain; ainſi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vaſſaux de la France.

Les

Les malheurs de l'Europe étaient au comble par une maladie contagieuse. *Henri V* en est attaqué, & meurt à Utrecht le 22 mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet, & d'un mauvais maître. 1125.

LOTHAIRE II,

VINGTIEME EMPEREUR.

VOICI une époque singulière. La France, pour la 1125.
première fois, depuis la décadence de la maison de 1126.
Charlemagne, se mêle en Allemagne de l'élection d'un 1127.
empereur. Le célébre moine *Suger*, abbé de St Denis, & ministre d'Etat sous *Louis le gros*, va à la diète de Mayence avec le cortége d'un souverain, pour s'opposer au moins à l'élection de *Fréderic*, duc de Suabe. Il y réussit, soit par bonheur, soit par intrigues. La diète partagée choisit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils élisent le duc de Saxe, *Lothaire*; & les seigneurs qui étaient présens l'élevèrent sur leurs épaules.

Conrad, duc de Franconie, de la maison de Stauffen-Suabe, & *Fréderic* duc de Suabe protestent contre l'élection. L'abbé *Suger* fut parmi les ministres de France le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. *Conrad* se fait proclamer roi à Spire; mais au lieu de soutenir sa faction, il va se faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ses villes en Allemagne, mais il en gagne en Lombardie.

Sept ou huit guerres à la fois dans le Danemarck & 1128.
dans le Holstein, dans l'Allemagne & dans la Flandre. 1129.

1130. A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes malgré les cardinaux, qui s'étaient réservés ce droit, & persistait à ne reconnaître l'élu que comme son évêque, & non comme son souverain. Rome entière se partage en deux factions. L'une élit *Innocent II*, l'autre élit le fils ou petit-fils d'un juif, nommé *Léon*, qui prend le nom d'*Anaclet*. Le fils du juif, comme plus riche, chasse son compétiteur de Rome. *Innocent II* se réfugie en France, devenue l'asile des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met *Lothaire II* dans ses intérêts, le couronne empereur avec son épouse, & excommunie ses compétiteurs.

1131. L'anti-empereur *Conrad* de Franconie, & l'anti-
1132. pape *Anaclet* ont un grand parti en Italie. L'empereur
1133. *Lothaire* & le pape *Innocent* vont à Rome. Les deux papes se soumettent au jugement de *Lothaire* : il décide pour *Innocent*. L'anti-pape se retire dans le château St Ange, dont il était encore maître. *Lothaire* se fait sacrer par *Innocent II*, selon les usages alors établis. L'un de ces usages était que l'empereur fesait d'abord serment de conserver au pape la vie & les membres : mais on en promettait autant à l'empereur.

Le pape cède l'usufruit des terres de la comtesse *Mathilde* à *Lothaire* & à son gendre le duc de Bavière, seulement leur vie durant, moyennant une redevance annuelle au St Siége. C'était une semence de guerres pour leurs successeurs.

Pour faciliter la donation de cet usufruit, *Lothaire II* baisa les pieds du pape, & conduisit sa mule quelques pas. On croit que *Lothaire* est le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

Les deux rivaux de *Lothaire*, *Conrad* de Franconie & *Fréderic* de Suabe, abandonnés de leurs partis, se réconcilient avec l'empereur & le reconnaissent. 1134. 1135.

On tient à Magdebourg une diète célèbre. L'empereur grec, les Vénitiens y envoient des ambassadeurs pour demander justice contre *Roger*, roi de Sicile ; des ambassadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'Empire serment de fidélité, pour conserver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

Police établie en Allemagne. Hérédités & coutumes des fiefs & des arrière-fiefs confirmées. Magistratures des bourguemestres, des maires, des prévôts, soumises aux seigneurs féodaux. Privilèges des églises, des évêchés & des abbayes confirmés. 1136.

Voyage de l'empereur en Italie. *Roger*, duc de la Pouille, & nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'antipape *Anaclet*, & menaçait Rome. On fait la guerre à *Roger*. 1137.

La ville de Pise avait alors une grande considération dans l'Europe, & l'emportait même sur Venise & sur Gènes. Ces trois villes commerçantes fournissaient à presque tout l'Occident toutes les délicatesses de l'Asie. Elles s'étaient sourdement enrichies par le commerce & par la liberté, tandis que les désolations du gouvernement féodal répandaient presque par-tout ailleurs la servitude & la misère. Les Pisans seuls arment une flotte de quarante galères au secours de l'empereur ; & sans eux, l'empereur n'aurait pu résister. On dit qu'alors on trouva dans la Pouille le premier exemplaire du

Digefte, & que l'empereur en fit préfent à la ville de Pife.

Lothaire II meurt en paffant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III,

VINGT-UNIEME EMPEREUR.

1138. HENRI, duc de Bavière, furnommé *le fuperbe*, qui poffédait la Saxe, la Mifnie, la Thuringe, en Italie Vérone & Spolète, & prefque tous les biens de la comteffe *Mathilde*, fe faifit des ornemens impériaux, & crut que fa grande puiffance le ferait reconnaître empereur; mais ce fut précifément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les feigneurs fe réuniffent en faveur de *Conrad*, le même qui avait difputé l'Empire à *Lothaire II*. *Henri de Bavière*, qui paraiffait fi puiffant, eft le troifième de ce nom qui eft mis au ban de l'Empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encore que fuperbe, puifqu'étant fi puiffant, il put à peine fe défendre.

Comme le nom de la maifon de ce prince était *Guelfe*, ceux qui tinrent fon parti furent appelés les *Guelfes*, & on s'accoutuma à nommer ainfi les ennemis des empereurs.

1139. On donne à *Albert d'Anhalt*, furnommé l'*ours*, marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux *Guelfes*; on donne la Bavière au marquis d'Autriche. Mais enfin, *Albert l'ours* ne pouvant fe mettre en poffeffion de la Saxe, on s'accommode. La Saxe refte à la maifon des *Guelfes*, la Bavière à celle d'*Autriche*: tout a changé depuis.

1140. *Henri le fuperbe* meurt, & laiffe au berceau *Henri le lion*. Son frère *Guelfe* foutient la guerre. *Roger*, roi de Sicile,

lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit qu'à peine les princes normands sont puissans en Italie qu'ils songent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes sortes de moyens. *Fréderic Barberousse*, neveu de *Conrad*, & si célébre depuis, se signale déjà dans cette guerre.

Jamais temps ne parut plus favorable aux empereurs pour venir établir dans Rome cette puissance qu'ils ambitionnèrent toujours, & qui fut toujours contestée. Depuis 1140 jusqu'à 1146.

Arnaud de Brescia, disciple d'*Abélard*, homme d'enthousiasme, prêchait dans toute l'Italie contre la puissance temporelle des papes & du clergé. Il persuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être persuadés, & surtout les Romains.

En 1144, sous le court pontificat de *Lucius II*, les Romains veulent encore rétablir l'ancienne république; ils augmentent le sénat, ils élisent patrice un fils de l'antipape *Pierre de Léon*, nommé *Jourdain*, & donnent au patrice le pouvoir tribunitial. Le pape *Lucius* marche contre eux, & est tué au pied du capitole.

Cependant *Conrad III* ne va point en Italie, soit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, soit que la passion épidémique des croisades ait déjà passé jusqu'à lui.

St Bernard, abbé de Clervaux, ayant prêché la croisade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc? il n'entendait point le tudesque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles. Cela peut être: mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie; car il annonça de la part de DIEU les plus grands succès. 1146.

L'empereur se croise à Spire avec beaucoup de seigneurs.

1147. *Conrad III* fait les préparatifs de sa croisade dans la diète de Francfort. Il fait, avant son départ, couronner son fils *Henri* roi des Romains. On établit le conseil impérial de Rotvell, pour juger les causes en dernier ressort. Ce conseil était composé de douze barons. La présidence fut donnée comme un fief à la maison de *Schults*, c'est-à-dire, à condition de foi & hommage, & d'une redevance. Ces espèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque sur le Danube avec le célèbre évêque de Freisingen, qui a écrit l'histoire de ce temps, avec ceux de Ratisbonne, de Passau, de Basle, de Metz, de Toul. *Fréderic Barberousse*, le marquis d'Autriche, *Henri* duc de Bavière, le marquis de Montferrat sont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord si brillantes, & bientôt après si malheureuses. Déjà était érigé le petit royaume de Jérusalem : les Etats d'Antioche, d'Edesse, de Tripoli de Syrie s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée & de Sidon; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

1148. L'intempérance fait périr une partie de l'armée allemande. De-là tous ces bruits que l'empereur grec a empoisonné les fontaines pour faire périr les croisés.

Conrad & *Louis le jeune*, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les musulmans, il va en pélérinage à Jérusalem, au lieu de se rendre maître de Damas, qu'il assiége ensuite inutilement. Il s'en retourne presque sans armée sur les

vaisseaux de son beau-frère *Manuel Comnène*; il aborde dans le golfe de Venise, n'osant aller en Italie, encore moins se présenter à Rome pour y être couronné.

La perte de toutes ces prodigieuses armées de croisés, dans les pays où *Alexandre* avait subjugué avec quarante mille hommes un empire beaucoup plus puissant que celui des Arabes & des Turcs, démontre que dans ces entreprises des chrétiens il y avait un vice radical qui devait nécessairement les détruire : c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs, & par conséquent la désunion, le désordre & l'imprudence. 1148. 1149.

La seule croisade raisonnable qu'on fit alors fut celle de quelques seigneurs flamands & anglais, mais principalement de plusieurs allemands des bords du Rhin, du Mein & du Veser, qui s'embarquèrent pour aller secourir l'Espagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des secours : & il valait mieux assister l'Espagne contre les usurpateurs que d'aller à Jérusalem, sur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, & où il n'y avait rien à gagner. Les croisés prirent Lisbonne, & la donnèrent au roi *Alfonse*.

On en fesait une autre contre les païens du Nord; car l'esprit du temps chez les chrétiens était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberstad, de Munster, de Mersebourg, de Brandebourg, plusieurs abbés animent cette croisade. On marche avec une armée de soixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitans de la Poméranie, de la Prusse & des bords de la mer baltique. Cette croisade se fait sans consulter l'empereur, & elle tourne même contre lui.

Henri le lion, duc de Saxe, à qui *Conrad* avait ôté la Bavière, était à la tête de la croisade contre les païens; il les laissa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens & pour reprendre la Bavière.

1150. L'empereur, pour tout fruit de son voyage en Palestine,
1151. ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile sous le nom de *guerre sainte*. Il a bien de la peine avec le secours des Bavarois & du reste de l'Allemagne à contenir *Henri le lion* & les *Guelfes*.

1152. *Conrad III* meurt à Bamberg le 15 février, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils.

FREDERIC PREMIER, DIT BARBEROUSSE,

VINGT-DEUXIEME EMPEREUR.

1152. FREDERIC *I* est élu à Francfort par le consentement de tous les princes. Son sécrétaire *Amandus* rapporte dans ses annales, dont on a conservé des extraits, que plusieurs seigneurs de la Lombardie y donnèrent leur suffrage en ces termes : *O vous officiez* officiati, *si vous y consentez, Fréderic aura la force de son empire.*

Ces *officiati* étaient alors au nombre de six; les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan: on y ajouta depuis le grand-échanson. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaissaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui se chargaient de la cérémonie.

Les seigneurs italiens assistèrent à cette élection de *Fréderic* : rien n'est plus naturel. On croyait à Francfort donner l'Empire romain en donnant la couronne d'Allemagne ; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédécesseur de *Fréderic Barberousse* n'avait eu aucune autorité ni à Rome ni dans l'Italie : & il était de l'intérêt de l'élu que les grands vassaux de l'Empire romain joignissent leur suffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-Chapelle : & tous les évêques l'avertissent qu'il n'a point l'Empire par droit d'hérédité. L'avertissement était inutile ; le fils du dernier empereur, abandonné, en était une assez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus imposante. Deux concurrens, *Svenon* & *Canut*, disputaient depuis longtemps le Danemarck : *Fréderic* se fait arbitre ; il force *Canut* à céder ses droits. *Svenon* soumet le Danemarck à l'Empire dans la ville de Mersebourg. Il prête serment de fidélité, il est investi par l'épée. Ainsi au milieu de tant de troubles, on voit des rois de Pologne, de Hongrie, de Danemarck aux pieds du trône impérial.

Le marquisat d'Autriche est érigé en duché en faveur de *Henri Jasamergott*, qu'on ne connaît guère, & dont la postérité s'éteignit environ un siècle après. 1153.

Henri le lion, ce duc de Saxe de la maison *Guelfe*, obtient l'investiture de la Bavière parce qu'il l'avait presque toute reconquise ; & il devient partisan de *Fréderic Barberousse* autant qu'il avait été ennemi de *Conrad I*.

Le Pape *Eugène III* envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Mayence, accusé d'avoir dissipé les biens de son église, & l'empereur le permet.

1154. En récompense *Fréderic Barberousse* répudie sa femme, *Marie de Vocbourg* ou *Vohenbourg*, sans que le pape *Adrien IV*, alors siégeant à Rome le trouve mauvais.

1155. *Fréderic* reprend sur l'Italie les desseins de ses prédécesseurs. Il réduit plusieurs villes de Lombardie qui voulaient se mettre en république, mais Milan lui résiste.

Il se saisit au nom de *Henri*, son pupille, fils de *Conrad III*, des terres de la comtesse *Mathilde*, est couronné à Pavie & député vers *Adrien IV*, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape est un des grands exemples de ce que peuvent le mérite personnel & la fortune. Né anglais, fils d'un mendiant, long-temps mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné, enfin porté au comble de la grandeur, il avait d'autant plus d'élévation dans l'esprit qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vassal, & craignait de se donner un maître. Les troubles précédens avaient introduit la coutume que, quand l'empereur venait se faire sacrer, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, & l'empereur commençait par jurer que le pape ne serait ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le St Siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile & de Naples, devenu voisin & vassal dangereux.

L'empereur & le pape se ménagent l'un l'autre. *Adrien*, enfermé dans la forteresse de Citta-di-Castello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec son ennemi. Un chevalier armé de toutes pièces vient lui jurer sur l'évangile que ses membres & sa vie seront en sureté; & l'empereur lui livre ce fameux *Arnaud de Brescia* qui

avait foulevé le peuple romain contre le pontificat, & qui avait été fur le point de rétablir la république romaine. *Arnaud* eft brûlé à Rome comme un hérétique & comme un républicain que deux fouverains prétendans au defpotifme s'immolaient.

Le pape va au-devant de l'empereur, qui devait, felon le nouveau cérémonial, lui baifer les pieds, lui tenir l'étrier & conduire fa haquenée blanche l'efpace de neuf pas romains. L'empereur ne fefait point de difficulté de baifer les pieds, mais il ne voulait point de la bride. Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-Caftello, comme fi *Fréderic Barberouffe* avait donné le fignal d'une guerre civile. On lui fit voir que *Lothaire II* avait accepté ce cérémonial d'humilité chrétienne, il s'y foumit enfin; & comme il fe trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait point appris le métier de palefrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'Eglife, de voir un empereur fervir de palefrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain, devenus auffi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient fonné le tocfin de la liberté, viennent dire à *Fréderic : Nous vous avons fait notre citoyen & notre prince d'étranger que vous étiez* &c. *Fréderic* leur impofe le filence, & leur dit: *Charlemagne & Othon vous ont conquis, je fuis votre maître*, &c.

Fréderic eft facré empereur le 18 juin dans St Pierre.

On favait fi peu ce que c'était que l'Empire, toutes les prétentions étaient fi contradictoires que d'un côté le peuple romain fe fouleva, & il y eut beaucoup de fang verfé, parce que le pape avait couronné l'empereur fans l'ordre du fénat & du peuple: & de l'autre côté le pape

Adrien écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à *Fréderic* le bénéfice de l'empire romain, *Beneficium imperii romani*. Ce mot de *beneficium* signifiait un fief alors.

Il fit de plus exposer en public un tableau qui représentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife ; ce qui était la la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores ;
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.

» Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de » Rome, devient vassal du pape, qui lui donne la » couronne. »

1156. On voit déjà *Fréderic* fort puissant en Allemagne: car il fait condamner le comte palatin du Rhin à son retour dans une diète pour des malversations. La peine était, selon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien sur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Mayence est condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire plusieurs petits châteaux de brigands. Il épouse à Vurtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté, & devient par-là seigneur direct de cette comté relevant de l'Empire.

Le comte son beau-père, nommé *Renaud*, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte-franc, & c'est de-là qu'est venu le nom de Franche-Comté.

1157. Les Polonais refusent de payer leur tribut, qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. *Fréderic* marche vers la

Pologne. Le duc de Pologne donne ſon frère en otage & ſe ſoumet au tribut, dont il paye les arrérages.

Fréderic paſſe à Beſançon devenu ſon domaine; il y reçoit des légats du pape avec les ambaſſadeurs de preſque tous les princes. Il ſe plaint avec hauteur à ces légats du terme de *bénéfice* dont la cour de Rome uſait en parlant de l'Empire, & du tableau où *Lothaire II* était repréſenté comme vaſſal du St Siége. Sa gloire & ſa puiſſance, ainſi que ſon droit, juſtifient cette hauteur. Un légat ayant dit: *Si l'empereur ne tient pas l'empire du pape, de qui le tient-il donc?* Le comte palatin pour réponſe veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens ſont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur pour primat des Gaules. La juriſdiction de l'archevêque eſt par cet acte mémorable étendue ſur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplome ſubſiſte encore. Le ſceau eſt dans une petite bulle ou boîte d'or. C'eſt de cette manière de ſceller que le nom de bulle a été donné aux conſtitutions.

L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohême 1158.
Uladiſlas ſa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même celui de monarque; & on était roi par la grâce de l'empereur, ſans que la province dont on devenait roi fût un royaume: de ſorte que l'on voit dans les commencemens, tantôt des rois, tantôt des ducs de Hongrie, de Pologne, de Bohême.

Il paſſe en Italie; d'abord le comte palatin & le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'empire, vont recevoir les ſermens de pluſieurs villes; ces ſermens étaient conçus en ces termes: *Je jure d'être toujours fidelle à monſeigneur l'empereur Fréderic contre tous ſes ennemis, &c.* Comme il était brouillé alors

avec le pape à caufe de l'aventure des légats à Befançon, il femblait que ces fermens fuffent exigés contre le Saint Siége.

Il ne paraît pas que les papes fuffent alors fouverains des terres données par *Pepin*, par *Charlemagne* & par *Othon I*. Les commiffaires de l'empereur exercent tous les droits de la fouveraineté dans la Marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Ausbourg, où il affemble fon armée. *Fréderic* marche à Milan ; cette ville était déjà la plus puiffante de la Lombardie ; & Pavie & Ravenne étaient peu de chofe en comparaifon : elle s'était rendue libre dès le temps de l'empereur *Henri V;* la fertilité de fon territoire & furtout fa liberté l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder fa liberté; mais *Fréderic* veut l'argent & la fujétion. La ville eft affiégée & fe défend ; bientôt fes confuls capitulent : on leur ôte le droit de battre monnaie & tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer neuf mille marcs d'argent. Tous les habitans font ferment de fidélité, Milan, fans duc & fans comte, fut gouvernée en ville fujette.

Fréderic fait commencer à bâtir le nouveau Lodi fur la rivière d'Adda ; il donne de nouvelles lois en Italie, & commence par ordonner que toute ville qui tranfgreffera ces lois payera cent marcs d'or; un marquis cinquante; un comte quarante ; & un feigneur châtelain vingt. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra fe partager ; & comme les vaffaux, en prêtant hommage aux feigneurs des grands fiefs, leur juraient de les fervir indiftinctement envers & contre tous, il ordonne que dans ces fermens on excepte

toujours l'empereur; loi ſagement contraire aux coutumes féodales de France, par leſquelles un vaſſal était obligé de ſervir ſon ſeigneur en guerre contre le roi : ce qui était, comme nous l'avons dit ailleurs, une juriſprudence de guerres civiles.

Les Génois & les Piſans avaient depuis long-temps enlevé la Corſe & la Sardaigne aux Sarraſins, & s'en diſputaient encore la poſſeſſion; c'eſt une preuve qu'ils étaient très-puiſſans : mais *Fréderic*, plus puiſſant qu'eux, envoie des commiſſaires dans ces deux villes; & parce que les Génois le traverſent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, & les empêche de continuer à fortifier Gènes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comteſſe *Mathilde*, dont les papes ne poſſédaient rien; il les donne à un *Guelfe*, couſin du duc de Saxe & de Bavière. On oublie le neveu de cette comteſſe, fils de l'empereur *Conrad*, lequel avait des droits ſur ces fiefs. En ce temps l'univerſité de Bologne, la première de toutes les univerſités de l'Europe, commençait à s'établir, & l'empereur lui donne des priviléges.

Fréderic I commençait à être plus maître en Italie 1159.
que *Charlemagne* & *Othon* ne l'avaient été : il affaiblit le pape en ſoutenant les prérogatives des ſénateurs de Rome, & encore plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ſes terres.

Adrien IV, pour mieux conſerver le temporel, attaque *Fréderic Barberouſſe* ſur le ſpirituel. Il ne s'agit plus des inveſtitures par un bâton courbé ou droit, mais du ferment que les évêques prêtent à l'empereur; il traite cette cérémonie de ſacrilége, & cependant ſous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occaſion de recouvrer un peu de liberté. *Fréderic* les fait déclarer *déſerteurs & ennemis de l'Empire*; & par l'arrêt leurs biens ſont livrés au pillage, & leurs perſonnes à l'eſclavage; arrêt qui reſſemble plutôt à un ordre d'*Attila* qu'à une conſtitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV ſaiſit ce temps de trouble pour redemander tous les fiefs de la comteſſe *Mathilde*, le duché de Spolète, la Sardaigne & la Corſe. L'empereur ne lui donne rien; il aſſiége Crême qui avait pris le parti de Milan, prend Crême & la pille. Milan reſpira & jouit quelque temps du bonheur de devoir ſa liberté à ſon courage.

1160. Après la mort du pape *Adrien IV*, les cardinaux ſe partagent; la moitié élit le cardinal *Roland*, qui prend le nom d'*Alexandre III*, ennemi déclaré de l'empereur: l'autre choiſit *Octavien* ſon partiſan, qui s'appelle *Victor*. *Fréderic Barberouſſe*, uſant de ſes droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. *Alexandre* refuſe de reconnaître ce concile; *Victor* s'y préſente; le concile juge en ſa faveur; l'empereur lui baiſe les pieds & conduit ſon cheval comme celui d'*Adrien*. Il ſe ſoumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître.

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur & abſout ſes ſujets du ſerment de fidélité. On voit bien que le pape comptait ſur le ſecours des rois de Naples & de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi ſans avoir un prince tout prêt à ſoutenir par les armes cette hardieſſe eccléſiaſtique: le pape comptait ſur le roi de Naples & ſur les plus grandes villes d'Italie.

1161. Les Milanais profitent de ces diviſions; ils oſent attaquer l'armée impériale à Carentia, à quelques milles de Lodi; &

& remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient fecondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger.

L'empereur rétablit fon armée & fes affaires : les Milanais bloqués manquent de vivres ; ils capitulent. Les confuls & huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la fervitude & qui livrait leur ville au pillage ; mais à peine y eft-il entré qu'il fait démolir les portes, les remparts, tous les édifices publics, & on fème du fel fur leurs ruines, felon l'ancien préjugé très-faux que le fel eft l'emblème de la ftérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards n'avaient pas ainfi traité l'Italie. 1162. Le 27 mars.

Les Génois qui fe prétendaient libres viennent prêter ferment de fidélité ; & en proteftant qu'ils ne donneront point de tribut annuel, ils donnent mille deux cents marcs d'argent ; ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile & la Pouille ; & *Fréderic* leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gènes, depuis Monaco jufqu'à Porto-Venère.

Il marche à Bologne qui était confédérée avec Milan ; il y protège les colléges, & fait démanteler les murailles : tout fe foumet à fa puiffance.

Pendant ce temps l'Empire fait des conquêtes dans le Nord ; le duc de Saxe. s'empare du Meklenbourg pays de Vandales, & y tranfplante des colonies d'allemands.

Pour rendre le triomphe de *Fréderic Barberouffe* complet, le pape *Alexandre III*, fon ennemi, fuit de l'Italie & fe retire en France. *Fréderic* va à Befançon pour intimider le roi de France & le détacher du parti d'*Alexandre*.

C'eſt dans ce temps de ſa puiſſance qu'il ſomme les rois de Danemarck, de Bohème & de Hongrie de venir à ſes ordres donner leurs voix dans une diète contre un pape. Le roi de Danemarck *Valdemar I* obéit; il ſe rendit à Beſançon. On dit qu'il n'y fit ſerment de fidélité que pour le reſte de la Vandalie qu'on abandonnait à ſes conquêtes; d'autres diſent qu'il renouvela l'hommage pour le Danemarck: s'il eſt ainſi, c'eſt le dernier roi de Danemarck qui ait fait hommage de ſon royaume à l'Empire; & cette année 1162 devient par-là une grande époque.

1163. L'empereur va à Mayence, dont le peuple excité par des moines avait maſſacré l'archevêque. Il fit raſer les murailles de la ville; elles ne furent rétablies que longtemps après.

1164. Erfort capitale de la Thuringe, ville dont les archevêques de Mayence ont prétendu la ſeigneurie depuis *Othon IV*, eſt ceinte de murailles, dans le temps qu'on détruit celles de Mayence.

Etabliſſement de la ſociété des villes anſéatiques. Cette union avait commencé par Hambourg & Lubeck, qui feſaient quelque négoce à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles ſe rendirent bientôt utiles & puiſſantes, en fourniſſant du moins le néceſſaire au nord de l'Allemagne; & depuis, lorſque Lubeck qui appartenait au fameux *Henri le lion*, & qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par *Fréderic Barberouſſe*, & fut la première des villes maritimes. Lorſqu'elle eut le droit de battre monnaie, cette monnaie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en n'avait frappé juſqu'alors qu'à un très-bas titre. De-là vient, à ce qu'on a cru, l'argent *eſterling*; de-là vient que

Londres compta par livres esterling, quand elle se fut associée aux villes anséatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ses prédécesseurs : on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il est en Allemagne. Rome se ligue avec Venise par les soins du pape *Alexandre III.* Venise, imprenable par sa situation, était redoutable par son opulence ; elle avait acquis de grandes richesses dans les croisades, auxquelles les Vénitiens n'avaient jusqu'alors pris part qu'en négocians habiles.

Fréderic retourne en Italie, & ravage le Véronais qui était de la ligue. Son pape *Victor* meurt. Il en fait sacrer un autre, au mépris de toutes les lois, par un évêque de Liége. Cet usurpateur prend le nom de *Pascal.*

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à *Fréderic* le titre de roi, & l'empereur le lui donne. Il triple par-tout les impôts, & retourne en Allemagne avec assez d'argent pour se faire craindre.

Diète de Vurtzbourg contre le pape *Alexandre III.* L'empereur exige un serment de tous les princes & de tous les évêques de ne point reconnaître *Alexandre.* Cette diète est célèbre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi & du peuple, contre les prétentions de l'Eglise de Rome. 1165.

Fréderic, pour donner de la considération à son pape *Pascal*, lui fait canoniser *Charlemagne.* Quel saint, & quel faiseur de saints ! Aix-la-Chapelle prend le titre de la capitale de l'Empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnaie.

Henri le lion duc de Saxe & de Bavière, ayant augmenté 1166.

prodigieusement ses domaines, l'empereur n'est pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque de Cologne, hardi & entreprenant, s'unit avec plusieurs autres évêques, avec le comte palatin, le comte de Thuringe & le marquis de Brandebourg. On fait à *Henri le lion* une guerre sanglante. L'empereur les laisse se battre & passe en Italie.

1167. Les Pisans & les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la possession de la Sardaigne, & ne l'obtiennent ni les uns ni les autres.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole si solemnellement cédée aux papes par tant d'empereurs, & patrimoine incontestable de l'Eglise.

La ligue de Venise & de Rome, & la haine que le pouvoir despotique de *Fréderic* inspire engagent Crémone, Bergame, Brescia, Mantoue, Ferrare & d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes & les Romains prennent en même temps les armes.

Les Romains attaquent vers Tusculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Mayence très-célèbre alors, nommé *Christiern* & par un archevêque de Cologne. C'était un spectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanson allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'est que les Allemands, dix fois moins nombreux, défirent entièrement les Romains. *Fréderic* marche alors d'Ancone à Rome; il l'attaque, il brûle la ville Léonine; & l'église de St Pierre est presque consumée.

Le pape *Alexandre* s'enfuit à Bénévent. L'empereur se fait couronner avec l'impératrice *Béatrix* par son antipape *Pascal* dans les ruines de St Pierre.

De là *Fréderic* revole contre les villes confédérées. La contagion qui défole fon armée les met pour quelques temps en fureté. Les troupes allemandes victorieufes des Romains étaient fouvent vaincues par l'intempérance & par la chaleur du climat.

Alexandre III trouve le fecret de mettre à la fois dans fon parti *Emmanuel* empereur des Grecs & *Guillaume* roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs; tant on croyait l'intérêt commun de fe réunir contre *Barberouffe*. 1168.

En effet ces deux puiffances envoient au pape de l'argent & quelques troupes. L'empereur, à la tête d'une armée très-diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles fous fes yeux, & prefque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il fe retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le pourfuivent dans les montagnes. Il échappe à grande peine, & fe retire en Alface, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie refpire par fa retraite. Les Milanais fe fortifient. Ils bâtiffent aux pieds des Alpes la ville d'Alexandrie à l'honneur du pape. C'eft Alexandrie de la paille, ainfi nommée à caufe de fes maifonnettes couvertes de chaume, qui la diftinguent d'Alexandrie fondée par le véritable *Alexandre*.

En cette année Lunebourg commence à devenir une ville.

L'évêque de Vurtzbourg obtient la jurifdiction civile dans le duché de Franconie. C'eft ce qui fait que fes fucceffeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, coufin germain du fameux *Henri le lion* duc de Saxe & de Bavière, lègue en mourant à l'empereur le duché de Spolète, le marquifat de Tofcane, avec fes

droits ſur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même & à ſes baillis, dont l'un ſe diſait roi.

1169. *Fréderic* fait élire *Henri* ſon fils aîné roi des Romains, tandis qu'il eſt prêt à perdre pour jamais Rome & l'Italie.

Quelques mois après il fait élire ſon ſecond fils *Fréderic* duc d'Allemagne, & lui aſſure le duché de Suabe: les auteurs étrangers ont cru que *Fréderic* avait donné l'Allemagne entière à ſon fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170. *Fréderic* n'eſt plus reconnaiſſable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées & ſon tréſor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. *Henri le lion*, au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, ſe croiſe avec ſes chevaliers ſaxons pour aller ſe battre dans la Paleſtine.

1171. *Henri le lion* trouvant une trève établie en Aſie s'en retourne par l'Egypte. Le ſoudan voulut étonner l'Europe par ſa magnificence & ſa généroſité : il accabla de préſens le duc de Saxe & de Bavière : & entr'autres, il lui donna quinze cents chevaux arabes.

1172. L'empereur aſſemble enfin une diète à Vorms, & demande du ſecours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie ſous ſa puiſſance.

Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Mayence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jaloufes les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Pife; Gènes l'était de Pife & de Florence; & ce font ces divifions qui ont perdu à la fin l'Italie.

L'archevêque de Mayence *Chriftiern* réuffit habilement à détacher les Vénitiens de la ligue : mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne font inébranlables, & Rome les foutient. 1173.

Pendant ce temps *Fréderic* eft obligé d'aller appaifer des troubles dans la Bohème. Il y dépoffède le roi *Ladiflas*, & donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus abfolu qu'il l'était en Allemagne, & plus faible alors au-delà des Alpes.

Il paffe enfin le mont Cenis. Il affiège cette Aléxandrie bâtie pendant fon abfence, & dont le nom lui était odieux; & commence par faire dire aux habitans que s'ils ofent fe défendre, on ne pardonnera ni au fexe ni à l'enfance. 1174.

Les Alexandrins fecourus par les villes confédérées fortent fur les impériaux, & les battent à l'exemple des Milanais. L'empereur pour comble de difgrace eft abandonné par *Henri le lion*, qui fe retire avec fes faxons, très-indifpofé contre *Barberouffe*, qui gardait pour lui les terres de *Mathilde*. 1175.

Il femblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

Fréderic reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Mayence eft à l'autre bout de l'Italie, dans la Marche d'Ancone, avec fes troupes. 1176.

La guerre eft pouffée vivement de deux côtés. L'infanterie milanaife, toute armée de piques, défait

toute la gendarmerie impériale. *Fréderic* échappe à peine poursuivi par les vainqueurs. Il se cache & se sauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le signal de la liberté des Italiens pendant plusieurs années : eux seuls alors purent se nuire.

Le superbe *Fréderic* prévient enfin & sollicite le pape *Alexandre*, retiré dès long-temps dans Anagnia, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maître, & l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui restituer le patrimoine de St Pierre, & de lui donner une partie des terres de la comtesse *Mathilde*. On assemble un congrès à Bologne.

1177. Le pape fait transférer le congrès à Venise, où il se rend sur les vaisseaux du roi de Sicile. Les ambassadeurs de Sicile, & les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Mayence *Christiern* y vient conclure la paix.

Il est difficile de démêler comment cette paix, qui devait assurer le repos des papes & la liberté des Italiens, ne fut qu'une trève de six ans avec les villes lombardes, & de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas question des terres de la comtesse *Mathilde*, qui avaient été la base du traité.

Tout étant conclu, l'empereur se rend à Venise. Le duc le conduit dans sa gondole à St Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare sur la tête. L'empereur sans manteau le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que *Fréderic* n'entendait pas. Après le sermon, l'empereur vient

baiser les pieds du pape, communie de sa main, conduit sa mule dans la place St Marc au sortir de l'Eglise; & *Alexandre III* s'écriait : DIEU *a voulu qu'un vieillard & un prêtre triomphât d'un empereur puissant & terrible.* Toute l'Italie regarda *Alexandre III* comme son libérateur & son père.

La paix fut jurée sur les évangiles par douze princes de l'Empire. On n'écrivait guère alors ces traités. Il y avait peu de clauses ; les sermens suffisaient. Peu de princes allemands savaient lire & signer, & on ne se servait de la plume qu'à Rome. Cela ressemble aux temps sauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier scellé de son sceau, par lequel il promit de n'inquiéter de six ans les villes d'Italie.

Comment *Fréderic Barberousse* osait-il après cela 1178.
passer par Milan, dont le peuple traité par lui en esclave l'avait vaincu ? Il y alla pourtant en retournant en Allemagne.

D'autres troubles agitaient ce vaste pays, guerrier, puissant & malheureux, dans lequel il n'y avait pas encore une seule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri le lion, maître de la Saxe & de la Bavière, fesait toujours la guerre à plusieurs évêques, comme l'empereur l'avait faite au pape. Il succomba comme lui, & par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne, aidé de la moitié de la Vestphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque d'Halberstadt étaient opprimés par *Henri le lion*, & lui fesaient tout le mal qu'ils pouvaient. Presque toute l'Allemagne embrasse leur parti.

1179. *Henri le lion* eſt le quatrième duc de Bavière mis au ban de l'Empire dans la diète de Goſlar. Il fallait une puiſſante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puiſſant que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck juſqu'au milieu de la Veſtphalie. Il avait, outre la Bavière, la Stirie & la Carinthie. L'archevêque de Cologne ſon ennemi eſt chargé de l'exécution du ban.

Parmi les vaſſaux de l'Empire, qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un *Philippe*, comte de Flandre, ainſi qu'un comte de Hainaut & un duc de Brabant, &c. Cela pourrait faire croire que la Flandre proprement dite ſe regardait toujours comme membre de l'Empire, quoique pairie de la France; tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc *Henri* ſe défend dans la Saxe; il prend la Thuringe, il prend la Heſſe, il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne eſt ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il eſt même étrange que cet effet n'arrivât pas plus ſouvent.

1180. Après quelques ſuccès divers, l'empereur tient une diète dans le château de Gelnhauſen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proſcription de *Henri le lion*. *Fréderic* y donne la Saxe à *Bernard d'Anhalt*, fils d'*Albert l'ours*, marquis de Brandebourg. On lui donne auſſi une partie de la Veſtphalie. La maiſon d'*Anhalt* parut alors devoir être la plus puiſſante de l'Allemagne.

La Bavière eſt accordée au comte *Othon de Vitelſbach*, chef de la cour de juſtice de l'empereur. C'eſt de

cet *Othon Vitelsbach* que descendent les deux maisons électorales de *Bavière* qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à *Frideric Barberousse*.

Dès que ces seigneurs furent investis, chacun tombe sur *Henri le lion*; & l'empereur se met lui-même à la tête de l'armée.

On prend au duc *Henri* Lunebourg dont il était maître; on attaque Lubeck dont il était le protecteur; & le roi de Danemarck *Valdemar* aide l'empereur dans ce siége de Lubeck. 1181.

Lubeck déjà riche, & qui craignait de tomber au pouvoir du Danemarck, se donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer baltique, avec la permission de battre monnaie.

Le duc *Henri*, ne pouvant plus résister, va se jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conserver Brunsvick & Lunebourg, reste de tant d'Etats qu'on lui enlève.

Henri le lion passe à Londres avec sa femme, chez le roi *Henri II* son beau-père. Elle lui donne un fils nommé *Othon*; c'est le même qui fut depuis empereur sous le nom d'*Othon IV*; & c'est d'un frère de cet *Othon IV* que descendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre: de sorte que les ducs de Brunsvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune, & cette origine est italienne.

L'Allemagne est alors tranquille. *Frideric* y abolit plusieurs coutumes barbares, entr'autres celle de piller le mobilier des morts; droit horrible que tous les 1182.

bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois aux dépens des héritiers, & qui causait toujours des querelles sanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de chose.

Toutes les villes de la Lombardie jouissent d'une profonde paix & reprennent la vie.

Les Romains persistent toujours dans l'idée de se soustraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chassent de Rome le pape *Lucius III*, successeur d'*Alexandre*.

Le sénat est le maître dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des espions du pape *Lucius III* lui sont renvoyés avec les yeux crevés ; inhumanité trop indigne du nom romain.

1183. *Fréderic I* déclare Ratisbonne ville impériale. Il détache le Tirol de la Bavière ; il en détache aussi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célébre congrès à Plaisance le 30 avril entre les commissaires de l'empereur & les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Venise même s'y trouvent. Ils conviennent que l'empereur peut exiger de ses vassaux d'Italie le serment de fidélité ; & qu'ils sont obligés de marcher à son secours, en cas qu'on l'attaque dans son voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils stipulent que les villes & les vassaux ne fourniront à l'empereur dans son passage que le fourrage ordinaire, & les provisions de bouche pour tout subside

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier ressort, jusqu'à concurrence de cinquante marcs

d'argent ; & nulle caufe ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y confervera le droit de créer les confuls de fa ville épifcopale ; & fi l'évêque n'eft pas en poffeffion de ce droit, il eft réfervé à l'empereur.

Ce traité, qui rendait l'Italie libre fous un chef, a été regardé long-temps par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les marquis de Malafpina & les comtes de Crême y font fpécialement nommés, & l'empereur tranfige avec eux comme avec les autres villes. Tous les feigneurs des fiefs y font compris en général.

Les députés de Venife ne fignèrent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent ; car pour la ville de Venife, elle ne mettait pas fa liberté & fon indépendance en compromis.

Grande diète à Mayence. L'empereur y fait encore reconnaître fon fils *Henri* roi des Romains. 1184.

Il arme chevaliers fes deux fils *Henri* & *Fréderic*. C'eft le premier empereur qui ait fait ainfi fes fils chevaliers avec les cérémonies alors en ufage. Le nouveau chevalier fefait la veille des armes, enfuite on le mettait au bain ; il venait recevoir l'accollade & le baifer en tunique ; des chevaliers lui attachaient fes éperons ; il offrait fon épée à DIEU & aux faints ; on le revêtait d'une épitoge : mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'eft qu'on lui fervait à dîner, fans qu'il lui fût permis de manger & de boire. Il lui était auffi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape *Lucius III*,

toujours chaſſé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas queſtion de rétablir *Lucius* à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comteſſe *Mathilde*, & on ne convint de rien : auſſi le pape refuſa-t-il de couronner empereur *Henri*, fils de *Fréderic*.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, & on y apporta la couronne de fer de *Monza*.

1185. Le pape, brouillé avec les Romains, eſt aſſez imprudent pour ſe brouiller avec l'empereur au ſujet de ce dangereux héritage de *Mathilde*.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de *Fréderic*. Ce roi de Sardaigne eſt le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il ſe ſaiſit de quelques villes dont les papes étaient encore en poſſeſſion. *Lucius III*, preſque dépouillé de tout, meurt à Vérone ; & *Fréderic*, vainqueur du pape, ne peut pourtant être ſouverain dans Rome.

1186. L'empereur marie à Milan le 6 février ſon fils le roi *Henri* avec *Conſtance de Sicile*, fille de *Roger II* roi de Sicile & de Naples, & petite fille de *Roger I* du nom. Elle était héritière préſomptive de ce beau royaume : ce mariage fut la ſource des plus grands & des plus longs malheurs.

Cette année doit être célèbre en Allemagne par l'uſage qu'introduiſit un évêque de Metz, nommé *Bertrand*, d'avoir des archives dans les villes, & d'y conſerver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce temps-là tout ſe feſait par témoins ſeulement, & preſque toutes les conteſtations ſe décidaient par des combats.

La Poméranie qui, après avoir appartenu aux Polonais, était vassale de l'Empire, & qui lui payait un léger tribut, est subjuguée par *Canut* roi de Danemarck, & devient vassale des Danois. Slesvick, auparavant relevant de l'Empire, devient un duché du Danemarck. Ainsi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout d'un coup deux provinces. 1187.

Fréderic Barberousse, auparavant si grand & si puissant, n'avait plus qu'une ombre d'autorité en Italie, & voyait la puissance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit sa réputation, en conservant la couronne de Bohème à un duc ou à un roi que ses sujets venaient de déposer.

Les Génois bâtissent un fort à Monaco, & font l'acquisition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur *Fréderic* se déclare contre le comte de Savoie, & détache plusieurs fiefs de ce comté, entr'autres les évêchés de Turin & de Genève. Les évêques de ces villes deviennent seigneurs de l'Empire : de-là les querelles perpétuelles entre les évêques & les comtes de Genève.

Saladin, le plus grand homme de son temps, ayant repris Jérusalem sur les chrétiens, le pape *Clément III* fait prêcher une nouvelle croisade dans toute l'Europe. 1188.

Le zèle des allemands s'alluma; on a peine à concevoir les motifs qui déterminèrent l'empereur *Fréderic* à marcher vers la Palestine, & à renouveler à l'âge de soixante-huit ans des entreprises dont un prince sage devait être désabusé. Ce qui caractérise ces temps-là, c'est qu'il envoie un comte de l'Empire à *Saladin*, pour

lui demander en cérémonie Jérusalem & la vraie croix. Cette vraie croix était incontestablement une très-fausse relique; & cette Jérusalem était une ville très-misérable : mais il fallait flatter le fanatisme absurde des peuples.

On voit ici un singulier exemple de l'esprit du temps. Il était à craindre que *Henri le lion*, pendant l'absence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands Etats dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre sainte. Il jura, & on se fia à son serment.

1189. *Fréderic Barberousse*, avec son fils *Fréderic* duc de Suabe, passe par l'Autriche & par la Hongrie avec plus de cent mille croisés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve sont les chrétiens grecs de l'Empire de Constantinople. Les empereurs grecs & les croisés avaient eu à se plaindre en tout temps les uns des autres.

L'empereur de Constantinople était *Isaac l'Ange*. Il refuse de donner le titre d'empereur à *Fréderic*, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne; il lui fait dire que, s'il veut obtenir le passage, il faut qu'il donne des otages. On voit dans les constitutions de *Goldast* les lettres de ces empereurs. *Isaac l'Ange* n'y donne d'autre titre à *Fréderic* que celui d'avocat de l'Eglise romaine. *Fréderic* répond à *l'Ange* qu'il est un chien. Et après cela on s'étonne des épithètes que se donnent les héros d'*Homère* dans des temps encore plus héroïques!

Fréderic

Fréderic s'étant frayé le passage à main armée bat le sultan d'Iconium ; il prend sa ville, il passe le mont Taurus, & meurt de maladie après sa victoire, laissant une réputation célébre d'inégalité & de grandeur, & une mémoire chère à l'Allemagne plus qu'à l'Italie. 1190.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où est la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant sa vie. Il faut que ses succès dans l'Asie aient été beaucoup moins solides qu'éclatans ; car il ne restait à son fils *Fréderic de Suabe* qu'une armée d'environ sept à huit mille combattans, de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père ; & il ne demeura en Asie que *Léopold* duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'est ainsi que se terminait chaque croisade.

HENRI VI,

VINGT-TROISIEME EMPEREUR.

HENRI VI, déjà deux fois reconnu & couronné du vivant de son père, ne renouvelle point cet appareil, & règne de plein droit. 1190.

Cet ancien duc de Saxe & de Bavière, ce possesseur de tant de villes, *Henri le lion*, avait peu respecté son serment de ne pas chercher à reprendre son bien. Il était déjà entré dans le Holstein ; il avait des évêques, & surtout celui de Brème, dans son parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, & est vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proscrit & toujours armé. On lui laisse Brunsvick

démantelé. Il partage avec le comte de Holftein le titre de feigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre fous fes feigneurs.

L'empereur *Henri VI*, par cette victoire & par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne fes penfées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puiffant que *Charlemagne* & les *Othons*; poffeffeur direct des terres de *Mathilde*, roi de Naples & de Sicile par fa femme, & fuzerain de tout le refte.

1191. Il fallait recueillir cet héritage de Naples & Sicile. Les feigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu floriffant en fi peu de temps, fût une province foumife à l'Allemagne. Le fang de ces gentilshommes français, devenus par leur courage leurs rois & leurs compatriotes, leur était cher. Ils élifent *Tancrède*, fils du prince *Roger*, & petit-fils de leur bon roi *Roger*. Ce prince *Tancrède* n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime : mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands royaumes ! la volonté des peuples & l'élection paraiffaient d'ailleurs le premier de tous les droits.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille difputer la Pouille & la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les priviléges des villes de Lombardie pour les mettre dans fon parti. Il ménage le pape *Céleftin III*; c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'intronifation des papes étaient alors de les revêtir d'une chappe rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduifait dans une chaire de

pierre qui était percée, & qu'on appelait *stercorarium*; ensuite dans une chaire de porphyre, sur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'église de Latran, & celle du palais, origine des armes du pape : de-là dans une troisième chaire, où on lui donnait une ceinture de soie, & une bourse dans laquelle il y avait douze pierres semblables à celles de l'éphod du grand-prêtre des Juifs. On ne sait pas quand tous ces usages ont commencé. Ce fut ainsi que *Célestin* fut intronisé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape se fait ordonner prêtre la veille de pâques, le lendemain se fait sacrer évêque, le surlendemain sacre l'empereur *Henri VI* avec l'impératrice *Constance*.

Roger Hoved, anglais, est le seul qui rapporte que le pape poussa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, & que les cardinaux la relevèrent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru aussi que c'était une marque d'un orgueil aussi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance; ou l'aventure n'est pas vraie.

L'empereur, pour se rendre le pape favorable dans son expédition de Naples & de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tusculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal subsistait toujours. Les Romains la détruisent de fond en comble. Il semble qu'en cela les romains eussent pris le génie destructeur des Goths & des Hérules habitués chez eux.

Cependant le vieux *Célestin III*, comme suzerain de Naples & de Sicile, craignant un vassal puissant qui ne voudrait pas être vassal, défend à l'empereur cette conquête; défense non moins ridicule que le coup de

pied à la couronne, puifqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruifent toujours les troupes allemandes dans les pays chauds & abondans. La moitié de l'armée impériale périt fur le chemin de Naples.

Conftance, femme de l'empereur, eft livrée dans Salerne au roi *Tancrède*, qui la renvoie généreufement à fon époux.

1192. L'empereur diffère fon entreprife fur Naples & Sicile, & va à Vorms. Il fait un de fes frères, *Conrad*, duc de Suabe. Il donne à *Philippe* fon autre frère, depuis empereur, le duché de Spolète, qu'il ôte à la maifon des *Guelfes*.

Etabliffemens des chevaliers de l'ordre teutonique, deftinés auparavant à fervir les malades dans la Paleftine, devenus depuis conquérans. La première maifon qu'ils ont en Allemagne eft bâtie à Coblentz.

Henri le lion renouvelle fes prétentions & fes guerres. Il ne pourfuit rien fur la Saxe, rien fur la Bavière; il fe jette encor fur le Holftein, & perd tout ce qui lui reftait d'ailleurs.

1193. En ce temps le grand *Saladin* chaffait tous les chrétiens de la Syrie. *Richard cœur de lion* roi d'Angleterre, après des exploits admirables & inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur; il était plus mal avec *Léopold* duc d'Autriche pour une vaine querelle fur un prétendu point d'honneur qu'il avait eu avec *Léopold* dans les malheureufes guerres d'Orient. Il paffe par les terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers contre les fermens de tous les croifés, contre les égards dûs à un roi, contre les lois de l'honneur & des nations.

Le duc d'Autriche livre son prisonnier à l'empereur. La reine *Eléonore* femme de *Richard cœur de lion*, ne pouvant venger son mari, offre sa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent. Cela ferait environ deux millions d'écus d'Allemagne ; & attendu la rareté de l'argent & le prix des denrées, cette somme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce temps-ci. Les historiens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres ; ces méprises sont trop ordinaires. Quelle que fût la rançon, l'empereur *Henri VI*, qui n'avait sur *Richard* que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté qu'il retenait *Richard* avec injustice. On dit encore qu'il le força à lui faire hommage du royaume d'Angleterre, hommage très-vain. *Richard* eût été bien loin de mériter son surnom de *cœur de lion*, s'il eût consenti à cette bassesse.

Un évêque de Prague est fait duc ou roi de Bohème ; il achète son investiture de *Henri VI* à prix d'argent.

Henri le lion, âgé de soixante & dix ans, marie son fils qui porte le titre de comte de Brunsvick avec *Agnès* fille de *Conrad* comte palatin, oncle de l'empereur. *Agnès* aimait le comte de Brunsvick : ce mariage, auquel l'empereur consent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laissant du moins le Brunsvick à ses descendans.

Il est à croire que l'empereur *Henri VI* ne rançonnait le roi *Richard* & l'évêque de Bohème que pour avoir de quoi conquérir Naples & Sicile. *Tancrède* son compétiteur meurt. Les peuples mettent à sa place son fils *Guillaume* quoiqu'enfant : marque évidente que c'était 1194.

moins *Tancrède* que la nation qui disputait le trône de Naples à l'empereur.

Les Génois fournissent à *Henri* la flotte qu'ils lui ont promise ; les Pisans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pourraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur avec ses forces, fournies par des italiens pour asservir l'Italie, se montre devant Naples qui se rend ; & tandis qu'il fait assiéger en Sicile Palerme & Catane, la veuve de *Tancrède*, enfermée dans Salerne, capitule & cède les deux royaumes, à condition que son fils *Guillaume* aura du moins la principauté de Tarente. Ainsi après cent ans que *Robert* & *Roger* avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers français tombe dans les mains de la maison de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la restitution stipulée de quelques terres, la confirmation de leurs priviléges en Sicile, accordés par leur roi *Roger*. *Henri VI* leur répond : *Quand vous m'aurez fait voir que vous êtes libres, & que vous ne me deviez pas une flotte en qualité de vassaux, je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Alors, joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude & à la perfidie, il fait exhumer le corps de *Tancrède*, & lui fait couper la tête par le bourreau. Il fait eunuque le jeune *Guillaume*, fils de *Tancrède*, l'envoie prisonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine sa mère & ses filles sont conduites en Allemagne, & enfermées dans un couvent en Alsace. *Henri* fait emporter une partie des trésors amassés par les rois. Et les hommes souffrent à leur tête de tels hommes ! & on les appelle les oints du Seigneur !

Henri de Brunſvick, fils du *lion*, obtient le Palatinat 1195.
après la mort de ſon beau-père le palatin *Conrad.*

On publie une nouvelle croiſade à Vorms; *Henri VI* promet d'aller combattre pour JESUS-CHRIST.

Le zèle des voyages d'outremer croiſſait par les mal- 1196.
heurs, comme les religions s'affermiſſent par les martyres. Une ſœur du roi de France *Philippe-Auguſte*, veuve de *Béla* roi de Hongrie, ſe met à la tête d'une partie de l'armée croiſée allemande, & va en Paleſtine eſſuyer le ſort de tous ceux qui l'ont précédée. *Henri VI* fait marcher une autre partie des croiſés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jéruſalem.

C'eſt un des points les plus curieux & les plus 1197.
intéreſſans de l'hiſtoire. La grande chronique belgique rapporte que non-ſeulement *Henri* fit élire ſon fils (*Fréderic II*) encore au berceau par cinquante-deux ſeigneurs ou évêques; mais qu'il fit déclarer l'Empire héréditaire, & qu'il ſtatua que Naples & Sicile ſeraient incorporés pour jamais à l'Empire. Si *Henri VI* put faire ces lois, il les fit ſans doute, & était aſſez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il eſt certain que ſon épitaphe à Palerme porte qu'il réunit la Sicile à l'Empire : mais les papes rendirent bientôt cette réunion inutile; & à ſa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux ſeigneurs d'Allemagne.

Cependant *Henri VI* paſſe à Naples par terre; tous les ſeigneurs y étaient animés contre lui ; un ſoulèvement général était à craindre: il les dépouille de leurs fiefs, & les donne aux allemands ou aux italiens de ſon parti. Le déſeſpoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte *Jourdan* , de la

maison des princes normands, se met à la tête des peuples. Il est livré à l'empereur, qui le fait périr par un supplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité : on l'attache nu sur une chaise de fer brûlante ; on le couronne d'un cercle de fer enflammé, qu'on lui attache avec des clous.

1198. Alors l'empereur laisse partir le reste de ses allemands croisés ; ils abordent en Chypre. L'évêque de Vurtzbourg, qui les conduit, donne la couronne de Chypre à *Emeri de Lusignan*, qui aimait mieux être vassal de l'Empire allemand que de l'Empire grec.

Ce même *Emeri de Lusignan*, roi de Chypre, épouse *Isabelle* fille du dernier roi de Jérusalem ; & de-là vient le vain titre de roi de Chypre & de Jérusalem, que plusieurs souverains se sont disputés en Europe.

Les allemands croisés éprouvèrent des fortunes diverses en Asie. Pendant ce temps *Henri VI* reste en Sicile avec peu de troupes. Sa sécurité le perd ; on conspire à Naples & en Sicile contre le tyran. Sa propre femme *Constance* est l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés ; *Constance* abandonne son cruel mari & se met à la tête des conjurés. On tue tout ce qu'on trouve d'allemands en Sicile. C'est le premier coup des vêpres siciliennes qui sonnèrent depuis sous *Charles de France*. *Henri* est obligé de capituler avec sa femme ; il meurt, & l'on prétend que c'est d'un poison que cette princesse lui donna : crime peut-être excusable dans une femme qui vengeait sa famille & sa patrie, si l'empoisonnement, & surtout l'empoisonnement d'un mari, pouvait jamais être justifié.

PHILIPPE PREMIER,

VINGT-QUATRIEME EMPEREUR.

D'ABORD les feigneurs & les évêques affemblés dans Arnsberg en Thuringe accordent l'adminiftration de l'Allemagne à *Philippe* duc de Suabe, oncle de *Fréderic II*, mineur, reconnu déjà roi des Romains. Ainfi le véritable empereur était *Fréderic II* : mais d'autres feigneurs, indignés de voir un Empire électif devenu héréditaire, choififfent à Cologne un autre roi ; & ils élifent le moins puiffant pour être plus puiffans fous fon nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé *Bertold*, duc d'une petite partie de la Suiffe, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut foutenir. Alors l'affemblée de Cologne élit le duc de Brunfvick, *Othon*, fils de *Henri le lion*. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, & deux autres abbés moines bénédictins. 1198.

Philippe veut être auffi nommé empereur ; il eft élu à Erfort : voilà quatre empereurs en une année, & aucun ne l'eft véritablement.

Othon de Brunfvick était en Angleterre : & le roi d'Angleterre *Richard* fi indignement traité par *Henri VI*, & jufte ennemi de la maifon de Suabe, prenait le parti de *Brunfvick*. Par conféquent le roi de France *Philippe-Augufte* eft pour l'autre empereur *Philippe*.

C'était encore une occafion pour les villes d'Italie de fecouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puiffantes : mais cette puiffance même les divifait. Les unes tenaient pour *Othon de Brunfvick*, les

autres pour *Philippe de Suabe*. Le pape *Innocent III* restait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne souffre tous les fléaux d'une guerre civile.

1199. 1200. Dans ces troubles intestins de l'Allemagne on ne voit que changemens de parti, accords faits & rompus, faiblesse de tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appelle toujours l'empire romain.

L'impératrice *Constance* restait en Sicile avec le prince *Fréderic* son fils : elle y était paisible, elle y était régente : & rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conspiré contre son mari *Henri VI*. Elle retenait sous l'obéissance du fils ceux qu'elle avait soulevés contre le père. Naples & Sicile aimaient dans le jeune *Fréderic* le fils de *Constance* & le sang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce *Fréderic II* comme le fils de *Henri VI*; & il y a très-grande apparence qu'il ne l'était pas, puisque sa mère, en demandant pour lui l'invêstiture de Naples & de Sicile au pape *Célestin III*, avait été obligée de jurer que *Henri VI* était son père.

Le fameux pape *Innocent III*, fils d'un comte de Segni, étant monté sur le siége de Rome, il faut une nouvelle investiture. Ici commence une querelle singulière qui dure encore depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie devenus princes & rois dans Naples & Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire ensuite hommage aux papes. Lorsque *Roger* encore comte de Sicile donnait de nouvelles lois à cette île, qu'il enlevait à la fois aux mahométans & aux grecs, lorsqu'il rendait tant d'églises à la communion romaine; le pape *Urbain II* lui accorda solemnellement le pouvoir des légats *à latere* & des légats nés

du S[t] Siége. Ces légats jugeaient en dernier reſſort toutes les cauſes eccléſiaſtiques, conféraient les bénéfices, levaient des décimes. Depuis ce temps les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du S[t] Siége dans ce royaume, & vraiment papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilége unique, que tant de rois auraient pu s'arroger, n'était connu qu'en Sicile. Les ſucceſſeurs du pape *Urbain II* avaient confirmé cette prérogative ſoit de gré ſoit de force. *Céleſtin III* ne l'avait pas conteſtée. *Innocent III* s'y oppoſa, traita la légation des rois en Sicile de ſubreptice, exigea que *Conſtance* y renonçât pour ſon fils, & qu'elle fît un hommage lige pur & ſimple de la Sicile.

Conſtance meurt avant d'obéir, & laiſſe au pape la tutelle du roi & du royaume.

Innocent III ne reconnaît point l'empereur *Philippe;* il reconnaît *Othon*, & lui écrit : *Par l'autorité de* DIEU *à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains & nous ordonnons qu'on vous obéiſſe;* & après les préliminaires ordinaires *nous vous donnerons la couronne impériale.* 1201.

Le roi de France *Philippe-Auguſte*, partiſan de *Philippe de Suabe*, & ennemi d'*Othon*, écrit au pape en faveur de *Philippe. Innocent III* lui répond : *Il faut que Philippe perde l'Empire, ou que je perde le pontificat.*

Innocent III publie une nouvelle croiſade. Les Allemands n'y ont point de part. C'eſt dans cette croiſade que les chrétiens d'Occident prennent Conſtantinople au lieu de ſecourir la Terre-ſainte. C'eſt elle qui étend le pouvoir & les domaines de Veniſe. 1202.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du Nord dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie; c'eſt 1203.

une partie de la Pruffe & de la Poméranie. Il eft difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares ? le Holftein, annexé au Danemarck, ne reconnnaît plus alors l'Empire.

1204. Le duc de Brabant reconnaît *Philippe* pour empereur, & fait hommage.

1205. Plufieurs feigneurs fuivent cet exemple. *Philippe* eft facré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne.

1206. *Othon*, battu par *Philippe* auprès de Cologne, fe réfugie en Angleterre. Alors le pape confent à l'abandonner: il promet à *Philippe* de lever l'excommunication encourue par tout prince qui fe dit empereur fans la permiffion du St Siége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier fa fœur à un neveu de fa fainteté, en donnant pour dot le duché de Spolète, la Tofcane, la Marche d'Ancone. Voilà des propofitions bien étranges; la Marche d'Ancone appartenait de droit au St Siége. *Philippe* refufe le pape, & aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant, en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait prifonnier, il a fon abfolution & ne fait point le mariage.

1207. *Othon* revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît fans partifans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de fecrets, puifqu'il revenait.

1208. Le comte *Othon*, qui était palatin dans la Bavière, affaffine l'empereur *Philippe* à Bamberg, & fe fauve aifément.

OTHON IV,

VINGT-CINQUIEME EMPEREUR.

OTHON, pour s'affermir & pour réunir les partis, épouse *Béatrix* fille de l'empereur assassiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de son père. La diète met l'assassin au ban de l'Empire. Le comte *Papenheim* fit plus, il assassina quelque temps après l'assassin de l'empereur.

Othon IV, pour s'affermir mieux, confirme aux villes 1209.
d'Italie tous leurs droits, & reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à *Innocent III*, *Nous vous rendrons l'obéissance que nos prédécesseurs ont rendue aux vôtres*. Il le laisse en possession des terres que le pontife à déjà recouvrées, comme Viterbe, Orviète, Pérouse. Il lui abandonne la supériorité territoriale, c'est-à-dire le domaine suprême, le droit de mouvance sur Naples & Sicile.

On ne peut paraître plus d'accord; mais à peine 1210.
est-il couronné à Rome qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes.

Il avait laissé au pape la suzeraineté & la garde de Naples & Sicile; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune *Fréderic* roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'Empire & de l'héritage de sa mère.

Innocent III ne peut qu'excommunier *Othon*. Une 1211.
excommunication n'est rien contre un prince affermi: c'est beaucoup contre un prince qui a des ennemis.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe veulent le détrôner. L'archevêque de Mayence l'excommunie, & tout le parti reconnaît le jeune *Fréderic II.*

L'Allemagne eſt encore diviſée. *Othon*, prêt de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repaſſe les Alpes.

1212. L'empereur *Othon* aſſemble ſes partiſans à Nuremberg. Le jeune *Fréderic* paſſe les Alpes après lui : il s'empare de l'Alſace, dont les ſeigneurs ſe déclarent en ſa faveur. Il met dans ſon parti *Ferri* duc de Lorraine. L'Allemagne eſt d'un bout à l'autre le théâtre de la guerre civile.

1213. *Fréderic II* reçoit enfin de l'archevêque de Mayence la couronne à Aix-la-Chapelle.

Cependant *Othon* ſe ſoutient, & il regagne preſque tout, lorſqu'il était prêt de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent *Fréderic II* l'était par la France. *Othon* fortifie ſon parti en épouſant la fille du duc de Brabant, après la mort de ſa femme *Béatrix*. Le roi d'Angleterre *Jean* lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce *Jean* n'était pas encore *Jean ſans terre;* mais il était deſtiné à l'être & à devenir, comme *Othon*, très-malheureux.

1214. Il paraît ſingulier qu'*Othon*, qui un an auparavant avait de la peine à ſe défendre en Allemagne, puiſſe faire la guerre à préſent à *Philippe-Auguſte*. Mais il était ſuivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les ſeigneurs de ces pays & du comte de Flandre,

que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'eſt toujours un problême, ſi les comtes de Flandre, qui alors feſaient toujours hommage à la France, étaient regardés comme vaſſaux de l'Empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée de plus de cent vingt mille combattans, tandis que *Fréderic II*, caché vers la Suiſſe, attendait l'iſſue de cette grande entrepriſe. *Philippe-Auguſte* était preſſé entre l'empereur & le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOVINES.

L'empereur *Othon* la perdit. On tua, dit-on, trente mille allemands, nombre probablement exagéré. L'uſage était alors de charger de chaînes les priſonniers. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne furent menés à Paris les fers aux pieds & aux mains. C'était une coutume barbare établie. Le roi *Richard* d'Angleterre, *cœur de lion*, diſait lui-même qu'étant arrêté en Allemagne contre le droit des gens, *on l'avait chargé de fers auſſi peſans qu'il avait pu les porter*

Au reſte, on ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après ſa victoire de Bovines : mais il en eut bien plus d'autorité ſur ſes vaſſaux.

Philippe-Auguſte envoie à *Fréderic* en Suiſſe, où il était retiré, le char impérial qui portait l'aîgle allemande; c'était un trophée & un gage de l'Empire.

FREDERIC II,

VINGT-SIXIEME EMPEREUR.

OTHON vaincu, abandonné de tout le monde, fe retire à Brunfvick, où on le laiffe en paix parce qu'il n'eft plus à craindre. Il n'eft pas dépoffédé, mais il eft oublié. On dit qu'il devint dévot; reffource des malheureux & paffion des efprits faibles. Sa pénitence était, à ce qu'on prétend, de fe faire fouler aux pieds par fes valets de cuifine, comme fi les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines?

1215. *Fréderic II*, empereur par la victoire de Bovines, fe fait par-tout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de terres vers l'Elbe, au Nord & à l'Orient. *Fréderic II* commença par abandonner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait comprife. Mais comme à la première occafion on revient contre un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin, frère d'*Othon*, fefait aux Danois; il reçoit Hambourg fous fa protection; il la rend enfuite: honteux commencement d'un règne illuftre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle. Il dépoffède le comte palatin, & le Palatinat retourne à la maifon de Bavière-Vitelsbach.

Nouvelle croifade. L'empereur prend la croix: il fallait qu'il doutât encore de fa puiffance, puifqu'il

promet

promet au pape *Innocent III* de ne point réunir Naples & Sicile à l'Empire, & de les donner à son fils dès qu'il aura été sacré à Rome.

Fréderic II reste en Allemagne avec sa croix, & a plus de desseins sur l'Italie que sur la Palestine. Il disait hautement que la vraie terre de promission était Naples & Sicile, & non pas les déserts & les cavernes de Judée. La croisade est en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'*André II*, roi des Hongrois, qui parte. Ce peuple, qui à peine était chrétien, prend la croix contre les musulmans qu'on nomme infidelles. 1216.

Les Allemands croisés n'en partent pas moins, sous divers chefs, par terre & par mer. La flotte des Pays-Bas, arrêtée par les vents contraires, fournit encore aux croisés l'occasion d'employer utilement leurs armes vers l'Espagne Ils se joignent aux Portugais, & battent les Maures. On pouvait poursuivre cette victoire, & délivrer enfin l'Espagne entière: le pape *Honorius III*, successeur d'*Innocent*, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croisés comme aux milices de DIEU; mais ils ne pouvaient que les envoyer en Orient. On ne gouverne les hommes que suivant leurs préjugés; & ces soldats des papes n'eussent point obéi ailleurs. 1217.

Fréderic II avait grande raison de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, & surtout Milan, refusaient de reconnaître un souverain qui, maître de l'Allemagne & de Naples, pouvait asservir toute l'Italie. Elles tenaient encore le parti d'*Othon IV*, qui vivait obscurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entièrement libres. 1218.

Othon meurt auprès de Brunſvick; & la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219. Grande diète à Francfort, où *Fréderic II* fait élire roi des Romains ſon fils *Henri*, âgé de neuf ans, né de *Conſtance d'Arragon*. Toutes ces diètes ſe tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encore en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouiſſance du mobilier des évêques défunts, & des revenus pendant la vacance. C'eſt ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de juriſdiction dans les villes épiſcopales où l'empereur ſe trouvera, ſans y tenir ſa cour. Preſque tous les premiers actes de ce prince ſont des renonciations.

1220. Il va en Italie chercher cet Empire que *Fréderic Barberouſſe* n'avait pu ſaiſir. Milan d'abord lui ferme ſes portes comme à un petit-fils de *Barberouſſe*, dont les Milanais déteſtaient la mémoire. Il ſouffre cet affront, & va ſe faire couronner à Rome. *Honorius III* exige d'abord que l'empereur lui confirme la poſſeſſion où il eſt de pluſieurs terres de la comteſſe *Mathilde*. *Fréderic* y ajoute encore le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le ferment d'aller à la Terre-ſainte, & l'empereur fait ce ferment; après quoi il eſt couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ſes prédéceſſeurs. Il ſignale encore ſon couronnement par des édits ſanglans contre les hérétiques. Ce n'eſt pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage & le trouble: mais l'inquiſition venait d'être établie à l'occaſion des Albigeois; & l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels

par lesquels les enfans des hérétiques sont exclus de la succession de leurs pères.

Ces lois, confirmées par le pape, étaient visiblement dictées pour justifier le ravissement des biens ôtés par l'Eglise & par les armes à la maison de Toulouse dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouse avaient beaucoup de fiefs de l'Empire. *Fréderic* voulait donc absolument complaire au pape. De telles lois n'étaient ni de son âge ni de son caractère. Auraient-elles été de son chancelier *Pierre des Vignes*, tant accusé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois imposteurs*, ou du moins d'avoir eu des sentimens que le titre du livre suppose ?

Dans ces années *Fréderic II* fait des choses plus 1221.
dignes de mémoire. Il embellit Naples, il l'agrandit, 1222.
il la fait la métropole du royaume, & elle devient 1223.
bientôt la ville la plus peuplée de l'Italie. Il y avait 1224.
encore beaucoup de sarrasins en Sicile, & souvent ils prenaient les armes ; il les transporte à Lucera dans la Pouille. C'est ce qui donna à cette ville le nom de *Lucera* ou *Nocera de pagani:* car on désignait du nom de païens les Sarrasins & les Turcs, soit excès d'ignorance, soit excès de haine ; & ces peuples, en voyant nos croix & nos images, nous appelaient idolâtres.

L'académie ou l'université de Naples est établie & florissante. On y enseigne les lois ; & peu à peu les lois lombardes cédèrent au droit romain.

Il paraît que le dessein de *Fréderic II* était de rester dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on est né, & qu'on embellit ; & ce pays était le plus beau de l'Europe. Il passe quinze ans sans aller en Allemagne.

Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le siége de l'Empire? n'était-ce pas le seul moyen de sortir de cette situation équivoque où étaient les empereurs? situation devenue encore plus embarrassante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples & vassal du S[t] Siége, & depuis qu'il avait promis de séparer Naples & Sicile de l'Empire? tout ce chaos eût été enfin débrouillé si l'empereur eût été le maître de l'Italie: mais la destinée en ordonna autrement.

Il paraît aussi que le grand dessein du pape était de se débarrasser de *Fréderic* & de l'envoyer dans la Terre-sainte. Pour y réussir, il lui avait fait épouser, après la mort de *Constance d'Arragon*, une des héritières prétendues du royaume de Jérusalem, perdu depuis long-temps. *Jean de Brienne*, qui prenait ce vain titre de roi de Jérusalem, fondé sur la prétention de sa mère, donna sa fille *Jolanda* ou *Violanta* à *Fréderic*, avec Jérusalem pour dot, c'est-à-dire avec presque rien: & *Fréderic* l'épousa parce que le pape le voulait, & qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de roi de Jérusalem depuis ce temps-là. *Fréderic* ne s'empressait pas d'aller conquérir la dot de sa femme, qui ne consistait que dans des prétentions sur un peu de terrain maritime resté encore aux chrétiens dans la Syrie.

1225. Pendant les années précédentes & dans les suivantes, le jeune *Henri* fils de l'empereur est toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Danemarck & dans toutes les provinces qui bordent la mer baltique. Le roi danois, *Valdemar*, s'était emparé de

ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hambourg à Dantzick, & de Dantzick à Revel tout reconnaissait *Valdemar.*

Un comte de *Shverin* dans le Melkelbourg, devenu vassal de ce roi, forme le dessein d'enlever *Valdemar* & le prince héréditaire son fils. Il l'exécute dans une partie de chasse le 23 mai 1223.

Le roi de Danemarck prisonnier implore *Honorius III.* Ce pape ordonne au comte de *Shverin*, & aux autres seigneurs allemands qui étaient de l'entreprise, de remettre en liberté le roi & son fils. Les papes prétendaient avoir donné la couronne de Danemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohème. Les empereurs prétendaient aussi les avoir données. Les papes & les césars, qui n'étaient pas maîtres dans Rome, se disputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eut aucun égard aux ordres d'*Honorius.* Les chevaliers de l'ordre teutonique se joignent à l'évêque de Riga en Livonie, & se rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer baltique.

Lubeck, Hambourg reprennent leur liberté & leurs droits. *Valdemar* & son fils, dépouillés de presque tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne sont mis en liberté qu'en payant une grosse rançon.

On voit ici une nouvelle puissance s'établir insensiblement. C'est cet ordre teutonique; il a déjà un grand-maître, il a des fiefs en Allemagne, & il conquiert des terres vers la mer baltique.

Ce grand-maître de l'ordre teutonique sollicite en 1226.
Allemagne de nouveaux secours pour la Palestine. Le pape *Honorius* presse en Italie l'empereur d'en sortir

au plus vîte & d'aller accomplir ſon vœu en Syrie. Il faut obſerver qu'alors il y avait une trêve de neuf ans entre le ſultan d'Egypte & les croiſés. *Fréderic II* n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet d'entretenir des chevaliers en Paleſtine, & n'eſt point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie, & enſuite à Rome, plutôt qu'à Jéruſalem. Les villes lombardes avaient eu le temps de s'aſſocier ; on leur donnait le titre de villes confédérées. Milan & Bologne étaient à la tête ; on ne les regardait plus comme ſujettes, mais comme vaſſales de l'Empire. *Fréderic II* voulait au moins les attacher à lui ; & cela était difficile. Il indique une diète à Crémone ; & y appelle tous les ſeigneurs italiens & allemands.

Le pape, qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diète, lui ſuſcite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacans dans ce royaume ſans conſulter *Fréderic ;* il empêche pluſieurs villes, pluſieurs ſeigneurs de venir à l'aſſemblée de Crémone ; il ſoutient les droits des villes aſſociées, & ſe rend le défenſeur de la liberté italique.

1227. Beau triomphe du pape *Honorius III.* L'empereur ayant mis Milan au ban de l'Empire, ayant transféré à Naples l'univerſité de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes ſe ſoumettent à ſa déciſion. Le pape arbitre entre l'empereur & l'Italie donne ſon arrêt. *Nous ordonnons*, dit-il, *que l'empereur oublie ſon reſſentiment contre toutes les villes*, *& nous ordonnons que les villes fourniſſent & entretiennent quatre cents chevaliers pour le ſecours de la Terre-ſainte pendant deux ans.* C'était parler dignement à la fois en ſouverain & en pontife.

Ayant ainsi jugé l'Italie & l'empereur, il juge *Valdemar* roi de Danemarck, qui avait fait serment de payer aux seigneurs allemands le reste de sa rançon & de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le relève d'un serment fait en prison & par force. *Valdemar* rentre dans le Holstein, mais il est battu. Le seigneur de Lunebourg & de Brunsvick son neveu, qui combat pour lui, est fait prisonnier. Il n'est élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions sont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors est quelque temps tranquille.

Honorius III étant mort, & *Grégoire IX* frère 1228.
d'*Innocent III* lui ayant succédé, la politique du pontificat fut la même; mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière: il presse la croisade & le départ tant promis de *Fréderic II*: il fallait envoyer ce prince à Jérusalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'esprit du temps fesait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. *Fréderic* dissimule encore son ressentiment; il s'excuse, il prépare sa flotte, & exige de chaque fief de Naples & de Sicile huit onces d'or pour son voyage. Les ecclésiastiques même lui fournissent de l'argent, malgré la défense du pape. Enfin il s'embarque à Brindisi, mais sans avoir fait lever son excommunication.

Que fait *Grégoire IX* pendant que l'empereur va 1229.
vers la Terre-sainte? il profite de la négligence de ce prince à se faire absoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication; & il se ligue avec les Milanais & les autres villes confédérées, pour lui ravir

le royaume de Naples dont on craignait tant l'incorporation avec l'Empire.

Renaud duc de Spolète, & vicaire du royaume prend au pape la Marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croisade en Italie contre ce même *Fréderic II* qu'il avait envoyé à la croisade de la Terre-sainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jérusalem, qui résidait à Ptolémaïs, de ne point reconnaître l'empereur.

Fréderic, dissimulant encore, conclut avec le soudan d'Egypte *Melecsala*, que nous appelons *Mélédin*, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croisade est rempli. Le sultan lui cède Jérusalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encore en possession; mais c'est à condition qu'il ne résidera pas à Jérusalem, que les mosquées bâties dans les saints lieux subsisteront, qu'il y aura toujours un émir dans la ville. *Fréderic* passa pour s'être entendu avec le soudan afin de tromper le pape. Il va à Jérusalem avec une très-petite escorte; il s'y couronne lui-même : aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait sa présence.

1230. Il trouve dans le territoire de Capoue son beau-père *Jean de Brienne* à la tête de la croisade papale.

Les croisés du pape, qu'on appelait *Guelfes*, portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur, qu'on appelait *Gibelins*, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix.

Tout était en combustion en Italie. On avait besoin de la paix ; on la fait le 23 juillet à San-Germano. L'empereur n'y gagne que l'absolution. Il consent que

déformais les bénéfices fe donnent par élection en Sicile ; qu'aucun clerc dans fes deux royaumes ne puiffe être traduit devant un juge laïque ; que tous les biens eccléfiaftiques foient exempts d'impôts ; & enfin il donne de l'argent au pape.

Il paraît jufqu'ici que ce *Fréderic II*, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient ; mais on prétend que fon fils était déjà prêt à fe révolter en Allemagne, & c'eft ce qui rendait le père fi facile en Italie. 1231.

Il eft clair que l'empereur ne reftait fi long-temps en Italie que dans le deffein d'y fonder un véritable empire romain. Maître de Naples & de Sicile, s'il eût pris fur la Lombardie l'autorité des *Othons*, il était le maître de Rome. C'eft-là fon véritable crime aux yeux des papes ; & ces papes, qui le pourfuivirent d'une manière violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie comme les foutiens de la nation. Le parti des *Guelfes* était celui de la liberté. Il eût fallu dans ces circonftances à *Fréderic* des tréfors, & une grande armée bien difciplinée, & toujours fur pied. C'eft ce qu'il n'eut jamais. *Othon IV*, bien moins puiffant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes : mais il ne la foudoya pas, & c'était un effort paffager de vaffaux & d'alliés réunis pour un moment. 1232. 1233. 1234.

Fréderic pouvait faire marcher fes vaffaux d'Allemagne en Italie. On prétend que le pape *Grégoire IX* prévint ce coup en foulevant le roi des Romains *Henri* contre fon père ; ainfi que *Grégoire VII*, *Urbain II* & *Pafcal II* avaient armé les enfans de *Henri IV*.

Le roi des Romains met d'abord dans ſon parti pluſieurs villes le long du Rhin & du Danube. Le duc d'Autriche ſe déclare en ſa faveur. Milan, Bologne & d'autres villes d'Italie entrent dans ce parti contre l'empereur.

1235. *Fréderic II* retourne enfin en Allemagne après quinze ans d'abſence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune *Henri* vient ſe jeter aux genoux de ſon père à la grande diète de Mayence. C'eſt dans ces diètes célébres, dans ces parlemens de princes, préſidés par les empereurs en perſonne, que ſe traitent toujours les plus importantes affaires de l'Europe avec la plus grande ſolemnité. L'empereur dans cette mémorable diète de Mayence dépoſe ſon fils *Henri*, roi des Romains; & craignant le ſort du faible *Louis* nommé *le débonnaire*, & du courageux & trop facile *Henri IV*, il condamne ſon fils rebelle à une priſon perpétuelle. Il aſſure dans cette diète le duché de Brunſvick à la maiſon *Guelfe* qui le poſſède encore. Il reçoit ſolemnellement le droit canon publié par *Grégoire IX*, & il fait publier pour la première fois des décrets de l'Empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue & qu'il cultivât la romance, à laquelle ſuccéda l'italienne.

1236. Il charge le roi de Bohème, le duc de Bavière & quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme vaſſaux de l'Empire, qui en ſoutiennent les droits contre des rebelles.

Il repaſſe en Lombardie, mais avec peu de troupes, & par conſéquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence & Vérone, miſes au

pillage, le rendent plus odieux aux *Guelfes* ſans le rendre plus puiſſant.

Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois. Il la ſubjugue & fonde une univerſité à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des univerſités, ſur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, *Parce que tu ſais lire & écrire, tu te crois plus ſavant que moi.* 1237.

Il confirme les priviléges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne & de Strasbourg; fait reconnaître ſon fils *Conrad* roi des Romains, à la place de *Henri*; & enfin, après ces ſuccès en Allemagne, il ſe croit aſſez fort pour remplir ſon grand projet de ſubjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape, qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de ſon grand deſſein, fait une diverſion par les affaires eccléſiaſtiques; & ſous prétexte que l'empereur feſait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite toute l'Egliſe contre lui; l'Egliſe excite les peuples.

Fréderic II avait un bâtard nommé *Enzius*, qu'il avait 1238.
fait roi de Sardaigne; autre prétexte pour le pontife, 1239.
qui prétendait que la Sardaigne relevait du S[t] Siége.

Ce pape était toujours *Grégoire IX*. Les différens noms des papes ne changent jamais rien aux affaires; c'eſt toujours la même querelle & le même eſprit. *Grégoire IX* excommunie ſolemnellement l'empereur deux fois pendant la ſemaine de la paſſion. Ils écrivent

violemment l'un contre l'autre. Le pape accuse l'empereur de soutenir que le monde a été trompé par trois imposteurs, *Moïse*, JESUS-CHRIST & *Mahomet*. *Fréderic* appelle *Grégoire Ante-Christ*, *Balaam* & *prince des ténèbres*. Peut-être le pape accusa faussement l'empereur, qui, de son côté, calomnia le pape. C'est de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encore, que *Fréderic* composa ou fit composer en latin le livre des *Trois imposteurs* : on n'avait pas alors assez de science & de critique pour faire un tel ouvrage. Nous avons depuis peu quelques mauvaises brochures sur le même sujet, mais personne n'a été assez sot pour les imputer à *Fréderic II*, ni à son chancelier *des Vignes*.

La patience de l'empereur était enfin poussée à bout, & il se croyait puissant. Les dominicains & les franciscains, milices spirituelles du pape, nouvellement établies, sont chassés de Naples & de Sicile. Les bénédictins du Mont-Cassin sont chassés aussi, & on n'en laisse que huit pour faire l'office. On défend sous peine de mort dans les deux royaumes de recevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelfes & des Gibelins. Venise & Gènes s'unissent aux villes de Lombardie. L'empereur marche contr'elles. Il est défait par les Milanais. C'est la troisième victoire signalée, dans laquelle les Milanais soutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240. Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ses troupes, & marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait exposer les têtes de *St Pierre* & de *St Paul*. Où les avait-on prises ? Il harangue le peuple

en leur nom, échauffe tous les esprits, & profite de ce moment d'enthousiasme pour faire une croisade contre *Fréderic*.

Ce prince ne pouvant entrer dans Rome va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe; & le seul nom de croisade était devenu si sacré que le pape obtient le vingtième des revenus ecclésiastiques en France, & le cinquième en Angleterre pour sa croisade contre l'empereur.

Il offre par ses légats la couronne impériale à *Robert d'Artois*, frère de *St Louis*. Il est dit dans sa lettre au roi & au baronnage de France : *Nous avons condamné Fréderic soi-disant empereur, & lui avons ôté l'Empire. Nous avons élu en sa place le prince Robert, frère du roi : nous le soutiendrons de toutes nos forces, & par toutes sortes de moyens.*

Cette offre indiscrète fut refusée. Quelques historiens disent, en citant mal *Matthieu Pâris*, que les barons de France répondirent qu'il suffisait à *Robert d'Artois* d'être frère d'un roi qui était au-dessus de l'empereur. Ils prétendent même que les ambassadeurs de *St Louis* auprès de *Fréderic* lui dirent la même chose dans les mêmes termes. Il n'est nullement vraisemblable qu'on ait répondu une grossièreté si indécente, si peu fondée & si inutile.

La réponse des barons de France, que *Matthieu Pâris* rapporte, n'a pas plus de vraisemblance. Les premiers de ces barons étaient tous les évêques du royaume; or il est bien difficile que tous les barons & tous les évêques du temps de *St Louis* aient répondu au pape : *Tantum religionis in papa non invenimus, qui eum debuit promovisse, & DEO militantem protexisse, eum conatus est absentem*

confundere & nequiter supplantare. ,, Nous ne trouvons pas ,, tant de religion dans le pape que dans *Fréderic II*; ,, dans ce pape qui devait secourir un empereur combat- ,, tant pour DIEU, & qui profite de son absence pour ,, l'opprimer & le supplanter méchamment. ,,

Pour peu qu'un lecteur ait de bon sens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponse insultante au pape qui offre l'Empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape que *l'incrédule Fréderic II* avait plus de religion que lui ? que ce trait apprenne à se défier des historiens qui érigent leurs propres idées en monumens publics.

1241. Dans ce temps les peuples de la grande Tartarie menaçaient le reste du monde. Ce vaste réservoir d'hommes grossiers & belliqueux avait vomi ses inondations sur presque tout notre hémisphère dès le cinquième siècle de l'ère chrétienne Une partie de ces conquérans venait d'enlever la Palestine au soudan d'Egypte, & au peu de chrétiens qui restaient encore dans cette contrée. Des hordes plus considérables de tartares sous *Batou-kan*, petit-fils de *Gengis-kan*, avait été jusqu'en Pologne, & jusqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêlés avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent s'était répandu en Dalmatie, & portait ainsi ses ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le temps pour un pape d'excommunier l'empereur, & d'assembler un concile pour le déposer ?

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut proposer à l'empereur de faire une

cession entière de l'Empire & de tous ses Etats au Saint Siége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette proposition. Quel était l'esprit du siècle où l'on pouvait proposer de pareilles choses !

L'orient de l'Allemagne est délivré des Tartares, 1242.
qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir saisi quelque proie.

Grégoire IX & son successeur *Célestin IV* étant morts presque dans la même année, & le St Siége ayant vaqué long-temps, il est surprenant que l'empereur presse les Romains de faire un pape, & même à main armée. Il paraît qu'il était de son intérêt que la chaire de ses ennemis ne fût pas remplie ; mais le fond de la politique de ces temps-là est bien peu connu. Ce qui est certain, c'est qu'il fallait que *Fréderic II* fût un prince sage, puisque dans ces temps de troubles l'Allemagne & son royaume de Naples & Sicile étaient tranquilles.

Les cardinaux assemblés à Agnani élisent le cardinal 1243.
Fiesque, génois, de la maison des comtes de *Lavagna*, attaché à l'empereur. Ce prince dit, *Fiesque était mon ami, le pape sera mon ennemi.*

Fiesque, connu sous le nom d'*Innocent IV*, ne va pas 1244.
jusqu'à demander que *Fréderic II* lui cède l'Empire ; mais il veut la restitution de toutes les villes de l'Etat ecclésiastique & de la comtesse *Mathilde*, & demande à l'empereur l'hommage de Naples & de Sicile.

Innocent IV, sur le refus de l'empereur, assemble à 1245.
Lyon le concile indiqué par *Grégoire IX* ; c'est le treizième des conciles généraux.

On peut demander pourquoi ce concile ſe tint dans une ville impériale ? cette ville était protégée par la France ; l'archevêque était prince ; & l'empereur n'avait plus dans ces provinces que le vain titre de ſeigneur ſuzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques ; mais il était décoré de la préſence de pluſieurs princes, & ſurtout de l'empereur de Conſtantinople, *Baudouin de Courtenai*, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des ſecours qu'il n'obtint point.

Fréderic ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accuſé, des ambaſſadeurs pour ſe défendre. *Innocent IV* prononça contre lui deux longues harangues dans les deux premières ſeſſions. Un moine de l'ordre de Cîteaux, évêque de Carinola près du Garillan, chaſſé du royaume de Naples par *Fréderic*, l'accuſa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé auquel les accuſations intentées par ce moine fuſſent admiſes. *L'empereur*, dit-il, *ne croit ni à* DIEU *ni aux ſaints ;* mais qui l'avait dit à ce moine ? *l'empereur a pluſieurs épouſes à la fois ;* mais quelles étaient ces épouſes ? *il a des correſpondances avec le ſoudan de Babylone ;* mais pourquoi le roi titulaire de Jéruſalem ne pouvait-il traiter avec ſon voiſin ? *il penſe comme Averroès que* JESUS-CHRIST *& Mahomet étaient des impoſteurs ;* mais où *Averroès* a-t-il écrit cela ? & comment prouver que l'empereur penſe comme *Averroès* ? *il eſt hérétique* ; mais quelle eſt ſon héréſie, & comment peut-il être hérétique ſans être chrétien ?

Thadée Seſſa, ambaſſadeur de *Fréderic*, répond au moine

moine évêque qu'il en a menti, que fon maître eft un fort bon chrétien, & qu'il ne tolère point la fimonie. Il accufait affez par ces mots la cour de Rome.

L'ambaffadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur. *Vous tirez*, dit-il, *par vos Italiens plus de foixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre; vous taxez toutes nos églifes; vous excommuniez quiconque fe plaint: nous ne fouffrirons pas plus long-temps de telles vexations.*

Tout cela ne fit que hâter la fentence du pape. *Je déclare*, dit Innocent IV, *Fréderic convaincu de facrilége & d'héréfie, excommunié & déchu de l'Empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, & je me réferve la difpofition du royaume de Sicile.*

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de *Suze*. Il fe fait donner la couronne impériale, (les empereurs la portaient toujours avec eux) & la mettant fur fa tête: *Le pape*, dit-il, *ne me l'a pas encore ravie; & avant qu'on me l'ôte, il y aura bien du fang répandu.* Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. *Je ne fuis pas le premier*, dit-il, *que le clergé ait auffi indignement traité, & je ne ferai pas le dernier. Vous en êtes la caufe en obéiffant à ces hypocrites dont vous connaiffez l'ambition effrénée. Combien ne découvririez-vous pas d'infamies à Rome qui font frémir la nature?* &c.

Le pape écrit au duc d'Autriche chaffé de fes Etats, 1246.
aux ducs de Saxe, de Bavière & de Brabant, aux archevêques de Cologne, de Trèves & de Mayence, aux

évêques de Strasbourg & de Spire, & leur ordonne d'élire pour empereur *Henri* landgrave de Thuringe.

Les ducs refusent de se trouver à la diète indiquée à Vurtzbourg, & les évêques couronnent leur thuringien qu'on appelle *le roi des prêtres*.

Il y a ici deux choses importantes à remarquer ; la première, qu'il est évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de sept ; la seconde, que *Conrad*, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de son père, & déchu de tous ses droits, comme un hérétique, selon la loi des papes, & selon celle de son propre père, qu'il avait publiée quand il voulait plaire aux papes.

Conrad soutient la cause de son père & la sienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort : mais il a du désavantage.

Le landgrave de Thuringe, ou l'anti-empereur meurt en assiégeant Ulm : mais le schisme impérial ne finit pas.

C'est apparemment cette année que *Fréderic II*, n'ayant que trop d'ennemis, se réconcilia avec le duc d'Autriche, & que pour se l'attacher il lui donna à lui & à ses descendans le titre de roi, par un diplome conservé à Vienne. Ce diplome est sans date. Il est bien étrange que les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun usage. Il est vraisemblable que les princes de l'Empire s'opposèrent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

1247. *Innocent IV* offre l'Empire à plusieurs princes. Tous refusent une dignité si orageuse. Un *Guillaume* comte de Hollande l'accepte. C'était un jeune seigneur de

vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnaît pas; c'eſt le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, & qui le fait chevalier.

Deux partis ſe forment en Allemagne auſſi violens que les Guelfes & les Gibelins en Italie; l'un tient pour *Fréderic* & ſon fils *Conrad*, l'autre pour le nouveau roi *Guillaume*: c'était ce que les papes voulaient. *Guillaume* eſt couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement ſont de tous côtés du ſang répandu, & des villes en cendres. 1248.

L'empereur n'eſt plus en Italie que le chef d'un parti dans une guerre civile. Son fils *Entio*, que nous nommons *Enzius*, eſt battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains, & ſon père ne peut pas même obtenir ſa délivrance à prix d'argent. 1249.

Une autre aventure funeſte trouble les derniers jours de *Fréderic II*, ſi pourtant cette aventure eſt telle qu'on la raconte. Son fameux chancelier *Pierre Deſvignes*, ou plutôt *de la Vigna*, ſon conſeil, ſon oracle, ſon ami depuis plus de trente années, le reſtaurateur des lois en Italie, veut, dit-on, l'empoiſonner & par les mains de ſon médecin. Les hiſtoriens varient ſur l'année de cet événement, & cette variété peut cauſer quelque ſoupçon. Eſt-il croyable que le premier des magiſtrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un auſſi abominable complot? & pourquoi? pour plaire au pape ſon ennemi: où pouvait-il eſpérer une plus grande fortune? quel meilleur poſte le médecin pouvait-il avoir que celui de médecin de l'empereur?

Il eſt certain que *Pierre Deſvignes* eut les yeux crevés; ce n'eſt pas-là le ſupplice de l'empoiſonneur de ſon maître. Pluſieurs auteurs italiens prétendent qu'une

intrigue de cour fut la cause de sa disgrâce, & porta *Fréderic II* à cette cruauté, ce qui est bien plus vraisemblable.

1250. Cependant *Fréderic* fait encore un effort dans la Lombardie ; il fait même passer les Alpes à quelques troupes, & donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon sous la protection de *St Louis;* car ce roi de France, en blâmant les excès du pape, respectait sa personne & le concile.

Cette expédition est la dernière de *Fréderic.*

1251. Il meurt le 17 décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement qu'il avait fait à *Pierre Desvignes :* mais par son testament il paraît qu'il ne se repent de rien. Sa vie & sa mort sont une époque importante dans l'histoire. Ce fut de tous les empereurs celui qui chercha le plus à établir l'Empire en Italie, & qui y réussit le moins, ayant tout ce qu'il fallait pour y réussir.

Les papes qui ne voulaient point de maîtres, & les villes de Lombardie, qui défendirent si souvent la liberté contre un maître, empêchèrent qu'il n'y eût en effet un empereur romain.

La Sicile, & surtout Naples furent ses royaumes favoris. Il augmenta & embellit Naples & Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila & plusieurs autres villes ; fonda des universités, & cultiva les beaux arts dans ces climats où ces fruits semblent venir d'eux-mêmes ; c'était encore une raison qui lui rendait cette partie plus chère : il en fut le législateur. Malgré son esprit, son courage, son application & ses travaux, il fut très-malheureux ; & sa mort produisit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIEME EMPEREUR.

ON peut compter parmi les empereurs *Conrad IV*, fils de *Fréderic II*, à plus juste titre que ceux qu'on place entre les descendans de *Charlemagne* & les *Othons*. Il avait été couronné deux fois roi des Romains; il succédait à un père respectable : & *Guillaume* comte de Hollande, son concurrent, qu'on appelait aussi *le roi des prêtres*, comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape & les suffrages de quelques évêques.

Conrad essuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il se soutient. Il force son compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape *Innocent IV*, qui le confirme roi des Romains, & qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rome.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croisades contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur *Conrad*, & une en Italie contre *Manfredo* ou *Mainfroi*, bâtard de *Fréderic II*, fidelle alors à son frère, & aux dernières volontés de son père.

Ce *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernait Naples & Sicile au nom de *Conrad*. Le pape fesait révolter contre lui Naples & Capoue. *Conrad* y marche & semble abandonner l'Allemagne à son rival *Guillaume*, pour aller seconder son frère *Mainfroi* contre les croisés du pape.

1252. *Guillaume de Hollande* s'établit pendant ce temps-là en Allemagne. On peut obſerver ici une aventure qui prouve combien tous les droits ont été long-temps incertains, & les limites confondues. Une comteſſe de Flandre & du Hainaut a une guerre avec *Jean Davennes* ſon fils d'un premier lit, pour le droit de ſucceſſion de ce fils même ſur les Etats de ſa mère. On prend S[t] *Louis* pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à *Davennes* & la Flandre au fils du ſecond lit. *Jean Davennes* dit au roi *Louis : Vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous ; il relève de l'évêque de Liége, & il eſt arrière-fief de l'Empire. La Flandre dépend de vous, & vous ne me la donnez pas.*

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encore un autre problême. Tout le pays d'Aloſt était fief de l'Empire ; tout ce qui était ſur l'Eſcaut l'était auſſi : mais le reſte de la Flandre depuis Gand relevait des rois de France. Cependant *Guillaume*, en qualité de roi d'Allemagne, met la comteſſe au ban de l'Empire, & confiſque tout au profit de *Jean Davennes* en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin, mais elle fait voir quels inconvéniens la féodalité entraînait. C'était encore bien pis en Italie, & ſurtout pour les royaumes de Naples & Sicile.

1253. Ces années qu'on appelle, ainſi que les ſuivantes,
1254. les années d'interrègne, de confuſion & d'anarchie, ſont pourtant très-dignes d'attention.

La maiſon de *Maurienne* & de *Savoie*, qui prend le parti de *Guillaume de Hollande*, & qui le reconnaît empereur, en reçoit l'inveſtiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée & de pluſieurs fiefs qui en font une maiſon puiſſante.

En Allemagne les villes de Francfort, Mayence, Cologne, Vorms, Spire s'associent pour leur commerce, & pour se défendre des seigneurs de châteaux qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin est moins une imitation de la confédération des villes de Lombardie que des premières villes anséatiques, Lubeck, Hambourg, Brunsvick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne & de Flandre entrent dans la hanse. Le principal objet est d'entretenir des vaisseaux & des barques à frais communs pour la sureté du commerce. Un billet d'une de ces villes est payé sans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commerçans font par cette alliance plus de bien à la société que n'en avaient fait tant d'empereurs & de papes.

La ville de Lubeck seule est déjà si puissante que dans une guerre intestine, qui survint au Danemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du christianisme à ces restes de Vandales qui vivaient dans la Prusse & aux environs. *Ottocare II* roi de Bohème se croise avec eux. Le nom d'*Ottocare* était devenu celui des rois de Bohème depuis qu'ils avaient pris le parti d'*Othon IV*. Ils battent les païens; les deux chefs des Prussiens reçoivent le baptême. *Ottocare* rebâtit Kœnigsberg.

D'autres scènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre & veut disposer du royaume de Naples & de Sicile: mais il ne peut recouvrer son propre domaine ni celui de la comtesse *Mathilde*. On voit toujours les papes puissans au-dehors par les

excommunications qu'ils lançent, par les divisions qu'ils fomentent, très-faibles chez eux & surtout dans Rome.

Les factions des Gibelins & des Guelfes partageaient & désolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les querelles des papes & des empereurs; ces noms avaient été par-tout un mot de ralliement du temps de *Fréderic II*. Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnent se déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraissaient plus partisans de la liberté italique. Le parti guelfe à Rome était à la vérité pour le pape quand il s'agissait de se réunir contre l'empereur, mais ce même parti s'opposait au pape quand le pontife délivré d'un maître voulait l'être à son tour. Ces factions se subdivisaient encore en plusieurs parties différentes, & servaient d'aliment aux discordes des villes & des familles. Quelques anciens capitaines de *Fréderic II* employaient ces noms de faction qui échauffent les esprits pour attirer du monde sous leurs drapeaux, & autorisaient leurs brigandages du prétexte de soutenir les droits de l'Empire. Des brigands opposés feignaient de servir le pape qui ne les en chargeait pas, & ravageaient l'Italie en son nom.

Parmi ces brigands qui se rendirent illustres, il y eut surtout un partisan de *Fréderic II*, nommé *Ezzelino*, qui fut sur le point de s'établir une grande domination, & de changer la face des affaires. Il est encore fameux par ses ravages; d'abord il ramassa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs : avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours secondé, il devenait un conquérant: mais enfin il fut pris dans une embuscade; & Rome, qui le craignait, en

fut délivrée. Les factions guelfe & gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles subsistèrent long-temps, & furent violentes, même pendant que l'Allemagne, sans empereur véritable dans l'interrègne qui suivit la mort de *Conrad*, ne pouvait plus servir de prétexte à ces troubles.

Un pape dans ces circonstances avait une place bien difficile à remplir. Obligé par sa qualité d'évêque de prêcher la paix au milieu de la guerre, se trouvant à la tête du gouvernement romain sans pouvoir parvenir à l'autorité absolue, ayant à se défendre des Gibelins, à ménager les Guelfes, craignant surtout une maison impériale qui possédait Naples & Sicile; tout était équivoque dans sa situation. Les papes depuis *Grégoire VII* eurent toujours avec les empereurs cette conformité, les titres de maîtres du monde & la puissance la plus gênée. Et si on y fait attention, on verra que dès le temps des premiers successeurs de *Charlemagne* l'Empire & le Sacerdoce sont deux problêmes difficiles à résoudre.

Conrad fait venir un de ses frères, à qui *Fréderic II* avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, & on soupçonne *Conrad* de l'avoir empoisonné: car dans ce temps il fallait qu'un prince mourût de vieillesse pour qu'on n'imputât pas sa mort au poison.

Conrad IV meurt bientôt après, & on accuse *Mainfroi* de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur *Conrad IV*, mort à la fleur de son âge, laissait un enfant, ce malheureux *Conradin* dont *Mainfroi* prit la tutelle. Le pape *Innocent IV* poursuit sur cet enfant la mémoire de ses pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère de *St Louis*. Il meurt au milieu de ses

projets dans Naples même que son parti avait conquis. On croirait, à voir les dernières entreprises d'*Innocent IV*, que c'était un guerrier : non ; il passait pour un profond théologien.

1255. Après la mort de *Conrad IV*, ce dernier empereur, & non le dernier prince de la maison de *Suabe*, il était vraisemblable que le jeune *Guillaume de Hollande*, qui commençait à régner sans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maison impériale. Ce droit féodal, qui a causé tant de disputes & tant de guerres, le fait armer contre les Frisons. On prétendait qu'ils étaient vassaux des comtes de Hollande & arrière-vassaux de l'Empire ; & les Frisons ne voulaient relever de personne. Il marche contr'eux, il y est tué sur la fin de l'année 1255, ou au commencement de l'autre ; & c'est-là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne.

La même anarchie est dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples & de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chassés de Naples par *Mainfroi*. Le nouveau pape *Alexandre IV*, mal affermi dans Rome, veut, comme son prédécesseur, ôter Naples & Sicile à la maison excommuniée de *Suabe*, & dépouiller à la fois le jeune *Conradin* à qui ce royaume appartient, & *Mainfroi* qui en est le tuteur.

Qui pourrait croire qu'*Alexandre IV* fait prêcher en Angleterre une croisade contre *Conradin* ; & qu'en offrant les Etats de cet enfant au roi d'Angleterre *Henri III*, il emprunte au nom de ce roi anglais assez d'argent pour lever lui-même une armée ? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin ! Un légat du pape commande cette armée qu'on prétend être de près

de cinquante mille hommes. L'armée du pape eſt battue & diſſipée.

Remarquons encore que le pape *Alexandre IV*, qui croyait pouvoir ſe rendre maître de deux royaumes aux portes de Rome, n'oſe pas rentrer dans cette ville; & ſe retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales qui diſputent à leurs archevêques les droits régaliens; comme Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal eſt indépendant de l'électeur. Rome reſta dans cette ſituation équivoque juſqu'au temps d'*Alexandre VI*.

On veut en Allemagne faire un empereur. Les 1256.
princes allemands penſaient alors comme penſent aujour- 1257.
d'hui les palatins de Pologne; ils ne voulaient point 1258.
un compatriote pour roi. Une faction choiſit *Alfonſe X* roi de Caſtille; une autre élit *Richard*, frère du roi d'Angleterre *Henri III*. Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection: le pape n'en confirme aucune. *Richard* cependant va ſe faire couronner à Aix-la-Chapelle le 17 mai 1257, ſans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alfonſe de Caſtille fait des actes de ſouverain d'Allemagne à Tolède. *Fréderic III*, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'inveſtiture de ſon duché, & la dignité de grand ſénéchal de l'empereur ſur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat ſur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les hiſtoriens d'Allemagne, comme les plus modernes, diſent que *Richard* ne reparut plus dans l'Empire: mais c'eſt qu'ils n'avaient pas connaiſſance de la chronique d'Angleterre de *Thomas Wik*. Cette chro-

nique nous apprend que *Richard* repassa trois fois en Allemagne, qu'il y exerça ses droits d'empereur dans plus d'une occasion, qu'en 1263 il donna l'investiture de l'Autriche & de la Stirie à un *Ottocare* roi de Bohème, & qu'il se maria en 1269 à la fille d'un baron, nommée *Falkemorit*, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne dont on parle tant n'a donc pas véritablement subsisté; mais on peut appeler ces années un temps d'interrègne, puisque *Richard* était rarement en Allemagne. On ne voit dans ces temps-là en Allemagne que de petites guerres entre de petits souverains.

1259. Le jeune *Conradin* était alors élevé en Bavière avec le duc titulaire d'Autriche son cousin, de l'ancienne branche d'Autriche-Bavière, qui ne subsiste plus. *Mainfroi*, plus ambitieux que fidelle & lassé d'être régent, se fait déclarer roi de Sicile & de Naples.

C'était donner au pape un juste sujet de chercher à le perdre. *Alexandre IV*, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure; & comme seigneur suzerain de Naples, le droit de punir un usurpateur; mais il ne pouvait ni comme pape, ni comme seigneur, ôter au jeune & innocent *Conradin* son héritage.

Mainfroi, qui se croit affermi, insulte aux excommunications & aux entreprises du pape.

Depuis 1260 jusqu'à 1266. Tandis que l'Allemagne est ou désolée ou languissante dans son anarchie, que l'Italie est partagée en factions, que les guerres civiles troublent l'Angleterre, que S[t] *Louis* racheté de sa captivité en Egypte médite encore une nouvelle croisade, qui fut plus malheureuse s'il est possible; le

St Siége persiste toujours dans le dessein d'arracher à *Mainfroi* Naples & Sicile, & de dépouiller à la fois le tuteur coupable & l'orphelin.

Quelque pape qui soit sur la chaire de *St Pierre*, c'est toujours le même génie, le même mélange de grandeur & de faiblesse, de religion & de crimes. Les Romains ne veulent ni reconnaître l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes sont à peine soufferts dans Rome, & ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome élisait alors un seul sénateur, comme protecteur de sa liberté. *Mainfroi*, *Pierre d'Arragon* son gendre, le duc d'Anjou *Charles*, frère de *St Louis*, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice sous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à *Charles d'Anjou* Naples & Sicile, mais il ne veut pas qu'il soit sénateur; ce serait trop de puissance.

Il propose à *St Louis* d'armer le duc d'Anjou pour lui faire conquérir le royaume de Naples. *St Louis* hésite. C'était manifestement ravir à un pupille l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet Etat sur les musulmans. Le pape calme ses scrupules. *Charles d'Anjou* accepte la donation du pape, & se fait élire sénateur de Rome malgré lui.

Urbain VI, trop engagé, fait promettre à *Charles d'Anjou* qu'il renoncera dans cinq ans au titre de sénateur; & comme ce prince doit faire serment aux Romains pour toute sa vie, le pape concilie ces deux sermens, & l'absout de l'un pourvu qu'il lui fasse l'autre.

Il l'oblige aussi de jurer entre les mains de son légat qu'il ne possédera jamais l'Empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ses prédé-

ceſſeurs ; & cette loi montre combien on avait craint *Fréderic II.*

Le comte d'Anjou promet ſurtout d'aider le S[t] Siége à ſe remettre en poſſeſſion du patrimoine uſurpé par beaucoup de ſeigneurs & des terres de la comteſſe *Mathilde.* Il s'engage à payer par an huit mille onces d'or de tribut ; conſentant d'être excommunié ſi jamais ce paiement eſt différé de deux mois : il jure d'abolir tous les droits que les conquérans français & les princes de la maiſon de *Suabe* avaient eu ſur les eccléſiaſtiques, & par-là il renonce à la prérogative ſingulière de Sicile.

A ces conditions & à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marſeille avec trente galères, & va recevoir à Rome en juin 1265 l'inveſtiture de Naples & de Sicile qu'on lui vend ſi cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent, le 26 février 1266, décide de tout. *Mainfroi* y périt ; ſa femme, ſes enfans, ſes tréſors ſont livrés au vainqueur.

Le légat du pape, qui était dans l'armée, prive le corps de *Mainfroi* de la ſépulture des chrétiens ; vengeance lâche & mal-adroite qui ne ſert qu'à irriter les peuples.

1267. Dès que *Charles d'Anjou* eſt ſur le trône de Sicile,
1268. il eſt craint du pape & haï de ſes ſujets. Les conſpirations ſe forment. Les Gibelins, qui partageaient l'Italie, envoient en Bavière ſolliciter le jeune *Conradin* de venir prendre l'héritage de ſes pères. *Clément IV*, ſucceſſeur d'*Urbain*, lui défend de paſſer en Italie, comme un ſouverain donne un ordre à ſon ſujet.

Conradin part à l'âge de seize ans avec le duc de Bavière son oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouser la fille, & surtout avec le jeune duc d'Autriche son cousin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que *Conradin* ne l'était de Naples. Les excommunications ne leur manquèrent pas. *Clément IV*, pour leur mieux résister, nomme *Charles d'Anjou* vicaire impérial en Toscane : car les papes, osant prétendre qu'ils donnaient l'Empire, devaient à plus forte raison en donner le vicariat. La Toscane, cette province illustre, devenue libre par son esprit & par son courage, était partagée en Guelfes & en Gibelins ; & par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, sénateur de Rome & chef de la Toscane, en devenait plus redoutable au pape : mais *Conradin* l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à *Conradin*; & par une destinée singulière, les Romains & les musulmans se déclarèrent en même temps pour lui. D'un côté l'infant *Henri*, frère d'*Alfonse* X roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, & se fait déclarer sénateur de Rome pour y soutenir les droits de *Conradin*. De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent & des galères, & tous les sarrasins qui étaient restés dans le royaume de Naples prennent les armes en sa faveur.

Conradin est reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile, & presque toute la nation y reçoit ses troupes avec joie. Il marche de succès en succès jusqu'à Aquila dans l'Abruzze. Les chevaliers français aguerris défont entièrement en bataille rangée l'armée de *Conradin*, composée à la hâte de plusieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche & *Henri de Castille* sont faits prisonniers.

Les historiens *Villani*, *Guadelfiero*, *Fazelli* assurent que le pape *Clément IV* demanda le supplice de *Conradin* à *Charles d'Anjou*. Ce fut sa dernière volonté. Ce pape mourut bientôt après. *Charles* fait prononcer une sentence de mort par son protonotaire *Robert de Bari* contre les deux princes. Il envoie prisonnier *Henri de Castille* en Provence; car la Provence lui appartenait du chef de sa femme.

Le 26 octobre 1268, *Conradin* & *Fréderic d'Autriche* sont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'est le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. *Conradin*, avant de recevoir le coup, jeta son gant dans l'assemblée, en priant qu'il fût porté à *Pierre d'Arragon* son cousin, gendre de *Mainfroi*, qui vengera un jour sa mort. Le gant fut ramassé par le chevalier *Truchsès de Valbourg* qui exécuta en effet sa volonté. Depuis ce temps la maison de *Valbourg* porte les armes de *Conradin*, qui sont celles de *Suabe*. Le jeune duc d'Autriche est exécuté le premier. *Conradin*, qui l'aimait tendrement, ramasse sa tête, & reçoit en la baisant le coup de la mort.

On tranche la tête à plusieurs seigneurs sur le même échafaud. Quelque temps après *Charles d'Anjou* fait périr en prison la veuve de *Mainfroi* avec le fils qui lui reste. Ce qui surprend, c'est qu'on ne voit point que *St Louis*, frère de *Charles d'Anjou*, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de *Charles* qu'il entreprit en

partie

partie sa dernière malheureuse croisade contre le roi de Tunis, protecteur de *Conradin*.

Les petites guerres continuaient toujours entre les seigneurs d'Allemagne. *Rodolphe* comte de Habsbourg en Suisse, se rendait déjà fameux dans ces guerres, & surtout dans celle qu'il fit à l'évêque de Basle, en faveur de l'abbé de S[t] Gall. C'est à ces temps que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maisons allemandes. C'est une donation réciproque de terres d'une maison à une autre, au dernier survivant des mâles. 1269. 1270. 1271. 1272.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de *Fréderic II*, entre les maisons de *Saxe* & de *Hesse*.

Les villes anséatiques augmentent dans ces années leurs privilèges & leur puissance. Elles établissent des consuls qui jugent toutes les affaires du commerce; car à quel tribunal aurait-on eu alors recours?

La même nécessité qui fait inventer les consuls aux villes marchandes fait inventer les *austregues* aux autres villes & aux seigneurs, qui ne veulent pas toujours vider leurs différends par le fer. Ces *austregues* sont, ou des seigneurs, ou des villes mêmes, que l'on choisit pour arbitres sans frais de justice.

Ces deux établissemens si heureux & si sages furent le fruit des malheurs des temps, qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne restait toujours sans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. *Alfonse de Castille* n'avait plus de parti. *Ottocare III* roi de Bohème, duc

d'Autriche & de Stirie, fut proposé, & refusa, dit-on, l'Empire. Il avait alors une guerre avec *Béla* roi de Hongrie, qui lui disputait la Stirie, la Carinthie & la Carniole. On pouvait lui contester la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie & la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix se fit. La Stirie & la Carinthie avec la Carniole restèrent à *Ottocare*. On ne conçoit pas comment, étant si puissant, il refusa l'Empire, lui qui depuis refusa l'hommage à l'empereur. Il est bien plus vraisemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puissant.

RODOLPHE PREMIER DE HABSBOURG,

PREMIER EMPEREUR DE LA MAISON D'AUTRICHE,

VINGT-HUITIEME EMPEREUR.

1273. ENFIN on s'assemble à Francfort pour élire un empereur, & cela sur les lettres de *Grégoire X*, qui menace d'en nommer un. C'était une chose nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur.

On ne propose dans cette assemblée aucun prince possesseur de grands Etats. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de *Tirol*, qui était du nombre des électeurs, indique trois sujets; un comte de *Goritz*, seigneur d'un petit pays dans le Frioul, & absolument inconnu; un *Bernard* non moins inconnu encore, qui n'avait pour tout bien que des prétentions sur le duché de Carinthie; & *Rodolphe de Habsbourg*,

capitaine célèbre, & grand maréchal de la cour d'*Ottocare* roi de Bohème.

Les électeurs, partagés entre ces trois concurrens, s'en rapportent à la décision du comte palatin *Louis le sévère* duc de Bavière, le même qui avait élevé & secouru en vain le malheureux *Conradin* & *Fréderic d'Autriche*. C'est-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. *Louis de Bavière* nomme empereur *Rodolphe de Habsbourg*.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à *Rodolphe* qui, n'étant plus alors au service du roi de Bohème, s'occupait de ses petites guerres vers Basle & vers Strasbourg.

Alfonse de Castille & le roi de Bohème protestent en vain contre l'élection. Cette protestation d'*Ottocare* ne prouve pas assurément qu'il eût refusé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'*Albert* comte de Habsbourg en Suisse. Sa mère était *Ulrike de Kybourg*, qui avait plusieurs seigneuries en Alsace. Il était marié depuis long-temps avec *Anne de Hæneberg*, dont il avait quatre enfans. Son âge était de cinquante-cinq ans & demi, quand il fut élevé à l'Empire. Il avait un frère colonel au service des Milanais, & un autre chanoine à Basle. Ses deux frères moururent avant son élection.

Il est couronné à Aix-la-Chapelle ; on ignore par quel archevêque. Il est rapporté que le sceptre impérial, qu'on prétendait être celui de *Charlemagne*, ne se trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à servir de prétexte à plusieurs seigneurs qui ne voulaient pas lui prêter serment. Il prit un crucifix : *Voilà mon sceptre*, dit-il, & tous lui rendirent hommage. Cette seule action

de fermeté le rendit respectable, & le reste de sa conduite le montra digne de l'Empire.

Il marie son fils *Albert* à la fille du comte de *Tirol*, sœur utérine de *Conradin*. Par ce mariage, *Albert* semble acquérir des droits sur l'Alsace & sur la Suabe, héritage de la maison du fameux empereur *Fréderic II*. L'Alsace était alors partagée entre plusieurs petits seigneurs. Il fallut leur faire la guerre. Il obtint par sa prudence des troupes de l'Empire, & soumit tout par sa valeur. Un préfet est nommé pour gouverner l'Alsace. C'est ici une des plus importantes époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les possesseurs des terres dans la Suabe & dans l'Alsace relevaient de la maison impériale de *Suabe*; mais après l'extinction de cette maison dans la personne de l'infortuné *Conradin*, ils ne voulurent plus relever que de l'Empire. Voilà la véritable origine de la noblesse immédiate; & voilà pourquoi l'on trouve plus de cette noblesse en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur *Rodolphe* vint à bout de soumettre les gentilshommes d'Alsace, & créa un préfet dans cette province; mais après lui les barons d'Alsace redevinrent pour la plupart barons libres & immédiats, souverains dans leurs petites terres comme les plus grands seigneurs allemands dans les leurs. C'était dans presque toute l'Europe l'objet de quiconque possédait un château.

1274. Trois ambassadeurs de *Rodolphe* font serment de sa part au pape *Grégoire* X dans le consistoire. Le pape écrit à *Rodolphe* : *De l'avis des cardinaux, nous vous nommons roi des Romains.*

Alfonse X roi de Castille renonce alors à l'Empire.

Rodolphe va trouver le pape à Lausanne. Il lui promet de lui faire rendre la Marche d'Ancone & les terres de *Mathilde*. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes & des seigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape & de l'Empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne Grèce, mais plus puissantes. Venise, Gènes & Pise avaient plus de vaisseaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enseignes. Florence devenait considérable, & déjà elle était le berceau des beaux arts. 1275.

Rodolphe pense d'abord à l'Allemagne. Le puissant roi de Bohème *Ottocare III*, duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, lui refuse l'hommage. *Je ne dois rien à Rodolphe*, dit-il; *je lui ai payé ses gages*. Il se ligue avec la Bavière.

Rodolphe soutient la majesté de son rang. Il fait mettre au ban de l'Empire ce puissant *Ottocare*, & le duc de Bavière *Henri* qui est lié avec lui. On donne à l'empereur des troupes, & il va venger les droits de l'Empire allemand.

L'empereur *Rodolphe* bat l'un après l'autre tous ceux qui prennent le parti d'*Ottocare*, ou qui veulent profiter de cette division; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, le marquis de Bade, le comte de Virtemberg, & *Henri* duc de Bavière. Il finit tout d'un coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de ses filles au fils de ce prince, & en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à sa fille. 1276.

De-là il marche contre *Ottocare;* il le force de venir à composition. Le roi de Bohème cède l'Autriche, la

Stirie & la Carniole. Il consent de faire un hommage lige à l'empereur dans l'île de Camberg au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or & de pierreries. *Rodolphe*, par un faste supérieur, le reçoit avec l'habit le plus simple; & au milieu de la cérémonie les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordaient le Danube le superbe *Ottocare* à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur, qu'il avait si souvent appelé son maître-d'hôtel, & dont il devenait le grand-échanson. Ce conte est accrédité, & il importe peu qu'il soit vrai.

1277. La femme d'*Ottocare*, princesse plus altière que son époux, lui fait tant de reproches de son hommage rendu, & de la cession de ses provinces, que le roi de Bohème recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complète. *Ottocare* est tué dans la bataille le 26 août. Le vainqueur use de sa victoire en législateur. Il laisse la Bohème au fils du vaincu, le jeune *Venceslas*; & la régence au marquis de Brandebourg.

1278. *Rodolphe* fait son entrée à Vienne, & s'établit dans l'Autriche. *Louis* duc de Bavière, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour soutenir ce droit. *Rodolphe* tombe sur lui avec ses troupes victorieuses. Alors rien ne résiste; & on voit ce prince, que les électeurs avaient appelé à l'Empire pour y régner sans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne.

Ce maître de l'Allemagne eſt bien loin de l'être en Italie. Le pape *Nicolas III* gagne avec lui ſans peine ce long procès que tant de pontifes ont ſoutenu contre tant d'empereurs. *Rodolphe*, par un diplome du 15 février 1279, céde au St Siége les terres de la comteſſe *Mathilde*, renonce au droit de ſuzeraineté, déſavoue ſon chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent la même année cette ceſſion de *Rodolphe*. Ce prince, en abandonnant des droits pour leſquels on avait ſi long-temps combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de ſeigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'était tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'Empire n'était plus rien. Il fallait que cette ceſſion fût bien peu de choſe, puiſque l'empereur n'eut en échange que le titre de ſénateur de Rome, & encore ne l'eut-il que pour un an. 1279.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de ſénateur à *Charles d'Anjou* roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier ſon neveu avec la niéce de ce pontife, en diſant que *quoiqu'il s'appelât Orſini, & qu'il eût les pieds rouges, ſon ſang n'était pas fait pour ſe mêler au ſang de France.*

Nicolas III ôte encore à *Charles d'Anjou* le vicariat de l'Empire en Toſcane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, & ce nom même ne pouvait ſubſiſter depuis qu'il y avait un empereur.

La ſituation de *Rodolphe* en Italie était (à ce que dit *Girolamo Briani*) ſemblable à celle d'un négociant qui a fait faillite, & dont d'autres marchands partagent les effets.

L'empereur *Rodolphe* ſe raccommode avec *Charles de Sicile*, par le mariage d'une de ſes filles. Il donne cette 1280.

princesse, nommée *Clémence*, à *Charles-Martel* petit-fils de *Charles*. Les deux mariés étaient presqu'encore au berceau.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'investiture des comtés de Provence & de Forcalquier.

Après la mort de *Nicolas III*, on élit un français nommé *Brion*, qui prend le nom de *Martin IV*. Ce français fait rendre d'abord la dignité de sénateur au roi de Sicile, & veut lui faire rendre aussi le vicariat de l'Empire en Toscane. *Rodolphe* paraît ne guère s'en embarrasser; il est assez occupé en Bohème. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; & d'ailleurs *Rodolphe* avait plus besoin d'argent que de titres.

1281. Ces années sont mémorables par la fameuse conspiration
1282. des vêpres siciliennes. *Jean de Prócida*, gentilhomme de Salerne, riche, & qui malgré son état exerçait la profession de médecin & de jurisconsulte, fut l'auteur de cette conspiration, qui semblait si opposée à son genre de vie. C'était un gibelin passionnément attaché à la mémoire de *Fréderic II*, & à la maison de *Suabe*. Il avait été plusieurs fois en Arragon auprès de la reine *Constance*, fille de *Mainfroi*. Il brûlait de venger le sang que *Charles d'Anjou* avait fait répandre; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que *Charles* contenait par sa présence & par la terreur, il trama son complot dans la Sicile, gouvernée par des provençaux plus détestés que leur maître, & moins puissans.

Le projet de *Charles d'Anjou* était la conquête de Constantinople. Un des grands fruits des croisades de l'Occident avait été de prendre l'Empire des Grecs en 1204, & on l'avait perdu depuis, ainsi que les conquêtes sur les

musulmans. La fureur d'aller se battre en Palestine avait passé depuis les malheurs de *St Louis*, mais la proie de Constantinople paraissait facile à saisir ; & *Charles d'Anjou* espérait détrôner *Michel Paléologue*, qui possédait alors le reste de l'Empire d'Orient.

Jean de Procida va déguisé à Constantinople avertir *Michel Paléologue* ; il l'excite à prévenir *Charles* : de là il court en Arragon voir en secret le roi *Pierre*. Il eut de l'argent de l'un & de l'autre ; il gagne aisément des conjurés. *Pierre d'Arragon* équipe une flotte ; & feignant d'aller contre l'Afrique, il se tient prêt pour descendre en Sicile. *Procida* n'a pas de peine à disposer les Siciliens.

Enfin le troisième jour de pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, tous les Provençaux sont massacrés dans l'île, les uns dans les églises, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. On compte qu'il y eut huit mille personnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple & le quadruple d'hommes, sans qu'on y ait fait attention ; mais ici ce secret gardé si long-temps par tout un peuple, des conquérans exterminés par la nation conquise, les femmes, les enfans massacrés, des filles siciliennes enceintes par des provençaux, tuées par leurs propres pères, des pénitentes égorgées par leurs confesseurs, rendent cette action à jamais fameuse & exécrable. On dit toujours que ce furent des francais qui furent massacrés à ces vêpres siciliennes, parce qu la Provence est aujourd'hui à la France ; mais elle était alors province de l'Empire ; & c'était réellement des impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de *Conradin* & du duc d'Autriche : leur mort avait été le

crime d'un ſeul homme, de *Charles d'Anjou;* & huit mille innocens l'expièrent.

Pierre d'Arragon aborde alors en Sicile avec ſa femme *Conſtance;* toute la nation ſe donne à lui, & de ce jour la Sicile reſta à la maiſon d'*Arragon ;* mais le royaume de Naples demeure au prince de France.

L'empereur inveſtit ſes deux fils aînés, *Albert* & *Rodolphe,* à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, le 27 décembre 1282, dans une diète à Augsbourg, du conſentement de tous les ſeigneurs, & même de celui de *Louis de Bavière* qui avait des droits ſur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'inveſtiture des mêmes Etats à ces deux princes? n'en avaient-ils que le titre? le puîné devait-il ſuccéder à l'aîné? ou bien le puîné n'avait-il que le nom, tandis que l'autre avait la terre? ou devaient-ils poſſéder ces Etats en commun? c'eſt ce qui n'eſt pas expliqué. Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt qu'on voit beaucoup de diplomes dans leſquels les deux frères ſont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie & de Carniole.

Il y a une ſeule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur *Rodolphe* inveſtit ſon fils *Rodolphe* de la Suabe; mais il n'y a aucun document, aucune charte où l'on trouve que ce jeune *Rodolphe* ait eu la Suabe. Tous les diplomes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme ſon frère. Cependant un hiſtorien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont ſuivie; & dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce *Rodolphe* duc de Suabe: s'il l'avait été, comment ſa maiſon aurait-elle perdu ce duché?

Dans la même diète l'empereur donne la Carinthie & la Marche Trévisane au comte de *Tirol* ſon gendre.

L'avantage qu'il tira de sa dignité d'empereur fut de pourvoir toute sa maison.

Rodolphe gouverne l'Empire aussi-bien que sa maison. 1283.
Il appaise les querelles de plusieurs seigneurs & de 1284.
plusieurs villes.

Les historiens disent que ses travaux l'avaient fort affaibli, & qu'à l'âge de 65 ans passés, les médecins lui conseillèrent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier sa santé. Ces historiens ne sont pas physiciens. Il épouse *Agnès* fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année 1284, le roi d'Arragon *Pierre* fait prisonnier le prince de Salerne fils de *Charles d'Anjou*; mais sans pouvoir se rendre maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'Empire jusqu'à *Charles-Quint*.

Les Cumins, reste de tartares, dévastent la Hongrie. 1285.
L'empereur investit *Jean Davennes* du comté d'Alost, du pays de Vass, de la Zélande, du Hainaut. Le comté de Flandre n'est point spécifié dans l'investiture; il était devenu incontestable qu'il relevait de la France.

Pour mettre le comble à la gloire de *Rodolphe*, il eût 1286.
fallu s'établir en Italie, comme il l'était en Allemagne; 1287.
mais le temps était passé. Il ne voulut pas même aller se faire couronner à Rome. Il se contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques douze mille; Gènes, Bologne six mille. Presque toutes les autres ne donnèrent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi confiftait cette liberté ou donnée ou confirmée ? était-ce dans une féparation abfolue de l'Empire ? il n'y a aucun acte de ces temps-là qui énonce de pareilles conventions. Cette liberté confiftait dans le droit de nommer des magiftrats, de fe gouverner fuivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extenfion des droits obtenus de *Fréderic Barberouffe*. L'Italie fut alors indépendante & comme détachée de l'Empire, parce que l'empereur était éloigné & trop peu puiffant. Le temps eût pu affurer à ce pays une liberté pleine & entière. Déjà les villes de Lombardie, celles de la Suiffe même, ne prêtaient plus de ferment, & rentraient infenfiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes ferment ; mais les unes étaient réputées *libres*, comme Augsbourg, Aix-la-Chapelle & Metz ; les autres avaient le nom d'*impériales*, en fourniffant des tributs ; les autres *fujettes*, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, & médiatement de l'Empire ; les autres *mixtes*, qui, en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était adminiftrée par des nobles : les citoyens avaient à Strasbourg l'autorité.

1288. *Rodolphe* fait fervir toutes fes filles à fes intérêts. Il
1289. marie encore une fille qu'il avait de fa première femme
1290. au jeune *Venceflas* roi de Bohème, devenu majeur, & lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche & de Stirie ; mais auffi en récompenfe il lui confirme la charge de grand-échanfon.

Les ducs de Bavière prétendaient cette charge de la maison de l'empereur. Il semble que la qualité d'électeur fût inséparable de celle de grand-officier de la couronne : non que les seigneurs des principaux fiefs ne prétendissent encore le droit d'élire ; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'est pourquoi les ducs de Bavière disputaient la charge de grand-maître à la branche de Bavière palatine, quoiqu'aînée.

Grande diète à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déjà fait de la Thuringe. L'orientale reste à la maison de *Misnie* qui est aujourd'hui de *Saxe;* l'occidentale demeure à la maison de *Brabant* héritière de la Misnie par les femmes. C'est la maison de *Hesse*.

Le roi de Hongrie *Ladislas III*, ayant été tué par les Tartares cumins qui ravageaient toujours ce pays, l'empereur, qui prétend que la Hongrie est un fief de l'Empire, veut donner ce fief à son fils *Albert*, auquel il avait donné déjà l'Autriche.

Le pape *Nicolas IV*, qui croit que tous les royaumes sont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à *Charles-Martel*, petit-fils de *Charles d'Anjou* roi de Naples & de Sicile. Mais comme ce *Charles-Martel* se trouve gendre de l'empereur, & comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être asservis, *Rodolphe* consent que *Charles-Martel* son gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encore un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté, prétendait relever

du royaume de France, & en cette qualité il avait prêté serment de fidélité à *Philippe le bel*. Cependant jusque-là, tout ce qui fesait partie de l'ancien royaume de Bourgogne relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle se termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainsi ce comte se trouve relever à la fois de l'Empire & de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe son gendre, *Albert II*, le titre de *palatin* de Saxe. Il faut bien distinguer cette maison de *Saxe* d'avec celle d'aujourd'hui, qui est, comme nous l'avons dit, celle de *Misnie*.

1291. L'empereur *Rodolphe* meurt à Germesheim le 15 juillet à l'âge de 73 ans, après en avoir régné dix-huit.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIEME EMPEREUR,

après un interrègne de neuf mois.

1292. Les princes allemands craignant de rendre héréditaire cet empire d'Allemagne toujours nommé l'empire romain, & ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un second compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de *Rodolphe*.

L'archevêque de Mayence, auquel on s'en rapporte, nomme *Adolphe de Nassau* par le même principe qu'on avait choisi son prédécesseur. C'était le plus illustre guerrier de ces temps-là, & le plus pauvre. Il paraissait capable de soutenir la gloire de l'Empire à la tête des armées allemandes, & trop peu puissant pour l'asservir.

Il ne possédait que trois seigneuries dans le comté de Nassau.

Albert duc d'Autriche, fâché de ne point succéder à son père, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne qui ne veut plus être vassal de l'Allemagne, & tous deux obtiennent des secours du roi de France *Philippe le bel.* La maison d'Autriche commence par appeler contre l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'Empire ont depuis si souvent appelés contr'elle. *Albert d'Autriche*, avec le secours de la France, fait d'abord la guerre en Suisse, dont sa maison réclame la souveraineté. Il prend Zurich avec des troupes françaises.

Albert d'Autriche soulève contre *Adolphe* Strasbourg & Colmar. L'empereur à la tête de quelques troupes que les fiefs impériaux lui fournissent appaise ces troubles. 1293.

Un différend entre le comte de Flandre & les citoyens de Gand est porté au parlement de Paris, & jugé en faveur des citoyens. Il était bien clairement reconnu que depuis Gand jusqu'à Boulogne, Arras & Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

Adolphe s'unit avec *Edouard* roi d'Angleterre contre la France; mais comme il craint un aussi puissant vassal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveler plus d'une fois cette alliance dans des circonstances pareilles. 1294.

Une injustice honteuse de l'empereur est la première origine de ses malheurs & de sa fin funeste : grand 1295.

exemple pour les souverains. *Albert de Misnie*, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes de Saxe, qui font une si grande figure en Allemagne, gendre de l'empereur *Frédéric II*, avait trois enfans de la princesse sa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtresse indigne de lui ; & c'est pour cela que les Allemands lui avaient donné avec justice le surnom de *dépravé*. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ses trois enfans légitimes. Il met ses fiefs en vente malgré les lois ; & l'empereur, malgré les lois, les achète avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à la France.

Les trois princes soutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre Dresde & plusieurs châteaux, il est chassé de la Misnie ; & toute l'Allemagne se déclare contre cet indigne procédé.

1296. La rupture contre l'empereur & le roi d'Angleterre d'un côté, & la France de l'autre, durait toujours. Le pape *Boniface VIII* leur ordonne à tous trois une trève sous peine d'excommunication.

1297. L'empereur avait plus besoin d'une trève avec les seigneurs de l'Empire. Sa conduite les révoltait tous. *Venceslas* roi de Bohème, *Albert* duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Mayence s'assemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg ; non qu'ils possédassent tous deux la même marche ; mais étant frères, ils prenaient tous deux le même titre. C'est un usage qui commençait à s'établir. On accuse l'empereur dans les formes, & on indique une diète à Egra pour le déposer.

Albert

Albert d'Autriche envoie à Rome folliciter la dépofition d'*Adolphe.* C'eft un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le confentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de Mayence dépofe folemnellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comme il s'exprime: *On nous a dit que nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape; d'autres affurent que le pape l'a refufé: mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous a été confiée, nous dépofons Adolphe de la dignité impériale, & nous élifons pour roi des Romains le feigneur Albert duc d'Autriche.*

Boniface VIII défend aux électeurs, fous peine d'excommunication, de facrer le nouveau roi des Romains. 1298.
Ils lui répondent que ce n'eft pas là une affaire de religion.

Cependant *Adolphe*, ayant dans fon parti quelques évêques & quelques feigneurs, avait encore une armée. Il donne bataille le 2 juillet auprès de Spire à fon rival; tous deux fe joignent au fort de la mêlée. *Albert d'Autriche* lui porte un coup d'épée dans l'œil. *Adolphe* meurt en combattant, & laiffe l'Empire à *Albert.*

ALBERT PREMIER D'AUTRICHE,

TRENTIEME EMPEREUR.

ALBERT *d'Autriche* commence par remettre fon droit aux électeurs afin de le mieux affurer. Il fe fait élire une feconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. 1298.

Le pape *Boniface VIII* ne veut pas le reconnaître.

Ce pape avait alors de violens démêlés avec le roi de France *Philippe le bel.*

1299. L'empereur *Albert* s'unit incontinent avec *Philippe*, & marie son fils aîné *Rodolphe* à *Blanche* sœur du roi. Les articles de ce mariage sont remarquables. Il s'engage de donner à son fils l'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alsace, Fribourg en Brisgau, & assigne pour douaire à sa belle-fille l'Alsace & Fribourg, s'en remettant pour la dot de *Blanche* à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape, qui pour toute réponse dit que l'empereur n'est qu'un usurpateur, & qu'il n'y a d'autre *César* que le souverain pontife des chrétiens.

1300. Les maisons de France & d'Autriche semblaient
1301. alors étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune contre *Boniface VIII*, par la nécessité où elles étaient de se défendre contre leurs vassaux. Car dans le même temps la Hollande & la Zélande, vassales de l'Empire, fesaient la guerre à *Albert;* & les Flamands, vassaux de la France, la fesaient au roi *Philippe le bel.*

Boniface VIII, plus fier encore que *Grégoire VII*, & plus impétueux, prend ce temps pour braver à la fois l'empereur & le roi de France. D'un côté il excite contre *Philippe le bel* son frère *Charles de Valois;* de l'autre il soulève des princes de l'Allemagne contre *Albert.*

Nul pape ne poussa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce *Charles de Valois*, & le nomme vicaire de l'Empire en Toscane. Il marie ce prince à la fille de *Baudouin II*, empereur de Constantinople, dépossédé; & déclare hardiment *Charles de Valois* empereur des Grecs. Rien n'est plus

grand que ces entreprifes quand elles font bien conduites & heureufes : rien de plus petit quand elles font fans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les Empires d'Orient & d'Occident, & mit en interdit le le royaume de France.

Les circonftances où fe trouvait l'Allemagne le mirent fur le point de réuffir contre *Albert d'Autriche*.

Il écrit aux archevêques de Mayence, de Trèves & de Cologne : *Nous ordonnons qu'Albert comparaiffe devant nous dans fix mois, pour fe juftifier, s'il peut, du crime de léfe-majefté commis contre la perfonne de fon fouverain Adolphe. Nous défendons qu'on le reconnaiffe pour roi des Romains, &c.*

Ces trois archevêques, qui n'aimaient pas *Albert*, conviennent avec le comte palatin du Rhin de procéder contre lui, comme ils avaient procédé contre fon prédéceffeur ; & ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids & deux mefures, c'eft qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu & tué, en combattant, ce même *Adolphe* qu'ils avaient dépofé, & contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur *Albert*. On fait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, & juges des caufes civiles entre le prince & les fujets, comme cela fe pratique dans tous les pays fous des noms différens.

Les palatins fe croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'eft fur cette prétention qu'on verra un palatin, un ban de Croatie condamner une reine.

Albert ayant pour lui les autres princes de l'Empire répond aux procédures par la guerre.

1302. Bientôt ses juges lui demandent grâce, & l'électeur palatin paie par une grosse somme d'argent ses procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour son roi *Venceslas* roi de Bohème. *Venceslas* met quelque ordre dans un pays où il n'y en avait jamais eu. C'est lui qui institua le sénat. Ce *Venceslas* donne son fils pour roi aux Hongrois, qui le demandaient eux-mêmes.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'est un attentat contre lui, & qu'il n'appartient qu'à lui seul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume *Carobert*, descendant de *Charles d'Anjou*. Il semblerait que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes ; cependant c'est ce qui le raccommoda avec lui. Il craignait plus la puissance de *Venceslas* que celle du pape. Il protège donc *Carobert*, & désole la Bohème avec une armée. Les auteurs disent que cette armée fut empoisonnée par les Bohémiens, qui infectèrent les eaux voisines du camp ; cela est assez difficile à croire.

1303. Ce qui achève de mettre l'empereur dans les intérêts de *Boniface VIII*, c'est la sanglante querelle de ce pape avec *Philippe le bel*. *Boniface* très-maltraité par ce monarque, & qui méritait de l'être, reconnaît enfin cet *Albert*, à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des Romains, & lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France.

Albert paie la complaisance du pape par une complaisance bien plus grande. Il reconnaît *que l'Empire a été transféré des Grecs aux Allemands par le S[t] Siége ; que les électeurs tiennent leur droit du pape, & que les empereurs & les rois reçoivent de lui le droit du glaive.* C'est contre une

telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainsi *Boniface VIII* qui mourut le 12 octobre, échappé à peine de la prison où le roi de France l'avait retenu aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confisque la Flandre sur le comte *Gui Dampierre*, & demeure, après une sanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, & d'un très-grand pays, sans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne songe pas davantage à l'Italie toujours partagée entre les Guelfes & les Gibelins.

Ladislas, ce fils du respectable *Venceslas* roi de Bohème 1304.
& de la Pologne, est chassé de la Hongrie. Son père en 1305.
meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, si les rois peuvent mourir de cette maladie.

Le duc de Bavière *Othon* se fait élire roi de Hongrie, & se fait renvoyer dès la même année. *Ladislas* retourné en Bohème y est assassiné. Ainsi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohème & la Pologne.

L'empereur *Albert* fait couronner son fils *Rodolphe* en Bohème à main armée. *Carobert* se propose toujours pour la Hongrie; & un seigneur polonais nommé *Uladislas Locticus* est élu, ou plutôt rétabli en Pologne; mais l'empereur n'y a aucune part.

Voici une injustice qui ne paraît pas d'un prince habile. 1306.
L'empereur *Adolphe de Nassau* avait perdu la couronne & la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, & cette

haine fut principalement fondée sur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Misnie & de la Thuringe.

Philippe de Nassau, frère de cet empereur, réclama ces pays si injustement achetés. *Albert* se déclare pour eux dans l'espérance d'en obtenir sa part. Les princes de Thuringe se défendent. Ils sont mis sans formalités au ban de l'Empire. Cette proscription leur donne des partisans & une armée. Ils taillent en pièces l'armée de l'empereur, qui est trop heureux de les laisser paisibles dans leurs Etats. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fond d'attachement pour leurs droits; & c'est ce qui a fait subsister si long-temps ce gouvernement mixte; édifice souvent prêt à écrouler, & cependant toujou s ferme.

1307. Le pape *Clément V* envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à *Carobert* au nom du St Siége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume : alors les papes en disposent ainsi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vassaux des papes désarmés que des empereurs qui pouvaient les asservir. Il valait mieux n'être vassal de personne.

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES.

LA Suisse relevait de l'Empire, & une partie de ce pays était domaine de la maison d'*Autriche*, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique sujettes, avaient de grands priviléges & étaient au rang des villes *mixtes* de l'Empire; d'autres étaient impériales, & se gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Basle & Schaffouse. Les cantons d'Uri, de Schvitz & d'Undervald

étaient sous le patronage de la maison d'*Autriche*, mais non sous sa domination.

L'empereur *Albert* voulut être despotique dans tout le pays. Les gouverneurs & les commissaires qu'il y envoya y exercèrent une tyrannie qui causa d'abord beaucoup de malheurs, & qui ensuite produisit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté se nomment *Melchtad*, *Stauffacher* & *Valtherfurst*. La difficulté de prononcer des noms si respectables nuit à leur célébrité. Ces trois paysans, hommes de sens & de résolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les cantons d'Uri, Schvitz & Undervald.

Tous les historiens prétendent que, tandis que la conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri nommé *Grisler* s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place, & ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé *Guillaume Tell*, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui donna sa grâce qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira, & fut assez heureux pour abattre la pomme. *Grisler* apercevant une seconde flèche sous l'habit de *Tell* demanda ce qu'il en prétendait faire. *Elle t'était destinée*, dit le suisse, *si j'avais blessé mon fils.*

Avouons que toutes ces histoires de pommes sont bien suspectes : celle-ci l'est d'autant plus qu'elle semble tirée d'une ancienne fable danoise. Mais enfin on tient pour constant que *Tell* ayant été mis aux fers tua ensuite le gouverneur d'une flèche : que ce fut le signal des conjurés :

que les peuples se saisirent des forteresses, & démolirent ces instrumens de leur esclavage. Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

1308. *Albert*, prêt de commettre ses forces contre ce courage que donne l'enthousiasme d'une liberté naissante, perd la vie d'une manière funeste. Son propre neveu *Jean*, qu'on a appelé mal à propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouissance de son patrimoine, conspire sa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en se promenant avec lui auprès de Rheinsfeld, sur le bord de la rivière de Russ, dans le voisinage de la Suisse. Peu de souverains ont péri d'une mort plus tragique, & nul n'a été moins regretté. Il est très-vraisemblable que le don de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* à ses deux enfans, fut la cause de cet assassinat. *Jean* fils du prince *Rodolphe*, ayant en vain demandé à son oncle *Albert* sa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en possession par un crime.

HENRI VII,

DE LA MAISON DE LUXEMBOURG,

TRENTE-UNIEME EMPEREUR.

1308. APRÈS l'assassinat d'*Albert*, le trône d'Allemagne demeure vacant sept mois. On compte parmi les prétendans à ce trône le roi de France *Philippe le bel*: mais il n'y a aucun monument de l'histoire de France qui en fasse la moindre mention.

Charles de Valois, frère de ce monarque, se met sur les

rangs. C'était un prince qui allait par-tout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Arragon des mains du pape *Martin IV*, & lui avait prêté l'hommage & le ferment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Arragon : mais il n'avait plus qu'un vain titre. *Boniface VIII* lui avait promis de le faire roi des Romains, mais il n'avait pu tenir fa parole.

Bertrand de Got, gafcon, archevêque de Bordeaux, élevé au pontificat de Rome par la protection de *Philippe le bel*, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faibleffe, parce que leur refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne était fouvent un prétexte de factions & de guerres civiles.

Ce pape *Clément V* fait tout le contraire de ce qu'il avait promis. Il fait preffer fous main les électeurs de nommer *Henri* comte de Luxembourg.

Ce prince eft le premier qui eft nommé par fix électeurs feulement, tous fix grands officiers de la couronne : les archevêques de Mayence, Trèves & Cologne, chanceliers : le comte palatin de la maifon de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maifon : le duc de Saxe de la maifon d'Afcanie, grand-écuyer : le marquis de Brandebourg de la même maifon d'Afcanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohème, grand-échanfon, n'y affifta pas, & perfonne même ne le repréfenta. Le royaume de Bohème était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie, qu'ils avaient élu, mais auquel ils fefaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma au nom des fix électeurs, *Henri comte de Luxembourg*, *roi des Romains*,

futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine & universelle, & défenseur des veuves & des orphelins.

1309. *Henri VII* commence par venger l'assassinat de l'empereur *Albert*. Il met l'assassin *Jean*, prétendu duc de Suabe, au ban de l'Empire. *Fréderic* & *Léopold d'Autriche*, ses cousins, descendans comme lui de *Rodolphe de Habsbourg*, exécutent la sentence, & reçoivent l'investiture de ses domaines.

Un des assassins, nommé *Rodolphe de Varth*, seigneur considérable, est pris; & c'est par lui que commence l'usage du supplice de la roue. Pour *Jean*, après avoir erré long-temps, il obtint l'absolution du pape, & se fit moine.

L'empereur donne à son fils de Luxembourg le titre de duc, sans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet comme on en voit aujourd'hui en France; mais c'étaient des princes. On a déjà vu que les empereurs fesaient des rois à brevet.

L'empereur songe à établir sa maison, & fait élire son fils *Jean de Luxembourg* roi de Bohème. Il fallut la conquérir sur le duc de Carinthie; & cela ne fut pas difficile, puisque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les juifs sont chassés d'Allemagne, & une grande partie est dépouillée de ses biens. Ce peuple consacré à l'usure depuis qu'il est connu, ayant toujours exercé ce métier à Babylone, à Alexandrie, à Rome & dans toute l'Europe, s'était rendu par-tout également nécessaire & exécrable. Il n'y avait guère de villes où l'on n'accusât les juifs d'immoler un enfant le vendredi saint, & de poignarder une hostie. On fait encore dans

plusieurs villes des processions en mémoire des hosties qu'ils ont poignardées, & qui ont jeté du sang. Ces accusations ridicules servaient à les dépouiller de leurs richesses.

L'ordre des templiers est traité plus cruellement que les juifs; c'est un des événemens les plus incompréhensibles. Des chevaliers qui fesaient vœu de combattre pour JESUS-CHRIST sont accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, & de n'avoir pour cérémonies secrètes de réception dans l'ordre que les plus horribles débauches. Ils sont condamnés au feu en France, en conséquence d'une bulle du pape *Clément V*, & de leurs grands biens. Le grand-maître de l'ordre, *Jean de Nolai*, *Gui* frère du dauphin d'Auvergne, & soixante & quatorze chevaliers jurèrent en vain que l'ordre était innocent. *Philippe le bel* irrité contr'eux les fit trouver coupables. Le pape dévoué au roi de France les condamna; il y en eut cinquante-neuf de brûlés à Paris: on les poursuivit par-tout. Le pape abolit l'ordre deux ans après; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux; peut-être parce qu'on les persécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occasion de calomnier l'ordre entier. Cette Saint-Barthelemi de tant de chevaliers armés pour la défense du christianisme, jugés en France, & condamnés par un pape & par des cardinaux, est la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la justice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus sauvages : ils tuent dans la colère; mais les juges très-incompétens des templiers les livrèrent gravement aux plus affreux supplices, sans passion comme sans raison. 1310.

Henri VII veut rétablir l'Empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis *Fréderic II*.

Diète à Francfort pour établir *Jean de Luxembourg* roi de Bohème, vicaire de l'Empire, & pour fournir au voyage de l'empereur; ce voyage s'appelle, comme on sait, *l'expédition romaine.* Chaque état de l'Empire se cotise pour fournir des soldats, des cavaliers ou de l'argent.

Les commissaires de l'empereur qui le précèdent font à Lausanne, le 11 octobre, le serment accoutumé aux commissaires du pape; serment regardé toujours par les papes comme un acte d'obéissance & un hommage; & par les empereurs comme une promesse de protection: mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes.

1311. Les factions des Guelfes & des Gibelins partageaient toujours l'Italie: mais ces factions n'avaient plus le même
1312. objet qu'autrefois; elles ne combattaient plus l'une pour l'empereur, l'autre pour le pape; ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guère d'idée fixe attachée. C'est de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions des Whigs & des Toris.

Le pape *Clément V* fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir; il établissait sa cour à Lyon avec sa maîtresse la comtesse de Périgord, & amassait ce qu'il pouvait de trésors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les Colonna, les Ursini, les barons romains partageaient la ville, & c'est la cause de ce long séjour des papes au bord du Rhône; de sorte que Rome paraissait également perdue pour les papes & pour les empereurs.

La Sicile était restée à la maison d'Arragon. *Carobert*, roi de Hongrie, disputait le royaume de Naples à *Robert* son oncle, fils de *Charles II* de la maison d'Anjou.

La maison d'Este s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de fubfifter; elle n'avait été faite que contre les empereurs: mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne penfaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins & les Génois fefaient la guerre à la république de Pife. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions; Florence entre les noirs & les blancs, Milan entre les Vifconti & les Turriani.

C'eft au milieu de ces troubles que *Henri VII* paraît enfin en Italie. Il fe fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois lombards, comme fi c'était à un petit cercle de fer que fût attaché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turriani, le propre chancelier de l'empereur confpirent contre fa vie dans Milan. Il condamne fon chancelier au feu. La plupart des villes de Lombardie, Crême, Crémone, Lodi, Brefcia lui refufent obéiffance. Il les foumet par force, & il y a beaucoup de fang répandu.

Il marche à Rome. *Robert* roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en fefant marcher vers Rome *Jean* prince de Morée fon frère, avec des gendarmes & de l'infanterie.

Plufieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, fe joignent fecrètement à *Robert*. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur qu'il ne fouhaite rien tant que fon gouvernement; le roi de Naples l'affure des mêmes fentimens, & lui protefte que le prince de Morée n'eft à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII fe préfente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'églife de St Pierre, mais il faut qu'il

l'assiège pour y entrer. Il est battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, & demande qu'on le couronne dans l'église de St Jean de Latran. Les cardinaux s'y opposent, & disent que cela ne se peut sans la permission du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il est couronné en tumulte par quelques cardinaux. Alors il fait examiner par des jurisconsultes la question, *si le pape peut ordonner quelque chose à l'empereur, & si le royaume de Naples relève de l'Empire, ou du St Siége.* Ses jurisconsultes ne manquent pas de décides en sa faveur, & le pape a grand soin de faire décider le contraire par les siens.

1313. C'est, comme on a vu, la destinée des empereurs de manquer de forces pour dominer dans Rome. *Henri VII* est obligé d'en sortir. Il va assiéger inutilement Florence, & cite non moins inutilement *Robert* roi de Naples à comparaître devant lui. Il met aussi vainement ce roi au ban de l'Empire, comme coupable de lèse-majesté, *& le bannit à perpétuité sous peine de perdre la tête.* L'arrêt est du 25 avril.

Il rend des arrêts à peu près semblables contre Florence & Lucques, & permet par ces arrêts d'assassiner les habitans; *Venceslas* en démence n'aurait pas donné de tels rescrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par son frère archevêque de Trèves. Il obtient des Génois & des Pisans cinquante galères. On conspire dans Naples en sa faveur. Il pense conquérir Naples & ensuite Rome; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à

l'empoisonner. Un dominicain nommé *Politien de Montepulciano*, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais les dominicains n'obtinrent du fils de *Henri VII*, *Jean* roi de Bohème, des lettres qui les déclarent innocens que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le temps même qu'on commençait à les accuser de cet empoisonnement sacrilége.

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS.

DANS les dernières années de la vie de *Henri VII*, l'ordre teutonique s'agrandissait, & fesait des conquêtes sur les idolâtres & sur les chrétiens des bords de la mer baltique. Ils se rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de Prusse nommée Pomérélie d'un margrave de Brandebourg qui la posséda.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérans, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs ; & quoiqu'ils se soutinssent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entièrement aboli.

Le pape *Clément V* condamne la mémoire de *Henri VII*, 1314.
déclare que le serment que cet empereur avait fait à son couronnement dans Rome était un *serment de fidélité*, & par conséquent d'un vassal qui rend hommage.

Il casse la sentence de *Henri VII* portée contre le roi de Naples, *attendu*, dit-il avec raison, *que le roi Robert est notre vassal.*

Mais le pape ajoute à cette raison des clauses bien

étonnantes. *Nous avons*, dit-il, *la supériorité sur l'Empire, & nous succédons à l'emperеur pendant la vacance, par le plein pouvoir que* JESUS-CHRIST *nous a donné.* Il faut avouer que JESUS-CHRIST, comme homme, ne se doutait pas qu'un prêtre qui se disait dans Rome successeur de *Simon* fût un jour de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples *Robert* vicaire de l'Empire en Italie. Ainsi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité, en reconnaissant qu'il faut un vicaire dans l'interrègne : mais ils nomment ce vicaire pour se faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne sont long-temps divisés. Il était déjà établi dans l'opinion des hommes que le droit de suffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maison, c'est-à-dire aux trois chanceliers ecclésiastiques, & aux quatre princes séculiers. Ces officiers avaient long-temps eu la première influence. Ils déclaraient la nomination faite par la pluralité des suffrages : peu à peu ils attirèrent à eux seuls le droit d'élire.

Cela est si vrai que le duc de Carinthie *Henri*, qui prenait le titre de roi de Bohème, disputait en cette seule qualité le droit d'électeur à *Jean* de Luxembourg fils de *Henri VII*, qui en effet était roi de Bohème.

Les ducs de Saxe, *Jean* & *Rodolphe*, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, & être tous deux électeurs, parce qu'ils se disaient tous deux grands maréchaux.

Le duc de Bavière *Louis*, le même qui fut empereur,

chef

chef de la branche bavaroiſe, voulait partager avec ſon frère aîné *Rodolphe* comte palatin le droit de ſuffrage.

Il y eut donc dix électeurs, qui repréſentaient ſept officiers, ſept charges principales de l'Empire. De ces dix électeurs cinq nomment *Louis* duc de Bavière, qui ajoutant ſon ſuffrage eſt ainſi élu par ſix voix.

Les quatre autres choiſiſſent *Fréderic* duc d'Autriche, fils de l'empereur *Albert;* & ce duc d'Autriche ne compta point ſa propre voix; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de ſuffrage, ne fourniſſant point de grand officier.

LOUIS V, ou LOUIS DE BAVIERE,

TRENTE-DEUXIEME EMPEREUR.

ON ne compte pour empereur que *Louis de Bavière*, 1315.
parce qu'il paſſe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais ſurtout parce que ſon rival *Fréderic le beau* fut malheureux. *Fréderic* eſt ſacré à Cologne par l'archevêque du lieu; *Louis* à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence; & cet archevêque s'attribue ce privilége, malgré l'archevêque de Cologne métropolitain d'Aix.

Ces deux ſacres produiſent néceſſairement des guerres civiles; & celui-ci d'autant plus que *Louis de Bavière* était oncle de *Fréderic* ſon rival. Quelques cantons ſuiſſes déjà ligués prennent les armes pour *Louis de Bavière.* Ils défendaient par-là leur liberté contre l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suiſſes avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette

journée ferait auffi célèbre que celles des Thermopiles. Seize cents fuiffes des cantons d'Uri, de Schvitz & d'Undervald, diffipent au paffage des montagnes une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat eft le vrai berceau de leur liberté.

1316. *Jean XXII*, pape à Avignon & à Lyon comme fes deux prédéceffeurs, n'ofant pas mettre le pied en Italie, & abandonnant Rome, déclare cependant que l'Empire dépend de l'Eglife romaine, & cite à fon tribunal les deux prétendans à l'Empire. Il y a eu de plus grandes révolutions fur la terre, mais il n'y en a pas une plus fingulière dans l'efprit humain que de voir les fucceffeurs des Céfars, créés fur les bords du Mein, foumettre les droits qu'ils n'ont point fur Rome à un pontife de Rome créé dans Avignon; tandis que les rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs & les rois, & que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape.

1317. Il faut fe repréfenter dans ces temps-là l'Italie auffi divifée que l'Allemagne. Les Guelfes & les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête defquels eft le roi de Naples *Robert*, tiennent pour *Fréderic d'Autriche*. *Louis* a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction font les Vifcontis à Milan. Cette maifon établiffait fa puiffance fur le prétexte de foutenir celle des empereurs. La France voulait déjà fe mêler des affaires du Milanais, mais faiblement.

1318. Guerre entre *Eric* roi de Danemarck & *Valdemar* margrave de Brandebourg. Ce margrave foutient feul cette guerre fans l'aide d'aucun prince de l'Empire.

Quand un Etat faible tient tête à un plus fort, c'eſt qu'il eſt gouverné par un homme ſupérieur.

Le duc de Lavembourg dans cette courte querelle bientôt accommodée eſt priſonnier du margrave, & ſe rachète pour ſeize mille marcs d'argent. On pourrait par ces rançons juger à peu près de la quantité d'eſpèces qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, & les peuples preſque rien.

Les deux empereurs conſentent à décider leur que- 1319.
relle plus importante par trente champions : uſage des anciens temps que la chevalerie a renouvelés quelquefois.

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros grecs & troyens. Il ne décida rien, & ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées ſe livrèrent après avoir été ſpectatrices du combat des trente. *Louis* eſt vainqueur dans cette bataille; mais ſa victoire n'eſt point déciſive.

Philippe de Valois, neveu de *Philippe le bel* roi de France, 1320.
accepte du pape *Jean XXII* la qualité de lieutenant- 1321.
général de l'Egliſe contre les Gibelins en Italie. *Philippe de Valois* y va, croyant tirer quelque parti de toutes ces diviſions. Les Viſcontis trouvent le ſecret de lui faire repaſſer les Alpes, tantôt en affamant ſa petite armée, & tantôt en négociant.

L'Italie reſte partagée en Guelfes & en Gibelins ſans prendre trop parti ni pour *Fréderic d'Autriche*, ni pour *Henri de Bavière.*

Il ſe donne une bataille déciſive entre les deux empe- 1322.
reurs, encore aſſez près de Muldorf, le 28 ſeptembre: le duc d'Autriche eſt pris avec le duc *Henri* ſon frère, &

Ferri duc de Lorraine. Dès ce jour il n'y eut plus qu'un empereur.

Léopold d'Autriche, frère des deux prisonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg roi de Bohème, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans son pays, envoie son fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi *Charles le bel.* Il fait un échange de sa couronne contre le palatinat du Rhin avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le possesseur du palatinat du Rhin était *Rodolphe de Bavière*, propre frère de l'empereur. Ce *Rodolphe* s'était jeté dans le parti de *Fréderic d'Autriche* contre son frère; & l'empereur *Louis de Bavière*, qui venait de s'emparer du palatinat, gagne la Bohème à ce marché.

On ne peut pas toujours en tout pays acheter & vendre des hommes comme des bêtes. Toute la noblesse de Bohème se souleva contre cet accord, le déclara nul & injurieux; & il demeura sans effet. Mais *Rodolphe* resta privé de son palatinat.

1323. Un événement plus extraordinaire encore arrive dans le Brandebourg. Le margrave de ce pays, de l'ancienne maison d'Ascanie, quitte son margraviat pour aller en pélerinage à la Terre-sainte. Il laisse ses Etats à son frère, qui meurt vingt-quatre jours après le départ du pélerin. Il y avait beaucoup de parens capables de succéder. L'ancienne maison de Saxe-Lavembourg & celle d'Anhalt avaient des droits. L'empereur, pour les accorder tous, & sans attendre de nouvelles du pélerinage du véritable possesseur, voulut approprier à sa maison les Etats de Brandebourg, & il en investit son fils *Louis.*

L'empereur épouse en secondes noces la fille d'un comte de Hainaut & de Hollande, qui lui apporte pour dot ces

deux provinces avec la Zélande & la Frise. Aucun Etat vers les Pays-Bas n'était regardé comme un fief masculin. Les empereurs songeaient à l'établissement de leurs maisons aussi bien qu'à l'Empire.

L'empereur, ayant vaincu son concurrent, a le pape encore à vaincre. *Jean XXII* des bords du Rhône ne laissait pas d'influer beaucoup en Italie. Il animait la faction des Guelfes contre les Gibelins. Il déclare les Viscontis hérétiques; & comme l'empereur favorise les Viscontis, il déclare l'empereur fauteur d'hérétiques: & par une bulle du 9 octobre il ordonne à *Louis de Bavière* de se désister dans trois mois de l'administration de l'Empire, *pour avoir pris le titre de roi des Romains sans attendre que le pape ait examiné son élection*. L'empereur se contente de protester contre cette bulle, ne pouvant encore faire mieux.

Louis de Bavière soutient le reste de la guerre contre la maison d'*Autriche*, pendant qu'il était attaqué par le pape. 1324.

Jean XXII, par une nouvelle bulle du 15 juillet, déclare l'empereur *contumax*, & le prive de tout droit à l'Empire s'il ne comparaît devant sa sainteté avant le 1er octobre. *Louis de Bavière* donne un rescrit, par lequel il invite l'Eglise de déposer le pape, & appelle au futur concile.

Marcile de Padoue & *Jean de Gent* franciscain viennent offrir leur plume à l'empereur contre le pape, & prétendent prouver que le saint père est hérétique. Il avait en effet des opinions singulières qu'il fut obligé de rétracter.

Quand on voit ainsi les papes, n'ayant pas une ville à eux, parler aux empereurs en maîtres. on devine aisément qu'ils ne font que mettre à profit les préjugés des peuples, 1325.

& les intérêts des princes. La maison d'*Autriche* avait encore un parti en Allemagne, quoique le chef fût en prison ; & ce n'est qu'à la tête d'un parti qu'une bulle peut être dangereuse.

L'Alsace & le pays Messin, par exemple, tenaient pour cette maison. L'empereur fit une alliance avec le duc de Lorraine son prisonnier, avec l'archevêque de Trêves & le comte de Bar, pour prendre Metz. Metz fut prise en effet, & paya environ quarante mille livres tournois à ses vainqueurs.

Fréderic d'Autriche étant toujours en prison, le pape veut faire donner l'empire à *Charles le bel* roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainsi qu'on en avait usé envers *Charlemagne* ; mais le long usage prévalait, & il fallait que l'Allemagne fît l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnèrent rendez-vous au roi à Bar-sur-Aube. Le roi de France s'y transporte, & n'y trouve que *Léopold d'Autriche*.

Le roi de France retourne chez lui, affligé de sa fausse démarche. *Léopold d'Autriche*, sans ressource, renvoie à *Louis de Bavière* la lance, l'épée & la couronne de *Charlemagne*. L'opinion publique attachait encore à ces symboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin son prisonnier, & lui fait signer une renonciation à l'Empire pour le temps de la vie de *Louis*. On prétend que *Fréderic d'Autriche* conserva toujours le titre de roi des Romains.

1326. *Léopold d'Autriche* meurt. Il faut bien observer que, malgré les lois, l'usage constant était que les grands fiefs se partageassent encore entre les héritiers. Trente enfans auraient partagé le même Etat en trente parts, & auraient tous

porté le même titre. Tous les agnats de *Rodolphe de Habsbourg* portaient le nom de ducs d'*Autriche*.

Léopold avait eu pour son partage l'Alsace, la Suisse, la Suabe & le Brisgau. Ses frères se disputent cet héritage ; ils choisissent le roi de Bohème *Jean de Luxembourg*, pour austrègue, c'est-à-dire pour arbitre.

Louis de Bavière va enfin en Italie se mettre à la tête 1327.
des Gibelins, & le pape anime de loin les Guelfes contre lui. L'ancienne querelle de l'Empire & du pontificat se renouvelle avec fureur.

Louis marche avec une petite armée à Milan ; il est accompagné d'une foule de moines franciscains. Ces moines étaient excommuniés par le pape *Jean XXII*, pour avoir soutenu que leur capuchon devait être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre.

Ces mêmes franciscains traitaient le pape d'hérétique & de damné au sujet de son opinion sur la vision béatifique.

L'empereur est couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuse, mais par l'évêque d'Arezzo.

Dès que ce prince se prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes presse le pape d'y revenir. Le pape n'ose y aller, tant il craint le parti gibelin & l'empereur.

Les Pisans offrent à l'empereur soixante mille livres, pour qu'il ne passe point par leur ville dans son voyage à Rome. *Louis de Bavière* assiège Pise, & se fait donner au bout de trois jours trente autres mille livres pour y séjourner deux mois. Les historiens disent que ce sont des livres d'or, mais cette somme ferait six millions d'écus d'Allemagne, ce qu'il est plus aisé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de *Jean XXII*, à Avignon le 23 octobre. *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ses biens meubles & immeubles, du palatinat du Rhin, de tout droit à l'Empire, défendons de fournir audit Louis du blé, du linge, du vin, du bois, &c.*

L'héréfie de l'empereur était d'aller à Rome.

1328. *Louis de Bavière* est couronné dans Rome sans prêter serment de fidélité. Le célèbre *Castruccio Castracani*, tyran de Lucques, créé d'abord par l'empereur comte du palais de Latran & gouverneur de Rome, le conduit à St Pierre avec les quatre premiers barons romains, *Colonna*, *Ursini*, *Savelli*, *Conti*.

Louis est sacré par un évêque de Venise, assisté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 avril l'empereur tient une assemblée générale. Il y préside revêtu du manteau impérial, la couronne en tête & le sceptre à la main. Un moine augustin, *Nicolas Fabriano*, y accuse le pape & demande *s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le prêtre de Cahors, qui se fait nommer le pape Jean*. L'ordre des augustins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut ensuite la sentence par laquelle l'empereur déposait le pape. *Nous voulons*, dit-il, *suivre l'exemple d'Othon I, qui avec le clergé & le peuple de Rome déposa le pape Jean XII, &c. Nous déposons de l'évêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'hérésie & de lèse-majesté, &c.*

Le jeune *Colonna*, attaché en secret au pape, publie son opposition dans Rome, l'affiche à la porte de l'église, & s'enfuit.

Enfin *Louis* prononce un arrêt de mort contre le pape, & même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape

le vicariat de l'Empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs : la colère outrée va quelquefois jusqu'au ridicule. Il crée pape le 22 mai, de son autorité, *Pierre Reinalucci*, de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, & le fait agréer par le peuple romain. Il l'investit par l'anneau, au lieu de lui baiser les pieds, & se fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les *Othons* arrive à *Louis de Bavière.* Les Romains conspirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur & son pape sont obligés de s'enfuir.

L'empereur réfugié à Pise est forcé d'en sortir. Il retourne sans armée en Bavière avec deux franciscains qui écrivaient contre le pape, *Michel de Cesène* & *Guillaume Okam.* L'anti-pape *Pierre de Corbiero* se cache de ville en ville. 1329.

Le roi de Naples *Robert* fait rentrer sous la domination, ou plutôt sous la protection papale, Rome & plusieurs villes d'Italie.

Les Viscontis toujours puissans dans Milan, & qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils se rangent du parti de *Jean XXII* qui, toujours réfugié dans Avignon, semble donner des lois à l'Europe, & en donne en effet, quand ces lois sont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière étant à Pavie fait un traité mémorable avec son neveu *Robert*, fils de l'électeur palatin *Rodolphe*, mort en exil en Angleterre, & tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec son neveu les terres de la maison palatine; il lui rend le palatinat du Rhin & le haut palatinat, & il garde pour lui la Bavière. Il règle

qu'après l'extinction d'une des deux maisons palatine & de Bavière, qui ont une souche commune, la survivante entrera en possession de toutes les terres & dignités de l'autre, & que cependant le suffrage dans les élections des empereurs appartiendra alternativement aux deux maisons. Le droit de suffrage accordé ainsi à la maison de Bavière ne dura pas long-temps. La division que cet accord mit entre les deux maisons fut plus longue.

1330. Le pape, frère *Pierre de Corberio*, caché dans un château d'Italie, entouré de soldats envoyés par l'archevêque de Pise, demande grâce à *Jean XXII*, qui lui promet la vie sauve & trois mille florins d'or de pension pour son entretien.

Ce pape frère *Pierre* va, la corde au col, se présenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une prison, où il mourut au bout de trois ans. On ne sait s'il avait stipulé ou non qu'il ne serait pas enfermé.

Christophe roi de Danemarck est déposé par les états du pays. Il a recours à l'Empire. Les ducs de Saxe, de Meklembourg & de Poméranie sont nommés par l'empereur pour juger entre le prince & les sujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'Empire sur le Danemarck. Mais *Gérard* comte de Holstein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commission. Le roi *Christophe*, avec les forces de ces princes & du margrave de Brandebourg, chasse le régent & remonte sur le trône.

Louis de Bavière veut se réconcilier avec le pape, & lui envoie une ambassade. *Jean XXII*, pour réponse, mande au roi de Bohème qu'il ait à faire déposer l'empereur.

1331. Le roi de Bohème *Jean*, au lieu d'obéir au pape, se lie avec l'empereur & marche en Italie avec une armée,

en qualité de vicaire de l'Empire. Ayant réduit quelques villes, comme Crémone, Parme, Pavie, Modène, il eſt tenté de les garder pour lui ; & dans cette idée il s'unit ſecrètement avec le pape. Les Guelfes & les Gibelins alarmés ſe réuniſſent contre *Jean XXII* & contre *Jean de Bohème*.

L'empereur, craignant un vicaire ſi dangereux, excite contre lui *Othon d'Autriche*, frère de ce même *Fréderic* ſon rival pour l'Empire ; tant les intérêts changent en peu de temps.

Il ſuſcite le marquis de Miſnie, & *Carobert* roi de Hongrie, & juſqu'à la Pologne. Il eſt donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'Empire fut rarement plus faible : mais l'Allemagne dans tous ces troubles eſt toujours reſpectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohème, revenu en Allemagne, bat tous ſes ennemis l'un après l'autre. Il laiſſe ſon fils *Charles* vicaire en Italie malgré *Louis de Bavière*, & pour lui il va juſqu'en Pologne. Ce roi de Bohème *Jean* était alors le véritable empereur par ſon pouvoir.

Les Guelfes & les Gibelins, malgré leur antipathie, ſe liguent contre le prince *Charles de Bohème* en Italie. Le roi ſon père, vainqueur en Allemagne, paſſe les Alpes pour ſecourir ſon fils. Il arrive lorſque ce jeune prince vient de remporter une victoire ſignalée le 25 novembre vers le Tirol.

Il rentre avec ſon fils triomphant dans Prague, & lui donne la marche, ou marquiſat, ou margraviat de Moravie, en lui feſant prêter un hommage lige.

Le pape continue d'employer la religion dans l'intrigue. 1332.
Othon duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de

l'empereur, & gagné par des moines il foumet fes Etats au S[t] Siége. Il fe déclare vaffal de Rome. Quel temps, où une telle action ne fut ni abhorrée ni punie ! peu de gens favent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainfi que l'Angleterre; c'eft l'effet de la fuperftition & de la barbare ftupidité dans laquelle l'Europe était plongée.

Ce temps était celui de l'anarchie. Le roi de Bohème fe fefait craindre de l'empereur, & fongeait à établir fon crédit dans l'Allemagne. Lui & fon fils avaient gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns & les autres contre les Allemands; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, & toutes fe fefaient la guerre, au lieu de s'entendre pour brifer à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles l'ordre teutonique eft toujours une milice de conquérans vers la Pruffe. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même *Jean* roi de Bohème marche à leur fecours. Il va jufqu'à Cracovie. Il appaife des troubles en Siléfie. Ce prince maître de la Bohème, de la Siléfie, de la Moravie fefait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Brifgaw, & Bafle s'uniffent dans ces temps de trouble contre les tyrans voifins. Plufieurs villes entrent dans cette affociation. Le voifinage de quatre cantons fuiffes devenus libres infpire à ces peuples des fentimens de liberté.

Othon d'Autriche affiège Colmar. L'empereur foutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur; le roi de Bohème lui en donne. On voit de part & d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'eft jamais que pour une campagne. L'empereur n'eft alors que comme un autre prince

d Allemagne qui a ſes amis comme ſes ennemis. Qu'eût-ce été, ſi tout eût été réuni pour ſubjuguer en effet toute l'Italie ?

Mais l'Allemagne n'eſt occupée que de ſes querelles inteſtines. Le duc d'Autriche ſe raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, & la misère des peuples continue.

On a vu *Jean* roi de Bohème combattre en Italie pour 1333.
l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a vu *Robert* roi de Naples défenſeur du pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohème, qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promène les hommes.

Qu'arrive-t-il ? il donne bataille près de Ferrare au roi *Robert de Naples*, aux *Viſcontis*, aux l'*Eſcales* princes de Vérone, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne après avoir perdu ſes troupes, ſon argent & ſa gloire.

Troubles & guerres en Brabant au ſujet de la propriété de Malines, que le duc de Brabant & le comte de Flandre ſe diſputent. Le roi de Bohème s'en mêle encore. On s'accommode. Malines demeure à la Flandre.

Cependant l'empereur *Louis de Bavière* reſte tranquille 1334.
dans Munich, & ſemble ne plus prendre part à rien.

Le pape *Jean XXII*, plus remuant, ſollicite toujours les princes allemands à ſe ſoulever contre *Louis de Bavière;* & les franciſcains du parti de *Michel de Ceſène*, condamnés par le pape, preſſent l'empereur d'aſſembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique & pour le dépoſer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. *Jean XXII* meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 décembre, dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans son trésor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnayés : *Je le sais*, dit Villani, *de mon frère Romone qui était marchand du pape*. On peut dire hardiment à *Villani* que son frère le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui. On eût alors avec une pareille somme acheté toute l'Italie, & *Jean XXII* n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troisième couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puissant. Il est vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réserves, les expectatives, qu'il mit à prix les dispenses & les absolutions Tout cela est une ressource plus faible qu'on ne pense, & a produit beaucoup plus de scandale que d'argent ; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légère.

Ce qui est digne de remarque, c'est qu'il eut du scrupule en mourant sur la manière dont il avait dit qu'on voyait DIEU dans le ciel, & qu'il n'en eut point sur les trésors qu'il avait amassés sur la terre.

1335. Le vieux roi *Jean de Luxembourg* épouse une jeune princesse de la maison de France, de la branche de *Bourbon* ; & par son contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauses de contrats sont des semences de guerre.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il est consommé. Le vieux roi de Bohème avait un second fils, *Jean de Luxembourg*, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que sa femme avait des prétentions sur ce duché. Cette princesse de Carinthie, qu'on appelait *Marguerite la grande bouche*, prétend que son mari *Jean de Luxembourg* est

impuissant. Elle trouve un évêque de Freisingen qui casse son mariage sans formalités ; elle se donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultère. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur *Louis de Bavière. Marguerite la grande bouche* apportait le Tirol en dot & des droits sur la Carinthie : ainsi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princesse au prince de Bohème, & de la donner à son fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année ; & après beaucoup de sang répandu, on en vient à un accommodement singulier. C'est que le jeune *Jean de Luxembourg* avoue que sa femme a raison de l'avoir quitté, & approuve son mariage avec le brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les seigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que son évêque se mettait souvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

On commence à négocier beaucoup en Allemagne pour 1336.
la fameuse guerre que le roi d'Angleterre *Edouard III* 1337.
méditait contre *Philippe de Valois.* Il s'agissait de savoir à qui la France appartiendrait.

Il est vrai que ce pays beaucoup plus resserré qu'il ne l'est aujourd'hui, affaibli par les divisions du gouvernement féodal, & n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théâtre de l'Europe, mais c'était toujours un objet très-important.

Philippe de Valois d'un côté, & *Edouard* de l'autre tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle : mais il paraît que l'anglais fit mieux sa partie que le français. *Philippe de Valois* a pour lui le roi de Bohème, & *Edouard* a tous les princes voisins de la France. Il a surtout pour

lui l'empereur ; il n'en obtient à la vérité que des lettres-patentes, mais ces lettres-patentes font de vicaire de l'Empire. Le fier *Edouard* consent volontiers à exercer ce vicariat pour tâcher de faire déclarer guerre de l'Empire la guerre contre la France. Ses provisions portent qu'il pourra faire battre monnaie dans toutes les terres de l'Empire: rien ne prouve mieux ce respect secret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'*Edouard* s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, *Philippe de Valois* cherche à faire agir les forces spirituelles du pape : elles étaient alors bien peu de chose.

Le pape *Benoît XI*, encore dans Avignon comme ses prédécesseurs, était dépendant du roi de France.

Il faut savoir que l'empereur, n'ayant point été absous par le pape, demeurait toujours excommunié, & privé de ses droits dans l'opinion vulgaire de ces temps-là.

Philippe de Valois, qui peut tout sur un pape d'Avignon, force *Benoît XI* à différer l'absolution de l'empereur. Ainsi l'autorité d'un prince dirige souvent le ministère pontifical, & ce ministère à son tour suscite quelques princes. Il y a un *Henri* duc de Bavière, parent de *Louis* l'empereur, prenant toujours selon l'usage ce titre de duc sans avoir le duché, mais possédant une partie de la Bavière inférieure. Cet *Henri* demande pardon au pape par ses députés, d'avoir reconnu son parent empereur. Cette bassesse ne produit dans l'Empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338. Le pape *Benoît XI* avoue que c'est *Philippe de Valois* roi de France qui l'empêche de réconcilier à l'Eglise

l'empereur

l'empereur *Louis*. Voilà comme presque tous les papes n'ont été que les instrumens d'une force étrangère. Ils ressemblaient souvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, & qu'on traîne dans la rivière quand on n'est pas exaucé.

Grande assemblée des princes de l'Empire à Rens sur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir besoin d'être déclaré; *que celui qui a été élu par le plus grand nombre est véritable empereur; que la confirmation du pape est absolument inutile; que le pape a encore moins le droit de déposer l'empereur; & que l'opinion contraire est un crime de lèse-majesté.*

Cette déclaration passe en loi perpétuelle le 8 août à Francfort.

Albert d'Autriche surnommé d'abord *le contrefait*, & qui ensuite changea ce surnom en celui de *sage*, l'un des frères de ce *Fréderic d'Autriche* qui avait disputé l'Empire, & le seul de tous ses frères par qui la race autrichienne s'est perpétuée, attaque encore en vain les Suisses. Ces peuples, qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. *Albert* est malheureux dans son entreprise, & mérite le nom de *sage* en l'abandonnant.

L'empereur *Louis* ne pense plus qu'à rester tranquille 1339.
dans Munich, pendant qu'*Edouard* roi d'Angleterre, son vicaire, traîne cinquante princes de l'Empire à la guerre contre *Philippe de Valois*, & va conquérir une partie de la France. Mais avant la fin de la campagne tous ces princes allemands se retirent chez eux; & *Edouard*, assisté des Flamands, poursuit ses vues ambitieuses.

L'empereur *Louis*, qui s'était repenti d'avoir donné 1340.

le vicariat d'Italie à un roi de Bohème, guerrier & puiſſant, ſe repent d'avoir donné le vicariat d'Allemagne à un roi plus puiſſant & plus guerrier. L'empereur était le penſionnaire du vicaire; & le fier anglais ſe conduiſant en maître, & payant mal la penſion, l'empereur lui ôte ce vicariat, devenu un titre inutile.

L'empereur négocie avec *Philippe de Valois*. Pendant ce temps l'autorité impériale eſt abſolument anéantie en Italie, malgré la loi perpétuelle de Francfort.

Le pape de ſon autorité privée accorde aux deux frères *Viſcontis* le gouvernement de Milan, qu'ils avaient ſans lui, & les fait vicaires de l'Egliſe romaine; ils avaient été auparavant vicaires impériaux.

Le roi *Jean de Bohème* va à Montpellier pour ſe guérir par la ſalubrité de l'air d'un mal qui attaquait ſes yeux. Il n'en perd pas moins la vue, & il eſt connu depuis ſous le nom de *Jean l'aveugle*. Il fait ſon teſtament, donne la Bohème & la Siléſie à *Charles* depuis empereur, à *Jean* la Moravie, à *Venceſlas*, né de *Béatrix* de *Bourbon*, le Luxembourg & les terres qu'il a en France du chef de ſa femme.

L'empereur cependant jouit de la gloire de décider en arbitre des querelles de la maiſon de Danemarck. Le duc de Sleſvich-Holſtein, par cet accommodement, renonce aux prétentions ſur le royaume de Danemarck: il marie ſa ſœur au roi *Valdemar III*, & reſte en poſſeſſion du Jutland.

1341. *Louis de Bavière* ſemble ne plus penſer à l'Italie, &
1342. donne des tournois dans Munich.
1343.
Clément VI nouveau pape, né français, & réſidant à Avignon, eſt ſollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, & d'y achever d'anéantir l'autorité impériale.

Il suit les procédures de *Jean XXII* contre *Louis*. Il sollicite l'archevêque de Trèves de faire élire en Allemagne un nouvel empereur. Il soulève en secret contre lui ce roi de Bohème *Jean l'aveugle* toujours remuant, le duc de Saxe & *Albert d'Autriche*.

L'empereur *Louis*, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'absolution n'arme contre lui les princes de l'Empire, flatte le pape qu'il déteste & lui écrit *qu'il remet à la disposition de sa sainteté, sa personne, son état, sa liberté & ses titres*. Quelles expressions pour un empereur qui avait condamné *Jean XXII* à être brûlé vif!

Les princes assemblés à Francfort sont moins complaisans, & maintiennent les droits de l'Empire.

Jean l'aveugle semble plus ambitieux, depuis qu'il a 1344.
perdu la vue. D'un côté il veut frayer le chemin de 1345.
l'Empire à son fils *Charles;* de l'autre il fait la guerre à *Casimir* roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schveidnitz dans la Silésie.

C'est l'effet ordinaire de l'établissement féodal. Le duc de Schveidnitz avait fait hommage au roi de Pologne: *Jean de Bohème* réclame l'hommage en qualité de duc de Silésie. L'empereur soutient en secret les intérêts du polonais; & malgré l'empereur, la guerre finit heureusement pour la maison de Luxembourg. Le prince *Charles de Luxembourg* marquis de Moravie, fils de *Jean l'aveugle*, devenu veuf, épouse la nièce du duc de Schveidnitz qui fait hommage à la Bohème; & c'est une nouvelle confirmation que la Silésie est une annexe de la couronne de Bohème.

L'impératrice *Marguerite* femme de l'empereur *Louis de Bavière*, & sœur de *Jean de Brabant*, se trouve héritière de la Hollande, de la Zélande & de la Frise; elle recueille

cette fucceffion. L'empereur fon mari devait en être beaucoup plus puiffant: il ne l'eft pourtant pas.

En ce temps *Robert* comte palatin fonde l'univerfité de Heidelberg fur le modèle de celle de Paris.

1346. *Jean l'aveugle* & fon fils *Charles* font un grand parti dans l'Empire au nom du pape.

Les factions impériales & papales troublent enfin l'Allemagne, comme les Guelfes & les Gibelins avaient troublé l'Italie. *Clément VI* en profite. Il publie contre *Louis de Bavière* une bulle le 13 avril: *Que la colère de* DIEU, dit-il, *& celle de St Pierre & St Paul tombe fur lui dans ce monde-ci & dans l'autre; que la terre l'engloutiffe tout vivant; que fa mémoire périffe; que tous les élémens lui foient contraires; que fes enfans tombent dans les mains de fes ennemis aux yeux de leur père.*

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occafion eft un peu violent.

Il y avait alors deux archevêques de Mayence, l'un dépofé en vain par le pape, l'autre élu à l'inftigation du pape par une partie des chanoines. C'eft à ce dernier que *Clément VI* adreffe une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohème *Jean l'aveugle* & fon fils *Charles*, marquis de Moravie qui fut depuis l'empereur *Charles IV*, vont à Avignon marchander l'Empire avec le pape *Clément VI. Charles* s'engage à caffer toutes les ordonnances de *Louis de Bavière*, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au St Siége, ainfi que Ferrare & les autres terres; (il entendait celles de la comteffe *Mathilde*) les royaumes de Sicile, de Sardaigne & de Corfe, & furtout Rome; que fi l'empereur va à

Rome ſe faire couronner, il en ſortira le même jour, qu'il n'y reviendra jamais ſans une permiſſion expreſſe du pape, &c.

Après ces promeſſes, *Clément VI* recommande aux archevêques de Cologne & de Trèves, & au nouvel archevêque de Mayence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec *Jean l'aveugle* s'aſſemblent à Rens près de Coblentz le premier juillet. Ils éliſent *Charles de Luxembourg* marquis de Moravie, qu'on connaît ſous le nom de *Charles IV*.

Le jéſuite *Maimbourg* aſſure poſitivement qu'il acheta le ſuffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent; il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche, *fit meilleur marché de ſa voix, ſe contentant de deux mille marcs.*

1. Ce que le jéſuite *Maimbourg* aſſure n'eſt rapporté que ſur un ouï-dire par *Cuſpinien.*

2. Comment peut-on être inſtruit de ces marchés ſecrets ?

3. Voilà un beau déſintéreſſement dans le duc de Saxe, de ne ſe déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il eſt riche ! c'eſt préciſément parce qu'on eſt riche qu'on ſe vend plus cher, quand on fait tant que de ſe vendre.

4. Le ſens commun permet-il de croire que *Charles IV* ait acheté chèrement un droit très-incertain & une guerre civile certaine ?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de *Louis de Bavière* eſt tellement le plus fort que le nouvel empereur & ſon vieux père, au lieu de ſoutenir leurs droits en Allemagne, vont ſe battre en France contre *Edouard d'Angleterre* pour *Philippe de Valois.*

Le vieux roi *Jean de Bohème* eſt tué à la fameuſe bataille de Créci le 25 ou 26 août, gagnée par les Anglais. *Charles* s'en retourne en Bohème ſans troupes & ſans argent : il eſt le premier roi de Bohème qui ſe ſoit fait couronner par l'archevêque de Prague ; & c'eſt pour ce couronnement que l'évêché de Prague, juſque-là ſuffragant de Mayence, fut érigé en archevêché.

1347. Alors *Louis de Bavière* & l'anti-empereur *Charles* ſe font la guerre. *Charles de Luxembourg* eſt battu par-tout.

Il ſe paſſait alors une ſcène ſingulière en Italie. *Nicolas Rienzi*, notaire à Rome, homme éloquent, hardi & perſuaſif, voyant Rome abandonnée des empereurs & des papes qui n'oſaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelques mois d'une manière abſolue ; mais le peuple, qui avait élevé cette idole, la détruiſit. Rome depuis long-temps ne ſemblait plus faite pour des tribuns : mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des ſecouſſes & qui ſe débat dans ſes chaînes. *Rienzi* s'intitulait, *Chevalier candidat du ſaint Eſprit, ſévère & clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'univers & tribun auguſte.* Ces beaux titres prouvent qu'il était un enthouſiaſte, & que par conſéquent il pouvait ſéduire la vile populace, mais qu'il était indigne de commander à des hommes d'eſprit. Il voulait en vain imiter *Gracchus*, comme *Creſcence* avait voulu vainement imiter *Brutus*.

Il eſt certain que Rome alors était une république, mais faible, n'ayant de l'ancienne république romaine que les factions. Son ancien nom feſait toute ſa gloire.

Il eſt difficile de dire s'il y eut jamais un temps plus malheureux depuis les inondations des barbares

au cinquième siècle. Les papes étaient chassés de Rome; la guerre civile désolait toute l'Allemagne; les Guelfes & les Gibelins déchiraient l'Italie; la reine de Naples *Jeanne*, après avoir étranglé son mari, fut étranglée elle-même; *Edouard III* ruinait la France où il voulait régner; & enfin la peste, comme on le verra, fit périr une partie des hommes échappés au glaive & à la misère.

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 11 octobre auprès d'Ausbourg. Des auteurs disent qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche. Le prêtre *André*, & d'autres prétendent que cette duchesse d'Autriche est la même qu'on appelait la *grande bouche;* mais le prêtre *André* ne fait pas réflexion que *Marguerite la grande bouche* est la même qui avait quitté son mari pour le fils de l'empereur. Il fallait que les historiens de ce temps-là eussent une grande haine pour les princes; ils les font presque tous empoisonner. Un *Hocsemius* s'exprime ainsi : *L'empereur bavarois le damné meurt d'un poison donné par la duchesse d'Ostrogothie ou d'Autriche, femme du duc Albert. Struvius* dit qu'on prétend qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche nommée *Anne.* Voilà donc trois prétendues duchesses d'Autriche différentes accusées de cette mort sans la moindre apparence. C'est ainsi qu'on écrivait autrefois l'histoire. On croirait en lisant le père *Barre* que *Louis de Bavière* fut empoisonné par une quatrième princesse nommée *Maultasch :* mais c'est qu'en allemand *Maultasch* signifie *grande bouche* ou *bouche difforme;* & cette princesse est précisément cette *Marguerite* bru de l'empereur. Il s'intitulait *Louis IV*, & non pas *Louis V*, parce qu'il ne comptait pas *Louis IV* surnommé *l'enfant* parmi les empereurs.

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes : il y avait deux aigles dans ses sceaux ; & les deux têtes d'aigle, qu'on a presque toujours conservées depuis, supposent aussi deux corps, dont l'un est caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de presque toutes les armoiries des souverains.

CHARLES IV,

TRENTE-TROISIEME EMPEREUR.

1348. CHARLES *de Luxembourg* roi de Bohème va d'abord de ville en ville se faire reconnaitre empereur. *Louis* margrave de Brandebourg lui dispute la couronne.

L'ancien archevêque de Mayence l'excommunie ; le comte palatin *Rupert*, le duc de Saxe s'assemblent, & ne veulent ni l'un ni l'autre des prétendans : ils cassent l'élection de *Charles de Bohème*, & nomment *Edouard III* roi d'Angleterre, qui n'y songeait pas.

L'Empire n'était donc alors qu'un titre onéreux, puisque l'ambitieux *Edouard III* n'en voulut point : il se garda bien d'interrompre ses conquêtes en France pour courir après un fantôme.

Au refus d'*Edouard*, les électeurs s'adressent au marquis de Misnie, gendre du feu empereur ; il refuse encore. *Mutius* dit qu'il aima mieux dix mille marcs d'argent de la main de *Charles IV* que la couronne impériale. C'était mettre l'Empire à bien bas prix ; mais il est fort douteux que *Charles IV* eût dix mille marcs à donner, lui qui dans le même temps fut arrêté à Vorms par son boucher, & qui ne put le satisfaire qu'en empruntant de l'argent de l'évêque.

Les électeurs, refusés de tous côtés, offrent enfin cet Empire, dont personne ne veut, à *Gunther de Schvartzbourg*, noble thuringien. Celui-ci qui était guerrier, & qui avait peu de chose à perdre, accepta l'offre pour le soutenir à la pointe de l'épée.

Les quatre électeurs élisent *Gunther de Schvartzbourg* 1349.
auprès de Francfort. Les doubles élections trop fréquentes avaient introduit à Francfort une coutume singulière. Celui des compétiteurs qui se présentait le premier devant Francfort attendait six semaines & trois jours, au bout desquels il était reçu & reconnu, si son concurrent ne venait pas. *Gunther* attendit le temps prescrit, & fit enfin son entrée : on espérait beaucoup de lui. On prétend que son rival le fit empoisonner : le poison de ces temps-là en Allemagne était la table.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de cet Empire germanique à l'Empire d'*Auguste*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*. Quel allemand même se soucie de savoir aujourd'hui s'il y a eu un *Gunther?* Ce *Gunther* tombe en apoplexie ; & devenu incapable du trône, il le vend pour une somme d'argent, que *Charles* ne lui paie point ; la somme était, dit-on, de vingt-deux mille marcs. Il meurt au bout de trois mois à Francfort.

A l'égard de *Louis de Bavière* margrave de Brandebourg, il cède ses droits pour rien, n'étant pas assez fort pour les vendre à *Charles*, vainqueur sans combat de quatre concurrens, qui se fait couronner une seconde fois à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne, pour mettre ses droits hors de compromis.

Le marquis de Juliers, à la cérémonie du couronnement, dispute le droit de porter le sceptre au marquis

de Brandebourg. Des ancêtres du marquis de Juliers avaient fait cette fonction ; mais ce prince n'était pas alors au rang des électeurs, ni par conséquent dans celui des grands officiers. Le margrave de Brandebourg est conservé dans son droit.

1350. Dans ce temps-là régnait en Europe le fléau d'une horrible peste, qui emporta presque par-tout la cinquième partie des hommes, & qui est la plus mémorable depuis celle qui désola la terre du temps d'*Hippocrate*. Les peuples en Allemagne, aussi furieux qu'ignorans, accusent les juifs d'avoir empoisonné les fontaines. On égorge & on brûle les juifs presque dans toutes les villes.

Ce qui est rare, c'est que *Charles IV* protégea les juifs qui lui donnaient de l'argent contre l'évêque ; & les bourgeois de Strasbourg contre l'abbé prince de Mourbac & d'autres seigneurs de fief. Il fut prêt de leur faire la guerre en faveur des juifs.

Secte des flagellans renouvelée en Suabe. Ce sont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en se fouettant avec des cordes armées de fer pour chasser la peste. Les anciens Romains en pareils cas avaient institué des comédies : ce remède est plus doux.

Un imposteur paraît en Brandebourg, qui se dit l'ancien *Valdemar* revenu enfin de la terre-sainte, & qui prétend rentrer dans son Etat donné injustement pendant son absence par *Louis de Bavière* à son fils *Louis*.

Le duc de Meckelbourg soutient l'imposteur. L'empereur *Charles IV* le favorise. On en vient à une petite guerre ; le faux *Valdemar* est abandonné, & s'éclipse. On a recueilli dans un volume les histoires de ces imposteurs fameux ; mais tous ne s'y trouvent pas.

Charles IV veut aller en Italie, où les papes & les empereurs étaient oubliés. Les Viſcontis dominent toujours dans Milan. *Jean Viſconti* archevêque de cette ville devenait un conquérant. Il s'emparait de Bologne ; il feſait la guerre aux Florentins & aux Piſans, & mépriſait également l'empereur & le pape. C'eſt lui qui fit la lettre du diable au pape & aux cardinaux, qui commence ainſi: *Votre mère la ſuperbe vous ſalue avec vos ſœurs l'avarice & l'impudicité.* 1351.

Apparemment que le diable ménagea l'accommodement de *Jean Viſconti* avec le pape *Clément*, qui lui vendit l'inveſtiture de Milan pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an.

La maiſon d'Autriche avait toujours des droits ſur une grande partie de la Suiſſe. Le duc *Albert* veut ſoumettre Zurich, qui s'allie avec les autres cantons déjà confédérés. L'empereur ſecourt la maiſon d'Autriche dans cette guerre, mais il la ſecourt en homme qui ne veut pas qu'elle réuſſiſſe. Il envoie des troupes pour ne point combattre, ou du moins qui ne combattent pas. La ligue & la liberté des Suiſſes ſe fortifient. 1352.

Les villes impériales voulaient toutes établir le gouvernement populaire à l'exemple de Strasbourg. Nuremberg chaſſe les nobles, mais *Charles IV* les rétablit. Il incorpora la Luſace à ſon royaume de Bohème ; elle en a été détachée depuis.

L'empereur *Charles IV*, dans le temps qu'il avait été le jeune prince de Bohème, avait gagné des batailles, & même contre le parti des papes en Italie. Dès qu'il eſt empereur il cherche des reliques, flatte les papes & s'occupe des règlemens, & ſurtout du ſoin d'affermir ſa maiſon. 1353.

Il s'accommode avec les enfans de *Louis de Bavière*, & les réconcilie avec le pape.

Albert duc de Bavière se voyait excommunié, parce que son père l'avait été. Ainsi, pour prévenir la piété des princes qui pourraient lui ravir son Etat en vertu de son excommunication, il demande très-humblement pardon au nouveau pape *Innocent VI*, du mal que les papes ses prédécesseurs ont fait à l'empereur son père; il signe un acte qui commence ainsi: *Moi Albert duc de Bavière, fils de Louis de Bavière, soi-disant autrefois empereur, & réprouvé par la sainte Eglise romaine, &c.*

Il ne paraît pas que ce prince fût forcé à cet excès d'avilissement; il fallait donc dans ces temps-là qu'il y eût bien peu d'honneur, & beaucoup de superstition.

1354. Il est remarquable que *Charles IV*, passant par Metz pour aller dans ses terres de Luxembourg, n'est point reçu comme empereur, parce qu'il n'avait pas encore été sacré.

Henri VII avait déjà donné à *Venceslas*, seigneur de Luxembourg, le titre de duc. *Charles* érige cette terre en duché; il érige Bar en margraviat; ce qui fait voir que Bar relevait alors évidemment de l'Empire. Pont-à-Mousson est aussi érigé en marquisat. Tout ce pays était donc réputé de l'Empire. Quel chaos!

1355. *Charles IV* va en Italie se faire couronner; il y marche plutôt en pélerin qu'en empereur.

Le St Siége était toujours sédentaire à Avignon. Le pape *Innocent VI* n'avait nul crédit dans Rome, l'empereur encore moins. L'Empire n'était plus qu'un nom, & le couronnement qu'une vaine cérémonie. Il fallait aller à Rome comme *Charlemagne* & *Othon le grand*, ou n'y point aller.

Charles IV & *Innocent VI* n'aimaient que les cérémonies. *Innocent VI* envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit obſerver au couronnement de l'empereur. Il marque que le préfet de Rome doit porter le glaive devant lui, que ce n'eſt qu'un honneur, & non pas une marque de juriſdiction. Le pape doit être ſur ſon trône, entouré de ſes cardinaux, & l'empereur doit commencer par lui baiſer les pieds, puis il lui préſente de l'or, & le baiſe au viſage, &c. Pendant la meſſe l'empereur fait quelques fonctions dans le rang des diacres; on lui met la couronne impériale après la fin de la première épître. Après la meſſe l'empereur, ſans couronne & ſans manteau, tient la bride du cheval du pape.

Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les papes demeuraient dans Avignon. L'empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces uſages. Mais le pape étant dans Avignon & ne pouvant ſe faire baiſer les pieds à Rome, ni ſe faire tenir l'étrier par l'empereur, déclara que ce prince ne baiſerait point les pieds, ni ne conduirait la mule du cardinal qui repréſenterait ſa ſainteté.

Charles IV alla donc donner ce ſpectacle ridicule avec une grande ſuite, mais ſans armée; il n'oſa pas coucher dans Rome, ſelon la promeſſe qu'il en avait faite au ſaint père. *Anne* ſa femme, fille du comte palatin, fut couronnée auſſi; & en effet ce vain appareil était plutôt une vanité de femme qu'un triomphe d'empereur. *Charles IV* n'ayant ni argent ni armée, & n'étant venu à Rome que pour ſervir de diacre à un cardinal pendant la meſſe, reçut des affronts dans toutes les villes d'Italie où il paſſa.

Il y a une fameuſe lettre de *Pétrarque* qui reproche à

l'empereur ſa faibleſſe. *Pétrarque* était digne d'apprendre à *Charles IV* à penſer noblement.

1356. *Charles IV* prend tout le contrepied de ſes prédéceſſeurs; ils avaient favoriſé les Gibelins, qui étaient en effet la faction de l'Empire : pour lui il favoriſe les Guelfes & fait marcher quelques troupes de Bohème contr'eux; cette faibleſſe & cette inconſéquence augmentèrent les troubles & les malheurs de l'Italie, diminuèrent la puiſſance de *Charles*, & flétrirent ſa réputation.

De retour en Allemagne, il s'applique à y faire régner l'ordre autant qu'il le peut, & à régler les rangs. Le nombre des électorats était fixé par l'uſage plutôt que par les lois depuis le temps de *Henri VII;* mais le nombre des électeurs ne l'était pas. Les ducs de Bavière ſurtout prétendaient avoir droit de ſuffrage auſſi-bien que les comtes palatins aînés de leur maiſon. Les cadets de Saxe ſe croyaient électeurs auſſi-bien que leurs aînés.

Diète de Nuremberg, dans laquelle *Charles IV* dépouille les ducs de Bavière du droit de ſuffrage, & déclare que le comte palatin eſt le ſeul électeur de cette maiſon.

BULLE D'OR.

LES vingt-trois premiers articles de la bulle d'or ſont publiés à Nuremberg avec la plus grande ſolemnité. Cette conſtitution de l'Empire, la ſeule que le public appelle bulle, à cauſe de la petite bulle ou boîte d'or dans laquelle le ſceau eſt enfermé, eſt regardée comme une loi fondamentale.

Il ne peut s'établir par les hommes que des lois de convention. Celles qu'un long uſage conſacre ſont appelées fondamentales. On a changé ſelon les temps beaucoup de choſes à cette bulle d'or.

Ce fut le jurisconsulte *Barthole* qui la composa. Le génie du siècle y paraît par les vers latins qui en font l'exorde : *Omnipotens æterne Deus, spes unica mundi;* & par l'apostrophe aux sept péchés mortels, & par la nécessité d'avoir sept électeurs, à cause des sept dons du St Esprit, & du chandelier à sept branches.

L'empereur y parle d'abord en maître absolu, sans consulter personne.

Nous déclarons & ordonnons par le présent édit qui durera éternellement, de notre certaine science, pleine puissance & autorité impériale.

On n'y établit point les sept électeurs ; on les suppose établis.

Il n'est question dans les deux premiers chapitres que de la forme & de la sureté du voyage des sept électeurs, qui doivent ne point sortir de Francfort, *avant d'avoir donné au monde ou au peuple chrétien un chef temporel, à savoir un roi des Romains futur empereur.*

On suppose ensuite, nº. 8, article 2, que cette coutume a été toujours inviolablement observée, *& d'autant que tout ce qui est ci-dessus écrit a été observé inviolablement.* *Charles IV* & *Barthole* oubliaient qu'on avait élu les empereurs très-souvent d'une autre manière, à commencer par *Charlemagne*, & à finir par *Charles IV* lui-même.

Un des articles les plus importans est que le droit d'élire est indivisible, & qu'il passe de mâle en mâle au fils aîné. Il fallait donc statuer que les terres électorales laïques ne seraient plus divisées, qu'elles appartiendraient uniquement à l'aîné. C'est ce qu'on oublia dans les vingt-trois fameux articles publiés à Nuremberg avec tant d'appareil, & que l'empereur fit lire ayant un sceptre dans une main & le globe de l'univers dans l'autre.

Très-peu de cas font prévus dans cette bulle ; nulle méthode n'y eft obfervée, & on n'y traite point du gouvernement général de l'Empire.

Une chofe très-importante, c'eft qu'il y eft dit à l'article 7, no. 7, *que fi une des principautés électorales vient à vaquer au profit de l'Empire*, (il entend fans doute les principautés féculières) *l'empereur en pourra difpofer comme d'une chofe dévolue à lui légitimement, & à l'Empire.* Ces mots confus marquent que l'empereur pourrait prendre pour lui un électorat, dont la maifon régnante ferait éteinte ou condamnée. Il eft encore à remarquer combien la Bohème eft favorifée dans cette bulle ; l'empereur était roi de Bohème. C'eft le feul pays où les caufes des procès ne doivent pas reffortir à la chambre impériale. Ce droit de *non appellando* a été étendu depuis à beaucoup de princes, & les a rendus plus puiffans.

Le lecteur peut confulter la bulle d'or pour le refte.

On met la dernière main à la bulle d'or dans Metz aux fêtes de Noël : on y ajoute fept chapitres. On y répare l'inadvertance qu'on avait eue d'oublier la fucceffion indivifible des terres électorales. Ce qui eft de plus clair & de plus expliqué dans les derniers articles, c'eft ce qui regarde la pompe & la vanité ; on voit que *Charles IV* fe complait à fe faire fervir par les électeurs, dans les cours plénières.

La table de l'empereur plus haute de trois pieds que celle de l'impératrice, & celle de l'impératrice plus haute de trois pieds que celle des électeurs, un gros tas d'avoine devant la falle à manger, un duc de Saxe venant prendre à cheval un picotin d'avoine dans ce tas ; enfin tout cet appareil ne reffemblait pas à la majeftueufe fimplicité des premiers céfars de Rome.

Un

Un auteur moderne dit qu'on n'a point dérogé au dernier article de la bulle d'or, parce que tous les princes parlent français. C'eſt préciſément en cela qu'on y a dérogé ; car il eſt ordonné par le dernier article que les électeurs apprendront le latin & l'eſclavon auſſi bien que l'italien : or peu d'électeurs aujourd'hui ſe piquent de parler eſclavon.

La bulle fut enfin publiée à Metz toute entière ; il y eut une de ces cours plénières ; tous les électeurs y ſervirent l'empereur & l'impératrice à table ; chacun y fit ſa fonction. Ce n'était pas en ces cas des princes qui devenaient officiers ; c'étaient originairement des officiers, qui avec le temps étaient devenus grands princes.

Le dauphin de France *Charles V*, depuis roi, vint à cette cour plénière. C'était peu de mois après la funeſte journée de Poitiers où ſon père *Jean* avait été pris par le fameux prince noir. Le dauphin venait implorer le ſecours de *Charles IV* ſon oncle, qui ne pouvait donner que des fêtes. L'héritier de la couronne de France céda le pas au cardinal de *Périgord* dans cette diète. Pourquoi les annaliſtes français paſſent-ils ce cérémonial ſous ſilence ? L'hiſtoire eſt-elle un factum d'avocat où l'on amplifie les avantages & où l'on tait les humiliations ?

On voit aiſément par l'excluſion donnée dans la bulle 1357.
d'or, aux ducs de Bavière & d'Autriche, que *Charles IV* n'était pas l'ami de ces deux maiſons. Le premier fruit de ce réglement pacifique fut une petite guerre. Les ducs de Bavière & d'Autriche lèvent des troupes. Ils aſſiègent dans Danuſtauffen un commiſſaire de l'empereur. L'empereur y arrive, il rompt la ligue de l'Autriche & de la Bavière, mais en rendant Danuſtauffen à l'électeur de Bavière, au lieu du droit de ſuffrage qu'il demandait.

Il y a une grande querelle dans l'Empire au ſujet des phalburgers, c'eſt-à-dire des faux-bourgeois : querelle dans laquelle il eſt fort vraiſemblable que les auteurs ſe ſont mépris. La bulle d'or ordonne que les bourgeois qui appartiennent à un prince ne ſe faſſent pas recevoir bourgeois des villes impériales pour ſe ſouſtraire à leurs princes, à moins de réſider dans ces villes. Rien de plus juſte, rien même de plus facile à exécuter : car aſſurément un prince empêchera bien un citoyen de ſa ville de lui déſobéir ſous prétexte qu'il eſt reçu bourgeois à Baſle ou à Conſtance.

Pourquoi donc y eut-il tant de troubles à Strasbourg pour ces faux-bourgeois ? pourquoi fut-on en armes ? Strasbourg pouvait-elle, par exemple, ſoutenir un ſujet de Vienne à qui elle aurait donné des lettres de bourgeoiſie, & qui s'en ferait prévalu à Vienne ? non ſans doute. Il s'agiſſait donc de quelque choſe de plus important & de plus ſacré. Des ſeigneurs voulaient ravir à leurs ſujets le premier droit qu'ont les hommes de choiſir leur domicile. Ils craignaient qu'on ne les quittât pour aller dans les villes libres. Voilà pourquoi l'empereur ordonne que les Strasbourgeois ne donneront plus de droit de citoyen à des étrangers, & que les Strasbourgeois veulent conſerver ce droit, qui peuple une ville & qui l'enrichit.

1358. *Charles IV* avec l'apparence de la grandeur, autrefois guerrier, à préſent légiſlateur, maître d'un beau pays & riche, a pourtant peu de crédit dans l'Empire. C'eſt qu'on ne voulait pas qu'il en eût. Quand il s'agit d'incorporer la Luſace à la Bohème, *Albert d'Autriche*, qui a des droits ſur la Luſace, fait tout d'un coup la guerre à l'empereur, dont perſonne ne prend le parti ; & l'empereur ne peut ſe tirer d'affaire que par un ſtratagème qu'on accuſe

de bassesse. On prétend qu'il trompa le duc d'Autriche par des espions, & qu'il paya ensuite ces espions en fausse monnaie : ce conte a l'air d'une fable ; mais cette fable est fondée sur son caractère.

Il vendait des priviléges à toutes les villes ; il vendait au comte de Savoie le titre de vicaire de l'Empire ; il donne pour des sommes très-légères le titre de villes impériales à Mayence, à Vorms, à Spire & même à Genève ; il confirmait la liberté de la ville de Florence à prix d'argent. Il en tirait de Venise pour la souveraineté de Vérone, de Padoue & de Vicence ; mais ceux qui le payèrent le plus chèrement furent les Viscontis, pour avoir la puissance héréditaire dans Milan sous le titre de gouverneur : on prétend qu'il vendait ainsi en détail l'Empire qu'il avait acheté en gros.

Les princes de l'Empire, excités par les universités d'Allemagne, représentent à *Charles IV* que parmi les bulles de *Clément VI* il y en a de déshonorantes pour lui & pour le corps germanique ; entr'autres, celle où il est dit *que les empereurs sont les vassaux du pape, & lui prêtent serment de fidélité. Charles*, qui avait assez vécu pour savoir que toutes ces formules ne méritent d'attention que quand elles sont soutenues par les armes, se plaint au pape pour ne pas fâcher le corps germanique, mais modérément pour ne pas fâcher le pape. *Innocent VI* lui répond que cette proposition est devenue une loi fondamentale de l'Eglise, enseignée dans toutes les écoles de théologie ; & pour appuyer sa réponse, il envoie d'Avignon en Allemagne un évêque de Cavaillon demander pour l'entretien du saint père le dixième de tous les revenus ecclésiastiques. 1359.

Le prélat de Cavaillon s'en retourna en Avignon après avoir reçu de fortes plaintes au lieu d'argent. Le clergé allemand éclata contre le pape, & c'eſt une des premières ſemences de la révolution dans l'Egliſe qu'on voit aujourd'hui.

Reſcrit de *Charles IV* en faveur des eccléſiaſtiques pour les protéger contre les princes, qui veulent les empêcher de recevoir des biens, & de contracter avec les laïques.

1360. *Charles IV*, en feſant des réglemens en Allemagne, abandonnait l'Italie. Les Viſcontis étaient toujours maîtres de Milan. *Barnabo* veut conſerver Bologne, que ſon oncle, archevêque guerrier & politique, avait achetée pour douze années. C'eſt la première & dernière fois qu'on a vu faire un bail à ferme d'une principauté.

Un légat eſpagnol, nommé d'*Albornos*, entre dans cette ville au nom du pape qui eſt toujours à Avignon, & donne Bologne au pape.

Barnabo Viſconti aſſiège Bologne. Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que le ſaint père, par un accommodement, promit de payer cent mille livres d'or annuellement pendant cinq années pour être maître de Bologne? Les hiſtoriens qui répètent ces exagérations ſavent bien peu ce que c'eſt que cinq cents mille livres peſant d'or.

1361. Le ſiége de Bologne eſt levé ſans qu'il en coûte rien au pape. Un marquis de Malateſta, qui s'eſt jeté avec quelques troupes dans la ville, fait une ſortie, bat *Barnabo* & le renvoie chez lui. L'empereur ne ſe mêle de cette affaire que par un reſcrit inutile en faveur du pape.

Des guerres s'étant élevées entre le Danemarck d'un côté, & le duc de Meckelbourg & les villes anféatiques de l'autre, tout finit à l'ordinaire par un traité. Plufieurs villes anféatiques traitent de couronne à couronne avec le Danemarck dans la ville de Lubeck. C'eft un beau monument de la liberté fondée fur une induftrie refpectable. Lubeck, Roftock, Stralfund, Hambourg, Vifmar, Brème & quelques autres villes, font une paix perpétuelle avec le *roi de Danemarck*, *des Vandales & des Goths*, *les princes*, *négocians & bourgeois de fon pays*; ce font les termes du traité, termes qui prouvent que le Danemarck était libre, & que les villes anféatiques l'étaient davantage.

L'impératrice *Anne* étant accouchée de *Venceflas*, l'empereur envoie le poids de l'enfant en or à une chapelle de la vierge dans Aix; ufage qui commençait à s'établir, & qui a été pouffé à l'excès pour Notre-Dame de Lorette. Ses richeffes font auffi grandes que fon voyage par les airs de Jérufalem à la marche d'Ancone eft miraculeux.

L'évêque de Strasbourg achète plus cher le titre de landgrave de la Baffe-Alface. Les landgraves de l'Alface de la maifon d'Oettingue s'y oppofent, & l'évêque les appaife avec le même moyen dont il a eu fon landgraviat, avec de l'argent.

Grande divifion entre les maifons de Bavière & d'Autriche. Une femme en eft la caufe. *Marguerite de Carinthie*, veuve du duc de Bavière *Henri le vieux*, fils de l'empereur *Louis*, ennemie de la maifon où elle était entrée, donne tous les droits fur le Tirol & fes dépendances à *Rodolphe* duc d'Autriche. 1362.

Etienne duc de Bavière s'allie avec plusieurs princes. L'autrichien n'a dans son parti que l'archevêque de Saltzbourg. On fait une trève de trois ans ; & l'inimitié secrète en est plus durable.

1363. *Charles IV*, aussi sédentaire qu'il avait été actif dans sa jeunesse, reste toujours dans Prague. L'Italie est absolument abandonnée ; chaque seigneur y achète un titre de vicaire de l'Empire.

Barnabo Visconti en veut toujours à Bologne, & est maître de beaucoup de villes dans la Romagne.

Le pape (c'était alors *Urbain V*) obtient aisément de vains ordres de l'empereur aux vicaires d'Italie. On a écrit que *Barnabo* vendit encore ses places de la Romagne pour cinq cents mille florins d'or au pape ; mais *Urbain* dans Avignon aurait-il aisément trouvé cette somme ?

1364. On écrit encore que *Charles* voulut faire passer le Danube à Prague. Cela est encore plus incroyable que les cinq cents mille florins du pape. Pour tirer seulement un canal du Danube à la Moldau dans la Bohème, il eût fallu conduire l'eau sur des montagnes, & dépendre encore de la maison de Bavière, maîtresse du cours du Danube. Le projet de *Charlemagne* de joindre le Danube & le Rhin dans un pays plat était bien plus praticable.

1365. Un fléau formé en France au milieu des guerres funestes d'*Edouard III* & de *Philippe de Valois* se répand dans l'Allemagne. Ce sont des brigands qui ont déserté de ces armées indisciplinées où on les payait mal, qui, joints à d'autres brigands, vont en Lorraine & en Alsace ; & par-tout où ils trouvent les chemins ouverts,

on les appelle *malandrins*, *tard venus*, *grandes compagnies*. L'empereur est obligé de marcher contr'eux sur le Rhin avec les troupes de l'Empire. On les chasse ; ils vont désoler la Flandre & la Hollande, comme des sauterelles qui ravagent les champs de contrées en contrées.

Charles IV va trouver le pape *Urbain V* à Avignon : il s'agissait d'une croisade, non plus pour aller prendre Jérusalem, mais pour empêcher les Turcs, qui avaient déjà pris Andrinople, d'accabler la chrétienté.

Un roi de Chypre, qui voyait le danger de plus près, sollicite dans Avignon cette croisade. On en avait fait plusieurs dans le temps que les musulmans n'étaient point à craindre en Syrie, & maintenant que la chrétienté est envahie, on n'en fait plus.

Le pape, après avoir proposé la croisade par bienséance, fait un traité sérieux avec l'empereur, pour rendre au St Siége son patrimoine usurpé. Il accorde à l'empereur des décimes sur le clergé d'Allemagne. *Charles IV* pouvait s'en servir pour aller reprendre en Italie les propres domaines de l'empereur, & non pour servir le pape.

Les *grandes compagnies* reviennent encore sur le Rhin, 1366.
& de-là vont tout dévaster jusqu'à Avignon. C'est une des causes qui enfin engagent *Urbain V* à se réfugier à Rome, après que les papes ont été réfugiés soixante & deux ans sur les bords du Rhône.

Les Viscontis, plus dangereux que les *grandes compagnies*, tenaient toutes les issues des Alpes ; ils s'étaient emparés du Piémont, ils menaçaient la Provence. *Urbain*, n'ayant que des paroles de l'empereur pour secours, s'embarque sur une galère de la coupable & malheureuse *Jeanne*, reine de Naples.

1367. L'empereur s'excuse de secourir le pape, pour être spectateur de la guerre que la maison d'Autriche & la maison de Bavière se font dans le Tirol : & le pape *Urbain V*, après avoir fait quelques ligues inutiles avec l'Autriche & la Hongrie, fait voir enfin un pape aux Romains le 16 d'octobre. Il n'y est reçu qu'en premier évêque de la chrétienté, & non en souverain.

1368. La ville de Fribourg en Brisgau, qui avait voulu être libre, retombe au pouvoir de la maison d'Autriche par la cession d'un comte *Egon*, qui en était l'*avoué*, c'est-à-dire le défenseur, & qui se désista de cette protection pour douze mille florins.

Le rétablissement des papes à Rome n'empêchait pas les Viscontis de dominer dans la Lombardie, & on était prêt de voir renaître un royaume plus puissant & plus étendu que celui des anciens Lombards.

L'empereur va enfin en Italie au secours du pape, ou plutôt à celui de l'Empire. Il avait une armée formidable dans laquelle il y avait de l'artillerie.

Cette affreuse invention commençait à s'établir ; elle était encore inconnue aux Turcs ; & si on s'en était servi contr'eux, on les eût aisément chassés de l'Europe. Les chrétiens ne s'en servaient encore que contre les chrétiens.

Le pape attirait à la fois en Italie d'un côté le duc d'Autriche, de l'autre l'empereur, chacun avec une puissante armée ; c'était de quoi exterminer à la fois la liberté de l'Italie, & celle même du pape. C'est la fatalité de ce beau & malheureux pays, que les papes y ont toujours appelé les étrangers, qu'ils auraient voulu éloigner.

L'empereur saccage Vérone, le duc d'Autriche Vicence. Les Viscontis se hâtent de demander la paix pour attendre un meilleur temps; la guerre finit en donnant de l'argent à *Charles*, qui va se faire sacrer à Rome selon les cérémonies usitées.

Diète à Francfort. Edit sévère qui défend aux villes & aux seigneurs de se faire la guerre. A peine l'édit est-il émané que l'évêque de Hildesheim & *Magnus* duc de Brunsvick, ayant chacun plusieurs seigneurs dans leur parti, se font une guerre sanglante. 1369.

Cela ne pouvait guère être autrement dans un pays où le peu de bonnes lois qu'on avait étaient sans force: & cette continuelle anarchie servait d'excuse à l'inactivité de l'empereur. Il fallait ou hasarder tout pour être le maître, ou rester tranquille; & il prenait ce dernier parti.

Urbain V ayant fait venir les Autrichiens & les Bohémiens en Italie, qui s'en étaient retournés chargés de dépouilles, y appelle les Hongrois contre les Viscontis; il n'y manquait que des turcs.

L'empereur, pour prévenir ce coup fatal, réconcilie les Viscontis avec le St Siége.

Valdemar roi de Danemarck, chassé de Copenhague par le roi de Suède & par le comte de Holstein, se réfugie en Poméranie. Il demande des secours à l'empereur, qui lui donne des lettres de recommandation. Il s'adresse au pape *Grégoire XI*. Le pape lui envoie des exhortations, & le menace de l'excommunier, lui écrivant d'ailleurs comme à son vassal; on prétend que *Valdemar* lui répondit: *Je tiens la vie de* DIEU, *la couronne de mes sujets, mon bien de mes ancêtres, la foi seule de vos* 1370.

prédécesseurs ; si vous voulez vous en prévaloir, je vous la renvoie par la présente. Cette lettre est apocryphe, c'est dommage.

Le roi *Valdemar* rentre dans ses Etats sans le secours de personne, par la désunion de ses ennemis.

1371. L'Allemagne dans ces temps encore agrestes polit pourtant la Pologne. *Casimir* roi de Pologne, qu'on a surnommé le *grand*, commence à faire bâtir quelques villes à la manière allemande, & introduit quelques lois du droit saxon dans son pays qui manquait de lois.

Guerre particulière entre *Venceslas* duc de Luxembourg & de Brabant, frère de l'empereur, & les ducs de Juliers & de Gueldres ; tous les seigneurs des Pays-Bas y prennent parti.

Rien ne caractérise plus la fatale anarchie de ces temps de brigandage. Le sujet de cette guerre était une troupe de voleurs de grand chemin, protégés par le duc de Juliers : & malheureusement un tel exemple n'était pas rare alors.

Venceslas, vicaire de l'Empire, veut punir le duc de Juliers ; mais il est défait & pris dans une bataille.

Le vainqueur, craignant le ressentiment de l'empereur, court à Prague accompagné de plusieurs princes & surtout de son prisonnier ; *Voilà votre frère que je vous rends*, dit-il à l'empereur, *pardonnez-moi tous deux.*

On voit beaucoup d'événemens de ce temps-là mêlés ainsi de brigandage & de chevalerie.

1372. Les édits contre ces guerres ayant été inutiles, une nouvelle diète à Nuremberg ordonne que les seigneurs & les villes ne pourront dorénavant s'égorger que soixante

jours après l'offense reçue. Cette loi s'appelait *la soixantaine de l'Empire*, & elle fut exécutée toutes les fois qu'il fallait plus de soixante jours pour aller assiéger son ennemi.

Les affaires de Naples & de Sicile n'ont plus depuis long-temps aucune liaison avec celles de l'Empire. L'île de Sicile était toujours possédée par la maison d'Arragon, & Naples par la reine *Jeanne*; tout était fief alors. La maison d'Arragon, depuis les vêpres siciliennes, s'était soumise par des traités à relever du royaume de Naples, qui relevait du St Siége. 1373.

Le but de la maison d'Arragon, en fesant un vain hommage à la couronne de Naples, avait été d'être indépendante de la cour romaine, & elle y avait réussi quand les papes étaient à Avignon.

Grégoire IX ordonne que les rois de Sicile fassent désormais hommage au roi de Naples & au pape à la fois. Il renouvelle l'ancienne loi, ou plutôt l'ancienne protestation, que jamais un roi de Sicile ou de Naples ne pourra être empereur; & il ajoute que ces royaumes seront incompatibles avec la Toscane & la Lombardie.

Charles abandonne toutes ces affaires de l'Italie, uniquement occupé de s'enrichir en Allemagne, & d'y établir sa maison. Il achète l'électorat de Brandebourg d'*Othon de Bavière* qui le possédait, pour se l'approprier à lui & à sa famille. Ce cas n'avait pas été spécifié dans la *bulle d'or*. Il donne d'abord cet électorat à son fils aîné *Venceslas*, puis au cadet *Sigismond*.

Le St Siége était revenu à Avignon. *Urbain V* y était mort après s'être montré à Rome un moment. *Grégoire XI* se résout enfin de rétablir le pontificat dans son lieu natal. 1374.

Les ſeigneurs & les villes qui ſe ſont emparés des biens de la comteſſe *Mathilde* ſe liguent contre le pape, dès qu'il veut revenir en Italie. La plupart des villes mettaient alors ſur leurs étendards & ſur les portes ce beau mot *Libertas*, que l'on voit encore à Lucques.

1375. Les Florentins commençaient à jouer dans l'Italie le rôle que les Athéniens avaient eu en Grèce. Tous les beaux arts, inconnus ailleurs, renaiſſaient à Florence. Les factions guelfe & gibeline, en troublant la Toſcane, avaient animés les eſprits & le courage; la liberté les avait élevés. Ce peuple était le plus conſidéré de l'Italie, le moins ſuperſtitieux, & celui qui voulait le moins obéir aux papes & aux empereurs. Le pape *Grégoire* les excommunie. Il était bien étrange que ces excommunications, auxquelles on était tant accoutumé, fiſſent encore quelque impreſſion.

1376. *Charles* fait élire roi des Romains ſon fils *Venceſlas* à Rens ſur le Rhin, au même lieu où lui-même avait été élu.

Tous les électeurs s'y trouvèrent en perſonne. Son ſecond fils *Sigiſmond* y aſſiſtait, quoiqu'enfant, comme électeur de Brandebourg. Le père avait depuis peu tranſféré ce titre de *Venceſlas* à *Sigiſmond*. Pour lui, il avait ſa voix de Bohème. Il reſtait cinq électeurs à gagner. On dit qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or: pluſieurs hiſtoriens l'aſſurent. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'on donne à chacun la même ſomme, ni que cinq princes aient la baſſeſſe de la recevoir, ni qu'ils aient l'indiſcrétion de le dire, ni qu'un empereur ſe vante d'avoir corrompu les ſuffrages.

Loin de donner de l'argent à l'électeur palatin, il lui vendait dans ce temps-là Guittenbourg, Falkenbourg

& d'autres domaines. Il vendait à vil prix à la vérité des droits régaliens aux électeurs de Cologne & de Mayence. Il gagnait ainsi de l'argent, & dépouillait l'Empire en l'assurant à son fils.

Charles IV, âgé de soixante-quatre ans, entreprend de faire le voyage de Paris, & on ajoute que c'était pour avoir la consolation de voir le roi de France *Charles V*, qu'il aimait tendrement ; & la raison de cette tendresse pour un roi qu'il n'avait jamais vu était qu'il avait épousé autrefois une de ses tantes. Une autre raison qu'on allègue du voyage est qu'il avait la goutte, & qu'il avait promis à Monsieur *St Maur*, saint d'auprès de Paris, de faire un pélerinage à cheval chez lui pour sa guérison. La raison véritable était le dégoût, l'inquiétude & la coutume établie alors que les princes se visitassent. Il va donc de Prague à Paris avec son fils *Venceslas* roi des Romains. Il ne vit guère, depuis les frontières jusqu'à Paris, un plus beau pays que le sien. Paris ne méritait pas sa curiosité. L'ancien palais de *St Louis* qui subsiste encore, & le château du louvre qui ne subsiste plus ne valaient pas la peine du voyage. On ne se tirait de la barbarie qu'en Toscane, & encore n'y avait-on pas réformé l'architecture. 1377.

S'il y eut quelque chose de sérieux dans ce voyage, ce fut la charge de vicaire de l'Empire dans l'ancien royaume d'Arles, qu'il donna au dauphin. Ce fut long-temps une grande question entre les publicistes, si le Dauphiné devait toujours relever de l'Empire ; mais depuis long-temps ce n'en est plus une entre les souverains. Il est vrai que le dernier dauphin *Humbert*, en donnant le Dauphiné au second fils de *Philippe de Valois*, ne le donna qu'aux mêmes droits qu'il le possédait. Il est vrai encore qu'on a

prétendu que *Charles IV* lui-même avait renoncé à tous ses droits ; mais ils ne furent pas moins revendiqués par ses successeurs. *Maximilien I* réclama toujours la mouvance du Dauphiné ; mais il fallait que ce droit fût devenu bien caduc, puisque *Charles-Quint*, en forçant *François I* son prisonnier à lui céder la Bourgogne par le traité de Madrid, ne fit aucune mention de l'hommage du Dauphiné à l'Empire. Toute la suite de cette histoire fait voir combien le temps change les droits.

1378. Un gentilhomme français, *Enguerrant de Couci*, profite du voyage de l'empereur en France, pour lui demander une étrange permission ; celle de faire la guerre à la maison d'Autriche : il était arrière-petit-fils de l'empereur *Albert d'Autriche*, par sa mère fille de *Léopold*. Il demandait tous les biens de *Léopold*, comme n'étant point des fiefs masculins. L'empereur lui donne toute permission. Il ne s'attendait pas qu'un gentilhomme picard pût avoir une armée. *Couci* en eut pourtant une très-considérable, fournie par ses parens & par ses amis, par l'esprit de chevalerie, par une partie de son bien qu'il vendit, & par l'espoir du butin qui enrôle toujours beaucoup de monde dans les entreprises extraordinaires. Il marche vers les domaines d'Alsace & de Suisse, qui appartiennent à la maison d'Autriche ; il n'y avait pas là de quoi payer ses troupes ; quelques contributions de Strasbourg ne suffisent pas pour lui faire tenir long-temps la campagne. Son armée se dissipe bientôt, & le projet s'évanouit : mais il n'arriva à ce gentilhomme que ce qui arrivait alors à tous les grands princes qui levaient des armées à la hâte.

COMMENCEMENT DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Grégoire XI, après avoir vu enfin Rome en 1377, après y avoir reporté le siége pontifical, qui avait été dans Avignon soixante & douze ans, était mort le 27 mars au commencement de 1378.

Les cardinaux italiens prévalent enfin, & on choisit un pape italien : c'est *Prigano* napolitain, qui prend le nom d'*Urbain*, homme impétueux & farouche. *Prigano Urbain*, dans son premier consistoire, déclare qu'il sera justice du roi de France *Charles V* & d'*Edouard III* roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Le cardinal de *la Grange*, le menaçant de la main, lui répond *qu'il en a menti*. Ces trois mots plongent la chrétienté dans une guerre de plus de trente années.

La plupart des cardinaux, choqués de l'humeur violente & intolérable du pape, se retirent à Naples, déclarent l'élection de *Prigano Urbain* forcée & nulle, & choisissent *Robert* fils d'*Amédée III* comte de Genève, qui prend le nom de *Clément*, & va établir son siége anti-romain dans Avignon. L'Europe se partage. L'empereur, la Flandre son alliée, la Hongrie, appartenante à l'empereur, reconnaissent *Urbain*.

La France, l'Ecosse, la Savoie sont pour *Clément*. On juge aisément par le parti que prend chaque puissance quels étaient les intérêts politiques. Le nom d'un pape n'est là qu'un mot de ralliement.

La reine *Jeanne de Naples* est dans l'obédience de *Clément*, parce qu'alors elle était protégée par la France ; & que cette reine infortunée appelait *Louis d'Anjou* frère du roi *Charles V* à son secours.

Les fraudes, les assassinats, tous les crimes qui signalèrent ce grand schisme, ne doivent étonner personne. Ce qui doit étonner, c'est que chaque parti s'obstinât à regarder comme des dieux en terre des scélérats qui se disputaient la papauté, c'est-à-dire le droit de vendre, sous cent noms différens, tous les bénéfices de l'Europe catholique.

Venceslas duc de Luxembourg, mourant sans enfans, laisse tous ses fiefs à son frère, & après lui à *Venceslas* roi des Romains.

L'empereur *Charles IV* meurt bientôt après, laissant la Bohème à *Venceslas* avec l'Empire, le Brandebourg à *Sigismond* son second fils, la Lusace & deux duchés dans la Silésie à *Jean* son troisième.

Il résulte que, malgré sa bulle d'or, il fit encore plus de bien à sa famille qu'à l'Allemagne.

VENCESLAS,

TRENTE-QUATRIEME EMPEREUR.

1379. LE règne de *Charles IV*, dont on se plaignit tant, &
1380. qu'on accuse encore, est un siècle d'or en comparaison
1381. des temps de *Venceslas* son fils.
1382.

Il commence par dissiper les trésors de son père dans des débauches à Francfort & à Aix-la-Chapelle, sans se mettre en peine de la Bohème son patrimoine, ravagée par la contagion.

Tous les seigneurs bohémiens se révoltent contre lui au bout d'un an, & il se voit réduit tout d'un coup à n'oser attendre aucun secours de l'Empire, & à faire venir contre ses sujets de Bohème ces restes de brigands qu'on appelait *grandes compagnies*, qui couraient alors l'Europe,

cherchant

cherchant des princes qui les employassent. Ils ravagèrent la Bohème pour leur solde. Dans le même temps le schisme des deux papes divise l'Europe. Ce funeste schisme coûte d'abord la vie à l'infortunée *Jeanne de Naples.*

On se fesait encore alors un point de religion, comme de politique, de prendre parti pour un pape, quand il y en avait deux. Il eût été plus sage de n'en reconnaître aucun. *Jeanne* reine de Naples s'était déclarée malheureusement pour *Clément*, lorsqu'*Urbain* pouvait lui nuire. Elle était accusée d'avoir assassiné son premier mari *André de Hongrie*, & vivait alors tranquille avec *Othon de Brunsvick* son dernier époux.

Urbain, puissant encore en Italie, suscite contr'elle *Charles de Durazzo*, sous prétexte de venger ce premier mari.

Charles de Durazzo arrive de Hongrie pour servir la colère du pape, qui lui promet la couronne. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ce *Charles de Durazzo* était adopté par la reine *Jeanne* déjà avancée en âge. Il était déclaré son héritier; il aima mieux ôter la couronne & la vie à celle qui lui avait servi de mère que d'attendre la couronne de la nature & du temps.

Othon de Brunsvick, qui combat pour sa femme, est fait prisonnier avec elle. *Charles de Durazzo* la fait étrangler. Naples, depuis *Charles d'Anjou*, était devenu le théâtre des attentats contre les têtes couronnées.

Le trône impérial est alors le théâtre de l'horreur & 1383.
du mépris. Ce ne sont que des séditions en Bohème contre 1384.
Venceslas. Toute la maison de Bavière se réunit pour lui 1385.
déclarer la guerre. C'est un crime par les lois, mais il n'y 1386.
a plus de lois.

L'empereur ne peut conjurer cet orage qu'en rendant

au comte palatin de Bavière les villes du haut Palatinat, dont *Charles IV* s'était saisi quand cet électeur avait été malheureux.

Il cède d'autres villes au duc de Bavière, comme Mulberg & Bernau. Toutes les villes du Rhin, de Suabe & de Franconie se liguent entr'elles. Les princes voisins de la France en reçoivent des pensions. Il ne restait plus à *Venceslas* que le titre d'empereur.

1387. Tandis qu'un empereur se déshonore, une femme rend son nom immortel. *Marguerite de Valdemar*, reine de Danemarck & de Norvège, devient reine de Suède par des victoires & des suffrages. Cette grande révolution n'a de rapport avec l'Allemagne que parce que les princes de Meckelbourg, les comtes de Holstein, les villes de Hambourg & de Lubeck s'opposèrent inutilement à cette héroïne.

L'alliance des cantons suisses se fortifie alors, & toujours par la guerre. Le canton de Berne était depuis quelques années entré dans l'union. Le duc *Léopold d'Autriche* veut encore dompter ces peuples. Il les attaque, & perd la bataille & la vie.

1388. Les ligues des villes de Franconie, de Suabe & du Rhin pouvaient former un peuple libre, comme celui des Suisses, surtout sous un règne anarchique, tel que celui de *Venceslas;* mais trop de seigneurs, trop d'intérêts particuliers, & la nature de leur pays ouvert de tous côtés, ne leur permirent pas, comme aux Suisses, de se séparer de l'Empire.

1389. *Sigismond* frère de *Venceslas* acquiert de la gloire en Hongrie. Il n'y était que l'époux de la reine, que les

Hongrois appelaient le *roi Marie*, titre qu'ils ont renouvelé depuis peu pour *Marie-Thérèse*, fille de *Charles VI*. *Marie* était jeune, & les états n'avaient point voulu que son mari gouvernât : ils avaient mieux aimé donner la régence à *Elisabeth de Bosnie* mère de leur roi *Marie :* de sorte que *Sigismond* ne se trouvait que l'époux d'une princesse en tutelle, à laquelle on donnait le titre de roi.

Les Etats de Hongrie sont mécontens de la régence, & on ne songe pas seulement à se servir de *Sigismond*. On offre la couronne à ce *Charles de Durazzo* accoutumé à faire étrangler des reines. *Charles de Durazzo* arrive & est couronné.

La régente & sa fille dissimulent, prennent leur temps & le font assassiner à leurs yeux. Le ban ou palatin de Croatie se constitue juge des deux reines, fait noyer la mère & enfermer la fille. C'est alors que *Sigismond* se montre digne de régner ; il lève des troupes dans son électorat de Brandebourg, & dans les Etats de son frère. Il défait les Hongrois.

Le ban de Croatie vient lui ramener la reine sa femme, à laquelle il avait fait promettre de le continuer dans son gouvernement. *Sigismond*, couronné roi de Hongrie, ne crut pas devoir tenir la parole de sa femme, & fit écarteler le ban de Croatie dans la petite ville de Cinq-Eglises.

Pendant ces horreurs le grand schisme de l'Eglise aug- 1390.
mente ; il pouvait être éteint après la mort d'*Urbain* en reconnaissant *Clément ;* mais on élit à Rome un *Pierre Thomasselli*, que l'Allemagne ne reconnaît que parce que *Clément* est reconnu en France. Il exige des annates, c'est-à-dire la première année du revenu des bénéfices ; l'Allemagne paie & murmure.

Il femble qu'on voulut fe dédommager fur les juifs de l'argent qu'on payait au pape. Prefque tout le commerce intérieur fe fefait toujours par eux, malgré les villes anféatiques. On les croit fi riches en Bohème qu'on les y brûle & qu'on les égorge. On en fait autant dans plufieurs villes, & furtout dans Spire.

Venceflas, qui rendait rarement des édits, ên fait un pour annuller tout ce que l'on doit aux juifs. Il crut par-là ramener à lui la nobleffe & les peuples.

Depuis 1391 jufqu'à 1397. La ville de Strasbourg eft fi puiffante qu'elle foutient la guerre contre l'électeur palatin & contre fon évêque, au fujet de quelques fiefs. On la met au ban de l'Empire ; elle en eft quitte pour trente mille florins au profit de l'empereur.

Trois frères, tous trois ducs de Bavière, font un pacte de famille, par lequel un prince bavarois ne pourra déformais vendre ou aliéner un fief qu'à fon plus proche parent ; & pour le vendre à un étranger il faudra le confentement de toute la maifon : voilà une loi qu'on aurait pu inférer dans la bulle d'or, pour toutes les grandes maifons d'Allemagne.

Chaque ville, chaque prince pourvoit comme il peut à fes affaires.

Venceflas, renfermé dans Prague, ne commet que des actions de barbarie & de démence. Il y avait des temps où fon efprit était entièrement aliéné. C'eft un effet que les excès du vin & même des alimens font fur beaucoup plus d'hommes qu'on ne penfe.

Charles VI roi de France, dans ce temps-là même, était attaqué d'une maladie à peu près femblable. Elle lui ôtait fouvent l'ufage de la raifon. Des anti-papes

divisaient l'Eglise & l'Europe. Par qui le monde a-t-il été gouverné !

Venceslas, dans un de ses accès de fureur, avait jeté dans la Moldau & noyé le moine *Jean Népomucène*, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine sa femme. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné du bourreau, & qu'il fesait exécuter sur le champ ceux qui lui déplaisaient. C'était une bête féroce qu'il fallait enchaîner. Aussi les magistrats de Prague se saisissent de lui comme d'un malfaiteur ordinaire, & le mettent dans un cachot.

On lui permet des bains pour lui rendre la santé & la raison.

Un pêcheur lui fournit une corde, avec laquelle il s'échappe, accompagné d'une servante dont il fait sa maîtresse. Dès qu'il est en liberté, un parti se forme dans Prague en sa faveur. *Venceslas* fait mourir ceux qui l'avaient mis en prison ; il ennoblit le pêcheur, dont la famille subsiste encore.

Cependant les magistrats de Prague, traitant toujours *Venceslas* d'insensé & de furieux, l'obligent de s'enfuir de la ville.

C'était une occasion pour *Sigismond* son frère, roi de Hongrie, de venir se faire reconnaître roi de Bohème ; il ne la manque pas ; mais il ne peut se faire déclarer que régent. Il fait enfermer son frère dans le château de Prague ; de là il l'envoie à Vienne en Autriche chez le duc *Albert*, & retourne en Hongrie s'opposer aux Turcs, qui commençaient à étendre leurs conquêtes de ce côté.

Venceslas s'échappe encore de sa nouvelle prison, il

retourne à Prague; & ce qui eſt rare, il y trouve des partiſans.

Ce qui eſt encore plus rare, c'eſt que l'Allemagne ne ſe mêle en aucune façon des affaires de ſon empereur, ni quand il eſt à Prague & à Vienne dans un cachot, ni quand il revient régner chez lui en Bohème.

1398. Qui croirait que ce même *Venceſlas*, au milieu des ſcandales & des viciſſitudes d'une telle vie, propoſe au roi de France *Charles VI* de l'aller trouver à Rheims en Champagne pour étouffer les ſcandales du ſchiſme?

Les deux monarques ſe rendent en effet à Rheims, dans un des intervalles de leur folie. On remarque que dans un feſtin que donnait le roi de France à l'empereur & au roi de Navarre, un patriarche d'Alexandrie, qui ſe trouva là, s'aſſit le premier à table. On remarque encore qu'un matin, qu'on alla chez *Venceſlas* pour conférer avec lui des affaires de l'Egliſe, on le trouva ivre.

Les univerſités alors avaient quelque crédit, parce qu'elles étaient nouvelles, & qu'il n'y avait plus d'autorité dans l'Egliſe. Celle de Paris avait propoſé la première que les prétendans au pontificat ſe démiſſent, & qu'on élût un nouveau pape. Il s'agiſſait donc que le roi de France obtînt la démiſſion de ſon pape *Clément*, & que *Venceſlas* engageât auſſi le ſien à en faire autant.

Aucun des prétendans ne voulut abdiquer. C'étaient les ſucceſſeurs d'*Urbain* & de *Clément*. Le premier était ce *Thomaſſelli* qui, élu après la mort d'*Urbain*, avait pris le nom de *Boniface*; l'autre *Pedro de Luna*, *Pierre de la Lune*, arragonais, qui s'appelait *Benoît*.

Ce *Benoît* ſiégeait dans Avignon. La cour de France

tint la parole donnée à l'empereur : on alla propoſer à *Benoît* d'abdiquer ; & ſur ſon refus, on le tint priſonnier cinq ans entiers dans ſon propre château d'Avignon.

Ainſi l'Egliſe de France, en ne reconnaiſſant point de pape pendant ces cinq années, montrait que l'Egliſe pouvait ſubſiſter ſans pape, de même que les Egliſes grecque, arménienne, cophte, anglicane, ſuédoiſe, danoiſe, écoſſaiſe, augsbourgeoiſe, bernoiſe, zuricoiſe, genevoiſe, ſubſiſtent de nos jours.

Pour *Venceſlas*, on diſait qu'il aurait pu boire avec ſon pape, mais non négocier avec lui.

Il trouve pourtant une épouſe, *Sophie de Bavière*, 1399.
après avoir fait mourir la première à force de mauvais traitemens. On ne voit point qu'après ce mariage il retombe dans ſes fureurs ; il ne s'occupe plus qu'à amaſſer de l'argent comme *Charles IV* ſon père : il vend tout. Il vend enfin à *Galéas Viſconti* tous les droits de l'Empire ſur la Lombardie, qu'il déclare, ſelon quelques auteurs, indépendante abſolument de l'Empire, pour cent cinquante mille écus d'or. Aucune loi ne défendait aux empereurs de telles aliénations. S'il y en avait eu, *Viſconti* n'aurait point haſardé une ſomme ſi conſidérable.

Les miniſtres de *Venceſlas*, qui pillaient la Bohème, voulurent faire quelques exactions dans la Miſnie. On s'en plaignit aux électeurs. Alors ces princes, qui n'avaient rien dit quand *Venceſlas* était furieux, s'aſſemblent pour le dépoſer.

Après quelques aſſemblées d'électeurs, de princes, 1400.
de députés des villes, une diète ſolemnelle ſe tient à

Lanftein près de Mayence. Les trois électeurs eccléfiaftiques avec le palatin dépofent juridiquement l'empereur en préfence de plufieurs princes, qui affiftent feulement comme témoins. Les électeurs ayant feuls le droit d'élire, en tiraient la conclufion néceffaire qu'ils avaient feuls le droit de deftituer. Ils révoquèrent enfuite les aliénations que l'empereur avait faites à prix d'argent : mais *Galéas Vifconti* n'en dominait pas moins depuis le Piémont jufqu'aux portes de Venife.

L'acte de la dépofition de *Venceflas* eft du 20 août au matin. Les électeurs, quelques jours après, choififfent pour empereur *Fréderic* duc de Brunfvick, qui eft affaffiné par un comte de Valdeck, dans le temps qu'il fe prépare à fon couronnement.

ROBERT,

COMTE PALATIN DU RHIN,

TRENTE-CINQUIEME EMPEREUR.

1400. *ROBERT* comte palatin du Rhin eft élu à Rens par les quatre mêmes électeurs. Son élection ne peut être du 22 août, comme on le dit, puifque *Venceflas* avait été dépofé le 20, & qu'il avait fallu plus de deux jours pour choifir le duc de Brunfvick, préparer fon couronnement & l'affaffiner.

Robert va fe préfenter en armes devant Francfort fuivant l'ufage, & y entre en triomphe au bout de fix femaines & trois jours; c'eft le dernier exemple de cette coutume.

1401. Quelques princes & quelques villes d'Allemagne

tiennent encore pour *Venceslas*, comme quelques romains regrettèrent *Néron*. Les magistrats de la ville libre d'Aix-la-Chapelle ferment les portes à *Robert* quand il veut s'y faire couronner. Il l'est à Cologne par l'archevêque.

Pour gagner les Allemands, il veut rendre à l'Empire le Milanais que *Venceslas* en avait détaché. Il fait une alliance avec les villes de Suisse & de Suabe, comme s'il n'était qu'un prince de l'Empire, & lève des troupes contre les Visсontis. La circonstance était favorable. Venise & Florence s'armaient contre la puissance redoutable du nouveau duc de Lombardie.

Etant dans le Tirol, il envoie un défi à *Galéas : A vous Jean Galéas, comte de Vérone*, lequel lui répond ; *A vous Robert de Bavière, nous duc de Milan par la grâce de* DIEU *& de Venceslas, &c.* : puis il lui promet de le battre. Il lui tient parole au débouché des gorges des montagnes.

Quelques princes qui avaient accompagné l'empereur s'en retournent avec le peu de soldats qui leur restent ; & *Robert* se retire enfin presque seul.

Jean Galéas reste maître de toute la Lombardie, & 1402.
protecteur de presque toutes les autres villes, malgré 1403.
elles.

Il meurt, laissant entr'autres enfans une fille mariée au duc d'Orléans, source de tant de guerres malheureuses.

A sa mort l'un des papes, *Boniface*, qui n'est ni affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe, profite heureusement de la haine que les conquêtes de *Jean Galéas* avaient inspirée, & se saisit

par des intrigues, de Bologne, de Péroufe, de Ferrare, & de quelques villes de cet ancien héritage de la comteffe *Mathilde*, que le St Siége réclame toujours.

Venceflas, éveillé de fon fommeil léthargique, veut enfin défendre fa couronne impériale contre *Robert*. Les deux concurrens acceptent la médiation du roi de France *Charles VI*, & les électeurs le prient de venir juger à Cologne *Venceflas* & *Robert*, qui feraient préfens, & s'en rapporteraient à lui.

Les électeurs demandaient vraifemblablement le jugement du roi de France, parce qu'il n'était pas en état de le donner. Les accès de fa maladie le rendaient incapable de gouverner fes propres Etats; pouvait-il venir décider entre deux empereurs?

Venceflas dépofé comptait alors fur fon frère *Sigifmond* roi de Hongrie. *Sigifmond* par un fort bizarre eft dépofé lui-même, & mis en prifon dans fon propre royaume.

Les Hongrois choififfent *Ladiflas* roi de Naples pour leur roi; & *Boniface*, qui ne fait pas encore s'il eft pape, prétend que c'eft lui qui donne la couronne de Hongrie à *Ladiflas;* mais à peine *Ladiflas* eft-il fur les frontières de Hongrie que Naples fe révolte. Il y retourne pour éteindre la rébellion.

Qu'on fe faffe ici un tableau de l'Europe. On verra deux papes qui la partagent; deux empereurs qui déchirent l'Allemagne; la difcorde en Italie après la mort de *Vifconti;* les Vénitiens s'emparant d'une partie de la Lombardie, Gènes d'une autre partie; Pife affujettie par Florence; en France des troubles affreux fous un roi en démence; en Angleterre des guerres civiles; les Maures tenant encore les plus belles provinces de

l'Espagne ; les Turcs avançant vers la Grèce, & l'empire de Conſtantinople touchant à ſa fin.

Robert acquiert du moins quelques petits terrains qui arrondiſſent ſon palatinat. L'évêque de Strasbourg lui vend Offenbourg, Celle & d'autres ſeigneuries. C'eſt preſque tout ce que lui vaut ſon Empire. 1404.

Le duc d'Orléans, frère de *Charles VI*, achète le duché de Luxembourg de *Joſſe* marquis de Moravie, à qui *Venceſlas* l'a vendu. *Sigiſmond* avait vendu auſſi le droit d'hommage. Par-là le duché de Luxembourg & le duché du Milanais ſont regardés par leurs nouveaux poſſeſſeurs comme détachés de l'Empire.

Le nouveau duc de Luxembourg & le duc de Lorraine ſe font la guerre ſans que l'Empire y prenne part. Si les choſes euſſent continué encore quelques années ſur ce pied, il n'y avait plus d'Empire, ni de corps germanique. 1405.

Le marquis de Bade & le comte de Virtemberg font impunément une ligue avec Strasbourg & les villes de Suabe contre l'autorité impériale. Le traité porte que *ſi l'empereur oſe toucher à un de leurs priviléges, tous enſemble lui feront la guerre.* 1406.

Les Suiſſes ſe fortifient toujours. Les ſeuls Baſlois ravagent les terres de la maiſon d'Autriche dans le Sundgau & dans l'Alſace.

Pendant que l'autorité impériale s'affaiblit, le ſchiſme de l'Egliſe continue. A peine un des anti-papes eſt mort que ſon parti en fait un autre. Ces ſcandales euſſent fait ſecouer le joug de Rome à tous les peuples, ſi on eût été plus éclairé & plus animé, & ſi les princes 1407. 1408.

n'avaient pas toujours eu en tête d'avoir un pape dans leur parti, pour avoir de quoi oppofer les armes de la religion à leurs ennemis. C'eft-là le nœud de tant de ligues qu'on a vues entre Rome & les rois, de tant de contradictions, de tant d'excommunications demandées en fecret par les uns, & bravées par les autres.

Déjà l'Eglife pouvait craindre la fcience, l'efprit & les beaux arts ; ils avaient paffé de la cour du roi de Naples *Robert* à Florence, où ils établiffaient leur empire. L'émulation des univerfités naiffantes commençait à débrouiller quelques chaos. La moitié de l'Italie était ennemie des papes. Cependant les Italiens, plus inftruits alors que les autres nations, n'établirent jamais de fecte contre l'Eglife. Ils fefaient fouvent la guerre à la cour romaine, non à l'Eglife romaine. Les Albigeois & les Vaudois avaient commencé vers les frontières de la France. *Wiclef* s'éleva en Angleterre. *Jean Hus*, docteur de la nouvelle univerfité de Prague, & confeffeur de la reine de Bohème femme de *Venceflas*, ayant lu les manufcrits de *Wiclef*, prêchait à Prague les opinions de cet anglais. Rome ne s'était pas attendue que les premiers coups que lui porterait l'érudition viendraient d'un pays qu'elle appela fi long-temps barbare. La doctrine de *Jean Hus* confiftait principalement à donner à l'Eglife les droits que le St Siége prétendait pour lui feul.

Le temps était favorable. Il y avait déjà depuis la naiffance du fchifme une fucceffion d'anti-papes des deux côtés ; & il était affez difficile de favoir de quel côté était le Saint-Efprit.

Le trône de l'Eglife étant ainfi partagé en deux, chaque moitié en eft rompue & fanglante. Il arrive

la même chofe à trente chaires épifcopales. Un évêque approuvé par un pape contefte à main armée fa cathédrale à un autre évêque confirmé par un autre pape.

A Liége, par exemple, il y a deux évêques qui fe font une guerre fanglante. *Jean de Bavière*, élu par une partie du chapitre, fe bat contre un autre élu; & comme les papes oppofés ne pouvaient donner que des bulles, l'évêque *Jean de Bavière* appelle à fon fecours *Jean* duc de Bourgogne avec une armée. Enfin, pour favoir à qui demeurera la cathédrale de Liége, la ville eft faccagée & prefque réduite en cendres.

Tant de maux auxquels on ne remédie pour l'ordidaire que quand ils font extrêmes, avaient produit un concile à Pife, où quelques cardinaux retirés appelaient le refte de l'Eglife. Ce concile eft depuis transféré à Conftance.

S'il y avait une manière légale & canonique de finir le fchifme qui déchirait l'Europe chrétienne, c'était l'autorité du concile de Pife. 1409.

Deux anti-papes, fucceffeurs d'anti-papes, prêtent leur nom à cette guerre civile & facrée. L'un eft ce fier efpagnol *Pierre Luna*, l'autre *Corrario* vénitien.

Le concile de Pife les déclare tous deux indignes du trône pontifical. Vingt-quatre cardinaux, avec l'approbation du concile, élifent, le 17 juin 1409, *Philargi* né en Candie. *Philargi*, pape légitime, meurt au bout de dix mois. Tous les cardinaux qui fe trouvaient alors à Rome nomment d'un commun confentement *Balthazar Coffa*, qui prend le nom de *Jean XXIII*. Il avait été nourri à la fois dans l'Eglife & dans les armes, s'étant fait corfaire dès qu'il fut diacre. Il s'était fignalé

dans des courses sur les côtes de Naples en faveur d'*Urbain*. Il acheta depuis chèrement un chapeau de cardinal, & une maitresse nommée *Catherine* qu'il enleva à son mari. Il avait, à la tête d'une petite armée, repris Bologne sur les Viscontis. C'était un soldat sans mœurs; mais enfin c'était un pape canoniquement élu.

Le schisme paraissait donc fini par les lois de l'Eglise; mais la politique des princes le fesait durer; si on appelle politique cet esprit de jalousie, d'intrigue, de rapine, de crainte & d'espérance, qui brouille tout dans le monde.

Une diète était assemblée à Francfort en 1409. L'empereur *Robert* y présidait; les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne y assistaient. Mais qu'arrive-t-il? l'empereur soutenait une faction d'anti-pape, la France une autre. L'empereur & l'Empire croyaient que c'était à eux d'assembler les conciles. La diète de Francfort traitait le concile de Pise, assemblé sans les ordres de l'Empire, de conciliabule; & on demandait un concile écuménique. Il était donc arrivé que le concile de Pise, en croyant tout terminer, avait laissé trois papes à l'Europe au lieu de deux.

Le pape canonique était *Jean XXIII* nommé solemnellement à Rome. Les deux autres étaient *Corrario* & *Pierre Luna*: *Corrario* errant de ville en ville; *Pierre Luna* enfermé dans Avignon par l'ordre de la cour de France, qui, sans le reconnaître, conservait toujours ce fantôme pour l'opposer aux autres dans le besoin.

1410. Tandis que tant de papes agitent l'Europe, il y a une guerre sanglante entre les chevaliers teutons, maîtres de la Prusse & la Pologne, pour quelques bateaux de

blé. Ces chevaliers, institués d'abord pour servir des allemands dans les hôpitaux, étaient devenus une milice, comme celle des mammelucs.

Les chevaliers sont battus, & perdent Thorn, Elbing & plusieurs villes qui restent à la Pologne.

L'empereur *Robert* meurt le 10 mai à Oppenheim. *Venceslas* se dit toujours empereur sans en faire aucune fonction.

JOSSE,

TRENTE-SIXIEME EMPEREUR.

VENCESLAS n'était plus empereur qu'à Prague pour ses domestiques. *Sigismond* son frère, roi de Hongrie, demande l'Empire. *Josse* margrave de Brandebourg & de Moravie son cousin le demande aussi. 1410.

Non-seulement *Josse* dispute l'Empire à son cousin, mais il lui dispute aussi le Brandebourg.

L'électeur palatin *Louis*, fils aîné du dernier empereur *Robert*, l'archevêque de Trèves, & les ambassadeurs de *Sigismond*, dont on compte la voix en vertu du margraviat de Brandebourg, nomment *Sigismond* empereur à Francfort.

Mayence, Cologne, l'ambassadeur de Saxe, & un député de Brandebourg pour *Josse*, nomment ce *Josse* dans la même ville.

Venceslas proteste dans Prague contre ces deux élections. L'Allemagne a trois empereurs, comme l'Eglise a trois papes sans en avoir un.

SIGISMOND,

ROI DE BOHEME ET DE HONGRIE, MARGRAVE DE BRANDEBOURG,

TRENTE-SEPTIEME EMPEREUR.

1411. LA mort de *Josse*, trois mois après son élection, délivre l'Allemagne d'une guerre civile qu'il n'eût pu soutenir par lui-même, mais qu'on eût faite en son nom.

Sigismond reste empereur de nom & d'effet.

Tous les électeurs confirment son élection le 21 juillet.

Les villes n'avaient alors d'évêques que par le sort des armes : car dans les brigues pour les élections *Jean XXIII* approuvant un évêque, & *Corrario* un autre, la guerre civile s'ensuivait; & c'est ce qui arriva à Cologne comme à Liége. L'archevêque *Théodoric*, de la maison de Mœurs, ne prit possession de son siége qu'après une bataille sanglante où il avait vaincu son compétiteur de la maison de Berg.

Les chevaliers teutoniques reprennent les armes contre la Pologne. Ils étaient si redoutables que *Sigismond* se ligue secrètement avec la Pologne contr'eux. La Pologne avait cédé la Prusse aux chevaliers, & le grand-maître devenait insensiblement un souverain considérable.

1412. *Sigismond* paraît s'embarrasser peu du grand schisme d'Occident. Il se voyait roi de Hongrie, margrave de Brandebourg, & empereur. Il voulait assurer tout à sa postérité.

poſtérité. Les Vénitiens, qui s'agrandiſſaient, avaient acquis une partie de la Dalmatie dans le temps des croiſades; il les défait dans le Frioul, & joint cette partie à la Hongrie.

D'un autre côté *Ladiſlàs* ou *Lancelot*, ce roi de Hongrie chaſſé par *Sigiſmond*, ſe rend maître de Rome & de tout le pays juſqu'à Florence. Le pape *Jean XXIII* l'avait appelé d'abord, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour le défendre, & il s'était donné un maître dangereux, de crainte d'en trouver un dans *Sigiſmond*. C'eſt cette démarche forcée de *Jean XXIII* qui lui coûta bientôt le trône pontifical.

Jean transférait les reſtes du concile de Piſe à Rome, 1413.
pour extirper le ſchiſme & confirmer ſon élection. Il devait être le plus fort à Rome. L'empereur fait convoquer le concile à Conſtance pour perdre le pape. On voit peu de papes italiens pris pour dupes. Celui-ci le fut à la fois par *Sigiſmond* & par le roi de Naples *Ladiſlas* ou *Lancelot*. Ce prince maître de Rome était devenu ſon ennemi, & l'empereur l'était encore davantage. L'empereur écrit aux deux anti-papes, à *Pierre Luna* alors en Arragon, & à *Corrario* réfugié à Rimini; mais ces deux papes fugitifs proteſtent contre ſon concile de Conſtance.

Lancelot meurt. Le pape, délivré d'un de ſes maîtres, ne devait pas ſe mettre entre les mains de l'autre. Il va à Conſtance eſpérant la protection de *Fréderic* duc d'Autriche, héritier de la haine de la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Luxembourg. Ce prince, à ſon tour protégé par le pape, accepte de lui le titre *in partibus* de général des troupes de l'Egliſe, & même avec une penſion de ſix mille florins d'or, auſſi vaine que le généralat. Le pape s'unit encore avec le marquis de *Bade*, & quelques autres princes. Il entre enfin en pompe dans Conſtance le 28 octobre, accompagné de neuf cardinaux.

Cependant *Sigismond* eſt couronné à Aix-la-Chapelle, & tous les électeurs font au feſtin royal les fonctions de leurs dignités.

1414. *Sigismond* arrive à Conſtance le jour de Noël, le duc de Saxe portant l'épée de l'Empire nue devant lui, le burgrave de Nuremberg, qu'il avait fait adminiſtrateur de Brandebourg, portant le ſceptre. Le globe d'or était porté par le comte de *Cillei* ſon beau-père. Ce n'eſt pas une fonction électorale. Le pape l'attendait dans la cathédrale. L'empereur y fait la fonction de diacre à la meſſe; il y lit l'évangile; mais point de pieds baiſés, point d'étrier tenu, point de mule menée par la bride. Le pape lui préſente une épée. Il y avait trois trônes dans l'égliſe, un pour l'empereur, un pour le pape, un pour l'impératrice; l'empereur était au milieu.

1415. *Jean XXIII* promet de céder le pontificat en cas que les anti-papes en faſſent autant, & dans *tous les cas où ſa dépoſition ſera utile au bien de l'Egliſe.* Cette dernière clauſe le perdait. Ou il était forcé à cette déclaration, ou le métier de pirate ne l'avait pas rendu un pape habile. *Sigismond* baiſe les pieds de *Jean*, dès que *Jean* eut lu cette formule qui lui ôtait le pontificat.

Sigismond eſt aiſément le maître du concile en l'entourant de ſoldats. Il y paraiſſait dans toute ſa gloire. On y voyait les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Mayence, l'adminiſtrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Siléſie, cent vingt-huit comtes, deux cents barons qui étaient alors quelque choſe; vingt-ſept ambaſſadeurs y repréſentèrent leurs ſouverains. On y diſputait de luxe, de magnificence: qu'on en juge par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'établir à Conſtance. On

y compta cinq cents joueurs d'inftrumens : & ce que les ufages de ce temps-là rendent très-croyable, il y eut fept cents dix-huit courtifannes fous la protection du magiftrat de la ville.

Le pape s'enfuit déguifé en poftillon fur les terres de *Jean d'Autriche*, comte du Tirol. Ce prince eft obligé de livrer le pape & de demander pardon à genoux à l'empereur.

Tandis que le pape eft prifonnier dans un château de ce duc d'Autriche fon protecteur, on inftruit fon procès. On l'accufe de tous les crimes, on le dépofe le 29 mai ; & par la fentence le concile fe réferve le droit de le punir.

Le 6 juillet de la même année 1415, *Jean Hus*, confeffeur de la reine de Bohème, docteur en théologie, eft brûlé vif par fentence des pères du concile, malgré le fauf-conduit très-formel que *Sigifmond* lui avait donné. Cet empereur le remet aux mains de l'électeur palatin, qui le conduifit au bûcher dans lequel il loua DIEU jufqu'à ce que la flamme étouffa fa voix.

Voici les propofitions principales pour lefquelles on le condamna à ce fupplice horrible. ” Qu'il n'y a ” qu'une Eglife catholique qui renferme dans fon fein ” tous les prédeftinés ; que les feigneurs temporels ” doivent obliger les prêtres à obferver la loi ; qu'un ” mauvais pape n'eft pas vicaire de JESUS-CHRIST.

” *Croyez-vous l'univerfel à parte rei*, lui dit un cardi- ” nal ? *je crois l'univerfel à parte mentis*, répondit *Jean* ” *Hus : Vous ne croyez donc pas la préfence réelle ?* s'écria ” le cardinal. ”

Il eſt manifeſte qu'on voulait que *Jean* fût brûlé, & il le fut.

1416. *Sigiſmond* après la condamnation du pape & de *Jean Hus*, occupé de la gloire d'extirper le ſchiſme, obtient à Narbonne des rois de Caſtille, d'Arragon & de Navarre, leur renonciation à l'obédience de *Pierre de la Lune*, ou *Luna*.

Il va de là à Chambéri ériger la Savoie en duché, & en donne l'inveſtiture à *Amédée VIII.*

Il va à Paris, ſe met à la place du roi dans le parlement, & y fait un chevalier. On dit que c'était trop, & que le parlement fut blâmé de l'avoir ſouffert. Pourquoi? ſi le roi lui avait donné ſa place, il devait trouver très-bon qu'il conférât un honneur qui n'eſt qu'un titre.

De Paris il va à Londres. Il trouve en abordant des ſeigneurs qui avancent vers lui dans l'eau l'épée à la main, pour lui faire honneur & pour l'avertir de ne pas agir en maître. C'était un aveu des droits que pouvait donner dans l'opinion des peuples ce grand nom de céſar.

Il diſait qu'il était venu à Londres pour négocier la paix entre l'Angleterre & la France. C'était dans le temps le plus malheureux de la monarchie françaiſe, lorſque le roi anglais *Henri V* voulait avoir la France par conquête & par héritage.

L'empereur, au lieu de faire cette paix, s'unit avec l'Angleterre contre la France malheureuſe. Il l'eſt lui-même davantage en Hongrie. Les Turcs qui avaient renverſé l'empire des califes & qui menaçaient Conſtantinople, ayant inondé la terre depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, dévaſtaient la Hongrie & l'Autriche, mais ce

n'était encore que des incurſions de brigands. On envoie des troupes contr'eux quand ils ſe retirent.

Tandis que *Sigiſmond* voyage, le concile après avoir brûlé *Jean Hus*, cherche une autre victime dans *Jérôme de Prague. Hiéronime* ou *Jérôme de Prague*, diſciple de *Jean Hus*, qui lui était très-ſupérieur en eſprit & en éloquence, fut brûlé quelque temps après ſon maître. Il harangua l'aſſemblée avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle était intrépide. Condamné, comme *Socrate*, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame.

Les Papes avaient prétendu juger les princes & les dépouiller quand ils l'avaient pu; le concile ſans pape crut avoir les mêmes droits. *Fréderic d'Autriche* avait, vers le Tirol, pris des villes que l'évêque de Trente réclamait, & il retenait l'évêque priſonnier. Le concile lui ordonne de rendre l'évêque & les villes, ſous peine d'être privé lui & ſes enfans de tous leurs fiefs de l'Egliſe & de l'Empire,

Ce *Fréderic d'Autriche*, ſouverain du Tirol, s'enfuit de Conſtance. Son frère *Erneſt* lui prend le Tirol, & l'empereur met *Fréderic* au ban de l'Empire. Tout s'accommode ſur la fin de l'année. *Fréderic* reprend ſon Tirol, & *Erneſt* ſon frère s'en tient à la Stirie qui était ſon apanage. Mais les Suiſſes, qui s'étaient ſaiſis de quelques villes de ce duc d'Autriche, les gardent & fortifient leur ligue.

L'empereur retourne à Conſtance; il y donne avec 1417.
la plus grande pompe l'inveſtiture de Mayence, de la Saxe, de la Poméranie, de pluſieurs principautés: inveſtiture qu'il faut prendre à chaque mutation d'empereur ou de vaſſal.

Il vend son électorat de Brandebourg à *Fréderic de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, pour la somme de quatre cents mille florins d'or, que le burgrave avait amassée; somme très-considérable en ce temps-là. Quelques auteurs disent seulement cent mille, & sont plus croyables.

Sigismond se réserve par le contrat la faculté de racheter le Brandebourg pour la même somme, en cas qu'il ait des enfans.

Sentence de déposition prononcée dans le concile en présence de l'empereur contre le pape *Pierre Luna*, déclaré dans la sentence *parjure*, *perturbateur du repos public*, *hérétique*, *rejeté de* DIEU *&* *opiniâtre*. La qualité d'opiniâtre était la seule qu'il méritât bien.

L'empereur propose au concile de réformer l'Eglise avant de créer un pape. Plusieurs prélats crient à l'hérétique, & on fait un pape sans réformer l'Eglise.

Vingt-trois cardinaux & trente-trois prélats du concile, députés des nations, s'assemblent dans un conclave. C'est le seul exemple que d'autres prélats, que des cardinaux aient eu droit de suffrage, depuis que le sacré collége s'était réservé à lui seul l'élection des papes; car *Grégoire VII* fut élu par l'acclamation du peuple.

On élit le 11 novembre *Othon Colonne*, qui change ce beau nom contre celui de *Martin;* c'est de tous les papes celui dont la consécration a été la plus auguste. Il fut conduit à l'église par l'empereur & l'électeur de Brandebourg qui tenaient les rênes de son cheval, suivis de cent princes, des ambassadeurs de tous les rois, & d'un concile entier.

1184. Au milieu de ce vaste appareil d'un concile, & parmi tant de soins apparens de rendre la paix à l'Eglise,

& à l'Empire ſa dignité, quelle fut la principale occupation de *Sigiſmond* ? celle d'amaſſer de l'argent.

Non content de vendre ſon électorat de Brandebourg, il s'était hâté pendant la tenue du concile de vendre à ſon profit quelques villes qu'il avait confiſquées à *Fréderic d'Autriche*. L'accommodement fait, il fallait les reſtituer. Cet embarras & la diſette continuelle d'argent où il était mêlaient de l'aviliſſement à ſa gloire.

Le nouveau pape *Martin V* déclare *Sigiſmond* roi des Romains, en ſuppléant aux défauts de formalité, qui ſe trouvèrent dans ſon élection à Francfort.

Le pape, ayant promis de travailler à la réformation de l'Egliſe, publie quelques conſtitutions touchant les revenus de la chambre apoſtolique & les habits des clercs.

Il accorde à l'empereur le dixième de tous les biens eccléſiaſtiques d'Allemagne pendant un an, pour l'indemniſer des frais du concile ; & l'Allemagne en murmura.

Troubles appaiſés cette année dans la Hollande, le Brabant & le Hainaut. Tout ce qui en réſulte d'important pour l'hiſtoire, c'eſt que *Sigiſmond* reconnaît que la province de Hainaut ne relève pas de l'Empire. Un autre empereur pouvait enſuite admettre le contraire. Le Hainaut avait autrefois, comme on a vu, relevé quelque temps d'un évêque de Liége.

Comme le droit féodal n'eſt point un droit naturel, que ce n'eſt point la poſſeſſion d'une terre qu'on cultive, mais une prétention ſur des terres cultivées par autrui, il a toujours été le ſujet de mille diſputes indéciſes.

1419. De plus grands troubles s'élevaient en Bohème. Les cendres de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague* excitaient un incendie.

Les partisans de ces deux infortunés voulurent soutenir leur doctrine & venger leur mort. Le célèbre *Jean Ziska* se met à la tête des hussites, & tâche de profiter de la faiblesse de *Venceslas*, du fanatisme des Bohémiens, & de la haine qu'on commence à porter au clergé, pour se faire un parti puissant & s'établir une domination.

Venceslas meurt en Bohème presque ignoré. *Sigismond* a donc à la fois l'Empire, la Hongrie, la Bohème, la suzeraineté de la Silésie; & s'il n'avait pas vendu son électorat de Brandebourg, il pouvait fonder la plus puissante maison d'Allemagne.

1420. C'est contre ce puissant empereur que *Jean Ziska* se soutient, & lui fait la guerre dans ses Etats patrimoniaux. Les moines étaient le plus souvent les victimes de cette guerre; ils payaient de leur sang la cruauté des pères de Constance.

Jean Ziska fait soulever toute la Bohème. Pendant ce temps il y a de grands troubles en Danemarck au sujet du duché de Slesvich. Le roi *Eric* s'empare de ce duché; mais la guerre des hussites est bien plus importante & regarde de plus près l'Empire.

Sigismond assiège Prague; *Jean Ziska* le met en déroute & lui fait lever le siége; un prêtre marchait avec lui à la tête des hussites, un calice à la main, pour marquer qu'ils voulaient communier sous les deux espèces.

Un mois après, *Jean Ziska* bat encore l'empereur. Cette guerre dura seize années. Si l'empereur n'avait

pas violé ſon ſauf-conduit, tant de malheurs ne feraient pas arrivés.

Il y avait long-temps qu'on ne feſait plus de croiſades que contre les chrétiens. *Martin V* en fait prêcher une en Allemagne contre les huſſites, au lieu de leur accorder la communion avec du vin. 1421.

Un évêque de Trèves marche à la tête d'une armée de croiſés contre *Jean Ziska*, qui, n'ayant pas avec lui plus de douze cents hommes, taille les croiſés en pièces.

L'empereur marche encore vers Prague, & eſt encore battu.

Coribut, prince de Lithuanie, vient ſe joindre à *Ziska* dans l'eſpérance d'être roi de Bohème. *Ziska*, qui méritait de l'être, menace d'abandonner Prague. 1422.

Le mot *Ziska* ſignifiait *borgne* en langue eſclavonne, & on appelait ainſi ce guerrier, comme *Horatius* avait été nommé *Coclès*. Il méritait alors celui d'*aveugle*, ayant perdu les deux yeux; & ce *Jean l'aveugle* était bien un autre homme que l'autre *Jean l'aveugle* père de *Sigiſmond*. Il croyait malgré la perte de ſes yeux pouvoir régner, puiſqu'il pouvait combattre & être chef de parti.

L'empereur, chaſſé de la Bohème par les vengeurs de *Jean Hus*, a recours à ſa reſſource ordinaire, celle de vendre des provinces. Il vend la Moravie à *Albert* duc d'Autriche; c'était vendre ce que les huſſites poſſédaient alors. 1423.

Procope, ſurnommé le *raſé*, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, devenu l'œil & le bras de *Jean Ziska*, défend la Moravie contre les Autrichiens.

1424. Non-feulement *Ziska l'aveugle* fe foutient malgré l'empereur, mais encore malgré *Coribut* fon défenfeur, devenu fon rival. Il défait *Coribut* après avoir vaincu l'empereur.

Sigifmond pouvait au moins profiter de cette guerre civile entre fes ennemis; mais dans ce temps-là même il eft occupé à des noces. Il affifte avec pompe dans Presbourg au mariage d'un roi de Pologne, tandis que *Ziska* chaffe fon rival *Coribut*, & entre dans Prague en triomphe.

Ziska meurt d'une maladie contagieufe au milieu de fon armée. Rien n'eft plus connu que la difpofition qu'on prétend qu'il fit de fon corps en mourant. *Je veux qu'on me laiffe en plein champ*, dit-il; *j'aime mieux être mangé des oifeaux que des vers; qu'on faffe un tambour de ma peau, on fera fuir nos ennemis au fon de ce tambour.*

Son parti ne meurt pas. Ce n'était pas *Ziska*, mais le fanatifme qui l'avait formé. *Procope le rafé* fuccède à fon gouvernement & à fa réputation.

1425.
1426. La Bohème eft divifée en plufieurs factions, mais toutes réunies contre l'empereur, qui ne peut fe refaifir des ruines de fa patrie. *Coribut* revient, & eft déclaré roi. *Procope* fait la guerre à cet ufurpateur & à *Sigifmond*. Enfin l'Empire fournit une armée de près de cent mille hommes à l'empereur, & cette armée eft entièrement défaite. On dit que les foldats de *Procope*, qu'on appelait les *Taborites*, fe fervirent dans cette grande bataille de haches à deux tranchans, & que cette nouveauté leur donna la victoire.

1427. Pendant que l'empereur *Sigifmond* eft chaffé de la Bohème, & que les étincelles forties des cendres de

Jean Hus embrasent ce pays, la Moravie & l'Autriche, les guerres entre le roi de Danemarck & le Holstein continuent. Lubeck, Hambourg, Visinar, Stralsund sont déclarées contre lui. Quelle était donc l'autorité de l'empereur *Sigismond*? il prenait le parti du Danemarck; il écrivait à ces villes pour leur faire mettre bas les armes, & elles ne l'écoutaient pas.

Il semble avoir perdu son crédit comme empereur, ainsi qu'en qualité de roi de Bohème.

Il fait marcher encore une armée dans son pays, & cette armée est encore battue par *Procope*. *Coribut*, qui se disait roi de Bohème, est mis dans un couvent par son propre parti, & l'empereur n'a plus de parti en Bohème.

On voit que *Sigismond* était très-mal secouru de l'Em- 1428.
pire, & qu'il ne pouvait armer les Hongrois. Il était chargé de titres & de malheurs. Il ouvre enfin dans Presbourg des conférences pour la paix avec ses sujets. Le parti nommé *des orphelins*, qui était le plus puissant à Prague, ne veut aucun accommodement, & répond *qu'un peuple libre n'a pas besoin de roi.*

Procope le rasé, à la tête de son régiment de frères, 1429.
(semblable à celui que *Cromwell* forma depuis) suivi 1430.
de ses orphelins, de ses taborites, de ses prêtres, qui portaient un calice, & qui conduisaient les calistins, continue à battre par-tout les impériaux. La Misnie, la Lusace, la Silésie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg sont ravagés. Une grande révolution était à craindre. *Procope* se sert de retranchemens de bagages avec succès contre la cavalerie allemande. Ces retranchemens s'appellent des *Tabors*. Il marche avec ces tabors; il pénètre aux confins de la Franconie.

Les princes de l'Empire ne peuvent s'oppofer à ces irruptions; ils étaient en guerre les uns contre les autres. Que fesait donc l'empereur ? il n'avait fu que tenir un concile & laiffer brûler deux prêtres.

Amurat II dévafte la Hongrie pendant ces troubles. L'empereur veut intéreffer pour lui le duc de Lithuanie & le créer roi; il ne peut en venir à bout : les Polonais l'en empêchent.

1431. Il demande encore la paix aux huffites, il ne peut l'obtenir ; & fes troupes font encore battues deux fois. L'électeur de Brandebourg & le cardinal *Julien*, légat du pape, font défaits la feconde fois à Rifemberg d'une manière fi complète que *Procope* parut être le maître de l'Empire intimidé.

Enfin les Hongrois, qu'*Amurat II* laiffe refpirer, marchent contre le vainqueur, & fauvent l'Allemagne qu'ils avaient autrefois dévaftée.

Les huffites, repouffés dans un endroit, font formidables dans tous les autres. Le cardinal *Julien* ne pouvant faire la guerre veut un concile, & propofe d'y admettre des prêtres huffites.

Le concile s'ouvre à Bafle le 23 mai.

1432. Les pères donnent aux huffites des faufs-conduits pour deux cents perfonnes.

Le concile de Bafle, tenu fous *Eugène IV*, n'était qu'une prolongation de plufieurs autres indiqués par le pape *Martin V*, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne. Les pères commencent par déclarer que le pape n'a ni le droit de diffoudre leur affemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur doit être foumis fous peine de punition. Les conciles fe regardaient comme les

états-généraux de l'Europe, juges des papes & des rois. On avait détrôné *Jean XXIII* à Conftance, on voulait à Bafle faire rendre compte à *Eugène IV*.

Eugène, qui fe croyait au deffus du concile, le diffout, mais en vain. Il s'y voit cité pour y comparaître, plutôt que pour y préfider ; & *Sigifmond* prend ce temps pour s'aller faire inutilement couronner en Lombardie, & enfuite à Rome.

Il trouve l'Italie puiffante & divifée. *Philippe Vifconti* régnait fur le Milanais, & fur Gènes malheureufe rivale de Venife, qui avait perdu fa liberté, & qui ne cherchait plus que des maîtres. Le duc de Milan & les Vénitiens fe difputaient Vérone & quelques frontières. Les Florentins prenaient le parti de Venife. Lucques, Sienne étaient pour le duc de Milan. *Sigifmond* eft trop heureux d'être protégé par ce duc pour aller recevoir à Rome la vaine couronne d'empereur. Il prend enfuite le parti du concile contre le pape, comme il avait fait à Conftance. Les pères déclarent fa fainteté contumace, & lui donnent foixante jours pour fe reconnaître, après quoi on le dépofera.

Les pères de Bafle voulaient imiter ceux de Conftance. Mais les exemples trompent. *Eugène* était puiffant à Rome, & les temps n'étaient pas les mêmes.

Les députés de Bohème font admis au concile. 1433.
Jean Hus & *Jérôme* avaient été brûlés à Conftance. Ses fectateurs font refpectés à Bafle : ils y obtiennent que leurs voix feront comptées. Les prêtres huffites qui s'y rendent n'y marchent qu'à la fuite de ce *Procope le rafé*, qui vient avec trois cents gentilshommes armés ; & les pères difaient : *Voilà le vainqueur de l'Eglife & de l'Empire*,

Le concile leur accorde la permiffion de boire en communiant, & on difpute fur le refte. L'empereur arrive à Basle; il y voit tranquillement fon vainqueur, & s'occupe du procès qu'on fait au pape.

Tandis qu'on argumente à Basle, les huffites de Bohème, joints aux Polonais, attaquent les chevaliers teutons, & chaque parti croit faire une guerre fainte. Tous les ravages recommencent; les huffites fe font la guerre entr'eux.

Procope quitte le concile qu'il intimidait, pour aller fe battre en Bohème contre la faction oppofée. Il eft tué dans un combat près de Prague.

La faction victorieufe fait ce que l'empereur n'aurait ofé faire; elle condamne au feu un grand nombre de prifonniers. Ces hérétiques, armés fi long-temps pour venger la cendre de leur apôtre, fe livrent aux flammes les uns les autres.

1434. Si les princes de l'Empire laiffaient leur chef dans l'impuiffance de fe venger, ils ne négligeaient pas toujours le bien public. *Louis de Bavière*, duc d'Ingolftadt, ayant tyrannifé fes vaffaux, abhorré de fes voifins, & n'étant pas affez puiffant pour fe défendre, eft mis au ban de l'Empire; & il obtient fa grâce en donnant de l'argent à *Sigifmond*.

L'empereur était alors fi pauvre qu'il accordait les plus grandes chofes pour les plus petites fommes.

Le dernier de la branche électorale de Saxe, de l'ancienne maifon d'Afcanie, meurt fans enfans. Plufieurs parens demandent la Saxe : & il n'en coûte que cent mille florins au marquis de Mifnie *Fréderic le belliqueux* pour l'obtenir. C'eft de ce marquis de Mifnie, landgrave

de Thuringe, que descend la maison de Saxe si étendue de nos jours.

L'empereur, retiré en Hongrie, négocie avec ses sujets de Bohème. Les états lui fixent des conditions auxquelles il pourra être reconnu, & entr'autres ils demandent qu'il n'altère plus la monnaie. Cette clause fait sa honte, mais honte commune avec trop de princes de ces temps-là. Les peuples ne se sont soumis à des souverains ni pour être tyrannisés, ni pour être volés. 1435.

Enfin l'empereur ayant accepté les conditions, les Bohémiens se soumettent à lui & à l'Eglise. Voilà un vrai contrat passé entre le roi & son peuple.

Sigismond rentre dans Prague & y reçoit un nouvel hommage, comme tenant nouvellement la couronne du choix de la nation. Après avoir appaisé le reste des troubles, il fait reconnaître en Bohème le duc *Albert d'Autriche* son gendre pour héritier du royaume. C'est le dernier événement de sa vie, qui finit en décembre 1437. 1436. 1437.

ALBERT II D'AUTRICHE,

TRENTE-HUITIEME EMPEREUR.

IL parut alors que la maison d'Autriche pouvait être déjà la plus puissante de l'Europe. *Albert II*, gendre de *Sigismond*, se vit roi de Bohème & de Hongrie, duc d'Autriche, souverain de beaucoup d'autres pays, & empereur. Il n'était roi de Hongrie & de Bohème que par élection : mais quand le père & l'aïeul ont été élus, le petit-fils se fait aisément un droit héréditaire. 1438.

Le parti des huſſites, qu'on nommait les *Caliſtins*, élit pour roi *Caſimir*, frère du roi de Pologne. Il faut combattre. L'armée de l'empereur commandée par *Albert l'Achille*, alors burgrave de Nuremberg & depuis électeur de Brandebourg, aſſure par des victoires la couronne de Bohème à *Albert II d'Autriche.*

Dans une grande diète à Nuremberg on réforme l'ancien tribunal des auſtrégues; remède inventé, comme on a vu, pour prévenir l'effuſion de ſang dans les querelles des ſeigneurs. L'offenſé doit nommer trois princes pour arbitres; ils doivent être approuvés par les états de l'Empire & juger dans l'année.

On diviſe l'Allemagne en quatre parties, nommées *cercles*, Bavière, Rhin, Suabe & Veſtphalie. Les terres électorales ne ſont pas compriſes dans ces quatre cercles, chaque électeur croyant de ſa dignité de gouverner ſon Etat ſans l'aſſujettir à ce réglement. Chaque cercle a un directeur & un duc ou général, & chaque membre du cercle eſt taxé à un contingent en hommes ou en argent pour la ſureté publique.

On abolit dans cette diète cette ancienne loi veimique qui ſubſiſtait encore en quelques endroits de la Veſtphalie; loi qui n'en mérite pas le nom, puiſque c'était l'oppoſé de toutes les lois. Elle s'appelait le *jugement ſecret*, & conſiſtait à condamner un homme à mort, ſans qu'il en ſût rien. Elle fut inſtituée, comme nous l'avons vu, par *Charlemagne* contre les Saxons.

Cette manière de juger, qui n'eſt qu'une manière d'aſſaſſiner, a été pratiquée dans pluſieurs Etats & ſurtout à Veniſe, lorſqu'un danger preſſant, ou qu'un intérêt d'Etat, ſupérieur aux lois, pouvait ſervir d'excuſe à cette barbarie. Mais le décret de la diète abolit en

vain

vain cette loi exécrable : le tribunal ſecret ſubſiſte toujours. Les juges ne ceſſèrent point de nommer leurs aſſeſſeurs. Ils oſèrent même citer l'empereur *Fréderic III.* Il n'y a point d'excès à quoi ne puiſſe ſe porter une compagnie qui croit n'avoir point de compte à rendre. Cette cour infame ne fut pleinement détruite que par *Maximilien I.*

D'un côté le concile de Baſle continue à troubler l'Occident : de l'autre les Turcs & les Tartares, qui ſe diſputent l'Orient, portent leurs dévaſtations aux frontières de la Hongrie. 1439.

L'empereur grec *Jean Paléologue*, auquel il ne reſtait guère plus que Conſtantinople, croit en vain pouvoir obtenir du ſecours des chrétiens. Il s'humilie juſqu'à venir dans Rome ſoumettre l'Egliſe grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, oppoſé par *Eugène IV* au concile de Baſle, que *Jean Paléologue* & ſon patriarche furent d'abord reçus. L'empereur grec & ſon clergé, dans leur ſoumiſſion réelle, gardèrent en apparence la majeſté de leur Empire, & la dignité de leur Egliſe. Aucun de ces fugitifs ne baiſa les pieds du pape ; ils avaient en horreur cette cérémonie, reçue par les empereurs d'Occident, qui ſe diſaient ſouverains du pape. Cependant on avait dans les premiers ſiècles baiſé les pieds des évêques grecs.

Paléologue & ſes prélats ſuivent le pape de Ferrare à Florence. Il y eſt ſolemnellement décidé & convenu par les repréſentans des Egliſes latine & grecque *que le St Eſprit procède du Père & du Fils par la production d'inſpiration ; que le Père communique tout au Fils, excepté la paternité ; & que le Fils a de toute éternité la vertu productive, par laquelle le St Eſprit procède du Fils comme du Père.*

Le grand point intéreſſant & glorieux pour Rome était l'aveu de ſa primatie. Le pape fut ſolemnellement reconnu le 6 juillet pour le chef de l'Egliſe univerſelle.

Cette union des Grecs & des Latins fut à la vérité déſavouée bientôt après par toute l'Egliſe grecque. La victoire du pape *Eugène* fut auſſi vaine que les ſubtilités métaphyſiques ſur leſquelles on diſputait.

Dans le même temps qu'il rend ce ſervice aux Latins, & qu'il finit, autant qu'il eſt en lui, le ſchiſme de l'Orient & de l'Occident, le concile le Baſle le dépoſe du pontificat, le déclare *rebelle*, *ſimoniaque*, *ſchiſmatique*, *hérétique & parjure*.

Il faut avouer que les pères de Baſle agirent quelquefois comme des factieux imprudens, & qu'*Eugène* ſe conduiſit comme un homme habile. Mais c'était un grand exemple des inconſéquences qui gouvernent le monde, que la religion chrétienne étant née & détruite en Judée, le chef de cette religion, ſouverain à Rome, fût jugé & condamné en Suiſſe.

On ne doit pas oublier que *Paléologue*, de retour à Conſtantinople, fut ſi odieux à ſon égliſe, pour l'avoir ſoumiſe à Rome, que ſon propre fils lui refuſa la ſépulture.

Cependant les Turcs avancent juſqu'à Semendria en Hongrie. Au milieu de ces alarmes, *Albert d'Autriche*, dont on attendait beaucoup, meurt le 27 octobre, laiſſant l'Empire affaibli, comme il l'avait trouvé, & l'Europe malheureuſe.

FREDERIC D'AUTRICHE,

TROISIEME DU NOM,

TRENTE-NEUVIEME EMPEREUR.

ON s'affemble à Francfort felon la coutume pour le choix d'un roi des Romains. Les Etats de Bohème, qui étaient fans fouverain, jouiffent avec les autres électeurs du droit de fuffrage ; privilége qui n'a jamais été donné qu'à la Bohème. 1440.

Louis landgrave de Heffe refufe la couronne impériale. On en voit plufieurs exemples dans l'hiftoire. L'Empire paffait depuis long-temps pour une époufe fans dot, qui avait befoin d'un mari très-riche.

Fréderic d'Autriche duc de Stirie, fils d'*Erneft*, qui était bien moins puiffant que le landgrave de Heffe, n'eft pas fi difficile.

Dans la même année, *Albert* duc de Bavière refufe la couronne de Bohème qu'on lui offre : mais ce nouveau refus vient d'un motif qui doit fervir d'exemple aux princes. La veuve de l'empereur roi de Bohème & de Hongrie, duc d'Autriche, venait d'accoucher d'un pofthume nommé *Ladiflas*. *Albert de Bavière* crut qu'on devait avoir égard au fang de ce pupille. Il regarda la Bohème comme l'héritage de cet enfant. Il ne voulut pas le dépouiller. L'intérêt ne gouverne pas toujours les fouverains. Il y a auffi de l'honneur parmi eux ; & ils devraient fonger que cet honneur, quand il eft affuré, vaut mieux qu'une province incertaine.

A l'exemple du bavarois, l'empereur *Fréderic III* refuse aussi la couronne de Bohème. Voilà ce que fait l'exemple de la vertu. *Fréderic III* ne veut pas être moins généreux que le duc de Bavière. Il se charge de la tutelle de l'enfant *Ladislas*, qui devait par le droit de naissance posséder la haute Autriche, où est Vienne, & qui était appelé au trône de la Bohème & de la Hongrie par le choix des peuples, qui respectaient en lui le sang dont il sortait.

Concile de Freisingen dans lequel on prive de la sépulture tous ceux qui seront morts en combattant dans un tournoi, ou qui ne se seront point confessés dans l'année. Ces décrets grossiers & ridicules n'ont jamais de force.

1441. Grande diète à Mayence. L'anti-pape *Amédée* de Savoie (*Felix*) créé par le concile de Basle, envoie un légat *à latere* à cette diète ; on lui fait quitter sa croix & la pourpre qu'*Amédée* lui a donnée. Cet *Amédée* était un homme bizarre qui, ayant renoncé à son duché de Savoie pour la vie molle d'ermite, quittait sa retraite de Ripaille pour être pape. Les pères du concile de Basle l'avaient élu quoiqu'il fût séculier. Ils avaient en cela violé tous les usages ; aussi ces pères n'étaient regardés à Rome que comme des séditieux. La diète de Mayence tient la balance entre les deux papes.

L'ordre teutonique gouverne si durement la Prusse que les peuples se donnent à la Pologne.

L'empereur élève à sa cour le jeune *Ladislas* roi de Bohème, & le royaume est administré au nom de ce jeune prince, mais au milieu des contradictions & des troubles. Tous les électeurs & beaucoup de princes viennent assister au couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle. Chacun avait à sa suite une petite armée. Ils mettaient alors leur

gloire à paraître avec éclat dans ces jours de cérémonie; ils la mettent aujourd'hui à n'y plus paraître.

Grand exemple de la liberté des peuples du Nord. *Eric* roi du Danemarck & de Suède défigne fon neveu fucceffeur de fon royaume. Les états s'y oppofent, en difant que par les lois fondamentales la couronne ne doit point être héréditaire. Leur loi fondamentale eft bien différente aujourd'hui. Ils dépofèrent leur vieux roi *Eric*, qui voulait être trop abfolu, & ils appelèrent à la couronne, ou plutôt à la première magiftrature du royaume, *Chriftophe de Bavière.*

La politique, les lois, les ufages n'avaient rien alors que 1443.
ce qu'ils ont de nos jours. On voit dans ces années la 1444.
France unie avec la maifon d'Autriche contre les Suiffes. Le dauphin, depuis *Louis XI*, marche contre les Suiffes, dont la France devait défendre la liberté. Les auteurs parlent d'une grande victoire que le dauphin remporta près de Bafle; mais s'il avait gagné une fi grande bataille, comment put-il n'obtenir qu'à peine la permiffion d'entrer dans Bafle avec fes domeftiques? Ce qui eft certain, c'eft que les Suiffes ne perdirent point la liberté pour laquelle ils combattaient, & que cette liberté fe fortifia de jour en jour malgré leurs diffentions.

Ce n'était pas contre les Suiffes qu'il fallait marcher alors: c'était contre les Turcs. *Amurat II*, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris à la prière des janiffaires. Ce turc qu'on peut compter parmi les philofophes était compté parmi les héros. Il pouffait fes conquêtes en Hongrie. Le roi de Pologne *Uladiflas*, le fecond des *Jagellons*, venait d'être élu par les Hongrois, au mépris du jeune *Ladiflas d'Autriche*, élevé toujours chez l'empereur. Il venait de conclure avec *Amurat* la paix la plus folemnelle.

Amurat & *Uladiſlas* la jurèrent tous deux ſolemnellement, l'un ſur l'alcoran, & l'autre ſur l'évangile.

Le cardinal *Julien Céſarini*, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ſes pourſuites contre les partiſans de *Jean Hus*, par le concile de Baſle auquel il avait d'abord préſidé, par la croiſade qu'il prêchait contre les Turcs, crut que c'était une action ſainte de violer un ferment fait à des turcs. Cette piété lui parut d'autant plus convenable que le ſultan était alors occupé à réprimer des ſéditions en Aſie. Il était du devoir des catholiques de ne pas tenir la foi aux hérétiques; donc c'était une plus grande vertu d'être perfide envers les muſulmans qui ne croient qu'en DIEU. Le pape *Eugène IV*, preſſé par le légat, ordonna au roi de Hongrie *Ladiſlas* d'être chrétiennement parjure.

Tous les chefs ſe laiſſèrent entraîner au torrent, & ſurtout *Jean Corvin Huniade*, ce fameux général des armées hongroiſes, qui combattit ſi ſouvent *Amurat* & *Mahomet II*. *Ladiſlas* ſéduit par de fauſſes eſpérances, & par une morale encore plus fauſſe, ſurprit les terres du ſultan. Il le rencontra bientôt vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, & qui était autrefois la Mœſie. La bataille ſe donna près de la ville de Varnes.

Amurat portait dans ſon ſein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ſes troupes pliaient, & pria DIEU, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux lois des nations. Le roi *Ladiſlas* fut percé de coups. Sa tête, coupée par un janiſſaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée turque, & ce ſpectacle acheva la déroute.

Quelques-uns diſent que le cardinal *Julien* qui avait aſſiſté à la bataille, voulant dans ſa fuite paſſer une rivière,

y fut abymé par le poids de l'or qu'il portait; d'autres disent que les Hongrois mêmes le tuèrent. Il est certain qu'il périt dans cette journée.

L'Allemagne devait s'opposer au progrès des Ottomans: mais alors même *Fréderic III*, qui avait appelé les Français à son secours contre les Suisses, voyant que ces défenseurs inondent l'Alsace & le pays Messin, veut chasser ces alliés dangereux. 1445.

Charles VII réclamait le droit de protection dans la ville de Toul, quoique cette ville fût impériale. Il exige au même titre des présens de Metz & de Verdun. Ce droit de protection sur ces villes dans leurs besoins est l'origine de la souveraineté qu'enfin les rois de France en ont obtenue.

On fait sur ces frontières une courte guerre aux Français, au lieu d'en faire aux Turcs une longue, vive & bien conduite.

La guerre ecclésiastique entre le concile de Basle, & le pape *Eugène IV* dure toujours. *Eugène* s'avise de déposer les archevêques de Cologne & de Trèves, parce qu'ils étaient partisans du concile de Basle. Il n'avait nul droit de les déposer comme archevêques, encore moins comme électeurs. Mais que fait-il? il nomme à Cologne un neveu du duc de Bourgogne, il nomme à Trèves un frère naturel de ce prince; car jamais pape ne put disposer des Etats qu'en armant un prince contre un autre.

Les autres électeurs, les princes prennent le parti des deux évêques vainement déposés. Le pape l'avait prévu; il propose un tempérament, rétablit les deux évêques, il flatte les Allemands: & enfin l'Allemagne, qui se tenait neutre entre l'anti-pape & lui, reconnaît *Eugène* pour seul pape légitime. Alors le concile de Basle tombe dans le 1446.

mépris, & bientôt après il se dissout insensiblement de lui-même.

1447. Concordat germanique. Ce concile avait du moins établi des réglemens utiles, que le corps germanique adopta dès-lors, & qu'il soutient encore aujourd'hui. Les élections dans les églises cathédrales & abbatiales sont rétablies.

Le pape ne nomme aux petits bénéfices que pendant six mois de l'année.

On ne paie rien à la chambre apostolique pour les petits bénéfices; plusieurs autres lois pareilles sont confirmées par le pape *Nicolas V*, qui par-là rend hommage à ce concile de Basle, regardé à Rome comme un conciliabule.

1448. Le sultan *Amurat II* défait encore les Hongrois commandés par le fameux *Huniade*, l'Allemagne à ces funestes nouvelles, ne s'arme point encore.

1449. L'Allemagne n'est occupée que de petites guerres. *Albert l'Achille*, électeur de Brandebourg, en a une contre la ville de Nuremberg qu'il voulait subjuguer; presque toutes les villes impériales prennent la défense de Nuremberg, & l'empereur reste spectateur tranquille des ces querelles. Il ne veut point donner le jeune *Ladislas* à la Bohème qui le redemande, & laisse soupçonner qu'il veut garder le bien de son pupille.

Ce jeune *Ladislas* devait être à la fois roi de Bohème, duc d'une partie de l'Autriche, de la Moravie, de la Silésie. Ces biens auraient pu tenter enfin la vertu.

Amédée de Savoie cède enfin son pontificat, & redevient ermite à Ripaille.

1450.
1451. La Bohème, la Hongrie, la haute Autriche demandent
1452. à la fois le jeune *Ladislas* pour souverain.

Un gentilhomme nommé *Eisinger* fait soulever l'Autriche en faveur de *Ladislas*. *Fréderic* s'excuse toujours sur ce que *Ladislas* n'est point majeur. Il envoie *Fréderic d'Autriche* son frère contre les séditieux, & prend ce temps-là pour se faire couronner en Italie.

Alfonse d'Arragon régnait alors à Naples, & prenait les intérêts de l'empereur, parce qu'il craignait les Vénitiens trop puissans. Ils étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Brescia, de Crême. Milan était au fils d'un paysan, devenu l'homme le plus considérable de l'Italie : c'était *François Sforza* successeur des Viscontis. Florence était liguée avec le pape contre *Sforze*, le S[t] Siége avait recouvré Bologne. Tous les autres Etats appartenaient à divers seigneurs qui s'en étaient rendus maîtres. Les choses demeurent en cet état pendant le voyage de *Fréderic III* en Italie. Ce voyage fut un des plus inutiles & des plus humilians qu'aucun empereur eût fait encore. Il fut attaqué par des voleurs sur le chemin de Rome. On lui prit une partie de son bagage; il y courut risque de la vie. Quelle manière de venir être couronné césar & chef du monde chrétien !

Il se fait à Rome une innovation unique jusqu'à ce jour. *Fréderic III* n'osait aller à Milan proposer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. *Nicolas V* la lui donne lui-même à Rome : & cela seul pouvait servir de titre aux papes pour créer des rois lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Le pape confirme à *Fréderic III* cette tutelle du jeune *Ladislas* roi de Bohème, de Hongrie, duc d'Autriche; tutelle qu'on voulait lui enlever ; & excommunie ceux qui la lui disputent.

Cette bulle est tout ce que l'empereur remporte de

Rome ; & avec cette bulle il eſt affiégé à Neuſtad en Autriche par ceux qu'il appelle rebelles, c'eſt-à-dire par ceux qui lui redemandent ſon pupille *Ladiſlas.*

Enfin il rend le jeune *Ladiſlas* à ſes peuples. On l'a beaucoup loué d'avoir été un tuteur fidelle, quoiqu'il n'eût rendu ce dépôt que forcé par les armes. Lui aurait-on fait une vertu de ne pas attenter à la vie de ſon pupille ?

1453. Cette année eſt la mémorable époque de la priſe de Conſtantinople par *Mahomet II.* Certe c'était alors qu'il eût fallu des croiſades. Mais il n'eſt pas étonnant que les puiſſances chrétiennes, qui dans ces anciennes croiſades même avaient ravi Conſtantinople à ſes maîtres légitimes, la laiſſaſſent prendre enfin par les Ottomans. Les Vénitiens s'étaient dès long-temps emparés d'une partie de la Grèce. Les Turcs avaient tout le reſte. Il ne reſtait de l'ancien empire que la ſeule ville impériale affiégée par plus de deux cents mille hommes, & dans cette ville on diſputait encore ſur la religion. On agitait s'il était permis de prier en latin, ſi la lumière du Thabor était créée ou éternelle, ſi l'on pouvait ſe ſervir de pain azyme.

Le dernier empereur *Conſtantin* avait auprès de lui le cardinal *Iſidore*, dont la ſeule préſence irritait & décourageait les Grecs. *Nous aimons mieux*, diſaient-ils, *voir ici le turban qu'un chapeau de cardinal.*

Tous les hiſtoriens, & même les plus modernes, répètent les anciens contes que firent alors les moines. *Mahomet*, ſelon eux, n'eſt qu'un barbare, qui met tout Conſtantinople à feu & à ſang, & qui, amoureux d'une *Irène* ſa captive, lui coupe la tête pour complaire à ſes janiſſaires. Tout cela eſt également faux. *Mahomet II* était mieux élevé, plus inſtruit, & ſavait plus de langues qu'aucun prince de la chrétienté.

Il n'y eut qu'une partie de la ville prise d'assaut par les janissaires. Le vainqueur accorda généreusement une capitulation à l'autre partie, & l'observa fidellement : & quant au meurtre de sa maîtresse, il faut être bien ignorant des usages des Turcs pour croire que les soldats se mêlent de ce qui se passe dans le lit d'un sultan.

On assemble une diète à Ratisbonne pour tâcher de s'opposer aux armes ottomanes. *Philippe* duc de Bourgogne vient à cette diète, & offre de marcher contre les Turcs si on le seconde. *Fréderic* ne se trouva pas seulement à Ratisbonne. C'est cette année 1453 que l'Autriche est érigée en archiduché : le diplome en fait foi.

Le cardinal *Eneas Silvius*, qui fut depuis le pape *Pie II*, 1454.
légat alors en Allemagne, sollicite tous les princes à défendre la chrétienté ; il s'adresse aux chevaliers teutoniques, & les fait souvenir de leurs vœux; mais ils ne sont occupés qu'à combattre leurs sujets de la Poméranie & de la Prusse, qui secouent leur joug, & qui se donnent à la Pologne.

Personne ne s'oppose donc aux conquêtes de *Mahomet II*; 1455.
& par une fatalité cruelle, presque tous les princes de l'Empire s'épuisaient alors dans de petites guerres les uns contre les autres.

Le duché de Luxembourg était envahi par le duc de Saxe, & défendu par le duc de Bourgogne au sujet de vingt-deux mille florins.

Le jeune *Ladislas* roi de Hongrie & de Bohème réclame ce duché. Il ne paraît pas que l'empereur prenne part à aucune de ces querelles. Le duché de Luxembourg resta enfin à la maison de Bourgogne.

1456. 1457. Ce *Ladiſlas*, qui pouvait être un très-grand prince, meurt haï & mépriſé. Il s'était enfui à Vienne, quand les Turcs aſſiégeaient Belgrade. Il avait laiſſé au célèbre *Huniade* & au cordelier *Jean Capiſtran* la gloire de faire lever le ſiége.

L'empereur prend pour lui Vienne & la baſſe Autriche; le duc *Albert* ſon frère la haute, & *Sigiſmond* leur couſin la Carinthie.

1458. *Fréderic III* veut en vain avoir la Hongrie; elle ſe donne à *Mathias* fils du grand *Huniade* ſon défenſeur. Il tente auſſi de régner en Bohème, & les états éliſent *George Podibrade* qui avait combattu pour eux.

1459. *Fréderic III* n'oppoſe au fils de *Huniade* & au vaillant *Podibrade* que des artifices. Ces artifices font voir ſa faibleſſe: & cette faibleſſe enhardit le duc de Bavière, le comte palatin, l'électeur de Mayence, pluſieurs princes, & juſqu'à ſon propre frère, à lui déclarer la guerre en faveur du roi de Bohème.

Il eſt battu à Eins par *Albert* ſon frère; il ne ſe tire d'affaire qu'en cédant quelques places de l'Autriche. Il était traité par toute l'Allemagne plutôt comme membre que comme chef de l'Empire.

1460. Le nouveau pape *Enéas Silvius*, *Pie II*, avait convoqué à Mantoue une aſſemblée de princes chrétiens pour former une croiſade contre *Mahomet II;* mais les malheurs de ces anciens armemens, lorſqu'ils avaient été faits ſans raiſon, empêchèrent toujours qu'on n'en fît de nouveaux lorſqu'ils étaient raiſonnables.

L'Allemagne eſt toujours déſunie. Un duc d'une partie de la Bavière, dont Landshut eſt la capitale, ſonge plutôt,

par exemple, à soutenir d'anciens droits sur Donavert qu'au bien général de l'Europe. Et au contraire, dans l'enthousiasme des anciennes croisades on eût vendu Donavert pour aller à Jérusalem.

Ce duc de Bavière *Louis*, ligué contre tous les princes de sa maison avec *Ulric* comte de Virtemberg, a une armée de vingt mille hommes.

L'empereur soutint les droits de Donavert, ville dès long-temps impériale, contre les prétentions du duc. Il se sert du fameux *Albert l'Achille* électeur de Brandebourg, pour réprimer le duc de Bavière & sa ligue.

Autres troubles pour le comté de Holstein. Le roi de Danemarck *Christiern* s'en empare par droit de succession aussi-bien que de Slesvich, en donnant quelque argent aux autres héritiers, & fait hommage du Holstein à l'empereur.

Autres troubles beaucoup plus grands par la querelle 1461.
de la Bavière qui déchire l'Allemagne; autres encore 1462.
par la discorde qui règne entre l'empereur & son frère 1463.
Albert duc de la haute Autriche. Il faut que l'empereur plie, & qu'il cède par accommodement le gouvernement de son propre pays de l'Autriche viennoise ou basse Autriche. Mais sur le délai d'un payement de quatorze mille ducats, la guerre recommence entre les deux frères. Ils en viennent à une bataille, & l'empereur est battu.

Son ami *Albert l'Achille* de Brandebourg est aussi, malgré son surnom, battu par le duc de Bavière. Tous ces troubles intestins anéantissent la majesté de l'Empire, & rendent l'Allemagne très-malheureuse.

Autre avilissement encore. Il régnait toujours dans les 1464.
nations un préjugé, que celui qui était possesseur d'un

certain gage, d'un certain ſigne, avait de grands droits à un royaume. Dans le malheureux empire grec, un habit & des ſouliers d'écarlate ſuffiſaient quelquefois pour faire un empereur. La couronne de fer de *Monza* donnait des droits ſur la Lombardie; la lance & l'épée de *Charlemagne*, quand des rivaux ſe diſputaient l'Empire, attiraient un grand parti à celui qui s'était ſaiſi de ces vieilles armes. En Hongrie il fallait avoir une certaine couronne d'or. Cet ornement était dans le tréſor de l'empereur *Fréderic*, qui ne l'avait jamais voulu rendre, en rendant aux Hongrois *Ladiſlas* ſon pupille.

Mathias Huniade redemande ſa couronne d'or à l'empereur, & lui déclare la guerre.

Fréderic III rend enfin ce *palladium* de la Hongrie. On fait un traité qui ne reſſemble à aucun traité. *Mathias* reconnaît *Fréderic* pour *père*, & *Fréderic* appelle *Mathias ſon fils;* & il eſt dit que, ſi ce prétendu fils meurt ſans enfans & ſans neveux, le prétendu père ſera roi de Hongrie. Enfin le fils donne au père ſoixante mille écus.

1465. C'était alors le temps des petiteſſes parmi les puiſſances
1466. chrétiennes. Il y avait toujours deux partis en Bohème, les catholiques & les huſſites. Le roi *George Podibrade*, au lieu d'imiter les *Scanderbeg* & les *Huniades*, favoriſe les huſſites contre les catholiques en Siléſie. Et le pape *Paul II* autoriſe la révolte des Siléſiens par une bulle. Enſuite il excommunie *Podibrade*, il le prive du royaume. Ces indignes querelles privent la chrétienté d'un puiſſant ſecours. *Mahomet II* n'avait point de muphti qui l'excommuniât.

1467. Les catholiques de Bohème offrent la couronne de Bohème à l'empereur; mais dans une diète à Nuremberg,

la plupart des princes prennent le parti de *Podibrade* en présence du légat du pape. Et le duc *Louis de Bavière-Landshut* dit qu'au lieu de donner la Bohème à *Fréderic*, il faut donner à *Podibrade* la couronne de l'Empire. La diète ordonne qu'on entretiendra un corps de vingt mille hommes pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. L'Allemagne bien gouvernée eût pu en oppoſer trois cents mille.

Les chevaliers teutoniques, qui pouvaient imiter l'exemple de *Scanderbeg*, ne ſont la guerre que pour la Pruſſe : & enfin, par un traité ſolemnel, ils ſe rendent feudataires de la Pologne. Le traité fut fait à Thorn l'année précédente, & exécuté en 1467.

Le pape donne la Bohème à *Mathias Huniade*, ou 1468.
Corvin, roi de Hongrie : c'eſt-à-dire, que le pape dont le grand intérêt était d'oppoſer une digue au progrès des Turcs, ſurtout après la mort du grand *Scanderbeg*, excite une guerre civile entre des chrétiens, & outrage l'empereur & l'Empire, en oſant dépoſer un roi électeur : car le pape n'avait pas plus de droit de dépoſer un roi de Bohème que ce prince n'en avait de donner le ſiége de Rome.

Mathias Huniade perd du temps, des troupes & des négociations, pour s'emparer de la Bohème.

L'empereur fait avec molleſſe le rôle de médiateur. Pluſieurs princes d'Allemagne ſe font la guerre ; d'autres font des trèves. La ville de Conſtance s'allie avec les cantons ſuiſſes.

Un abbé de St Gal unit le Tockembourg à ſa riche abbaye, & il ne lui en coûte que quatorze mille florins. Les Liégeois ont une guerre malheureuſe avec le duc de

Bourgogne. Chaque prince eſt en crainte de ſes voiſins, il n'y a plus de centre : l'empereur ne fait rien.

1469. *Mathias Huniade* & *Podibrade* ſe diſputent toujours la
1470. Bohème. La mort ſubite de *Podibrade* n'éteint point la
1471. guerre civile. Le parti huſſite élit *Ladiſlas* roi de Pologne.
1472. Les catholiques tiennent pour *Mathias Huniade*.

La maiſon d'Autriche, qui devait être puiſſante ſous *Fréderic III*, perd long-temps beaucoup plus qu'elle ne gagne. *Sigiſmond d'Autriche*, dernier prince de la branche du Tirol, vend au duc de Bourgogne, *Charles le téméraire*, le Briſgau, le Sundgau, le comté de Ferrete, qui lui appartenaient, pour quatre-vingts mille écus d'or. Rien n'eſt plus commun dans les quatorze & quinzième ſiècles que des Etats vendus à vil prix. C'était démembrer l'Empire, c'était augmenter la puiſſance d'un prince de France, qui alors poſſédait tous les Pays-Bas. On ne pouvait prévoir qu'un jour l'héritage de la maiſon de Bourgogne reviendrait à la maiſon d'Autriche. Les lois de l'Empire défendent ces aliénations, il y faut au moins le conſentement de l'empereur; & on néglige même de le demander.

Dans le même temps, le duc *Charles de Bourgogne* achète environ pour le même prix le duché de Gueldres & le comté de Zutphen.

Ce duc de Bourgogne était le plus puiſſant de tous les princes qui n'étaient pas rois, & peu de rois étaient auſſi puiſſans que lui. Il ſe trouvait à la fois vaſſal de l'empereur & du roi de France, mais très-redoutable à l'un & à l'autre.

1473. Ce duc de Bourgogne, auſſi entreprenant que l'em-
1474. pereur l'était peu, inquiète tous ſes voiſins, & preſque tous

tous à la fois. On ne pouvait mieux mériter le nom de *téméraire.*

Il veut envahir le Palatinat. Il attaque la Lorraine & les Suiſſes. C'eſt alors que les rois de France traitent avec les Suiſſes pour la première fois. Il n'y avait encore que huit cantons d'unis : Schvitz, Uri, Undervald, Lucerne, Zurich, Glaris, Zug & Berne.

Louis XI leur donne vingt mille francs par an, & quatre florins & demi par ſoldat tous les mois.

C'eſt toujours la deſtinée des Turcs, que les chrétiens ſe déchirent entr'eux, comme pour faciliter les conquêtes de l'empire ottoman. *Mahomet* maître de l'Epire, du Péloponèſe, du Négrepont, fait tout trembler. *Louis XI* ne ſonge qu'à ſapper la grandeur du duc de Bourgogne dont il eſt jaloux; les provinces d'Italie qu'à ſe maintenir les unes contre les autres; *Mathias Huniade* qu'à diſputer la Bohème au roi de Pologne, & *Fréderic III* qu'à amaſſer quelque argent dont il puiſſe un jour faire uſage pour mieux établir ſa puiſſance. 1475.

Mathias Huniade après une bataille gagnée ſe contente de la Siléſie & de la Moravie; il laiſſe la Bohème & la Luſace au roi de Pologne.

Charles le téméraire envahit la Lorraine; il ſe trouve par cette uſurpation maître d'un des plus beaux Etats de l'Europe, des portes de Lyon juſqu'à la mer de Hollande.

Sa puiſſance ne le ſatisfait pas; il veut renouveler l'ancien royaume de Bourgogne, & y enclaver les Suiſſes. Ces peuples ſe défendent contre lui, auſſi-bien qu'ils ont fait contre les Autrichiens; ils le défont entièrement à la bataille de Grandſon, ou de Morat. Leurs piques & leurs eſpadons triomphent de la groſſe artillerie & de la 1476.

brillante gendarmerie de Bourgogne. Les Suisses étaient alors les seuls dans l'Europe qui combattissent pour la liberté. Les princes, les républiques même, comme Venise, Florence, Gènes, n'avaient presque été en guerre que pour leur agrandissement. Jamais peuple ne défendit mieux cette liberté précieuse que les Suisses. Il ne leur a manqué que des historiens.

C'est à cette bataille de Morat que *Charles le téméraire* perdit ce beau diamant, qui passa depuis au duc de Florence. Un suisse, qui le trouva parmi les dépouilles, le vendit pour un écu.

1477. *Charles le téméraire* périt enfin devant Nanci, trahi par le napolitain *Campo-Basso*, & tué en fuyant après la bataille par *[illegible]usemont* gentilhomme lorrain.

Par sa mort le duché de Bourgogne, l'Artois, le Charolais, Mâcon, Bar-sur-Seine, Lille, Douai, les villes sur la Somme reviennent à *Louis XI* roi de France, comme des fiefs de la couronne; mais la Flandre qu'on nomme impériale, avec tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, appartenaient à la jeune princesse *Marie*, fille du dernier duc.

Ce que fit certainement de mieux *Fréderic III* fut de marier son fils *Maximilien* avec cette riche héritière.

Maximilien épouse *Marie* le 17 août dans la ville de Gand, & *Louis XI*, qui avait pu la donner en mariage à son fils, lui fait la guerre. (1)

Ce droit féodal, qui n'est dans son principe que le

(1) M. de *Voltaire* suit ici l'opinion commune; mais il faut observer que la princesse était beaucoup plus âgée que le dauphin, & que les Flamands étaient si opposés à ce mariage qu'ils condamnèrent à mort deux des principaux ministres de leur souveraine, soupçonnés de pencher pour la France, & les exécutèrent sous les yeux mêmes de la princesse qui demandait leur grâce.

droit du plus fort, & dans ses conséquences qu'une source éternelle de discordes, allumait cette guerre contre la princesse. Le Hainaut devait-il revenir à la France? était-ce une province impériale? la France avait-elle des droits sur Cambrai? en avait-elle sur l'Artois? la Franche-Comté devait-elle être encore réputée province de l'Empire? était-elle de la succession de Bourgogne, ou reversible à la couronne de France? *Maximilien* aurait bien voulu tout l'héritage. *Louis XI* voulait tout ce qui était à sa bienséance. C'est donc ce mariage qui est la véritable origine de tant de guerres malheureuses entre les maisons de France & d'Autriche; c'est parce qu'il n'y avait point de loi reconnue que tant de peuples ont été sacrifiés.

Louis XI s'empare d'abord des deux Bourgognes, & vers les Pays-Bas, de tout ce qu'il peut prendre dans l'Artois & dans le Hainaut.

Un prince d'Orange, de la maison de Châlons en 1478.
Franche-Comté, tâche de conserver cette province à *Marie*. Cette princesse se défend dans les Pays-Bas, sans que son mari puisse lui fournir des secours d'Allemagne. *Maximilien* n'était encore que le mari indigent d'une héroïne souveraine. Il presse les princes allemands d'embrasser sa cause. Chacun songeait à la sienne propre. Un landgrave de Hesse enlevait un électeur de Cologne & le retenait en prison. Les chevaliers teutons prenaient Riga en Livonie. *Mathias Huniade* était prêt de s'accommoder avec *Mahomet II*.

Enfin *Maximilien*, aidé des seuls Liégeois, se met à la 1479.
tête des armées de sa femme; on les appelle les *armées flamandes*, quoique la Flandre proprement dite, c'est-à-dire le pays depuis Lille jusqu'à Gand, fût en partie

aux Français. La princesse *Marie* eut une armée plus forte que le roi de France.

1480. *Maximilien* défait les Français à la journée de Guinegaste au mois d'août. Cette bataille n'est pas de celles qui décident du sort de toute une guerre.

On négocie. La pape *Sixte IV* envoie un légat en Flandre. On fait une trève de deux années. Où est pendant tout ce temps l'empereur *Fréderic III?* il ne fait rien pour son fils ni pendant la guerre, ni pendant les négociations; mais il lui avait donné *Marie* de Bourgogne, & c'était beaucoup.

1481. Cependant les Turcs assiègent Rhodes; le fameux grand-maître d'*Aubusson*, à la tête de ses chevaliers, fait lever le siége au bout de trois mois.

Mais le bacha *Acomat* aborde dans le royaume de Naples avec cent cinquante galères. Il prend Otrante d'assaut. Tout le royaume est prêt d'être envahi. Rome tremble. L'indolence des princes chrétiens n'échappe à ce torrent que par la mort imprévue de *Mahomet II*. Et les Turcs abandonnent Otrante.

Accord bizarre de *Jean* roi de Danemarck & de Suède avec son frère *Fréderic* duc de Holstein. Le roi & le duc doivent gouverner le Holstein fief de l'Empire, & Slesvich fief du Danemarck en commun. Tous les accords ont été des sources de guerres, mais celui-ci surtout.

Les cantons de Fribourg en Suisse & de Soleure se joignent aux huit autres. C'est un très-léger événement par lui-même. Deux petites villes ne sont rien dans l'histoire du monde; mais devenus membres d'un corps toujours libre, cette liberté les met au-dessus des plus grandes provinces qui servent.

Marie de Bourgogne meurt. *Maximilien* gouverne ses Etats au nom du jeune *Philippe* son fils. Les villes des Pays-Bas ont toutes des priviléges. Ces priviléges causent presque toujours des dissentions entre le peuple qui veut les soutenir, & le souverain qui veut les faire plier à ses volontés. *Maximilien* réduit la Zélande, Leyde, Utrecht, Nimègue. 1482.

Presque toutes les villes se soulèvent l'une après l'autre, 1483.
mais sans concert, & sont soumises l'une après l'autre. 1484.
Il reste toujours un levain de mécontentement. 1485.

On était si loin de s'unir contre les Turcs que *Mathias Huniade* roi de Hongrie, au lieu de profiter de la mort de *Mahomet II* pour les attaquer, attaque l'empereur. Quelle est la cause de cette guerre du prétendu fils contre le prétendu père ? il est difficile de la dire. Il veut s'emparer de l'Autriche. Quel droit y avait-il ? ses troupes battent les impériaux, il prend Vienne : voilà son seul droit. L'empereur paraît insensible à la perte de la Basse-Autriche ; il voyage pendant ce temps-là dans les Pays-Bas, & de là il va à Francfort faire élire par tous les électeurs son fils *Maximilien* roi des Romains. On ne peut avoir moins de gloire personnelle, ni mieux préparer la grandeur de sa maison. 1486.

Maximilien est couronné à Aix-la-Chapelle le 9 avril par l'archevêque de Cologne ; le pape *Innocent VIII* y donne son consentement, que les papes veulent toujours qu'on croie nécessaire.

L'empereur, qui a eu dans la diète de Francfort le crédit de faire son fils roi des Romains, n'a pas celui d'obtenir cinquante mille florins par mois pour recouvrer

l'Autriche. C'eſt une de ces contradictions qu'on rencontre ſouvent dans l'hiſtoire.

Ligue de Suabe pour prévenir les guerres particulières qui déchirent l'Allemagne, & qui l'affaibliſſent. Ce fut d'abord un réglement de tous les princes à la diète de Francfort, une loi comminatoire qui met au ban de l'Empire tous ceux qui attaqueront leurs voiſins. Enſuite tous les gentilshommes de Suabe s'aſſocièrent pour venger les torts. Ce fut une vraie chevalerie. Ils allaient par troupes démolir des châteaux de brigands; ils obligèrent même le duc *George de Bavière* à ne plus perſécuter ſes voiſins. C'était la milice du bien public: elle ne dura pas.

1487. L'empereur fait avec *Mathias Huniade* un traité qu'un vaincu ſeul peut faire. Il lui laiſſe la Baſſe-Autriche juſqu'à ce qu'il paye au vainqueur tous les frais de la guerre; mais feſant toujours valoir ſon titre de père, & ſe réſervant le droit de ſuccéder à ſon fils adoptif dans le royaume de Hongrie.

1488. Le roi des Romains *Maximilien* ſe trouve dans les Pays-Bas attaqué à la fois par les Français & par ſes ſujets. Les habitans de Bruges, ſur leſquels il voulait établir quelques impôts contre les lois du pays, s'aviſent tout d'un coup de le mettre en priſon, & l'y tiennent quatre mois; ils ne lui rendirent ſa liberté qu'à condition qu'il ferait ſortir le peu de troupes allemandes qu'il avait avec lui, & qu'il ferait la paix avec la France.

Comment ſe peut-il faire que le miniſtère du jeune *Charles VIII* roi de France ne profitât pas d'une ſi heureuſe conjoncture! Le miniſtère alors était faible.

Maximilien épouse secrètement en secondes noces, par procureur, la ducheſſe *Anne de Bretagne.* S'il l'eût épouſée en effet, & qu'il en eût eu des enfans, la maiſon d'Autriche preſſait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté, l'Alſace, la Bretagne & les Pays-Bas. 1489.

Mathias Corvin Huniade étant mort, il faut voir ſi l'empereur *Fréderic* ſon père adoptif lui ſuccèdera en vertu des traités. *Fréderic* donne ſon droit à *Maximilien* ſon fils. 1490.

Mais *Béatrix*, veuve du dernier roi, fait jurer aux états qu'ils reconnaîtront celui qu'elle épouſera; elle ſe remarie auſſitôt à *Ladiſlas Jagellon* roi de Bohème; & les Hongrois le couronnent.

Maximilien reprend du moins ſa Baſſe-Autriche, & porte la guerre en Hongrie.

On renouvelle entre *Ladiſlas Jagellon* & *Maximilien* ce même traité que *Fréderic III* avait fait avec *Mathias. Maximilien* eſt reconnu héritier préſomptif de *Ladiſlas Jagellon* en Hongrie & en Bohème. 1491.

La deſtinée préparait ainſi de loin la Hongrie à obéir à la maiſon d'Autriche.

L'empereur dans ce temps de proſpérité fait un acte de vigueur; il met au ban de l'Empire *Albert de Bavière* duc de Munich ſon gendre. C'eſt une choſe étonnante que le nombre des princes de cette maiſon, auxquels on a fait ce traitement. De quoi s'agiſſait-il? d'une donation du Tirol faite ſolemnellement à ce duc de Bavière par *Sigiſmond d'Autriche;* & cette donation ou vente ſecrète était regardée comme la dot de ſa femme *Cunégonde*, propre fille de l'empereur *Fréderic III.*

L'empereur prétendait que le Tirol ne pouvait pas s'aliéner: tout l'Empire était partagé sur cette question, preuve indubitable qu'il n'y avait point de lois claires; & c'est en effet ce qui manque le plus aux hommes.

Le ban de l'Empire dans un tel cas n'est qu'une déclaration de guerre; mais on s'accommoda bientôt. Le Tirol resta à la maison d'Autriche : on fait quelques compensations à la Bavière, & le duc de Bavière, rend Ratisbonne, dont il s'était emparé depuis peu.

Ratisbonne était une ville impériale. Le duc de Bavière, fondé sur ses anciens droits, l'avait mise au rang de ses Etats: elle est de nouveau déclarée ville impériale; il resta seulement aux ducs de Bavière la moitié des droits de péages.

1492. Le roi des Romains, *Maximilien*, qui comptait établir paisiblement la grandeur de sa maison en mariant sa fille *Marguerite d'Autriche* à *Charles VIII* roi de France, chez qui elle était élevée, & en épousant bientôt *Anne de Bretagne*, épousée déjà en son nom par procureur, apprend que sa femme est mariée en effet à *Charles VIII*, le 6 décembre 1491, & qu'on va lui renvoyer sa fille *Marguerite*. Les femmes ne sont plus des sujets de guerre entre les princes, mais les provinces le sont.

L'héritage de *Marie de Bourgogne* fomentait une discorde éternelle, comme l'héritage de *Mathilde* avait si long-temps troublé l'Italie.

Maximilien surprend Arras; il conclut ensuite une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui cède la Franche-Comté en pure souveraineté, & l'Artois, le Charolais & Nogent à condition d'hommage.

Ce n'eſt pas à *Maximilien* proprement qu'on cède ces pays, c'eſt à *Philippe* ſon fils, comme repréſentant *Marie de Bourgogne* ſa mère.

Il faut avouer que nul roi des Romains ne commença ſa carrière plus glorieuſement que *Maximilien*. La victoire de Guinegaſte ſur les Français, l'Autriche reconquiſe, Arras priſe & l'Artois gagné d'un coup de plume, le couvraient de gloire.

Fréderic III meurt le 19 août, âgé de 78 ans; il en régna 53. Nul règne d'empereur ne fut plus long, mais ce ne fut pas le plus glorieux. 1493.

MAXIMILIEN,

QUARANTIEME EMPEREUR.

Vers le temps de l'avénement de *Maximilien* à l'Empire, l'Europe commençait à prendre une face nouvelle. Les Turcs y poſſèdent déjà un vaſte terrain: les Vénitiens, qui leur oppoſent à peine une barrière, conſervaient encore Chypre, Candie, une partie de la Grèce, de la Dalmatie. Ils s'étendaient en Italie; & la ville de Veniſe ſeule valait mieux que tous ſes domaines. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce.

Les papes étaient redevenus ſouverains de Rome, mais ſouverains très-gênés dans cette capitale; & la plupart des terres qu'on leur avait données, & qui avaient toujours été conteſtées, étaient perdues pour eux.

La maiſon de *Gonzague* était en poſſeſſion de Mantoue, ville de la comteſſe *Mathilde*; & jamais le

St Siége n'a possédé ce fief de l'Empire. Parme & Plaisance, qui ne leur avaient pas appartenu davantage, étaient entre les mains des *Sforzes* ducs de Milan. La maison d'*Este* régnait à Ferrare & à Modène. Les *Bentivoglio* avaient Bologne, les *Bailloni* Pérouse, les *Polentini* Ravenne, les *Manfredi* Faenza, les *Rimario* Imola & Forli : presque tout ce qu'on appelle la Romagne & le patrimoine de *St Pierre* était possédé par des seigneurs particuliers, dont la plupart avaient obtenu aisément des diplomes de vicaires de l'Empire.

Les *Sforzes* depuis cinquante ans n'avaient pas même daigné prendre ce titre. Florence en avait un plus beau, celui de *libre*, sous l'administration, non sous la puissance des *Médicis*.

L'Etat de Savoie encore très-resserré, manquant d'argent & de commerce, était alors bien moins considéré que les Suisses.

Si des Alpes on jette la vue sur la France, on la voit commencer à renaître. Ses membres, long-temps séparés, se réunissent & font un corps puissant.

Le mariage d'*Anne de Bretagne* avec *Charles VIII* achève de fortifier ce royaume, accru sous *Louis XI* de la Bourgogne & de la Provence. Elle n'avait influé en rien dans l'Europe, depuis la décadence de la race de *Charlemagne*.

L'Espagne, encore plus malheureuse qu'elle pendant sept cents années, reprenait en même temps une vie nouvelle. *Isabelle* & *Ferdinand* venaient d'arracher aux Maures le royaume de Grenade, & portaient leurs vues sur Naples & Sicile.

Le Portugal a été occupé d'une entreprise, & d'une gloire inouïe jusqu'alors. Il commençait à ouvrir une

nouvelle route au commerce du monde, en apprenant aux hommes à pénétrer aux Indes par l'Océan. Voilà les sources de tous les grands événemens qui ont depuis agité l'Europe entière.

Les Turcs sous *Bajazet II*, moins terribles que sous 1494.
Mahomet, ne laissent pas de l'être encore. Ils font des incursions en Hongrie, & sur les terres de la maison d'Autriche ; mais ce ne sont que quelques vagues qui battent les rivages après une grande tempête. *Maximilien* va rassurer la Croatie & la Carniole.

Il épouse à Insprucк la nièce de *Ludovic Sforze*, ou *Louis le Maure*, usurpateur de Milan, empoisonneur de son pupille, héritier naturel. Ce n'était pas d'ailleurs une maison où la noblesse du sang pût illustrer les crimes. L'argent seul fit le mariage. *Maximilien* prit à la fois *Blanche de Sforze*, & donna l'investiture du Milanais à *Louis le Maure*. L'Allemagne en fut indignée.

Dans le même temps ce *Louis le Maure* appelle aussi *Charles VIII* en Italie, & lui donne encore de l'argent. Un duc de Milan soudoyer à la fois un empereur & un roi de France !

Il les trompe tous deux. Il croit qu'il pourra partager avec *Charles VIII* la conquête de Naples, & il veut que, pendant que *Charles VIII* fera en Italie, l'empereur tombe sur la France. Ce commencement du seizième siècle est fameux par les intrigues les plus profondes, par les perfidies les plus noires. C'était un temps de crise pour l'Europe, & surtout pour l'Italie, où plusieurs petits princes voulaient regagner par le crime ce qui leur manquait en pouvoir.

Nouvelle chambre impériale établie à Francfort. Le 1495.

comte de Hohenzollern, aîné de la maison de Brandebourg, en est le premier président. C'est cette même chambre qui fut depuis transférée à Vorms, à Nuremberg, à Ausbourg, à Ratisbonne, à Spire, & enfin à Vetzlar, où elle a des procès à juger qui durent depuis sa fondation.

Virtemberg érigé en duché.

Grande dispute pour savoir si le duché de Lorraine est un fief de l'Empire. Le duc *René* fait hommage & serment de fidélité comme duc de Lorraine & de Bar, en protestant qu'il ne relève que pour quelques fiefs. Qui doit avoir plus de poids, ou l'hommage ou la protestation ?

Pendant que *Charles VIII* appelé en Italie par *Louis le Maure*, & par le pape *Alexandre IV*, traverse rapidement toute l'Italie en conquérant, & se rend maître du royaume de Naples sur un bâtard de la maison d'Arragon, ce même *Louis le Maure*, ce même pape *Alexandre IV*, s'unissent avec *Maximilien* & les Vénitiens pour l'en chasser. *Charles VIII* devait s'y attendre : il paraissait trop redoutable, & ne l'était pas assez.

1496. *Maximilien* va en Italie dès que *Charles VIII* en est chassé. Il y trouve ce qu'on y a toujours vu, la haine contre les Français & contre les Allemands, la défiance & la division entre les puissances. Mais ce qui est à remarquer, c'est qu'il y arrive le plus faible. Il n'a que mille chevaux, & quatre ou cinq mille landskenets : il paraissait le pensionnaire de *Louis le Maure*. Il écrit au duc de Savoie, au marquis de Saluces, au duc de Modène, feudataires de l'Empire, de venir le trouver & d'assister à son couronnement à Pavie. Tous ces seigneurs le refusent ; tous lui font sentir qu'il est

venu trop mal accompagné ; & que l'Italie se croit indépendante.

Etait-ce la faute des empereurs, s'ils avaient en Italie si peu de crédit ? il paraît que non. Les princes, les diètes d'Allemagne ne leur fournissaient presque point de subsides. Ils tiraient peu de chose de leurs domaines. Les Pays-Bas n'appartenaient pas à *Maximilien*, mais à son fils. Le voyage d'Italie était ruineux.

Le droit féodal cause toujours des troubles. Une 1497.
diète de Vorms ayant ordonné une taxe légère pour les besoins de l'Empire, la Frise ne veut point payer cette taxe. Elle prétend toujours n'être point fief de l'Empire. *Maximilien* y envoie le duc de Saxe en qualité de gouverneur, pour réduire les Frisons, peuple pauvre & amoureux de sa liberté, reste (du moins en partie) des anciens Saxons qui avaient combattu *Charlemagne*. Ils se défendirent, mais non pas si heureusement que les Suisses.

Charles VIII venait de mourir ; & malgré les trèves, 1498.
malgré les traités, *Maximilien* fait une irruption du côté de la Bourgogne ; irruption inutile, après laquelle on fait encore de nouvelles trèves. *Maximilien* persistait toujours à réclamer pour son fils, *Philippe le beau*, toute la succession de *Marie de Bourgogne*.

Louis XII rend plusieurs places à ce jeune prince, qui prête hommage-lige au chancelier de France dans Arras, pour le Charolais, l'Artois & la Flandre ; & l'on convient de part & d'autre qu'on se rapportera pour le duché de Bourgogne à la décision du parlement de Paris.

Maximilien négocie avec les Suiſſes, qu'on regardait comme invincibles chez eux.

Les dix cantons alliés font une ligue avec les Griſons. *Maximilien* eſpère les regagner par la douceur. Il leur écrit une lettre flatteuſe. Les Suiſſes dans leur aſſemblée de Zurich s'écrient, *point de confiance en Maximilien*.

1499. Les Autrichiens attaquent les Griſons. Les Suiſſes défont les Autrichiens, & ſoutiennent non-ſeulement leur liberté, mais celle de leurs alliés. Les Autrichiens ſont encore défaits dans trois combats.

L'empereur fait enfin la paix avec les dix cantons comme avec un peuple libre.

1500. La ville impériale de Baſle, Schaffouſe, Appenzel entrent dans l'union ſuiſſe, laquelle eſt compoſée de treize cantons.

Conſeil aulique projeté par *Maximilien*. C'eſt une image de l'ancien tribunal qui accompagnait autrefois les empereurs. Cette chambre eſt approuvée des états de l'Empire dans la diète d'Ausbourg. Il eſt libre d'y porter les cauſes, ainſi qu'à la chambre impériale: mais le conſeil aulique, ayant plus de pouvoir, fait mieux exécuter ſes arrêts, & devient un des grands ſoutiens de la puiſſance impériale. Cette chambre ne prit ſa forme qu'en 1512.

L'Empire eſt diviſé en dix cercles. Les terres électorales y ſont compriſes ainſi que tout le reſte de l'Empire. Et ce réglement n'eut encore force de loi que douze ans après à la diète de Cologne.

Les directeurs de ces dix cercles ſont d'abord nommés par l'empereur. Le cercle de Bourgogne, qui comprenait toutes les terres, & même toutes les prétentions de

Philippe d'Autriche, eſt dans les commencemens un cercle effectif comme les neuf autres.

Naiſſance de *Charles-Quint* dans la ville de Gand, le 24 février, jour de *St Mathias*, ce qu'on a remarqué, parce que ce jour lui fut toujours depuis favorable. Il eut d'abord le nom de duc de Luxembourg.

Dans la même année la fortune de cet enfant ſe déclare. Dom *Michel* infant d'Eſpagne meurt, & l'infante *Jeanne* mère du jeune prince devient l'héritière préſomptive de la monarchie.

C'eſt dans ce temps qu'on découvrait un nouveau monde, dont *Charles-Quint* devait un jour recueillir les fruits.

Maximilien avait été vaſſal de la France pour une 1501.
partie de la ſucceſſion de Bourgogne. *Louis XII* demande d'être le ſien pour le Milanais. Il venait de conquérir cette province ſur *Louis le Maure*, oncle & feudataire de l'empereur, ſans que *Maximilien* eût paru s'inquiéter de la deſtinée d'un pays ſi cher à tous ſes prédéceſſeurs.

Louis XII avait auſſi conquis & partagé le royaume de Naples avec *Ferdinand* roi d'Arragon, ſans que *Maximilien* s'en fût inquiété davantage.

Maximilien promet l'inveſtiture de Milan à condition que madame *Claude*, fille de *Louis XII* & d'*Anne de Bretagne*, épouſera le jeune *Charles de Luxembourg*. Il veut déclarer le Milanais fief féminin : il n'y a certainement ni fief féminin, ni fief maſculin par leur nature. Tout cela dépend de l'uſage inſenſiblement établi, qu'une fille hérite ou n'hérite pas.

Louis XII devait bien regarder en effet le Milanais

comme un fief féminin, puifqu'il n'y avait prétendu que par le droit de fon aïeule *Valentine Vifconti.*

Maximilien voulait qu'un jour le Milanais & la Bretagne duffent paffer à fon petit-fils : en ce cas *Louis XII* n'eût vaincu & ne fe fût marié que pour la maifon d'Autriche.

L'archiduc *Philippe* & fa femme *Jeanne*, fille de *Ferdinand* & d'*Ifabelle*, vont fe faire reconnaître héritiers du royaume d'Efpagne. *Philippe* y prend le titre de prince des Afturies.

Maximilien ne voit que des grandeurs réelles pour fa poftérité, & n'a guère que des titres pour lui-même ; car il n'a qu'une ombre de pouvoir en Italie, & la préféance en Allemagne. Ce n'eft qu'à force de politique qu'il peut exécuter fes moindres deffeins.

1503. Il tente de faire un électorat de l'Autriche ; il n'en peut venir à bout.

Les électeurs conviennent de s'affembler tous les deux ans pour maintenir leurs priviléges.

L'extinction des grands fiefs en France réveillait en Allemagne l'attention des princes.

Les papes commençaient à former une puiffance temporelle, & *Maximilien* les laiffait agir.

Urbin, Camerino & quelques autres territoires venaient d'être ravis à leurs nouveaux maîtres par un des bâtards du pape *Alexandre VI.* C'eft ce fameux *Céfar Borgia*, diacre, archevêque, prince féculier ; il employa, pour envahir fept ou huit petites villes, plus d'art que les *Alexandre*, les *Gengis* & les *Tamerlan* n'en mirent à conquérir l'Afie. Son père, le pape & lui réuffirent par l'empoifonnement & le meurtre ; & le bon roi

Louis XII

Louis XII avait été long-temps lié avec ces deux hommes ſanguinaires, parce qu'il avait beſoin d'eux. Pour l'empereur, il ſemblait alors perdre de vue toute l'Italie.

La ville de Lubeck déclare la guerre au Danemarck. Il ſemblait que Lubeck voulût alors être dans le Nord ce que Veniſe était dans la mer adriatique. Comme il y avait beaucoup de troubles en Suède & en Danemarck, Lubeck ne fut pas écraſée.

Les querelles du Danemarck & de la Suède n'appartiennent pas à l'hiſtoire de l'Empire; mais il ne faut pas oublier que les Suédois ayant élu un adminiſtrateur, & que le roi de Danemarck *Jean* ne le trouvant pas bon, & ayant condamné les ſénateurs de Suède comme rebelles & parjures, envoya ſa ſentence à l'empereur pour la faire confirmer. 1504.

Ce roi *Jean* avait été élu roi de Danemarck, de Suède & de Norvège; & cependant il a beſoin qu'un empereur, qui n'était pas puiſſant, approuve & confirme ſa ſentence. C'eſt que le roi *Jean* avec ſes trois couronnes n'était pas puiſſant lui-même, & ſurtout en Suède, dont il avait été chaſſé. Mais ces déférences, dont on voit de temps en temps des exemples, marquent le reſpect qu'on avait toujours pour l'Empire. On s'adreſſait à lui quand on croyait en avoir beſoin; comme on s'adreſſa ſouvent au S[t] Siége pour fortifier des droits incertains. *Maximilien* ne manqua pas de faire valoir au moins par des reſcrits l'autorité qu'on lui attribuait. Il manda aux états de Suède qu'ils euſſent à obéir, qu'autrement il procèderait contr'eux ſelon les droits de l'Empire.

Cette année vit naître une guerre civile entre la

branche palatine, & celle qui possède la Bavière. La branche palatine est condamnée d'abord dans une diète à Ausbourg. Cependant on n'en fait pas moins la guerre : triste constitution d'un État, quand les lois sont sans force. La branche palatine perd dans cette guerre plus d'un territoire.

On conclut à Blois un traité singulier entre les ambassadeurs de *Maximilien*, & son fils *Philippe* d'une part, & le cardinal d'*Amboise* de l'autre, au nom de *Louis XII*.

Ce traité confirme l'alliance avec la maison d'Autriche; alliance par laquelle *Louis XII* devait à la vérité être investi du duché de Milan, mais par laquelle si *Louis XII* rompait le mariage de madame *Claude* avec l'archiduc *Charles de Luxembourg*, le prince aurait en dédommagement le duché de Bourgogne, le Milanais & le comté d'Asti : comme aussi en cas que la rupture vînt de la part de *Maximilien* ou de *Philippe*, prince d'Espagne, père du jeune archiduc, la maison d'Autriche céderait non-seulement ses prétentions sur le duché de Bourgogne, mais aussi l'Artois & le Charolais, & d'autres domaines. On a peine à croire qu'un tel traité fût sérieux. Si *Louis XII* mariait la princesse, il perdait la Bretagne; s'il rompait le mariage, il perdait la Bourgogne. On ne pouvait excuser de telles promesses que par le dessein de ne les pas tenir. C'était sauver une imprudence par une honte. (2)

(2) *Anne de Bretagne*, femme de *Louis XII*, avait conservé de l'amitié pour *Maximilien*, qui l'avait défendue contre la France. Elle haïssait le comte d'*Angoulême* & sa mère, & les conseillers bretons auraient voulu empêcher l'union de la Bretagne à la France, sachant bien qu'ils défendraient plus aisément les privilèges de la province ou plutôt ceux de la noblesse contre les rois d'Espagne que contre les rois de France. La faiblesse de *Louis XII* pour sa femme fut la seule cause de ce traité, que la politique fit violer bientôt.

La reine de Castille *Isabelle* meurt. Son testament déshérite son gendre *Philippe*, père de *Charles de Luxembourg*, & *Charles* ne doit régner qu'à l'âge de vingt ans; c'était pour conserver à *Ferdinand d'Arragon* son mari le royaume de Castille. 1505.

La mère de *Charles de Luxembourg*, *Jeanne* fille d'*Isabelle*, héritière de la Castille, fut, comme on sait, surnommée *Jeanne la folle*. Elle mérita dès-lors ce titre. Un ambassadeur d'Arragon vint à Bruxelles, & l'engagea à signer le testament de sa mère.

Accord entre *Ferdinand d'Arragon* & *Philippe*. Celui-ci consent à régner en commun avec sa femme & *Ferdinand*; on mettra le nom de *Ferdinand* le premier dans les actes publics, ensuite le nom de *Jeanne*, & puis celui de *Philippe*; manière sûre de brouiller bientôt trois personnes, aussi le furent-elles. 1506.

Les états de la France, d'intelligence avec *Louis XII* & avec le cardinal d'*Amboise*, s'opposent au traité qui donnait madame *Claude* & la Bretagne à la maison d'Autriche. On fait épouser cette princesse à l'héritier présomptif de la couronne, le comte d'Angoulême, depuis *François I*. *Charles VIII* avait eu la femme de *Maximilien*; *François I* eut celle de *Charles-Quint*.

Pendant qu'on fait tant de traités en-deçà des Alpes, que *Philippe* & *Jeanne* vont en Espagne, que *Maximilien* se ménage par-tout & épie toujours l'héritage de la Hongrie, les papes poursuivent leur nouveau dessein de se faire une grande souveraineté par la force des armes. Les excommunications étaient des armes trop usées. Le pape *Alexandre VI* avait commencé; *Jules II* achève : il prend Bologne sur les *Bentivoglio*; & c'est *Louis XII*, ou plutôt le cardinal d'*Amboise* qui

l'affifte dans cette entreprife. Il avait déjà réuni au domaine du S[t] Siége ce que *Céfar Borgia* avait pris pour lui. *Alexandre VI* n'avait en effet agi que pour fon fils; mais *Jules II* conquérait pour Rome.

Le roi titulaire d'Efpagne, *Philippe*, meurt à Burgos. Il nomme en mourant *Louis XII* tuteur de fon fils *Charles*. Ce teftament n'eft fondé que fur la haine qu'il avait pour *Ferdinand* fon beau-père; & malgré la rupture du mariage de madame *Claude*, il croyait *Louis XII* beaucoup plus honnête-homme que fon beau-père *Ferdinand le catholique*, monarque très-religieux, mais très-perfide, qui avait trompé tout le monde, furtout fes parens & particulièrement fon gendre.

1507. Chofe étrange; les Pays-Bas dans cette minorité de *Charles* ne veulent point reconnaître l'empereur *Maximilien* pour régent. Ils difent que *Charles* eft français, parce qu'il eft né à Gand, capitale de la Flandre, dont fon père a fait hommage au roi de France. Sur ce prétexte les dix-fept provinces fe gouvernent elles-mêmes pendant dix-huit mois, fans que *Maximilien* puiffe empêcher cet affront. Il n'y avait point alors de pays plus libre fous des maîtres que les Pays-Bas. Il s'en fallait beaucoup que l'Angleterre fût parvenue à ce degré de liberté.

1508. Une guerre contre la maifon de Gueldre, chaffée depuis long-temps de fes Etats, & qui, en ayant recouvré une partie, combattait toujours pour l'autre, engage enfin les états à déférer la régence à *Maximilien*; & *Marguerite d'Autriche*, fille chérie de *Maximilien*, en eft déclarée gouvernante.

Maximilien veut enfin effayer fi, en fe fefant couronner à Rome, il pourra reprendre quelque crédit en Italie.

L'entreprise était difficile. Les Vénitiens, devenus plus puissans que jamais, lui déclarent hautement qu'ils l'empêcheront de pénétrer en Italie, s'il y arrive avec une escorte trop grande. Le gouverneur de Milan pour *Louis XII* se joint aux Vénitiens. Le pape *Jules II* lui fait dire qu'il lui accorde le titre d'empereur, mais qu'il ne lui conseille pas d'aller à Rome.

Il s'avance jusqu'à Vérone malgré les Vénitiens, qui n'avaient pas assez tôt gardé les passages. Ils lui tiennent parole, & le forcent à rebrousser à Inspruck.

Le fameux *Alviano*, général des Vénitiens, défait entièrement la petite armée de l'empereur vers le Trentin. Les Vénitiens s'emparent de presque toute cette province; & leur flotte prend Trieste, Capo d'Istria & d'autres villes. L'*Alviano* rentre en triomphe dans Venise.

Maximilien alors pour toute ressource enjoint par une lettre circulaire à tous les Etats de l'Empire de lui donner le titre d'*empereur romain élu*, titre que ses successeurs ont toujours pris depuis à leur avénement. L'usage auparavant n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome.

Il s'en fallait bien alors que l'Empire existât dans l'Italie. 1509.
Il n'y avait plus que deux grandes puissances avec beaucoup de petites. *Louis XII*, d'un côté maître du Milanais & de Gènes, & ayant une communication libre par la Provence, menaçait le royaume de Naples imprudemment partagé auparavant avec *Ferdinand d'Arragon*, qui prit tout pour lui avec la perfidie qu'on nomme politique. L'autre puissance nouvelle était Venise, rempart de la chrétienté contre les infidelles; rempart à la vérité éboulé en cent endroits, mais résistant encore par les villes qui lui restaient en Grèce, par les îles de Candie, de Chypre,

par la Dalmatie. D'ailleurs elle n'était pas toujours en guerre avec l'empire ottoman ; & elle gagnait beaucoup plus avec les Turcs par son commerce qu'elle n'avait perdu dans ses possessions.

Son domaine en terre ferme commençait à être quelque chose. Les Vénitiens s'étaient emparés après la mort d'*Alexandre VI*, de Faenza, de Rimini, de Cesène, de quelques territoires du Ferrarois & du duché d'Urbin. Ils avaient Ravenne; ils justifiaient la plupart de ces acquisitions, parce qu'ayant aidé les maisons dépossédées par *Alexandre VI* à reprendre leurs domaines, ils en avaient eu ces territoires pour récompense.

Ces républicains possédaient depuis long-temps Padoue, Vérone, Vicence, la marche Trévisane, le Frioul. Ils avaient vers le Milanais, Bresse & Bergame. *François Sforze* leur avait donné Crème: *Louis XII* leur avait cédé Crémone, & la Guiara d'Adda.

Tout cela ne composait pas dans l'Italie un Etat si formidable que l'Europe dût y craindre les Vénitiens comme des conquérans. La vraie puissance de Venise était dans le trésor de St Marc. Il y avait alors de quoi soudoyer l'Empereur & le roi de France.

Au mois d'avril 1509, *Louis XII* marche contre les Vénitiens ses anciens alliés, à la tête d'une gendarmerie qui allait à quinze mille chevaux, douze mille hommes d'infanterie française, de huit mille suisses. L'empereur avance contr'eux du côté de l'Istrie & du Frioul. *Jules II*, premier pape guerrier, entre à la tête de dix mille hommes dans les villes de la Romagne.

Ferdinand d'Arragon, comme roi de Naples, se déclare aussi contre les Vénitiens, parce qu'ils avaient quelques ports dans le royaume de Naples, pour sureté de l'argent qu'ils avaient prêté autrefois,

Le roi de Hongrie ſe déclarait auſſi, eſpérant avoir la Dalmatie. Le duc de Savoie mettait la main à cette entrepriſe, à cauſe de ſes prétentions ſur le royaume de Chypre. Le duc de Ferrare vaſſal du St Siége en était auſſi. Enfin hors le grand Turc, tout le continent de l'Europe veut accabler à la fois les Vénitiens.

Le pape *Jules II* avait été le premier moteur de cette ſingulière ligue des forts contre les faibles, ſi connue par le nom de *Ligue de Cambrai:* & lui, qui aurait voulu fermer pour jamais l'Italie aux étrangers, en inondait ce pays.

Louis XII a le malheur de battre les Vénitiens à la journée de Guiara d'Adda d'une manière complète. Cela n'était pas bien difficile. Les armées mercenaires de Veniſe pouvaient bien tenir contre les autres *Condottieri* d'Italie, mais non pas contre la gendarmerie françaiſe.

Le malheur de *Louis XII*, en battant les Vénitiens, était de travailler pour l'empereur. Maître de Gènes & de Milan, il ne tenait qu'à lui de donner la main aux Vénitiens, pour fermer à jamais l'entrée de l'Italie aux Allemands.

La crainte de la puiſſance de Veniſe était mal fondée. Veniſe n'était que riche, & il fallait fermer les yeux pour ne pas voir que les nouvelles routes de commerce par le cap de Bonne-Eſpérance, & par les mers de l'Amérique, allaient tarir les ſources de la puiſſance vénitienne.

Louis XII pour ſurcroît avait encore donné cent mille écus d'or à *Maximilien*, ſans leſquels cet empereur n'aurait pu marcher de ſon côté vers les Alpes.

Le 14 juin 1509, l'empereur donne dans la ville de Trente l'inveſtiture du Milanais, que le cardinal d'*Amboiſe* reçoit pour *Louis XII*. Non-ſeulement l'empereur donne ce duché au roi; mais au défaut de ſes héritiers, il le donne au comte d'Angoulême *François I*. C'était le prix de la ruine de Veniſe.

Maximilien pour ce parchemin avait reçu cent ſoixante mille écus d'or. Tout ſe vendait ainſi depuis près de trois ſiècles. *Louis XII* eût pu employer cet argent à s'établir en Italie : il s'en retourne en France, après avoir réduit Veniſe preſque dans ſes ſeules lagunes.

L'empereur avance alors du côté du Frioul, & retire tout le fruit de la victoire des Français. Mais Veniſe, pendant l'abſence de *Louis XII*, reprend courage ; ſon argent lui donne de nouvelles armées. Elle fait lever à l'empereur le ſiége de Padoue ; elle ſe raccommode avec *Jules II*, le promoteur de la ligue, en lui cédant tout ce qu'il demande.

Le grand deſſein de *Jules II* était *di cacciare i barbari d'Italia ;* de défaire une bonne foi l'Italie des Français & des Allemands. Les papes autrefois avaient appelé ces nations pour s'appuyer tantôt de l'une, tantôt de l'autre. *Jules* voulait un nom immortel, en réparant les fautes de ſes prédéceſſeurs, en s'affermiſſant par lui-même, en délivrant l'Italie. *Maximilien* aurait voulu aider *Jules* à chaſſer les Français.

1510. *Jules II* ſe ſert d'abord des Suiſſes, qu'il anime contre *Louis XII*. Il excite le vieux *Ferdinand* roi d'Arragon & de Naples. Il veut ménager la paix entre l'empereur & Veniſe ; & pendant ce temps-là il ſonge à s'emparer de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Parme, de Plaiſance.

Au milieu de tant d'intérêts divers, une grande diète ſe tient à Ausbourg. On y agite ſi *Maximilien* accordera la paix à Veniſe.

On y aſſure la liberté de la ville de Hambourg, longtemps conteſtée par la maiſon de Danemarck.

Maximilien & *Louis XII* ſont encore unis ; c'eſt-à-dire, que *Louis XII* aide l'empereur à pourſuivre les Vénitiens,

& que l'empereur n'aide point *Louis XII* à conserver le Milanais & Gènes, dont le pape le veut chasser.

Jules II accorde enfin au roi d'Arragon *Ferdinand* l'investiture de Naples, qu'il avait promise à *Louis XII*. *Ferdinand*, maître affermi dans Naples, n'avait pas besoin de cette cérémonie : aussi ne lui en coûta-t-il que sept mille écus de redevance, au lieu de quarante-huit mille qu'on payait auparavant au St Siége.

Jules II déclare la guerre au roi de France. Ce roi 1511.
commençait donc à être bien peu puissant en Italie.

Le pape guerrier veut conquérir Ferrare, qui appartient à *Alfonse d'Este*, allié de la France. Il prend la Mirandole & Concordia chemin fesant, & les rend à la maison de Mirandole, mais comme fiefs du St Siége. Ce sont de petites guerres ; mais *Jules II* avait certainement plus de ressources dans l'esprit que ses prédécesseurs, puisqu'il trouvait de quoi faire ces guerres ; & toutes les victoires des Français avaient bien peu servi, puisqu'elles ne servaient pas à mettre un frein aux entreprises du pape.

Jules II cède à l'empereur Modène, dont il s'était emparé, & ne le cède que dans la crainte que les troupes qui restent au roi de France dans le Milanais n'en fassent le siége.

Enfin le pape réussit à faire signer secrètement à 1512.
Maximilien une ligue avec lui & le roi *Ferdinand* contre la France. Voilà quel fruit *Louis XII* retire de sa ligue de Cambrai, & de tant d'argent donné à l'empereur.

Jules II, qui voulait *i cacciare i barbari d'Italia*, y introduit donc à la fois des Arragonais, des Suisses, des Allemands.

Gaston de Foix, neveu de *Louis XII*, gouverneur de

Milan, jeune prince qui acquit la plus grand réputation, parcequ'il se soutenait avec très-peu de forces, défait tous les alliés à la bataille de Ravenne ; mais il est tué dans sa victoire, & le fruit de la victoire est perdu, ce qui arrive presque toujours aux Français en Italie. Ils perdent le Milanais après cette célèbre journée de Ravenne, qui en d'autres temps eût donné l'empire de l'Italie. Pavie est presque la seule place qui leur reste.

Les Suisses qui, excités par le pape, avaient servi à cette révolution, reçoivent de lui, au lieu d'argent, le titre de défenseurs du S[t] Siége.

Maximilien continue cependant la guerre contre les Vénitiens ; mais ces riches républicains se défendent, & réparent chaque jour leurs premières pertes.

Le pape & l'empereur négocient sans cesse. C'est cette année que *Maximilien* fait proposer à *Jules II* de l'accepter pour son coadjuteur dans le pontificat. Il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'autorité impériale en Italie. C'est dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs romains. Sa qualité laïque n'était point une exclusion au pontificat. L'exemple récent d'*Amédée de Savoie* le justifiait. Le pape s'étant moqué de la proposition de la coadjutorerie, *Maximilien* songe à lui succéder ; il gagne quelques cardinaux ; il veut emprunter de l'argent pour acheter le reste des voix à la mort de *Jules*, qu'il croit prochaine. Sa fameuse lettre à l'archiduchesse *Marguerite* sa fille en est un témoignage subsistant encore en original.

L'investiture du duché de Milan, qui trois ans auparavant avait coûté cent soixante mille écus d'or à *Louis XII*, est donnée à *Maximilien Sforze* à plus bas prix, au fils de ce *Louis le Maure* que *Louis XII* avait retenu dans une

prifon fi rude, mais fi jufte. Les mêmes fuiffes, qui avaient trahi *Louis le Maure* pour *Louis XII*, ramènent le fils en triomphe dans Milan.

Jules II meurt après avoir fondé la véritable grandeur des papes, la temporelle; car pour l'autre elle diminuait tous les jours. Cette grandeur temporelle pouvait faire l'équilibre de l'Italie, & ne l'a pas fait. La faibleffe d'un gouvernement facerdotal, & le népotifme en ont été la caufe.

Guerre entre le Danemarck & les villes anféatiques, 1513. Lubeck, Dantzick, Vifmar, Riga. En voilà plus d'un exemple; on n'en verrait pas aujourd'hui. Les villes ont perdu; les princes ont gagné dans prefque toute l'Europe: tant la vraie liberté eft difficile à conferver.

Léon X moins guerrier que *Jules II*, non moins entreprenant & plus artificieux fans être plus habile, forme une ligue contre *Louis XII* avec l'empereur, le roi d'Angleterre *Henri VIII* & le vieux *Ferdinand d'Arragon*. Cette ligue eft conclue à Malines le 5 avril par les foins de cette même *Marguerite d'Autriche*, gouvernante des Pays-Bas, qui avait fait la ligue de Cambrai.

L'empereur doit s'emparer de la Bourgogne, le pape de la Provence, le roi d'Angleterre de la Normandie, le roi d'Arragon de la Guienne. Il venait d'ufurper la Navarre fur *Jean d'Albret* avec une bulle du pape fecondée d'une armée. Ainfi les papes toujours faibles donnaient les royaumes au plus fort; ainfi la rapacité fe fervit toujours des mains de la religion.

Alors *Louis XII* s'unit à ces mêmes Vénitiens qu'il avait perdus avec tant d'imprudence. La ligue du pape fe diffipe prefque auffitôt que formée. *Maximilien* tire feulement de l'argent de *Henri VIII*: c'était tout ce qu'il voulait. Que

de faibleſſe, que de tromperies, que de cruautés, que d'inconſtance, que de rapacité dans preſque toutes ces grandes affaires !

Louis XII fait une vaine tentative pour reprendre le Milanais. *La Trimouille* y marche avec peu de forces. Il eſt défait à Novarre par les Suiſſes. On craignait alors que les Suiſſes ne priſſent le Milanais pour eux-mêmes. Milan, Gènes ſont perdues pour la France auſſi-bien que Naples.

Les Vénitiens, qui avaient eu dans *Louis XII* un ennemi ſi mal-aviſé & ſi terrible, n'ont plus en lui qu'un allié inutile. Les Eſpagnols de Naples ſe déclarent contr'eux. Ils battent leur fameux général *l'Alviano* comme *Louis XII* l'avait battu.

De tous les princes qui ont ſigné la ligue de Malines contre la France, *Henri VIII d'Angleterre* eſt le ſeul qui tienne ſa parole. Il s'embarque avec les préparatifs & l'eſpérance des *Edouard III* & des *Henri V. Maximilien*, qui avait promis une armée, ſuit le roi d'Angleterre en volontaire, & *Henri VIII* donne une ſolde de cent écus par jour au ſucceſſeur des céſars, qui avait voulu être pape. Il aſſiſte à une victoire que remporte *Henri* à la nouvelle journée de Guinegaſte, nommée la journée *des éperons*, dans le même lieu où lui-même avait gagné une bataille dans ſa jeuneſſe.

Maximilien ſe fait donner enſuite une ſomme plus conſidérable : il reçoit deux cents mille écus pour faire en effet la guerre.

La France, ainſi attaquée par un jeune roi riche & puiſſant, était en grand danger après la perte de ſes tréſors & de ſes hommes en Italie.

Maximilien emploie du moins une partie de l'argent

de *Henri* à faire attaquer la Bourgogne par les Suisses. *Ulric* duc de Virtemberg y amène de la cavalerie allemande. Dijon est assiégé. *Louis XII* allait encore perdre la Bourgogne après le Milanais, & toujours par la main des Suisses, que *la Trimouille* ne put éloigner qu'en leur promettant quatre cents mille écus au nom du roi son maître. Quelles sont donc les vicissitudes du monde, & que ne doit-on pas espérer & craindre, puisqu'on voit les Suisses, encore fumans de tant de sang répandu pour soutenir leur liberté contre la maison d'Autriche, s'armer en faveur de cette maison, & qu'on verra les Hollandais agir de même !

Maximilien, secondé des Espagnols, entretient toujours 1514. un reste de guerre contre les Vénitiens. C'est tout ce qui reste alors de la ligue de Cambrai ; elle avait changé de principe & d'objet. Les Français avaient été d'abord les héros de cette ligue, & en furent enfin les victimes.

Louis XII chassé d'Italie, menacé par *Ferdinand d'Arragon*, battu & rançonné par les Suisses, vaincu par *Henri VIII d'Angleterre* qui fesait revivre les droits de ses ancêtres sur la France, n'a d'autre ressource que d'accepter *Marie* sœur de *Henri VIII* pour sa seconde femme.

Cette *Marie* avait été promise à *Charles de Luxembourg*. C'était le sort de la maison de France d'enlever toutes les femmes promises à la maison d'Autriche.

Le grand but de *Maximilien* est toujours d'établir 1515. sa maison. Il conclut le mariage de *Louis*, prince de Hongrie & de Bohème, avec sa petite-fille *Marie d'Autriche* ; & celui de la princesse *Anne de Hongrie* avec l'un

de ſes deux petits-fils *Charles* ou *Ferdinand*, qui furent depuis empereurs l'un après l'autre.

C'eſt le premier contrat par lequel une fille ait été promiſe à un mari ou à un autre au choix des parens. *Maximilien* n'oublie pas dans ce contrat que ſa maiſon doit hériter de la Hongrie, ſelon les anciennes conventions avec la maiſon de Hongrie & de Bohème. Cependant ces deux royaumes étaient toujours électifs ; ce qui ne s'accorde avec ces conventions que parce qu'on eſpère que les ſuffrages de la nation ſeconderont la puiſſance autrichienne.

Charles, déclaré majeur à l'âge de quinze ans commencés, rend hommage au roi de France *François I*, pour la Flandre, l'Artois & le Charolais. *Henri de Naſſau* prête ſerment au nom de *Charles*.

Nouveau mariage propoſé encore à l'archiduc *Charles*. *François I* lui promet madame *Renée* ſa belle-ſœur. Mais cette apparence d'union couvrait une éternelle diſcorde.

Le duché de Milan eſt encore l'objet de l'ambition de *François I* comme de *Louis XII*. Il commence, ainſi que ſon prédéceſſeur, par une alliance avec les Vénitiens & par des victoires.

Il prend après la bataille de Marignan tout le Milanais en une ſeule campagne. *Maximilien Sforze* va vivre obſcurément en France avec une penſion de trente mille écus. *François I* force le pape *Léon X* à lui céder Parme & Plaiſance ; il lui fait promettre de rendre Modène, Reggio au duc de Ferrare ; il fait la paix avec les Suiſſes qu'il a vaincus, & devient ainſi en une ſeule campagne l'arbitre de toute l'Italie. C'eſt ainſi que les Français commencent toujours.

Ferdinand le catholique roi d'Arragon, grand-père de *Charles-Quint*, meurt le 23 janvier, après avoir préparé la grandeur de son petit-fils qu'il n'aimait pas.

Les succès de *François I* raniment *Maximilien*. Il lève des troupes dans l'Allemagne avec l'argent que *Ferdinand d'Arragon* lui a envoyé avant de mourir; car jamais les Etats de l'Empire ne lui en fournissent pour ces querelles d'Italie. Alors *Léon X* rompt les traités qu'il a fait par force avec *François I*, ne tient aucune de ses paroles, ne rend à ce roi ni Modène, ni Reggio, ni Parme, ni Plaisance ; tant les papes avaient toujours à cœur ce grand dessein d'éloigner les étrangers de l'Italie, de les détruire tous les uns par les autres, & d'acquérir par-là un droit sur la liberté italique dont ils auraient été les vengeurs ; grand dessein digne de l'ancienne Rome, que la nouvelle ne pouvait accomplir.

L'empereur *Maximilien* descend par le Trentin, assiège Milan avec quinze mille suisses; mais ce prince qui prenait toujours de l'argent, & qui en manquait toujours, n'en ayant pas pour payer les Suisses, ils se mutinent. L'empereur craint d'être arrêté par eux, & s'enfuit. Voilà donc à quoi aboutit la fameuse ligue de Cambrai, à dépouiller *Louis XII*, & à faire enfuir l'empereur, de crainte d'être mis en prison par ses mercenaires.

Il propose au roi d'Angleterre *Henri VIII* de lui céder l'Empire & le duché de Milan, dans le dessein seulement d'en obtenir quelque argent. On ne pourrait croire une telle démarche, si le fait n'était attesté par une lettre de *Henri VIII*.

Autre mariage encore stipulé avec l'archiduc *Charles*, devenu roi d'Espagne. Jamais prince ne fut promis à

tant de femmes avant d'en avoir une. *François I* lui donne ſa fille madame *Louiſe* âgée d'un an.

Ce mariage, qui ne réuſſit pas mieux que les autres, eſt ſtipulé dans le traité de Noyon. Ce traité portait que *Charles* rendrait juſtice à la maiſon de Navarre dépouillée par *Ferdinand le catholique*, & qu'il engagerait l'empereur ſon grand-père à faire la paix avec les Vénitiens. Ce traité n'eut pas plus d'exécution que le mariage, quoiqu'il dût en revenir à l'empereur deux cents mille ducats que les Vénitiens devaient lui compter. *François I* devait auſſi donner à *Charles* cent mille écus par an, juſqu'à ce qu'il fût en pleine poſſeſſion du royaume d'Eſpagne. Rien n'eſt plus petit ni plus bizarre. Il ſemble qu'on voie des joueurs qui cherchent à ſe tromper.

Immédiatement après ce traité, l'empereur en fait un autre avec *Charles* ſon petit-fils & le roi d'Angleterre contre la France.

1517. *Charles* paſſe en Eſpagne. Il eſt reconnu roi de Caſtille conjointement avec *Jeanne* ſa mère.

1518. Le pape *Léon X* avait deux grands projets ; celui d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais ſous le ſultan *Selim II* vainqueur de l'Egypte ; l'autre était d'embellir Rome, & d'achever cette baſilique de St Pierre commencée par *Jules II*, & devenue en effet le plus beau monument d'architecture qu'aient jamais élevé les hommes.

Il crut qu'il lui ferait permis de tirer de l'argent de la chrétienté par la vente des indulgences. Ces indulgences étaient originairement des exemptions d'impôts,

accordées

accordées par les empereurs ou par les gouverneurs aux campagnes maltraitées.

Les papes & quelques évêques mêmes avaient appliqué aux choses divines ces indulgences temporelles, mais d'une manière toute contraire. Les indulgences des empereurs étaient des libéralités au peuple, & celles des papes étaient un impôt sur le peuple; surtout depuis que la créance du purgatoire était généralement établie, & que le vulgaire, qui fait en tout pays au moins dix-huit parties sur vingt, croyait qu'on pouvait racheter des siècles de supplice avec un morceau de papier acheté à vil prix. Une pareille vente publique est aujourd'hui un de ces ridicules qui ne tomberaient pas dans la tête la moins sensée; mais alors on n'en était pas plus surpris qu'on ne l'est dans l'Orient de voir des bonzes & des talapoins vendre pour une obole la rémission de tous les péchés.

Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences; on les affermait comme des droits d'entrée & de sortie. La plupart de ces comptoirs se tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le distributeur, chacun y gagnait. Jusque-là tout fut paisible. En Allemagne les augustins, qui avaient été long-temps en possession de prendre cette marotte à ferme, furent jaloux des dominicains auxquels elle fut donnée; & voici la première étincelle qui embrasa l'Europe.

Le fils d'un forgeron né à Islèbe fut celui par qui commença la révolution. C'était *Martin Luther*, moine augustin que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins & les dominicains; mais bientôt *Luther*, après avoir décrié les

indulgences, examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe, surnommé le *sage*, celui-là même qui, après la mort de *Maximilien*, eut le courage de refuser l'Empire, protégea *Luther* ouvertement.

Ce moine n'avait pas encore de doctrine ferme & arrêtée. Mais qui jamais en a eu ? Il se contenta dans ces commencemens de dire » qu'il fallait communier » avec du pain ordinaire & du vin; que le péché demeu- » rait dans un enfant après le baptême; que la confes- » sion auriculaire était assez inutile; que les papes & » les conciles ne peuvent faire des articles de foi; » qu'on ne peut prouver le purgatoire par les livres » canoniques; que les vœux monastiques étaient un » abus; qu'enfin tous les princes devaient se réunir » pour abolir les moines mendians ».

Fréderic duc & électeur de Saxe était, comme on l'a dit, le protecteur de *Luther* & de sa doctrine. Ce prince avait, dit-on, assez de religion pour être chrétien, assez de raison pour voir les abus, beaucoup d'envie de les réformer, & beaucoup plus peut-être encore d'entrer en partage des biens immenses que le clergé possédait dans la Saxe. Il ne se doutait pas alors qu'il travaillait pour ses ennemis, & que le riche archevêché de Magdebourg serait le partage de la maison de Brandebourg déjà sa rivale.

1519. Pendant que *Luther*, cité à la diète d'Ausbourg, se retire après y avoir comparu; qu'il en appelle au futur concile, & qu'il prépare sans le savoir la plus grande

révolution qui se soit faite en Europe dans la religion depuis l'extinction du paganisme, l'empereur *Maximilien*, déjà oublié, meurt d'un excès de melon à Insprusk, le 12 janvier.

INTERREGNE JUSQU'AU 1ᵉʳ OCTOBRE 1520.

Les électeurs de Saxe & du Palatinat gouvernent conjointement l'Empire jusqu'au jour où le futur élu sera couronné.

Le roi de France *François I*, & le roi d'Espagne *Charles d'Autriche* briguent la couronne impériale. L'un & l'autre pouvaient faire revivre quelque ombre de l'empire romain. Le voisinage des Turcs, devenu si redoutable, mettait les électeurs dans la nécessité dangereuse de choisir un empereur puissant. Il importait à la chrétienté que *François* ou *Charles* fût élu : mais il importait au pape *Léon X* que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être son maître. Le pape avait à craindre également dans ce temps-là *Charles*, *François*, le grand-turc & *Luther*.

Léon X traverse, autant qu'il le peut, les deux concurrens. Sept grands princes doivent donner cette première place de l'Europe dans le temps le plus critique; & cependant on achète des voix.

Parmi ces intrigues, & dans cet interrègne, les lois de l'Allemagne anciennes & nouvelles ne sont pas sans vigueur. Les Allemands donnent une grande leçon aux princes de ne pas abuser de leur pouvoir. La ligue de Suabe se rend recommandable en fesant la guerre au duc *Ulric* de Virtemberg, qui maltraitait ses vassaux.

Cette ligue de Suabe est la véritable ligue du bien

public. Elle réduit le duc à fuir de son Etat ; mais ensuite elle vend cet Etat à vil prix à *Charles d'Autriche*. Tout se fait donc pour de l'argent ! Comment *Charles* prêt de parvenir à l'Empire, dépouillait-il ainsi une maison, & achetait-il pour très-peu de chose le bien d'un autre ?

Léon X veut gouverner despotiquement la Toscane.

Les électeurs s'assemblent à Francfort. Est-il bien vrai qu'ils offrirent la couronne impériale à *Frédéric* surnommé *le sage*, électeur de Saxe, ce grand protecteur de *Luther* ? fut-il solemnellement élu ? non. En quoi consiste donc son refus ? en ce que sa réputation le fesait nommer par la voix publique, qu'il donna sa voix à *Charles*, & que sa recommandation entraîna enfin les suffrages.

Charles - Quint est élu d'une commune voix le 28 juin 1519.

CHARLES-QUINT,

QUARANTE-UNIEME EMPEREUR.

CETTE année est celle de la première capitulation dressée pour les empereurs. On se contentait auparavant du serment qu'ils fesaient à leur sacre. Un serment vague d'être juste ouvre la porte à l'injustice. Il fallait une digue plus forte contre l'abus de l'autorité d'un prince si puissant par lui-même.

Par ce contrat véritable du chef avec les membres, l'empereur promet que, s'il a quelque domaine qu'il ne possède pas à bon titre, il le restituera à la première sommation des électeurs. C'est promettre beaucoup.

Des auteurs confidérables prétendent qu'on lui fit jurer auffi de réfider toujours dans l'Allemagne : mais la capitulation porte expreffément qu'*il y réfidera autant qu'il fera poffible.* Exiger une chofe injufte eût fourni un trop beau prétexte de ne pas exécuter ce qui était jufte.

Le jour de l'élection de *Charles-Quint* eft marqué par un combat entre un évêque de Hildesheim & un duc de Brunfvick dans le duché de Lunebourg. Ils fe difputaient un fief; & malgré l'établiffement des auftrègues, de la chambre impériale & du confeil aulique, malgré l'autorité des deux vicaires de l'Empire, on voyait tous les jours princes, évêques, barons donner des combats fanglans pour le moindre procès. Il y avait quelques lois : mais le pouvoir coactif, qui eft la première des lois, manquait à l'Allemagne.

L'électeur palatin porte en Efpagne à *Charles* la nouvelle de fon élection. Les grands d'Efpagne fe difaient alors égaux aux électeurs ; les pairs de France à plus forte raifon ; & les cardinaux prenaient le pas fur eux tous.

L'Efpagne craint d'être province de l'Empire. *Charles* eft obligé de déclarer l'Efpagne indépendante. Il va en Allemagne, mais il paffe auparavant en Angleterre pour fe lier déjà avec *Henri VIII* contre *François I.* Il eft couronné à Aix-la-Chapelle le 23 octobre 1520.

Au temps de cet avénement de *Charles-Quint* à l'Empire, l'Europe prend infenfiblement une face nouvelle. La puiffance ottomane s'affermit fur des fondemens inébranlables dans Conftantinople. 1520.

L'empereur, roi des deux Siciles & d'Efpagne, parait

fait pour oppofer une digue aux Turcs. Les Vénitiens craignaient à la fois le fultan & l'empereur.

Le pape *Léon X* eft maître d'un petit Etat, & fent déjà que la moitié de l'Europe va échapper à fon autorité fpirituelle. Car dès l'an 1520, depuis le fond du Nord jufqu'à la France, les efprits étaient foulevés & contre les abus de l'Eglife romaine & contre fes lois.

François I roi de France, plus brave chevalier que grand prince, avait plutôt l'envie que le pouvoir d'abaiffer *Charles-Quint*. Comment eût-il pu à armes & à prudence égales l'emporter fur un empereur, roi d'Efpagne & de Naples, fouverain des Pays-Bas, dont les frontières allaient jufqu'aux portes d'Amiens, & qui commençait à recevoir déjà dans fes ports d'Efpagne les tréfors d'un nouveau monde ?

Henri VIII roi d'Angleterre prétendait d'abord tenir la balance entre *Charles-Quint* & *François I*. Grand exemple de ce que pouvait le courage anglais foutenu déjà des richeffes du commerce.

On peut obferver dans ce tableau de l'Europe que *Henri VIII*, l'un des principaux perfonnages, était un des plus grands fléaux qu'ait éprouvé la terre : defpotique avec brutalité, furieux dans fa colère, barbare dans fes amours, meurtrier de fes femmes, tyran capricieux dans l'Etat & dans la religion. Cependant il mourut dans fon lit ; & *Marie Stuart* qui n'avait qu'une faibleffe criminelle, & *Charles I* qui n'eut à fe reprocher que fa bonté, font morts fur l'échafaud.

Un roi plus méchant encore que *Henri VIII*, c'eft *Chriftiern II*, naguère réuniffant fous fon pouvoir le Danemarck, la Norvège & la Suède, monftre toujours fouillé de fang, furnommé le *Néron* du Nord, puni

à la fin de tous ses crimes, quoique beau-frère de *Charles-Quint*, détrôné & mort en prison dans une vieillesse abhorrée & méprisée.

Voilà à peu près les principaux princes chrétiens qui figuraient en Europe quand *Charles-Quint* prit les rênes de l'Empire.

L'Italie fut plus brillante alors par les beaux arts qu'elle ne l'a jamais été: mais jamais on ne la vit plus loin du grand but que s'était proposé *Jules II*, *di cacciare i barbari d'Italia.*

Les puissances de l'Europe étaient presque toujours en guerre; mais heureusement pour les peuples, les petites armées qu'on levait pour un temps retournaient ensuite cultiver les campagnes; & au milieu des guerres les plus acharnées, il n'y avait pas dans l'Europe la cinquième partie des soldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaissait point cet effort continuel & funeste qui consume toute la substance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreuses toujours subsistantes, qui en temps de paix ne peuvent être employées que contre les peuples, & qui un jour pourront être funestes à leurs maîtres.

La gendarmerie fesait toujours la principale force des armées chrétiennes, les fantassins étaient méprisés; c'est pourquoi les Allemands les appelaient *Lands-Knechte*, valets de terre. La milice des janissaires était la seule infanterie redoutable.

Les rois de France se servaient presque toujours d'une infanterie étrangère; les Suisses ne fesaient encore usage de leur liberté que pour vendre leur sang; & d'ordinaire celui qui avait le plus de suisses dans son armée se croyait

sûr de la victoire. Ils eurent au moins cette réputation jusqu'à la bataille de Marignan, que *François I* gagna contr'eux avec sa gendarmerie, quand il voulut pour la première fois descendre en Italie.

L'art de la guerre fut plus approfondi sous *Charles-Quint* qu'il ne l'avait été encore. Ses grands succès, le progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par l'Océan, la conquête du Mexique & du Pérou rendent ce siècle éternellement mémorable.

1521. Diète de Vorms, fameuse par le rétablissement de la chambre impériale qui ne subsistait plus que de nom.

Charles-Quint établit deux vicaires, non pas de l'Empire, mais de l'empereur. Les vicaires nés de l'Empire sont Saxe & Palatin; & leurs arrêts sont irrévocables. Les vicaires de l'empereur sont des régens qui rendent compte au souverain. Ces régens furent son frère *Ferdinand*, auquel il avait cédé ses Etats d'Autriche, le comte palatin & vingt-deux assesseurs.

Cette diète ordonne que les ducs de Brunsvick & de Lunebourg, d'un côté, & les évêques d'Hildesheim & de Minden de l'autre, qui se fesaient la guerre, comparaîtront : ils méprisent cet arrêt; on les met au ban de l'Empire, & ils méprisent ce ban. La guerre continue entr'eux. La puissance de *Charles-Quint* n'est pas encore assez grande pour donner de la force aux lois. Deux évêques armés & rebelles n'indisposent pas médiocrement les esprits contre l'Eglise, & contre les biens de l'Eglise.

Luther vient à cette diète avec un sauf-conduit de l'empereur; il ne craignait pas le sort de *Jean Hus* : les prêtres n'étaient pas les plus forts à la diète. On confère

avec lui sans trop s'entendre ; on ne convient de rien ; on le laisse paisiblement retourner en Saxe détruire la religion romaine. Le 6 mai l'empereur donne un édit contre *Luther* absent, & ordonne, sous peine de désobéissance, à tout prince & Etat de l'Empire d'emprisonner *Luther* & ses adhérens. Cet ordre était contre le duc de Saxe. On savait bien qu'il n'obéirait pas : mais l'empereur, qui s'unissait avec le pape *Léon X* contre *François I*, voulait paraître catholique.

Il veut dans cette diète faire conclure une alliance entre l'Empire & le roi de Danemarck *Christiern II* son beau-frère, & lui assurer des secours. Il règne toujours dans les grandes assemblées un sentiment d'horreur pour la tyrannie : le cri de la nature s'y fait entendre, & l'enthousiasme de la vertu se communique. Toute la diète s'éleva contre un scélérat, teint du sang de quatre-vingt-quatorze sénateurs massacrés à ses yeux par des bourreaux dans Stockholm livrée au pillage. On prétend que *Charles-Quint* voulait s'assurer les trois couronnes du Nord en secourant son indigne beau-frère.

La même année le pape *Léon X*, plus intrigant peut-être que politique, & qui, se trouvant entre *François I* & *Charles-Quint*, ne pouvait guère être qu'intrigant, fait presque à la fois un traité avec l'un & avec l'autre ; le premier en 1520 avec *François I*, auquel il promet le royaume de Naples en se réservant Gayette, & cela en vertu de cette loi chimérique que jamais un roi de Naples ne peut être empereur. Le second en 1521 avec *Charles-Quint*, pour chasser les Français de l'Italie & pour donner le Milanais à *François Sforze*, fils puîné de *Louis le Maure*, & surtout pour donner au St Siége Ferrare qu'on voulait toujours ôter à la maison d'*Este*.

Première hostilité qui met aux mains l'Empire & la France. Le duc de *Bouillon la Marck*, souverain du château de Bouillon, déclare solemnellement la guerre par un héraut à *Charles-Quint*, & ravage le Luxembourg. On sent bien qu'il agissait pour *François I*, qui le désavouait en public.

Charles, uni avec *Henri VIII* & *Léon X*, fait la guerre à *François I* du côté de la Picardie, & vers le Milanais; elle avait déjà commencé en Espagne dès 1520; mais l'Espagne n'est qu'un accessoire à ces annales de l'Empire.

Lautrec gouverneur du Milanais pour le roi de France, général malheureux parce qu'il était fier & imprudent, est chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance par *Prosper Colonne*.

Léon X meurt le 2 décembre. *George* marquis de Malaspina, attaché à la France, soupçonné d'avoir empoisonné le pape, est arrêté, & se justifie d'un crime qu'il est difficile de prouver.

Ce pape avait douze mille suisses à son service.

Le cardinal *Volsey* tyran de *Henri VIII*, qui était le tyran de l'Angleterre, veut être pape. *Charles-Quint* le joue, & manifeste son pouvoir en fesant pape son précepteur *Adrien Florent*, natif d'Utrecht, alors régent en Espagne.

Adrien est élu le 9 janvier. Il garde son nom, malgré la coutume établie dès l'onzième siècle. L'empereur gouverne absolument le pontificat.

L'ancienne ligue des villes de Suabe est confirmée à Ulm pour onze ans. L'empereur pouvait la craindre; mais il voulait plaire aux Allemands.

Charles va encore en Angleterre, reçoit à Windsor l'ordre de la jarretière; il promet d'épouser sa cousine *Marie* fille de sa tante *Catherine d'Arragon* & de *Henri VIII*, que son fils *Philippe* épousa depuis. Il se soumet par une clause étonnante à payer cinq cents mille écus s'il n'épouse pas cette princesse. C'est la cinquième fois qu'il est promis sans être marié. Il partage la France en idée avec *Henri VIII*, qui compte alors faire revivre les prétentions de ses aïeux sur ce royaume. 1522.

L'empereur emprunte de l'argent du roi d'Angleterre. Voilà l'explication de cette énigme du dédit de cinq cents mille écus. Cet argent prêté aurait servi un jour de dot. Et ce dédit singulier est exigé de *Henri VIII* comme une espèce de caution.

L'empereur donne au cardinal-ministre *Volsey* des pensions qui ne le dédommagent pas de la tiare.

Pourquoi le plus puissant empereur qu'on ait vu depuis *Charlemagne* est-il obligé d'aller demander de l'argent à *Henri VIII* comme *Maximilien*? il fesait la guerre vers les Pyrenées, vers la Picardie, en Italie tout à la fois; l'Allemagne ne lui fournissait rien; l'Espagne peu de chose: les mines du Mexique ne fesaient pas encore un produit réglé; les dépenses de son couronnement & des premiers établissemens en tout genre furent immenses.

Charles-Quint est heureux par-tout. Il ne reste à *François I* dans le Milanais que Crémone & Lodi. Gènes, qu'il tenait encore, lui est enlevée par les impériaux. L'empereur permet que *François Sforze*, dernier prince de cette race, entre dans Milan.

Mais pendant ce temps-là même la puissance ottomane menace l'Allemagne. Les Turcs sont en Hongrie. *Soliman*, aussi redoutable que *Sélim* & *Mahomet II*, prend Belgrade;

& de là il va au siége de Rhodes, qui capitule après un siége de trois mois.

Cette année est féconde en grands événemens. Les états du Danemarck déposent solemnellement le tyran *Christiern*, comme on juge un coupable ; & en se bornant à le déposer, on lui fait grâce.

Gustave Vasa proscrit en Suède la religion catholique. Tout le Nord jusqu'au Veser est prêt de suivre cet exemple.

1523. Pendant que la guerre de controverse menace l'Allemagne d'une révolution, & que *Soliman* menace l'Europe chrétienne, les querelles de *Charles-Quint* & de *François I* font les malheurs de l'Italie & de la France.

Charles & *Henri VIII*, pour accabler *François I*, gagnent le connétable de *Bourbon* qui, plus rempli d'ambition & de vengeance que d'amour pour la patrie, s'engage à attaquer le milieu de la France, tandis que ses ennemis pénètreront par ses frontières. On lui promet *Eléonore* sœur de *Charles-Quint*, veuve du roi de Portugal, & ce qui est plus essentiel, la Provence avec d'autres terres qu'on érigera en royaume.

Pour porter le dernier coup à la France, l'empereur se ligue encore avec les Vénitiens, le pape *Adrien* & les Florentins. Le duc *François Sforze* reste possesseur du Milanais, dont *François I* est dépouillé: mais l'empereur ne reconnaît point encore *Sforze* pour duc de Milan, & il diffère à se décider sur cette province dont il sera toujours maître quand les Français n'y seront plus.

Les troupes impériales entrent dans la Champagne; le connétable de *Bourbon*, dont les desseins sont découverts, fuit & va commander pour l'empereur en Italie.

Au milieu de ces grands troubles, une petite guerre s'élève entre l'électeur de Trèves & la nobleſſe d'Alſace, comme un petit tourbillon qui s'agite dans un grand. *Charles-Quint* eſt trop occupé de ſes vaſtes deſſeins & de la multitude de ſes intérêts, pour penſer à pacifier ces querelles paſſagères.

Clément VII ſuccède à *Adrien* le 29 novembre; il était de la maiſon de *Médicis*. Son pontificat eſt éternellement remarquable par ſes malheureuſes intrigues & par ſa faibleſſe, qui cauſèrent depuis le pillage de Rome que ſaccagea l'armée de *Charles-Quint*, par la perte de la liberté des Florentins, & par l'irrévocable défection de l'Angleterre arrachée à l'Égliſe romaine.

Clément VII commence par envoyer à la diète de Nuremberg un légat pour armer l'Allemagne contre *Soliman*, & pour répondre à un écrit intitulé: *les cent griefs contre la cour de Rome*. Il ne réuſſit ni à l'un ni à l'autre. 1524.

Il n'était pas extraordinaire qu'*Adrien* précepteur & depuis miniſtre de *Charles-Quint*, né avec le génie d'un ſubalterne, fût entré dans la ligue qui devait rendre l'empereur maître abſolu de l'Italie, & bientôt de l'Europe. *Clément VII* eut d'abord le courage de ſe détacher de cette ligue, eſpérant tenir la balance égale.

Il y avait alors un homme de ſa famille qui était véritablement un grand-homme, c'eſt *Jean de Médicis* général de *Charles-Quint*. Il commandait pour l'empereur en Italie avec le connétable de *Bourbon*; c'eſt lui qui acheva de chaſſer cette année les Français de la petite partie du Milanais qu'ils occupaient encore, qui battit *Bonnivet* à Biagraſſe, où fut tué le chevalier *Bayard*, très-renommé en France.

Le marquis de *Pescara* que les Français appellent *Pescaire*, digne émule de ce *Jean de Médicis*, marche en Provence avec le duc de *Bourbon*. Celui-ci veut assiéger Marseille malgré *Pescara*, & l'entreprise échoue, mais la Provence est ravagée.

François I a le temps d'assembler une armée; il poursuit les impériaux qui se retirent; il passe les Alpes. Il rentre pour son malheur dans ce duché de Milan pris & perdu tant de fois. La maison de Savoie n'était pas encore assez puissante pour fermer le passage aux armées de France.

Alors l'ancienne politique des papes se déploie, & la crainte qu'inspire un empereur trop puissant lie *Clément VII* avec *François I*: il veut lui donner le royaume de Naples. *François* y fait marcher un gros détachement de son armée. Par-là il s'affaiblit en divisant ses forces, & prépare ses malheurs & ceux de Rome.

1525. Le roi de France assiège Pavie. Le comte de *Lanoy* vice-roi de Naples, *Pescara* & *Bourbon* veulent faire lever le siége, en s'ouvrant un passage par le parc de Mirabel, où *François I* était posté. La seule artillerie française met les impériaux en déroute. Le roi de France n'avait qu'à ne rien faire, & ils étaient vaincus. Il veut les poursuivre, & il est battu entièrement. Les suisses, qui fesaient la force de son infanterie, s'enfuient & l'abandonnent; & il ne reconnaît la faute de n'avoir eu qu'une infanterie mercenaire, & d'avoir trop écouté son courage, que lorsqu'il tombe captif entre les mains des impériaux & de ce *Bourbon* qu'il avait outragé, & qu'il avait forcé à être rebelle.

Charles-Quint, qui était alors à Madrid, apprend l'excès de son bonheur, & dissimule celui de sa joie. On

lui envoie son prisonnier. Il semblait alors le maître de l'Europe. Il l'eût été en effet, si, au lieu de rester à Madrid, il eût suivi sa fortune à la tête de cinquante mille hommes: mais ses succès lui firent des ennemis d'autant plus aisément que lui, qui passait pour le plus actif des princes, ne profita pas de ces succès.

Le cardinal *Volsey* mécontent de l'empereur, au lieu de porter *Henri VIII* qu'il gouvernait à entrer dans la France abandonnée, & à la conquérir, porte son maître à se déclarer contre *Charles-Quint*, & à tenir cette balance qui échappait aux faibles mains de *Clément VII*.

Bourbon que *Charles* flattait de l'espérance d'un royaume composé de la Provence, du Dauphiné & des terres de ce connétable, n'est que gouverneur du Milanais.

Il faut croire que *Charles-Quint* avait de grandes affaires secrètes en Espagne, puisque dans ce moment critique il ne venait ni vers la France où il pouvait entrer, ni dans l'Italie qu'il pouvait subjuguer, ni dans l'Allemagne que les nouveaux dogmes & l'amour de l'indépendance remplissaient de troubles.

Les différens sectaires savaient bien ce qu'ils ne voulaient pas croire; mais ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient croire. Tous s'accordaient à s'élever contre les abus de la cour & de l'Eglise romaine : tous introduisaient d'autres abus. *Mélanchton* s'oppose à *Luther* sur quelques articles.

Storck, né en Silésie, va plus loin que *Luther*. Il est le fondateur de la secte des anabaptistes; *Muncer* en est l'apôtre; tous deux prêchent les armes à la main. *Luther* avait commencé par mettre dans son parti les princes; *Muncer* met dans le sien les habitans de la campagne. Il les flatte & les anime par cette idée d'égalité, loi primitive de la nature, que la force & les conventions

ont détruite. Les premières fureurs des payſans éclatent dans la Suabe, où ils étaient plus eſclaves qu'ailleurs. *Muncer* paſſe en Thuringe. Il s'y rend maître de Mulhauſen en prêchant l'égalité, & fait porter à ſes pieds l'argent des habitans en prêchant le déſintéreſſement. Tous les payſans ſe ſoulèvent en Suabe, en Franconie, dans une partie de la Thuringe, dans le Palatinat, dans l'Alſace.

A la vérité ces eſpèces de ſauvages firent un manifeſte que *Licurgue* aurait ſigné. Ils demandaient *qu'on ne levât ſur eux que les dixmes des blés, & qu'elles fuſſent employées à ſoulager les pauvres; que la chaſſe & la pêche leur fuſſent permiſes; qu'ils euſſent du bois pour ſe bâtir des cabanes & pour ſe garantir au froid; qu'on modérât leurs corvées.* Ils réclamaient les droits du genre-humain : mais ils les ſoutinrent en bêtes féroces. Ils maſſacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent. Une fille naturelle de l'empereur *Maximilien* eſt égorgée.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'à l'exemple de ces anciens eſclaves révoltés qui, ſe ſentant incapables de gouverner, choiſirent, dit-on, autrefois pour leur roi le ſeul maître qui avait échappé au carnage, ces payſans mirent à leur tête un gentilhomme. Ils s'emparent de Heilbron, de Spire, de Vurtzbourg, de tous les pays entre ces villes.

Muncer & *Storck* conduiſent l'armée en qualité de prophètes. Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe leur livre une ſanglante bataille près de Franchuſen dans le comté de Mansfeld. En vain les deux prophètes entonnent des cantiques au nom du Seigneur. Ces fanatiques ſont entièrement défaits. *Muncer*, pris après la bataille, eſt condamné à perdre la tête. Il abjura ſa ſecte avant de mourir. Il n'avait point été enthouſiaſte; il avait conduit ceux qui

l'étaient.

l'étaient. Mais son disciple *Fiffer*, condamné comme lui, mourut persuadé. *Storck* retourne prêcher en Silésie, & envoie des disciples en Pologne. L'empereur cependant négociait tranquillement avec le roi de France son prisonnier à Madrid.

Principaux articles du traité dont *Charles-Quint* impose les lois à *François I.* 1526.

Le roi de France cède à l'empereur le duché de Bourgogne & le comté de Charolais ; il renonce au droit de souveraineté sur l'Artois & sur la Flandre. Il lui laisse Arras, Tournai, Mortagne, St Amand, Lille, Douai, Orchies, Hesdin. Il se désiste de tous ses droits sur les deux Siciles, sur le Milanais, sur le comté d'Asti, sur Gènes. Il promet de ne jamais protéger ni le duc de Gueldre qui se soutenait toujours contre cet empereur si puissant, ni le duc de Virtemberg qui revendiquait son duché vendu à la maison d'Autriche; il promet de faire renoncer les héritiers de la Navarre à leur droit sur ce royaume ; il signe une ligue défensive & même offensive avec son vainqueur qui lui ravit tant d'Etats; il s'engage à épouser *Eléonore* sa sœur.

Il est forcé à recevoir le duc de Bourbon en grâce, à lui rendre tous ses biens, à le dédommager lui & tous ceux qui ont pris son parti.

Ce n'était pas tout. Les deux fils aînés du roi doivent être livrés en otage jusqu'à l'accomplissement du traité ; il est signé le 14 janvier.

Pendant que le roi de France fait venir ses deux enfans pour être captifs à sa place, *Lannoy* vice-roi de Naples entre dans sa chambre en bottes, & vient lui faire signer le contrat de mariage avec *Eléonore* qui était à quatre

lieues de-là & qu'il ne vit point : étrange façon de se marier.

On assure que *François I* fit une protestation pardevant notaire contre ses promesses, avant de les signer. Il est difficile de croire qu'un notaire de Madrid ait voulu & pu venir signer un tel acte dans la prison du roi.

Le dauphin & le duc d'Orléans sont amenés en Espagne, échangés avec leur père au milieu de la rivière d'Andaye, & menés en otage.

Charles aurait pu avoir la Bourgogne, s'il se l'était fait céder avant de relâcher son prisonnier. Le roi de France exposa ses deux enfans au courroux de l'empereur en ne tenant pas sa parole. Il y a eu des temps où cette infraction aurait coûté la vie à ces deux princes.

François I se fait représenter par les états de Bourgogne qu'il n'a pu céder cette grande province de la France. Il ne fallait donc pas la promettre. Ce roi était dans un état où tous les partis étaient tristes pour lui.

Le 22 mai, *François I*, à qui ses malheurs & ses ressources ont donné des amis, signe à Cognac une ligue avec le pape *Clément VII*, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins, les Suisses, contre l'empereur. Cette ligue est appelée *sainte*, parce que le pape en est le chef. Le roi stipule de mettre en possession du Milanais ce même duc *François Sforze* qu'il avait voulu dépouiller. Il finit par combattre pour ses anciens ennemis. L'empereur voit tout d'un coup la France, l'Angleterre, l'Italie armées contre sa puissance, parce que cette puissance même n'a pas été assez grande pour empêcher cette révolution, & parce qu'il est resté oisif à Madrid au lieu d'aller profiter de la victoire de ses généraux.

Dans ce chaos d'intrigues & de guerres, les impériaux étaient maîtres de Milan & de presque toute la province. *François Sforze* avait le seul château de Milan.

Mais dès que la ligue est signée, le Milanais se soulève. Il prend le parti de son duc. Les Vénitiens marchent & enlèvent Lodi à l'empereur. Le duc d'Urbin, à la tête de l'armée du pape, est dans le Milanais. Malgré tant d'ennemis, le bonheur de *Charles-Quint* lui conserve l'Italie. Il devait la perdre en restant à Madrid; le vieil *Antoine de Lève* & ses autres généraux la lui conservent. *François I* ne peut assez tôt faire partir des troupes de son royaume épuisé. L'armée du pape se conduit lâchement, celle de Venise mollement. *François Sforze* est obligé de rendre son château de Milan. Un très-petit nombre d'Espagnols & d'Allemands bien commandés & accoutumés à la victoire vaut à *Charles-Quint* tous ces avantages, dans le même temps de sa vie où il fit le moins de choses par lui-même. Il reste toujours à Madrid. Il s'applique à régler les rangs & à former l'étiquette; il se marie avec *Isabelle* fille d'*Emmanuel le grand*, roi de Portugal, pendant que le nouvel électeur de Saxe *Jean le constant* fait profession de la religion nouvelle & abolit la romaine en Saxe, pendant que le landgrave de Hesse *Philippe* en fait autant dans ses Etats, que Francfort établit un sénat luthérien, & qu'enfin un assez grand nombre de chevaliers teutons, destinés à défendre l'Eglise, l'abandonnent pour se marier & approprier à leurs familles les commanderies de l'ordre.

On avait brûlé autrefois cinquante chevaliers du temple & aboli l'ordre, parce qu'il n'était que riche. Celui-ci était puissant. *Albert de Brandebourg* son grand-maître partage la Prusse avec les Polonais, & reste souverain de la partie qu'on appelle la Prusse-ducale, en rendant

hommage & payant tribut au roi de Pologne. On place d'ordinaire en 1525 cette révolution.

Dans ces circonſtances, les luthériens demandent hautement l'établiſſement de leur religion dans l'Allemagne à la diète de Spire. *Ferdinand*, qui tient cette diète, demande du ſecours contre *Soliman* qui revenait attaquer la Hongrie. La diète n'accorde ni la liberté de religion ni des ſecours aux chrétiens contre les Ottomans.

Le jeune *Louis* roi de Hongrie & de Bohème croit pouvoir ſoutenir ſeul l'effort de l'empire turc. Il oſe livrer bataille à *Soliman*. Cette journée appelée de *Mohats*, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, eſt auſſi funeſte aux chrétiens que la journée de Varnes. Preſque toute la nobleſſe de Hongrie y périt. L'armée eſt taillée en pièces, le roi eſt noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du temps diſent que *Soliman* fit décapiter quinze cents nobles hongrois priſonniers après la bataille, & qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux roi *Louis*. Il n'eſt guère croyable qu'un homme, qui fait couper de ſang froid quinze cens têtes nobles, en pleure une : & ces deux faits ſont également douteux.

Soliman prend Bude, & menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maiſon d'Autriche. L'archiduc *Ferdinand*, frère de *Charles-Quint*, demande la Hongrie & la Bohème comme des Etats qui doivent lui revenir par les pactes de famille, comme un héritage. On concilie ce droit d'héritage avec le droit d'élection qu'avaient les peuples en ſoutenant l'un par l'autre. Les états de Hongrie l'éliſent le 26 octobre.

Pendant ce temps-là même un autre parti venait de déclarer roi dans Albe-royale *Jean Zapoli*, comte de Scepus, vaivode de Tranſilvanie. Il n'y eut guère depuis

ce temps-là de royaume plus malheureux que la Hongrie. Il fut presque toujours partagé en deux factions, & inondé par les Turcs. Cependant *Ferdinand* est assez heureux pour chasser en peu de jours son rival, & pour être couronné dans Bude d'où les Turcs s'étaient retirés.

Le 24 février, *Ferdinand* est élu roi de Bohème sans concurrent; & il reconnaît qu'il tient ce royaume *ex libera & bona voluntate*, de la libre & bonne volonté de ceux qui l'ont choisi. 1527.

Charles-Quint est toujours en Espagne pendant que sa maison acquiert deux royaumes, & que sa fortune va en Italie plus loin que ses projets.

Il payait mal ses troupes commandées par le duc de *Bourbon* & par *Philibert* de Châlons prince d'Orange : mais elles subsistaient par des rapines, qu'on appelle contributions. La sainte ligue était fort dérangée. Le roi de France avait négligé une vengeance qu'il cherchait, & n'avait point encore envoyé d'armée de-là les Alpes. Les Vénitiens agissaient peu; le pape encore moins, & il s'était épuisé à lever de mauvaises troupes. *Bourbon* mène ses soldats droit à Rome. Il monte à l'assaut le 27, il est tué en appuyant une échelle à la muraille: mais le prince d'Orange entre dans la ville. Le pape se réfugie au château St Ange, où il devient prisonnier. La ville est pillée & saccagée, comme elle le fut autrefois par *Alaric* & par les autres barbares.

On dit que le pillage monta à quinze millions d'écus. *Charles*, en exigeant la moitié seulement de cette somme pour la rançon de la ville, eût pu dominer dans Rome. Mais après que ses troupes y eurent vécu près de neuf mois à discrétion, il ne put la garder. Il lui arriva ce qu'éprouvèrent tous ceux qui avaient saccagé cette capitale.

Il y eut dans ce défaftre trop de fang répandu ; mais beaucoup de foldats enrichis s'habituèrent dans le pays, & on compta à Rome & aux environs, au bout de quelques mois, quatre mille fept cents filles enceintes. Rome fut peuplée d'Efpagnols & d'Allemands, après l'avoir été autrefois de Goths, d'Hérules, de Vandales. Le fang des Romains s'était mêlé fous les céfars à celui d'une foule d'étrangers. Il ne refte pas aujourd'hui dans Rome une feule famille qui puiffe fe dire romaine. Il n'y a que le nom & les ruines de la maîtreffe du monde qui fubfiftent.

Pendant la prifon du pape, le duc de Ferrare *Alfonfe I*, à qui *Jules II* avait enlevé Modène & Reggio, reprend cet Etat quand *Clément VII* capitule dans le château St Ange. Les *Malatefta* fe refaififfent de Rimini. Les Vénitiens, alliés du pape, lui prennent Ravenne, mais pour le lui garder, difent-ils, contre l'empereur. Les Florentins fecouent le joug des *Médicis*, & fe remettent en liberté.

François I & *Henri VIII*, au lieu d'envoyer des troupes en Italie, envoient des ambaffadeurs à l'empereur. Il était alors à Valladolid. La fortune en moins de deux ans avait mis entre fes mains Rome, le Milanais, un roi de France & un pape ; & il n'en profitait pas. Affez fort pour piller Rome, il ne le fut pas affez pour la garder ; & ce vieux droit des empereurs, cette prétention fur le domaine de Rome demeura toujours derrière un nuage.

Enfin *François I* envoie une armée dans le Milanais fous ce même *Lautrec* qui l'avait perdu, laiffant toujours fes deux enfans en otage. Cette armée reprend encore le Milanais, dont on fe faififfait & qu'on perdait en fi peu de temps. Cette diverfion & la pefte, qui ravage à la fois Rome & l'armée de fes vainqueurs, préparent la délivrance du pape. D'un côté *Charles-Quint* fait chanter des pfeaumes

& faire des processions en Espagne pour cette délivrance du St Père qu'il retient captif; de l'autre il lui vend sa liberté quatre cents mille ducats. *Clément VII* en paie comptant près de cent mille, & s'évade avant d'avoir payé le reste.

Pendant que Rome est saccagée, & le pape rançonné au nom de *Charles-Quint* qui soutient la religion catholique, les sectes ennemies de cette religion font de nouveaux progrès. Le saccagement de Rome & la captivité du pape enhardissaient les luthériens.

La messe est abolie à Strasbourg juridiquement après une dispute publique. Ulm, Augsbourg, beaucoup d'autres villes impériales se déclarent luthériennes. Le conseil de Berne fait plaider devant lui la cause du catholicisme & celle des sacramentaires, disciples de *Zuingle*. Ces sectaires différaient des luthériens principalement au sujet de l'eucharistie : les zuingliens disant que DIEU n'est dans le pain que par la foi, & les luthériens affirmant que DIEU était avec le pain dans le pain & sur le pain : mais tous s'accordant à croire que le pain existe. Genève, Constance, suivent l'exemple de Berne. Ces zuingliens sont les pères des calvinistes. Des peuples qui n'avaient qu'un bon sens simple & austère, les Bohèmes, les Allemands, les Suisses, sont ceux qui ont ravi la moitié de l'Europe au siége de Rome.

Les anabaptistes renouvellent leurs fureurs au nom du Seigneur depuis le Palatinat jusqu'à Vurtzbourg; l'électeur palatin, aidé des généraux *Truchses* & *Fronsberg*, les dissipe.

Les anabaptistes reparaissent dans Utrecht, & ils sont 1528.
cause que l'évêque de cette ville, qui en était seigneur, la

vend à *Charles-Quint*, de peur que le duc de Gueldre ne s'en rende le maître.

Ce duc, toujours protégé en ſecret par la France, réſiſtait à *Charles-Quint*, à qui rien n'avait réſiſté ailleurs. *Charles* s'accommode enfin avec lui à condition que le duché de Gueldre & le comté de Zutphen reviendront à la maiſon d'Autriche, ſi le duc meurt ſans enfans mâles.

Les querelles de la religion ſemblaient exiger la préſence de *Charles* en Allemagne, & la guerre l'appelait en Italie.

Deux hérauts, *Guienne* & *Clarence*, l'un de la part de la France, l'autre de l'Angleterre, viennent lui déclarer la guerre à Madrid. *François I* n'avait pas beſoin de la déclarer, puiſqu'il la feſait déjà dans le Milanais, & *Henri VIII* encore moins, puiſqu'il ne la lui fit point.

C'eſt une bien vaine idée de penſer que les princes n'agiſſent & ne parlent qu'en politiques. Ils agiſſent & parlent en hommes. L'empereur reprocha aigrement au roi d'Angleterre le divorce que ce roi méditait avec *Catherine d'Arragon*, dont *Charles* était le neveu. Il chargea le héraut *Clarence* de dire que le cardinal *Volſey*, pour ſe venger de n'avoir pas été pape, avait conſeillé ce divorce & la guerre.

Quant à *François I*, il lui reprocha d'avoir manqué à ſa parole, & dit qu'il le lui ſoutiendrait ſeul à ſeul. Il était très-vrai que *François I* avait manqué à ſa parole; il n'eſt pas moins vrai qu'elle était très-difficile à tenir.

François I lui répondit ces propres mots : *Vous avez menti par la gorge, & autant de fois que vous le direz, vous mentirez* &c. *Aſſurez-nous le camp, & nous vous porterons les armes.*

L'empereur envoie un héraut au roi de France, chargé

de ſignifier le lieu du combat. Le roi avec le plus grand appareil le reçoit le 10 ſeptembre dans la grand'ſalle de l'ancien palais où l'on rend la juſtice. Le héraut voulut parler avant de montrer la lettre de ſon maître qui aſſurait le camp. Le roi lui impoſe ſilence, & veut voir ſeulement la lettre; elle ne fut point montrée. Deux grands rois s'en tinrent à ſe donner des démentis par des hérauts-d'armes. Il y a dans ces procédés un air de chevalerie & de ridicule, bien éloigné de nos mœurs.

Pendant toutes ces rodomontades, *Charles-Quint* perdait tout le fruit de la bataille de Pavie, de la priſe du roi de France & de celle du pape. Il allait même perdre le royaume de Naples. *Lautrec* avait déjà pris toute l'Abruzze. Les Vénitiens s'étaient emparés de pluſieurs villes maritimes du royaume. Le célèbre *André Doria*, qui alors ſervait la France, avait avec les galères de Gènes battu la flotte impériale. L'empereur, qui ſix mois auparavant était maître de l'Italie, allait en être chaſſé : mais il fallait que les Français perdiſſent toujours en Italie ce qu'ils avaient gagné.

La contagion ſe met dans leur armée : *Lautrec* meurt. Le royaume de Naples eſt évacué. *Henri* duc de Brunſvick, avec une nouvelle armée, vient défendre le Milanais contre les Français & contre *Sforze*.

Doria qui avait tant contribué aux ſuccès de la France, juſtement mécontent de *François I*, & craignant même d'être arrêté, l'abandonne & paſſe au ſervice de l'empereur avec ſes galères.

La guerre ſe continue dans le Milanais. Le pape *Clément VII*, en attendant l'événement, négocie. Ce n'eſt plus le temps d'excommunier un empereur, de transférer ſon ſceptre dans d'autres mains par l'ordre de DIEU.

On en eût agi ainsi autrefois pour le seul refus de mener la mule du pape par la bride; mais le pape après sa prison, après le saccagement de Rome, inefficacement secouru par les Français, craignant même les Vénitiens ses alliés, voulant établir sa maison à Florence, voyant enfin la Suède, le Danemarck, la moitié de l'Allemagne renoncer à l'Eglise romaine; le pape, dis-je, en ces extrémités ménageait & redoutait *Charles-Quint*, au point que loin d'oser casser le mariage de *Henri VIII* avec *Catherine* tante de *Charles*, il était prêt d'excommunier cet *Henri VIII* son allié, dès que *Charles* l'exigerait.

1529. Le roi d'Angleterre, livré à ses passions, ne songe plus qu'à se séparer de sa femme *Catherine d'Arragon*, femme vertueuse dont il a une fille depuis tant d'années, & à épouser sa maîtresse *Anne de Bolein*, ou *Bollen*, ou *Boulen*.

François I laisse toujours ses deux enfans prisonniers auprès de *Charles-Quint* en Espagne, & lui fait la guerre dans le Milanais. Le duc *François Sforze* est toujours ligué avec ce roi, & demande grâce à l'empereur, voulant avoir son duché des mains du plus fort, & craignant de le perdre par l'un ou par l'autre. Les catholiques & les protestans déchirent l'Allemagne: le sultan *Soliman* se prépare à l'attaquer; & *Charles-Quint* est à Valladolid.

Le vieil *Antoine de Lève* l'un de ses plus grands généraux, à l'âge de soixante & treize ans, malade de la goutte & porté sur un brancard, défait les Français dans le Milanais aux environs de Pavie: ce qui en reste se dissipe, & ils disparaissent de cette terre qui leur a été si funeste.

Le pape négociait toujours, & avait heureusement conclu son traité avant que les Français reçussent ce dernier coup. L'empereur traita généreusement le pape; premièrement pour réparer aux yeux des catholiques, dont il

avait besoin, le scandale de Rome saccagée; secondement, pour engager le pontife à opposer les armes de la religion à l'autre scandale qu'on allait donner à Londres en cassant le mariage de sa tante, & en déclarant bâtarde sa cousine *Marie*, cette même *Marie* qu'il avait dû épouser; troisièmement, parce que les Français n'étaient pas encore exterminés en Italie quand le traité fut conclu.

L'empereur accorde donc à *Clément VII* Ravenne, Cervia, Modène, Reggio, le laisse en liberté de poursuivre ses prétentions sur Ferrare, lui promet de donner la Toscane à *Alexandre de Médicis*. Ce traité si avantageux pour le pape est ratifié à Barcelone.

Immédiatement après il s'accommode aussi avec *François I*; il en coûte deux millions d'écus d'or à ce roi pour racheter ses enfans, & cinq cents mille écus que *François* doit encore payer à *Henri VIII*, pour le dédit auquel *Charles-Quint* s'était soumis en n'épousant pas sa cousine *Marie*.

Ce n'était certainement pas à *François I* à payer les dédits de *Charles-Quint*; mais il était vaincu; il fallait racheter ses enfans. Deux millions cinq cents mille écus d'or appauvrissaient à la vérité la France, mais ne valaient pas la Bourgogne que le roi gardait : d'ailleurs on s'accommoda avec le roi d'Angleterre, qui n'eut jamais l'argent du dédit.

Alors la France appauvrie ne paraît point à craindre; l'Italie attend les ordres de l'empereur; les Vénitiens temporisent; l'Allemagne craint les Turcs, & dispute sur la religion.

Ferdinand assemble la diète de Spire, où les luthériens prennent le nom de protestans; parce que la Saxe, la Hesse, le Lunebourg, Anhalt, quatorze villes impériales,

protestent contre l'édit de *Ferdinand*, & appellent au futur concile.

Ferdinand laisse croire & faire aux protestans tout ce qu'ils veulent; il le fallait bien. *Soliman*, qui n'avait point de disputes de religion à appaiser, voulait toujours donner la couronne de Hongrie à ce *Jean Zapoli*, vaivode de Transilvanie, concurrent de *Ferdinand;* & ce royaume devait être tributaire des Turcs.

Soliman subjugue toute la Hongrie, pénètre dans l'Autriche, emporte Altembourg d'assaut, met le siége devant Vienne le 26 septembre; mais Vienne est toujours l'écueil des Turcs. C'est le sort de la maison de Bavière de défendre dans ces périls la maison d'Autriche. Vienne fut défendue par *Philippe le belliqueux*, frère de l'électeur palatin, dernier électeur de la première branche palatine. *Soliman* au bout de trente jours lève le siége; mais il donne l'investiture de la Hongrie à *Jean Zapoli*, & y reste le maître.

Enfin *Charles* quittait alors l'Espagne, & était arrivé à Gènes, qui n'est plus aux Français, & qui attend son sort de lui; il déclare Gènes libre & fief de l'Empire; il va en triomphe de ville en ville pendant que les Turcs assiégeaient Vienne. Le pape *Clément VII* l'attend à Bologne; *Charles* vient d'abord recevoir à genoux la bénédiction de celui qu'il avait retenu captif, & dont il avait désolé l'Etat; après avoir été aux pieds du pape en catholique, il reçoit en empereur *François Sforze* qui vient se mettre aux siens, & lui demander pardon. Il lui donne l'investiture du Milanais pour cent mille ducats d'or comptant, & cinq cents mille payables en dix années; il lui fait épouser sa nièce fille du tyran *Christiern;* ensuite il se fait couronner dans Bologne par le pape; il reçoit de lui trois couronnes, celle d'Allemagne, celle de Lombardie, & l'impériale, à

l'exemple de *Fréderic III*. Le pape, en lui donnant le ſceptre, lui dit : *Empereur notre fils, prenez ce ſceptre pour régner ſur les peuples de l'Empire, auxquels nous & les électeurs nous vous avons jugé digne de commander*. Il lui dit en lui donnant le globe ; *ce globe repréſente le monde que vous devez gouverner avec vertu, religion & fermeté*. La cérémonie du globe rappelait l'image de l'ancien empire romain maître de la meilleure partie du monde connu, & convenait en quelque ſorte à *Charles-Quint* ſouverain de l'Eſpagne, de l'Italie, de l'Allemagne & de l'Amérique.

Charles baiſe les pieds du pape pendant la meſſe, mais il n'y eut point de mule à conduire. L'empereur & le pape mangent dans la même ſalle, chacun ſeul à ſa table.

Il promet ſa bâtarde *Marguerite* à *Alexandre de Médicis* neveu du pape, avec la Toſcane pour dot.

Par ces arrangemens & par ces conceſſions, il eſt évident que *Charles-Quint* n'aſpirait point à être roi du continent chrétien comme le fut *Charlemagne* : il aſpirait à en être le principal perſonnage, à y avoir la première influence, à retenir le droit de ſuzeraineté ſur l'Italie. S'il eût voulu tout avoir pour lui ſeul, il aurait épuiſé ſon royaume d'Eſpagne d'hommes & d'argent pour venir s'établir dans Rome, & gouverner la Lombardie comme une de ſes provinces : il ne le fit pas; car voulant trop avoir pour lui, il aurait eu trop à craindre.

Les Toſcans, voyant leur liberté ſacrifiée à l'union de 1530.
l'empereur & du pape, ont le courage de la défendre contre l'un & l'autre; mais leur courage eſt inutile contre la force. Florence aſſiégée ſe rend à compoſition.

Alexandre de Médicis eſt reconnu ſouverain, & il ſe reconnaît vaſſal de l'Empire.

Charles-Quint dispose des principautés en juge & en maître: il rend Modène & Reggio au duc de Ferrare, malgré les prières du pape; il érige Mantoue en duché. C'est dans ce temps qu'il donne Malthe aux chevaliers de St Jean qui avaient perdu Rhodes; la donation est du 24 mars. Il leur fit ce présent comme roi d'Espagne, & non comme empereur. Il se vengeait autant qu'il le pouvait des Turcs, en leur opposant ce boulevard, qu'ils n'ont jamais pu détruire.

Après avoir ainsi donné des Etats, il va essayer de donner la paix à l'Allemagne; mais les querelles de religion furent plus difficiles à concilier que les intérêts des princes.

Confession d'Ausbourg, qui a servi de règle aux protestans, & de ralliement à leur parti. Cette diète d'Ausbourg commence le 20 juin. Les protestans présentent leur confession de foi en latin & en allemand le 26.

Strasbourg, Memmingen, Lindau & Constance présentent la leur séparément, & on la nomme *la confession des quatre villes;* elles étaient luthériennes comme les autres, & différaient seulement en quelques points.

Zuingle envoie aussi sa confession, quoique ni lui ni le canton de Berne ne fussent ni luthériens ni impériaux.

On dispute beaucoup. L'empereur donne un décret le 22 septembre, par lequel il enjoint aux protestans de ne plus rien innover, de laisser une pleine liberté dans leurs Etats à la religion catholique, & de se préparer à présenter leurs griefs au concile qu'il compte convoquer dans six mois.

Les quatre villes s'allient avec les trois cantons, Berne, Zurich & Basle, qui doivent leur fournir des troupes en cas qu'on veuille gêner leur liberté.

La diète fait le procès au grand-maître de l'ordre teutonique *Albert de Brandebourg*, qui devenu luthérien, comme on l'a vu, s'était emparé de la Pruſſe-ducale, & en avait chaſſé les chevaliers catholiques. Il eſt mis au ban de l'Empire, & n'en garde pas moins la Pruſſe.

La diète fixe la chambre impériale dans la ville de Spire : c'eſt par-là qu'elle finit; & l'empereur en indique une autre à Cologne pour y faire élire ſon frère *Ferdinand* roi des Romains.

Ferdinand eſt élu le 5 janvier par tous les électeurs, excepté par celui de Saxe, *Jean le conſtant*, qui s'y oppoſe inutlement.

Alors les princes proteſtans & les députés des villes luthériennes s'uniſſent dans Smalcade, ville du pays de Heſſe. La ligue eſt ſignée au mois de mars pour leur défenſe commune. Le zèle pour leur religion, & ſurtout la crainte de voir l'Empire électif devenir une monarchie héréditaire, furent les motifs de cette ligue entre *Jean* duc de Saxe, *Philippe* landgrave de Heſſe, le duc de Virtemberg, le prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, & les villes de leur communion.

François I, qui fesait brûler les luthériens chez lui, s'unit 1531.
avec ceux d'Allemagne, & s'engage à leur donner de prompts ſecours. L'empereur alors négocie avec eux; on ne pourſuit que les anabaptiſtes, qui s'étaient établis dans la Moravie. Leur nouvel apôtre *Hutter*, qui allait faire partout des proſélytes, eſt pris dans le Tirol, & brûlé dans Inſpruck.

Ce *Hutter* ne prêchait point la ſédition & le carnage, comme la plupart de ſes prédéceſſeurs; c'était un homme entêté de la ſimplicité des premiers temps; il ne voulait pas

même que ses disciples portassent des armes : il prêchait la réforme & l'égalité, & c'est pourquoi il fut brûlé.

Philippe landgrave de Hesse, prince qui méritait plus de puissance & plus de fortune, entreprend le premier de réunir les sectes séparées de la communion romaine; projet qu'on a tenté depuis inutilement, & qui eût pu épargner beaucoup de sang à l'Europe. *Martin Bucer* fut chargé au nom des sacramentaires de se concilier avec les luthériens : mais *Luther* & *Mélančton* furent inflexibles, & montrèrent en cela bien plus d'opiniâtreté que de politique.

Les princes & les villes avaient deux objets : leur religion, & la réduction de la puissance impériale dans des bornes étroites; sans ce dernier article il n'y eût point eu de guerre civile. Les protestans s'obstinaient à ne vouloir point reconnaître *Ferdinand* pour roi des Romains.

1532. L'empereur, inquiété par les protestans & menacé par les Turcs, étouffe pour quelque temps les troubles naissans, en accordant dans la diète de Nuremberg au mois de juin tout ce que les protestans demandent, abolition de toutes procédures contr'eux, liberté entière jusqu'à la tenue d'un concile ; il laisse même le droit de *Ferdinand* son frère indécis.

On ne pouvait se relâcher davantage. C'était aux Turcs que les luthériens devaient cette indulgence.

La condescendance de *Charles* anima les protestans à faire au-delà de leur devoir. Ils lui fournissent une armée contre *Soliman ;* ils donnent cent cinquante mille florins par-delà les subsides ordinaires. Le pape de son côté fait un effort, il fournit six mille hommes & quatre cens mille écus. *Charles* fait venir des troupes de Flandre & de Naples. On voit une armée composée de plus de cent

mille

mille hommes, de nations différentes dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur culte, animées du même esprit, marcher contre l'ennemi commun. Le comte palatin *Philippe* détruit un corps de Turcs qui s'était avancé jusqu'à Gratz en Stirie. On coupe les vivres à la grande armée de *Soliman*, qui est obligé de retourner à Constantinople. *Soliman*, malgré sa grande réputation, parut avoir mal conduit cette campagne. Il fit à la vérité beaucoup de mal, il emmena près de deux cents mille esclaves : mais c'était faire la guerre en tartare, & non en grand capitaine.

L'empereur & son frère, après le départ des Turcs, congédient leur armée. La plus grande partie était auxiliaire & seulement pour le danger présent. Il ne resta que peu de troupes sous le drapeau. Tout se fesait alors par secousses ; point de fonds assurés pour entretenir long-temps de grandes forces, peu de desseins long-temps suivis. Tout consistait à profiter du moment. *Charles-Quint* alors fit la guerre, qu'on fesait pour lui depuis si long-temps, car il n'avait jusque-là vu que le siége de la petite ville de Mouzon en 1521 ; & n'ayant eu depuis que du bonheur, il voulut y joindre la gloire.

Il retourne en Espagne par l'Italie, laissant au roi des 1533.
Romains son frère le soin de contenir les protestans.

A peine est-il en Espagne que sa tante *Catherine d'Arragon* est répudiée par le roi d'Angleterre, & son mariage déclaré nul par l'archevêque de Cantorbéri *Crammer*. *Clément VII*, qui craignait toujours *Charles-Quint*, ne peut se dispenser d'excommunier *Henri VIII*.

Le Milanais tenait toujours au cœur de *François I*. Ce prince voyant que *Charles* est paisible, qu'il n'a presque plus de troupes dans la Lombardie, que *François Sforze*

duc de Milan eſt ſans enfans, eſſaye de le détacher de l'empereur. Il lui envoie un miniſtre ſecret, milanais de nation, nommé *Maraviglia*, avec ordre de ne point prendre de caractère, quoiqu'il ait des lettres de créance.

Le ſujet de la commiſſion de cet homme eſt pénétré. *Sforze*, pour ſe diſculper auprès de l'empereur, ſuſcite une querelle à *Maraviglia.* Un homme eſt tué dans le tumulte, & *Sforze* fait trancher la tête au miniſtre du roi de France qui ne peut s'en venger.

Tout ce que peut faire *François I*, pour ſe reſſentir de tant d'humiliations & de ſanglans outrages, c'eſt d'aider en ſecret le duc de Virtemberg *Ulric* à rentrer dans ſon duché & à ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche. Ce prince proteſtant attendait ſon rétabliſſement de la ligue de Smalcade & du ſecours de la France.

Les princes de la ligue eurent aſſez d'autorité pour faire décider, dans une diète à Nuremberg, que *Ferdinand* roi des Romains rendrait le duché de Virtemberg dont il s'était emparé. La diète en cela ſe conformait aux lois. Le duc avait un fils, qui du moins ne devait point être puni des fautes de ſon père ; *Ulric* n'avait point été coupable de trahiſon envers l'Empire, & par conſéquent ſes Etats ne devaient point être enlevés à ſa poſtérité.

Ferdinand promit de ſe conformer au recès de l'Empire, & n'en fit rien. *Philippe* landgrave de Heſſe, ſurnommé alors à bon droit *le magnanime*, prend les intérêts du duc de Virtemberg ; il va en France emprunter du roi cent mille écus d'or, lève une armée de quinze mille hommes, & rend le Virtemberg à ſon prince.

Ferdinand y envoie des troupes commandées par ce même comte palatin *Philippe le belliqueux*, vainqueur des Turcs.

Philippe de Hesse le magnanime bat *Philippe le belliqueux*. Alors le roi des Romains entre en composition.

Le duc *Ulric* fut rétabli, mais le duché de Virtemberg fut déclaré fief masculin de l'archiduché d'Autriche; & comme tel, il doit retourner, au défaut d'héritiers mâles, à la maison archiducale.

C'est dans cette année que *Henri VIII* se soustrait à la communion romaine & se déclare chef de l'Eglise anglicane. Cette révolution se fit sans le moindre trouble. Il n'en était pas de même en Allemagne. La religion y fesait répandre du sang dans la Vestphalie.

Les sacramentaires sont d'abord les plus forts à Munster, & en chassent l'évêque *Valdec;* les anabaptistes succèdent aux sacramentaires & s'emparent de la ville. Cette secte s'étendait alors dans la Frise & dans la Hollande. Un tailleur de Leyde, nommé *Jean*, va au secours de ses frères avec une troupe de prophètes & d'assassins; il se fait proclamer roi & couronner solemnellement à Munster le 24 juin.

L'évêque *Valdec* assiège la ville, aidé des troupes de Cologne & de Clèves: les anabaptistes le comparent à *Holoferne*, & se croient le peuple de DIEU. Une femme veut imiter *Judith*, & sort de la ville dans la même intention; mais au lieu de rentrer dans sa *Béthulie* avec la tête de l'évêque, elle est pendue dans le camp.

Charles en Espagne se mêlait peu alors des affaires du corps germanique, qui n'était pour lui qu'une source continuelle d'inquiétude sans aucun avantage; il cherche la gloire d'un autre côté. Trop peu fort en Allemagne pour aller porter la guerre à *Soliman*, il veut se venger des Turcs sur le fameux amiral *Chéredin Barberousse*, qui 1535.

venait de s'emparer de Tunis & d'en chasser le roi *Muleiassem.* L'africain détrôné était venu lui proposer de se rendre son tributaire. Il passe en Afrique au mois d'avril avec environ vingt-cinq mille hommes, deux cents vaisseaux de transport & cent quinze galères. Le pape *Paul III* lui avait accordé le dixième des revenus ecclésiastiques dans tous les Etats de la maison d'Autriche, & c'était beaucoup. Il avait joint neuf galères à la flotte espagnole. *Charles* en personne va combattre l'armée de *Chéredin*, très-supérieure à la sienne en nombre, mais mal disciplinée.

Plusieurs historiens rapportent que *Charles* avant la bataille dit à ses généraux : *Les nèfles mûrissent avec la paille, mais la paille de notre lenteur fait pourrir & non pas mûrir les nèfles de la valeur de nos soldats.* Les princes ne s'expriment point ainsi. Il faut les faire parler dignement, ou plutôt il ne faut jamais leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Presque toutes les harangues sont des fictions mêlées à l'histoire.

Charles remporte une victoire complète, & rétablit *Muleiassem* qui lui cède la Goulette avec dix milles d'étendue à la ronde, & se déclare lui & ses successeurs vassal des rois d'Espagne, se soumettant à payer un tribut de vingt mille écus tous les ans.

Charles retourne vainqueur en Sicile & à Naples, menant avec lui tous les esclaves chrétiens qu'il a délivrés. Il leur donne à tous libéralement de quoi retourner dans leur patrie. Ce furent autant de bouches qui publièrent par-tout ses louanges; jamais il ne jouit d'un si beau triomphe.

Dans ce haut degré de gloire, ayant repoussé *Soliman*, donné un roi à Tunis, réduit *François I* à n'oser paraître en Italie, il presse *Paul III* d'assembler un concile. Les

plaies faites à l'Eglise romaine augmentaient tous les jours.

Calvin commençait à dominer dans Genève : la secte à laquelle il eut le crédit de donner son nom se répandait en France ; & il était à craindre pour l'Eglise romaine qu'il ne lui restât que les Etats de la maison d'Autriche & la Pologne.

Cependant le duc de Milan *François Sforze* meurt sans enfans. *Charles-Quint* s'empare du duché comme d'un fief qui lui est dévolu. Sa puissance, ses richesses en augmentent, ses volontés sont des lois dans toute l'Italie ; il y est bien plus maître qu'en Allemagne.

Il célèbre dans Naples le mariage de sa fille naturelle *Marguerite* avec *Alexandre de Médicis*, le crée duc de Toscane ; ces cérémonies se font au milieu des plus brillantes fêtes, qui augmentent encore l'affection des peuples.

François I ne perd point de vue le Milanais, ce tombeau des Français. Il en demande l'investiture au moins pour son second fils *Henri*. L'empereur ne donne que des paroles vagues. Il pouvait refuser nettement. 1536.

La maison de Savoie, long-temps attachée à la maison de France, ne l'était plus ; tout était à l'empereur : il n'y a point de prince dans l'Europe qui n'ait des prétentions à la charge de ses voisins ; le roi de France en avait sur le comté de Nice & sur le marquisat de Saluces. Le roi y envoie une armée, qui s'empare de presque tous les Etats du duc de Savoie dès qu'elle se montre : ils n'étaient pas alors ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le vrai moyen pour avoir & pour garder le Milanais eût été de garder le Piémont, de le fortifier. La France maîtresse des Alpes, l'eût été tôt ou tard de la Lombardie.

Le duc de Savoie va à Naples implorer la protection de l'empereur. Ce prince si puissant n'avait point alors une grande armée en Italie. Ce n'était alors l'usage d'en avoir que pour le besoin présent ; mais il met d'abord les Vénitiens dans son parti ; il y met jusqu'aux Suisses, qui rappellent leurs troupes de l'armée française ; il augmente bientôt ses forces ; il va à Rome en grand appareil. Il y entre en triomphe, mais non pas en maître, ainsi qu'il eût pu y entrer auparavant. Il va au consistoire, & y prend place sur un siége plus bas que celui du S[t] Père. On est étonné d'y entendre un empereur romain victorieux plaider sa cause devant le pape ; il y prononce une harangue contre *François I* comme *Cicéron* en prononçait contre *Antoine*. Mais ce que *Cicéron* ne fesait pas, il propose de se battre en duel avec le roi de France. Il y avait dans tout cela un mélange des mœurs de l'antiquité avec l'esprit romanesque. Après avoir parlé du duel il parle du concile.

Le pape *Paul III* publie la bulle de convocation.

Le roi de France avait envoyé assez de troupes pour s'emparer des Etats du duc de Savoie, alors presque sans défense ; mais non assez pour résister à l'armée formidable, que l'empereur eut bientôt & qu'il conduisait avec une foule de grands-hommes formés par des victoires en Italie, en Hongrie, en Flandre, en Afrique.

Charles reprend tout le Piémont excepté Turin. Il entre en Provence avec une armée de cinquante mille hommes. Une flotte de cent quarante vaisseaux, commandée par *Doria*, borde les côtes. Toute la Provence excepté Marseille est conquise & ravagée ; il pouvait alors faire valoir les anciens droits de l'Empire sur la Provence, sur le Dauphiné, sur l'ancien royaume d'Arles. Il presse la France à l'autre

bout en Picardie par une armée d'allemands qui, fous le comte de *Reux*, prend Guife & s'avance encore plus loin.

François I au milieu de ces défaftres perd fon dauphin *François*, qui meurt à Lyon d'une pleuréfie. Vingt auteurs prétendent que l'empereur le fit empoifonner. Il n'y a guère de calomnie plus abfurde & plus méprifable. L'empereur craignait-il ce jeune prince qui n'avait jamais combattu ? que gagnait-il à fa mort ? quel crime bas & honteux avait-il commis, qui pût le faire foupçonner ? On prétend qu'on trouva des poifons dans la caffette de *Montécuculi* domeftique du dauphin, venu en France avec *Catherine de Médicis*. Ces poifons prétendus étaient des diftillations chimiques.

Montécuculi fut écartelé fous prétexte qu'il était chimifte, & que le dauphin était mort. On lui demanda à la queftion s'il avait jamais entretenu l'empereur. Il répondit que lui ayant été préfenté une fois par *Antoine de Lève*, ce prince lui avait demandé quel ordre le roi de France tenait dans fes repas. Etait-ce-là une raifon pour foupçonner *Charles-Quint* d'un crime fi abominable & fi inutile ? le fupplice de *Montécuculi*, ou plutôt *Montécuculo*, eft au rang des condamnations injuftes qui ont déshonoré la France. Il faut la mettre avec celles d'*Enguerrant de Marigni*, de *Samblaçai*, d'*Anne du Bourg*, d'*Auguftin de Thou*, du maréchal de *Marillac*, de la maréchale d'*Ancre* & de tant d'autres qui rempliraient un volume. L'hiftoire doit au moins fervir à rendre les juges plus circonfpects & plus humains.

L'invafion de la Provence eft funefte aux Français, fans être fructueufe pour l'empereur ; il ne peut prendre Marfeille. Les maladies détruifent une partie de fon armée. Il s'en retourne à Gènes fur fa flotte. Son autre

armée eſt obligée d'évacuer la Picardie. La France toujours prête d'être accablée réſiſte toujours. Les mêmes cauſes qui avaient fait perdre le royaume de Naples à *François I* font perdre la Provence à *Charles-Quint*. Des entrepriſes lointaines réuſſiſſent rarement.

L'empereur retourne en Eſpagne laiſſant l'Italie ſoumiſe, la France affaiblie & l'Allemagne toujours dans le trouble.

Les anabaptiſtes continuent leurs ravages dans la Friſe, dans la Hollande, dans la Veſtphalie. Cela s'appelait *combattre les combats du Seigneur*. Ils vont au ſecours de leur prophète-roi *Jean de Leide;* ils ſont défaits par *George Shenk* gouverneur de Friſe. La ville de Munſter eſt priſe. *Jean de Leide* & ſes principaux complices ſont promenés dans une cage. On les brûle après les avoir déchirés avec des tenailles ardentes. Le parti des luthériens ſe fortifie; les animoſités s'augmentent; la ligue de Smalcade ne produit point encore de guerre civile.

1537. *Charles* en Eſpagne n'eſt pas tranquille; il faut ſoutenir cette guerre légérement commencée par *François I*, & que ce prince rejetait ſur l'empereur.

Le parlement de Paris fait ajourner l'empereur, le déclare vaſſal rebelle, & privé des comtés de Flandre, d'Artois & de Charolais. Cet arrêt eût été bon après avoir conquis ces provinces : il n'eſt que ridicule après toutes les défaites & toutes les pertes de *François I*. Les troupes impériales, malgré cet arrêt, avancent en Picardie. *François I* va en perſonne aſſiéger Heſdin dans l'Artois, mais il eſt repris; on donne de petits combats dont le ſuccès eſt indécis.

François I voulait frapper un plus grand coup. Il

hasardait la chrétienté pour se venger de l'empereur. Il s'était engagé avec *Soliman* à descendre dans le Milanais avec une grande armée, tandis que les Turcs tomberaient sur le royaume de Naples & sur l'Autriche.

Soliman tint sa parole, mais *François I* ne fut pas assez fort pour tenir la sienne. Le fameux capitan pacha *Chéredin* descend avec une partie de ses galères dans la Pouille, l'autre aborde vers Otrante : il ravage ces pays, & fait seize mille esclaves chrétiens. Ce *Chéredin* vice-roi d'Alger est le même que les auteurs nomment *Barberousse*. Ce sobriquet avait été donné à son frère conquérant d'une partie des côtes de la Barbarie, mort en 1519.

Soliman s'avance en Hongrie. Le roi des Romains *Ferdinand* marche au-devant des Turcs entre Bude & Belgrade. Une sanglante bataille se donne, dans laquelle *Ferdinand* prend la fuite après avoir perdu vingt-quatre mille hommes. On croirait l'Italie & l'Autriche au pouvoir des Ottomans, & *François I* maître de la Lombardie; mais non. *Barberousse*, qui ne voit point venir *François I* dans le Milanais, s'en retourne à Constantinople avec son butin & ses esclaves. L'Autriche est mise en sureté. L'empereur avait retiré ses troupes de l'Artois & de la Picardie. Ses deux sœurs, l'une *Marie* de Hongrie gouvernante des Pays-Bas, l'autre *Eléonore* de Portugal femme de *François I*, ayant ménagé une trève sur ces frontières, l'empereur avait consenti à cette trève pour avoir de nouvelles troupes à opposer aux Turcs, & *François I* afin de pouvoir passer en liberté en Italie.

Déjà le dauphin *Henri* était dans le Piémont, les Français étaient les maîtres de presque toutes les villes; le marquis *del Vasto*, que les Français appellent *Duguast*, défendait le reste. Alors on conclut une trève de quelques

mois dans ce pays. C'était ne pas faire la guerre férieusement, après de si grands & de si dangereux projets. Celui qui perdit le plus à cette paix & à cette trève fut le duc de Savoie, dépouillé par ses ennemis & par ses amis; car les impériaux & les Français retinrent presque toutes ses places.

1538. La trève se prolonge pour dix années entre *Charles-Quint* & *François I*, & aux dépens du duc de Savoie.

Soliman, mécontent de son allié, ne poursuit point sa victoire. Tout se fait à demi dans cette guerre.

Charles, ayant passé en Italie pour conclure la trève, marie sa bâtarde *Marguerite* veuve d'*Alexandre de Médicis*, à *Octavio Farnèse* fils d'un bâtard de *Paul III*, duc de Parme, de Plaisance & de Castro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comtesse *Mathilde*; elle les avait donnés à l'Eglise, & non pas aux bâtards des papes. On a vu qu'ils avaient été annexés depuis au duché de Milan. Le pape *Jules II* les incorpora à l'Etat eccléfiastique; *Paul III* les en détacha & en revêtit son fils. L'empereur en prétendait bien la suzeraineté, mais il aima mieux favoriser le pape que de se brouiller avec lui. C'était hasarder beaucoup pour un pape de faire son bâtard souverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déjà quitté la religion romaine avec horreur : mais les princes insultent toujours à l'opinion publique, jusqu'à ce que cette opinion publique les accable.

Après toutes ces grandes levées de boucliers, *François I* qui était sur les frontières du Piémont s'en retourne. *Charles-Quint* fait voile pour l'Espagne, & voit *François I* à Aigues-mortes avec la même familiarité que si ce prince n'eût été jamais son prisonnier, qu'ils ne se fussent jamais

donné de démentis, point appelés en duel, que le roi de France n'eût point fait venir les Turcs, & qu'il n'eût point souffert que *Charles-Quint* eût été traité d'empoisonneur.

Charles-Quint apprend en Espagne que la ville de Gand, lieu de sa naissance, soutient ses priviléges jusqu'à la révolte. Chaque ville des Pays-Bas avait des droits; on n'a jamais rien tiré de ce florissant pays par des impositions arbitraires : les états fournissaient aux souverains des dons gratuits dans le besoin : & la ville de Gand avait de temps immémorial la prérogative d'imposer elle-même sa contribution. Les états de Flandre, ayant accordé douze cents mille florins à la gouvernante des Pays-Bas, en repartirent quatre cents mille sur les Gantois; ils s'y opposèrent, ils montrèrent leurs priviléges. La gouvernante fait arrêter les principaux bourgeois : la ville se soulève, prend les armes; c'était une des plus riches & des plus grandes de l'Europe : elle veut se donner au roi de France comme à son seigneur suzerain; mais le roi, qui se flattait toujours de l'espérance d'obtenir de l'empereur l'investiture du Milanais pour un de ses fils, se fait un mérite auprès de lui de refuser les Gantois. Qu'arriva-t-il? *François I* n'eut ni Gand, ni Milan; il fut toujours dupe de *Charles-Quint*, & son inférieur en tout, excepté en valeur. 1539.

L'empereur prend alors le parti de demander passage par la France pour aller punir la révolte de Gand. Le dauphin & le duc d'Orléans vont le recevoir à Bayonne; *François I* va au-devant de lui à Chatelleraut : il entre dans Paris le premier janvier; le parlement & tous les corps viennent le complimenter hors de la ville : on lui porte les clefs, les prisonniers sont délivrés en son nom; il préside au parlement & il fait un chevalier. On avait trouvé mauvais, dit-on, cet acte d'autorité dans *Sigismond*, on le

trouva bon dans *Charles-Quint*. Créer un chevalier alors, c'était seulement déclarer un homme noble, ou ajouter à sa noblesse un titre honorable & inutile.

La chevalerie avait été en grand honneur dans l'Europe; mais elle n'avait jamais été qu'un nom qu'on avait donné insensiblement aux seigneurs de fief distingués par les armes. Peu à peu ces seigneurs de fief avaient fait de la chevalerie une espèce d'ordre imaginaire composé de cérémonies religieuses, d'actes de vertu & de débauche; mais jamais ce titre de chevalier n'entra dans la constitution d'aucun Etat : on ne connut jamais que les lois féodales. Un seigneur de fief reçu chevalier pouvait être plus considéré qu'un autre dans quelques châteaux, mais ce n'était pas comme chevalier qu'il entrait aux diètes de l'Empire, aux états de France, aux *cortes* d'Espagne, au parlement d'Angleterre ; c'était comme baron, comte, marquis ou duc. Les seigneurs bannerets dans les armées avaient été appelés chevaliers ; mais ce n'était pas en qualité de chevaliers qu'ils avaient des bannières ; de même qu'ils n'avaient point des châteaux & des terres, en qualité de preux : mais on les appelait *preux* parce qu'ils étaient supposés faire des prouesses.

En général ce qu'on a appelé la chevalerie appartient beaucoup plus au roman qu'à l'histoire; & ce n'était guère qu'une momerie honorable. *Charles-Quint* n'aurait pas pu créer en France un bailli de village, parce que c'est un emploi réel. Il donna le vain titre de chevalier, & l'effet le plus réel de cette cérémonie fut de déclarer noble un homme qui ne l'était pas. Cette noblesse ne fut reconnue en France que par courtoisie, par respect pour l'empereur; mais ce qui est de la plus grande vraisemblance, c'est que *Charles-Quint* voulut faire croire que les empereurs avaient

ce droit dans tous les Etats. *Sigiſmond* avait fait un chevalier en France; *Charles* voulut en faire un auſſi. On ne pouvait refuſer cette prérogative à un empereur à qui on donnait celle de délivrer les priſonniers.

Ceux qui ont imaginé qu'on délibéra ſi on retiendrait *Charles* priſonnier l'ont dit ſans aucune preuve. *François I* ſe ſerait couvert d'opprobre s'il eût retenu par une baſſe perfidie celui dont il avait été le captif par le ſort des armes. Il y a des crimes d'Etat que l'uſage autoriſe; il y en a d'autres que l'uſage, & ſurtout la chevalerie de ce temps-là n'autoriſait pas. On tient que le roi lui fit ſeulement promettre de donner le Milanais au duc d'Orléans frère du dauphin *Henri*, & qu'il ſe contenta d'une parole vague; il ſe piqua dans cette occaſion d'avoir plus de généroſité que de politique.

Charles entre dans Gand avec deux mille cavaliers & ſix mille fantaſſins qu'il avait fait venir. Les Gantois pouvaient mettre, dit-on, quatre-vingt mille hommes en armes, & ne ſe défendirent pas.

Le 12 mai on fait pendre vingt-quatre bourgeois de Gand; on ôte à la ville ſes priviléges; on jette les fondemens d'une citadelle, & les citoyens ſont condamnés à payer trois cents mille ducats pour la bâtir, & neuf mille par an pour l'entretien de la garniſon. Jamais on ne fit mieux valoir la loi du plus fort; la ville de Gand avait été impunie quand elle verſa le ſang des miniſtres de *Marie de Bourgogne* aux yeux de cette princeſſe : elle fut accablée quand elle voulut ſoutenir de véritables droits. 1540.

François I envoie à Bruxelles ſa femme *Eléonore* ſolliciter l'inveſtiture du Milanais; & pour la faciliter, non-ſeulement il renonce à l'alliance des Turcs, mais il fait une ligue offenſive contr'eux avec le pape. Le deſſein de

l'empereur était de lui faire perdre son allié & de ne lui point donner le Milanais.

En Allemagne, la religion luthérienne & la ligue de Smalcade prennent de nouvelles forces par la mort de *George de Saxe*, puissant prince souverain de la Misnie & de la Thuringe; c'était un catholique très-zélé, & son frère *Henri* qui continua sa branche était un luthérien déterminé. *George* par son testament déshérite son frère & ses neveux, en cas qu'ils ne retournent point à la religion de leurs pères, & donne ses Etats à la maison d'Autriche; c'était un cas tout nouveau. Il n'y avait point de loi dans l'Empire qui privât un prince de ses Etats pour cause de religion. L'électeur de Saxe *Jean-Fréderic*, & le magnanime landgrave de Hesse gendre de *George*, conservent la succession à l'héritier naturel, en lui fournissant des troupes contre ses sujets catholiques. *Luther* vient les prêcher, & tout le pays est bientôt aussi luthérien que la Saxe & la Hesse.

Le luthéranisme se signale en permettant la polygamie. La femme du landgrave fille de *George*, indulgente pour son mari, à qui elle ne pouvait plaire, lui permit d'en avoir une seconde. Le landgrave amoureux de *Marguerite de Saal*, fille d'un gentilhomme de Saxe, demande à *Luther*, à *Melancton* & à *Bucer* s'il peut en conscience avoir deux femmes, & si la loi de la nature peut s'accorder avec la loi chrétienne; les trois apôtres embarrassés lui en donnent secrétement la permission par écrit. Tous les maris pouvaient en faire autant, puisqu'en fait de conscience il n'y a pas plus de privilége pour un landgrave que pour un autre homme : mais cet exemple n'a pas été suivi; la difficulté d'avoir deux femmes chez soi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une seule.

L'empereur fait ſes efforts pour diſſiper la ligue de Smalcade; il ne peut en détacher qu'*Albert de Brandebourg*, ſurnommé l'*Alcibiade*. On tient des aſſemblées & des conférences entre les catholiques & les proteſtans, dont l'effet ordinaire eſt de ne pouvoir s'accorder.

Le 8 juillet, l'empereur publie à Ratisbonne ce qu'on appelle un *Interim*, un *Inhalt;* c'eſt un édit par lequel chacun reſtera dans ſa croyance en attendant mieux, ſans troubler perſonne. 1541.

Cet *Interim* était néceſſaire pour lever des troupes contre les Turcs. On a déjà remarqué qu'alors on ne formait de grandes armées que dans le beſoin. On a vu que *Soliman* avait été le protecteur de *Jean Zapoli*, qui avait toujours diſputé la couronne de Hongrie à *Ferdinand;* cette protection avait été le prétexte des invaſions des Turcs. *Jean* était mort, & *Soliman* ſervait de tuteur à ſon fils.

L'armée impériale aſſiège le jeune pupille de *Soliman* dans Bude; mais les Turcs viennent à ſon ſecours, & défont ſans reſſource l'armée chrétienne.

Le ſultan laſſé enfin de ſe battre & de vaincre tant de fois pour des chrétiens, prend la Hongrie pour prix de ſes victoires, & laiſſe la Tranſilvanie au jeune prince, qui ſelon lui ne pouvait avoir par droit d'héritage un royaume électif comme la Hongrie.

Le roi des Romains *Ferdinand* offre alors de ſe rendre tributaire de *Soliman*, s'il veut lui rendre ce royaume: le ſultan lui répond qu'il faut qu'il renonce à la Hongrie, & qu'il lui faſſe hommage de l'Autriche.

Les choſes reſtent en cet état; & tandis que *Soliman*, dont l'armée eſt diminuée par la contagion, retourne à Conſtantinople, *Charles* va en Italie; il s'y prépare à aller

attaquer Alger, au lieu d'aller enlever la Hongrie aux Turcs : c'était être plus ſoigneux de la gloire de l'Eſpagne que de celle de l'Empire. Maître de Tunis & d'Alger, il eût rangé toute la Barbarie ſous la domination eſpagnole, & l'Allemagne ſe ſerait défendue contre *Soliman* comme elle aurait pu. Il débarque ſur la côte d'Alger le 23 octobre, avec autant de monde à peu près qu'il en avait quand il prit Tunis; mais une tempête furieuſe ayant ſubmergé quinze galères & quatre-vingt ſix vaiſſeaux, & ſes troupes ſur terre étant aſſaillies par les orages & par les Maures, *Charles* eſt obligé de ſe rembarquer ſur les bâtimens qui reſtaient, & arrive à Carthagène au mois de novembre avec les débris de ſa flotte & de ſes troupes : ſa réputation en ſouffrit. On accuſa ſon entrepriſe de témérité; mais s'il eût réuſſi comme à Tunis, on l'eût appelé le vengeur de l'Europe. Le fameux *Fernand Cortez*, triomphateur de tant d'Etats en Amérique, avait aſſiſté en ſoldat volontaire à l'entrepriſe d'Alger; il y vit quelle eſt la différence d'un petit nombre d'hommes qui ſait ſe défendre & des multitudes qui ſe laiſſent égorger.

On ne voit pas pourquoi *Soliman* demeure oiſif après ſes conquêtes; mais on voit pourquoi l'Allemagne les lui laiſſe. C'eſt que les princes catholiques s'uniſſent contre les princes proteſtans; c'eſt que la ligue de Smalcade fait la guerre au duc de Brunſvick catholique, qu'elle le chaſſe de ſon pays, & rançonne tous les eccléſiaſtiques. C'eſt enfin que le roi de France, fatigué des refus de l'inveſtiture du Milanais, préparait contre l'empereur les plus fortes ligues & les plus grands armemens.

L'Empire & la vie de *Charles-Quint* ne ſont qu'un continuel orage. Le ſultan, le pape, Veniſe, la moitié de l'Allemagne, la France lui ſont preſque toujours oppoſés,

&

& souvent à la fois : l'Angleterre tantôt le seconde, tantôt le traverse. Jamais empereur ne fut plus craint & n'eut plus à craindre.

François I envoyait un ambassadeur à Constantinople, & un autre à Venise en même temps. Celui qui allait vers *Soliman* était un navarrois nommé *Rinçone*, l'autre était *Frégose*, génois. Tous deux embarqués sur le Pô sont assassinés par ordre du gouverneur de Milan. Ce meurtre ressemble parfaitement à celui du colonel *Saint-Clair*, assassiné de nos jours en revenant de Constantinople en Suède ; ces deux événemens furent les causes ou les prétextes de guerres sanglantes. *Charles-Quint* désavoua l'assassinat des deux ambassadeurs du roi de France. Il les regardait à la vérité comme des hommes nés ses sujets & devenus infidelles : mais il est bien mieux prouvé que tout homme est né avec le droit naturel de se choisir une patrie qu'il n'est prouvé qu'un prince a le droit d'assassiner ses sujets. Si c'était une des prérogatives de la royauté, elle lui serait trop funeste. *Charles*, en désavouant l'attentat commis en son nom, avouait en effet que ce n'était qu'un crime honteux.

La politique & la vengeance pressaient également les armemens de *François I*.

Il envoie le dauphin dans le Roussillon avec une armée de trente mille hommes, & son autre fils le duc d'Orléans avec un pareil nombre dans le Luxembourg.

Le duc de Clèves, héritier de la Gueldre envahie par *Charles-Quint*, était avec le comte de *Mansfeld* dans l'armée du duc d'Orléans.

Le roi de France avait encore une armée dans le Piémont.

L'empereur est étonné de trouver tant de ressources &

de forces dans la France, à laquelle il avait porté de si grands coups. La guerre se fait à armes égales & sans avantage décidé de part ni d'autre. C'est au milieu de cette guerre qu'on assemble le concile de Trente. Les impériaux y arrivent le 28 janvier. Les protestans refusent de s'y rendre, & le concile est suspendu.

1543. Transaction du duc de Lorraine avec le corps germanique dans la diète de Nuremberg le 26 août. Son duché est reconnu souveraineté libre & indépendante, à la charge de payer à la chambre impériale les deux tiers de la taxe d'un électeur.

Cependant on publie la nouvelle ligue conclue entre *Charles-Quint* & *Henri VIII* contre *François I*; c'est ainsi que les princes se brouillent & se réunissent. Ce même *Henri VIII*, que *Charles* avait fait excommunier pour avoir répudié sa tante, s'allie avec celui qu'on croyait son ennemi irréconciliable. *Charles* va d'abord attaquer la Gueldre, & s'empare de tout ce pays appartenant au duc de Clèves allié de *François I*. Le duc de Clèves vient lui demander pardon à genoux. L'empereur le fait renoncer à la souveraineté de Gueldre, & lui donne l'investiture de Clèves & de Juliers.

Il prend Cambrai alors libre, que l'Empire & la France se disputaient. Tandis que *Charles* se ligue avec le roi d'Angleterre pour accabler la France, *François I* appelle les Turcs une seconde fois. *Chéredin*, cet amiral des Turcs, vient à Marseille avec ses galères ; il va assiéger Nice avec le comte d'*Enghien*; ils prennent la ville, mais le château est secouru par les impériaux, & *Chéredin* se retire à Toulon. La descente des Turcs ne fut mémorable que parce qu'ils étaient armés au nom du roi très-chrétien.

Dans le temps que *Charles-Quint* fait la guerre à la France, en Picardie, en Piémont & dans le Roussillon, qu'il négocie avec le pape & avec les protestans, qu'il presse l'Allemagne de se mettre en sureté contre les invasions des Turcs, il a encore une guerre avec le Danemarck.

Christiern II, retenu en prison par ceux qui avaient été autrefois ses sujets, avait fait *Charles-Quint* héritier de ses trois royaumes, qu'il n'avait point, & qui étaient électifs. *Gustave Vasa* régnait paisiblement en Suède. Le duc de Holstein avait été élu roi de Danemarck en 1536. C'est ce roi de Danemarck *Christiern III* qui attaquait l'empereur en Hollande avec une flotte de quarante vaisseaux; mais la paix est bientôt faite. Ce *Christiern III* renouvelle avec ses frères *Jean* & *Adolphe* l'ancien traité, qui regardait les duchés de Holstein & de Slesvich. *Jean* & *Adolphe*, & leurs descendans devaient posséder ces duchés en commun avec les rois de Danemarck.

Alors *Charles* assemble une grande diète à Spire, où se trouvent *Ferdinand* son frère, tous les électeurs, tous les princes catholiques & protestans. *Charles-Quint* & *Ferdinand* y demandent du secours contre les Turcs, & contre le roi de France. On y donne à *François I* les noms de *renégat*, *de barbare*, & d'*ennemi de* DIEU.

Le roi de France veut envoyer des ambassadeurs à cette grande diète. Il dépêche un héraut-d'armes pour demander un passe-port. On met son héraut en prison.

La diète donne des subsides & des troupes; mais ces subsides ne sont que pour six mois, & les troupes ne se montent qu'à quatre mille gendarmes, & vingt mille hommes de pied: faible secours pour un prince qui n'aurait pas eu de grands Etats héréditaires.

L'empereur ne put obtenir ce secours qu'en se relâchant beaucoup en faveur des luthériens. Ils gagnent un point bien important, en obtenant dans cette diète que la chambre impériale de Spire sera composée moitié de luthériens & moitié de catholiques. Le pape s'en plaignit beaucoup, mais inutilement. (*a*)

Le vieil amiral *Barberousse*, qui avait passé l'hiver à Toulon & à Marseille, va encore ravager les côtes d'Italie; & ramène ses galères chargées de butin & d'esclaves à Constantinople, où il termine une carrière qui fut longtemps fatale à la chrétienté. Il était triste que le roi nommé *très-chrétien* n'eût jamais eu d'amiral redoutable à son service qu'un mahométan barbare, qu'il soudoyât des Turcs en Italie, tandis qu'on assemblait un concile, & qu'il fit brûler à petit feu des luthériens dans Paris, en payant des luthériens en Allemagne.

François I jouit d'un succès moins odieux & plus honorable par la bataille de Cérisoles, que le comte d'*Enghien* gagne dans le Piémont le 11 avril sur le marquis *del Vasto*,

(*a*) Le P. *Barre*, auteur d'une grande histoire de l'Allemagne, met dans la bouche de *Charles-Quint* ces paroles : « Le pape est bien heureux que » les princes de la ligue de Smalcade ne m'aient pas proposé de me faire » protestant; car s'ils l'avaient voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait. » On sait que c'est la réponse de l'empereur *Joseph I*, quand le pape *Clément XI* se plaignit à lui de ses condescendances pour *Charles XII*. Le P. *Barre* ne s'est pas contenté d'imputer à *Charles-Quint* ce discours qu'il ne tint jamais; mais il a dans son histoire inséré un très-grand nombre de faits & de discours pris mot pour mot de l'histoire de *Charles XII*. Il en a copié plus de deux cents pages. Il n'est pas impossible à la rigueur qu'on ait dit & fait dans les douzième, treizième & quatorzième siècles, précisément les mêmes choses que dans le dix-huitième : mais cela n'est pas bien vraisemblable. On a été obligé de faire cette note parce que des journalistes, ayant vu dans l'histoire d'Allemagne tant de traits absolument semblables, ont accusé l'historien de *Charles XII* de plagiat, ne fesant pas réflexion que cet historien avait écrit plus de quinze ans avant l'autre.

fameux général de l'empereur ; mais cette victoire fut plus inutile encore que tous les succès passagers de *Louis XII* & de *Charles VIII*. Elle ne peut conduire les Français dans le Milanais, & l'empereur pénètre jusqu'à Soissons & menace Paris.

Henri VIII de son côté est en Picardie. La France, malgré la victoire de Cérisoles, est plus en danger que jamais. Cependant par un de ces mystères que l'histoire ne peut guère expliquer, *François I* fait une paix avantageuse. A quoi peut-on l'attribuer qu'aux défiances que l'empereur & le roi d'Angleterre avaient l'un de l'autre? Cette paix est conclue à Crépi le 18 septembre. Le traité porte que le duc d'Orléans, second fils du roi de France, épousera une fille de l'empereur ou du roi des Romains, & qu'il aura le Milanais ou les Pays-Bas. Cette alternative est étrange. Quand on promet une province, ou une autre, il est clair qu'on ne donnera aucune des deux. *Charles*, en donnant le Milanais, ne donnait qu'un fief de l'Empire ; mais en cédant les Pays-Bas, il dépouillait son fils de son héritage.

Pour le roi d'Angleterre, ses conquêtes se bornèrent à la ville de Boulogne ; & la France fut sauvée contre toute attente.

On fait enfin l'ouverture du concile de Trente au mois d'avril. Les protestans déclarent qu'ils ne reconnaissent point ce concile. Commencement de la guerre civile. 1545.

Henri duc de Brunsvick, dépouillé de ses Etats, comme on l'a vu, par la ligue de Smalcade, y rentre avec le secours de l'archevêque de Brème son frère. Il y met tout à feu & à sang.

Philippe, ce fameux landgrave de Hesse, & *Maurice de*

Saxe, neveu de *George*, réduisent *Henri de Brunswick* aux dernières extrémités. Il se rend à discrétion à ces princes, marchant tête nue avec son fils *Victor* entre les troupes des vainqueurs. *Charles* approuve & félicite ces vainqueurs dangereux. Il les ménageait encore.

Tandis que le concile commence, *Paul III*, avec le consentement de l'empereur, donne solemnellement l'investiture de Parme & de Plaisance à son fils aîné *Pierre-Louis Farnèse*, dont le fils *Octave* avait déjà épousé la bâtarde de *Charles-Quint*, veuve d'*Alexandre de Médicis*. Ce couronnement du bâtard d'un pape fesait un beau contraste avec un concile convoqué pour réformer l'Eglise.

L'électeur palatin prit ce temps pour renoncer à la communion romaine. C'était alors l'intérêt de tous les princes d'Allemagne de secouer le joug de l'Eglise romaine. Ils rentraient dans les biens prodigués par leurs ancêtres au clergé & aux moines. *Luther* meurt bientôt après à Islèbe le 18 février 1545, à compter selon l'ancien calendrier. Il avait eu la satisfaction de soustraire la moitié de l'Europe à l'Eglise romaine; & il mettait cette gloire au-dessus de celle des conquérans.

1546. La mort du duc d'Orléans, qui devait épouser une fille de l'empereur, & avoir les Pays-Bas ou le Milanais, tire *Charles-Quint* d'un grand embarras. Il en avait assez d'autres : les princes protestans de la ligue de Smalcade avaient en effet divisé l'Allemagne en deux parties. Dans l'une il n'avait guère que le nom d'empereur, dans l'autre on ne combattait pas ouvertement son autorité; mais on ne la respectait pas autant qu'on eût fait, si elle n'eût pas été presque anéantie chez les princes protestans.

Ces princes signalent leur crédit en ménageant la paix

entre les rois de France & d'Angleterre. Ils envoient des ambaſſadeurs dans ces deux royaumes ; cette paix ſe conclut ; & *Henri VIII* favoriſe la ligue de Smalcade.

Le luthéraniſme avait fait tant de progrès que l'électeur de Cologne *Herman de Neuvid*, tout archevêque qu'il était, l'introduiſait dans ſes Etats, & n'attendait que le moment de pouvoir ſe ſéculariſer lui & ſon électorat. *Paul III* l'excommunie & le prive de ſon archevêché. Un pape peut excommunier qui il veut ; mais il n'eſt pas ſi aiſé de dépouiller un prince de l'Empire : il faut que l'Allemagne y conſente. Le pape ordonne en vain qu'on ne reconnaiſſe plus qu'*Adolphe de Schavembourg* coadjuteur de l'archevêque, mais non coadjuteur de l'électeur. *Charles-Quint* reconnaît toujours l'électeur *Herman de Neuvid*, & le menace, afin qu'il ne donne point de ſecours aux princes de la ligue de Smalcade : mais l'année ſuivante *Herman* fut enfin dépoſé, & *Schavembourg* eut ſon électorat.

La guerre civile avait déjà commencé par l'aventure de *Henri de Brunſvick* priſonnier chez le landgrave de Heſſe. *Albert de Brandebourg*, margrave de Culembach, ſe joint à *Jean de Brunſvick* neveu du priſonnier, pour le délivrer & le venger. L'empereur les encourage & les aide ſous main. Ce n'eſt point là le grand empereur *Charles-Quint* ; ce n'eſt qu'un prince faible qui ſe plie aux conjonctures.

Alors les princes & les villes de la ligue mettent leurs troupes en campagne. *Charles*, ne pouvant plus diſſimuler, commence par obtenir de *Paul III* environ dix mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux légers pour ſix mois, avec deux cents mille écus romains, & une bulle pour lever la moitié des revenus d'une année des bénéfices d'Eſpagne, & pour aliéner les biens des monaſtères juſqu'à

la fomme de cinq cents mille écus. Il n'ofait demander les mêmes conceffions fur les églifes d'Allemagne. Les luthériens étaient trop voifins, & quelques églifes euffent mieux aimé fe fécularifer que de payer.

Les proteftans font déjà maîtres des paffages du Tirol; ils s'étendent de là jufqu'au Danube. L'électeur de Saxe *Jean-Fréderic-Philippe* landgrave de Heffe, marchent par la Franconie. *Philippe* prince de la maifon de Brunfviek & fes quatre fils, trois princes d'Anhalt, *George de Virtemberg* frère du duc *Ulric*, font dans cette armée; on y voit les comtes d'Oldenbourg, de Mansfeld, d'Oettingen, de Henneberg, de Furftemberg, beaucoup d'autres feigneurs immédiats à la tête de leurs foldats. Les villes d'Ulm, de Strasbourg, de Norlingue, d'Augsbourg y ont envoyé leurs troupes. Il y a huit régimens des cantons proteftans fuiffes. L'armée était de plus de foixante mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux.

L'empereur, qui n'avait que peu de troupes, agit cependant en maître, en mettant l'électeur de Saxe au ban de l'Empire le 18 juillet dans Ratisbonne. Bientôt il a une armée capable de foutenir cet arrêt. Les dix mille italiens envoyés par le pape arrivent. Six mille efpagnols de fes vieux régimens du Milanais & de Naples fe joignent à fes allemands. Mais il fallait qu'il armât trois nations, & il n'avait pas encore une armée égale à celle de la ligue, qui venait d'être renforcée par la gendarmerie de l'électeur palatin.

Les deftinées des princes & des Etats font tellement le jouet de ce qu'on appelle la fortune que le falut de l'empereur vint d'un prince proteftant. Le prince *Maurice de Saxe*, marquis de Mifnie & de Thuringe, coufin de l'électeur de Saxe, gendre du landgrave de Heffe, le

même à qui ce landgrave & l'électeur de Saxe avaient conſervé ſes Etats, & dont l'électeur avait été le tuteur, oublia ce qu'il devait à ſes proches, & ſe rangea du parti de l'empereur. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il était comme eux proteſtant très-zélé; mais il diſait que la religion n'a rien de commun avec la politique.

Ce *Maurice* aſſembla dix mille fantaſſins & trois mille chevaux, fit une diverſion dans la Saxe, défit les troupes que l'électeur *Jean-Fréderic-Henri* y envoya, & fut la première cauſe du malheur des alliés. Le roi de France leur envoya deux cents mille écus; c'était aſſez pour entretenir la diſcorde, & non aſſez pour rendre leur parti vainqueur.

L'empereur gagne du terrain de jour en jour. La plupart des villes de Franconie ſe rendent, & payent de groſſes taxes.

L'électeur palatin, l'un des princes de la ligue, vient demander pardon à *Charles*, & ſe jette à ſes genoux. Preſque tout le pays juſqu'à Heſſe-Caſſel eſt ſoumis.

Le pape *Paul III* retire alors ſes troupes qui n'avaient dû ſervir que ſix mois. Il craint de trop ſecourir l'empereur, même contre des proteſtans. *Charles* n'eſt que médiocrement affaibli par cette perte. La mort du roi d'Angleterre *Henri VIII* arrivée le 18 janvier, & la maladie qui conduiſait dans le même temps *François I* à ſa fin, le délivraient des deux protecteurs de la ligue de Smalcade.

Charles réuſſit aiſément à détacher le vieux duc de Virtemberg de la ligue. Il était alors ſi irrité contre les révoltes dont la religion eſt la cauſe ou le prétexte qu'il voulut établir à Naples l'inquiſition, dès long-temps reçue en Eſpagne : mais il y eut une ſi violente ſédition que 1547.

ce tribunal fut aboli auffitôt qu'établi. L'empereur aima mieux tirer quelque argent des Napolitains, pour l'aider à dompter la ligue de Smalcade, que de s'obftiner à faire recevoir l'inquifition dont il ne tirait rien.

La ligue femblait prefque détruite par la foumiffion du Palatinat & du Virtemberg : mais elle prend de nouvelles forces par la jonction des citoyens de Prague & de plufieurs cantons de la Bohème, qui fe révoltent contre *Ferdinand* leur fouverain, & qui vont fecourir les confédérés. Le margrave de Culembach, *Albert de Brandebourg*, furnommé l'*Alcibiade*, dont on a déjà parlé, eft à la vérité pour l'empereur; mais fes troupes font défaites, & il eft pris par l'électeur de Saxe.

Pour compenfer cette perte, l'électeur de Brandebourg, *Jean le févère*, tout luthérien qu'il eft, prend les armes en faveur du chef de l'Empire, & donne du fecours à *Ferdinand* contre les Bohémiens.

Tout était en confufion vers l'Elbe, & on n'entendait parler que de combats & de pillages. Enfin l'empereur paffe l'Elbe avec une forte armée vers Mulberg. Son frère l'accompagnait avec fes enfans *Maximilien* & *Ferdinand*, & le duc d'*Albe* était fon principal général.

On attaque l'armée de *Jean-Frédéric-Henri*, duc électeur de Saxe, fi célèbre par fon malheur. Cette bataille de Mulberg près de l'Elbe fut décifive. On dit qu'il n'y eut que quarante hommes de tués du côté de l'empereur : ce qui eft bien difficile à croire. L'électeur de Saxe bleffé eft prifonnier avec le jeune prince *Ernest de Brunfvick*. *Charles* fait condamner le 12 mai l'électeur de Saxe par le confeil de guerre à perdre la tête. Le févère duc d'*Albe* préfidait à ce tribunal. Le fecrétaire du confeil fignifia le même jour la fentence

à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince *Ernest de Brunsvick*.

Le duc *Maurice*, qui devait avoir son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grâce. *Charles* accorde la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncera pour lui & ses enfans à la dignité électorale en faveur de *Maurice*. On lui laissa la ville de Gotha & ses dépendances; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de *Gotha* & de *Veimar*. Le duc *Maurice* s'engagea à lui faire une pension de cinquante mille écus d'or, & à lui en donner cent mille une fois payés, pour acquitter ses dettes. Tous les prisonniers qu'il avait faits, & surtout *Albert de Brandebourg* & *Henri de Brunsvick*, furent relâchés; mais l'électeur n'en demeura pas moins prisonnier de *Charles*.

Sa femme *Sibille*, sœur du duc de Clèves, vint inutilement se jeter aux pieds de l'empereur, & lui demander en larmes la liberté de son mari.

Les alliés de l'électeur se dissipèrent bientôt. Le landgrave de Hesse ne pensa plus qu'à se soumettre. On lui imposa pour condition de venir embrasser les genoux de l'empereur, de raser toutes ses forteresses à la réserve de Cassel ou de Ziegenheim, en payant cent cinquante mille écus d'or.

Le nouvel électeur *Maurice de Saxe* & l'électeur de Brandebourg promirent par écrit au landgrave qu'on ne ferait aucune entreprise sur sa liberté. Ils s'en rendirent caution, & consentirent d'être appelés en justice par lui, ou par ses enfans, & à souffrir eux-mêmes le traitement que l'empereur lui ferait contre la foi promise.

Le landgrave, fur ces affurances, confentit à tout. *Granvelle*, évêque d'Arras, depuis cardinal, rédigea les conditions que *Philippe* figna. On a toujours affuré que le prélat trompa ce malheureux prince, lequel avait expreffément ftipulé qu'en venant demander grâce à l'empereur, il ne refterait pas en prifon. *Granvelle* écrivit qu'il ne refterait pas toujours en prifon. Il ne fallait qu'un *v* à la place d'une *n* pour faire cette étrange différence en langue allemande. Le traité devait porter *nicht mit einiger gefangnifs*, & *Granvelle* écrivit *eviger*.

Le landgrave n'y prit pas garde en relifant l'acte. Il crut voir ce qui devait y être ; & dans cette confiance, il alla fe jeter aux genoux de *Charles-Quint*. En effet, il paraît indubitable qu'il ne ferait pas forti de chez lui pour aller recevoir fa grâce, s'il avait cru qu'on le mettrait en prifon. Il fut arrêté quand il croyait s'en retourner en fureté, & conduit long-temps à la fuite de l'empereur.

Le vainqueur fe faifit de toute l'artillerie de l'électeur de Saxe *Jean Fréderic*, du landgrave de Heffe, & même du duc de Virtemberg. Il confifqua les biens de plufieurs chefs du parti ; il impofa des taxes fur ceux qu'il avait vaincus, & n'en exempta pas les villes qui l'avaient fervi. On prétend qu'il en retira feize cents mille écus d'or.

Le roi des Romains *Ferdinand* punit de fon côté les Bohémiens. On ôta aux citoyens de Prague leurs priviléges & leurs armes. Plufieurs furent condamnés à mort, d'autres à une prifon perpétuelle. Les taxes & les confifcations furent immenfes. Elles entrent toujours dans la vengeance des fouverains.

Le concile de Trente s'était dispersé pendant ces troubles. Le pape voulait le transférer à Bologne.

L'empereur avait vaincu la ligue, mais non pas la religion protestante. Ceux de cette communion demandent dans la diète d'Augsbourg que les théologiens protestans aient voix délibérative dans le concile.

L'empereur était plus mécontent du pape que des théologiens protestans. Il ne lui pardonnait pas d'avoir rappelé les troupes de l'Eglise dans le plus fort de la guerre de Smalcade. Il lui fit sentir son indignation au sujet de Parme & de Plaisance. Il avait souffert que le St Père en donnât l'investiture à son bâtard dans le temps qu'il le voulait ménager; mais quand il en fut mécontent, il se ressouvint que Parme & Plaisance avaient été une dépendance du Milanais, & que c'était à l'empereur seul à en donner l'investiture. *Paul III* de son côté, alarmé de la puissance de *Charles-Quint*, négociait contre lui avec *Henri II* & les Vénitiens.

Dans ces circonstances, le fils du pape, odieux à toute l'Italie par ses crimes, est assassiné par des conjurés. L'empereur alors s'empare de Plaisance, qu'il ôte à son propre gendre, malgré sa tendresse de père pour *Marguerite* sa fille.

L'empereur brouillé avec le pape en ménageait 1548. davantage les protestans. Ils avaient toujours voulu que le concile se tînt dans une ville d'Allemagne. *Paul III* venait de le transférer à Bologne. C'était encore un nouveau sujet de querelle, qui envenimait celle de Plaisance. D'un côté le pape menaça l'empereur de l'excommunication, s'il ne restituait cette ville; & par-là, il donnait trop de prise sur lui aux protestans qui

relevaient comme il faut le ridicule de ses armes spirituelles, employées par un pape en faveur de ses fils; de l'autre côté, *Charles-Quint* se fesait en quelque manière chef de la religion en Allemagne.

Il publie dans la diète d'Ausbourg le 15 mai le grand *Interim*. C'est un formulaire de foi & de discipline. Les dogmes en étaient catholiques; on y permettait seulement la communion sous les deux espèces aux laïques, & le mariage aux prêtres. Plusieurs cérémonies indifférentes y étaient sacrifiées aux luthériens, pour les engager à recevoir des choses qu'on disait plus essentielles.

Ce tempérament était raisonnable; c'est pourquoi il ne contenta personne. Les esprits étaient trop aigris; l'Eglise romaine & les luthériens se plaignirent; & *Charles-Quint* vit qu'il est plus aisé de gagner des batailles que de gouverner les opinions. *Maurice* le nouvel électeur de Saxe voulut en vain, pour lui complaire, faire recevoir le nouveau formulaire dans ses Etats; les ministres protestans furent plus forts que lui. L'électeur de Brandebourg, l'électeur palatin acceptent l'*Interim*. Le landgrave de Hesse s'y soumet pour obtenir sa liberté, qu'il n'obtient pourtant pas.

L'ancien électeur de Saxe *Jean Fréderic*, tout prisonnier qu'il est, refuse de le signer. Quelques autres princes & plusieurs villes protestantes suivent son exemple. Et par-tout le cri des théologiens s'élève contre la paix que l'*Interim* leur présentait.

L'empereur se contente de menacer; & comme il en veut alors plus au pape qu'aux luthériens, il fait décréter par la diète que le concile reviendra à Trente, & se charge du soin de l'y faire transférer.

On met dans cette diète les Pays-Bas sous la protection du corps germanique. On les déclare exempts des taxes que les états doivent à l'Empire, & de la jurisdiction de la chambre impériale, tout compris qu'ils étaient dans le dixième cercle. Ils ne sont obligés à rendre aucun service à l'Empire, excepté dans les guerres contre les Turcs; alors ils doivent contribuer autant que trois électeurs. Ce réglement est souscrit par *Charles-Quint* le 26 juin.

Les habitans du Valais sont mis au ban de l'Empire pour n'avoir pas payé les taxes; ils en sont exempts aujourd'hui qu'ils ont su devenir libres.

La ville de Constance ne reçoit l'*Interim* qu'après avoir été mise au ban de l'Empire.

La ville de Strasbourg obtient que l'*Interim* ne soit que pour les églises catholiques de son district, & que le luthéranisme y soit professé en liberté.

Christiern III roi de Danemarck reçoit par ses ambassadeurs l'investiture du duché de Holstein, en commun avec ses frères *Jean* & *Adolphe*.

Maximilien fils de *Ferdinand* épouse *Marie* sa cousine, fille de l'empereur. Le mariage se fait à Valladolid les derniers jours de septembre; & *Maximilien* & *Marie* sont conjointement régens d'Espagne; mais c'est toujours le conseil d'Espagne nommé par *Charles-Quint*, qui gouverne.

L'empereur retiré dans Bruxelles fait prêter hommage à son fils aîné *Philippe* par les provinces de Flandre, de Hainaut & d'Artois. 1549.

Le concile de Trente restait toujours divisé. Quelques prélats attachés à l'empereur étaient à Trente. Le pape

en avait aſſemblé d'autres à Bologne. On craignait un ſchiſme. Le pape craignait encore plus que la maiſon de *Bentivoglio*, dépoſſédée de Bologne par *Jules II*, n'y rentrât avec la protection de l'empereur. Il diſſout ſon concile de Bologne.

Octavio Farnèſe, gendre de *Charles-Quint* & petit-fils de *Paul III*, a également à ſe plaindre de ſon beau-père & de ſon grand-père. Le beau-père lui retenait Plaiſance, parce qu'il était brouillé avec le pape ; & ſon grand-père lui retenait Parme, parce qu'il était brouillé avec l'empereur. Il veut ſe ſaiſir au moins de Parme, & n'y réuſſit pas. On prétend que le pape mourut des chagrins que lui cauſaient ſa famille & l'empereur ; mais on devait ajouter qu'il avait plus de quatre-vingt & un ans.

1550. Les Turcs n'inquiètent point l'Empire ; *Soliman* était vers l'Euphrate. Les Perſans ſauvaient l'Autriche ; mais les Turcs reſtaient toujours maîtres de la plus grande partie de la Hongrie.

Henri II roi de France paraiſſait tranquille. Le nouveau pape *Jules III* était embarraſſé ſur l'affaire du concile & ſur celle de Plaiſance. L'empereur l'était davantage de ſon *Interim*, qui cauſait toujours des troubles en Allemagne. Quand on voit des hommes auſſi peu ſcrupuleux que *Paul III*, *Jules III* & *Charles-Quint*, décider de la religion, que peuvent penſer les peuples ?

La ville de Magdebourg très-puiſſante était en guerre contre le duc de Meckelbourg, & était liguée avec la ville de Brème. L'empereur condamne les deux villes, & charge le nouvel électeur de Saxe *Maurice* de réduire

Magdebourg ;

Magdebourg ; mais il l'irritait en lui marquant cette confiance. *Maurice* juſtifiait ſon ambition qui avait dépouillé ſon tuteur & ſon parent de l'électorat de Saxe, par les lois qui l'avaient attaché au chef de l'Empire ; mais il croyait ſon honneur perdu par la priſon du landgrave de Heſſe ſon beau-père, retenu toujours captif malgré ſa garantie, & malgré celle de l'électeur de Brandebourg. Ces deux princes preſſaient continuellement l'empereur de dégager leur parole. *Charles* prend le ſingulier parti d'annuller leur promeſſe. Le landgrave tente de s'évader. Il en coûte la tête à quelques-uns de ſes domeſtiques.

L'électeur *Maurice*, indigné contre *Charles-Quint*, n'eſt pas fort empreſſé à combattre pour un empereur, dont la puiſſance ſe fait ſentir ſi deſpotiquement à tous les princes : il ne fait nul effort contre Magdebourg. Il laiſſa tranquillement les aſſiégeans battre le duc de Meckelbourg, & le prendre priſonnier ; & l'empereur ſe repentit de lui avoir donné l'électorat. Il n'avait que trop de raiſon de ſe repentir. *Maurice* ſongeait à ſe faire chef du parti proteſtant, à mettre non-ſeulement Magdebourg dans ſes intérêts, mais auſſi les autres villes, & à ſe ſervir de ſon nouveau pouvoir pour balancer celui de l'empereur. Déjà il négociait ſur ces principes avec *Henri II*, & un nouvel orage ſe préparait dans l'Empire.

Charles-Quint, qu'on croyait au comble de la puiſſance, 1551.
était dans le plus grand embarras. Le parti proteſtant ne pouvait ni lui être attaché, ni être détruit. L'affaire de Parme & de Plaiſance, dont le roi de France commençait à ſe mêler, lui feſait enviſager une guerre prochaine. Les Turcs étaient toujours en Hongrie. Tous

les esprits étaient révoltés dans la Bohème contre son frère *Ferdinand*.

Charles imagine de donner un nouveau poids à son autorité, en engageant son frère à céder à son fils *Philippe* le titre de roi des Romains & la succession à l'Empire. La tendresse paternelle pouvait suggérer ce dessein ; mais il est sûr que l'autorité impériale avait besoin d'un chef qui, maître de l'Espagne & du nouveau monde, aurait assez de puissance pour contenir à la fois les ennemis & les princes de l'Empire. Il est sûr aussi que les princes auraient vu par-là leurs prérogatives bien hasardées, & qu'ils se feraient difficilement prêtés aux vues de l'empereur. Elles ne servirent qu'à indigner *Ferdinand*, & à brouiller les deux frères.

Charles rompt ouvertement avec *Ferdinand*, demande sa déposition aux électeurs, & leurs suffrages en faveur de son fils. Il ne recueille de toute cette entreprise que le chagrin d'un refus, & de voir les électeurs du Palatinat, de Saxe & de Brandebourg s'opposer ouvertement à ses desseins plus dangereux que sages.

L'électeur *Maurice* entre enfin dans Magdebourg par capitulation; mais il soumet cette ville pour lui-même, quoiqu'il la prenne au nom de l'empereur. La même ambition, qui l'avait porté à recevoir l'électorat de Saxe des mains de *Charles-Quint*, le porte à s'unir contre lui avec *Joachim* électeur de Brandebourg, *Frédéric* comte palatin, *Christophe* duc de Virtemberg, *Ernest* marquis de Bade-Dourlach & plusieurs autres princes.

Cette ligue fut plus dangereuse que celle de Smalcade, Le roi de France *Henri II*, jeune & entreprenant, s'unit avec tous ces princes. Il devait fournir deux cents

quarante mille écus pour les trois premiers mois de la guerre, & soixante mille pour chaque mois suivant. Il se rend maître de Cambrai, Metz, Toul & Verdun, pour les garder *comme vicaire du St Empire;* titre singulier qu'il prenait alors comme un prétexte, comme si c'en était un.

Le roi de France s'était déjà servi du prétexte de Parme, pour porter la guerre en Italie. Il ne paraissait pas dans l'ordre des choses que ce fût lui qui dût protéger *Octave Farnèse* contre l'empereur son beau-père; mais il était naturel que *Henri II* tâchât par toutes sortes de voies de rentrer dans le duché de Milan, l'objet des prétentions de ses prédécesseurs.

Henri s'unissait aussi avec les Turcs selon le plan de *François I;* & l'amiral *Dragut*, non moins redoutable que ce *Chéredin* surnommé *Barberousse*, avait fait une descente en Sicile, où il avait pillé la ville d'Agosta.

L'armée de *Soliman* s'avançait en même temps par la Hongrie. *Charles-Quint* alors n'avait plus pour lui que le pape *Jules III*, & il s'unissait avec lui contre *Octave Farnèse* son gendre, quoique dans le fond l'empereur & le pape eussent des droits & des intérêts différens, l'un & l'autre prétendant être suzerains de Parme & de Plaisance.

Les Français portaient aussi la guerre en Piémont & dans le Montferrat. Il s'agissait donc de résister à la fois à une armée formidable de Turcs en Hongrie, à la moitié de l'Allemagne liguée & déjà en armes, & à un roi de France, jeune, riche & bien servi, impatient de se signaler & de réparer les malheurs de son prédécesseur.

L'intérêt & le danger raccommodèrent alors *Charles*

& *Ferdinand*. On a d'abord en Hongrie quelques ſuccès contre les Turcs.

Ferdinand fut aſſez heureux dans ce temps-là même pour acquérir la Tranſilvanie. La veuve de *Jean Zapoli* reine de Hongrie, qui n'avait plus que le nom de reine, gouvernait la Tranſilvanie au nom de ſon fils *Etienne Sigiſmond* ſous la protection des Turcs; protection tyrannique dont elle était laſſe. *Martinuſius* évêque de Varadin, depuis cardinal, porta la reine à céder la Tranſilvanie à *Ferdinand* pour quelques terres en Siléſie, comme Oppelen & Ratibor. Jamais reine ne fit un ſi mauvais marché. *Martinuſius* eſt déclaré par *Ferdinand*, vaivode de Tranſilvanie. Ce cardinal la gouverne au nom de ce prince avec autorité & avec courage. Il ſe met lui-même à la tête des Tranſilvains contre les Turcs. Il aide les impériaux à les repouſſer; mais *Ferdinand*, étant entré en défiance de lui, le fait aſſaſſiner par *Pallavicini* dans le château de Vintz.

Le pape, lié alors avec l'empereur, n'oſe pas d'abord demander raiſon de cet aſſaſſinat; mais il excommunia *Ferdinand* l'année ſuivante. L'excommunication ne fit ni bruit ni effet. C'eſt ce qu'on a ſouvent appelé *brutum fulmen*. C'était pourtant une occaſion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité ſemblent en droit de s'élever en ſon nom contre les ſouverains qui abuſent à cet excès de leur pouvoir: mais il faut que ceux qui jugent les rois ſoient irrépréhenſibles.

1552. L'électeur *Maurice de Saxe* lève le maſque, & publie par un manifeſte qu'il s'eſt allié avec le roi de France pour la liberté de ce même *Jean Fréderic* ci-devant électeur, que lui-même avait dépoſſédé, pour celle du landgrave de Heſſe, & pour le ſoutien de la religion.

L'électeur de Brandebourg *Joachim* se joint à lui. *Guillaume* fils du landgrave de Hesse prisonnier, *Henri Othon* électeur palatin, *Albert de Meckelbourg* sont en armes avant que l'empereur ait assemblé des troupes.

Maurice & les confédérés marchent vers les défilés du Tirol, & chassent le peu d'impériaux qui les gardaient. L'empereur & son frère *Ferdinand*, sur le point d'être pris, sont obligés de fuir en désordre. *Charles* menait toujours avec lui son prisonnier, l'ancien électeur de Saxe. Il lui offre sa liberté. Il est difficile de rendre raison pourquoi ce prince ne voulut pas l'accepter. La véritable raison peut-être, c'est que l'empereur ne la lui offrit pas.

Cependant le roi de France s'était saisi de Toul, de Verdun & de Metz dès le commencement du mois d'avril. Il prend Haguenau & Vissembourg. De là il tourne vers le pays de Luxembourg, & s'empare de plusieurs villes.

L'empereur pour comble de disgrâces apprend dans sa fuite que le pape l'a abandonné, & s'est déclaré neutre entre lui & la France. C'est alors que son frère *Ferdinand* fut excommunié pour avoir fait assassiner le cardinal *Martinusius*. Il eût été plus beau au pape de ne pas attendre que ses censures ne parussent que l'effet de sa politique.

Au milieu de tous ces troubles, les pères du concile se retirent de Trente, & le concile est encore suspendu.

Dans ce temps funeste toute l'Allemagne est en proie aux ravages. *Albert de Brandebourg* pille toutes les commanderies de l'ordre teutonique, les terres de Bamberg, de Nuremberg, de Vurtzbourg & plusieurs villes de Suabe. Les confédérés mettent à feu & à sang

les Etats de l'électeur de Mayence, Vorms, Spire, & assiègent Francfort.

Cependant l'empereur retiré dans Passau, & ayant rassemblé une armée après tant de disgrâces, amène les confédérés à un traité. La paix est conclue le 12 août. Il accorde par cette paix célèbre de Passau une amnistie générale à tous ceux qui ont porté les armes contre lui depuis l'année 1546. Non-seulement les protestans obtiennent le libre exercice de la religion; mais ils sont admis dans la chambre impériale, dont on les avait exclus après la victoire de Mulberg. Il y a sujet de s'étonner qu'on ne rende pas une liberté entière au landgrave de Hesse par ce traité, qu'il soit confiné dans le fort de Rheinfeld jusqu'à ce qu'il donne des assurances de sa fidélité; & qu'il ne soit rien stipulé pour *Jean Fréderic*, l'ancien électeur de Saxe.

L'empereur cependant rendit bientôt après la liberté à ce malheureux prince, & le renvoya dans les Etats de Thuringe qui lui restaient.

L'heureux *Maurice de Saxe* ayant fait triompher sa religion, & ayant humilié l'empereur, jouit encore de la gloire de le défendre. Il conduit seize mille hommes en Hongrie; mais *Ferdinand*, malgré ce secours, ne peut rester en possession de la haute Hongrie, qu'en souffrant que les états se soumettent à payer un tribut annuel de vingt mille écus d'or à *Soliman*.

Cette année est funeste à *Charles-Quint*. Les troupes de France sont dans le Piémont, dans le Montferrat, dans Parme. Il était à craindre que de plus grandes forces n'entrassent dans le Milanais, ou dans le royaume de Naples. *Dragut* infestait les côtes de l'Italie; & l'Europe voyait toujours les troupes du roi très-chrétien

jointes avec les Turcs contre les chrétiens, tandis qu'on ne cessait de brûler les protestans en France par arrêt des tribunaux nommés parlemens.

Les finances de *Charles* étaient épuisées malgré les taxes imposées en Allemagne après sa victoire de Mulberg, & malgré les trésors du Mexique. La vaste étendue de ses Etats, ses voyages, ses guerres absorbaient tout : il emprunte deux cents mille écus d'or au duc de Florence *Cosme de Médicis*, & lui donne la souveraineté de Piombino, & de l'île d'Elbe : aidé de ce secours il se soutient du moins en Italie, & il va assiéger Metz avec une puissante armée.

Albert de Brandebourg, le seul des princes protestans qui était encore en armes contre lui, abandonne la France dont il a reçu de l'argent, & sert sous *Charles-Quint* au siége de Metz. Le fameux *François* duc de Guise, qui défendait Metz avec l'élite de la noblesse française, l'oblige de lever le siége le 26 décembre, au bout de soixante-cinq jours : *Charles* y perdit plus du tiers de son armée.

Charles se venge du malheur qu'il a essuyé devant Metz, 1553.
en envoyant les comtes de *Lalain* & de *Reux* assiéger Térouane : la ville est prise & rasée.

Philibert Emmanuel prince de Piémont, depuis duc de Savoie, qui devient bientôt un des plus grands généraux de ce siècle, est mis à la tête de l'armée de l'empereur; il prend Hesdin, qui est rasé comme Térouane. Mais le duc d'*Arscot*, qui commandait un corps considérable, se laisse battre, & la fortune de *Charles* est encore arrêtée.

Les affaires en Italie restent dans la même situation; l'Allemagne n'est pas tranquille. L'inquiet *Albert de Brandebourg*, qu'on nommait l'*Alcibiade*, toujours à la tête d'un corps de troupes, les fait subsister de pillage; il ravage les

terres de *Henri de Brunſvick*, & même de l'électeur *Maurice de Saxe.*

L'électeur *Maurice* lui livre bataille auprès de Hildesheim au mois de juillet; il la gagne, mais il y eſt tué. Ce prince n'avait que trente-deux ans, mais il avait acquis la réputation d'un grand capitaine & d'un grand politique : ſon frère *Auguſte* lui ſuccède.

Albert l'Alcibiade fait encore la guerre civile; la chambre impériale lui fait ſon procès; il n'en continue pas moins ſes ravages : mais enfin manquant d'argent & de troupes, il ſe réfugie en France. L'empereur pour mieux ſoutenir cette grande puiſſance, qui avait reçu tant d'accroiſſement & tant de diminution, arrête le mariage de ſon fils *Philippe* avec *Marie* reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Arragon.*

Quoique le parlement d'Angleterre ajoutât aux clauſes du contrat de mariage que l'alliance entre les Français & les Anglais ſubſiſterait, *Charles* n'en eſpérait pas moins, & avec raiſon, que cette alliance ſerait bientôt rompue. C'était en effet armer l'Angleterre contre la France, que de lui donner ſon fils pour roi; & ſi *Marie* avait eu des enfans, la maiſon d'Autriche voyait ſous ſes lois tous les Etats de l'Europe, depuis la mer baltique, excepté la France.

1554. *Charles* cède à ſon fils *Philippe* le royaume de Naples & de Sicile, avant que ce prince s'embarque pour l'Angleterre, où il arrive au mois de juillet, & eſt couronné roi conjointement avec *Marie* ſon épouſe, comme depuis le roi *Guillaume* l'a été avec une autre *Marie*, mais non pas avec le pouvoir qu'a eu *Guillaume.*

Cependant la guerre dure toujours entre *Charles-Quint*

& *Henri II* ſur les frontières de la France & en Italie, avec des ſuccès divers & toujours balancés.

Les troupes de France étaient toujours dans le Piémont & dans le Montferrat, mais en petit nombre. L'empereur n'avait pas de grandes forces dans le Milanais; il ſemblait qu'on fût épuiſé des deux côtés.

Le duc de Florence, *Coſme*, armait pour l'empereur. Sienne qui craignait de tomber un jour au pouvoir des Florentins, comme il lui eſt arrivé, était protégée par les Français. *Medequino* marquis de Marignan, général de l'armée du duc de Florence, remporte une victoire ſur quelques troupes de France & ſur leurs alliés le 2 août; c'eſt en mémoire de cette victoire que *Coſme* inſtitua l'ordre de St Etienne, parce que c'était le jour de St Etienne que la bataille avait été gagnée.

Erneſt comte de Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, 1555.
eſt prêt de reprendre par les artifices d'un cordelier la ville de Metz, que l'empereur n'avait pu réduire avec cinquante mille hommes. Ce cordelier nommé *Léonard*, gardien du couvent, qui avait été confeſſeur du duc de *Guiſe*, & qu'on reſpectait dans la ville, feſait entrer tous les jours de vieux ſoldats, allemands, eſpagnols & italiens déguiſés en cordeliers, ſous prétexte d'un chapitre général qui devait ſe tenir.

Un chartreux découvre le complot; on arrête le père *Léonard*, qu'on trouva mort le lendemain; ſon corps fut porté au gibet, & on ſe contenta de faire aſſiſter dix-huit cordeliers à la potence. Tant d'exemples du danger d'avoir des moines n'ont pu encore les faire abolir.

L'ancienne politique des papes ſe renouvelle ſous *Paul IV* de la maiſon de *Caraffe;* cette politique eſt, comme on a

vu dans le cours de cet ouvrage, d'empêcher l'empereur d'être trop puiſſant en Italie.

Paul IV ne ſonge point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples, & dans le Milanais avec le ſecours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ſes neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que *Henri II* doit envoyer.

La guerre allait donc devenir plus vive que jamais. *Charles* voyait qu'il n'aurait pas un moment de repos dans ſa vie; la goutte le tourmentait; le fardeau de tant d'affaires devenait peſant; il avait joué long-temps le plus grand rôle dans l'Europe : il voulut finir par une action plus ſingulière que tout ce qu'il avait fait dans ſa vie, par abdiquer toutes ſes couronnes & l'Empire.

Tandis qu'il ſe préparait à renoncer à tant d'Etats pour s'enſevelir dans un monaſtère, il aſſurait la liberté des proteſtans dans la diète d'Augsbourg; il leur abandonnait les biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés; on changeait en leur faveur la formule du ſerment des conſeillers de la chambre impériale; on ne devait plus jurer par les ſaints, mais ſeulement par les évangiles. Le vainqueur de Mulberg cédait ainſi à la néceſſité; & prêt d'aller vivre en moine, il agiſſait en philoſophe.

Le 24 novembre il aſſemble les états à Bruxelles, & remet les Pays-Bas à ſon fils *Philippe*: le 10 janvier ſuivant il lui cède l'Eſpagne, le nouveau monde, & toutes ſes provinces héréditaires.

Il pardonne à *Octave Farnèſe* ſon gendre; il lui rend Plaiſance & le Novarois, & ſe prépare à céder l'Empire à ſon frère le roi des Romains.

1556. Tout le dégoûtait. Les Turcs étaient toujours maîtres de

la Hongrie jusqu'à Bude, & inquiétaient le reste; les Transilvains souffraient impatiemment le joug; le protestantisme pénétrait dans les Etats autrichiens; & l'empereur avait résolu depuis long-temps de dérober à tant de soins une vieillesse prématurée & infirme, & un esprit détrompé de toutes les illusions; il ne voulait pas montrer sur le trône sa décadence.

Ne pouvant donc céder l'Empire à son fils, il le cède à son frère; il demande préalablement l'agrément du St Siége, lui qui n'avait pas certainement demandé cet agrément pour être élu empereur.

Paul IV abuse de sa soumission de *Charles-Quint*, & le refuse; ce pontife était à la fois très-satisfait de le voir quitter l'Empire, & de le chagriner.

Charles-Quint, sans consulter le pape davantage, envoie de Bruxelles son abdication le 17 septembre 1556, la trente-sixième année de son empire.

Le prince d'Orange porte la couronne & le sceptre impérial à *Ferdinand*. *Charles* s'embarque aussitôt pour l'Espagne, & va se retirer dans l'Estramadure au monastère de St Just de l'ordre des hiéronymites. La commune opinion est qu'il se repentit; opinion fondée seulement sur la faiblesse humaine, qui croit impossible de quitter sans regret ce que tout le monde envie avec fureur. *Charles* oublia absolument le théâtre où il avait joué un si grand personnage, & le monde qu'il avait troublé, parce qu'il sentait bien dans son affaiblissement qu'il ne pouvait le troubler davantage.

Paul IV engage les électeurs ecclésiastiques à ne point admettre la démission de *Charles-Quint*, & à ne point reconnaître *Ferdinand*. Son intérêt était de mettre la division dans l'Empire, pour avoir plus de pouvoir en Italie; en

effet, tous les actes dans l'Empire furent promulgués au nom de *Charles-Quint* jusqu'à l'année de sa mort ; fait aussi important que véritable, & qu'aucun historien n'a rapporté.

FERDINAND PREMIER,

QUARANTE-DEUXIEME EMPEREUR.

1557. L'ABDICATION de *Charles-Quint* laisse la puissance des princes d'Allemagne affermie. La maison d'Autriche divisée en deux branches est ce qu'il y a de plus considérable dans l'Europe : mais la branche espagnole très-supérieure à l'autre, toute occupée d'intérêts séparés de l'Empire, ne fait plus servir les troupes espagnoles, italiennes, flamandes à la grandeur impériale.

Ferdinand I a de grands Etats en Allemagne ; mais la haute Hongrie, qu'il possède, ne lui rapporte pas à beaucoup près de quoi entretenir assez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohème semble porter le joug à regret, & *Ferdinand* ne peut être puissant que quand l'Empire se joint à lui.

La première année de son règne est remarquable par la diète de Ratisbonne, qui confirme la paix de la religion, par l'accommodement de la maison de Hesse & de celle de Nassau.

L'électeur palatin, celui de Saxe, & le duc de Clèves choisis pour austrègues, adjugent le comté de Darmstadt à *Philippe* landgrave de Hesse, & le comté de Dietz à *Guillaume de Nassau.*

Cette année est encore marquée par une petite guerre, qu'un archevêque de Brème, de la maison de Brunsvick,

fait à la Frise. On vit alors de quelle utilité pouvait être la sage institution des cercles & des directeurs des cercles par *Fréderic III* & *Maximilien*. L'assemblée du cercle de la basse Saxe rétablit la paix.

Enfin le 28 février les électeurs confirment à Francfort l'abdication de *Charles*, & le règne de son frère. On envoie une ambassade au pape qui ne veut pas la recevoir, & qui prétend toujours que *Ferdinand* n'est pas empereur. Les ambassadeurs font leur protestation & se retirent de Rome. *Ferdinand* n'en est pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome, de prétendre qu'on ne peut être empereur sans sa permission !

Le duché de Slesvich est encore reconnu indépendant de l'Empire.

Le plus grand événement de cette année est la mort 1558.
de *Charles-Quint*, le 21 septembre. On sait que par une dévotion bizarre, il avait fait célébrer ses obsèques avant sa dernière maladie, qu'il y avait assisté lui-même en habit de deuil, & s'était mis dans la bière au milieu de l'Eglise de St Just, tandis qu'on lui chantait un *de profundis*. Il sembla dans les dernières actions de sa vie tenir un peu de *Jeanne* sa mère, lui qui n'avait sur le trône agi qu'en politique, en héros & en homme sensible aux plaisirs. Son esprit rassemblait tant de contrastes qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut soupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de *Luther*. Jusqu'où va la faiblesse & la bizarrerie humaine ! *Maximilien* voulut être pape : *Charles-Quint* meurt moine, & meurt soupçonné d'hérésie.

Depuis les funérailles d'*Alexandre*, rien de plus

ſuperbe que les obſèques de *Charles-Quint* dans toutes les principales villes de ſes Etats. Il en coûta ſoixante & dix mille ducats à Bruxelles, dépenſes nobles qui, en illuſtrant la mémoire d'un grand-homme, emploient & encouragent les arts. Il vaudrait mieux encore élever des monumens durables. Une oſtentation paſſagère eſt trop peu de choſe. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

1559. *Ferdinand* tient une diète à Augsbourg, dans laquelle les ambaſſadeurs du roi de France *Henri II* ſont introduits. La France venait de faire la paix avec *Philippe II* roi d'Eſpagne à Cateau-Cambreſis. Les Français par cette paix ne gardaient plus dans l'Italie que Turin & quelques villes, qu'ils rendirent enſuite; mais ils gardaient Metz, Toul & Verdun, que l'Empire pouvait redemander. A peine en parle-t-on à la diète. On dit ſeulement aux ambaſſadeurs qu'il ſera difficile que la bonne intelligence ſubſiſte entre la France & l'Allemagne, tant que ces trois villes reſteront à la France.

Le nouveau pape *Pie IV* n'eſt pas ſi difficile que *Paul IV*, & reconnaît ſans difficulté *Ferdinand* pour empereur.

1560. Le concile de Trente, ſi long-temps ſuſpendu, eſt enfin rétabli par une bulle de *Pie IV* du 29 novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes; il la ſignifie même aux princes proteſtans d'Allemagne: mais comme l'adreſſe des lettres portait, *à notre très-cher fils*, ces princes, qui ne veulent point être enfans du pape, renvoient la lettre ſans l'ouvrir.

1561. La Livonie, qui avait juſque-là appartenu à l'Empire,

en eſt détachée. Elle ſe donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie, branche des chevaliers teutoniques, s'étaient depuis long-temps emparés de cette province, ſous la protection de l'Empire : mais ces chevaliers ne pouvant point réſiſter aux Ruſſes, & n'étant point ſecourus des Allemands, cèdent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais *Sigiſmond* donne le duché de Courlande à *Godar Ketler*, & le fait vice-roi de la Livonie.

On recommence à tenir des ſéances à Trente.

L'ambaſſadeur de Bavière conteſte dans le concile la préſéance à l'ambaſſadeur de Veniſe. Les Vénitiens ſont maintenus dans la poſſeſſion de leur rang. Une des premières choſes qu'on diſcute dans le concile eſt la communion ſous les deux eſpèces. Le concile ne la permet ni ne la défend aux ſéculiers. Son décret porte ſeulement que l'Egliſe a eu de juſtes cauſes de la prohiber ; & les pères s'en rapportèrent pour la déciſion au jugement ſeul du pape. 1562.

Le 24 novembre les électeurs à Francfort déclarent unanimement *Maximilien* fils de *Ferdinand*, roi des Romains. Tous les électeurs ſont en perſonne à cette cérémonie les fonctions de leurs charges, ſelon la teneur de la bulle d'or. Un ambaſſadeur de *Soliman* aſſiſte à cette ſolemnité, & la rend plus glorieuſe, en ſignant entre les deux empires une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne & de la Hongrie ottomane étaient réglées. *Soliman* vieilliſſait & n'était plus ſi terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée ; mais le corps de l'Empire fut alors tranquille.

1563. Cette année est mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile si long, le dernier des écuméniques, ne servit ni à ramener les ennemis de l'Eglise romaine, ni à les subjuguer. Il fit des décrets sur la discipline, qui ne furent admis chez presqu'aucune nation catholique, & il ne produisit nul grand événement. Celui de Basle avait déchiré l'Eglise, & fait un antipape. Celui de Constance alluma à la lueur des bûchers l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon déposa un empereur, & attira ses vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte *Raimond* de ses Etats de Toulouse. *Grégoire VII* mit tout en feu au huitième concile de Rome en excommuniant l'empereur *Henri IV*. Le quatrième de Constantinople contre *Photius*, du temps de *Charles le chauve*, fut le champ des divisions. Le second de *Nicée* sous *Irène* fut encore plus tumultueux, & plus troublé pour la querelle des images. Les disputes des monothélites furent sur le point d'ensanglanter le troisième de Constantinople. On sait quels orages agitèrent les conciles tenus au sujet d'*Arius*. Le concile de Trente fut presque le seul tranquille.

1564. *Ferdinand* meurt le 25 juillet. Un testament qu'il avait fait vingt ans auparavant en 1543, & auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux testament de 1543 ordonnait qu'en cas que la postérité mâle de *Ferdinand* & de *Charles-Quint* s'éteignît, les Etats autrichiens reviendraient à sa fille *Anne*, seconde fille de *Ferdinand*, épouse d'*Albert* second duc de Bavière, & à ses enfans. L'événement prévu est

arrivé

arrivé de nos jours, & a ébranlé l'Europe. Si le teſtament de *Ferdinand*, auſſi-bien que le contrat de mariage de ſa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des événemens funeſtes.

On peut remarquer que cette ducheſſe de Bavière *Anne* avait pris, ainſi que toutes ſes ſœurs, le titre de reine de Hongrie dans ſon contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine ſans l'être, comme on ſe nomme archiducheſſe ſans poſſéder l'archiduché : mais cet uſage n'a pas été ſuivi.

Au reſte *Ferdinand* laiſſa par ſon teſtament à *Maximilien* ſon fils, roi des Romains, la Hongrie, la Bohème, la haute & baſſe Autriche.

A ſon ſecond fils *Ferdinand*, le Tirol & l'Autriche antérieure.

A *Charles*, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, & ce qu'il poſſédait en Iſtrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent diviſés ; mais l'Empire, qui reſta toujours dans la maiſon, fut l'étendard auquel ſe réuniſſaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'apercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, & il était bien plus eſſentiel que les deux branches principales de la maiſon impériale, c'eſt-à-dire l'eſpagnole & l'autrichienne, fuſſent toujours d'intelligence. C'était-là ce qui rendait l'Italie ſoumiſe, & mettait le St Siége dans la dépendance de cette maiſon.

MAXIMILIEN II,

QUARANTE-TROISIEME EMPEREUR.

1564. L'EMPIRE, comme on le voit, était devenu héréditaire ſans ceſſer d'être électif. Les empereurs depuis *Charles-Quint* ne paſſaient plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer, & une couronne d'or. La puiſſance prépondérante en Italie était *Philippe II* qui, vaſſal à la fois de l'Empire & du St Siége, dominait dans l'Italie & dans Rome par ſa politique, & par les richeſſes du nouveau monde dont ſon père n'avait eu que les prémices, & dont il recueillait la moiſſon.

L'Empire ſous *Maximilien II*, comme ſous *Ferdinand I*, était donc en effet l'Allemagne ſuzeraine de la Lombardie; mais cette Lombardie, étant entre les mains de *Philippe II*, appartenait plutôt à un allié qu'à un vaſſal. La Hongrie devenait le domaine de la maiſon d'Autriche, domaine qu'elle diſputait ſans ceſſe contre les Turcs & qui était l'avant-mur de l'Allemagne.

Maximilien dès la première année de ſon règne eſt obligé, comme ſon père & ſon aïeul, de ſoutenir la guerre contre les armées de *Soliman*.

Ce ſultan, qui avait laſſé les généraux de *Charles-Quint* & de *Ferdinand*, fait encore la guerre par ſes lieutenans dans les dernières années de ſa vie. La Tranſilvanie en était le prétexte; il y voulait toujours nommer un vaivode tributaire: & *Jean Sigiſmond*, fils de cette reine de Hongrie qui avait cédé ſes droits pour quelques villes en Siléſie, était revenu mettre ſon héritage ſous la protection du ſultan, aimant mieux être ſouverain tributaire des Turcs que ſimple ſeigneur. La guerre ſe feſait donc en Hongrie.

Les généraux de *Maximilien* prennent Tokay au mois de janvier. L'électeur de Saxe *Auguste* était le seul prince qui secourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques & protestans songeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les divisait. La plupart des catholiques en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohème, en acceptant le concile de Trente, voulaient seulement qu'on leur permît de communier avec du pain & du vin. Les prêtres, à qui l'usage avait permis de se marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. *Maximilien II* demande au pape ces deux points; *Pie IV*, à qui le concile avait abandonné la décision du calice, le permet aux laïques allemands & refuse les femmes aux prêtres; mais ensuite on a ôté le calice aux séculiers.

On fait une trève avec les Turcs qui restent toujours maîtres de Bude: & le prince de Transilvanie demeure sous leur protection. 1565.

Soliman envoie le bacha *Mustapha* assiéger Malthe. Rien n'est plus connu que ce siége où la fortune de *Soliman* échoua.

Malgré l'affaiblissement du pouvoir impérial depuis le traité de Passau, l'autorité législative résidait toujours dans l'empereur, & cette autorité était en vigueur, quand il n'avait pas à faire à des princes trop puissans. 1566.

Maximilien II déploie cette autorité contre le duc de Meckelbourg *Jean-Albert*, & son frère *Ulric*. Ils prétendaient tous deux les mêmes droits sur la ville de Rostock. Les habitans prouvaient qu'ils étaient exempts de ces droits. Les deux frères se fesaient la guerre entr'eux, & s'accordaient seulement à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette petite guerre civile par une commiſſion impériale qui achève de ruiner la ville.

La flotte de *Soliman* prend la ville de Chio ſur les Vénitiens. *Maximilien* en prend occaſion de demander dans la diète d'Augsbourg plus de ſecours qu'on n'en avait accordés à *Charles-Quint*, lorſque *Soliman* était devant Vienne. La diète ordonne une levée de ſoldats, & accorde des mois romains pour trois ans, ce qu'on n'avait point fait encore.

Soliman, qui touchait à ſa fin, n'en feſait pas moins la guerre. Il ſe fait porter à la tête de cent mille hommes, & vient aſſiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place; ſes janiſſaires y entrent le ſabre à la main deux jours après ſa mort.

Ce comte de *Serin* qui commandait dans Zigeth eſt tué en ſe défendant, après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-viſir envoie la tête de *Serin* à *Maximilien*, & lui fait dire que lui-même aurait dû haſarder la ſienne, pour venir défendre ſa ville, puiſqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de *Maximilien*, la mort de *Soliman*, & l'approche de l'hiver ſervent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche & de la Bohème profitent du mauvais ſuccès de la campagne de l'empereur, pour lui demander le libre exercice de la confeſſion d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commençaient en même temps, & tout était déjà en feu en France au ſujet du calviniſme; mais *Maximilien* fut plus heureux que *Philippe II* & que le roi de France. Il refuſa la liberté de conſcience à ſes ſujets, & ſon armée, qui avait peu ſervi contre les Turcs, mit chez lui la tranquillité.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne branche de la maison électorale de Saxe, dépouillée de son électorat par *Charles-Quint*. 1567.

L'électorat donné, comme on a vu, à la branche cadette, devait être l'objet des regrets de l'aînée. Un gentilhomme nommé *Groumbach*, proscrit avec plusieurs de ses complices pour quelques crimes, s'était retiré à Gotha chez *Jean-Fréderic*, fils de ce *Jean-Fréderic*, à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché & l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de se venger de l'électeur de Saxe *Auguste*, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de sa proscription. Il était associé avec plusieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines & de pillage. Il forme avec eux une conspiration pour assassiner l'électeur. Un des conjurés pris à Dresde avoua le complot. L'électeur *Auguste*, avec une commission de l'empereur, fait marcher ses troupes à Gotha. *Groumbach*, que le duc de Gotha soutenait, était dans la ville avec plusieurs soldats déterminés attachés à sa fortune. Les troupes du duc & les bourgeois défendirent la ville; mais enfin il fallut se rendre. Le duc *Jean-Fréderic*, aussi malheureux que son père, est arrêté, conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché sur sa tête, ensuite à Naples; & ses Etats sont donnés à *Jean-Guillaume* son frère. Pour *Groumbach* & ses complices, ils furent tous exécutés à mort.

Les troubles des Pays-Bas augmentaient. Le prince d'Orange *Guillaume le taciturne*, déjà chef de parti, qui fonda la république des Provinces-Unies, s'adresse à l'empereur, comme au premier souverain des Pays-Bas, toujours regardés comme appartenans à l'Empire: & en 1568.

effet l'empereur envoie en Espagne son frère *Charles d'Autriche* archiduc de Gratz pour adoucir l'esprit de *Philippe II:* mais il ne put ni fléchir le roi d'Espagne, ni empêcher que la plupart des princes protestans d'Allemagne n'envoyassent du secours au prince d'Orange.

Le duc d'*Albe*, gouverneur sanguinaire des Pays-Bas, presse l'empereur de lui livrer le prince d'Orange qui alors levait des troupes en Allemagne. *Maximilien* répond que l'Empire ayant la jurisdiction suprême sur les Pays-Bas, c'est à la diète impériale qu'il faut s'adresser. Une telle réponse montre assez que le prince d'Orange n'était pas un homme qu'on pût arrêter.

L'empereur laisse le prince d'Orange faire la guerre dans les Pays-Bas à la tête des troupes allemandes contre d'autres troupes allemandes, sans se mêler de la querelle. Il était pourtant naturel qu'il assistât *Philippe II* son cousin dans cette affaire importante: d'autant plus que cette année-là même il fit la paix avec *Selim II* successeur du grand *Soliman*. Délivré du Turc, il semblait que son intérêt fût d'affermir la religion catholique: mais apparemment qu'après cette paix on ne lui payait plus de mois romains.

Loin d'aider le roi d'Espagne à soumettre ses sujets des Pays-Bas, qui demandaient la liberté de conscience, il parut désapprouver la conduite de *Philippe*, en accordant bientôt dans l'Autriche la permission de suivre la confession d'Augsbourg. Il promit après au pape de révoquer cette permission. Tout cela découvre un gouvernement gêné, faible, inconstant. On eût dit que *Maximilien* craignait la puissance des ennemis de sa communion, & en effet toute la maison de Brandebourg était protestante. Un fils de l'électeur *Jean-George*, élu archevêque de Magdebourg, professait publiquement le protestantisme; un

évêque de Verden en fefait autant ; le duc de Brunfvick *Jules* embraffait cette religion qui était déjà celle de fes fujets ; l'électeur palatin & prefque tout fon pays étaient calviniftes. Le catholicifme ne fubfiftait plus guère en Allemagne que chez les électeurs eccléfiaftiques, dans les Etats des évêques & des abbés, dans quelques commanderies de l'ordre teutonique, dans les domaines héréditaires de la maifon d'Autriche & dans la Bavière, & encore y avait-il beaucoup de proteftans dans tous ces pays ; ils fefajent même en Bohème le plus grand nombre. Tout cela autorifait la liberté que *Maximilien* donnait en Autriche à la religion proteftante ; mais une autre raifon plus forte s'y joignait ; c'eft que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des fubfides confidérables. Tout fe fefait pour de l'argent dans l'Empire, qui dans ce temps-là n'en avait guère.

Au milieu de tant de guerres de religion & de politique, 1569.
voici une difpute de vanité. Le duc de Florence *Cofme II*, & le duc de Ferrare *Alfonfe* fe difputaient la préféance. Les rangs étaient réglés dans les diètes en Allemagne : mais en Italie il n'y avait point de diète ; & ces querelles de rang étaient indécifes. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur. *François* prince héréditaire de Florence, & le duc de Ferrare avaient époufé les fœurs de *Maximilien*. Les deux ducs remettent leur différend à fon arbitrage. Mais le pape *Pie V*, qui regardait le duc de Ferrare comme fon feudataire, le duc de Florence comme fon allié, & toutes les dignités de ce monde comme des conceffions du St Siége, fe hâte de donner un titre nouveau à *Cofme* ; il lui confère la dignité de grand-duc avec beaucoup de cérémonie ; comme fi le mot de *grand* ajoutait quelque chofe à la puiffance. *Maximilien* eft irrité que le pape

s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'Empire, & de prévenir son jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'est point feudataire. Le pape soutient qu'il a non-seulement la prérogative de faire des grand-ducs, mais des rois. La dispute s'aigrit : mais enfin le grand-duc, qui était très-riche, fut reconnu par l'empereur.

1570. Diète de Spire, dans laquelle on rend presque tous les Etats de la branche aînée de la maison de Saxe à un frère du malheureux duc de Gotha qui reste confiné à Naples. On y conclut une paix entre l'empereur & *Jean-Sigismond* prince de Transilvanie, qui est reconnu souverain de cette province, & renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très-vain, puisque l'empereur avait une partie de ce royaume & les Turcs l'autre.

1571. On y termine de très-grands différends qui avaient long-temps troublé le Nord au sujet de la Livonie. La Suède, le Danemarck, la Pologne, la Russie s'étaient disputé cette province que l'on regardait encore en Allemagne comme province de l'Empire. Le roi de Suède *Sigismond* cède à *Maximilien* ce qu'il a dans la Livonie. Le reste est mis sous la protection du Danemarck ; on convient d'empêcher que les Moscovites ne s'en emparent. La ville du Lubeck est comprise dans cette paix comme partie principale. Tous les priviléges de son commerce sont confirmés avec la Suède & le Danemarck. Elle était encore puissante.

Les Vénitiens, à qui les Turcs enlevaient toujours quelque possession, avaient fait une ligue avec le pape & le roi d'Espagne. L'empereur refusait d'y entrer dans la crainte d'attirer encore en Hongrie les forces de l'empire ottoman. *Philippe II* n'y entrait que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes ; mais ce

fut pour envahir le marquifat de Final appartenant à la maifon de *Caretto*. Les Génois avaient des vues fur ce coin de terre, & inquiétaient le poffeffeur. La France pouvait les aider. Le marquis de *Caretto* était à Vienne où il demandait juftice en qualité de vaffal de l'Empire; & pendant ce temps-là *Philippe II* s'emparait de fon pays, & trouvait aifément le moyen d'avoir raifon dans le confeil de l'empereur.

Après la mort de *Sigifmond II*, roi de Pologne, dernier roi de la race des *Jagellons*, *Maximilien* brigue fous main ce trône, & fe flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambaffade. 1572.

La république croit que fon trône vaut bien la peine d'être demandé; elle n'envoie point d'ambaffade; & les brigues fecrètes de *Maximilien* font inutiles.

Le duc d'Anjou l'un de fes compétiteurs eft élu le 1 mai, au grand mécontentement des princes proteftans d'Allemagne, qui virent paffer chez eux avec horreur ce prince teint du fang répandu à la journée de la St Barthelemi. 1573.

Le prince d'Orange, qui fe foutenait dans les Pays-Bas par fa valeur & par fon crédit contre toute la puiffance de *Philippe II*, tient à Dordrecht une affemblée de tous les feigneurs & de tous les députés des villes de fon parti. *Maximilien* y envoie un commiffaire impérial pour foutenir en apparence la majefté de l'Empire, & pour ménager un accommodement entre *Philippe* & les confédérés. 1574.

Maximilien II fait élire fon fils aîné *Rodolphe* roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne. La poffeffion du trône impérial dans la maifon d'Autriche devenait néceffaire par le long ufage, par la crainte des Turcs & par la convenance d'avoir un chef capable de foutenir par lui-même la dignité impériale. 1575.

Les princes de l'Empire n'en jouiſſaient pas moins de leurs droits. L'électeur palatin fourniſſait des troupes aux calviniſtes de France, & d'autres princes en fourniſſaient toujours aux calviniſtes des Pays-Bas.

Le duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de *Charles IX*, ayant quitté la Pologne comme on ſe ſauve d'une priſon, & le trône ayant été déclaré vacant, *Maximilien* a enfin le crédit de ſe faire élire roi de Pologne le 15 décembre.

Mais une faction oppoſée fait un ſanglant affront à *Maximilien*. Elle proclame *Etienne Battori*, vaivode de Tranſilvanie, vaſſal du ſultan, & qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle & un uſurpateur. Les Polonais lui font épouſer la ſœur de *Sigiſmond-Auguſte*, reſte du ſang des *Jagellons*.

Le czar, ou tſar de Ruſſie, *Jean*, offre d'appuyer le parti de *Maximilien*, eſpérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moſcou, toute groſſière qu'elle était alors, avait déjà les mêmes vues qui ſe ſont manifeſtées de nos jours avec tant d'éclat.

La porte ottomane de ſon côté menaçait de prendre le parti d'*Etienne Battori* contre l'empereur. C'était encore la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien eſſayait d'engager tout l'Empire dans ſa querelle; mais les proteſtans, au lieu de l'aider à devenir plus puiſſant, ſe contentèrent de demander la libre profeſſion de la confeſſion d'Augsbourg pour la nobleſſe proteſtante qui habitait les pays eccléſiaſtiques.

1576. *Maximilien*, très-incertain de pouvoir ſoutenir ſon élection à la couronne de Pologne, meurt à l'âge de quarante-neuf ans le 12 d'octobre.

RODOLPHE II,

QUARANTE-QUATRIEME EMPEREUR.

RODOLPHE, couronné roi des Romains du vivant de son père, prend les rênes de l'Empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de *Charles-Quint*. Tout se fesait à l'ordinaire dans les diètes; même forme de gouvernement, mêmes intérêts, mêmes mœurs. *Rodolphe* promet seulement à la première diète tenue à Francfort de se conformer aux réglemens des diètes précédentes. Il est remarquable que les princes d'Allemagne proposent dans cette diète d'appaiser les troubles des Pays-Bas en diminuant l'autorité, ainsi que la sévérité de *Philippe II*; par-là ils fesaient sentir que les intérêts des princes & des seigneurs flamands leur étaient chers, & qu'ils ne voulaient point que la branche aînée de la maison autrichienne, en écrasant ses vassaux, apprît à la branche cadette à abaisser les siens. 1577.

Tel était l'esprit du corps germanique; & il parut bien que l'empereur *Rodolphe* n'était pas plus absolu que *Maximilien*, puisqu'il ne put empêcher son frère l'archiduc *Mathias* d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre *Philippe II*; de sorte qu'on voyait d'un côté dom *Juan d'Autriche*, fils naturel de *Charles-Quint*, gouverneur au nom de *Philippe II* en Flandre, & de l'autre son neveu *Mathias* à la tête des rebelles, l'empereur neutre, & l'Allemagne vendant des soldats aux deux partis.

Rodolphe ne se remuait pas davantage pour l'irruption que les Russes fesaient alors en Livonie.

1578. Les Pays-Bas devenaient le théâtre de la confusion, de la guerre, de la politique; & *Philippe II* n'ayant point pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre, comme avait fait *Charles-Quint*, jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc *Mathias*, ne contribuant que de son nom à la cause des confédérés, avait moins de pouvoir que le prince d'Orange; & le prince d'Orange n'en avait pas assez pour se passer de secours. Le prince palatin *Casimir*, tuteur du jeune électeur *Frideric IV*, qui avait marché en France avec une petite armée au secours des protestans, venait avec les débris de cette armée & de nouvelles troupes soutenir la cause des protestans & des mécontens dans les Pays-Bas. Le frère du roi de France *Henri III*, qui portait le titre de duc d'Anjou, était aussi déjà appelé par les confédérés, tout catholique qu'il était. Il y avait ainsi quatre puissances qui cherchaient à profiter de ces troubles, l'archiduc, le prince *Casimir*, le duc d'Anjou & le prince d'Orange, tous quatre désunis; & dom *Juan d'Autriche*, célébre par la bataille de Lépante, seul contr'eux. On prétendait que ce même dom *Juan* aspirait aussi à se faire souverain. Tant de troubles étaient la suite de l'abus que *Philippe II* avait fait de son autorité, & de ce qu'il n'avait pas soutenu cet abus par sa présence.

Dom *Juan d'Autriche* meurt le 1 octobre, & on accuse *Philippe II* son frère de sa mort, sans autre preuve que l'envie de le rendre odieux.

1579. Pendant que la désolation est dans les Pays-Bas, & que le grand capitaine *Alexandre Farnèse*, prince de Parme, successeur de dom *Juan*, soutient la cause de *Philippe II* & de la religion catholique par les armes, *Rodolphe* fait l'office de médiateur, ainsi que son père.

La reine d'Angleterre *Elifabeth* & la France fecouraient les confédérés d'hommes & d'argent, & l'empereur ne donne à *Philippe II* que de bons offices qui furent inutiles. *Rodolphe* était peu agiffant par fon caractère, & peu puiffant par la forme que l'Empire avait prife. Sa médiation eft éludée par les deux partis. L'inflexible *Philippe II* ne voulait point accorder la liberté de confcience ; & le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies à Utrecht dans cette année mémorable.

Le prince d'Orange avait trouvé le fecret de réfifter 1580. aux fuccès de *Farnèfe*, & de fe débarraffer de l'archiduc *Mathias* : cet archiduc fe démit de fon gouvernement équivoque, & demanda aux états une penfion, qu'on lui affigna fur les revenus de l'évêché d'Utrecht.

Mathias fe retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait 1581. que de ftipuler fa penfion, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les Etats-Généraux fe fouftraient juridiquement par un édit le 26 juillet, à la domination du roi d'Efpagne ; mais ils ne renoncent point à être Etat de l'Empire. Leur fituation avec l'Allemagne refte indécife ; & le duc d'Anjou qu'on venait d'élire duc de Brabant, ayant depuis voulu afferVir la nation qu'il venait défendre, fut obligé de s'en retourner en 1583, & d'y laiffer le prince d'Orange plus puiffant que jamais.

Grégoire XIII ayant fignalé fon pontificat par la 1582. réforme du calendrier, les proteftans d'Allemagne, ainfi que tous les autres de l'Europe, s'oppofent à la réception de cette réforme néceffaire. Ils n'avaient d'autre

raison, sinon que c'était un service que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faire pour instruire, & que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie, n'en reçussent dans la religion. L'empereur dans une diète à Augsbourg est obligé d'ordonner que la chambre impériale conservera l'ancien style de *Jules César*, qui était bon du temps de *César*, mais que le temps avait rendu mauvais.

Un événement tout nouveau inquiète cette année l'Empire. *Gebhard de Truchsès*, archevêque de Cologne, qui n'était pas prêtre, avait embrassé la confession d'Augsbourg, & s'était marié secrétement dans Bonn avec *Agnès de Mansfeld*, religieuse du monastère de Guerichen. Ce n'était pas une chose bien extraordinaire qu'un évêque marié; mais cet évêque était électeur: il voulait épouser sa femme publiquement, & garder son électorat. Un électorat est incontestablement une dignité séculière. Les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, ne furent point originairement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très-aisément que l'électorat de Cologne fût séparé de l'archevêché, ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien & électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeur catholique que le roi de Bohème, & les archevêques de Mayence & de Trèves. L'Empire serait bientôt tombé dans les mains d'un protestant, & cela seul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchsès essayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réussit pas. Le chapitre & le sénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique qu'ils partageaient en beaucoup de choses la souveraineté

avec l'électeur, & qu'ils craignaient de la perdre. En effet l'électeur, quoique souverain, était bien loin d'être absolu. Cologne est une ville libre impériale, qui se gouverne par ses magistrats. On leva des soldats de part & d'autre, & l'archevêque fit d'abord la guerre avec succès pour sa maîtresse.

Les princes protestans prirent le parti de l'électeur de Cologne. L'électeur palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg écrivirent en sa faveur à l'empereur, au chapitre, au sénat de Cologne; mais ils s'en tinrent là; & comme ils n'avaient point un intérêt personnel & présent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuse, ils ne la firent point. 1583.

Truchsès ne fut secouru que par des princes peu puissans. L'archevêque de Brème, marié comme lui, amena de la cavalerie à son secours. Le comte de Solms & quelques gentilshommes luthériens de Vestphalie donnèrent des troupes dans la première chaleur de l'événement. Le prince de Parme d'un autre côté en envoyait au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maison de Saxe, qui est la même que celle de Brunsvick, commandait l'armée du chapitre, & prétendait que c'était une guerre sainte.

L'électeur de Cologne, n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement son mariage à Rosendal au milieu de cette petite guerre.

L'empereur *Rodolphe* ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter son église & son électorat, s'il veut garder sa nouvelle religion & sa religieuse.

Le pape *Grégoire XIII* l'excommunie comme un membre pourri, & ordonne qu'on élise un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes

proteſtans ; mais ils ne font que des inſtances. *Erneſt de Bavière*, évêque de Liége, de Freiſingen & d'Hildesheim, eſt élu électeur de Cologne, & ſoutient ſon droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince palatin, *Caſimir*, qui ſecourut l'électeur dépoſſédé, mais ce fut pour très-peu de temps. Il ne reſta bientôt plus à *Truchſès* que la ville de Bonn. Les troupes envoyées par le duc de Parme, jointes à celles de ſon compétiteur, en firent le ſiége, & Bonn ſe rendit bientôt.

1584. L'ancien électeur luttait encore contre ſa mauvaiſe fortune. Il lui reſtait quelques troupes qui furent défaites ; & enfin n'ayant pu être ni aſſez habile ni aſſez heureux pour armer de grands princes en ſa faveur, il n'eut d'autre reſſource que d'aller vivre à la Haye avec ſa femme, dans un état au-deſſous de la médiocrité, ſous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'Empire reſta paiſible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trève avec les Turcs fut prolongée. C'était à la vérité à la charge d'un tribut, & *Rodolphe* ſe croyait encore trop heureux d'acheter la paix d'*Amurat III.*

1585. L'exemple de *Gebhard de Truchſès* engage deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un eſt un fils de *Guillaume* duc de Clèves, qui renonce à l'évêché de Munſter pour ſe marier ; l'autre eſt un évêque de Minden, de la maiſon de Brunſvick.

1586. Le fanatiſme délivre *Philippe II* du prince d'Orange, ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illuſtre fondateur de la liberté des Provinces-Unies eſt aſſaſſiné par *Balthaſar Gerard*, franc-comtois : il l'avait déjà été auparavant par un nommé *Jaurigni*, biſcayen ; mais il

était

était guéri de sa blessure. *Salcède* avait conspiré contre sa vie, & on observa que *Jaurigni* & *Gerard* avaient communié pour se préparer à cette action. *Philippe II* annoblit tous les descendans de la famille de l'assassin: singulière noblesse! L'intendant de la Franche-Comté, M. de *Vanolles*, les a remis à la taille.

Maurice son second fils succède à l'âge de dix-huit ans à *Guillaume le taciturne*. C'est lui qui devint le plus célébre général de l'Europe. Les princes protestans d'Allemagne ne le secoururent pas, quoique ce fût l'intérêt de leur religion; mais ils envoyèrent des troupes en France au roi de Navarre qui fut depuis *Henri IV*. C'est que le parti des calvinistes de France était assez riche pour soudoyer ses troupes, & que *Maurice* ne l'était pas.

Le prince *Maurice* continue toujours la guerre dans 1587.
les Pays-Bas contre *Alexandre Farnèse*. Il fait quelques levées aux dépens des états chez les protestans d'Allemagne: c'est tout le secours qu'il en tire.

Un nouveau trône s'offrit alors à la maison d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de *Rodolphe*.

Le roi de Pologne *Etienne Battori*. vaivode de Transilvanie, étant mort le 13 décembre 1586, le czar de Russie *Fœdor* se met sur les rangs, mais il est unanimement refusé. Une faction élit *Sigismond* roi de Suède, fils de *Jean III* & d'une princesse du sang des *Jagellons* Une autre faction proclame *Maximilien*, frère de l'empereur. Tous deux se rendent en Pologne à la tête de quelques troupes. *Maximilien* est défait, il se retire en Silésie, & son compétiteur est couronné.

1588. *Maximilien* eſt vaincu une ſeconde fois par le général de la Pologne *Zamoski*. Il eſt enfermé dans un château auprès de Lublin ; & tout ce que fait en ſa faveur l'empereur *Rodolphe* ſon frère, c'eſt de prier *Philippe II* d'engager le pape *Sixte V* à écrire en faveur du priſonnier.

1589. *Maximilien* eſt enfin élargi après avoir renoncé au royaume de Pologne. Il voit le roi *Sigiſmond* avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majeſté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

1590. Le ſeul événement qui peut regarder l'Empire, c'eſt la guerre des Pays-Bas, qui déſole les frontières du côté du Rhin & de la Veſtphalie. Les cercles de ces provinces ſe contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiqué aux membres.

1591. *Henri IV*, qui avait ſon royaume de France à conquérir, envoie le vicomte de *Turenne* en Allemagne négocier des troupes avec les princes proteſtans : l'empereur s'y oppoſe en vain ; l'électeur de Saxe *Chriſtiern*, excité par le vicomte de *Turenne*, prêta de l'argent & des troupes, mais il mourut lorſque cette armée était en chemin, & il n'en arriva en France qu'une petite partie. C'eſt tout ce qui ſe paſſait alors de conſidérable en Allemagne.

1592. La nomination à l'évêché de Strasbourg cauſe une guerre civile, comme à Cologne, mais pour un autre ſujet. La ville de Strasbourg était proteſtante. L'évêque catholique réſidant à Saverne était mort. Les proteſtans éliſent *Jean-George de Brandebourg*, luthérien ; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur

Rodolphe donne en vain l'adminiftration à l'archiduc *Ferdinand* l'un de fes frères, avec une commiffion pour appaifer ce différend. Ni les catholiques ni les proteftans ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine foutient fon droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne, de Zurich & de Bafle donnent des troupes à l'évêque proteftant; elles font jointes par un prince d'Anhalt, qui revenait de France, où il avait fervi inutilement *Henri IV*. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire eft mife en arbitrage l'année fuivante ; & il fut enfin convenu en 1603 que le cardinal de Lorraine refterait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg *Jean-George*. On ne peut guère acheter un évêché plus cher.

Une affaire plus confidérable réveillait l'indifférence de *Rodolphe*. *Amurat III* rompait la trève, & les Turcs ravageaient déjà la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de Bavière, & l'archevêque de Saltzbourg, qui fournirent d'abord des fecours. Ils joignirent leurs troupes à celles des Etats héréditaires de l'empereur. 1593.

Ferdinand frère de *Rodolphe* avait un fils nommé *Charles d'Autriche*, qu'il avait eu d'un premier mariage avec la fille d'un fénateur d'Augsbourg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps confidérable. Un comte *Montécuculi* en commandait un autre; ceux qui ont porté ce nom ont été deftinés à combattre heureufement pour la maifon d'Autriche. Les *Serin*, les *Nadafti*, les *Palfi*, étaient à la tête des milices hongroifes. Les Turcs furent vaincus dans plufieurs combats; la haute Hongrie fut en fureté, mais Bude refta toujours aux Ottomans.

1594. Les Turcs étaient en campagne, & *Rodolphe* tenait une diète à Augsbourg au mois de juin, pour s'oppofer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un tronc à la porte de toutes les églifes d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires ? C'eft la première fois qu'on a demandé l'aumône pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales & hongroifes, quoique mal payées, combattirent toujours avec courage. L'archiduc *Mathias* voulut commander l'armée, & la commanda. L'archiduc *Maximilien*, qui gouvernait la Carinthie & la Croatie au nom de l'empereur fon frère, fe joint à lui; mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin.

1595. Par bonheur pour les impériaux, *Sigifmond Battori* vaivode de Tranfilvanie fecoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit fouvent ces princes paffer tour à tour d'un parti à l'autre; deftinée des faibles obligés de choifir entre deux protecteurs trop puiffans. *Battori* s'engage à prêter foi & hommage à l'empereur pour la Tranfilvanie, & pour quelques places de Hongrie, dont il était en poffeffion. Il ftipule que, s'il meurt fans enfans mâles, l'empereur comme roi de Hongrie fe mettra en poffeffion de fon Etat, & on lui promet en récompenfe, *Chriftine*, fille de l'archiduc *Charles*, le titre d'*Illuftriffimus*, & l'ordre de la toifon d'or.

La campagne fut heureufe, mais les troncs établis à la porte des églifes pour payer l'armée n'étaient pas affez remplis : les troupes impériales fe révoltèrent & pillèrent une partie du pays qu'ils étaient venus défendre.

1596. L'archiduc *Maximilien* commande cette année contre les Turcs. *Mahomet III* nouveau fultan vient en perfonne

dans la Hongrie. Il assiège Agria qui se rend à composition, mais la garnison est massacrée en sortant de la ville. *Mahomet* indigné contre l'aga des janissaires, qui avait permis cette perfidie, lui fait trancher la tête.

Mahomet défait *Maximilien* dans une bataille le 26 octobre.

Pendant que l'empereur *Rodolphe* reste dans Vienne, s'occupe à distiller, à tourner, à chercher la pierre philosophale, que *Maximilien* son frère est battu par les Turcs, que *Mathias* songe déjà à profiter de l'inaction de *Rodolphe* pour s'élever; *Albert* l'un de ses frères, qui était cardinal, & dont on n'avait point entendu parler encore, était depuis peu gouverneur de la partie des Pays-Bas restée à *Philippe II.* Il avait succédé dans ce gouvernement à un autre de ses frères l'archiduc *Ernest*, qui venait de mourir après l'avoir possédé deux années sans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal *Albert d'Autriche*. Il fesait la guerre à *Henri IV*, que *Philippe II* avait toujours inquiété depuis la mort de *Henri III.* Il prit Calais & Arles.

Henri IV, à peine vainqueur de la ligue, demande du secours aux princes protestans; il n'en obtient pas, & se défend lui-même.

Les Turcs sont toujours dans la Hongrie. Les paysans 1597.
de l'Autriche, foulés par les troupes impériales, se soulèvent, & mettent eux-mêmes le comble à la désolation de ce pays. On est obligé d'envoyer contr'eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occasion pour les Turcs; mais par une fatalité singulière, la haute Hongrie a presque toujours été le terme de leurs progrès, & cette année les révoltes des janissaires firent le salut de l'armée impériale.

1598. Le comté de Simeren retombe par la mort du dernier comte à l'électeur palatin.

Le roi d'Espagne *Philippe II* meurt à 72 ans, après quarante-deux de règne. Il avait troublé une partie de l'Europe, sans que jamais ni son oncle *Ferdinand*, ni son cousin *Maximilien*, ni son neveu *Rodolphe* eussent servi à ses desseins, ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné avant sa mort les Pays-Bas à l'infante *Isabelle* sa fille ; ce fut sa dot en épousant le cardinal archiduc *Albert*. C'était priver son fils *Philippe III* & la couronne d'Espagne d'une belle province ; mais les troubles qui la déchiraient la rendaient onéreuse à l'Espagne ; & ce pays devait revenir à la couronne espagnole, en cas que l'archiduc *Albert* n'eût point d'enfans mâles, ce qui arriva en effet.

Il s'agissait de chasser les Turcs de la haute Hongrie. La diète accorde vingt mois romains pendant trois ans pour cette guerre.

Le même *Sigismond Battori* qui avait quitté les Turcs, & fait hommage de la Transilvanie à l'empereur, se repent de ces deux démarches. On lui avait donné en échange de sa souveraineté & de la Valachie les mêmes terres qu'à la reine mère d'*Etienne-Jean-Sigismond*, c'est-à-dire, Opelen & Ratibor en Silésie. Il ne fut pas plus content de son marché que cette reine. Il quitte la Silésie, il rentre dans ses Etats : mais toujours inconstant & faible, il les cède à un cardinal son cousin. Ce cardinal *André Battori* se met aussitôt sous la protection des Turcs, reçoit du sultan une veste, comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à *Martinusius*, il se met comme lui à la tête d'une armée, mais il est tué en combattant contre les impériaux.

Par la mort du cardinal *Battori*, & par la fuite de *Sigismond*, la Transilvanie reste à l'empereur ; mais la Hongrie ne cesse d'être dévastée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays si fertile soit si dépeuplé en trouveront aisément la raison dans le nombre d'esclaves des deux sexes, que les Turcs ont si souvent enlevés. 1599.

L'empereur dans cette année se résolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'Empire, mais il doit toujours revenir à la maison d'Autriche au défaut d'héritiers.

Les Turcs s'avancent jusqu'à Canise sur la Drave, vers la Stirie. Le duc de *Mercœur*, célèbre prince de la maison de Lorraine, ne put empêcher la prise de cette forte place. Alors les peuples de Transilvanie & de Valachie refusent de reconnaître l'empereur. 1600.

La fortune de *Sigismond Battori* est aussi inconstante que lui-même : il rentre en Transilvanie, mais il y est défait par le parti des impériaux. Ce ne sont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureusement ce même duc de *Mercœur*, qui n'avait pu ni défendre ni reprendre Canise, prend sur les Turcs Albe-Royale. 1601.

Enfin l'archiduc *Mathias* plus agissant que son frère, & secondé du duc de *Mercœur*, pénètre jusqu'à Bude, mais il l'assiège inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuse, à charge à l'empereur & à l'Empire. 1602.

Sigismond Battori beaucoup plus malheureux, & méprisé par les Turcs qui ne le secouraient pas, va se rendre enfin aux troupes impériales sans aucune condition ; & ce prince, qui devait épouser une archiduchesse, est alors

trop heureux d'être baron en Bohème avec une pension très-modique.

1603. Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. *Mahomet III*, qui menaçait de venir commander en personne une armée formidable, meurt à la fleur de son âge. Il laisse sur le trône des Ottomans son fils *Achmet* âgé de treize ans. Les factions troublent le sérail, & la guerre de Hongrie languit.

La diète de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingt mois romains. Jamais l'Empire n'avait encore donné un si puissant secours, mais il ne fut guère fourni qu'en paroles.

Dans cette année Lubeck, Dantzick, Cologne, Hambourg & Brème, villes de l'ancienne hanse d'Allemagne, obtiennent en France des privilèges que ces villes prétendaient avoir eus, & que le temps avait abolis. Les négocians de ces villes furent exemptés du droit d'aubaine, & le sont encore. Ce ne sont pas là des événemens d'éclat, mais ils contribuent au bien public, & presque tous ceux qu'on a vu le détruisent.

1604. L'empereur est sur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui restait. Les exactions d'un gouverneur de Cassovie en sont cause. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent d'un seigneur hongrois nommé *Sotskai*, ce hongrois se soulève, fait révolter une partie de l'armée: & se déclare seigneur de la haute Hongrie, sans oser prendre le titre de roi.

1605. Il ne reste à l'empereur en Hongrie que Presbourg. Les Turcs & le révolté *Sotskai* avaient le reste. L'archiduc *Mathias* était dans Presbourg avec une armée, mais le grand-visir était dans la ville de Pest. *Sotskai* se fait proclamer prince de Transilvanie, & reçoit solemnellement

dans Peſt la couronne de Hongrie par les mains du grand-viſir. L'archiduc *Mathias* eſt obligé de s'accommoder avec les ſeigneurs hongrois, pour conſerver ce qui reſte de ce pays. Il fut ſtipulé que dans la ſuite les états de Hongrie, qui avaient toujours élu leur roi, éliraient eux-mêmes leur gouverneur au nom de leur roi. La nomination aux évêchés était un droit de la couronne, mais les états exigèrent qu'on ne nommerait jamais que des hongrois, & que les évêques nommés par l'empereur n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces conceſſions & quelques autres, l'archiduc *Mathias* obtint que *Sotskai* céderait la Tranſilvanie & qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or qu'il avait reçue du grand-viſir. Les Hongrois ſtipulèrent expreſſément que les religions luthérienne & calviniſte ſeraient autoriſées.

Sous ce gouvernement faible de *Rodolphe* l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très-petites guerres inteſtines, comme celle du duc de Brunſvick qui voulait ſoumettre la ville de Brunſvick, & du duc de Bavière qui voulait ſubjuguer Donavert. Le duc de Bavière riche & puiſſant vint à bout de Donavert, mais le duc de Brunſvick ne put prévaloir contre Brunſvick, qui reſta long-temps encore libre & impériale. Elle était ſoutenue par la hanſe teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors ſe défendre aiſément contre les princes. On ne levait, comme on fait, de troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes & des villes étaient également mauvaiſes : mais depuis que les princes ſe ſont appliqués à tenir en tout temps des troupes diſciplinées, les choſes ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille malgré trois

religions opposées l'une à l'autre, malgré les guerres des Pays-Bas, qui inquiétaient sans cesse les frontières, malgré les troubles de la Hongrie & de la Transilvanie. La faiblesse de *Rodolphe* en Allemagne n'eut pas le même sort que celle de *Henri III* en France. Tous les seigneurs sous *Henri III* voulurent devenir indépendans & puissans; ils troublèrent tout: mais les seigneurs allemands étaient ce que les seigneurs français voulaient être.

1606. L'archiduc *Mathias* traite avec les Turcs, mais sans effet. Tant de traités avec les Turcs, avec les Hongrois, avec les Transilvains, ne sont que de nouvelles semences de troubles. Les Transilvains après la mort de *Sotskai* élisent *Sigismond Ragotski* pour vaivode, malgré les traités faits avec l'empereur; & l'empereur le souffre.

1607.
1608. *Rodolphe*, qui achetait si chérement la paix chez lui, négocie pour l'établir enfin dans les Pays-Bas; on ne pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche-espagnole, comme il l'avait à ses dépens en Hongrie. La fameuse union d'Utrecht de 1579 était trop puissante pour céder. Il fallait reconnaître les Etats-Généraux des sept Provinces-Unies, libres & indépendans. C'était principalement de l'Espagne que les sept provinces exigeaient cette reconnaissance authentique. *Rodolphe* leur écrit: *Vous êtes des Etats mouvans de l'Empire; votre constitution ne peut changer sans le consentement de l'empereur votre chef.* Les Etats-Généraux ne firent pas seulement de réponse à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Espagne, qui reconnut enfin en 1609 leur indépendance.

Cependant cette philosophie tranquille & indifférente de *Rodolphe*, plus convenable à un homme privé qu'à

un empereur, enhardit enfin l'ambition de l'archiduc *Mathias* son frère; il songe à ne lui laisser que le titre d'empereur, & à se faire souverain de la Hongrie, de l'Autriche, de la Bohème, dont *Rodolphe* négligeait le gouvernement. La Hongrie était envahie presque toute entière par les Turcs, & déchirée par ses factions; l'Autriche exposée; la Bohème mécontente. L'inconstant *Battori* par une nouvelle vicissitude de sa fortune venait encore d'être rétabli en Transilvanie par les suffrages de la nation, & par la protection du sultan. *Mathias* négociait avec *Battori*, avec les Turcs, avec les mécontens de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée; il prenait sur lui tous les soins, & voulait en recueillir le fruit.

L'empereur retiré dans Prague apprend les desseins de son frère, il craint pour sa sureté. Il ordonne quelques levées à la hâte. *Mathias* son frère lève le masque, il marche vers Prague. Les protestans de la Bohème prennent ce temps de crise pour demander de nouveaux priviléges à *Rodolphe* qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne se mêlera plus des affaires civiles, qu'il ne fera aucune acquisition de terres sans le consentement des états, que les protestans seront admis à toutes les charges. Cette condescendance de l'empereur irrite les catholiques; il se voit réduit à recevoir la loi de son frère.

Il lui cède le 11 mai la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, & il se réserve seulement dans ce triste accord l'usufruit de la Bohème, & la suzeraineté de la Silésie. Il se dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faiblesse, & qu'il ne pouvait plus garder. Son frère n'acquérait

d'abord en effet que de nouveaux embarras. Il avait à se concilier les proteſtans de l'Autriche, qui demandaient, les armes à la main, à leur nouveau maître l'exercice libre de leur religion, & auxquels il fallut l'accorder, du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois, qui ne voulaient pas qu'aucun Allemand eût chez eux de charge publique. *Mathias* fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de réſiſter enfin à la puiſſance ottomane.

1609. Plus la religion proteſtante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puiſſante en Allemagne. La ſucceſſion de Clèves & de Juliers mit aux mains les deux partis, qui s'étaient long-temps ménagés depuis la paix de Paſſau. Elle fit renaitre une ligue proteſtante plus dangereuſe que celle de Smalcade, & produiſit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'Empire.

Les maiſons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, & enfin *Charles d'Autriche* marquis de Burgau, ſe diſputaient l'héritage de *Jean-Guillaume* dernier duc de Clèves, Berg, & Juliers, mort ſans enfans.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendans, en ſéqueſtrant les Etats que l'on diſputait. Il envoie l'archiduc *Léopold* ſon couſin prendre poſſeſſion du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg *Jean-Sigiſmond* s'accorde avec le duc de Neubourg ſon compétiteur pour s'y oppoſer. L'affaire devient bientôt une querelle des princes proteſtans avec la maiſon d'Autriche. Les princes de Brandebourg déjà en poſſeſſion & unis par le danger en attendant que l'intérêt

les divisât, soutenus de l'électeur palatin *Fréderic IV*, implorent le secours de *Henri IV* roi de France.

Alors se formèrent les deux ligues opposées ; la protestante qui soutenait les maisons de Brandebourg & de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maison d'Autriche. L'électeur palatin *Fréderic IV*, quoique calviniste, était à la tête de tous les confédérés de la confession d'Augsbourg ; c'était le duc de Virtemberg, le landgrave de Hesse-Cassel, le margrave d'Anspach, le margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, plusieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique*.

Les chefs de la ligue catholique opposée étaient *Maximilien* duc de Bavière, les électeurs catholiques, & tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même se mit dans ce parti tout luthérien qu'il était, dans l'espérance de l'investiture des duchés de Clèves & de Juliers. Le landgrave de Hesse-Darmstadt protestant était aussi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raison qui pût faire de cette querelle une querelle de religion: mais les deux partis se servaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape *Paul V* & le roi d'Espagne *Philippe III* dans son parti. L'*union évangélique* mit *Henri IV* dans le sien. Mais le pape & le roi d'Espagne ne donnaient que leur nom ; & *Henri IV* allait marcher en Allemagne à la tête d'une armée disciplinée & victorieuse, avec laquelle il avait déjà détruit une ligue catholique.

Ces mots de ralliement *catholique*, *évangélique*, ce nom 1610.
du *pape* dans une querelle toute profane, furent la véritable & unique cause de l'assassinat du grand *Henri IV* tué, comme on sait, le 14 mai au milieu de Paris par un

fanatique imbécille & furieux. On ne peut en douter ; l'interrogatoire de *Ravaillac*, ci-devant moine, porte qu'il assassina *Henri IV* parce qu'on disait par-tout *qu'il allait faire la guerre au pape, & que c'était la faire à* DIEU.

Les grands desseins de *Henri IV* périrent avec lui. Cependant il resta encore quelque ressort de cette grande machine qu'il avait mise en mouvement. La ligue protestante ne fut pas détruite. Quelques troupes françaises, sous le commandement du maréchal de *la Châtre*, soutinrent le parti de Brandebourg & de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves & Juliers par provision à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera son droit. Le maréchal de *la Châtre* n'en prend pas moins Juliers, & n'en chasse pas moins les troupes de l'archiduc *Léopold*. Juliers reste en commun pour quelque temps à Brandebourg & à Neubourg.

1611. L'extrême confusion où était alors l'Allemagne montre ce que *Henri IV* aurait fait s'il eût vécu. *Rodolphe* philosophait & s'occupait à fixer le mercure dans Prague. L'archiduc *Léopold*, chassé de Juliers avec son armée mal payée, va en Bohème la faire subsister de pillage. Il y usurpe toute l'autorité de l'empereur, qui se voit dépouillé de tous côtés par les princes de son sang. *Mathias*, qui avait déjà forcé son frère à lui céder tant d'Etats, ne veut pas qu'un autre que lui dépouille le chef de sa maison. Il vient à Prague avec des troupes, & y force son frère à prier les états de le couronner *par excès d'affection fraternelle*.

Mathias est sacré roi de Bohème le 21 mai ; il ne reste à *Rodolphe* que le titre de roi, aussi vain pour lui que celui d'empereur.

1612. *Rodolphe* meurt le 20 janvier, à compter selon le

nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu se marier. Sa maison, dont on avait tant craint la vaste puissance, n'eut presque aucune considération de son temps en Europe, depuis le commencement du dix-septième siècle. Sa nonchalance & la faiblesse de *Philippe III* en Espagne en furent la cause. *Rodolphe* avait perdu ses Etats, & conservé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans son épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions & du courage il eût pu reprendre Bude sur les Turcs, & rendre l'Empire respectable : mais son caractère le fit vivre en homme privé sur le trône, & il fut plus heureux que ceux qui le dépouillèrent & le méprisèrent.

MATHIAS,

QUARANTE-CINQUIEME EMPEREUR.

MATHIAS frère de *Rodolphe* est élu unanimement, & cette unanimité surprend l'Europe. Mais les trésors de son frère l'avaient enrichi, & le voisinage des Turcs rendait nécessaire l'élection d'un prince de la maison d'Autriche, roi de Hongrie. 1612.

La capitulation de *Charles-Quint* n'avait point jusque-là été augmentée. Elle le fut de quelques articles pour *Mathias*, dont l'ambition s'était assez manifestée.

La Hongrie & la Transilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain par-delà Presbourg; & le nouveau prince de Transilvanie *Gabriel Battori* était vassal du sultan.

Ces deux grandes ligues, la protestante & la catholique qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, 1613.

s'étaient comme diffipées elles-mêmes après la mort de *Henri IV.* Les proteftans fe contentaient feulement de refufer de l'argent à l'empereur dans les diètes. La querelle fur la fucceffion de Juliers, qu'on croyait devoir embrafer l'Europe, ne devint plus qu'une de ces petites guerres particulières, qui ont troublé de tous temps quelques cantons d'Allemagne fans diffoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg & l'électeur de Brandebourg, s'étant mis en poffeffion de Clèves & de Juliers, devaient être néceffairement brouillés pour le partage. Un foufflet donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg ne pacifia pas le différend. Les deux princes fe firent la guerre. Le duc de Neubourg fe fit catholique pour avoir la protection de l'empereur & du roi d'Efpagne. L'électeur de Brandebourg introduifit le calvinifme dans le pays pour animer la ligue proteftante en fa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction; & l'électeur de Saxe lui-même, malgré le jugement impérial rendu en fa faveur, ne remuait pas. Les Pays-Bas efpagnols & hollandais fe mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de *Spinola* de la part de l'Efpagne fecourait Neubourg; le comte *Maurice* de la part des Etats-Généraux était armé pour Brandebourg. C'eft une fuite de la conftitution de l'Allemagne, que des puiffances étrangères puffent prendre plus de part à ces querelles inteftines que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était fouvent troublée par les fréquens démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes: mais le corps germanique fubfiftait par ces divifions mêmes, qui mettaient une balance à peu près égale entre fes membres.

Il

Il n'en était pas de même en Hongrie & en Tranſilvanie. L'empereur *Mathias* ſe préparait contre le Turc. Le vaivode de Tranſilvanie *Gabriel Battori* ſe ménageait entre l'empereur chrétien, & l'empereur muſulman. Les Turcs pourſuivent *Battori*. Il eſt abandonné de ſes ſujets ; l'empereur ne peut le ſecourir ; *Battori* ſe fait donner la mort par un de ſes ſoldats. Exemple unique parmi les princes modernes. 1614.

Un bacha inveſtit *Betlem-Gabor* de la Tranſilvanie. Cette province ſemblait à jamais perdue pour la maiſon d'Autriche. Le nouveau ſultan *Achmet*, maître d'une ſi grande partie de la Hongrie, jeune & ambitieux, feſait craindre que Presbourg ou Vienne ne devînt les limites des deux empires. On avait été toujours dans ces alarmes ſur la fin du règne de *Rodolphe;* mais la vaſte étendue de l'empire ottoman, qui depuis ſi long-temps inquiétait les chrétiens, fut ce qui les ſauva. Les Turcs étaient ſouvent en guerre avec les Perſans. Leurs frontières du côté de la mer noire ſouffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens & des Mingréliens. On contenait difficilement les Arabes ; & il arrivait ſouvent que dans le temps même qu'on craignait en Hongrie & en Italie une nouvelle inondation de Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même déſavantageuſe pour la défenſe de leur propre pays.

L'empereur *Mathias* a le bonheur de conclure avec le ſultan *Achmet* un traité plus favorable que la guerre n'eût pu l'être. Il ſtipule ſans tirer l'épée la reſtitution d'Agria, de Caniſe, d'Albe-Royale, de Peſt, & même de Bude : ainſi il eſt en poſſeſſion de preſque toute la Hongrie, en laiſſant toujours la Tranſilvanie & *Betlem-Gabor* ſous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puiſſance de *Mathias*. L'affaire de la ſucceſſion de Juliers eſt preſque 1615.

la feule chofe qui inquiète l'intérieur de l'Empire ; mais *Mathias* ménage les princes proteftans, en laiffant toujours ce pays partagé entre la maifon palatine de Neubourg, & celle de Brandebourg. Il avait befoin de ces ménagemens pour perpétuer l'Empire dans la maifon d'Autriche.

1616. Cette année & les fuivantes font remplies de négociations & d'intrigues. *Mathias* était fans enfans, & avait perdu fa fanté & fon activité. Il fallait pour affurer l'Empire à fa maifon commencer par lui affurer la Bohème & la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates, les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection ; l'efprit de parti y régnait, & l'efprit d'indépendance encore plus : la différence des religions y nourriffait la difcorde : mais les proteftans & les catholiques aimaient également leurs priviléges. Les princes d'Allemagne paraiffaient encore moins difpofés à choifir un empereur autrichien, & l'union évangélique toujours fubfiftante laiffait peu d'efpérance à cette maifon.

Il lui faut donc commencer par affurer la fucceffion de la Bohème & de la Hongrie. Il avait ravi ces Etats à fon frère ; il n'en fait point paffer l'héritage aux frères qui lui reftent, *Maximilien* & *Albert*. Il n'y a guère d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de bon gré. *Albert* furtout, à qui le roi d'Efpagne avait laiffé les Pays-Bas, aurait été plus qu'un autre en état de foutenir la dignité impériale s'il eût régné fur la Hongrie & fur la Bohème. C'eft fur un coufin, fur *Ferdinand de Gratz* duc de Stirie, que *Mathias* veut faire tomber ces couronnes. Le droit du fang fut donc peu confulté.

1617. *Ferdinand* eft élu & reconnu fucceffeur au royaume de
1618. Bohème par les états, & couronné en cette qualité le

29 juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de *Ferdinand de Gratz* vers l'Empire. *Mathias* & *Ferdinand* ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe, qui n'est point de l'union évangélique, & qui dans l'espérance d'avoir Clèves, Berg & Juliers, embrasse toujours le parti de la maison d'Autriche. La maison palatine, ayant des intérêts tout contraires, est toujours à la tête des protestans : & c'est-là l'origine de la funeste guerre entre *Ferdinand* & la maison palatine ; c'est celle de la guerre de trente ans qui désola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de l'Allemagne, & qui produisit enfin le traité de Vestphalie, & donna une nouvelle face à l'Empire.

Mathias engage la branche d'Autriche-espagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir sur la Hongrie & sur la Bohème. *Philippe III*, roi d'Espagne, abandonne ses droits sur ces royaumes à *Ferdinand*, à condition qu'au défaut de la postérité mâle de *Ferdinand*, la Hongrie & la Bohème appartiendront aux fils de *Philippe III*, ou à ses filles, & aux enfans de ses filles, selon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille ces Etats pouvaient aisément tomber à la maison de France : car si une fille héritière de *Philippe III* épousait un roi de France, le fils aîné de ce roi acquérait un droit à la Hongrie & à la Bohème.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au testament de l'empereur *Ferdinand I.* Les dispositions des hommes pour établir la paix dans l'avenir préparent presque toujours la division. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois & les Bohémiens, qui voyaient qu'on disposait d'eux sans les consulter. Les protestans de Bohème

commencent par se confédérer à l'exemple de l'union évangélique; bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti, parce qu'il s'agit des droits de l'Etat & non de la religion. La Silésie, ce grand fief de la Bohème, se joint à elle : la guerre civile est allumée. Un comte de Turm, ou de la Tour, homme de génie, est à la tête des confédérés; il fait la guerre régulièrement & avec avantage; ses partis vont jusqu'aux portes de Vienne.

1619. L'empereur *Mathias* meurt au mois de mars, au milieu de cette révolution subite, sans pouvoir prévoir quel sera le destin de sa maison.

Son cousin *Ferdinand de Gratz* est assez heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chassé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume; mais il voit la Bohème, la Silésie, la Moravie, la Lusace liguées contre lui, les protestans de l'Autriche prêts à éclater, & ceux de l'Allemagne peu disposés à l'élever à l'Empire. La maison d'Autriche n'avait point encore eu de moment plus critique; d'un côté quatre électeurs offrent la couronne impériale à *Maximilien* duc de Bavière, de l'autre la Bohème offre sa souveraineté d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter, & ensuite à l'électeur palatin *Fréderic V*, qui l'obtint pour son malheur : cependant on s'assemble à Francfort pour élire un roi des Romains, un roi d'Allemagne, un empereur. Presque toutes les cours de l'Europe sont en mouvement pour cette grande affaire; les états de la Bohème députent à Francfort pour faire exclure *Ferdinand* du droit de suffrage : ils ne le reconnaissaient pas pour roi; & conséquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix : non-seulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas électeur; il fut l'un

& l'autre. Il se donna sa voix pour l'Empire, il eut celles des catholiques & même des protestans. Chaque électeur fut tellement ménagé que chacun crut voir son intérêt particulier dans l'élévation de *Ferdinand de Gratz*. L'électeur palatin lui-même, à qui la Bohème déférait la couronne, fut obligé de donner sa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite le 19 août 1619; il est couronné à Aix-la-Chapelle le 9 septembre; il signe auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ses prédécesseurs.

FERDINAND II,

QUARANTE-SIXIEME EMPEREUR.

DANS le temps même que *Ferdinand II* est couronné empereur, les états de Bohème nomment pour roi l'électeur palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de *Ferdinand* à l'Empire; c'était le temps d'une grande crise pour le parti protestant. Si *Fréderic* eût été secouru par son beau-père *Jacques* roi d'Angleterre, le succès paraissait assuré; mais *Jacques* ne lui donna que des conseils, & ces conseils furent de refuser; il ne les crut pas, & s'abandonna à la fortune. 1619.

Il est solemnellement couronné dans Prague le 4 novembre, avec l'électrice princesse d'Angleterre; mais il est couronné par l'administrateur des hussites, non par l'archevêque de Prague.

Cela seul annonçait une guerre de religion, aussi-bien que de politique; tous les princes protestans, hors l'électeur de Saxe, étaient pour lui : il avait dans son armée quelques troupes anglaises, que des seigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui, par haine pour la

religion catholique, & par la gloire de faire ce que son beau-père *Jacques I* ne fesait pas. Il était secondé par le vaivode de Transilvanie *Betlem-Gabor*, qui attaquait le même ennemi en Hongrie. *Gabor* pénétra même jusqu'aux portes de Vienne, & de là il retourna sur ses pas prendre Presbourg. La Silésie était toute soulevée contre l'empereur; le comte de Mansfeld soutenait en Bohème le parti du palatin; les protestans même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si la maison bavaroise avait été réunie comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohème aurait été le plus fort : mais le duc de Bavière, riche & puissant, était loin de contribuer à la grandeur de la branche aînée de sa maison. La jalousie, l'ambition, la religion le jetèrent dans le parti de l'empereur; de sorte qu'il arriva à la maison bavaroise, sous *Ferdinand de Gratz*, ce qui était arrivé à la maison de Saxe sous *Charles-Quint*.

La ligue protestante & la ligue catholique étaient à peu près également puissantes dans l'Allemagne, mais l'Espagne & l'Italie appuyaient *Ferdinand;* elles lui fournissaient de l'argent levé sur le clergé, & des troupes. La France, qui n'était pas encore gouvernée par le cardinal de *Richelieu*, oubliait ses anciens intérêts. La cour de *Louis XIII*, faible & orageuse, semblait avoir des vues (supposé qu'elle en eût) toutes contraires aux desseins du grand *Henri IV*.

1620. *Louis XIII* envoie en Allemagne le duc d'Angoulême à la tête d'une ambassade solemnelle, pour offrir ses bons offices, au lieu d'y marcher avec une armée. Les princes assemblés à Ulm écoutent le duc d'Angoulême & ne concluent rien; la guerre en Bohème continue. *Betlem-Gabor* se fait reconnaître roi en Hongrie, comme le palatin *Fréderic V* en Bohème. Un ambassadeur de la Porte & un de Venise favorisent cette révolution des états de Hongrie

dans la ville de Neuhausel. On n'était pas accoutumé à voir ainsi les Turcs & les Vénitiens réunis; mais Venise avait tant de démêlés avec la branche d'Autriche-espagnole qu'elle déclarait ouvertement ses sentimens contre toute la maison.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle, mais plutôt par des vœux que par des effets : & l'empereur était bien mieux secondé en Allemagne que l'électeur palatin.

D'un côté l'électeur de Saxe, déclaré pour l'empereur, entre dans la Lusace : de l'autre le duc de Bavière pénètre en Bohème avec une puissante armée ; tandis que les armes de l'empereur résistent, au moins en Hongrie, contre *Betlem-Gabor*.

Le palatin est attaqué à la fois & dans son nouveau royaume de Bohème, & dans son électorat. *Henri Fréderic de Nassau*, frère & depuis successeur de *Maurice* le statoudher des Provinces-Unies, y combattait pour lui. Il y avait encore des Anglais; mais contre lui était le célèbre *Spinola*, avec l'élite des troupes des Pays-Bas espagnols. Le Palatinat est ravagé. Une bataille décide en Bohème du sort de la maison d'Autriche & de la maison palatine.

Fréderic est entièrement défait le 19 novembre auprès de Prague par son parent *Maximilien de Bavière*. Il fuit d'abord en Silésie avec sa femme & deux de ses enfans, & perd en un jour les Etats de ses aïeux & ceux qu'il avait acquis.

Le roi d'Angleterre *Jacques* négocie en faveur de son malheureux gendre aussi infructueusement qu'il s'était conduit faiblement. 1621.

L'empereur met l'électeur palatin au ban de l'Empire par un arrêt de son conseil aulique le 20 janvier.

Il profcrit le duc de Jagendorff en Siléfie, le prince d'Anhalt, les comtes de Hoenlo, de Mansfeld, de la Tour, tous ceux qui ont pris les armes pour *Fréderic*.

Ce prince vaincu n'a pour lui que des interceffeurs & point de vengeur. Le roi de Danemarck preffe l'empereur d'ufer de clémence. *Ferdinand* n'en fait pas moins paffer par la main du bourreau un grand nombre de gentilshommes bohémiens.

Un de fes généraux, le comte de *Buquoy*, achève de foumettre ce qui refte de rebelles en Bohème, & de là il court affurer la haute Hongrie contre *Betlem-Gabor*. *Buquoy* eft tué dans cette campagne ; & *Ferdinand* s'accommode bientôt avec le tranfilvain, auquel il cède un grand terrain pour être plus fûr du refte.

Cependant l'électeur palatin fe réfugie de Sicile en Danemarck, & de Danemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du haut Palatinat; tandis que le marquis de *Spinola* répand dans le Palatinat les troupes efpagnoles, fournies par l'archiduc gouverneur des Pays-Bas.

Le palatin n'avait pu obtenir de fon beau-père le roi *Jacques* & du roi de Danemarck que de bons offices & des ambaffades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien de la France, dont l'intérêt était de prendre fon parti. Ses feules reffources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de Jagendorff en Siléfie & le comte de Mansfeld dans le Palatinat, tous deux profcrits par l'empereur, & pouvant mériter leur grâce en quittant le parti du palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. *Mansfeld* furtout fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conferva malgré la puiffance autrichienne. Elle n'avait pour toute

ſolde que l'art de *Mansfeld*, de faire la guerre en partiſan habile, art aſſez en uſage alors dans un temps où l'on ne connaiſſait pas ces grandes armées toujours ſubſiſtantes, & où un chef réſolu pouvait ſe maintenir quelque temps à la faveur des troubles. *Mansfeld* réveillait & encourageait les princes proteſtans voiſins.

Chriſtiern ſurtout, prince de Brunſvick, adminiſtrateur, ce qui au fond ne veut dire qu'uſurpateur de l'évêché d'Halberſtadt, ſe joignit à *Mansfeld*. Ce *Chriſtiern* s'intitulait, *ami de* DIEU *& ennemi des prêtres;* il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire. *Mansfeld* & lui firent beaucoup de mal au pays ſans faire du bien à l'électeur palatin.

Les princes d'Orange & les Provinces-Unies, qui feſaient la guerre contre les Eſpagnols au Pays-Bas, étaient obligés d'y employer toutes leurs forces, & n'étaient pas en état de donner au palatin des ſecours efficaces. Son parti était accablé; mais il ne laiſſait pas de donner de temps en temps de violentes ſecouſſes : & à la moindre occaſion il ſe trouvait quelque prince proteſtant qui armait en ſa faveur. Le landgrave de Heſſe-Caſſel diſputait quelques terres au landgrave de Darmſtadt. Piqué contre l'empereur qui favoriſait ſon compétiteur, il ſoutenait autant qu'il le pouvait le parti de l'électeur palatin. Le margrave de Bade-Dourlach s'uniſſait avec *Mansfeld;* & en général tous les princes proteſtans, craignant de ſe voir bientôt forcés de reſtituer les biens eccléſiaſtiques, paraiſſaient diſpoſés à prendre les armes dès qu'ils ſeraient ſecondés de quelques puiſſances.

C'eſt toujours le duc de Bavière qui fait le bonheur 1622.
de *Ferdinand*. Ce ſont ſes généraux & ſes troupes qui

achèvent de ruiner le parti du palatin son parent. *Tilli* général bavarois, qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur, défait entièrement auprès d'Aschafenbourg ce prince de Brunsvick, surnommé à bon droit l'*ennemi des prêtres*, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde & toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne restait plus que *Mansfeld* qui pût défendre encore le Palatinat, & il en était capable, étant à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de *Brunsvick*, allait jusqu'à dix mille hommes. *Mansfeld* était un homme extraordinaire, bâtard d'un comte de ce nom, n'ayant de fortune que son courage & son habileté ; secouru en secret des princes d'Orange & des autres protestans, il se trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux *Fréderic* fut assez mal conseillé, pour renoncer à ce secours, dans l'espérance qu'il obtiendrait de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il pressa lui-même *Brunsvick* & *Mansfeld* de l'abandonner. Ces deux chefs errans passent en Lorraine & en Alsace, & cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors *Ferdinand II*, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie *Tilli* victorieux prendre Heidelberg, Manheim & le reste du pays ; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proscrit. Il avait la plus nombreuse & la plus belle bibliothèque d'Allemagne, surtout en manuscrits ; elle fut transportée chez le duc de Bavière qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, & le reste est conservé encore dans le vatican.

La religion & l'amour de la liberté excitent toujours

quelques troubles en Bohème ; mais ce ne sont plus que des séditions qui finissent par des supplices. L'empereur fait sortir de Prague tous les ministres luthériens, & fait fermer leurs temples. Il donne aux jésuites l'administration de l'université de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la prospérité de l'empereur. Il achève de s'assurer la paix avec *Betlem-Gabor*, en le reconnaissant souverain de la Transilvanie, & en lui cédant sur les frontières de son Etat sept comtés qui composent cinquante lieues de pays. Le reste de la Hongrie, théâtre éternel de la guerre, ravagé depuis long-temps sans interruption, n'était encore à la maison d'Autriche d'aucune ressource, mais c'était toujours un boulevard des Etats autrichiens.

L'empereur affermi en Allemagne assemble une diète à 1623.
Ratisbonne, dans laquelle il déclare » que l'électeur » palatin s'étant rendu criminel de lèse-majesté, ses Etats, » ses biens & ses dignités sont dévolus au domaine » impérial; mais que ne voulant pas diminuer le nombre » des électeurs, il veut, commande & ordonne que » *Maximilien* duc de Bavière soit investi dans cette diète » de l'électorat palatin. » C'était parler en maître. Les princes catholiques accédèrent tous à la volonté de l'empereur. Les protestans firent quelques remontrances publiques. L'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunsvick, de Holstein, de Meckelbourg, les villes de Brème, de Hambourg, de Lubeck, & d'autres renouvelèrent la ligue évangélique. Le roi de Danemarck se joignit à eux; mais cette ligue n'étant que défensive laissa l'empereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 février *Ferdinand* sur son trône investit le duc de Bavière de l'électorat palatin. Le vice-chancelier dit

expreſſément que *l'empereur lui confère cette dignité de ſa pleine puiſſance.*

On ne donna point par cette inveſtiture les terres du Palatinat au duc de Bavière ; c'était un article important qui feſait encore de grandes difficultés.

Jean-George de Hohenzollern, l'aîné de la maiſon de Brandebourg, eſt fait prince de l'Empire à cette diète.

Brunſvick l'ennemi des prêtres, & le fameux général *Mansfeld*, toujours ſecrétement appuyés par les princes proteſtans, reparaiſſent dans l'Allemagne. *Brunſvick* s'établit d'abord dans la Baſſe-Saxe, & enſuite dans la Veſtphalie. Le comte de *Tilli* défait ſon armée & la diſperſe. *Mansfeld* demeure toujours inébranlable & invincible. C'était le ſeul appui qu'eût alors le palatin ; & cet appui ne ſuffiſait pas pour lui faire rendre ſes domaines.

1624. La ligue proteſtante couvait toujours un feu prêt à éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre *Jacques I*, n'ayant pu rien obtenir en faveur du palatin ſon gendre par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Baſſe-Saxe, & le roi de Danemarck *Chriſtiern IV* eſt déclaré chef de la ligue ; mais ce n'était pas encore là le chef qu'il fallait pour tenir tête à la fortune de *Ferdinand II.*

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent, le roi de Danemarck *Chriſtiern IV* amène des troupes. Le fameux *Mansfeld* groſſit ſa petite armée, & on ſe prépare à la guerre.

1625. A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la réſolution de ſecourir efficacement ſon gendre, & de ſe déclarer contre la maiſon d'Autriche, qu'il meurt au mois de mars, & laiſſe les confédérés privés de leur plus puiſſant ſecours.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui

avait levé l'étendard. La Basse-Saxe était le théâtre de la guerre.

Les deux grands généraux de l'empereur, *Tilli* & *Valstein*, arrêtent les progrès du roi de Danemarck & des confédérés. *Tilli* défait le roi de Danemarck en bataille rangée près de Northeim dans le pays de Brunsvick. Cette victoire paraît laisser le palatin sans ressources. *Mansfeld*, qui ne perdait jamais courage, transporte ailleurs le théâtre de la guerre, & va par le Brandebourg, la Silésie, la Moravie, attaquer en Hongrie l'empereur. *Betlem-Gabor*, avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ses engagemens, reprend les armes, se joint à *Mansfeld*, & lui amène dix mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude ; mais ce projet si grand & si hardi avorte sans qu'il en coûte de peine à *Ferdinand*. Les maladies détruisent l'armée de *Mansfeld*. Il meurt de la contagion à la fleur de son âge, en exhortant ce qui lui reste de soldats à sacrifier leur vie pour la liberté germanique. 1626.

Le prince de Brunsvick, cet autre soutien de l'électeur palatin, était mort quelque temps auparavant. La fortune ôtait au palatin tous les secours, & favorisait en tout *Ferdinand*: cet empereur venait de faire élire son fils *Ferdinand-Ernest* roi de Hongrie. *Betlem-Gabor* veut en vain soutenir ses droits sur ce royaume; les Turcs dans la minorité du sultan *Amurat IV* ne peuvent le secourir ; il désole à la vérité la Stirie, mais *Valstein* le repousse comme il a repoussé les Danois ; enfin l'empereur heureux par ses ministres comme par ses généraux, contient *Betlem-Gabor* par un traité qui, en lui laissant la Transilvanie & les sept comtés adjacens, assure le tout à l'Autriche après la mort de *Gabor*.

1627. Tout réussit à *Ferdinand* sans qu'il ait d'autre soin que de souhaiter & d'ordonner. Le comte de *Tilli* poursuit le roi de Danemarck & les confédérés. Ce roi se retire dans ses Etats. Les ducs de Holstein & de Brunsvick désarment presque aussitôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg, qui avait seulement permis que ses sujets s'enrôlassent au service du Danemarck, les rappelle, & rompt toute association. Le comte de *Tilli* & *Valstein* devenu duc de Friedland font vivre par-tout à discrétion leurs troupes victorieuses.

Ferdinand, joignant les intérêts de la religion à ceux de sa politique, veut retirer l'évêché de Halberstadt des mains de la maison de Brunsvick, & les archevêchés de Magdebourg & de Brème des mains de la maison de Saxe pour les donner à un de ses fils avec plusieurs abbayes.

Il avait fait élire son fils *Ferdinand-Ernest* roi de Hongrie: il le fait couronner roi de Bohème sans élection; car les Hongrois, voisins des Turcs & de *Betlem-Gabor*, devaient être ménagés: mais la Bohème était regardée comme asservie.

1628. *Ferdinand* jouit alors de l'autorité absolue.

Les princes protestans & le roi de Danemarck *Christiern IV* s'adressent secrétement au ministère de France, que le cardinal de *Richelieu* commençait à rendre respectable dans l'Europe. Ils se flattaient avec raison que ce cardinal, qui voulait écraser les protestans de France, soutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de *Richelieu* fait donner de l'argent au roi de Danemarck, & encourage les princes protestans. Les Danois marchent vers l'Elbe: mais la ligue protestante effrayée n'ose se déclarer ouvertement pour lui, & le bonheur de l'empereur n'est point encore

interrompu. Il profcrit le duc de Meckelbourg, que les Danois avaient forcé à fe déclarer pour eux. Il donne fon duché à *Valftein*.

Le roi de Danemarck toujours malheureux eft obligé de faire fa paix avec l'empereur au mois de juin. Jamais *Ferdinand* n'eut plus de puiffance & ne la fit plus valoir. 1629.

Chriftiern IV, qui avait des démêlés avec le duc de Holftein, ravageait le duché de Slefvich avec fes troupes qui ne fervaient plus contre *Ferdinand*. La cour de Vienne lui envoie des lettres monitoriales comme à un membre de l'Empire, & lui enjoint d'évacuer les terres de Slefvich. Le roi de Danemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holftein. La cour de Vienne replique que le royaume de Danemarck lui-même eft un fief de l'Empire. Le roi eft enfin obligé de fe conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guère foutenir les prétentions de l'Empire du côté du Nord avec plus de grandeur.

Jufque-là l'Empire avait paru comme entièrement détaché de l'Italie depuis *Charles-Quint*. La mort d'un duc de Mantoue marquis de Montferrat fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue, *Vincent II*, était mort fans enfans. Son gendre *Charles de Gonzague*, duc de Nevers, prétendait la fucceffion en vertu de fes conventions matrimoniales. Son parent *Céfar Gonzague*, duc de Guaftalle, avait reçu de l'empereur l'inveftiture éventuelle.

Le duc de Savoie, troifième prétendant, voulait exclure les deux autres, & le roi d'Efpagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déjà pris poffeffion & fe fefait reconnaître duc de Mantoue; mais le roi d'Efpagne

& le duc de Savoie s'unissent ensemble pour s'emparer dans le Montferrat de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors pour la première fois son autorité en Italie; il envoie le comte de Nassau en qualité de commissaire impérial, pour mettre en séquestre le Mantouan & le Montferrat, jusqu'à ce que le procès soit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouïes en Italie depuis soixante ans. Il était visible que l'empereur voulait à la fois soutenir les anciens droits de l'Empire & enrichir la branche d'Autriche-espagnole de ces dépouilles.

Le ministère de France, qui épiait toutes les occasions de mettre une digue à la puissance autrichienne, secourt le duc de Mantoue; elle s'était déjà mêlée des affaires de la Valteline; elle avait empêché la branche d'Autriche-espagnole de s'emparer de ce pays, qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol, & qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes, comme elles l'étaient vers le Rhin, par les Pays-Bas. Le cardinal de *Richelieu* prend donc dans cet esprit le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens, plus voisins & plus exposés, envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vassaux de l'Empire en Italie qui prendront parti pour le duc. Le pape *Urbain VIII* est obligé de favoriser ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maison d'Autriche; & *Ferdinand*, qui se voyait à la tête de cette maison par sa dignité impériale, était regardé comme le plus puissant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes avec quelques régimens espagnols prennent Mantoue d'assaut, & la ville est livrée au pillage.

Ferdinand,

Ferdinand, heureux par-tout, croit enfin que le temps eſt venu de rendre la puiſſance impériale deſpotique, & la religion catholique entièrement dominante. Par un édit de ſon conſeil, il ordonne que les proteſtans reſtituent tous les biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Paſſau ſigné par *Charles-Quint*. C'était porter le plus grand coup au parti proteſtant : il fallait rendre les archevêchés de Magdebourg & de Brème, les évêchés de Brandebourg, de Lebus, de Camin, d'Havelberg, de Lubeck, de Miſnie, de Naumbourg, de Merſebourg, de Schverin, de Minden, de Verden, de Halberſtadt, une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince ſoit luthérien, ſoit calviniſte, qui n'eût des biens de l'Egliſe.

Alors les proteſtans n'ont plus de meſures à garder. L'électeur de Saxe, que l'eſpérance d'avoir Clèves & Juliers avait long-temps retenu, éclate enfin : cette eſpérance s'affaibliſſait d'autant plus que l'électeur de Brandebourg & le duc de Neubourg s'étaient accordés : le premier jouiſſait de Clèves paiſiblement, & le ſecond de Juliers, ſans que l'empereur les inquiétât. Ainſi le duc de Saxe voyait ces provinces lui échapper, & allait perdre Magdebourg & le revenu de pluſieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes; la ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maiſons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape & toutes les égliſes catholiques encourageaient l'empereur dans ſon projet : la France ne pouvait encore s'y oppoſer ouvertement; & il ne paraiſſait pas qu'aucune puiſſance de l'Europe fût en état de le traverſer. Le duc de *Valſtein*, à la tête d'une puiſſante armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur dans la

Suabe, & dans le duhé de Virtemberg; mais les églises catholiques gagnaient peu à ces restitutions : on prenait beaucoup aux protestans, les officiers de *Valstein* s'enrichissaient, & ses troupes vivaient aux dépens des deux partis qui se plaignirent également.

1630. *Ferdinand* se voyait précisément dans le cas de *Charles-Quint* au temps de la ligue de Smalcade. Il fallait ou que tous les princes de l'Empire fussent entièrement soumis, ou qu'il succombât; c'était la lutte du pouvoir impérial despotique contre le gouvernement féodal; & les peuples pressés par ces deux colosses étaient écrasés. L'électeur de Saxe se repentait alors d'avoir aidé à accabler le palatin; & ce fut lui qui, de concert avec les autres princes protestans, engagea secrétement *Gustave-Adolphe* roi de Suède à venir en Allemagne, au lieu du roi de Danemarck dont le secours avait été si inutile.

L'électeur de Bavière n'était guère plus attaché alors à l'empereur; il aurait voulu toujours commander les armées de l'Empire, & par-là tenir *Ferdinand* lui-même dans la dépendance : enfin il aspirait à se faire élire un jour roi des Romains, & négociait en secret avec la France, tandis que les protestans appelaient le roi de Suède.

Ferdinand assemble une diète à Ratisbonne; son dessein était de faire élire roi des Romains *Ferdinand-Ernest* son fils ; il voulait engager l'Empire à le seconder contre *Gustave-Adolphe*, si ce roi venait en Allemagne; & contre la France en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue : mais malgré sa puissance, il trouve si peu de bonne volonté dans l'esprit des électeurs qu'il n'ose pas même proposer l'élection de son fils.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg, n'étant point venus à cette assemblée, y exposent leurs griefs par des

députés. L'électeur de Bavière même est le premier à dire *qu'on ne peut délibérer librement dans les diètes*, *tant que l'empereur aura cent cinquante mille hommes.* Les électeurs ecclésiastiques, & les évêques qui sont à la diète, pressent la restitution des biens de l'Eglise : ce projet ne peut se consommer qu'en conservant l'armée; & l'armée ne peut se conserver qu'aux dépens de l'Empire qui est en alarmes. L'électeur de Bavière, qui veut la commander, exige de *Ferdinand* la déposition du duc de *Valstein*. *Ferdinand* pouvait commander lui-même, & ôter ainsi tout prétexte à l'électeur de Bavière; il ne prit point ce parti glorieux : il ôta le commandement à *Valstein*, & le donna à *Tilli :* par-là il acheva d'aliéner le bavarois; il eut des soldats & n'eut plus d'amis.

La puissance de *Ferdinand II*, qui fesait craindre aux Etats d'Allemagne leur perte prochaine, inquiétait en même temps la France, Venise & jusqu'au pape. Le cardinal de *Richelieu* négociait alors avec l'empereur au sujet de Mantoue ; mais il rompt le traité dès qu'il apprend que *Gustave-Adolphe* se prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre & les Provinces-Unies en font autant. L'électeur palatin, qui était un moment auparavant abandonné de tout le monde, se trouve tout d'un coup prêt d'être secouru par toutes ces puissances. Le roi de Danemarck affaibli par ses pertes précédentes, & jaloux du roi de Suède, reste dans l'inaction.

Gustave part enfin de Suède le 23 juin, s'embarque avec treize mille hommes, & aborde en Poméranie. Il prétendait déjà cette province en tout ou en partie pour le fruit de ses expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors n'avait point d'enfans. Ses Etats, par

des actes de confraternité, devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. *Gustave* stipula qu'au cas de la mort du dernier duc, il garderait la Poméranie en séquestre jusqu'au remboursement des frais de la guerre. Or séquestrer une province & l'usurper, c'est à peu près la même chose.

1631. Le cardinal de *Richelieu* ne consomme l'alliance de la France avec *Gustave* que lorsque ce roi est en Poméranie. Il n'en coûte à la France que trois cents mille livres une fois payées, & neuf cents mille par an. Ce traité est un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y stipule la neutralité pour l'électeur de Bavière, qui pouvait être le plus grand support de l'empereur. On y stipule celle de tous les Etats de la ligue catholique, qui n'aideront pas l'empereur contre les Suédois ; & on a soin de faire promettre en même temps à *Gustave* de conserver tous les droits de l'Eglise romaine dans tous les lieux où elle subsiste. Par-là on évite de faire de cette guerre une guerre de religion ; & on donne un prétexte spécieux aux catholiques mêmes d'Allemagne de ne pas secourir l'empereur. Cette ligue est signée le 23 janvier dans le Brandebourg. Ce traité est regardé comme le triomphe de la politique du cardinal de *Richelieu* & du grand *Gustave*.

Les états protestans encouragés s'assemblent à Leipsick. Ils y résolvent de faire de très-humbles remontrances à *Ferdinand*, & d'appuyer leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'Empire. *Gustave* avance en augmentant toujours son armée. Il est à Francfort-sur-l'Oder : il ne peut de là empêcher le général *Tilli* de prendre Magdebourg d'assaut le 20 mai. La ville est réduite en cendres. Les habitans périssent par le fer & par les flammes : événement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce temps-là. *Tilli*, maître de l'Elbe,

comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur, après s'être accommodé avec la France, au sujet du duc de Mantoue, rappelait toutes ses troupes d'Italie. La supériorité était encore toute entière de son côté. L'électeur de Saxe, qui le premier avait appelé *Gustave-Adolphe*, est alors très-embarrassé; & l'électeur de Brandebourg, se trouvant précisément entre les armées impériale & suédoise, est très-irrésolu.

Dans cette crise *Gustave* force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui. L'électeur *George-Guillaume* lui livre la forteresse de Spandau pour tout le temps de la guerre, lui assure tous les passages, le laissant recruter dans le Brandebourg, & se ménageant auprès de l'empereur la ressource de s'excuser sur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à *Gustave* ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipsick. *Tilli* marche au devant de lui & de l'électeur de Saxe à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe nouvellement levées ne font aucune résistance, & l'électeur de Saxe est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur. *Gustave* commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé son armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs; & quoique *Tilli* fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une manière complète; cette bataille se donna le 17 septembre.

Le vainqueur poursuit les impériaux dans la Franconie; tout se soumet à lui depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur

de Saxe va jusque dans la Bohème & dans la Silésie. *Gustave* rétablit tout d'un coup le duc de Meckelbourg dans ses Etats à un bout de l'Allemagne, & il est déjà à l'autre bout dans le Palatinat après avoir pris Mayence.

L'électeur palatin dépossédé vient l'y trouver, pour combattre avec son protecteur. Les Suédois vont jusqu'en Alsace. L'électeur de Saxe de son côté se rend maître de la capitale de la Bohème, & fait la conquête de la Lusace. Tout le parti protestant est en armes dans l'Allemagne, & profite des victoires de *Gustave*. Le comte de *Tilli* fuyait dans la Vestphalie avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait; mais il ne fesait aucun mouvement pour s'opposer à tant de progrès rapides.

L'empereur, tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours à ce duc de *Valstein* qu'il avait privé du généralat, & lui remit le commandement de ses troupes, avec le pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais donné à un général. *Valstein* accepta le commandement, & on ne laissa à *Tilli* que quelques troupes pour se tenir au moins sur la défensive. La protection que le roi de Suède donnait à l'électeur palatin rendait à la vérité l'électeur de Bavière à l'empereur; mais le bavarois ne se rapprocha de *Ferdinand*, dans ces premiers temps critiques, que comme un prince qui le ménageait, & non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ses nombreuses armées, qui l'avaient rendu si formidable; elles avaient subsisté aux dépens des états catholiques & protestans avant la bataille de Leipsick; mais depuis ce temps il n'avait plus les mêmes ressources. C'était à *Valstein* à former, à recruter & à conserver son armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape *Urbain VIII* de l'argent & des troupes. On lui refusa l'un & l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croisade contre *Gustave*; le St Père promit un jubilé au lieu de croisade.

Cependant le roi de Suède repasse des bords du Rhin vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre ses portes. Il marche à Donavert vers le Danube; il rend à la ville son ancienne liberté & la soustrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe tout ce qui appartient aux maisons d'Autriche & de Bavière. Il force le passage du Leck malgré *Tilli*, qui est blessé à mort dans la retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur, & y rétablit la religion protestante. On ne peut guère pousser plus loin les droits de la victoire. Les magistrats d'Augsbourg lui prêtèrent serment de fidélité. Le duc de Bavière, qui alors était comme neutre, & qui n'était armé, ni pour l'empereur, ni pour lui-même, est obligé de quitter Munich qui se rend au conquérant le 7 mai, & qui lui paie trois cents mille risdales pour se racheter du pillage. Le palatin eut du moins la consolation d'entrer avec *Gustave* dans le palais de celui qui l'avait dépossédé. 1632.

Les affaires de l'empereur & de l'Allemagne semblaient désespérées. *Tilli* grand général, qui n'avait été malheureux que contre *Gustave*, était mort. Le duc de Bavière, mécontent de l'empereur, était sa victime, & se voyait chassé de sa capitale. *Valstein* créé duc de Friedland, plus mécontent encore du duc électeur de Bavière *Maximilien*, son rival déclaré, avait refusé de marcher à son secours: & l'empereur *Ferdinand*, qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait sa destinée de ce *Valstein* qu'il n'aimait pas, & dont il était en défiance. *Valstein* s'occupait alors à reprendre

la Bohème ſur l'électeur de Saxe, & il avait autant d'avantage ſur les Saxons que *Guſtave* en avait ſur les impériaux.

Enfin l'électeur de Bavière obtient avec peine que *Valſtein* ſe joigne à lui. L'armée bavaroiſe levée en partie aux dépens de l'électeur, & en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de *Valſtein* était de près de trente mille vieux ſoldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille, mais on lui amène des renforts de tous côtés. Le landgrave de Heſſe-Caſſel, *Guillaume* & *Bernard de Saxe-Veimar*, le prince palatin de Birckenfeld ſe joignent à lui. Son général *Banier* lui amène de nouvelles troupes. Il marche auprès de Nuremberg avec plus de cinquante mille combattans au camp retranché des ducs de Bavière & de *Valſtein*. Ils donnent une bataille qui n'eſt point déciſive. *Guſtave* reporte la guerre dans la Bavière: *Valſtein* la reporte dans la Saxe, & tous ces différens mouvemens achèvent le ravage de ces provinces.

Guſtave revole vers la Saxe en laiſſant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipſick par des marches précipitées, & ſe trouve devant *Valſtein* qui ne s'y attendait pas. A peine eſt-il arrivé qu'il ſe prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen le 15 novembre. La victoire eſt long-temps diſputée. Les Suédois la remportent; mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles & de deux coups d'épée. Le duc *Bernard de Saxe-Veimar* acheva la victoire que *Guſtave* avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit ſur la mort de ce grand-homme? On accuſa un prince de l'Empire, qui ſervait dans ſon

armée, de l'avoir aſſaſſiné : on imputa ſa mort au cardinal de *Richelieu* qui avait beſoin de ſa vie. N'eſt-il donc pas naturel qu'un roi, qui s'expoſait en ſoldat, ſoit mort en ſoldat ?

Cette perte fut fatale au palatin qui attendait de *Guſtave* ſon rétabliſſement. Il était malade alors à Mayence. Cette nouvelle augmenta ſa maladie, dont il mourut le 19 novembre.

Valſtein après la journée de Lutzen ſe retire dans la Bohème. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois, n'ayant plus *Guſtave* à leur tête, ſortiraient bientôt de l'Allemagne ; mais le général *Bannier* les conduiſit en Bohème. Il feſait porter au milieu d'eux le corps de leur roi pour les exciter à le venger.

Guſtave laiſſait ſur le trône de Suède une fille âgée de ſix ans, & par conſéquent des diviſions dans le gouvernement. La même diviſion ſe trouvait dans la ligue proteſtante par la mort de celui qui en avait été le chef & le ſoutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être perdu, & ne le fut pourtant pas. La véritable raiſon peut-être d'un événement ſi extraordinaire, c'eſt que l'empereur n'agiſſait que de ſon cabinet, dans le temps qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ſes armées. Le ſénat de Suède chargea le chancelier *Oxenſtiern* de ſuivre en Allemagne les vues du grand *Guſtave*, & lui donna un pouvoir abſolu. *Oxenſtiern* alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il ſe trouva à la tête de tous les princes proteſtans d'Allemagne. 1633.

Ces princes s'aſſemblent à Heilbron le 19 mars. Les ambaſſadeurs de France, d'Angleterre, des Etats-Généraux ſe rendent à l'aſſemblée. *Oxenſtiern* en fait l'ouverture dans

ſa maiſon, & il ſe ſignale d'abord en feſant reſtituer le haut & le bas Palatinat à *Charles-Louis*, fils du palatin dépoſſédé. Le prince *Charles-Louis* parut comme électeur dans une des aſſemblées; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ſes Etats.

Oxenſtiern renouvelle avec le cardinal de *Richelieu* le traité de *Guſtave-Adolphe;* mais on ne lui donne qu'un million de ſubſides par an, au lieu de douze cents mille livres qu'on avait continué de donner à ſon maître. Il ſemble petit & honteux que le cardinal de *Richelieu* marchande & diſpute ſur le prix de la deſtinée de l'Empire : mais la France n'était pas riche ; & il fallait ſoudoyer le Nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince proteſtant. Il veut les diviſer, il ne réuſſit pas. La guerre continue toujours avec des ſuccès balancés dans l'Allemagne déſolée. L'Autriche eſt le ſeul pays qui n'en fut pas le théâtre, ſoit du temps de *Guſtave*, ſoit après lui. La branche d'Autriche-eſpagnole n'avait encore ſecouru que faiblement la branche impériale : elle fait enfin un effort; elle envoie le duc de *Féria* d'Italie en Allemagne avec environ vingt mille hommes, mais il perd une grande partie de ſon armée dans ſes marches & dans ſes manœuvres.

L'électeur de Trèves, évêque de Spire, avait bâti & fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. *Oxenſtiern* la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois, malgré le duc de *Féria*, qui veut en vain faire lever le ſiége. Cette ſage politique tendait à faire voir à l'Europe que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait, & que la Suède toujours victorieuſe, même après la mort de ſon roi, protégeait également les proteſtans & les

catholiques ; conduite qui mettait encore plus le pape en droit de refuser à l'empereur des troupes, de l'argent & une croisade.

La France n'était encore qu'une partie secrète dans ce grand démêlé : il ne lui en coûtait qu'un subside médiocre pour voir le trône de *Ferdinand* ébranlé par les armes suédoises : mais le cardinal de *Richelieu* songeait déjà à profiter de leurs conquêtes. Il avait voulu en vain avoir Philipsbourg en séquestre ; mais à chaque occasion qui se présentait, la France se rendait maîtresse de quelques villes en Alsace, comme de Haguenau, de Saverne, qu'elle force le comte de *Salms* administrateur de Strasbourg à lui céder par un traité. *Louis XIII*, qui ne déclarait point la guerre à la maison d'Autriche, la déclarait au duc de Lorraine *Charles*, parce qu'il était partisan de cette maison. Le ministère de France n'osait pas encore attaquer ouvertement l'empereur & l'Espagne qui pouvaient se défendre, & tombait sur la faible Lorraine. Le duc dépossédé était *Charles IV*, prince célèbre par ses bizarreries, ses amours, ses mariages & ses infortunes. 1634.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine & des troupes dans l'Alsace, prêtes d'agir ouvertement contre l'empereur, & de se joindre aux Suédois à la première occasion qui pourrait justifier cette conduite.

Le duc de *Feria*, poursuivi par les Suédois jusqu'en Bavière, était mort après la dispersion presque entière de son armée.

Le duc de *Valstein*, au milieu de ces troubles & de ces malheurs, s'occupait du projet de faire servir l'armée qu'il commandait dans la Bohème à sa propre grandeur, & à se rendre indépendant d'un empereur qui

femblait ne fe pas affez fecourir lui-même, & qui était toujours en défiance avec fes généraux. On prétend que *Valftein* négociait avec les princes proteftans, & même avec la Suède & la France : mais ces intrigues dont on l'accufa ne furent jamais manifeftées. La confpiration de *Valftein* eft au rang des hiftoires reçues ; & on ignore abfolument quelle était cette confpiration. On devinait fes projets. Son véritable crime était d'attacher fon armée à fa perfonne & de vouloir s'en rendre le maître abfolu. Le temps & les occafions euffent fait le refte. Il fe fit prêter ferment par les principaux officiers de cette armée qui lui étaient le plus dévoués. Ce ferment confiftait à promettre *de défendre fa perfonne & de s'attacher à fa fortune*. Quoique cette démarche pût fe juftifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à *Valftein*, elle devait alarmer le confeil de Vienne. *Valftein* avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Efpagne & le parti bavarois. *Ferdinand* prend la réfolution de faire affaffiner *Valftein* & fes principaux amis. On charge de cet affaffinat *Butler*, irlandais, à qui *Valftein* avait donné un régiment de dragons ; un écoffais nommé *Lefcy*, qui était capitaine de fes gardes, & un autre écoffais nommé *Gordon*. Ces trois étrangers ayant reçu leur commiffion dans Egra, où *Valftein* fe trouvait pour lors, font égorger d'abord dans un fouper quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, & vont enfuite l'affaffiner lui-même dans le château le 15 février. Si *Ferdinand II* fut obligé d'en venir à cette extrémité odieufe, il faut la compter pour un de fes plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet affaffinat fut d'aigrir tous les efprits en Bohème & en Siléfie. La Bohème ne remua

pas, parce qu'on ſut la contenir par l'armée; mais les Siléſiens ſe révoltèrent & s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec comme du temps de leur roi: le général *Bannier* dominait ſur tout le cours de l'Oder, le maréchal de *Horn* vers le Rhin, le duc *Bernard de Veimar* vers le Danube, l'électeur de Saxe dans la Bohème & dans la Luſace. L'empereur reſtait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquaſſent pas dans ces funeſtes conjonctures. *Amurat IV* était occupé contre les Perſans, & *Betlem-Gabor* était mort.

Ferdinand, aſſuré de ce côté, tirait toujours des ſecours de l'Autriche, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol. Le roi d'Eſpagne lui fourniſſait quelque argent; la ligue catholique quelques troupes; & enfin l'électeur de Bavière, à qui les Suédois ôtaient le Palatinat, était dans la néceſſité de prendre le parti du chef de l'Empire. Les Autrichiens, les Bavarois réunis ſoutenaient la fortune de l'Allemagne vers le Danube. *Ferdinand-Erneſt*, roi de Hongrie, fils de l'empereur, ranimait les Autrichiens en ſe mettant à leur tête. Il prend Ratisbonne à la vue du duc de *Saxe-Veimar*. Ce prince & le maréchal de *Horn*, qui le joint alors, font fermes à l'entrée de la Suabe, & ils livrent aux impériaux la bataille mémorable de Norlingue le 5 ſeptembre. Le roi de Hongrie commandait l'armée; l'électeur de Bavière était à la tête de ſes troupes; le cardinal infant, gouverneur des Pays-Bas, conduiſait quelques régimens eſpagnols. Le duc de Lorraine, *Charles IV*, dépouillé de ſes Etats par la France, y commandait ſa petite armée de dix à douze mille hommes, qu'il menait ſervir tantôt l'empereur, tantôt

les Espagnols, & qu'il fesait subsister aux dépens des amis & des ennemis. Il y avait de grands généraux dans cette armée combinée, tels que *Picolomini* & *Jean de Vert*. La bataille dura tout le jour & le lendemain encore jusqu'à midi. Ce fut une des plus sanglantes; presque toute l'armée de *Veimar* fut détruite; & les impériaux soumirent la Suabe & la Franconie, où ils vécurent à discrétion.

Ce malheur commun à la Suède, aux protestans d'Allemagne & à la France, fut précisément ce qui donna la supériorité au roi très-chrétien, & qui lui valut enfin la possession de l'Alsace. Le chancelier *Oxenstiern* n'avait point voulu jusque-là que la France s'agrandît trop dans ces pays; il voulait que tout le fruit de la guerre fût pour les Suédois, qui en avaient tout le fardeau. Aussi *Louis XIII* ne s'était point déclaré ouvertement contre l'empereur. Mais après la bataille de Norlingue, il fallut que les Suédois priassent le ministère de France de vouloir bien se mettre en possession de l'Alsace, sous le nom de protecteur, à condition que les princes & les états protestans ne feraient ni paix ni trève avec l'empereur, que du consentement de la France & de la Suède. Ce traité est signé à Paris le 1er novembre.

1635. En conséquence le roi de France envoie une armée en Alsace, met garnison dans toutes les villes, excepté dans Strasbourg alors indépendante, & qui fait dans la ligue le personnage d'un allié considérable. L'électeur de Trèves était sous la protection de la France. L'empereur le fit enlever: ce fut une raison de déclarer enfin la guerre à l'empereur. Cet électeur était en prison à Bruxelles, sous la garde du cardinal infant: & ce fut

encore un prétexte de déclarer la guerre à la branche autrichienne-espagnole.

La France n'unit donc ses armes à celles des Suédois que quand les Suédois furent malheureux, & lorsque la victoire de Norlingue relevait le parti impérial. Le cardinal de *Richelieu* partageait déjà en idée la conquête des Pays-Bas espagnols avec les Hollandais : il comptait alors y aller commander lui-même & avoir un prince d'Orange (*Frédéric-Henri*) sous ses ordres. Il avait en Allemagne, vers le Rhin, *Bernard de Veimar* à sa solde : l'armée de *Veimar*, qu'on appelait les troupes veimariennes, était devenue comme celle de *Charles IV* de Lorraine & celle de *Mansfeld*, une armée isolée, indépendante, appartenante à son chef : on la fit passer pour l'armée des cercles de Suabe, de Franconie, du haut & bas Rhin, quoique ces cercles ne l'entretinssent pas & que la France la payât.

C'est-là le fort de la guerre de trente ans. On voit d'un côté toute la maison d'Autriche, la Bavière, la ligue catholique, & de l'autre la France, la Suède, la Hollande & la ligue protestante.

L'empereur ne pouvait pas négliger de désunir cette ligue protestante après la victoire de Norlingue : & il y a grande apparence que la France s'y prit trop tard pour déclarer la guerre. Si elle l'eût faite dans le temps que *Gustave-Adolphe* débarquait en Allemagne, les troupes françaises entraient alors sans résistance dans un pays mécontent & effarouché de la domination de *Ferdinand*; mais après la mort de *Gustave*, après Norlingue, elles venaient dans un temps où l'Allemagne était lasse des dévastations des Suédois, & où le parti impérial reprenait la supériorité.

Dans le temps même que la France se déclarait, l'empereur ne manquait pas de faire avec la plupart des princes protestans un accommodement nécessaire. L'électeur de Saxe, celui-là même qui avait appelé le premier les Suédois, fut le premier à les abandonner par ce traité, qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion sert de prétexte aux politiques, comme on s'en joue, & comme on la sacrifie dans le besoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la restitution des bénéfices ; & dans la paix de Prague il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg & tous les biens ecclésiastiques à l'électeur de Saxe luthérien, moyennant une pension qu'on paiera sur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg calviniste. Les intérêts de la maison palatine, qui avaient allumé cette longue guerre, furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait seulement donner une subsistance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohème, & au palatin son fils quand il serait soumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris sur les confédérés de la ligue protestante qui accéderaient à ce traité ; & ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris sur la maison d'Autriche ; ce qui était peu de chose, puisque les terres de la maison impériale, excepté l'Autriche antérieure, n'avaient jamais été exposées dans cette guerre.

Une partie de la maison de Brunsvick, le duc de Meckelbourg, la maison d'Anhalt, la branche de Saxe établie à Gotha, & le propre frère du duc *Bernard de Saxe-Veimar* signent le traité, ainsi que plusieurs

villes

villes impériales ; les autres négocient encore, & attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre, que les Français avaient laissé porter tout entier à *Gustave-Adolphe*, retomba donc sur eux en 1635 ; & cette guerre, qui s'était faite des bords de la mer baltique jusqu'au fond de la Suabe, fut portée en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté, sur les frontières de la France. *Louis XIII*, qui n'avait payé que douze cents mille francs de subsides à *Gustave-Adolphe*, donnait quatre millions à *Bernard de Veimar* pour entretenir les troupes veimariennes : & encore le ministère français cède-t-il à ce duc toutes ses prétentions sur l'Alsace, & on lui promet qu'à la paix on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que, si ce n'était pas le cardinal de *Richelieu* qui eût fait ce traité, on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince allemand, qui pouvait avoir des enfans, cette province d'Alsace qui était si fort à la bienséance de la France, & dont elle possédait déjà quelques villes ? Il est bien probable que le cardinal de *Richelieu* n'avait point compté d'abord garder l'Alsace. Il n'espérait pas non plus annexer à la France la Lorraine, sur laquelle on n'avait aucun droit, & qu'il fallait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraissait plus naturelle, mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts. L'espérance de partager les Pays-Bas avec les Hollandais était le principal objet du cardinal de *Richelieu* ; & c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur qu'il avait résolu, si sa santé & les affaires le lui eussent permis, d'y aller commander en personne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut celui dans lequel il fut le plus

malheureux; & l'Alſace, qu'il donnait ſi libéralement à *Bernard de Veimar*, fut après la mort de ce cardinal le partage de la France. Voilà comme les événemens trompent preſque toujours les politiques; à moins qu'on ne diſe que l'intention du miniſtère de France était de garder l'Alſace ſous le nom du duc de *Veimar*, comme elle avait une armée ſous le nom de ce grand capitaine.

1636. L'Italie entrait encore dans cette grande querelle, mais non pas comme du temps des maiſons impériales de Saxe & de Suabe, pour défendre ſa liberté contre les armes allemandes. C'était à la branche autrichienne d'Eſpagne, dominante dans l'Italie, qu'on voulait diſputer en-delà des Alpes cette même ſupériorité qu'on diſputait à l'autre branche en-delà du Rhin. Le miniſtère de France avait alors pour lui la Savoie; il venait de chaſſer les Eſpagnols de la Valteline: on attaquait de tous côtés ces deux vaſtes corps autrichiens.

La France ſeule envoyait à la fois cinq armées, & attaquait ou ſe ſoutenait vers le Piémont, vers le Rhin, ſur les frontières de la Flandre, ſur celles de la Franche-Comté & ſur celles d'Eſpagne. *François I* avait fait autrefois un pareil effort: & la France n'avait jamais montré depuis tant de reſſources.

Au milieu de tous ces orages, dans cette confuſion de puiſſances qui ſe choquent de tous les côtés, tandis que l'électeur de Saxe, après avoir appelé les Suédois en Allemagne, mène contr'eux les troupes impériales, & qu'il eſt défait dans la Veſtphalie par le général *Bannier*, que tout eſt ravagé dans la Heſſe, dans la Saxe, & dans cette Veſtphalie; *Ferdinand*, toujours uniquement

occupé de sa politique, fait enfin déclarer son fils *Ferdinand-Ernest* roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne, le 12 décembre. Ce prince est couronné le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection est nulle. L'électeur de Trèves, disent-ils, était prisonnier: *Charles-Louis*, fils du palatin roi de Bohème *Fréderic*, n'est point rentré dans les droits de son palatinat: les électeurs de Mayence & de Cologne sont pensionnaires de l'empereur: tout cela, disait-on, est contre la bulle d'or. Il est pourtant vrai que la bulle d'or n'avait spécifié aucun de ces cas, & que l'élection de *Ferdinand III*, faite à la pluralité des voix, était aussi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains faite du vivant d'un empereur, espèce dont la bulle d'or ne parle point du tout.

Ferdinand II meurt le 15 février à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines & étrangères, n'ayant jamais combattu que de son cabinet. Il fut très-malheureux, puisque dans ses succès il se crut obligé d'être sanguinaire, & qu'il fallut soutenir ensuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuse que lui; ravagée tour à tour par elle-même, par les Suédois & par les Français, éprouvant la famine, la disette, & plongée dans la barbarie, suite inévitable d'une guerre si longue & si malheureuse. 1637.

FERDINAND III,

QUARANTE-SEPTIEME EMPEREUR.

1637. FERDINAND III monta ſur le trône d'Allemagne dans un temps où les peuples fatigués commençaient à eſpérer quelque repos; mais ils s'en flattaient bien vainement. On avait indiqué un congrès à Cologne & à Hambourg pour donner au moins au public les apparences de la réconciliation prochaine : mais ni le conſeil autrichien ni e cardinal de *Richelieu* ne voulaient la paix. Chaque parti eſpérait des avantages qui le mettraient en état de donner la loi.

Cette longue & funeſte guerre, fondée ſur tant d'intérêts divers, ſe continuait donc parce qu'elle était entrepriſe. Le général ſuédois, *Bannier*, déſolait la haute Saxe; le duc *Bernard de Veimar* les bords du Rhin; les Eſpagnols étaient entrés dans le Languedoc, après avoir pris auparavant les îles Ste Marguerite : & ils avaient pénétré par les Pays-Bas juſqu'à Pontoiſe. Le vicomte de *Turenne* ſe ſignalait déjà dans les Pays-Bas contre le cardinal infant gouverneur de Flandre. Tant de dévaſtations n'avaient plus le même objet que dans le commencement des troubles. Les ligues catholique & proteſtante, & la cauſe de l'électeur palatin les avaient excités; mais alors l'objet était la ſupériorité que la France voulait arracher à la maiſon d'Autriche : & le but des Suédois était de conſerver une partie de leurs conquêtes en Allemagne : on négociait, & on était en armes dans ces deux vues.

1638. Le duc *Bernard de Veimar* devient un ennemi auſſi dangereux pour *Ferdinand III* que *Guſtave-Adolphe* l'avait

été pour *Ferdinand II.* Il donne deux batailles en quinze jours auprès de Rheinfeld, l'une des quatre villes foreſtières dont il ſe rend maître; & à la ſeconde bataille il détruit toute l'armée de *Jean de Vert*, célèbre général de l'empereur; il le fait priſonnier avec tous les officiers généraux. *Jean de Vert* eſt envoyé à Paris. *Veimar* aſſiège Briſac; il gagne une troiſième bataille, aidé du maréchal de *Guébriant* & du vicomte de *Turenne*, contre le général *Gœuts;* il en gagne une quatrième contre le duc de Lorraine *Charles IV* qui, comme *Veimar*, n'avait pour tout Etat que ſon armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois, il prend le 18 décembre la fortereſſe de Briſac, regardée alors comme la clef de l'Alſace.

Le comte palatin *Charles-Louis* qui avait enfin raſſemblé quelques troupes, & qui brûlait de devoir ſon rétabliſſement à ſon épée, n'eſt pas ſi heureux en Veſtphalie, où les impériaux défont ſa faible armée; mais les Suédois ſous le général *Bannier* font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La première année du règne de *Ferdinand III* n'eſt preſque célèbre que par des diſgrâces.

La fortune de la maiſon d'Autriche la délivre de *Bernard* 1639.
de Veimar, comme elle l'avait délivrée de *Guſtave-Adolphe.* Il meurt de maladie à la fleur de ſon âge le 18 juillet; il n'était âgé que de trente-cinq ans.

Il laiſſait pour héritage ſon armée & ſes conquêtes; cette armée était à la vérité ſoudoyée ſecrétement par la France; mais elle appartenait à *Veimar :* elle n'avait fait ſerment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée pour qu'elle paſſe au ſervice de la France & non à celui de la Suède; la laiſſer aux Suédois, c'était dépendre de ſon allié. Le maréchal de *Guébriant* achète le ſerment de ces

troupes; & *Louis XIII* eſt le maître de cette armée veimarienne, de l'Alſace & du Briſgau, à peu de choſe près.

Les traités & l'argent feſaient tout pour lui; il diſpoſait de la Heſſe entière, province qui fournit de bons ſoldats. La célèbre *Amélie de Hanau* landgrave douairière, l'héroïne de ſon temps, entretenait, à l'aide de quelques ſubſides de la France, une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli; jouiſſant à la fois de cette conſidération que donnent toutes les vertus de ſon ſexe, & de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande à la vérité était neutre dans la querelle de l'empereur; mais elle occupait toujours l'Eſpagne dans les Pays-Bas, & par-là opérait une diverſion conſidérable.

Le général *Bannier* était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait; il ſoumettait la Thuringe & la Saxe, après s'être aſſuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétabliſſement de la maiſon palatine, était ce qu'il y avait de plus négligé; & par une fatalité ſingulière, le prince palatin fut mis en priſon par les Français mêmes, qui depuis ſi longtemps ſemblaient vouloir le placer ſur le ſiége électoral. Le comte palatin à la mort du duc de *Veimar* avait conçu un deſſein très-beau & très-raiſonnable; c'était de rentrer dans ſes Etats avec l'armée veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il paſſa en effet à Londres; il y obtint de l'argent; il retourna par la France: mais le cardinal de *Richelieu* qui voulait bien le protéger, & non le voir indépendant, le fit arrêter; & ne le relâcha que quand Briſac & les troupes veimariennes furent aſſurées à la France; alors il lui donna un appui, que ce prince fut contraint d'accepter.

1640. Les progrès des Français & des Suédois continuent. Le

duc de *Longueville* & le maréchal de *Guébriant* ſe joignent au général *Bannier*. Les troupes de Heſſe & de Lunebourg augmentent encore cette armée.

Sans le général *Picolomini* on marchait à Vienne; mais il arrêta tant de progrès par des marches ſavantes. Il était d'ailleurs très-difficile à des armées nombreuſes d'avancer, en préſence de l'ennemi, dans des pays ruinés depuis ſi long-temps, & où tout manquait aux ſoldats comme aux peuples.

La fin de cette année 1640 eſt encore très-fatale à la maiſon d'Autriche. La Catalogne ſe ſoulève & ſe donne à la France. Le Portugal, qui depuis *Philippe II* n'était qu'une province d'Eſpagne appauvrie, chaſſe le gouvernement autrichien, & devient bientôt pour jamais un royaume ſéparé & floriſſant.

Ferdinand commence alors à vouloir traiter ſérieuſement de la paix; mais en même temps il demande à la diète de Ratisbonne une armée de quatre-vingt-dix mille hommes pour ſoutenir la guerre.

Tandis que l'empereur eſt à la diète de Ratisbonne, le 1641.
général *Bannier* eſt ſur le point de l'enlever lui & tous les députés; il marchait avec ſon armée ſur le Danube glacé; & ſans un dégel qui ſurvint, il prenait *Ferdinand* dans Ratisbonne qu'il foudroya de ſon canon.

La même fortune, qui avait fait périr & *Guſtave* & *Veimar* au milieu de leurs conquêtes. délivre encore les impériaux de ce fameux général *Bannier:* il meurt dans le temps qu'il était le plus à craindre; une maladie l'emporte le 20 mai, à l'âge de quarante ans, dans Halberſtadt. Aucun des généraux ſuédois n'eut une longue carrière.

On négociait toujours; le cardinal de *Richelieu* pouvait donner la paix & ne le voulait pas : il ſentait trop les

avantages de la France; & il voulait se rendre nécessaire pendant la vie & après la mort de *Louis XIII*, dont il prévoyait la fin prochaine; il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la reine de Suède, *Christine*, un nouveau traité d'alliance offensive pour préliminaires de cette paix, dont on flattait les peuples oppressés; & il augmenta le subside de la Suède de deux cents mille livres.

Le comte de *Torstenson* succède au général *Bannier* dans le commandement de l'armée suédoise, qui était en effet une armée d'allemands. Presque tous les Suédois qui avaient combattu sous *Gustave* & sous *Bannier* étaient morts; & c'était sous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. *Torstenson*, élève du grand *Gustave*, se montre d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de *Guébriant* & lui défont encore les impériaux près de Volffenbuttel.

Cependant, malgré tant de victoires, l'Autriche n'est jamais entamée; l'empereur résiste toujours. L'Allemagne depuis le Mein jusqu'à la mer baltique était toute ruinée; on ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas assez de forces: ces victoires tant vantées n'étaient donc pas entièrement décisives: on ne pouvait donc poursuivre à la fois tant d'entreprises, & attaquer puissamment un côté sans dégarnir l'autre.

1642. Le nouvel électeur de Brandebourg, *Fréderic-Guillaume*, traite avec la France & avec la Suède, dans l'espérance d'obtenir le duché de Jagendorff en Silésie; duché donné autrefois par *Ferdinand I* à un prince de la maison de Brandebourg qui avait été son gouverneur, confisqué depuis par *Ferdinand II* après la victoire de Prague & après

le malheur de la maiſon palatine. L'électeur de Brandebourg eſpérait de rentrer dans cette terre dont ſon grand-oncle avait été privé.

Le duc de Lorraine implore auſſi la faveur de la France pour rentrer dans ſes Etats ; on les lui rend en retenant les villes de guerre ; c'eſt encore un appui qu'on enlève à l'empereur.

Malgré tant de pertes, *Ferdinand III* réſiſte toujours : la Saxe, la Bavière ſont toujours dans ſon parti : les provinces héréditaires lui fourniſſent des ſoldats. *Torſtenſon* défait encore en Siléſie ſes troupes commandées par l'archiduc *Léopold*, par le duc de Saxe-Lavembourg & *Picolomini ;* mais cette victoire n'a point de ſuite ; il repaſſe l'Elbe ; il rentre en Saxe, il aſſiège Leipſick : il gagne encore une bataille ſignalée dans ce pays où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. *Léopold* eſt vaincu dans les plaines de Breitenfelt le 2 novembre. *Torſtenſon* entre dans Leipſick le 15 décembre. Tout cela eſt funeſte à la vérité pour la Saxe, pour les provinces de l'Allemagne ; mais on ne pénètre jamais juſqu'au centre, juſqu'à l'empereur ; & après plus de vingt défaites il ſe ſoutient.

Le cardinal de *Richelieu* meurt le 4 décembre ; ſa mort donne des eſpérances à la maiſon d'Autriche.

Les Suédois dans le cours de cette guerre étaient pluſieurs fois entrés en Bohème, en Siléſie, en Moravie, & en étaient ſortis pour ſe rejeter vers les provinces de l'Occident. *Torſtenſon* veut entrer en Bohème, & n'en peut venir à bout, malgré toutes ſes victoires. 1643.

On négocie toujours très-lentement à Hambourg pendant qu'on fait la guerre vivement. *Louis XIII* meurt le 14 mai. L'empereur en eſt plus éloigné d'une paix générale ; il ſe flatte de détacher les Suédois de la France dans

les troubles d'une minorité : mais dans cette minorité de *Louis XIV*, quoique très-orageuse, il arriva la même chose que dans celle de *Christine :* la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur se fortifie du duc de Lorraine, qui revient à lui après la mort de *Louis XIII*.

C'est encore une ressource pour *Ferdinand* que la mort du maréchal de *Guébriant* qui est tué en assiégeant Rothuel : c'est le quatrième grand général qui périt au milieu de ses victoires contre les impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encore que le maréchal de *Rantzau*, successeur de *Guébriant*, soit défait à Dutlinge en Suabe par le général *Mercy*.

Ces vicissitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munster & à Osnabrug, où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encore à faire respirer *Ferdinand III*, c'est que la Suède & le Danemarck se font la guerre pour quelques vaisseaux que les Danois avaient saisis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la supériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ses ressources, en fesant marcher *Galas* à la tête d'un petit corps d'armée au secours du Danemarck. Mais cette diversion ne sert qu'à ruiner le Holstein, théâtre de cette guerre passagère ; & c'est dans l'Allemagne une province de plus ravagée. Les hostilités entre la Suède & le Danemarck surprirent d'autant plus l'Europe que le Danemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, & dès-lors Rome & Venise ont seules la médiation de cette paix encore très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'*Avaux*, plénipotentiaire à Munster pour cette paix, y met d'abord le plus

grand obſtacle. Il écrit aux princes, aux états de l'Empire aſſemblés à Ratisbonne, pour les engager à ſoutenir leurs prérogatives, à partager avec l'empereur & les électeurs le droit de la paix & de la guerre. C'était un droit toujours conteſté entre les électeurs & les autres états impériaux. Ces états inſiſtaient à la diète ſur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix comme parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les miniſtres de France. Mais ces miniſtres ſe ſervirent dans leur lettre de termes injurieux à *Ferdinand*. Ils révoltèrent à la fois l'empereur & les électeurs; ils les mirent en droit de ſe plaindre, & de faire retomber ſur la France le reproche de la continuation des troubles de l'Europe.

Heureuſement pour les plénipotentiaires de France, on apprend dans le même temps que le duc d'*Enghien*, le grand *Condé*, vient de remporter à Rocroi ſur l'armée d'Autriche-eſpagnole la plus mémorable victoire, & qu'il détruit dans cette journée la célèbre infanterie caſtillane & vallone, qui avait tant de réputation. Des plénipotentiaires ſoutenus par de telles victoires peuvent écrire ce qu'ils veulent.

L'empereur pouvait au moins ſe flatter de voir le Danemarck déclaré pour lui. On lui ôte encore cette reſſource. 1644.
Le cardinal *Mazarin*, ſucceſſeur de *Richelieu*, ſe hâte de réunir le Danemarck & la Suède. Ce n'eſt pas tout. Le roi de Danemarck s'engage encore à ne ſecourir aucun des ennemis de la France.

Les négociations & la guerre ſont également malheureuſes pour les Autrichiens. Le duc d'*Enghien*, qui avait vaincu les Eſpagnols l'année précédente, donne vers Fribourg trois combats de ſuite en quatre jours, du cinq au neuvième août, contre le général *Mercy*; & vainqueur

toutes les trois fois, il se rend maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau, pays dont *Mercy* s'était emparé.

Le cardinal *Mazarin* & le chancelier *Oxenstiern*, pour se rendre plus maîtres des négociations, suscitent encore un nouvel ennemi à *Ferdinand III.* Ils encouragent *Ragotski*, souverain de Transilvanie depuis 1626, à lever enfin l'étendard contre *Ferdinand*. Ils lui ménagent la protection de la Porte. *Ragotski* ne manquait pas de prétextes ni même de raisons. Les protestans hongrois persécutés, les privilèges des peuples méprisés, quelques infractions aux anciens traités forment le manifeste de *Ragotski*, & l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce temps-là même *Torstenson* poursuit les impériaux dans la Franconie : le général *Galas* fuit par-tout devant lui & devant le comte de *Konigsmarck*, qui marchait déjà sur les traces des grands capitaines suédois.

1645. *Ferdinand* & l'archiduc *Léopold* son parent étaient dans Prague. *Torstenson* victorieux entre dans la Bohème. L'empereur & l'archiduc se réfugient à Vienne.

Torstenson poursuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général *Gœuts* & par ce même *Jean de Vert* racheté de prison. *Gœuts* est tué, *Jean de Vert* fuit. C'est une défaite complète.

Le vainqueur marche à Brinn, l'assiège, & Vienne enfin est menacée.

Il y a toujours dans cette longue suite de désastres quelque circonstance qui sauve l'empereur. Le siège de Brinn traîne en longueur; & au lieu que les Français devaient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, & aller donner la main aux Suédois, le vicomte de *Turenne*

au commencement de sa route est battu par le général *Mercy* à Mariendal, & se retire dans la Hesse.

Le grand *Condé* accourt contre *Mercy*, & il a la gloire de réparer la défaite de *Turenne* par une victoire signalée dans la même plaine de Norlingue, où les Suédois avaient été vaincus après la mort de *Gustave*. *Turenne* contribua autant que *Condé* au gain de cette bataille meurtrière. Mais plus elle est sanglante des deux côtés, moins elle est décisive. L'empereur retire en hâte ses troupes de la Hongrie, & traite avec *Ragotski*, pour empêcher les Français d'aller à Vienne par la Bavière, tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il est à croire que, dans ce torrent de prospérités des armes françaises & suédoises, il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de supériorité sur l'autre, le manque d'argent, le défaut de recrues, tout cela mettait un terme à chaque succès.

Après la célèbre bataille de Norlingue, on ne s'attendait pas que les Autrichiens & les Bavarois regagneraient tout d'un coup le pays perdu par cette bataille, & qu'ils poursuivraient jusqu'au Necker l'armée victorieuse où *Condé* n'était plus, mais où était *Turenne*. De telles vicissitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur, fatigué de tant de secousses, pense sérieusement à la paix. Il rend la liberté enfin à l'électeur de Trèves, dont la prison avait servi de prétexte à la déclaration de guerre de la France; mais ce sont les Français qui rétablissent cet électeur dans sa capitale. *Turenne* en chasse la garnison impériale : & l'électeur de Trèves s'unit à la France comme à sa

bienfaitrice. L'électeur palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations ; mais la France ne fesait encore rien pour lui de décisif.

Ce qui avait fait principalement le salut de l'empereur, c'était la Saxe & la Bavière, sur qui le fardeau de la guerre avait presque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuisé fait une trève avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie. Tout eût été perdu. Il s'empresse de satisfaire *Ragotski* pour ne se pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnaît prince souverain de Transilvanie, prince de l'Empire, & lui rend tout ce qu'il avait donné à son prédécesseur *Betlem-Gabor*. Il perd ainsi à tous les traités, & presse la conclusion de la paix de Vestphalie, où il doit perdre davantage.

1646. Le pape *Innocent X* était le premier médiateur de cette paix, dans laquelle les catholiques devaient faire de si grandes pertes. La république de Venise était la seconde médiatrice. Le cardinal *Chigi*, depuis le pape *Alexandre VII*, présidait dans Munster au nom du pape, *Contarini* au nom de Venise. Chaque puissance intéressée fesait des propositions selon ses espérances & ses craintes : mais ce sont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premières négociations le maréchal de *Turenne*, par une marche imprévue & hardie, se joint à l'armée suédoise vers le Necker à la vue de l'archiduc *Léopold*. Il s'avance jusqu'à Munich, & augmente les alarmes de l'Autriche. Un autre corps de suédois va encore ravager la Silésie ; mais toutes ces expéditions ne sont que des courses. Si la guerre s'était faite pied

à pied, ſous un ſeul chef qui eût ſuivi toujours opiniâtrement le même deſſein, l'empereur n'eût pas été en état dans ce temps-là même de faire couronner ſon fils aîné *Ferdinand* à Prague au mois d'août, & enſuite à Presbourg. Ce jeune roi mourut enſuite ſans jouir de ces Etats. D'ailleurs ſon père ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelans.

L'empereur, en voulant aſſurer des royaumes à ſon 1647.
fils, paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur de Saxe avait été forcé par les malheurs de la guerre de l'abandonner. L'électeur *Maximilien de Bavière* ſon beau-frère eſt enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne ſuit cet exemple. Ils ſignent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de *Turenne* met auſſi l'électeur de Mayence dans la néceſſité de prendre ce parti. Le landgrave de Heſſe-Darmſtadt fait le même traité par la même crainte. L'empereur reſte ſeul, & aucun prince n'oſe prendre ſa querelle. Exemple unique juſque-là dans une guerre de l'Empire.

Alors un nouveau général ſuédois, *Vrangel*, qui avait ſuccédé à *Torſtenſon*, prend Egra. La Bohème tant de fois ſaccagée l'eſt encore. Le danger parut ſi grand que l'électeur de Bavière, malgré ſon grand âge & le péril où il mettait ſes Etats, ne put laiſſer le chef de l'Empire ſans ſecours, & rompit ſon traité avec la France. La guerre ſe feſait toujours dans pluſieurs endroits à la fois, ſelon qu'on y pouvait ſubſiſter. Au moindre avantage qu'avait l'empereur, ſes miniſtres au congrès demandaient des conditions favorables; mais au moindre échec, ils eſſuyaient des propoſitions plus dures.

Le retour du duc de Bavière à la maiſon d'Autriche 1648.

n'eſt pas heureux. *Turenne* & *Vrangel* battent ſes troupes & les autrichiennes à Summerhauſen & à Lavingen près du Danube ; malgré la réſiſtance d'un prince de Virtemberg, & de ce *Montécuculi* qui était déjà digne d'être oppoſé à *Turenne*. Le vainqueur s'empare de la Bavière ; l'électeur ſe réfugie à Saltzbourg.

En même temps le comte de *Konigſmarck* à la tête des Suédois ſurprend en Bohème la ville de Prague. Ce fut le coup déciſif. Il était temps enfin de faire la paix : il fallait en recevoir les conditions, ou riſquer l'Empire. Les Français & les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reſte était allié ou ſoumis, & on attendait les lois que l'aſſemblée de Munſter & d'Oſnabruck donnerait à l'Empire.

PAIX DE VESTPHALIE.

CETTE paix de Veſtphalie, ſignée enfin à Munſter & à Oſnabruck le 14 octobre 1648, fut convenue, donnée & reçue *comme une loi fondamentale & perpétuelle :* ce ſont les propres termes du traité. Elle doit ſervir de baſe aux capitulations impériales. C'eſt une loi auſſi reçue, auſſi ſacrée juſqu'à préſent que la bulle d'or, & bien ſupérieure à cette bulle par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embraſſe, de tous les droits qu'il aſſure, & des changemens faits dans l'état civil & dans la religion.

On travaillait dans Munſter & dans Oſnabruck depuis ſix ans preſque ſans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de temps dans les diſputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *Majeſté* aux rois ſes vainqueurs. Son miniſtre *Lutzau*

dans

dans le premier acte de 1641, qui établissait les sauf-conduits & les conférences, parle des préliminaires *entre sa sacrée majesté césarienne, & le sérénissime roi très-chrétien.* Le roi de France de son côté refusait de reconnaître *Ferdinand* pour empereur ; & la cour de France avait eu de la peine à donner le titre de *Majesté* au grand *Gustave*, qui croyait tous les rois égaux, & qui n'admettait de supériorité que celle de la victoire. Les ministres suédois au congrès de Vestphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Espagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement après l'empereur. Le nouvel état des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en usage. Les ministres se l'attribuaient ; & il fallait de longues négociations pour savoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munster on nomme sa sacrée majesté impériale, sa sacrée majesté très-chrétienne, & sa sacrée majesté royale de Suède.

Le titre d'excellence ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambassadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes ; & le comte d'*Avaux* écrivait à l'électeur de Brandebourg: *Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir.* On qualifiait d'ordinaire les Etats-Généraux des Provinces-Unies, *les sieurs états*, quand c'était le roi de France qui parlait ; & même quand le comte d'*Avaux* alla de Munster en Hollande en 1644, il ne les appela jamais que *messieurs.* Ils ne purent obtenir que leurs plénipotentiaires eussent le titre d'excellence. Le comte d'*Avaux* avait refusé même ce nouveau titre à un ambassadeur de Venise, & ne le

donna à *Contarini* que parce qu'il était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions & ces refus que les Romains nommaient *gloriole*, que tout le monde condamne quand on eſt ſans caractère, & ſur leſquels on inſiſte dès qu'on en a un.

Ces uſages, ces titres, ces cérémonies, les deſſus des lettres, les ſuſcriptions, les formules ont varié dans tous les temps. Souvent la négligence d'un ſecrétaire ſuffit pour fonder un titre. Les langues dans leſquelles on écrit établiſſent des formules, qui paſſent enſuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger. Les empereurs, qui envoyaient avant *Rodolphe I* tous leurs mandats en latin, tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'Empire dans la langue allemande, qui réprouve ces expreſſions. On trouve partout de tels exemples, & ils ne tirent plus aujourd'hui à conſéquence.

Les miniſtres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres, ſurtout le nonce *Chigi* qui ne fut là que pour voir l'Egliſe ſacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les diocèſes de Brème & de Verden; ceux de Magdebourg, d'Halberſtadt, de Minden, de Camin à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratzebourg & de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Oſnabruck & de Lubeck ne furent pas à la vérité ſéculariſés, mais alternativement deſtinés à un évêque luthérien & à un évêque catholique; réglement délicat qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion, mais qui ne s'eſt pas démenti chez une nation naturellement tranquille, dans laquelle la fureur du fanatiſme était éteinte.

La liberté de confcience fut établie dans toute l'Allemagne. Les fujets luthériens de l'empereur en Siléfie eurent le droit de faire bâtir de nouvelles églifes ; & l'empereur fut obligé d'admettre des proteftans dans fon confeil aulique.

Les commanderies de Malthe, les abbayes, les bénéfices dans les pays proteftans furent donnés aux princes, aux feigneurs, qu'il fallait indemnifer des frais de la guerre.

Ces conceffions étaient bien différentes de l'édit de *Ferdinand II*, qui avait ordonné la reftitution des biens eccléfiaftiques dans le temps de fes profpérités. La néceffité, le repos de l'Empire lui firent la loi. Le nonce protefta, fulmina. On n'avait jamais vu encore de médiateur condamner le traité auquel il avait préfidé ; mais il ne lui feyait pas de faire une autre démarche. Le pape par fa bulle *caffe de fa pleine puiffance*, *annulle tous les articles de la paix de Veftphalie concernant la religion;* mais s'il avait été à la place de *Ferdinand III*, il eût ratifié le traité qui fubfifta malgré les bulles du pape: bulles autrefois fi révérées & aujourd'hui fi méprifées !

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'Etat. La Suède devenait membre de l'Empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure, & la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rugen, la ville de Vifmar, beaucoup de bailliages voifins, le duché de Brème & de Verden. Le duc de Holftein y gagna auffi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait à la vérité beaucoup dans la Poméranie citérieure, mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg, qui valait mieux que fon margraviat. Il avait Camin, Halberftadt, la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Vifmar, mais il gagnait le territoire de Ratzebourg & de Schverin.

Enfin on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne, que fept cercles devaient payer. On donnait à la princeffe landgrave de Heffe fix cents mille écus; & c'était fur les biens des archevêchés de Mayence, de Cologne, de Paderborn, de Munfter & de l'abbaye de Fulde que cette fomme devait être payée. L'Allemagne s'appauvriffant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guère payer plus cher fes protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglemens utiles qu'on fit pour le commerce & pour la juftice; par les foins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui préfentèrent leurs droits au congrès, comme à une cour fuprême qui réglait le fort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'affura pour toujours la poffeffion des Trois-Evêchés, & l'acquifition de l'Alface, excepté Strasbourg; mais au lieu de recevoir de l'argent comme la Suède, elle en donna : les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la ceffion de leurs droits fur l'Alface, & fur le Sundgau. La France paya la guerre & la paix, mais elle n'acheta pas cher une fi belle province; elle eut encore l'ancien Brifac & fes dépendances, & le droit de mettre garnifon dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis; mais l'Alface eft demeurée; & Strasbourg en fe donnant à la France a achevé d'incorporer l'Alface à ce royaume.

Il y a peu de publiciftes qui ne condamnent l'énoncé de cette ceffion de l'Alface dans ce fameux traité de Munfter; ils en trouvent les expreffions équivoques : en effet

céder *toute sorte de jurisdiction & de souveraineté*, & céder *la préfecture de dix villes libres impériales*, sont deux choses différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, & ne voulurent pas l'approfondir, sachant bien qu'il y a des choses qu'il faut laisser derrière un voile que le temps & la puissance font tomber.

La maison palatine fut enfin rétablie dans tous ses droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitième électorat en faveur du palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, & dans tous les griefs, qu'on alla jusqu'à stipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mère du comte palatin *Charles-Louis*, & dix mille à chacune de ses sœurs. Le moindre gentilhomme fut bien reçu à demander la restitution de quelques arpens de terre; tout fut discuté & réglé; il y eut cent quarante restitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la restitution de la Lorraine, & l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerre, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris vers l'an 1647 enhardirent l'Espagne à s'en prévaloir; elle ne voulut plus entrer dans les négociations générales. Les Etats-Généraux, qui devaient ainsi que l'Espagne traiter à Munster, firent une paix particulière avec l'Espagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, & malgré les intérêts qui semblaient les attacher encore à leurs anciens protecteurs. Le ministère espagnol se servit d'une ruse singulière pour engager les Etats à ce manque de foi; il leur persuada qu'il était prêt de donner l'infante à *Louis XIV* avec les Pays-Bas en dot. Les Etats tremblèrent, & se hâtèrent de signer; cette ruse n'était qu'un mensonge, mais la politique est-elle autre chose que l'art

de mentir à propos ? *Louis XI* n'avait-il pas raifon quand, fon ambaffadeur fe plaignant que les miniftres du duc de Bourgogne mentaient toujours, il lui répondait : *Eh! bête, que ne mens-tu plus qu'eux?*

Dans cet important traité de Veftphalie il ne fut prefque point queftion de l'Empire romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne & non avec le fuzerain de l'Italie ; mais la France eut quelques points à régler, fur lefquels *Ferdinand* ne pouvait tranfiger que comme empereur. Il s'agiffait de Pignerol, de la fucceffion de Mantoue, & du Montferrat ; ces font des fiefs de l'Empire. Il fut réglé que le roi de France payerait encore fix cents mille livres *à Monfieur le duc de Mantoue à la décharge de Monfieur le duc de Savoie*, moyennant quoi il garderait Pignerol & Cafal en pleine fouveraineté indépendante de l'Empire. Ces poffeffions ont été perdues depuis pour la France, comme Brème, Verden & une partie de la Poméranie ont été enlevés à la Suède. Mais le traité de Veftphalie, en ce qui concerne la légiflation de l'Allemagne, a toujours été réputé, & eft toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE DEPUIS LA PAIX DE VESTPHALIE JUSQU'A LA MORT DE FERDINAND III.

CE chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien débrouillé qu'après fept cents ans, à compter du règne de *Henri l'oifeleur* ; & avant le temps de *Henri* il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogatives des rois d'Allemagne ne furent reftreintes dans des bornes connues, la plupart des droits des électeurs, des princes, de la nobleffe

immédiate & des villes, ne furent fixés & inconteſtables que par les traités de Veſtphalie. L'Allemagne fut une grande *ariſtocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à peu près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, & comme anciennement tous les Etats fondés par les peuples venus du Nord & de l'Orient furent gouvernés. La diète tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de ſuffrage pour réſoudre la paix & la guerre.

Ces villes impériales jouiſſent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles ſont Etats de l'Empire, & non de l'empereur; elles ne paient pas la moindre impoſition, & ne contribuent aux beſoins de l'Empire que dans les cas urgens; leur taxe eſt réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier reſſort, qu'on appelle *de non appellando*, elles feraient des Etats abſolument ſouverains; cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puiſſance, parce qu'elles ſont entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvéniens attachés à un gouvernement ſi mixte & ſi compliqué, dans une ſi grande étendue de pays, ont ſubſiſté; mais l'Etat auſſi. La multiplicité des ſouverainetés ſert à tenir la balance, juſqu'à ce qu'il ſe forme dans le ſein de l'Allemagne une puiſſance aſſez grande pour engloutir les autres.

Ce vaſte pays après la paix de Veſtphalie répara inſenſiblement ſes pertes : les campagnes furent cultivées, les villes rebâties; ce furent-là les plus grands événemens des années ſuivantes dans un corps percé & déchiré de toutes parts, qui ſe rétabliſſait des bleſſures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes & des villes impériales; car pour

les villes médiates, elles font fujettes des grands vaffaux auxquels elles appartiennent : & les habitans des campagnes forment un état mitoyen entre l'efclave & le fujet, mais plus approchant de l'efclave, furtout en Suabe & en Boheme.

La Hongrie était comme l'Allemagne, refpirant à peine après fes guerres inteftines & les invafions fi fréquentes des Turcs, ayant befoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jaloufe de fon droit d'élire fon fouverain, & de conferver fous lui fes priviléges. Quand *Ferdinand III* fit élire en 1654 fon fils *Léopold* âgé de dix-fept ans, roi de Hongrie, on fit figner à *fa férénité* (car le mot de majefté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains), on lui fit figner, dis-je, une capitulation auffi reftreignante que celle des empereurs : mais les feigneurs hongrois n'étaient pas auffi puiffans que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français & les Suédois pour garants de leurs priviléges; ils étaient plutôt opprimés que foutenus par les Ottomans : c'eft pourquoi la Hongrie a été enfin entièrement foumife de nos jours après de nouvelles guerres inteftines.

L'empereur, après la paix de Veftphalie, fe trouva paifible poffeffeur de la Bohème, devenue fon patrimoine, de la Hongrie qu'il regardait auffi comme un héritage, mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif, & de toutes fes provinces jufqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne poffédait aucun terrein en Italie.

Le nom de faint Empire romain fubfiftait toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne, & ce que c'était que cet Empire. *Charles-Quint* avait bien prévu que fi fon fils *Philippe II* n'était pas fur le trône

impérial, ſi la même tête ne portait pas les couronnes d'Eſpagne, d'Allemagne, de Naples, de Milan, il ne reſterait guère que ce nom d'Empire. En effet, quand le grand fief de Milan fut auſſi-bien que Naples entre les mains de la branche eſpagnole, cette branche ſe trouva à la fois vaſſale titulaire de l'Empire & du pape, en protégeant l'un, & en donnant des lois à l'autre. La Toſcane, les principales villes d'Italie s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un céſar qui n'avait pas en Italie un ſeul domaine, & qui n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes & de villes, ne pouvait pas ordonner comme un *Charlemagne* & un *Othon*.

On voit dans tout le cours de cette hiſtoire deux grands deſſeins ſoutenus pendant huit cents années, celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, & celui des ſeigneurs allemands de conſerver & d'augmenter leurs priviléges.

Ce fut dans cet état que *Ferdinand III* laiſſa l'Empire à ſa mort en 1657, pendant que la maiſon d'Autriche-eſpagnole ſoutenait encore contre la France cette longue guerre qui finit par le traité des Pyrenées, & par le mariage de l'infante *Marie-Thérèſe* avec *Louis XIV*.

Tous ces événemens ſont ſi récens, ſi connus, écrits par tant d'hiſtoriens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve par-tout ailleurs. On finira par ſe retracer une idée générale de l'Empire depuis ce temps juſqu'à nos jours.

ETAT DE L'EMPIRE SOUS LEOPOLD,

QUARANTE-HUITIÈME EMPEREUR.

ON peut d'abord confidérer qu'après la mort de *Ferdinand III*, l'Empire fut prêt de fortir de la maifon d'Autriche, mais que les électeurs fe crurent enfin obligés de choifir en 1658 *Léopold-Ignace*, fils de *Ferdinand III.* Il n'avait que dix-huit ans : mais le bien de l'Etat, le voifinage des Turcs, les jaloufies particulières contribuèrent à l'élection d'un prince dont la maifon était affez puiffante pour foutenir l'Allemagne, & pas affez pour l'affervir. On avait autrefois élu *Rodolphe de Habsbourg* parce qu'il n'avait prefque point de domaine : l'Empire était continué à fa race parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude, les Français poffeffeurs de l'Alface, les Suédois de la Poméranie & de Brème, rendaient néceffaire cette élection ; tant l'idée de l'équilibre eft naturelle chez les hommes. Dix empereurs de fuite dans la maifon de *Léopold* étaient encore en fa faveur autant de follicitations qui font toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger. C'eft ainfi que le trône toujours électif en Pologne fut toujours héréditaire dans la race des *Jagellons.*

L'Italie ne pouvait être un objet pour le miniftère de *Léopold;* il n'était plus queftion de demander une couronne à Rome, encore moins de faire fentir fes droits de fuzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples & Milan. Mais la France, la Suède, la Turquie occupèrent toujours les Allemands fous ce règne : ces trois puiffances furent l'une après l'autre, ou contenues ou repouffées ou vaincues, fans que *Léopold* tirât l'épée.

Ce prince le moins guerrier de ſon temps attaqua toujours *Louis XIV* dans les temps les plus floriſſans de la France; d'abord après l'invaſion de la Hollande, lorſqu'il donna aux Provinces-Unies un ſecours qu'il n'avait pas donné à ſa propre maiſon dans l'invaſion de la Flandre; enſuite quelques années après la paix de Nimègue, lorſqu'il fit cette fameuſe ligue d'Augsbourg contre *Louis XIV;* enfin à l'avénement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Eſpagne.

Léopold ſut dans toutes ces guerres intéreſſer le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La première fut aſſez malheureuſe, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas ſaccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans: mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. *Louis XIV* eut toujours la ſupériorité; cela ne pouvait arriver autrement : des miniſtres habiles, de très-grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies & toutes les places fortifiées, des armées diſciplinées, une artillerie formidable, d'excellens ingénieurs devaient néceſſairement l'emporter ſur un pays à qui tout cela manquait. Il eſt même ſurprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, ſouvent mal payées & mal pourvues, & ſurtout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, & qui avaient des intérêts différens. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimègue, triompha par la ſupériorité de ſon gouvernement, de l'Allemagne, de l'Eſpagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la feconde guerre produite par la ligue d'Augsbourg. *Louis XIV* eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne & à l'Efpagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède, fi long-temps alliée de la France, l'abandonna, & fournit même des troupes contr'elle en qualité de membre de l'Empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de fe défendre. On ne put même à la paix de Rifvick arracher Strasbourg à *Louis XIV*.

La troifième guerre fut la plus heureufe pour *Léopold* & pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puiffant que jamais, quand il gouvernait l'Efpagne fous le nom de fon petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas efpagnols & la Bavière, que fes armées étaient au milieu de l'Italie & de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochftet changea tout. *Léopold* mourut l'année fuivante en 1705, avec l'idée que la France ferait bientôt accablée, & que l'Alface ferait réunie à l'Allemagne.

Ce qui fervit le mieux *Léopold* dans tout le cours de fon règne, ce fut la grandeur même de *Louis XIV*. Cette grandeur fe produifit avec tant de fafte, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous fes voifins, furtout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie univerfelle: mais fi *Léopold* avait eu la fucceffion de l'Autriche efpagnole, comme il fut long-temps vraifemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur qui, maître abfolu de la Hongrie dont les bornes étaient reculées, devenu prefque tout-puiffant en Allemagne, poffédant l'Efpagne, le domaine direct de la moitié de l'Italie, fouverain de la moitié du nouveau monde, & en état de faire valoir les droits ou les prétentions de l'Empire, fe ferait vu

en effet affez près de cette monarchie univerfelle. On affecta de la craindre dans *Louis XIV*, lorfqu'il voulut après la paix de Nimègue faire dépendre des Trois-Evêchés quelques terres qui relevaient de l'Empire ; & on ne la craignit ni dans *Léopold* ni dans fes enfans, lorfqu'ils furent près de dominer fur l'Allemagne, l'Efpagne & l'Italie. *Louis XIV*, en effarouchant trop fes voifins, fit plus de bien à la maifon d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par fa puiffance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS DU TEMPS DE LEOPOLD.

DANS les guerres que *Léopold* fit de fon cabinet à *Louis XIV*, il ne rifqua jamais rien. L'Allemagne & fes alliés portaient tout le fardeau & défendaient fes pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie & des Turcs il n'y eut que du trouble & du danger. Les Hongrois étaient les reftes d'une nation nombreufe échappée aux guerres civiles & au fabre des Ottomans ; ils labouraient les armes à la main des campagnes arrofées du fang de leurs pères. Les feigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs priviléges contre l'autorité de leur roi, & leur liberté contre le Turc, qui protégeait la Hongrie & la dévaftait. Le Turc fefait précifément en Hongrie ce que les Suédois & les Français avaient fait en Allemagne ; mais il fut plus dangereux : & les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille turcs marchent jufqu'à Neuhaufel en 1663. Il eft vrai qu'ils font vaincus l'année d'après à Saint-Gothard fur le Raab par le fameux *Montecuculi.*

On vante beaucoup cette victoire; mais certainement elle ne fut pas décisive. Quel fruit d'une victoire qu'une trève honteuse par laquelle on cède au sultan la Transilvanie, avec tout le terrain de Neuhausel, & on rase jusqu'aux fondemens les citadelles voisines!

Le Turc donna ou plutôt confirma la Transilvanie à *Abassi*, & dévasta toujours la Hongrie malgré la trève.

Léopold n'avait alors d'enfans que l'archiduchesse qui fut depuis électrice de Bavière. Les seigneurs hongrois songent à se donner un roi de leur nation en cas que *Léopold* meure.

Leurs projets, leur fermeté à soutenir leurs droits, & enfin leurs complots coûtent la tête à *Serini*, à *Frangipani*, à *Nadasti*, à *Tattenback*. Les impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On supprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie, & le pillage est exercé avec les formes de la justice. Cet excès de sévérité produit d'abord la consternation & ensuite le désespoir. *Emerick Tekéli* se met à la tête des mécontens; tout est en combustion dans la haute Hongrie.

Tekéli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les esprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin; elle confirme tous les priviléges pour lesquels on combattait; elle promet de rendre les biens confisqués: mais cette condescendance, qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piége. *Tekéli* croit plus gagner à la cour ottomane qu'à celle de Vienne. Il est fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille sequins. Déjà en 1682, *Tekéli*, aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Silésie; & ce bacha prenait Tokai & Eperies, tandis

que le fultan *Mahomet IV* préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire ottoman ait deftiné contre les chrétiens.

Si les Turcs euffent pris ce parti avant la paix de Nimègue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur oppofer; car après la paix de Nimègue même il oppofait peu de forces.

Le grand-vifir *Kara Muftapha* traverfe la Hongrie avec deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille fpahis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pouffe le duc de Lorraine *Charles V* devant lui. Il met le fiége fans réfiftance devant Vienne.

SIEGE DE VIENNE EN 1683, ET SES SUITES.

Ce fiége de Vienne doit fixer les regards de la poftérité. La ville était devenue, fous dix empereurs confécutifs de la maifon d'Autriche, la capitale de l'Empire romain en quelque forte; mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prife, il n'y avait jufqu'au Rhin aucune place capable de réfiftance.

Vienne & fes fauxbourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ces fauxbourgs fans défenfe. *Kara Muftapha* s'avançait fur la droite du Danube, fuivi de trois cents trente mille hommes en comptant tout ce qui fervait à cet armement formidable. On a prétendu que le deffein de ce grand-vifir était de prendre Vienne pour lui-même, & d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de fon maître. *Tekéli* avec fes mécontens de Hongrie était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie

était perdue, & Vienne menacée de tous côtés. Le duc *Charles de Lorraine* n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattans à oppofer aux Turcs, qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel non loin de Vienne venait encore de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 juillet l'empereur, *Léopold*, l'impératrice fa belle-mère, l'impératrice fa femme, les archiducs, les archiducheffes, toute leur maifon abandonnent Vienne & fe retirent à Lintz. Les deux tiers des habitans fuivent la cour en défordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; & les derniers tombèrent entre les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur & la défolation. La cour ne s'y croit pas en fureté. On fe réfugie de Lintz à Paffau. La consternation en augmente dans Vienne : il faut brûler les faubourgs, les maifons de plaifance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire entrer des munitions de guerre & de bouche. On ne s'était préparé à rien, & les Turcs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte le 16 juillet au faubourg St Ulric, à cinquante pas de la contrefcarpe.

Le comte de *Staremberg*, gouverneur de la ville, avait une garnifon dont le fonds était de feize mille hommes, mais qui n'en compofait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient reftés dans Vienne: on arma jufqu'à l'univerfité. Les profeffeurs, les écoliers montèrent la garde, & ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de difgrace l'argent manquait, & on eut de la peine à ramaffer cent mille rifdales.

Le

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conferver une communication de fa petite armée avec la ville; mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de fe retirer par les ponts qu'il avait jetés fur le Danube, il était loin au feptentrion de la ville, tandis que les Turcs qui l'environnaient avançaient leurs tranchées au midi. Il fefait tête aux Hongrois de *Tekéli*, & défendait la Moravie; mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur preffait les fecours de Bavière, de Saxe & des cercles, & furtout celui du roi de Pologne *Jean Sobiesky*, prince long-temps la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la couronne, & qui devait fon trône à fes victoires: mais ces fecours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déjà au mois de feptembre, & il y avait enfin une brèche de fix toifes au corps de la place. La ville paraiffait abfolument fans reffource. Elle devait tomber fous les Turcs plus aifément que Conftantinople; mais ce n'était pas un *Mahomet II* qui l'affiégeait. Le mépris brutal du grand-vifir pour les chrétiens, fon inactivité, fa molleffe firent languir le fiége.

Son parc, c'eft-à-dire l'enclos de fes tentes, était auffi grand que la ville affiégée. Il y avait des bains, des jardins, des fontaines; on y voyait par-tout l'excès du luxe, avant-coureur de la ruine.

Enfin *Jean Sobieski*, ayant paffé le Danube quelques lieues au-deffus de Vienne, les troupes de Saxe, de Bavière & des cercles étant arrivées, on fit du haut de la montagne de Calemberg des fignaux aux affiégés. Tout commençait à leur manquer, & il ne leur reftait plus que leur courage.

Les armées impériale & polonaise descendirent du haut de cette montagne de Calemberg, dont le grand-visir avait négligé de s'emparer; elles s'y étendirent en formant un vaste amphithéâtre. Le roi de Pologne occupait la droite à la tête d'environ douze mille gens-d'armes & de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince *Alexandre* son fils était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur & de l'électeur de Saxe marchait à la gauche. Le duc *Charles de Lorraine* commandait les impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes; celles de Saxe à peu près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe *Jean George III* était à la tête de ses Saxons. Les Bavarois n'étaient point conduits par l'électeur *Marie-Emmanuel* leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamans; & lorsque *Léopold* revint dans Vienne après sa délivrance, le jeune électeur le saluant avec cette même épée lui fit voir à quel usage il employait ses présens. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'Empire.

Le prince de *Saxe-Lavembourg*, de l'ancienne & malheureuse maison d'Ascanie, menait la cavalerie impériale; le prince *Herman de Bade* l'infanterie; les troupes de Franconie, au nombre d'environ sept mille, marchaient sous le prince de *Valdeck*.

On distinguait parmi les volontaires trois princes de la maison d'Anhalt, deux de Hanovre, trois de la maison de Saxe, deux de Neubourg, deux de Virtemberg, tandis qu'un troisième se signalait dans la ville,

deux de Holſtein, un prince de Heſſe-Caſſel, un prince de Hohenzollern : il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à ſoixante & quatre mille combattans. Celle du grand-viſir était ſupérieure de plus du double; ainſi cette bataille peut être comptée parmi celles qui ſont voir que le petit nombre l'a preſque toujours emporté ſur le grand, peut-être, parce qu'il y a trop de confuſion dans les armées immenſes, & plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le 12 ſeptembre que ſe donna cette bataille, ſi c'en eſt une, & que Vienne fut délivrée. Le grand-viſir laiſſa vingt mille hommes dans les tranchées, & fit donner un aſſaut à la place dans le temps même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier aſſaut pouvait réuſſir contre des aſſiégés qui commençaient à manquer de poudre, & dont les canons étaient démontés : mais la vue du ſecours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne, ayant harangué ſes troupes de rang en rang, marchait d'un côté contre l'armée ottomane, & le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtrière & plus déciſive. Deux poſtes pris ſur les Turcs décidèrent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille : c'était ſur la fin du jour. La terreur ſe mit pendant la nuit dans le camp du viſir. Il ſe retira précipitamment avec toute ſon armée. Cet aveuglement, qui ſuccédait à une longue ſécurité, fut ſi prodigieux qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, & juſqu'au grand étendard de *Mahomet*. Il n'y eut dans cette grande journée de faute comparable à celle du viſir que celle de ne le point pourſuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de *Mahomet*

au pape. Les Allemands & les Polonais s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine sa femme, qui était une française, fille du marquis d'*Arquien*, que le grand-visir l'avait fait son héritier, & qu'il avait trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares, quand elles voient rentrer leurs maris les mains vides ; Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.*

Le lendemain 13 septembre, le roi *Jean Sobieski* fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean.*

Toute la ville s'empressait de venir rendre grâce à ce roi, & de baiser les mains de son libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva le 14 au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, & il y eut de la difficulté pour le cérémonial dans un temps où la reconnaissance devait l'emporter sur les formalités.

Cette gloire & ce bonheur de *Jean Sobiesky* furent bientôt sur le point d'être éclipsés par un désastre qu'on ne devait pas attendre après une victoire si facile. Il s'agissait de soumettre la Hongrie & de marcher à Gran, qui est la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran il fallait passer par Barcam, où un bacha avait un corps de troupes considérable. Le roi de Pologne s'avançait de ce côté avec ses gens-d'armes, & ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le suivait. Les Turcs tombent auprès de Barcam sur les troupes polonaises, les chargent en flanc,

leur tuent deux mille hommes; le vainqueur des Ottomans eſt obligé de fuir; il eſt pourſuivi, il échappe à peine en laiſſant ſon manteau à un turc qui l'avait déjà joint. Le duc *Charles* arriva enfin au ſecours des Polonais; & après avoir eu la gloire de ſeconder *Jean Sobiesky* dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube juſqu'à Strigonie, retombe ſous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années; enfin on tente deux fois le ſiége de Bude, & on le prend d'aſſaut en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait avec l'électeur de Bavière les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohatz, où *Louis II* roi de Hongrie avait péri, lorſqu'en 1526 *Soliman II* vainqueur des chrétiens couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les diviſions, les ſéditions de Conſtantinople, les révoltes des armées ottomanes combattaient encore pour l'heureux & tranquille *Léopold*. Le ſoulèvement des janiſſaires, la dépoſition de *Mahomet IV*, l'imbécille *Soliman III* placé ſur le trône après une priſon de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'allemands, tout favoriſa *Léopold*. Un empereur guerrier, ſecondé des Polonais victorieux, eût pu aller aſſiéger Conſtantinople après avoir été ſur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de ſe venger ſur les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses miniſtres prétendaient qu'on ne pouvait contenir la puiſſance ottomane, ſi la Hongrie n'était pas réunie ſous un pouvoir abſolu. Cependant on avait chaſſé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Bavière, de

Lorraine, & des autres princes allemands qui n'étaient pas fous un joug defpotique; on avait furtout vaincu avec les fecours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu fervir l'empereur comme les Allemands le fervaient, en demeurant libres comme les Allemands; mais il y avait trop de factions en Hongrie; les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Veftphalie en faveur de ce royaume, & n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois ni de les fecourir.

Il n'y eut d'autres congrès entre les mécontens de Hongrie & l'empereur qu'un échafaud; on l'éleva dans la place publique d'Eperies au mois de mars 1687, & il y refta jufqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent laffés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait fans beaucoup de choix, fi l'on en croit plufieurs hiftoriens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un maffacre fi long & fi terrible : il y a eu des févérités égales, mais aucune n'a duré fi long-temps. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périffent dans tant de batailles : on y eft accoutumé; ils meurent les armes à la main & vengés; mais voir pendant neuf mois fes compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un fpectacle qui foulevait la nature, & dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les efprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'eft que quelquefois ces cruautés réuffiffent; & le fuccès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut foumife, le Turc deux fois repouffé, la Tranfilvanie conquife, occupée par les impériaux. Enfin tandis que l'échafaud d'Eperies fubfiftait encore, on convoqua les principaux de la nobleffe de Hongrie à Vienne,

qui déclarèrent au nom de la nation la couronne héréditaire; ensuite les états assemblés à Presbourg en portèrent le décret, & on couronna *Joseph* à l'âge de neuf ans roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puissant empereur depuis *Charles-Quint*; un concours de circonstances heureuses le met en état de soutenir à la fois la guerre contre la France jusqu'à la paix de Risvick, & contre la Turquie jusqu'à la paix de Carlovitz conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageuses, il négocia avec *Louis XIV* à Risvick sur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimègue; & il traita avec le Turc en vainqueur. Ces succès donnèrent à *Léopold*, dans les diètes d'Allemagne, une supériorite qui n'ôta pas la liberté des suffrages, mais qui les rendit toujours dépendans de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN SOUS LEOPOLD.

CE fut encore sous ce règne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie : car dans la guerre terminée à Risvick, lorsque *Léopold* ligué avec le duc de Savoie, ainsi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Espagne. Les états de Toscane, de Venise en terre ferme, de Gènes, du pape même, payèrent plus de trois cents mille pistoles. Quand il fallut au commencement du siècle disputer les provinces de la monarchie d'Espagne au petit-fils de *Louis XIV*, *Léopold* exerça l'autorité impériale, en proscrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat-mantouan au duc de Savoie. Ce fut encore en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur

de Brandebourg : car les nations ne font pas convenues que le roi d'Allemagne fasse des rois ; mais un ancien usage a voulu que des princes reçussent le titre de roi de celui que ce même usage appelait le successeur des césars.

Ainsi le chef de l'Allemagne ayant ce nom donnait des noms ; & *Léopold* fit un roi sans consulter les trois colléges. Mais quand il créa un neuvième électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette dignité allemande avec le suffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne ; encore ne put-il le faire admettre dans le collége des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de *Léopold*.

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne *l'Empire ;* mais c'est un abus des mots autorisé dès long-temps. Les empereurs jurent dans leurs capitulations *de ne faire entrer aucunes troupes dans l'Empire sans le consentement des électeurs, princes & états* : mais il est clair qu'ils entendent alors par ce mot Empire, l'Allemagne & non Milan & Mantoue ; car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appelée l'Empire, comme siége de l'Empire romain : étrange révolution dont *Auguste* ne se doutait pas. Un seigneur italien s'adresse sans difficulté à la diète de Ratisbonne ; il s'adresse aux électeurs de Saxe, de Bavière & du Palatinat pendant la vacance du trône ; il en obtient des titres & des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape à la vérité ne demande point à la diète la confirmation de son élection, mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand *Léopold* l'eut mis au ban de l'Empire en 1700. Cet Empire est donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé sur les heureuses incursions que *Charlemagne* & *Othon le grand* firent dans l'Italie.

La diète de Ratisbonne eſt devenue perpétuelle ſous ce même *Léopold* depuis 1664 : il ſemble qu'elle devrait en avoir plus de puiſſance, mais c'eſt préciſément ce qui l'a énervée. Les princes, qui compoſaient autrefois ces célèbres aſſemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'aſſiſtent au ſacre. Ils ont à la diète des députés ; & tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires on ne s'y traitent plus, ou languiſſent : & l'Allemagne eſt en ſecret diviſée ſous l'apparence de l'union.

DE L'ALLEMAGNE DU TEMPS DE JOSEPH I ET DE CHARLES VI.

L'EMPEREUR *Joſeph I* avait été élu roi des Romains à l'âge de douze ans par tous les électeurs, en 1690 ; preuve évidente de l'autorité de *Léopold* ſon père ; preuve de la ſécurité où les électeurs étaient ſur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu ſacrifier ; preuve du concert de tous les Etats d'Allemagne avec ſon chef, que la puiſſance de *Louis XIV* réuniſſait plus que jamais.

Il ſigna dans ſa capitulation qu'il obſerverait les traités de Veſtphalie, *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le règne de *Joſeph I* fut encore plus heureux que celui de *Léopold ;* l'argent des Anglais & des Hollandais, les victoires du prince *Eugène* & du duc de Marlborough le rendirent par-tout victorieux, & ce bonheur le rendit preſqu'abſolu. Il commença en 1706 par mettre de ſon autorité au ban de l'Empire les électeurs de Bavière & de Cologne, partiſans de la France, & s'empara de leurs Etats. Voici la ſentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les lois de l'Empire.

» Nous déclarons que *Maximilien*, jusqu'à présent » électeur & duc de Bavière... a encouru de fait le ban » & le reban de nous & du saint Empire romain, ainsi » que toutes les peines qui sont attachées de droit & par » l'usage à de semblables déclarations & publications, » ou qui en sont la conséquence : Nous le déposons, le » déclarons & dénonçons déposé, privé & déchu des » grâces, priviléges, droits régaliens, dignités, titres, » scels, propriétés, expectatives, états, possessions, vassaux » & sujets, tels qu'ils soient, qu'il tient de nous & de » l'Empire : Nous abandonnons aussi le corps dudit » *Maximilien*, ci-devant électeur de Bavière, à tous & » à un chacun, de manière qu'étant privé, de notre part » & de celle de l'Empire, de toute paix & de toute pro- » tection, & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis par son » propre fait, dans un état où il ne devait avoir ni paix » ni sureté, un chacun pourra tout entreprendre contre » lui, impunément & sans forfaire... . Défendons aussi » à tous & à un chacun dans l'Empire d'avoir avec lui » aucun commerce, de lui donner l'hospitalité ni prêter » secours ou protection, &c. »

Les électeurs réclamèrent contre cet acte de despotisme; on les appaisa en leur promettant de le faire ratifier à la diète de Ratisbonne : & leur haine contre *Louis XIV* l'emporta sur la considération de leurs propres intérêts. *Joseph I* donna le haut Palatinat à la branche palatine, qui l'avait perdu sous *Ferdinand II*, & qui le rendit ensuite à la branche de Bavière à la paix de Rastadt & de Bade.

Il agit véritablement en empereur romain dans l'Italie; il confisqua tout le Mantouan à son profit, prit d'abord pour lui le Milanais, qu'il donna ensuite à son frère l'archiduc, mais dont il garda les places & les revenus, en

démembrant de ce pays Alexandrie, Valenza, la Lomeline en faveur du duc de Savoie, auquel il donna encore l'investiture du Montferrat pour le retenir dans ses intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole, & fit présent de son Etat au duc de Modène; *Charles-Quint* n'avait pas été plus souverain en Italie. Le pape *Clément XI* fut aussi alarmé que l'avait été *Clément VII*. *Joseph I* allait lui ôter le duché de Ferrare, pour le rendre à la maison de Modène que les papes en avaient privée.

Ses armées maîtresses de Naples au nom de l'archiduc son frère, & maîtresses en son propre nom du Bolonais, du Ferrarais, d'une partie de la Romagne, menaçaient déjà Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une balance en Italie; mais la victoire avait brisé cette balance. On fesait sommer tous les princes, tous les possesseurs des fiefs de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme, qui relevait alors du S[t] Siége, pour faire hommage à l'empereur. On distribuait dans Rome un manifeste qui attaquait la puissance temporelle du pape, & qui annullait toutes les donations des empereurs, faites sans l'intervention de l'Empire. Il est vrai que si par ce manifeste on soumettait le pape à l'empereur, on y fesait dépendre aussi les décrets impériaux du corps germanique: mais on se sert dans un temps des armes qu'on rejette dans un autre: & il ne s'agissait que de dominer en Italie à quelque titre & à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient consternés. On ne se ferait pas attendu que trente-quatre cardinaux eussent eu alors la hardiesse & la générosité de faire ce que ni Venise, ni Florence, ni Gènes, ni Parme n'osaient entreprendre. Ils levèrent une petite armée à leurs dépens; l'un donna

cent mille écus, l'autre quatre-vingt mille; celui-ci cent chevaux, cet autre cinquante fantassins; les paysans furent armés: mais tout le fruit de cette entreprise fut de se soumettre, les armes à la main, aux conditions que prescrivit *Joseph*. Le pape fut obligé de congédier son armée, de ne conserver que cinq mille hommes dans tout l'Etat ecclésiastique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Comachio, & de reconnaître l'archiduc *Charles* pour roi d'Espagne. Amis & ennemis, tout ressentit le pouvoir de *Joseph;* il ôte en 1709 le Vigevanasc & les fiefs de Langhes au duc de Savoie, & cependant ce prince n'ose quitter son parti.

Joseph I meurt à trente-trois ans en 1711, dans le cours de ses prospérités.

Charles VI son frère se trouve maître de presque toute la Hongrie soumise, des Etats héréditaires d'Allemagne florissans, du Milanais, du Mantouan, de Naples & Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas; & si on avait écouté en 1709 les propositions de la France alors accablée, ce même *Charles VI* aurait eu encore l'Espagne & le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais, qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurèrent contre la reine *Anne*, qui la rétablit par la paix d'Utrecht; tant la haine contre *Louis XIV* prévalait sur les intérêts réels. *Charles VI* resta encore le plus puissant prince de l'Europe après sa paix particulière de Bade & de Rastadt.

Mais quelque puissant qu'il fût quand il prit possession de l'Empire, le corps germanique soutint plus que jamais ses droits, il les augmenta même. La capitulation

de *Charles VI* porte qu'aucun prince, aucun Etat de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'Empire que par un jugement des trois colléges, &c. On rappelle encore dans cette capitulation les traités de Vestphalie, regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille & florissante sous ce dernier empereur de la maison d'Autriche: car la guerre de 1716 contre les Turcs ne se fit que sur les frontières de l'empire ottoman, & rien ne fut plus glorieux.

Le prince *Eugène* y accrut encore cette grande réputation qu'il s'était acquise en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la prise de Témesvar signalèrent la campagne de 1716, & la suivante eut des succès encore plus étonnans: car le prince *Eugène*, en assiégeant Belgrade, se trouva lui-même assiégé dans son camp par cent cinquante mille turcs. Il était dans la même situation où fut *César* au siége d'Alexie, & où le czar *Pierre* s'était trouvé au bord du Pruth. Il n'imita point l'empereur russe qui mendia la paix. Il fit comme *César*; il battit ses nombreux ennemis, & prit la ville. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où l'on parlait de lui faire son procès pour avoir hasardé l'Etat qu'il avait sauvé, & dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuse fut le fruit de ces victoires. Le systême de l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix qui augmentait les Etats de l'empereur: au contraire la constitution germanique s'affermissait. Les disgraces du roi de Suède *Charles XII* accrurent les domaines des électeurs de Brandebourg & de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus considérable.

Les traités de Vestphalie reçurent à la vérité une

atteinte dans ces acquifitions ; mais on conferva tous les droits acquis aux Etats de l'Allemagne par ces traités, en enlevant des provinces aux Suédois à qui on devait en partie ces droits mêmes dont on jouiffait. Les trois religions établies dans l'Allemagne s'y maintinrent paifiblement à l'ombre de leurs priviléges, & les petits différends inévitables n'y caufèrent point de troubles civils.

Il faut furtout obferver que l'Allemagne changea entièrement de face du temps de *Léopold*, de *Jofeph I* & de *Charles VI*. Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux arts prefque ignorés, la magnificence commode inconnue, prefque pas une ville agréablement bâtie, aucune maifon d'une architecture régulière & noble, point de jardins, point de manufactures de chofes précieufes & de goût. Les provinces du Nord étaient entièrement agreftes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en foixante années de temps a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis *Othon* jufqu'à *Léopold*.

Charles VI fut conftamment heureux jufqu'en 1734. Les célèbres victoires du prince *Eugène* fur les Turcs à Témefvar & à Belgrade avaient reculé les frontières de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y poffédait le domaine direct de Naples & Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial & fuprême de la Tofcane, de Parme & Plaifance fi long-temps contefté, lui était confirmé par l'inveftiture même qu'il donna de ces Etats à dom *Carlos* fils de *Philippe V*, qui par-là devenait fon vaffal. Les droits de l'Empire exercés en Italie par *Léopold* & par *Jofeph I* étaient donc encore en vigueur; & certainement, fi un empereur avait confervé

en Italie tant d'Etats, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de sept cents années de la liberté italique contre la domination allemande pouvait aisément finir par l'asservissement.

Ces prospérités eurent un terme par l'exercice même que *Charles VI* fit de son crédit dans l'Europe, en procurant conjointement avec la Russie le trône de Pologne à *Auguste III*, électeur de Saxe.

Ce fut une singulière révolution que celle qui lui fit perdre pour jamais Naples & Sicile, & qui enrichit encore le roi de Sardaigne à ses dépens, pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les événemens, & se joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille turcs ; & Naples & Sicile lui furent enlevés par dix mille espagnols en une seule campagne. Aurait-on imaginé, en 1700, que *Stanislas*, palatin de Posnanie, serait fait roi de Pologne par *Charles XII*; qu'ayant perdu la Pologne, il deviendrait duc de Lorraine, & que pour cette raison-là même la maison de Lorraine aurait la Toscane ? Si on réfléchit à tous les événemens qui ont troublé & changé les Etats, on trouvera que presque rien n'est arrivé de ce que les peuples attendaient & de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernières années de *Charles VI* furent encore plus malheureuses; il crut que le prince *Eugène* ayant défait les Turcs avec des armées allemandes inférieures, il les vaincrait à plus forte raison quand l'empire ottoman serait attaqué à la fois par les Allemands & par les Russes : mais il n'avait plus le prince *Eugène*;

& tandis que les armées de la czarine *Anne* prenaient la Crimée, entraient dans la Valachie, & se proposaient de pénétrer à Andrinople, les Allemands furent vaincus. Une paix dommageable suivit leur défaite. Belgrade, Témesvar, Orsova, tout le pays entre le Danube & la Save demeura aux Ottomans, le fruit des conquêtes du prince *Eugène* fut perdu ; & l'empereur n'eut que la ressource cruelle de mettre en prison les généraux malheureux, de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes, & de punir ceux qui se hâtèrent de faire, suivant ses ordres, une paix nécessaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui suivirent sa mort sont du ressort d'une autre histoire ; & ces plaies qui saignent encore sont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philosophe, après avoir parcouru cette longue suite d'empereurs, pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que *Fréderic III* qui ait passé soixante & quinze ans, comme parmi les rois de France, il n'y a eu que le seul *Louis XIV*. On voit au contraire un très-grand nombre de papes dont la carrière a été au-delà de quatre-vingts années. Ce n'est pas qu'en général les lois de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne & en France ; mais c'est qu'en général les pontifes ont mené une vie plus sobre que les rois, qu'ils commencent plus tard à régner & qu'il y a plus de papes que d'empereurs & de rois de France.

La durée des règnes de tous les empereurs qui ont passé en revue sert à confirmer la règle qu'a donnée *Newton* pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens souverains se comptent à vingt & un ans environ l'une portant l'autre. En effet

les

les cinquante empereurs depuis *Charlemagne* jufqu'à *Charles VI* compofent une période de près de mille années ; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de règne. On peut même réduire encore beaucoup cette règle de *Newton* dans les Etats fujets à des révolutions fréquentes. Sans remonter plus haut que l'empire romain, on trouvera environ quatre-vingt-dix règnes, depuis *César* jufqu'à *Auguftule*, dans l'efpace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui fe préfente, c'eft que de tous ces empereurs on n'en voit prefque pas un depuis *Charlemagne* dont on puiffe dire qu'il a été heureux. *Charles-Quint* eft celui dont l'éclat fait difparaître tous les autres devant lui ; mais laffé des fecouffes continuelles de fa vie, & fatigué des tourmens d'une adminiftration fi épineufe, plus encore que détrompé du néant des grandeurs, il alla cacher dans une retraite une vieilleffe prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur, plein de qualités refpectables, effuyer les plus violens revers de la fortune, tandis que la nature le conduifait au tombeau par des maladies cruelles au milieu de fa carrière.

Cette hiftoire n'eft donc prefque autre chofe qu'une vafte fcène de faibleffes, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi lefquelles on voit quelques vertus & quelques fuccès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers & de précipices : & il en eft ainfi des autres hiftoires.

ROIS DE BOHEME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

OTTOCARE fils du roi *Venceslas le borgne*, tué en 1280, dans la bataille contre l'empereur *Rodolphe*.

VENCESLAS *le vieux*, est mis après la mort de son père sous la tutelle d'*Othon de Brandebourg*: mort en 1305.

VENCESLAS *le jeune*, mort de débauche un an après la mort de son père.

HENRI duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frère de *Venceslas le jeune*, dépouillé deux fois de son royaume; la première par *Rodolphe d'Autriche*, fils d'*Albert I*; la seconde par *Jean de Luxembourg*, fils de l'empereur *Henri VII*.

JEAN *de Luxembourg*, maître de la Bohème, de la Silésie & de la Lusace, tué en France à la bataille de Créci en 1346.

L'empereur CHARLES IV.

L'empereur VENCESLAS.

L'empereur SIGISMOND.

L'empereur ALBERT *d'Autriche*.

LADISLAS *le posthume*, fils de l'empereur *Albert d'Autriche*: mort en 1457; dans le temps que *Magdeleine*, fille du roi de France *Charles VII*, passait en Allemagne pour l'épouser.

GEORGE PODIBRAD, vaincu par *Mathias de Hongrie*: mort en 1471.

LADISLAS *de Pologne*, roi de Bohème & de Hongrie: mort en 1516.

LOUIS, fils de *Ladislas*, aussi roi de Bohème & de Hongrie, tué à l'âge de vingt ans en combattant contre les Turcs.

L'empereur FERDINAND I, & depuis lui les empereurs de la maison d'Autriche.

ELECTEURS DE MAYENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

VERNIER comte de Falkenftein, celui qui foutint le plus fes prétentions fur la ville d'Erfort : mort en 1284.

HENRI KENODERER moine francifcain, confeffeur de l'empereur *Rodolphe* : mort en 1288.

GERARD baron d'Eppenftein, qui combattit à la bataille où *Adolphe de Naffau* fut tué : mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT bourgeois de Trèves, médecin de *Henri de Luxembourg*, & qui guérit le pape *Clément V* d'une maladie jugée mortelle : mort en 1320.

MATHIAS comte de Burgeck : mort en 1328.

BAUDOUIN frère de l'empereur *Henri de Luxembourg*, eut Trèves & Mayence pendant trois ans ; c'eft un exemple unique.

HENRI comte de Virnebourg, excommunié par *Clément V*, fe foutient par la guerre : mort en 1353.

GERLACH *de Naffau* : mort en 1371.

JEAN *de Luxembourg* comte de St Paul : mort en 1373.

ADOLPHE *de Naffau*, à qui *Charles IV* donna la petite ville d'Hœhft : mort en 1390.

CONRAD *de Vinsberg*; il fit brûler des vaudois : mort en 1396.

JEAN *de Naffau*; c'eft celui qui dépofa l'empereur *Venceflas*: mort en 1419.

CONRAD comte de Rens, battu par le landgrave de Heffe : mort en 1431.

THEODORE *d'Urback*; il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de fon temps à Mayence : mort en 1459.

DITRICH comte d'Ifembourg, & un ADOLPHE *de Naffau* fe difputent long-temps l'archevêché à main armée. *Ifembourg* cède l'électorat à fon compétiteur *Naffau* en 1463.

ADOLPHE *de Naffau* : mort en 1475.

DITRICH remonte fur le fiége électoral, bâtit le château de Mayence : mort en 1482.

ALBERT *de Saxe* : mort en 1484.

BERTOLD *de Henneberg*, principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvens de religieufes : mort en 1504. *Gualtiéri* prétend fauffement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES *de Libenftein* : mort en 1508.

URIEL *de Gueminguen* : mort en 1514.

ALBERT *de Brandebourg*, fils de l'électeur *Jean*, archevêque de Mayence, de Magdebourg & d'Halberftad à la fois, voulut bien encore être cardinal : mort en 1545.

SEBASTIEN *de Hauenftein*, docteur ès lois. De fon temps un prince de Brandebourg brûla Mayence : mort en 1555.

DANIEL BRENDEL DE HOMBOURG; il laiffa de lui une mémoire chère & refpectée : mort en 1582.

VOLFGANG *de Dalbourg* : il fe priva de gibier, parce que la chaffe fefait tort aux campagnes de fes fujets : mort en 1601.

JEAN-ADAM *de Bicken*; il affifta en France à la difpute du cardinal du *Perron* & de *Mornai* : mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD *de Cronberg*, long-temps perfécuté par le prince de Brunfvick, *l'ami de Dieu*, *& l'ennemi des prêtres*, délivré par les armes de *Tilli* : mort en 1626.

GEORGE-FREDERIC *de Greiffenclau*, principal auteur du fameux édit de la reftitution des bénéfices, qui caufa la guerre de trente ans : mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD *d'Umftadt*, chaffé par les Suédois : mort en 1647.

JEAN-PHILIPPE *de Schænborn*, remit la ville d'Erfort fous fa puiffance par le fecours des armes françaifes & des diplomes de l'empereur *Léopold* : mort en 1673.

LOTHAIRE-FREDERIC *de Metternich*, obligé de céder des terres à l'électeur palatin : mort en 1675.

DAMIEN-HARTARD von der Leyen; il fit bâtir le palais de Mayence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI *de Metternich* : mort en 1689.

ANSELME-FRANÇOIS *d'Ingelheim*. Les Français s'emparèrent de sa ville : mort en 1695.

LOTHAIRE-FRANÇOIS *de Schœnborn*, coadjuteur en 1694, estimé de tous ses contemporains : mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS comte palatin : mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES *d'Eltz* : mort en 1743.

JEAN-FREDERIC-CHARLES comte d'Ostein.

ELECTEURS DE COLOGNE.

ENGELBERG comte de Valckenstein, bon soldat & malheureux archevêque, pris en guerre par les habitans de Cologne : mort vers l'an 1274.

SIFROI comte de Vesterbuch, non moins soldat & plus malheureux que son prédécesseur, prisonnier de guerre pendant sept ans : mort en 1298.

VICKBOLD *de Holt*, autre guerrier, mais plus heureux : mort en 1305.

HENRI comte de Vinnanbuch, dispute l'électorat contre deux compétiteurs & l'emporte : mort en 1338.

VALRAME comte de Juliers, prince pacifique : mort en 1352.

GUILL *de Geneppe*, qui amassa & laissa de grands trésors : mort en 1362.

JEAN *de Virnenbourg*, força le chapitre à l'élire, & dissipa tout l'argent de son prédécesseur : mort en 1363.

ADOLPHE comte de la Marche, résigne l'archevêché en 1364, se fait comte de Clèves, & a des enfans.

ENGHELBERG comte de la Marche.

CONON *de Falckenstein*, coadjuteur du précédent, & en même temps archevêque de Trèves, gouverne Cologne pendant trois ans, & est obligé de résigner Cologne en 1370. On apporta à Cologne sous son gouvernement le corps tout frais d'un des petits innocens qu'*Hérode* avait autrefois fait massacrer, comme on sait; ce qui donna un nouveau relief aux reliques conservées dans la ville.

FREDERIC comte de Sarverde, prince paisible : mort en 1414.

THEODORE comte de Mœurs, dispute l'archevêché à *Guillaume de Ravensberg* évêque de Paderborn ; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié, le comte de Mœurs eut les deux diocèses ; il eut encore Halberstad : mort en 1457.

ROBERT *de Bavière* se servit de *Charles le téméraire*, duc de Bourgogne, pour assujettir Cologne, obligé ensuite de s'enfuir : mort en 1480.

HERMAN landgrave de Hesse, qui gouverna quelques années, du temps de *Robert de Bavière* : mort en 1508.

PHILIPPE comte d'Oberstein : mort en 1515.

HERMAN *de Veda* ou *Neuvid*, après trente-deux ans d'épiscopat, embrassa la religion luthérienne : mort en 1552 dans la retraite.

ADOLPHE *de Schaumbourg*, un des plus savans hommes de son temps, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, & ensuite son successeur : mort en 1556.

ANTOINE frère d'*Adolphe*, évêque de Liége & d'Utrecht : mort en 1558.

JEAN comte de Mansfeld, né luthérien : mort en 1562.

FREDERIC *de Veda*, abdique en 1568, se réserve une pension de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, & meurt de misère.

SALENTIN comte d'Isembourg, après avoir gouverné dix ans, assemble le chapitre & la noblesse, leur reproche les soins qu'il s'est donné pour eux, & l'ingratitude dont il a été payé, abdique l'archevêché & se marie à une comtesse de la Marche.

GHEBHARD TRUCHSES *de Valbourg*, quitta son archevêché pour la belle *Agnès de Mansfeld*, que le père *Kolbs* appelle sa *sacrilège épouse* ; ce père *Kolbs* n'est pas poli : mort en 1583.

ERNEST *de Bavière*, au lieu d'une femme, eut les évêchés de Liége, Hildesheim & Freisingen ; il fit long-temps la guerre & agrandit Cologne : mort en 1612.

FERDINAND ; ses Etats furent désolés par le grand *Gustave* : mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI; il recueillit le cardinal *Mazarin* dans sa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLEMENT, qui l'emporta sur le cardinal de Furstemberg : mort en 1723.

AUGUSTE-CLEMENT.

ELECTEURS DE TREVES.

HENRI *de Venstigen*, subjugue Coblentz : mort en 1286.

BOEMOND *de Vansberg*, détruit des châteaux de barons voleurs : mort en 1299.

DITRICH *de Nassau*, cité à Rome pour répondre aux plaintes de son clergé qui lui refusa la sépulture : mort en 1307.

BAUDOUIN *de Luxembourg*, qui prit le parti de *Philippe de Valois* contre *Edouard III* : mort en 1354.

BOHEMOND *de Sarbruck*, qui eut dans sa vieillesse de grands démêlés avec le Palatinat : mort en 1368.

CONRAD *de Falckenstein*; il fit de grandes fondations & résigna l'électorat à son neveu malgré les chanoines, en 1388.

VERNIER *de Kænigsten*, neveu du précédent, réduisit Vésel avec de l'artillerie, & fit presque toujours la guerre : mort en 1418.

OTHON *de Ziégenheym*, battu par les hussites, & mort dans cette expédition, en 1430.

RABAN *de Helmstadt*, en guerre avec ses voisins, engagea tout ce qu'il possédait, & mourut insolvable en 1439.

JACQUES *de Sirck*. L'électorat de Trèves ruiné ne suffisait pas pour sa subsistance; il eut l'évêché de Metz : mort en 1456.

JEAN *de Bade*; ce fut lui qui conclut le mariage de *Maximilien* & de *Marie de Bourgogne* : mort en 1501.

JACQUES *de Bade*, arbitre entre Cologne & l'archevêque : mort en 1511.

RICHARD *de Volfrat*, qui tint long-temps le parti de *François I* dans la concurrence de ce roi & de *Charles-Quint* pour l'Empire : mort en 1531.

JEAN *de Metzenhausen* fit fleurir les arts, & cultiva les vertus de son état : mort en 1540.

JEAN-LOUIS *de Hagen* ou *de la Haye :* mort en 1547.

JEAN *d'Isembourg* ; sous lui Trèves souffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN *de Leyen ;* il assiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES *d'Els ;* il soumit Trèves : mort en 1581.

JEAN *de Schœnberg ;* on trouve de son temps à Trèves la robe de JESUS-CHRIST, mais on ne sait pas précisément d'où cette robe est venue : mort en 1599.

LOTHAIRE *de Metternich ;* il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE-CHRISTOPHE *de Sotern ;* il fut pris par les Espagnols, & ce fut le prétexte pour lequel *Louis XIII* déclara la guerre à l'Espagne ; rétabli dans son siége par les victoires de *Condé*, de *Turenne :* mort à quatre-vingt-sept ans, en 1652.

CHARLES-GASPARD *de Leyden*, chassé de sa ville par les armes de la France, y rentra par la défaite du maréchal de *Créqui* : mort en 1676.

JEAN-HUGUES *d'Orsbeck ;* il vit Trèves presque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeste : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH *de Lorraine*, coadjuteur en 1710, eut encore beaucoup à souffrir de la guerre : mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS comte palatin, évêque de Breslau, Vorms, & grand-maître de l'ordre teutonique : mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE *de Schœnborn.*

ELECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

LOUIS, mort en 1285 ; son père *Othon* fut le premier comte palatin de sa maison.

RODOLPHE fils de *Louis* & frère de l'empereur *Louis de Baviere :* mort en Angleterre en 1319.

ADOLPHE *le simple :* mort en 1327.

RODOLPHE II, frère d'*Adolphe le ſimple* & fils de *Rodolphe I*, beau-père de l'empereur *Charles IV* : mort en 1353.

ROBERT *le roux* : mort en 1390.

ROBERT *le dur* : mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS *le barbu* & *le pieux* : mort en 1436.

LOUIS *le vertueux* : mort en 1449.

FREDERIC *le belliqueux*, tuteur de *Philippe* & électeur, quoique ſon pupille vécût : mort en 1476.

PHILIPPE, fils de *Louis le vertueux* : mort en 1508.

LOUIS, fils de *Philippe* : mort en 1544.

FREDERIC *le ſage*, frère de *Louis* : mort en 1556.

OTHON-HENRI, petit-fils de *Philippe* : mort en 1559.

FREDERIC III, de la branche de Limmeren : mort en 1576.

LOUIS VI, fils de *Fréderic* : mort en 1583.

FREDERIC IV du nom, petit-fils de *Louis* : mort en 1610.

FREDERIC V du nom, fils de *Fréderic IV*, gendre du roi d'Angleterre *Jacques I*, élu roi de Bohème, & dépoſſédé de ſes Etats : mort en 1632.

CHARLES-LOUIS rétabli dans le Palatinat : mort en 1680.

CHARLES fils du précédent : mort en 1685, ſans enfans.

PHILIPPE-GUILLAUME de la branche de Neubourg, beau-père de l'empereur *Léopold*, du roi d'Eſpagne, du roi de Portugal, &c. : mort en 1690.

JEAN-GUILLAUME né en 1658, fils de *Charles-Philippe*. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689 ; & à la paix de Riſvick, les terres que la maiſon d'Orléans lui diſputait furent adjugées à cet électeur par la ſentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE dernier électeur de la branche de Neubourg : mort en 1742.

CHRETIEN-PHILIPPE-THEODORE *de Sultzbach*.

ELECTEURS DE SAXE.

ALBERT II, arrière-petit-fils d'*Albert l'ours* de la maison d'Anhalt, succède à ses ancêtres en 1260, & gouverne la Saxe trente-sept ans : mort en 1297.

RODOLPHE I, fils de cet *Albert :* mort en 1356.

RODOLPHE II, fils de *Rodolphe I :* mort en 1370.

VENCESLAS, frère puiné de *Rodolphe II :* mort en 1388.

RODOLPHE III, fils de *Venceslas :* mort en 1419.

ALBERT III, frère de *Rodolphe III*, dernier des électeurs de la maison d'Anhalt, qui avait possédé la Saxe deux cents vingt-sept ans : mort en 1422.

FREDERIC I, de la maison de Misnie, surnommé le *belliqueux :* mort en 1428.

FREDERIC *l'affable :* mort en 1464.

ERNEST-FREDERIC *le religieux :* mort en 1486.

FREDERIC *le sage :* mort en 1525. C'est lui qu'on dit avoir refusé l'Empire.

JEAN surnommé *le constant*, frère du *sage :* mort en 1532.

JEAN-FREDERIC *le magnanime*, mort en 1554, dépossédé de son électorat par *Charles-Quint*. Les branches de Gotha & de Veimar descendent de lui.

MAURICE, cousin au cinquième degré de *Jean-Fréderic*, revêtu de l'électorat par *Charles-Quint :* mort en 1553.

AUGUSTE *le pieux*, frère de *Maurice :* mort en 1586.

CHRISTIAN, fils d'*Auguste le pieux :* mort en 1591.

FREDERIC-GUILLAUME, administrateur pendant dix ans : mort en 1602.

CHRISTIAN II, fils de *Christian I :* mort en 1611.

JEAN-GEORGE, frère de *Christian :* mort en 1656.

JEAN-GEORGE II : mort en 1680.

JEAN-GEORGE III : mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV : mort en 1694.

AUGUSTE roi de Pologne, à qui les succès de *Charles XII* ôtèrent le royaume, que les malheurs du même *Charles XII* lui rendirent : mort en 1733.

FREDERIC-AUGUSTE II, électeur & roi de Pologne.

ELECTEURS DE BRANDEBOURG.

APRÈS PLUSIEURS ELECTEURS DES MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIERE ET DE LUXEMBOURG,

FREDERIC *de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, achète cent mille florins d'or de l'empereur *Sigismond*, le marquisat de Brandebourg, rachetable par le même empereur : mort en 1440.

JEAN I, fils de *Fréderic*, abdique en faveur de son frère en 1464. Il n'est pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainsi on peut ne le pas regarder comme électeur.

FREDERIC *aux dents de fer*, frère du précédent : mort en 1471.

ALBERT *l'Achille*, frère des précédens. On prétend qu'il abdiqua en 1476, & qu'il mourut en 1486.

JEAN surnommé le *Cicéron*, fils d'*Albert l'Achille* : mort en 1499.

JOACHIM I, *Nestor*, fils de *Jean* : mort en 1535.

JOACHIM II, *Hector*, fils de *Joachim I* : mort en 1571.

JEAN-GEORGE, fils de *Joachim II* : mort en 1598.

JOACHIM-FREDERIC, fils de *Jean-George*, administrateur de Magdebourg : mort en 1608.

JEAN-SIGISMOND, fils de *Joachim-Fréderic* ; il partagea la succession de Clèves & de Juliers avec la maison de Neubourg : mort en 1619.

GEORGE-GUILLAUME, dont le pays fut dévasté dans la guerre de trente ans : mort en 1640.

FREDERIC-GUILLAUME, qui rétablit son pays : mort en 1688.

FREDERIC, qui fit ériger en royaume la partie de la province de Prusse dont il était duc, & qui relevait auparavant de la Pologne : mort en 1713.

FREDERIC-GUILLAUME II roi de Prusse, qui repeupla la Prusse entièrement dévastée : mort en 1740.

FREDERIC III roi de Prusse.

ELECTEURS DE BAVIERE.

MAXIMILIEN, créé en 1623, & devenu alors le premier des électeurs après le roi de Bohème : mort en 1651.

FERDINAND-MARIE son fils : mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE, qui servit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs, se signala aux siéges de Bude & de Belgrade, mis au ban de l'Empire par l'empereur *Joseph* en 1706, rétabli à la paix de Bade : mort en 1726.

CHARLES-ALBERT son fils, empereur : mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de *Charles-Albert.*

ELECTEURS DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE duc de Brunsvick, de Hanovre, &c. créé en 1692 par l'empereur *Léopold*, à condition de fournir six mille hommes contre les Turcs, & trois mille contre la France : mort en 1698.

GEORGE-LOUIS, fils du précédent, admis dans le collége électoral à Ratisbonne en 1708, avec le titre d'archi-trésorier de l'Empire, roi d'Angleterre en 1714 : mort en 1727.

GEORGE son fils, aussi roi d'Angleterre.

Cette liste des électeurs ne s'étend que jusqu'à l'époque où la nouvelle maison d'Autriche est montée sur le trône impérial.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 8 *mars* 1754.

MADAME,

VOTRE auguſte nom a orné le commencement de ces annales, permettez qu'il en couronne la fin ; ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le ſecours de l'ancien manuſcrit de mon eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle, qu'elle poſſède depuis long-temps ; & quoique ce manuſcrit ne ſoit qu'un amas très-informe de matériaux, je ne laiſſai pas de m'en ſervir. J'avais déjà fait imprimer tout le premier volume des annales de l'Empire, lorſque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuſcrit étaient tombés dans les mains d'un libraire de la Haye.

Ces cahiers ſans ordre, ſans ſuite, tranſcrits ſans doute par une main ignorante, défigurés & falſifiés, ont été à mon grand regret réimprimés pluſieurs fois à Paris & ailleurs.

Votre alteſſe ſéréniſſime m'en a marqué ſon indignation dans ſes lettres ; elle ſait à quel point le véritable manuſcrit, qui eſt en ſa poſſeſſion, diffère des fragmens

qu'on a rendu publics. Je devais réprouver & condamner hautement un tel abus ; je m'acquittai de ce devoir il y a quatre mois dans la lettre à un profeſſeur d'hiſtoire, & je réitère aujourd'hui ſous vos auſpices, Madame, cette juſte proteſtation.

A l'égard de ce petit abrégé des annales de l'Empire, entrepris par les ordres de votre alteſſe ſéréniſſime, ces ordres mêmes, & l'envie de vous plaire m'auraient rendu la vérité encore plus chère & plus ſacrée, ſi elle ne devait l'être uniquement par elle-même.

Cette vérité à laquelle ſacrifia notre illuſtre *de Thou*, qui lui attira tant de chagrins, & qui rend ſa mémoire ſi précieuſe, pourrait-elle me nuire dans un ſiècle beaucoup plus éclairé que le ſien ?

Quel fanatique imbécille pourrait me reprocher d'avoir reſpecté les trois religions autoriſées dans l'Empire ? quel inſenſé voudrait que j'euſſe fait le controverſiſte au lieu d'écrire en hiſtorien ? Je me ſuis borné aux faits ; ces faits ſont avérés, ſont authentiques ; mille plumes les ont écrits ; aucun homme juſte ne peut s'en plaindre. Une grande reine diſait à propos d'un hiſtorien : *En nous parlant des fautes de nos prédéceſſeurs, il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent nous cachent la vérité ; les ſeuls hiſtoriens nous la diſent.*

Il y a eu des empereurs injuſtes & cruels, des papes & des évêques indignes de l'être : qui en doute ? la conſolation du genre-humain eſt d'avoir des annales fidelles qui, en expoſant les crimes, excitent à la vertu. Qu'importe au ſage empereur qui règne de nos jours, que *Henri V* & *Henri VI* aient été cruels ? qu'importe au pontiſe éclairé, juſte, modéré, qui occupe aujourd'hui le trône de Rome,

qu'*Alexandre VI* ait laiffé une mémoire odieufe? Les horreurs des fiècles paffés font l'éloge du fiècle préfent. Malheur à ceux qui, chargés de l'éducation des princes, leur cachent les antiques vérités! ils les accoutument dès leur enfance à ne rien voir que de faux, & ils préparent, dans les berceaux des maîtres du monde, le poifon du menfonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité & qui avez voulu que je la dife, recevez ce nouvel hommage que je rends à vous & à elle.

Je fuis avec le plus profond refpect & l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéiffant ferviteur.

V.

FIN.

